
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1904

Volume 69: 1904

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annaes>



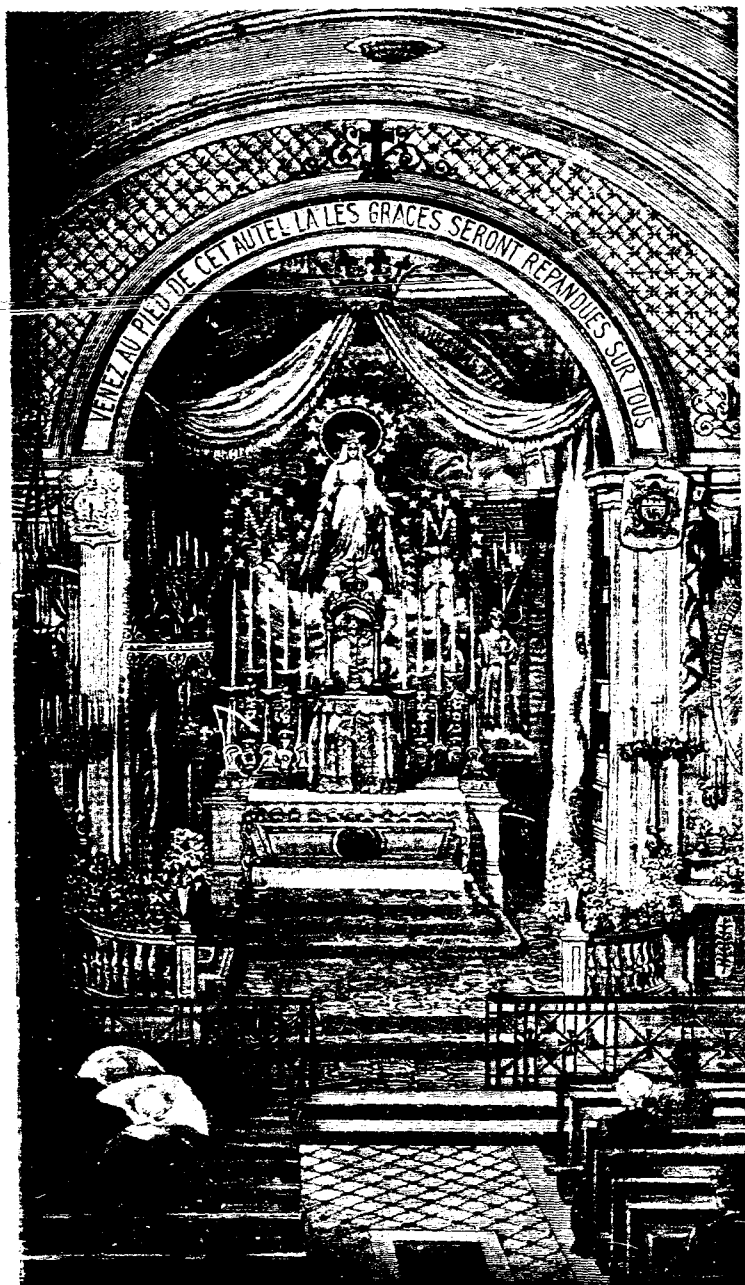
Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 69: 1904, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annaes/69>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION



PARIS. — MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ
INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE
où eut lieu, en 1830, la manifestation de la Médaille miraculeuse

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
OU
RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES
ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION
ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ
PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME LXIX — ANNÉE 1904



45717

A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

AUTRES ÉDITIONS DES ANNALES

ÉDITION ALLEMANDE

GRAZ (Styrie), Mariengasse, 14.

ÉDITION ANGLAISE

EMMITSBURG (Maryland; États-Unis),
St-Joseph.

ÉDITION ESPAGNOLE

MADRID, Barrio de Chamberí.

ÉDITION ITALIENNE

TURIN, via Nizza, 18.

ÉDITION POLONAISE : CRACOVIE (Galicie, Autriche); St-Vincent, faubourg Kleparz.

1904

LE PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Office liturgique

Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites daté du 1^{er} septembre 1903 et sanctionné par S. S. le pape Pie X, le 7 du même mois, a accordé pour la double famille religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité, une fête spéciale du Patronage de ce saint.

La revue intitulée *Ephémérides liturgiques* a donné un commentaire qui paraît être le résumé du rapport officiel présenté pour la discussion quand fut demandé cet office.

En faveur de la supplique, en effet, 1^o on constatait qu'une fête liturgique est, de soi, un moyen d'augmenter la dévotion envers un saint ; c'est la raison fondamentale. Après, il fallait prévenir les objections : or, 2^o il n'y avait pas lieu d'écarter cette demande comme s'il s'agissait d'une chose qui ne s'est point pratiquée encore. Car, si l'on demande que soit établie pour les deux familles religieuses de Saint-Vincent-de-Paul une fête du Patronage de ce saint, il y a lieu de se rappeler que déjà il y a des précédents et des faits analogues. C'est ainsi que l'ordre de Saint-Benoît a obtenu la fête du Patronage de son saint fondateur ; de même, les Minimes ont la fête du Patronage de saint François de Paule.

3^o Si, enfin, on objectait que déjà il y a plusieurs fêtes en l'honneur de saint Vincent de Paul, sa fête principale le 19 juillet, la fête de la Translation de ses reliques, l'anniversaire de sa mort, on pourrait répondre qu'il y a des ordres religieux qui ont des fêtes au moins aussi nombreuses en l'honneur de leur saint fondateur.

Le résultat montre que ces importantes observations ont été entendues avec faveur. Voici le texte du décret de la Sacrée Congrégation des Rites qui a été rendu :

POUR LA CONGRÉGATION DE LA MISSION ¹

Dans le but de favoriser l'extension du culte et de la dévotion à saint Vincent de Paul, Père et Fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, Patron spécial de toutes les œuvres de charité, le Très Révérend M. Antoine Fiar, Supérieur général de ladite Congrégation, a fait d'humbles instances auprès de Notre Très Saint-Père le Pape Pie X, pour obtenir que dans les églises

1. CONGRIGATIONIS MISSIONIS.

Quo magis cultus et pietas in Sanctum Vincentium a Paulo Congregationis Missionis et Puellarum a Caritate Parentem et Fundatorem, necnon omnium Societatum Caritatis peculiariem Patronum foveatur et promoveatur, Rmus Dominus Antonius Fiar, prae-fatae Congregationis Superior generalis, a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa X, suppliciter efflagitavit, ut in Ecclesiis et Capellis Congregationis Missionis et Puellarum Caritatis festum peragi valeat de Patrocinio Sancti Vincentii a Paulo, die 20 Decembris quotannis recolendum cum Officio et Missa propria, juxta schema Apostolicæ Sedis sanctioni semisse subjectum; prouti alijs Ordinibus seu Congregationibus simile festum de eorum Sanctis Fundatoribus concessum est.

Hujusmodi vero Officium et Missam, quum de more Emus et Rmus Dominus Cardinalis Vincentius Vannutelli, Episcopus Prænestinus et Causæ Ponens seu Relator, in Ordinario Sacrorum Rituum Coetu, subsignata die ad Vaticanum habito, proposuerit; Emi et Rmi Patres Sacris tuendis Ritibus præpositi, omnibus mature perpensis, auditoque R. P. D. Alexandro Verde, S. Fidei Promotore, rescribendum censuerunt: « Pro gratia, et ad Emum Ponentem cum Promotore Fidei. » Die 1 Septembris 1903.

Facta postmodum de his Sanctissimo eidem Domino Nostro per subscriptum Sacræ Rituum Congregationis Secretarium relatione, Sanctitas Sua sententiam Sacræ ipsius Congregationis ratam habuit, ac suprascriptum Officium cum Missa revisum atque emendatum approbare atque cum ipso festum Patrocinii Sancti Vincentii a Paulo die 20 Decembris sub ritu duplici majori, in Ecclesiis et Oratorijs Congregationis Missionis et Puellarum Caritatis recolendum, concedere dignata est: servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscunque. Die 7, iisdem mense et anno.

M. Card. MOCENNI

† D. PANICI, Archiep. Laodicen. S. R. C. Secret.

et chapelles de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, une fête pût être célébrée en l'honneur du Patronage de saint Vincent de Paul, et cela tous les ans, le 20 décembre, avec office et messe propres, dans la forme humblement soumise à l'approbation du Siège Apostolique, pareille fête ayant été accordée à d'autres ordres et congrégations en l'honneur de leurs saints Fondateurs.

L'Éminentissime et Révérendissime cardinal Vincent Vannutelli, évêque de Préneste, ponent et rapporteur de la Cause, proposa, selon l'usage, cet office et cette messe dans l'assemblée ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, réunie au Vatican à la date donnée ci-dessous. Les Éminentissimes et Révérendissimes Pères, préposés à la garde des saints Rites, après avoir mûrement pesé tous les détails de la question, et avoir entendu le R. P. D. Alexandre Verde, Promoteur de la Foi, ont décidé de répondre : « Accordé, et confié à l'Éminentissime Ponent et au Promoteur de la Foi. » 1^{er} septembre 1903.

Rapport ayant été fait de cette décision par le soussigné, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, à notre Très Saint-Père, Sa Sainteté a ratifié la sentence de la Sacrée Congrégation. Elle a daigné approuver l'office et la messe propres, donnés ci-dessous, revus et corrigés, et elle a accordé la fête du Patronage de saint Vincent pour le 20 décembre sous le rite double majeur, dans toutes les églises et oratoires de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, en observant les rubriques, nonobstant toute clause contraire. — Donné le 7 septembre 1903.

Signé : M. Cardinal MOCENNI.

† D. PANICI,

Archevêque de Laodicée, secrétaire.

Nous donnons ici la traduction de cet office, pour la partie qui lui est propre.

20 DÉCEMBRE

FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL, Confesseur.
Pour la Congrégation de la Mission.

Double majeur

Tout comme au jour de la fête, 19 juillet, excepté ce qui suit :

A LA MESSE

ORAISON. — Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu enflammer le cœur du bienheureux Vincent d'une admirable ardeur de charité pour le soulagement de toutes les misères humaines, faites, par son intercession, que, nous glorifiant de son patronage, nous croissions tous les jours dans votre amour et celui du prochain. Vous qui vivez et réglez, etc.

AU DEUXIÈME NOCTURNE

Extrait des lettres apostoliques en forme de Bref, en date du 12 mai 1885.

QUATRIÈME LEÇON

Parmi les saints qui ont marché sur les traces du divin Maître et se sont appliqués à atteindre la perfection de toutes les vertus, Vincent de Paul brilla, dans le cours du dix-septième siècle, d'un éclat merveilleux. Il fut un grand modèle de charité et excella au plus haut point dans la pratique de cette vertu. Il n'y eut, en effet, presque aucun genre de misères que sa charité n'assistât, aucune peine qu'il ne s'imposât à lui-même pour l'avantage et l'utilité du prochain. Et, après que Vincent eut quitté cette vie pour le ciel, la source des institutions salutaires qu'il avait établies ne fut pas tarie; elle s'est répandue, pour ainsi dire, en de nombreux ruisseaux, et elle coule encore aujourd'hui très abondante dans l'Église. Ce grand saint, en effet, ne s'efforça pas seulement d'acquérir lui-même cette vertu de charité; il excita beaucoup de personnes à suivre son exemple, réunissant les unes en congrégations soumises aux règles communes de la vie religieuse, et organisant les autres en pieuses associations qu'il dota de règlements très sages.

CINQUIÈME LEÇON

Quant aux nombreux avantages que le genre humain retire tous les jours de ces institutions, on peut facilement s'en faire

une idée, si l'on songé que trois siècles ne se sont pas encore écoulés depuis leur fondation, et déjà ces associations charitables de l'un et de l'autre sexe se sont propagées dans presque toutes les parties du globe et se sont acquis à juste titre l'admiration de tous les peuples. Personne assurément n'ignore que la famille religieuse de saint Vincent de Paul est toujours prête à secourir tous les indigents, qu'elle assiste les malades dans les hôpitaux, qu'elle visite les prisons, qu'elle dirige des écoles et qu'elle va jusque sur les champs de bataille porter aux combattants le double secours corporel et spirituel.

SIXIÈME LEÇON

Pour ces motifs, les Pontifes romains ont toujours honoré et entouré d'une particulière sollicitude les Congrégations et Associations fondées par saint Vincent de Paul et toutes les autres associations de charité qui, bien qu'elles ne portent pas le même nom, ont pourtant la même origine. Léon XIII, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, désireux de voir toutes ces associations de charité puiser plus abondamment l'esprit de leur Auteur et Fondateur, et le zèle des bonnes œuvres se développer par le fait même en chacune d'elles, pressé en outre par les instances de très nombreux prélats, a déclaré et établi, en vertu de son autorité apostolique, Vincent de Paul, patron spécial auprès de Dieu de toutes les associations de charité qui existent dans le monde catholique tout entier et qui découlent de lui, de quelque façon que ce soit. Enfin Pie X, la première année de son Pontificat, a accordé, d'après l'avis de la Sacrée Congrégation des Rites, que la fête du Patronage de ce même saint fût célébrée en ce jour.

L'ANNÉE 1903

Comme d'habitude, nous citerons de la circulaire de M. le Supérieur général pour le commencement de l'année, plusieurs passages. Ce sont ceux où se trouvent résumés pour l'année écoulée les principaux faits qui intéressent toute la famille de Saint-Vincent-de-Paul et que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner précédemment dans les *Annales*.

Parmi les nouvelles que j'ai à vous donner en cette circonstance, Messieurs et mes très chers frères, les plus impatiemment attendues sont sans doute celles qui concernent la situation de la Congrégation en France, au milieu des événements douloureux qui s'y accomplissent. Hélas ! elles sont des plus affligeantes. Presque tous nos établissements sont fermés, séminaires et résidences de missions.

Nous avons dirigé vers nos missions hors la France un grand nombre de confrères qui ont répondu généreusement à notre appel. L'attachement inviolable à la famille de Saint-Vincent a rendu ses enfants capables de grands sacrifices, tant chez les missionnaires que chez les Filles de la Charité. C'est une douce consolation pour nous dans l'amertume que nous causent de si grands et de si lamentables désastres.

La perte immense qu'a faite l'Église catholique, par la mort du grand pape Léon XIII a été vivement ressentie de tous les enfants de Saint-Vincent.

Tous connaissent sa bienveillance marquée pour notre double famille. J'en avais plus que personne éprouvé les

effets dans mes nombreux voyages à Rome. Le rescrit de 1881, relatif à la Compagnie des Filles de la Charité, le nouvel honneur décerné à saint Vincent, constitué patron des œuvres de charité du monde entier, l'introduction de la cause de Mlle Le Gras, la béatification de nos deux martyrs, l'établissement de la fête de la Médaille miraculeuse et le couronnement de cette Vierge immaculée sont autant de monuments qui diront à ceux qui viendront après nous l'intérêt paternel que ce Pontife incomparable portait aux enfants de notre incomparable fondateur. Cependant, Messieurs et mes très chers frères, nous n'avons pas tardé à constater une fois de plus que Dieu est inépuisable dans ses trésors. Après l'admirable Léon XIII, il nous donne le bien-aimé Pie X, dont un des premiers actes a été de nous accorder la fête et l'office du patronage de saint Vincent de Paul. Il y a quelques jours à peine, j'étais à ses pieds pour lui offrir l'hommage des deux familles et le remercier de cette grande faveur. Un seul mot peut traduire mes impressions en cette circonstance : j'ai été ravi ! Mon cœur s'est laissé prendre par cette figure auguste, qui réfléchit en même temps et la plus noble simplicité, et la plus grande dignité, et la plus paternelle bonté. J'ai emporté de cette audience les paroles les plus bienveillantes du Saint-Père pour nos deux communautés. Son secrétaire d'État, S. Ém. le cardinal Merry del Val, partage manifestement les dispositions de Pie X à notre égard. Mon voyage à Rome a été court, mais plein de consolations. Hélas ! c'était, sans doute, pour me préparer au grand coup qui m'a frappé en rentrant à Paris, la suppression de nos missions de France. Fut-il moment plus opportun pour l'établissement de cette fête du patronage de saint Vincent de Paul que celui où tant d'œuvres charitables, établies ou inspirées par lui, sont menacées de mort ? En le présentant à notre culte sous ce nouveau titre, l'Église nous fournit un sujet de consolation et d'espérance, en même temps qu'elle nous

invite à recourir à ce protecteur si bienveillant pour nous, et dont le crédit auprès de Dieu est tout-puissant.

Du compte rendu des œuvres en Europe nous détachons, au point de vue de la statistique, ce qui concerne quelques établissements :

Notre province d'Allemagne est toujours dans l'impossibilité de franchir la frontière de Prusse, et, de plus, elle s'est vue dans la dure nécessité d'abandonner sa maison de Sainte-Élisabeth, à Paris, fermée comme les nôtres par l'ordre de l'autorité supérieure.

L'Autriche, au contraire, a eu la consolation d'ouvrir une nouvelle maison à Budapest, capitale de la Hongrie, le 27 septembre, jour de la précieuse mort de saint Vincent. Elle semble destinée à faire un grand bien.

En Italie, le visiteur de Turin a été autorisé à accepter la direction du séminaire d'Alghero, en Sardaigne.

Deux nouvelles maisons ont été fondées par nos missionnaires de Pologne, celle de Bialy Kamien en Galicie, et celle de Thomas-Coelho, dans le diocèse de Corityba au Brésil. La première est pour les missions et une paroisse ; la seconde est une simple paroisse pour les Polonais émigrés.

Voici les détails qui concernent l'Orient et les provinces d'outre-mer :

Notre œuvre bulgare a couru de sérieux dangers dans les derniers événements qui se sont passés en Macédoine. Mais Dieu l'a visiblement protégée. Les deux collèges de Constantinople et celui de Smyrne sont dans un état prospère.

La mission de Perse a ouvert une nouvelle résidence à Djoulfa-Ispahan où mon prédécesseur immédiat, le très digne M. Boré, alors simple laïque, s'était constitué instituteur primaire. On montre la maison où il pratiquait ce

dévouement admirable. La maison de Tauris, quoique à ses débuts, possède déjà une école florissante.

En Syrie les collèges d'Antoura et de Damas se maintiennent à la hauteur des dernières années. Nous avons pu fortifier la mission maronite par l'augmentation du personnel. Jérusalem nous tend les bras; une maison y sera ouverte au printemps prochain.

Les catéchumènes surabondent dans tous nos vicariats apostoliques de la Chine. D'après le tableau des fruits spirituels recueillis dans le cours du dernier exercice, le chiffre des catéchumènes assez bien disposés s'élève en ce moment à 38 495; celui des baptêmes de païens adultes, à 10 344, et celui des enfants des païens, à 41 131.

Le séminaire interne, ouvert l'an dernier à Tchou-San, compte aujourd'hui 17 séminaristes et 7 étudiants. Il y a vraiment lieu de bénir le Seigneur à la vue d'une si riche moisson préparée et recueillie par les nôtres.

Notre mission d'Abyssinie jouit toujours de la bienveillante protection des autorités locales. Avec le concours de quatre nouveaux missionnaires, elle pourra se fortifier considérablement et se développer. Nous sommes en instance à Rome pour l'introduction de la Cause de béatification de son illustre fondateur, Mgr de Jacobis.

A Madagascar, malgré l'incertitude de l'avenir et l'exiguïté des ressources, Mgr Crouzet n'a pas hésité à ouvrir une grande léproserie admirablement organisée et qui compte déjà plus de 300 lépreux.

Le commissaire envoyé par nous aux États-Unis, M. Demion, a constaté avec admiration la vitalité puissante des maisons et des œuvres en ce pays de liberté. Cependant le chiffre du personnel, quoique nombreux, ne répond pas suffisamment aux travaux qui s'imposent. En continuant de donner à nos jeunes gens, depuis l'école apostolique jusqu'au sacerdoce, la sollicitude et les soins que réclame leur parfaite formation, ces deux provinces ne peuvent que prendre

de grands accroissements ; leur mission sera abondante.

Nos confrères des Antilles et des Philippines s'industrient pour continuer paisiblement leurs œuvres sur la domination du nouveau gouvernement. Le délégué apostolique envoyé aux Philippines a rendu aux membres de nos deux familles le plus flatteur témoignage.

Du Cauca, en Colombie, nous avons reçu du gouverneur lui-même, ancien élève de nos confrères, la demande d'un nombreux personnel qui serait chargé de la direction de plusieurs collèges. Nous n'avons pu répondre à une si honorable invitation, devant nous réserver tout d'abord pour les missions et les séminaires. Mais nous avons bien servi ces deux œuvres dans l'Amérique centrale. Le personnel enseignant du grand séminaire d'Angoulême est allé, sous la conduite de son supérieur, prendre la direction du séminaire de San Salvador. Les liens fraternels qui unissent ces missionnaires dans l'exil comme en France, le dévouement dont ils ont fait preuve ne peuvent qu'attirer les bénédictions de Dieu sur une œuvre qui nous est si chère. Avec le renfort que nous envoyons au visiteur, il pourra, en outre, ouvrir une maison de mission dans le Tolima.

Les trois républiques sur lesquelles s'étend la province du Pacifique, non plus que celles de l'Argentine et du Brésil, n'ont pas été oubliées dans la distribution des bons ouvriers mis en disponibilité par la crise que nous subissons. Par suite de ces envois, le visiteur du Brésil ouvrira deux nouvelles missions, l'une à Pétropolis, l'autre à Victoria et un séminaire à Maranhao.

Voici le tableau des missionnaires envoyés de France dans nos diverses missions hors d'Europe :

<i>Province de Constantinople.</i>	M. Émile Rougé, prêtre.
	M. François Dellerba, prêtre.
M. Oscar Denant, prêtre.	M. Gustave Leborne, prêtre.
M. Eugène Bonnay, prêtre.	M. Joseph Gabolde, prêtre.

M. Florent Roulx, prêtre.
M. Alphonse Bernhard, pr.
M. Jean-Bapt. Bousquet, pr.
M. Émile Romon, prêtre.
M. Louis Goidin, prêtre.
M. Louis Lesage, prêtre.
M. Jean-Marie Aubault, pr.
M. Georges Deroo, prêtre.
M. Georges Prangère, prêtre.
M. Joseph Delporte, prêtre.
M. Albert Picard, prêtre.
M. Jules Lévêque, prêtre.
Fr. Joseph Lafaye, coadjuteur.
Fr. Louis Piéderrière, coadj.
Fr. Jean Kantouroff, coadj.

Chine.

M. Jean Gracieux, prêtre.
M. René Flament, prêtre.
M. Joseph Vester, prêtre.
M. Michel-Auge Stéfani, pr.
M. Paul Ryckewaert, prêtre.
M. Jules Ortman, prêtre.
M. Jacques Jamar, prêtre.
M. Louis Bouillier, prêtre.
M. Élie Abeloos, prêtre.
M. René de Jenlis, prêtre.
M. Michel Poizat, prêtre.
M. Alfred Hauspie, prêtre.
M. Jean Valette, prêtre.
M. Henri Watthé, prêtre.
M. Louis Chanet, prêtre.
M. Gustave Théron, prêtre.
Fr. Désiré Vernet, clerc.
Fr. Louis Scialdone, clerc.
Fr. René Van Zwet, clerc.
Fr. Louis Didier, clerc.
Fr. Evasio Asinelli, clerc.
Fr. Louis Morel, clerc.
Fr. Émile Lobry, clerc.
Fr. Léon Charnay, clerc.
Fr. Henri Lux, clerc.

Fr. William Lenaghan, clerc.
Fr. Émile Ducarne, clerc.
Fr. Gustave Walschots, coadj.
Fr. Auguste Liégeois, coadj.
Fr. Joseph Van den Brandt, coadjuteur.

Perse.

M. Francisque Raynaud, pr.
M. Aristide Chatelet, prêtre.
M. Georges Delteil, prêtre.
M. Emmanuel Renault, prêtre.

Syrie et Égypte.

M. Eugène Delaporte, prêtre.
M. Henri Heudre, prêtre.
M. Jean-Baptiste Auvinet, pr.
M. Joseph Albisson, prêtre.
M. André Delpy, prêtre.
M. Ambroise Vautier, prêtre.
M. Louis Richin, prêtre.
M. Victor Gayraud, prêtre.
M. Ernest Sarloutte, prêtre.
M. Victorin Thomas, prêtre.
Fr. Benjamin Soulard, coadj.
Fr. Rezcallah-Chalfoun, coadj.
Fr. Henri Lemur, coadjuteur.

Abyssinie.

M. Marius Granier, prêtre.
M. Etienne Sournac, prêtre.
M. Pierre Kamerberck, prêtre.
M. Émile Maynadier, prêtre.
Fr. Gaspard Bouché, coadj.
Fr. Alphonse-Marie Blandeau, coadjuteur.

Amérique centrale et Colombie.

M. Daniel Choissard, prêtre.
M. Émile Larquère, prêtre.
M. Anatole Dupoux, prêtre.
M. Nicolas Peters, prêtre.

- M. Victor Prades, prêtre.
- M. Eugène Vandermeersch, prêtre.
- M. Charles Binart, prêtre.
- M. Victor Delsart, prêtre.
- M. François Lagraula, prêtre.
- M. Joseph Amaya, prêtre.
- M. Antoine Conte, prêtre.
- M. Claude Merle, prêtre.
- M. Louis Tramecourt, prêtre.
- M. George Laridan, prêtre.
- M. Louis Durou, prêtre.

Équateur.

- M. Paul Thiellement, prêtre.
- M. Félix Drouet, prêtre.
- M. Charles Mantelet, prêtre.

Pérou.

- M. François Préau, prêtre.
- M. Wladimir Decoster, prêtre.
- M. Émile Neveu, prêtre.
- M. Germain Puech, prêtre.
- M. Etienne Standaert, prêtre.

Chili.

- M. Émile Roynet, prêtre.
- M. Jean Rigaud, prêtre.
- M. Marius Fargues, prêtre.
- M. Marie-Ant. Bulhon, pr.
- M. Georges Devisse, prêtre.
- M. Lucien Bévière, prêtre.
- M. Pierre-Célestin de la Garde, prêtre.
- M. Louis Dazet, prêtre.

Bésil.

- M. Léon Dequesne, prêtre.
- M. Joseph Giannone, prêtre.
- M. Gabriel Brayet, prêtre.
- M. Denis Dillies, prêtre.
- M. Eugène Pasquier, prêtre.
- M. Louis Castamagne, prêtre.
- M. Antoine Van Pol, prêtre.
- M. Jean Kremer, prêtre.
- M. Denis Vitalis, prêtre.
- M. Ferdinand Moné, prêtre.
- M. Georges Lalande, prêtre.
- M. Alphonse Hollard, prêtre.
- M. Firmin Gareil, prêtre,
- M. Émile Renault, prêtre.
- M. Alb. Franç. Hoffman, pr.
- M. Désiré Simon, prêtre.
- Fr. Émile-Joseph Cornilleau, coadjuteur.

*République Argentine,
Paraguay, Uruguay.*

- M. Joseph Caussanel, prêtre.
- M. Charles Fontaine, prêtre.
- M. Jean Thoillier, prêtre.
- M. Alexandre Sarda, prêtre.
- M. Joseph Dolet, prêtre.
- M. Marcel Gautier, prêtre.
- M. Étienne Grousset, prêtre.
- M. Élie Calmet, prêtre.
- M. Jules Baudin, prêtre.
- M. Philippe Prat, prêtre.
- M. Louis Caumette, prêtre.
- Fr. Joseph Carenzo, coadj.

FRANCE

SOUVENIRS

Nous allons continuer et nous terminerons ici la revue incomplète, mais suffisante pourtant, que nous avons commencée, celle des sympathiques témoignages adressés à ceux d'entre nous qui quittaient nos divers établissements. Nous l'avons déjà écrit : ce n'est pas sans hésitation que nous ravivons de douloureux souvenirs ; mais, d'autre part, l'histoire a aussi ses droits, et nous ne voudrions pas paraître indifférents à de si honorables témoignages.

AMIENS

Dans une lettre circulaire adressée au clergé de son diocèse sur la nouvelle organisation du grand séminaire, Mgr l'évêque d'Amiens écrivait :

Amiens, le 13 octobre 1903.

MESSIEURS ET CHERS COLLABORATEURS,

Les portes du grand séminaire viennent de se rouvrir, et nos chers élèves, dans le calme de la solitude, le recueillement de la piété et l'ardeur du travail, ont repris leur préparation au sacerdoce.

Ils n'ont plus retrouvé les maîtres d'hier, les dignes fils de Saint-Vincent-de-Paul, dont ce diocèse, avec tant d'autres pleure aujourd'hui le départ. Si quelque chose a pu adoucir au cœur de ceux qui nous ont quittés l'amertume d'une séparation douloureuse, ce sont les regrets exprimés au cours des trois retraites ecclésiastiques annuelles et dont le clergé tout entier s'est fait l'écho.

C'était mon devoir de redire alors, avec les services et le dévouement de plus de deux siècles, les exigences qui arrachaient à leurs fonctions ceux que n'avaient cessé d'entourer la vénération, l'estime et l'affection générales.

Les sentiments que j'exprimai dans une heure d'émotions, j'ai besoin de les faire entendre encore au moment où la rentrée des cours semble raviver davantage la tristesse des souvenirs.

Frappe déjà dans les mesures qui atteignaient un si grand nombre de nos familles religieuses, nous avions espéré du moins conserver à la direction de notre plus cher établissement diocésain ces prêtres que devaient protéger leurs services et leurs droits.

Des raisons d'un autre ordre plaidaient en faveur des Prêtres de la Mission. Nous ne pouvions oublier, — sur cette terre de Picardie, restée si fidèle au culte de saint Vincent de Paul, et qui revendique pour Folleville l'idée première de sa religieuse fondation, — nous ne pouvions oublier les services rendus par ses fils.

Deux siècles durant, ils se sont montrés parmi nous dignes aussi d'une confiance qui, à aucune époque, ne leur fit défaut. Tout entiers à leurs devoirs, scrupuleusement à l'écart des partis, respectueux de l'autorité, dévoués à leur pays dont ils servent la cause à l'étranger, ils abritaient un enseignement solide et sûr à l'ombre de vertus qui le fortifiaient encore en lui donnant sa meilleure consécration.

Qui d'entre vous n'a gardé le souvenir de ces maîtres vénérés ? Qui n'aime à se rappeler leur simplicité touchante, leur austérité grave et douce, leur accueillante bonté, leur constante sollicitude ?

Les fils de Saint-Vincent-de-Paul, sans amertume mais non sans douleur, ont brisé les liens plus que deux fois séculaires qui les rattachaient à notre famille diocésaine, à ces générations sacerdotales qu'ils avaient formées au service des autels. Nous voulons du moins, une fois encore,

leur porter jusque dans la retraite et l'exil, avec la reconnaissance du passé, l'hommage des regrets qui survivent et qui demeurent.

Mgr l'évêque d'Amiens écrivait encore au mois de novembre 1903, à M. le Supérieur général, à l'occasion de l'église Sainte-Anne d'Amiens :

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je tenais à vous dire les très grands et très vifs regrets que me laisse le départ de vos Messieurs de Sainte-Anne. La mesure qui les frappe atteint toute la ville et renouvelle les tristesses du grand séminaire. J'avais peu de paroisses aussi bien organisées que celle-là, où les œuvres fussent plus prospères, où les pratiques chrétiennes fussent mieux soutenues.

ÉVREUX

Mgr l'évêque d'Evreux, à la date du 4 octobre 1903, a adressé une lettre pastorale au clergé de son diocèse à l'occasion de la rentrée du grand séminaire. Nous en détachons ces quelques lignes :

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

C'est chose douloureuse qu'une séparation et combien est-elle plus douloureuse après plus d'un demi-siècle d'incomparables services, plus d'un demi-siècle de direction et de formation d'âmes sacerdotales ; au moment de l'adieu, si vaillant soit-il pour le prononcer, le cœur évoque tout un passé lumineux, toute une vie féconde, et il se brise alors dans l'émotion de l'amitié, le cri de la reconnaissance et la sollicitude inquiétante de l'avenir.

Tels étaient les sentiments qui faisaient monter des larmes dans tous les yeux, à cette heure poignante où nous affirmions ensemble nos regrets et notre impérissable gratitude, devant le vénérable supérieur qui nous quittait pour toujours avec ses bons collaborateurs.

Votre évêque représentait la longue suite des pieux et vénérés pontifes, NN. SS. de Bonnechose, Devoucoux, Grolleau, Hautin, Sueur, Collomb, qui, après Mgr Olivier, avaient porté l'intérêt le plus paternel au grand séminaire et aux Lazaristes qui le dirigeaient. Et vous, Messieurs, vous étiez les disciples, les fils, les frères de ces maîtres à qui le clergé diocésain doit sa dignité, son savoir et ses vertus, et dont les noms sont gravés dans vos âmes.

Tous alors, héritiers des traditions d'hier et reconnaissants des bienfaits d'aujourd'hui; interprètes des générations sacerdotales qui se sont succédé dans cette maison, notre foyer familial à tous, nous avons offert à M. Rougé l'hommage du diocèse entier, et, avec cet hommage de nos paroles émues, un calice qui convenait bien au prêtre qui avait consacré sa vie à l'éducation cléricale d'un si grand nombre de prêtres.

... Soixante années d'un si noble et fécond enseignement allaient bientôt s'achever, et nous nous proposons, chers Messieurs, de fêter avec vous tous, en 1906, l'heureuse année jubilaire, en vous conviant à de solennelles et saintes actions de grâces. Vous eussiez lu, appendus aux murailles des cloîtres, les noms des supérieurs et des maîtres du passé; vous eussiez pu revoir les directeurs qui continuent ailleurs l'œuvre commencée dans notre diocèse, et qu'il nous eût été doux d'inviter.

Dieu en a décidé autrement; au lieu de joies, il nous a envoyé le deuil, et nous avons dû nous séparer des directeurs que nous voulions fêter : *fiat voluntas tua!*

LA ROCHELLE

Le *Bulletin religieux* du diocèse de La Rochelle (4 septembre 1903) a donné le récit dont nous détachons quelques traits.

Comme se terminaient nos retraites pastorales, à la fin d'un

dernier repas pris en commun dans le vaste réfectoire du séminaire, M. l'abbé de Laage, le nouveau supérieur choisi et installé par Monseigneur, a pris la parole. Après quelques mots pleins de dignité et de modestie sur la nouvelle situation qui lui était faite, s'adressant à M. Leborne à qui il succédait et qui était présent, il dit :

Oui, Monsieur le Supérieur, depuis cinquante ans que la Congrégation de Saint-Lazare forme ici les élus du sanctuaire à la science et à la vertu, il s'est établi entre nos maîtres et nous leurs élèves, d'année en année, des liens que rien ne pourra briser. Durant cinquante ans les fils de Saint-Vincent-de-Paul ont été nos maîtres et nos modèles. Nous avons contracté vis-à-vis d'eux une dette, c'est la dette du cœur : elle est sacrée, jamais nous ne croirons l'avoir acquittée.

Monseigneur l'évêque prit ensuite la parole :

Messieurs, dit-il, nous voici donc réduits à dire adieu au passé qui s'en va et à saluer l'avenir qui arrive.

Le progrès de la science religieuse, ajouta-t-il, le mouvement en avant en tenant toujours dans notre main la main de l'Église, voilà ce que nous voulons, ce que nous réalisons.

Vous le savez, vous, chers Messieurs de Saint-Lazare, qui depuis deux ans souteniez avec nous si vaillamment la lutte, auxiliaires d'une victoire plus qu'à moitié remportée, et qui étiez si dignes d'être à l'honneur, après avoir été si généreusement à la peine. Il faut donc vous voir partir si prématurément ! Oui, mais quelque chose de plus réel encore que le souvenir, votre travail, votre œuvre, votre âme, restent parmi nous et doivent y porter leurs fruits. *Non omnis moriar!* disait le poète. Votre modestie se refuse à répéter cette parole, je le veux bien, chacun ici n'en atteste pas moins qu'elle est votre droit. Oui, longtemps encore, cher et très regretté M. Leborne, bien-aimé supérieur, dans ces

murs, on croira voir votre œil si vigilant et entendre votre parole si paternelle et si énergique tout à la fois...

Mais arrêtons là ce discours, car la plus vive émotion me gagne. Les anciens aimaient ces épanchements à la fin des banquets, même quand ils étaient tristes. Ulysse chez les Phéaciens, raconta à table ses douloureuses épreuves, et quand il sentit que ses larmes allaient couler, il cacha, dit Homère, sa tête sous son manteau. Je sens moi-même les miennes prêtes à tomber, et je m'arrête, n'ayant pas, comme lui, un manteau pour vous les dissimuler.

Adieu donc, chers Messieurs ! A travers l'espace, demeurez nôtres par l'affection, comme nous demeurerons toujours vôtre par la reconnaissance.

LYON

Son Eminence le cardinal archevêque de Lyon a daigné exprimer ses sentiments de regrets et de condoléance à M. le Supérieur général à l'occasion du départ des missionnaires qui quittaient Lyon et le diocèse :

18 novembre 1903.

... J'espérais que la modestie personnelle des Prêtres de la Mission, la simplicité évangélique de leurs travaux les protégeraient.

Fidèle à l'esprit et aux conseils de saint Vincent de Paul, ils étaient parmi nous les apôtres de nos campagnes, et nous devons à leur zèle infatigable et désintéressé la conservation de la foi dans nos paroisses des montagnes.

Je les ai vus à l'œuvre et jamais une parole de plainte à leur sujet n'est venue troubler la confiance que nous leur donnions.

Ils doivent partir. — ... Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! c'est vers Dieu que nous tournons nos regards. Nous le supplions d'acquitter la dette de notre reconnaissance en enrichissant de ses grâces et en comblant de ses bénédictions les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul.

SENS

Dans la lettre-circulaire au clergé de son diocèse, du 25 août 1903, Mgr l'archevêque de Sens esquisse l'histoire de son grand séminaire. En voici quelques traits :

Mgr de Montpezat, archevêque de Sens, le 6 octobre 1675, confiait la direction et l'administration de son séminaire aux Prêtres de la Mission. Pendant plus de cent ans, les fils de Saint-Vincent-de-Paul, dans une période particulièrement difficile, formèrent à la science, à la piété, à l'esprit ecclésiastique, aux bonnes mœurs, le clergé du diocèse de Sens. L'histoire nous a dit ce que furent ces professeurs et directeurs émérites, dont l'un, M. Edme Perriquet, devint, en 1746, vicaire général de la Congrégation de la Mission ; elle nous a dit ce que furent leurs élèves, les prêtres du diocèse de Sens, pendant la tourmente révolutionnaire. Le bagne de Rochefort, les pontons de l'île d'Aix, la citadelle de l'île de Ré, les sables brûlants et les marais de la Guyane ont été les théâtres de leur héroïque martyre : ils ont été les sanctuaires où brillèrent du plus glorieux éclat leur foi ardente et leur attachement inébranlable à l'Eglise de Dieu. Les plus âgés parmi vous, Messieurs, ont eu le bonheur de connaître quelques-uns de ces confesseurs de la foi, d'entendre de leur bouche le récit de leurs tortures, de se pénétrer de leur esprit, d'apprendre à leur contact à devenir de saints prêtres ; ils ont eu le précieux privilège de transmettre à notre clergé les forts exemples des vertus d'autrefois.

Après la Révolution, lorsque, près de trente ans plus tard, Mgr de la Fare reconstitua, en 1821, le grand séminaire de Sens, il ne put à son grand regret en confier de nouveau la direction aux Prêtres de la Mission qui y avaient laissé de si grands et si édifiants souvenirs. La persécution, en dispersant les membres de cette société, avait arrêté son extension, et ce n'est qu'en 1839, sous l'épiscopat

de Mgr de Cosnac, de grande et vénérée mémoire, que les Lazaristes revinrent à Sens.

Depuis cette époque, Messieurs, il furent vos professeurs écoutés et vos maîtres aimés. Mieux que nous, vous pourriez dire le bien qu'ils ont fait à vos âmes, les exemples qu'ils vous ont donnés, le dévouement qu'ils vous ont prodigué, les leçons dont vous avez profité, l'amitié qu'ils vous ont inspirée et plus tard conservée dans les diverses situations que le bon Dieu vous a confiées.

L'histoire du grand séminaire de Sens, dans le siècle écoulé, est tout entière dans celle de la vie de cet homme remarquable, que nous n'avons connu que lorsqu'il était parvenu aux confins de l'éternité : du bon M. Mourrut, supérieur du séminaire pendant cinquante années, de ce saint prêtre à qui vous faisiez naguère des funérailles triomphales, la mort ne nous ayant pas permis de fêter son jubilé, comme vos cœurs le désiraient. Quand des hommes de sa taille passent plus d'un demi-siècle dans un séminaire, c'est toute une ère de bénédictions et de grâces pour un clergé et pour un diocèse. Si nous sommes fiers de notre clergé, si nous aimons à vanter son abnégation, son esprit de foi, son zèle, sa tenue irréprochable, c'est à M. Mourrut, à ses auxiliaires dévoués, c'est à ses continuateurs, au vénéré supérieur et aux chers directeurs de notre séminaire que nous devons en rapporter le mérite.

De ces maîtres modestes et éclairés, de ces amis sûrs et fidèles, de ces collaborateurs dévoués et laborieux, des Prêtres de la Mission enfin, il nous faut, Messieurs, nous séparer. Nous n'avons rien négligé pour pouvoir les garder dans notre grand séminaire : nos paroles et nos démarches sont demeurées inutiles, nos récriminations seraient vaines !

Que ceux qui étaient encore des nôtres, il y a quelques semaines, que le vénéré supérieur et les chers directeurs de notre séminaire emportent, dans les pays éloignés où ils vont peut-être exercer leur zèle apostolique, la reconnaissance et les regrets de l'archevêque de Sens et de son clergé.

TOURS

Dans une lettre-circulaire à l'occasion du départ des Lazaristes et de leur remplacement au grand séminaire par le clergé diocésain. Mgr l'archevêque de Tours s'exprime ainsi (3 décembre 1903) :

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

... C'est en 1680 que, sur l'appel de Mgr Amelot, nous voyons les prêtres de Saint-Lazare arriver en Touraine et entrer dans nos rangs, où le plus sympathique accueil leur était ménagé. Vaillants ouvriers, ils ne faillirent jamais à leur noble tâche, et, tandis que les uns secondaient avec succès les efforts du clergé paroissial, les autres formaient toute une légion de saints pasteurs dont le diocèse, comme en témoignent les annales religieuses, avait le droit de s'honorer.

En 1791, la tourmente révolutionnaire chassait les Lazaristes de leurs établissements respectifs, dirigés avec une sagesse et un zèle auxquels, maintes fois, les archevêques de Tours s'étaient plu à rendre hommage. Aussi, ne sommes-nous pas surpris de voir, dès 1805, — après la période troublée qui avait déterminé leur départ, — Mgr du Barral provoquer leur retour, qui répondait au vif désir du clergé tourangeau. Ce ne fut cependant que beaucoup plus tard, en 1850, que, grâce aux instances pressantes et renouvelées de Mgr Morlot, ils purent franchir le seuil des saintes demeures qu'avaient habitées leurs devanciers et qui avaient conservé le vivant souvenir de leur science et de leur vertu.

Il nous était réservé d'avoir la douleur de voir ces pacifiques ouvriers, auxquels nous unissions des liens fraternels, quitter l'une et l'autre des maisons confiées à leur religieuse sollicitude. Cependant, dignes fils de l'admirable saint qui a tant aimé et si bien servi l'Église et la France, ils ne s'inspirent, comme lui, que de ces deux nobles amours : témoin

ceux qui ne nous ont quittés que pour gagner les plages lointaines où, au péril de leur vie, ils ne cesseront de travailler à étendre le règne de Jésus-Christ, et à faire aimer leur patrie.

IRLANDE

*Lettre de M. MALACHIE O'CALLAGHAN, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général, à Paris.*

Cork, maison Saint-Vincent, 3 octobre 1903.

Aux jours les plus sombres de son histoire, c'est-à-dire de 1646 à 1651, l'Irlande rencontra dans le cœur magnanime de Vincent de Paul, une profonde sympathie. Le récit lamentable des infortunes de l'Irlande et de ses cruelles épreuves, de ses luttes pour la foi et l'indépendance, arriva jusqu'à lui. Il en fut ému et sans retard il se mit à l'œuvre.

Il envoya huit de ses missionnaires, la plupart irlandais, travailler à Limerick et aux environs. Une peste cruelle qui devait faire huit mille victimes plongeait alors cette ville dans une désolation indescriptible. Les ouvriers évangéliques prêchèrent des missions qui se continuèrent même au plus fort du fléau; et on rapporte qu'il se fit, rien que dans la cité, vingt mille communions.

La persécution continua de sévir pendant deux cents ans, durant lesquels on ne connut plus de mission dans tout le pays. L'année 1842 devait les faire revivre. C'est à cette époque en effet que la Congrégation ouvrit sa première mission au diocèse de Dublin. Depuis lors, allant de paroisse en paroisse, les missionnaires de Saint-Vincent ont traversé la contrée en tous sens, semant partout les bienfaits dans leurs travaux apostoliques.

D'autres compagnies de missionnaires les secondèrent admirablement; ils ne purent cependant en ces soixante

années épuiser la liste des paroisses d'Irlande ; on en trouve encore quelques-unes qui n'ont reçu la visite d'aucun missionnaire. La paroisse de Malin où nous fûmes appelés l'été dernier était de ce nombre. Cette paroisse, la plus septentrionale de l'Irlande, se trouve dans le comté de Donegal. Le curé, très dévoué à ses paroissiens, nous avait demandé d'y ouvrir une mission ; il avait auparavant fait sanctionner sa demande par l'évêque de Derry, dans le diocèse duquel se trouve Malin. On désirait avoir une mission dans la ville même de Malin et une autre au Cap-Malin. Cette dernière m'échut en partage ; MM. Rooney et Darcy devaient prêcher en ville. J'inaugurai la mission du Cap le 15 août : la leur ne devait s'ouvrir que huit jours plus tard. Le matin, de six heures à neuf heures, les fidèles assistaient à genoux à toutes les messes ; ils se pressaient en foule aux sermons et aux instructions, et les enfants fréquentaient très assidûment le catéchisme. Les confessionnaux étaient continuellement assiégés et à chaque messe on voyait des fidèles s'approcher de la table sainte. Le jour de la clôture, les églises ne purent, malgré leurs dimensions considérables, recevoir tous ceux qui se présentaient. Le diocèse de Derry, dont Malin fait partie, a pour patron saint Colomba, né en 520 dans le comté de Donegal. La population le vénère profondément ; le saint lui a laissé pour héritage son amour ardent pour la foi catholique et son zèle pour les pratiques de cette religion. Ces fidèles aiment à faire le signe de la croix et à se servir d'eau bénite. Les pêcheurs en emportent dans de grandes bouteilles, ils s'en servent pour eux-mêmes, en répandent sur leurs filets, et lorsqu'une tempête vient les mettre en danger, ils en jettent dans les flots courroucés.

La mission terminée, un autre champ s'offrait à moi.

A 7 milles du cap Malin, en plein océan Atlantique, se trouve une petite île appelée Inishtrahull. Elle possède un phare et une station du télégraphe Marconi (sans fil).

Soixante-douze habitants en sont toute la population; ils sont tous catholiques, sauf trois. Ils n'ont pas d'église; un prêtre va les visiter, mais deux fois seulement par an. L'Océan est si fécond en tempêtes qu'ils ne peuvent venir que rarement sur le continent. Il n'y a pas de service maritime régulier pour relier l'île à la terre ferme, pas même de bateau à vapeur.

Un lundi, le premier qui suivit ma mission au Cap-Malin, je pris tout ce qu'il fallait pour dire la messe, j'emportai aussi quelques objets de piété, une bonne provision de médailles de saint Colomba et avec le bon vicaire de Malin-Cap nous prîmes le bateau. Je plaçai sous l'égide de notre glorieux patron saint Colomba nos personnes et nos œuvres, et, nous remettant à l'habile direction de trois pêcheurs bien dévoués, nous voguâmes vers l'île; quelques heures après nous y abordions sains et saufs. Le peuple nous reçut avec des transports de joie. Ces braves gens ont une vie bien simple, ils habitent des cabanes ou des chaumières; la pêche et la culture d'un petit coin de terre leur fournissent leur subsistance.

On leur causa de bien cruelles alarmes lorsqu'un jour, il y a de cela vingt ans, on leur fit savoir qu'à telle époque, ils seraient tous chassés de leurs demeures. Le gouvernement avait désigné une can onnière, le *Wasp* (la Guêpe), pour le transporter tous sur le continent. Le jour fixé arriva, mais une nuit orageuse l'avait précédé et on ne vit apparaître ni soldats ni canonniers. La nouvelle arriva bientôt que le *Wasp* avait donné contre un rocher assez éloigné et que les vagues en furie avaient tout englouti. Depuis ce temps-là on ne les inquiéta plus et même, ces dernières années, ils obtinrent un bail de 999 ans sur les terres qu'ils possèdent moyennant l'impôt d'un shilling (environ 1 franc) par an pour chaque propriété. Ce sont d'excellents catholiques, ils bénissent Dieu et sont contents de leur sort.

Le soir même de notre arrivée, j'inaugurai les exercices

dans un local attenant au phare. Tous se firent un bonheur d'assister à cette ouverture de la mission. Chaque matin, ils entendaient les deux messes qui s'y disaient et assistaient régulièrement aux instructions. J'entendis leurs confessions assis sur le gazon vert d'un rocher en face de l'Océan, et la sainte table les réunit tous en un même banquet.

A quelques jours de là je vis arriver M. le curé de Malin en compagnie de mes confrères MM. Rowney et Darcy. Ils avaient terminé la mission en ville et, profitant de leur jour de congé, venaient pour me ramener. Mais le temps changea brusquement, une tempête s'éleva et nous empêcha de quitter l'île ce soir-là. Le lendemain matin la mer était plus houleuse que jamais. Il fallait néanmoins rassurer les fidèles qui nous attendaient au Cap-Malin.

M. Darcy se munit d'eau bénite et, accompagné de six pêcheurs dévoués, brava les fureurs de l'Océan. Les vents et les courants contraires leur rendaient la marche bien pénible; les vagues venaient l'une après l'autre se briser sur leur frêle esquif, mais ils ne perdirent pas courage. L'eau s'engouffrait dans le bateau; ils la vidaient le plus rapidement possible. Enfin, après quatre heures d'une pareille lutte, secondés visiblement par la Providence et les ferventes prières de nos braves pêcheurs, ils arrivèrent heureusement à Malin, mais mouillés et trempés jusqu'aux os.

Quant à nous, un navire de l'Etat passant par hasard près de l'île nous transporta à notre tour. Mais ce navire ne pouvait venir jusqu'au rivage, et cette circonstance nous causa une nouvelle aventure. Il fallut gagner le steamer sur une barque de pêcheurs. M. le curé nous fit prendre de l'eau bénite et nous montâmes en barque. Le vent nous balayait littéralement et les courants contraires nous élevaient et nous abaissaient tour à tour au milieu d'énormes vagues. Arrivés au steamer, nous nous y embarquons, et sur son port nous trouvons la tranquillité; là, tout l'équipage eut pour nous toutes sortes de bontés et de délicates

attentions. Au loin, les habitants de l'île battaient des mains et agitaient leurs mouchoirs, en même temps qu'ils nous envoyaient un dernier adieu qui nous disait assez combien leurs cœurs étaient reconnaissants.

Certainement nous devons à Dieu de ferventes actions de grâces pour la protection spéciale dont il entoura ses ouvriers. Merci également à saint Colomba qui a veillé sur nous et qui nous a procuré la consolation de faire beaucoup de bien à ce bon peuple dont la foi est si vive, et la piété si ardente. « A Dieu seul en soit tout l'honneur et la gloire. » (*I Tim.*, 1, 17.)

Veuillez agréer, etc.

M. O'CALLAGHAN.

AUTRICHE-HONGRIE

*Lettre de M. BINNER, prêtre de la Mission, visiteur,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Budapest, octobre 1903.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

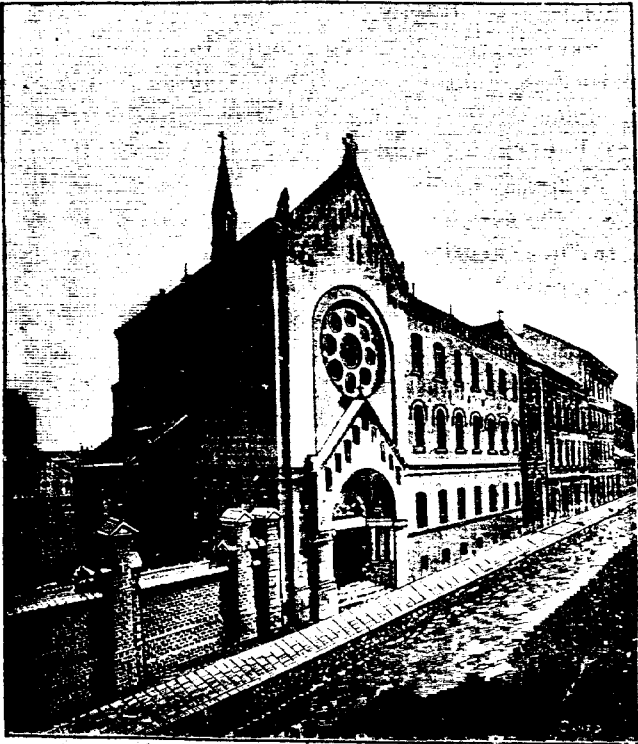
Une dépêche télégraphique du 27 septembre vous a signalé la bonne nouvelle qu'en la capitale de la Hongrie, à Budapest (IX. Gat-utcza, 6), un nouveau sanctuaire avait été consacré à saint Vincent et un nouveau champ de travail avait été ouvert à ses fils.

Je dois supposer qu'une relation un peu plus étendue vous serait agréable. C'est l'objet des lignes suivantes.

D'abord, il me semble qu'on pourrait regarder ce nouvel établissement comme le fruit de la prière. Il y a bien des années des personnes nombreuses désiraient la présence des fils de Saint-Vincent dans la capitale de la Hongrie ; il

y avait des obstacles à la réalisation de ce dessein : elles s'efforcèrent de les vaincre par des prières ferventes et persévérantes.

A ces prières se joignait bientôt l'activité ; c'est ici, que



BUDAPEST

Chapelle et maison de la Mission (1903).

je dois signaler un nom, celui d'un homme vénéré à qui les missionnaires de Budapest garderont à jamais la plus vive reconnaissance, c'est le nom de M. Michel Bundala, directeur spirituel du séminaire central à Budapest. Dieu seul et lui savent toutes les démarches qu'il a faites,

toutes les peines qu'il a prises, toutes les industries que son zèle et sa particulière affection pour les œuvres de Saint-Vincent surent employer. Comme les œuvres de Dieu, celle-ci n'avança que graduellement. Il y a quelque temps, elle sembla favorisée d'une manière extraordinaire; la municipalité de la capitale s'y était intéressée, et elle votait avec un terrain dans ce but une somme importante pour la construction d'une grande église; mais la franc-maçonnerie intervint, et elle réussit à faire retirer la résolution votée. L'œuvre ne devait s'accomplir que lentement et au prix de grands sacrifices.

Enfin l'année dernière les circonstances permirent la bâtisse d'une chapelle assez vaste avec une maison attenante. Avec votre consentement, mon très honoré Père, la pierre fondamentale a été posée le 5 août 1902.

C'était notre vénéré confrère, M. Medits, supérieur de la maison de Pilis-Csaba, qui avait pris la charge de ces constructions; par son influence bien connue, grâce à des offrandes faites à l'œuvre, on put élever et achever l'édifice dans l'espace de quatorze mois. Il est juste, et je le fais de grand cœur, de mentionner ici un autre confrère, M. Jean Csukovics, qui par son talent en architecture ne contribua pas peu soit à l'embellissement des diverses parties de la construction, soit à une sage épargne des ressources existantes. Nos chers frères coadjuteurs eux aussi prirent une part active à l'œuvre. Pour la menuiserie et la serrurerie c'est à notre maison de Graz que plusieurs objets ont été confectionnés, ainsi deux autels, les confessionnaux, la chaire, la plupart des meubles pour la maison; on a été très satisfait de ces travaux de nos bons frères.

Nos chères sœurs, les Filles de la Charité, ne sont pas restées en arrière; nous leur devons bien de la reconnaissance pour ce qui regarde la lingerie de l'église et de la maison; et elles ont mis la dernière main à l'ornementation exquise qui fut leur œuvre. — Que saint Vincent obtienne

CARTE
D'AUTRICHE

AUTRICHE

HISTOIRE. — L'Autriche propre faisait originairement partie des provinces romaines, la Norique et la Pannonie supérieure. En 799, Charlemagne en chassa les peuplades qui l'avaient envahie et la joignit à ses États sous le nom d'Oster-Reich, ou Marche orientale, *Austria* : de là son nom actuel.

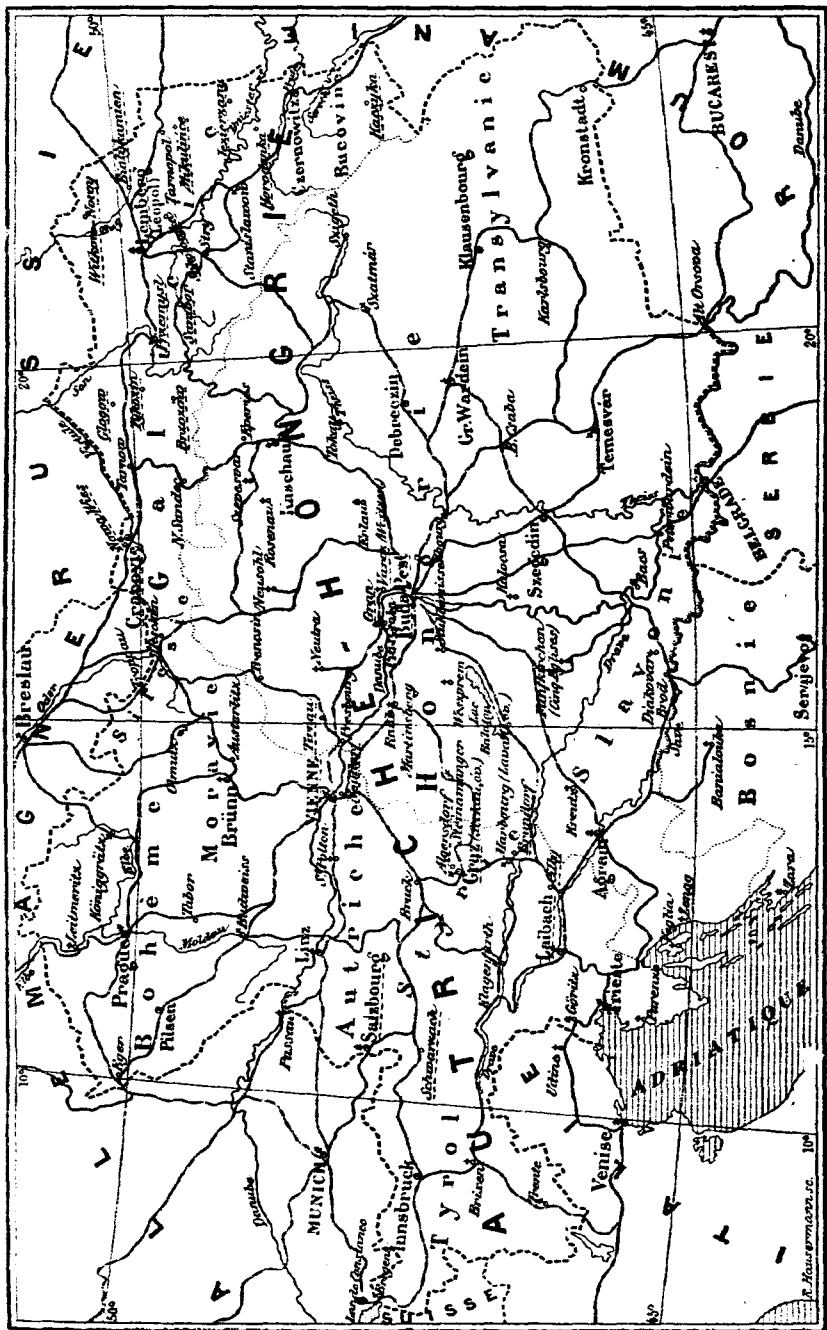
L'Autriche, si on y joint la Bosnie et l'Herzégovine, a une superficie actuelle de près de 700 000 kilomètres carrés et une population de 42 millions d'habitants. La Leitha, affluent du Danube, détermine le partage de la monarchie en Cisleithanie ou Autriche proprement dite, et Transleithanie ou Hongrie. — *Dictionnaire de Bouillet.*

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES. Les archevêchés sont : 1° pour les États autrichiens : Goritz, dont dépend entre autres l'évêché de Laibach ; Lemberg ou Leopold ; Olmutz ; Prague ; Salzbourg, dont dépendent, entre autres, les évêchés de Lavant, résidence à Marbourg, et Seckau, résidence à Graz ; Vienne ; Agram ; Zara ; — 2° siège immédiatement soumis au pape : Cracovie ; — 3° pour les États hongrois, archevêchés : Erlau, Bacs, Fogaras et Alba Giulia, et Gran.

MAISONS DE MISSIONNAIRES : Il y en a en Styrie, en Basse-Autriche, en Salzbourg, en Carniole, en Hongrie, en Galicie (Pologne autrichienne), en Bukovine. Les villes où sont ces établissements sont soulignées sur la carte.

Pour les anciens établissements de Missionnaires, voy. *Mémoires de la Congrégation de la Mission ; Pologne*, p. 413-421.

Pour les ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voy. l'*Annuaire des Dames de la Charité.*



CARTE D'AUTRICHE-HONGRIE (1904)

du bon Dieu à tous et à toutes une large récompense de ce qu'ils ont fait pour sa glorification !

La bâtisse allait s'achever ; on pouvait et on devait penser à la bénédiction de la chapelle. Le 5 août, jour anniversaire du commencement des travaux, S. G. Mgr l'évêque auxiliaire de Gran avait la bonté de bénir la croix, qui devait surmonter le petit clocher ; à cette occasion il exprima le désir de consacrer la petite église au lieu d'en faire simplement la bénédiction ; le 27 septembre fut fixé pour cette consécration.

Deux jours avant cette consécration on n'était pas sans soucis, à cause des troubles excités par les événements politiques de ces jours-là. Dieu merci ! la veille la situation s'améliora, et, le 27 septembre, jour anniversaire de la mort de saint Vincent, les cérémonies si touchantes de la consécration d'une église purent s'accomplir absolument sans aucune difficulté.

Je passe le détail des rites nombreux de cette consécration ; qu'il suffise de constater qu'elle laissa dans l'âme l'impression d'une profonde édification. L'évêque auxiliaire, Mgr Médard Kohl, avait eu la bonté d'offrir lui-même d'accomplir cette longue cérémonie. Après la consécration il célébra la première messe dite dans l'église, que suivit un petit discours parfaitement adapté à la circonstance. Un nombreux cortège de prêtres distingués, amis des fils de Saint-Vincent, rehaussaient par leur présence la solennité.

Un déjeuner réunit alors les ecclésiastiques, et Monseigneur voulut bien nous faire l'honneur d'y présider. D'après l'usage de notre pays j'exprimai dans un toast notre gratitude envers Monseigneur et les autres bienfaiteurs de l'œuvre, et nos vœux. Mgr le coadjuteur eut la bonté d'y répondre. Au nom de S. Em. le cardinal et prince-primat du royaume, il souhaita la bienvenue aux fils de Saint-Vincent, qu'on recevait dans le diocèse avec une vive joie et avec la conviction qu'ils allaient y travail-

ler dans l'esprit de leur saint fondateur ! Dans ce sens il adressa aux confrères — en visant la nouvelle maison — le désir de son cœur : *vivat, floreat, crescat !* Que ta nouvelle œuvre vive, qu'elle fleurisse, qu'elle s'accroisse !

Voilà, mon très honoré Père, comment se passa ce jour mémorable pour cette maison de Budapest.

Permettez-moi d'ajouter encore quelques pensées qui me venaient à l'occasion de cette inauguration.

Bien des motifs, me semble-t-il, doivent nous porter à rendre grâces à Dieu à cause de ce nouvel établissement !

L'église a été dédiée à saint Vincent. Ce sera, il n'y a pas à en douter, une nouvelle source de grâces ouverte par la puissante intercession de notre saint fondateur. Voilà donc que chaque partie de notre empire autrichien-hongrois possède maintenant un sanctuaire dédié à saint Vincent : l'un à Algersdorf près Graz, l'autre à Budapest.

En outre, cet établissement est situé dans un centre bien pauvre ; saint Vincent est donc ici bien chez lui : ce seront communément des pauvres qui le visiteront dans son sanctuaire, et auxquels, par ses fils spirituels, il distribuera la parole divine et administrera les sacrements.

Après les pauvres, c'est aux prêtres que saint Vincent de Paul prodiguait avec une visible prédilection ses charitables soins. Or, cette nouvelle maison s'ouvre aussi aux prêtres pour qu'ils puissent venir y faire à leur aise les exercices de la retraite.

Enfin un autre motif de remercier Dieu vient de ce qui concerne le soin spirituel des Filles de la Charité. Leur nombre à Budapest s'élève à plus de cinq cents ! Or, parfois, et même assez souvent, c'était une grande difficulté pour les sœurs de pouvoir se confesser chaque semaine. Les prêtres des paroisses non seulement sont occupés, mais ils sont ordinairement surchargés de travail, et ils ne trouvent pas facilement un temps libre à cet effet. On a vu ces pauvres sœurs passer parfois d'une église à l'autre cherchant le

moyen de se confesser et obligées de retourner à leurs travaux sans avoir réussi ! L'ouverture de cette nouvelle maison des missionnaires est regardée et saluée par les sœurs comme l'aurore des jours meilleurs sous ce rapport. Il y a tout espoir qu'elles ne seront pas déçues. Non seulement la régularité pour les confessions hebdomadaires, mais encore les conférences et l'instruction si salutaire leur sont assurées.

Veillez, mon très honoré Père, bénir cette nouvelle maison, ses membres et ses œuvres.

Joseph BINNER.

NOTICE SUR BUDAPEST ; HONGRIE

La ville de Budapest est éloignée de Vienne d'environ 300 kilomètres de voie ferrée. La population s'y élève à environ huit cent mille âmes. Budapest se compose de deux villes : Pest et Buda, qu'on appelait autrefois Ofen, où se trouve la résidence royale.

Buda ou Ofen est situé sur la rive droite du Danube et domine de la majestueuse hauteur de sa montagne le cours du fleuve et la ville de Pest. C'est à Ofen que sont la plupart des ministères groupés autour de la résidence. La forteresse n'est plus utilisée militairement ; mais on en voit toujours les remparts qui sont conservés, non comme ouvrage de défense, mais comme soutien des constructions. Cette citadelle est célèbre par les sanglants épisodes de 1848. — C'est à Ofen que l'on rencontre le plus grand nombre de souvenirs historiques des Habsbourg, des Turcs, des Romains, car cette terre a vu passer bien des peuples qui vinrent en conquérants comme les Romains, en ravageurs comme les Turcs, ou s'établirent à demeure comme les Celtes dont on trouve la trace tout le long du Danube.

Pest, en face, est une cité très moderne, dépourvue d'originalité, mais qui a tout ce qu'on exige aujourd'hui

d'une grande ville : bon éclairage, bons tramways avec rues bien percées et maisons bien bâties. Pest est surtout la ville industrielle et commerçante. C'est à Pest qu'est la nouvelle résidence des Missionnaires.

HOLLANDE

PANNINGEN (LIMBOURG)

*Lettre de M. Hubert MEUFFELS, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Panningen, séminaire Saint-Joseph,
de la Congrégation de la Mission, 11 septembre 1903.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Depuis qu'une première fois, elle reçut sur son sol hospitalier les enfants de Saint-Vincent-de-Paul, la Hollande a eu une place privilégiée dans votre cœur.

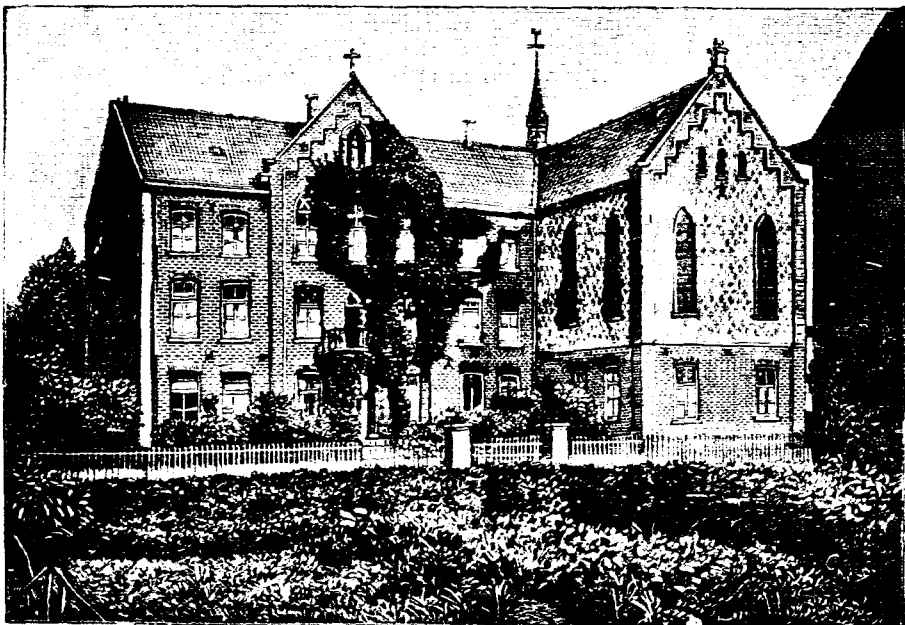
Une plume, moins intéressée à dire du bien de notre petit pays, pourrait, à l'occasion, retracer ici comment elle a répondu à votre affection, comment elle vous a engendré un grand nombre de fils dévoués qui travaillent, sur tous les continents, aux œuvres de notre sainte vocation.

Pour moi, je me contenterai de vous dire quelques mots de notre nouvelle maison de Panningen.

Depuis deux ou trois années, à l'ombre de l'école apostolique de Wernhout, avait commencé une nouvelle œuvre, un essai de séminaire interne et d'études. Elle était destinée à venir en aide à ceux des élèves que les exigences du service militaire retenaient en Hollande, à la fin de leurs études secondaires. Elle offrait aussi, à certains de nos jeunes gens de Saint-Lazare, pour le soulagement de leur santé, le moyen de continuer, au grand air de la Hollande, leur

séminaire ou leurs études. Le bon Dieu avait visiblement béni la ferveur de ces jeunes gens et le dévouement des excellents confrères préposés à leur formation. Bientôt, il fallut songer à dilater les tentes.

C'est alors, Monsieur et très honoré Père, que M. Guil-



PANNINGEN (LIMBOURG HOLLANDAIS)

Séminaire Saint-Joseph, de la Congrégation de la Mission (1903).

laume Meuffels fut chargé par vous de chercher, dans la région environnante, une maison plus vaste, où l'œuvre naissante pût se fixer définitivement. Les démarches de notre zélé confrère eurent un plein succès. S. G. Mgr Drehmans, évêque de Ruremonde, indiqua lui-même un couvent situé à Helden - Panningen, que des Sœurs Trappistines cherchaient à céder à une autre communauté.

M. Meugniot, venu en votre nom pour voir la maison, la trouva très propre à vos desseins. Il s'empessa d'aller solliciter auprès de S. G. Mgr l'évêque, la permission de nous fixer définitivement en son diocèse. L'autorisation était, pour ainsi dire, accordée d'avance. « Monsieur, répondit avec amabilité le bon et vénéré prélat, il y a dans notre pays un proverbe qui dit : Quand on a goûté un fruit exquis, on désire manger la paire. L'an dernier, M. le Supérieur général nous a donné les Filles de Saint-Vincent pour la paroisse de Susteren; oui, dites-lui de nous envoyer cette année ses fils à Panningen. »

Et ainsi fut-il fait. Le 15 juin 1903, M. Gracieux, supérieur de Wernhout, signa l'acte d'achat du couvent. Le 15 juillet suivant, les sœurs quittaient l'immeuble, et le 20 juillet, lendemain de la fête de saint Vincent de Paul, votre serviteur prenait effectivement possession de la maison au nom de la Congrégation. Nos chers étudiants, séminaristes et frères, arrivaient dès le lendemain, 21 juillet, et s'installaient de suite à Panningen.

Les commencements furent ce que sont d'ordinaire les commencements de toute œuvre. C'était pour nous un charme, non une privation, de manquer de bien des choses. Les premières nuits on avait le plaisir de coucher sur un simple matelas. Pendant plusieurs semaines, des confrères dormaient sous des rideaux en guise de draps de lit. Au réfectoire le même couteau servait à plusieurs voisins, les serviettes se lavaient entre un dîner et un souper, et elles ne séchaient pas. Car, pour achever le tableau, le temps était et restait désespérément à la pluie. Et néanmoins tout le monde était content, gai et heureux.

Du reste ces privations ne durèrent que quelques semaines. Bientôt, hélas! l'épreuve de nos maisons de France vint mettre fin à notre indigence. Livres, tableaux, statues nous arrivèrent de Cambrai, de Châlons, d'Amiens surtout, pendant que la digne sœur La Ginestière nous envoyait le mo-

bilier de sa maison de Saint-Aubin d'Ecrosville au diocèse d'Evreux, et que nos confrères de Wernhout et nos sœurs de Susteren se dépouillaient eux-mêmes pour nous venir en aide. Ces envois, joints à ceux que nos sœurs du magasin des Missions nous ont faits en votre nom, Monsieur et très honoré Père, et en celui de la très honorée Mère, nous ont fait contracter une dette de reconnaissance que le bon Dieu seul peut acquitter pour nous. J'ai cru entrer dans les intentions de saint Vincent, et interpréter en même temps les sentiments de mes confrères et de nos jeunes gens, en donnant pour sujet à la première conférence qui a été aite dans la maison de Panningen : la gratitude envers nos bienfaiteurs.

Nous pouvions désormais donner tous nos soins à adapter aux besoins d'une maison de formation, l'ancien couvent des Sœurs Trappistines. Aujourd'hui c'est chose faite, grâce au concours intelligent et dévoué qu'ont prêté aux ouvriers nos chers étudiants, séminaristes et frères coadjuteurs. Ils ont fait tous les métiers. Tantôt menuisiers, maçons et peintres; tantôt jardiniers, voire même aides-cuisiniers, c'était leur bonheur de hâter le travail et de diminuer, par leur savoir-faire, les frais toujours considérables d'une fondation, et d'une première installation.

Fasse le ciel, Monsieur et très honoré Père, que ce nouveau rejeton hollandais de l'arbre de saint Vincent réponde aux espérances qu'il vous a fait concevoir ! Puisse-t-il, par sa jeune vigueur et par une prompte fécondité, sécher vos larmes, et consoler tant soit peu la famille de Saint-Vincent des douloureuses épreuves par lesquelles elle vient de passer !

Nous n'épargnerons rien pour attirer sur notre œuvre la bénédiction de Dieu. Et nous n'oublierons jamais nos origines. Car tout ici, l'époque de notre arrivée, le personnel des maîtres, et la presque totalité des objets matériels qui se trouvent dans la maison, tout, dis-je, nous rappellera à jamais que vous nous avez engendrés dans de grandes dou-

leurs. Et vous, Monsieur et très honoré Père, daignez envoyer une de vos meilleures bénédictions à vos enfants de Panningen, et surtout au jeune supérieur, afin qu'il ne succombe pas sous le fardeau que vous lui avez imposé. Je demeure en l'amour de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père,
Votre fils très respectueux et très obéissant,
Hubert MEUFFELS.

ITALIE

En mémoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception par Pie IX en 1854, un comité romain a pris l'initiative de fêtes jubilaires. On projette de célébrer le cinquantième anniversaire de cette définition par des solennités. La famille religieuse de Saint-Vincent-de-Paul n'y saurait rester indifférente : n'est-ce pas à une Fille de la Charité qu'a été révélée cette miraculeuse Médaille de l'Immaculée Conception qui sert à propager l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous?* Ce fut une préparation populaire et efficace à la définition pontificale.

Nous rendrons compte avec plaisir des solennités qui auront lieu à l'occasion de ce cinquantième anniversaire.

MACÉDOINE

Dans la *Revue de l'Œuvre des écoles d'Orient*, numéro de septembre 1903, est un exposé de la situation actuelle de la Macédoine véritablement saisissant.

La même revue, page 145 et suivantes, donne aussi les renseignements suivants que nous lui empruntons :

LES FILLES DE LA CHARITÉ A MONASTIR

Monastir, la ville la plus importante de la Macédoine après Salonique, se trouve au centre des troubles qui, depuis six mois, désolent et ravagent cette malheureuse contrée aujourd'hui aussi à plaindre que la pauvre Arménie.

Les missionnaires lazaristes sont établis depuis plus de quarante ans à Monastir; le premier supérieur a été le Père Faveyrial, qui, pendant près d'un quart de siècle, a su gagner la confiance et l'affection des populations si mélangées de cette partie de la Macédoine. Les Sœurs de Charité n'y sont établies que depuis deux ans et demi, et déjà le bien qu'elles y font est immense, malgré l'extrême pénurie de ressources dans laquelle elles se trouvent.

Quelques semaines à peine avant les troubles qui désolent aujourd'hui ces provinces — et qui ont éclaté au commencement du printemps — nous recevions la lettre suivante de sœur Viollet, supérieure des Filles de la Charité de Monastir :

« Vous avez eu la bonté de me faire demander par ma mère, Mme Viollet, quelques détails sur la mission commencée à Monastir, il y a deux ans. Je vous en suis d'autant plus reconnaissante, que notre petite maison, enfouie au cœur de la Macédoine, n'a que des ressources très précaires et que nous avons à faire le bien dans un pays tout à fait misérable.

« Nous avons commencé nos œuvres : dispensaire et école, en janvier 1901.

« Le dispensaire a été envahi dès les premiers jours par une foule de malheureux, atteints de plaies, d'humeurs froides, de maux de toutes sortes causés par l'appauvrissement du sang. Ces pauvres gens, plongés dans une misère effroyable; ne se nourrissent que d'oignons et de poireaux. Jusqu'à présent, personne ne s'intéressait à eux. Monastir est livré à toutes les propagandes. Les Turcs et les Grecs

ont seuls leur hôpital. Ces derniers ne consentent à donner leurs soins qu'aux grécisants : Bulgares, Valaques, Serbes en sont systématiquement exclus.

« Cette foule de malheureux arrive donc chez nous ; nous donnons gratuitement pansements et médicaments à 100 ou 150 malades qui passent chaque matin au dispensaire.

« Nous faisons les visites à domicile à ceux qui sont trop malades pour venir, et aussi aux femmes turques confinées dans leurs harems.

« Quelle misère dans ces réduits qui, en France, ne seraient même pas des étables ! C'est indescriptible... Cet hiver, avec les 24 degrés de froid qu'il y a eu, nous avons le cœur navré. Ici, c'est un vieux Bulgare atteint d'un phlegmon et couché dans un trou où nous ne pouvions tenir debout. Lorsque nous demandons l'eau nécessaire pour laver la plaie, sa fille tire une poignée de paille du misérable grabat : elle n'avait pas autre chose pour la faire chauffer !

« Un peu plus loin, nous entrons chez une femme valaque dont les doigts tombent en pourriture. Le pansement fini, je cherche un lambeau d'étoffe pour mettre le bras en écharpe ; la malade retire le fichu qui lui couvrait la tête, c'était toute sa richesse. Près d'elle cinq petits enfants mouraient de froid et de faim !

« Le long du chemin, nous sommes arrêtées par des femmes et des enfants qui mendient quelques morceaux de charbon. Hier matin, une Albanaise catholique vient me dire en pleurant qu'elle a passé toute la journée précédente sans avoir un morceau de pain et qu'elle a pour lit la terre nue...

« Ce matin, un Bulgare a fait huit heures de cheval pour venir au dispensaire. Il est enflé, il grelotte de fièvre et nous supplie de le guérir. Un Valaque de Christophore (village à 2 lieues de Monastir) nous amène tous les matins, dans ses bras, sa petite fille atteinte d'une méningite.

Le médecin qui donne une consultation gratuite chaque semaine veut bien la visiter chaque jour au dispensaire, mais quel pénible trajet pour la pauvre petite ! Que n'avons-nous seulement une ou deux chambres où nous soignerions les malades des villages les plus éloignés.

« Samedi dernier, un enfant de quelques jours a été déposé à terre dans un coin de la pharmacie. Les parents savaient sans doute qu'à Salonique nous avons l'Œuvre des enfants trouvés. J'étais bien embarrassée, mais comment rejeter ce pauvre petit être ? Je lui ai donc trouvé une nourrice et, après l'avoir fait baptiser, je me dis que le bon Dieu nous l'envoie peut-être pour montrer qu'il veut plus tard un orphelinat à Monastir. Etant donné le désordre qui règne dans cette ville, nous en recevrons probablement d'autres.

« Pendant l'été, nous faisons des tournées dans les villages, surtout dans ceux habités par des Turcs, parce que nous y trouvons toujours des enfants à secourir. Les premiers temps, on nous accueillait avec une certaine défiance, mais à présent que l'on a constaté que nous distribuons la quinine et autres remèdes, c'est à qui nous conduira chez les malades.

« Permettez-moi de vous dire maintenant quelques mots de la classe.

« Nous avons cinquante élèves inscrites appartenant à toutes les nationalités : bulgares, israélites, grecques, serbes, valaques, albanaises. Ces jeunes filles viennent à l'école avec un grand plaisir. Elles ne sont pas seulement appliquées à l'étude de la langue française, elles suivent avec beaucoup d'intérêt le cours d'instruction religieuse fait par le supérieur de la mission. Elles aiment aussi beaucoup l'instruction qui est faite chaque matin par leur maîtresse de classe. Sans aucune pression de notre part, elles viennent à l'Eglise catholique et en aiment les offices. Si nous n'avons pas encore le bonheur de voir se réaliser des con-

versions, nous pouvons, du moins, diminuer les préjugés et éclairer ces pauvres âmes.

« Nous n'avons jusqu'ici, pour faire l'école, que deux petites chambres, si étroites que les enfants n'ont pas chacune leur place, il faut les faire asseoir aux tables à tour de rôle.

« Mon désir est de faire construire un bâtiment convenable pour trois classes et un ouvroir de broderie. Dans les chambrettes actuelles, je pourrais abriter quelques malades. Vu le bon marché des matériaux et de la main-d'œuvre, cela ne me reviendrait pas très cher, mais encore faudrait-il de 3 à 4 000 francs. Combien je vous serais reconnaissante, si vous daigniez m'obtenir de quelques bienfaiteurs de votre belle Œuvre un secours qui m'aiderait à réaliser cette somme !

« Veuillez agréer, etc.

« Sœur VIOLLET, Supérieure,

« Fille de la Charité. »

M. le Directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient ajoute :

Depuis que cette lettre nous est parvenue, le *Bulletin de l'Alliance* a publié une lettre de M. Albert Malet rendant compte d'une visite qu'il venait de faire aux sœurs de Monastir. Nous y lisons :

« Cette école n'a pas encore trois ans d'existence. Elle fut fondée par trois sœurs de France et une sœur albanaise. Venues d'abord pour soigner les malades, les saintes femmes se sont mis en tête d'instruire aussi les jeunes filles et de leur apprendre en français à aimer la France. La plus grande partie de leur maison est occupée par le dispensaire. L'école consiste en deux petites pièces au premier, et le contenu menace vraiment de devenir plus grand que le contenant. La première année l'école reçut dix-huit élèves ; l'an dernier elle en eut trente. A la rentrée de 1902-1903,

on attendait quarante-cinq élèves. Quand ce chiffre me fut donné, je regardai, un peu effaré, les deux chambrettes qu'une douzaine d'élèves suffisent à remplir chacune ! « Oh ! me dit la supérieure, nous avons encore le vestibule et l'escalier ! »

« Vingt élèves étaient déjà rentrées. Elles étaient divisées en trois classes. Les plus petites, des bébés de cinq ou six ans, commençaient, dans le pauvre dortoir des sœurs, à s'escrimer sur l'alphabet. Dans les deux classes des « grandes », — l'aînée n'avait pas dix ans, — j'ai aperçu sur les tables les livres de chez nous. Les fillettes avaient la mine éveillée. Elles formaient un petit musée ethnographique où presque toutes les races de la péninsule se trouvaient représentées : il y avait là des Valaques, des Grecques, des Albanaises, des Israélites. — « En est-il de catholiques ? » ai-je demandé. — Pas une seule, répond la supérieure ; « mais ce sont des enfants du bon Dieu ! »

« Les anciennes commençaient à parler fort convenablement le français, et, quoique deux mois de vacances fussent passés sur leur mémoire, elles se rappelaient encore très bien les petites poésies apprises l'an dernier. Je n'oublierai jamais une petite Israélite, fille d'un avocat de Monastir, qui nous récita *l'Enfant d'Alsace*. Le ton était si juste, si grave et si simple que j'ai vu trembler la moustache de notre consul et que la mienne, je ne sais comment, s'est trouvée soudain tout humide...

« Si vous leur trouviez 1 500 francs, me disait le consul, « tandis que nous redescendions au dispensaire, elles « construiraient deux salles de classe à la place de leur poulailler, et elles feraient des miracles ! »

« Elles en font déjà. Pour elles quatre, l'école et le dispensaire, l'une aussi gratuite que l'autre, elles ont 4 000 francs par an ! Or, l'an dernier, au dispensaire, elles ont soigné 27 323 malades. Elles ont visité dans la ville ou dans les villages voisins 994 alités, et nulle part elles ne sont

passées sans laisser un souvenir de leur visite. Entre l'hôpital militaire et le dispensaire, les soldats de la garnison n'hésitent jamais : ce n'est pas dans le médecin turc qu'ils mettent leur espoir de guérison. Elles sont vénérées partout, les sœurs de France : « On ne circule plus guère en sûreté », me disait le père de la petite Israélite, — et j'étais fixé sur ce point puisque je venais d'avoir une escorte de dix-huit gendarmes pour monter au lac d'Okrida, — « mais les bonnes sœurs peuvent passer partout et je ne crois pas que même un bandit ose seulement leur manquer de respect. »

« Je tends aujourd'hui la main pour l'école de sœur Viollet, supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Monastir. »

* * *

Il a bien raison, M. Albert Malet, de tendre, lui aussi, la main pour la sœur Viollet et ses admirables religieuses de Monastir, et d'affirmer que, malgré les troubles qui désolent présentement la Macédoine, elles peuvent circuler partout librement et que personne, pas même un bandit, n'oserait leur manquer de respect.

Ces prétendus bandits se montrent profondément touchés du dévouement de ces « sœurs de France », de leur charité, de leur abnégation, des soins qu'elles donnent aux malades et aux blessés; c'est au point que les chefs insurgés, ne sachant comment leur témoigner publiquement leur vive reconnaissance, ont fait écrire par leurs délégués de Sofia la lettre suivante à Mgr Menini, l'archevêque catholique de Philippopoli :

« Sofia, le 5/18 septembre 1903.

« MONSEIGNEUR,

« Nous avons l'honneur de vous informer que nous venons d'apprendre que les Sœurs de Charité de Monastir se sont prodiguées avec une abnégation et un dévouement

suprêmes pour soulager dans la mesure de leurs moyens l'immense détresse qui sévit en Macédoine.

« Nos compatriotes vous prient de leur transmettre, par la voix de leurs supérieurs, leurs remerciements les plus sincères et les plus émus.

« En vous apportant l'expression de ces sentiments de reconnaissance, nous vous prions, Monseigneur, de vouloir bien agréer l'hommage de notre plus profond respect.

« *Les délégués de l'organisation intérieure à l'étranger,*
« CHRISTO TATARTCHEFF, CHR. MATOFF. »

Mgr l'archevêque s'est contenté de leur faire adresser cette belle réponse :

« A MM. les délégués de l'organisation intérieure à l'étranger.

« MESSIEURS,

« Sa Grandeur est heureuse des remerciements et des louanges que vous avez la bonté d'adresser à nos religieuses de Monastir.

« Elle n'est aucunement surprise de leur dévouement, dévouement qu'elles puisent dans leur grande foi et leur grand amour de Notre-Seigneur. Ce que vous voyez se produire à Monastir se produit, chaque jour, sur tous les points du globe où sont ces saintes femmes, et je puis vous assurer, Messieurs, que leur abnégation et leur esprit de sacrifice dureront aussi longtemps que les misères humaines et qu'elles seront toujours partout où il y aura une larme à essuyer.

« Veuillez agréer », etc.

* * *

Cette popularité si légitime, que les événements de Macédoine ont valu aux sœurs de Monastir, a produit une grande et légitime satisfaction parmi les catholiques de

l'empire turc, et, en même temps, une sorte d'émulation parmi les sectes chrétiennes dissidentes.

En effet, une dépêche transmise par les agences, à la date du 15 octobre, publie ce qui suit :

« La colonie française de Constantinople, en apprenant l'accueil enthousiaste qui est fait aux Sœurs de Charité dans les villages du district de Monastir où elles vont porter leurs bienfaits, a résolu de faire les démarches nécessaires pour qu'un plus grand nombre de ces Sœurs soient envoyées dans les villages qui ont le plus souffert.

« La Porte a autorisé les Sœurs de Charité françaises à faire une tournée dans les régions dévastées par l'insurrection macédonienne. »

Nos lecteurs comprendront, de leur côté, que nos sœurs françaises de Macédoine, malgré leur sublime dévouement, seront impuissantes à secourir ces malheureuses populations, si nous ne leur venons en aide par nos aumônes.

F. C.

CHINE

PÉKIN

LES ŒUVRES A PÉKIN

*Lettre de M. BOSCAT, prêtre de la Mission, visiteur,
à M. MILON, secrétaire général.*

Shang-Haï, le 23 septembre 1903.

Grâce à Dieu, nos œuvres en Chine progressent ; par les chiffres du tableau général ci-joint, et qui dépassent ceux qu'on avait atteints jusqu'ici, on peut le constater.

Je reviens du Nord : toutes nos missions y sont en état de grande prospérité.

Notre jeune vicariat du Tche-ly oriental en particulier est tout en fermentation et en progrès.

A Tcheng-ting-fou, c'est le *messis multa* ; et la pénurie d'ouvriers s'y fait sentir plus que partout ailleurs. Pour donner de bons auxiliaires à ses missionnaires, Mgr Bruguière s'occupe beaucoup des catéchistes : il a pour eux des écoles et comme un noviciat à part. C'est « l'œuvre des Paulistes ». Il est bien à souhaiter que cette œuvre soit bénie de Dieu et réussisse ; car la formation de bons catéchistes dans nos missions de Chine est chose d'extrême importance.

Et de Pékin que vous dire ? C'est de là surtout que vous attendez des nouvelles : elles sont bonnes, Dieu merci. Les ruines ont disparu ou disparaissent. Notre Pé-tang en particulier est tout rajeuni et embelli : il m'a fait l'effet d'une perle qui serait enchâssée au milieu d'une belle

CHINE — TABLEAU GÉNÉRAL DE L'ÉTAT DES MISSIONS DES LAZARISTES

ET DES RÉSULTATS OBTENUS PENDANT L'EXERCICE 1902-1903

DÉSIGNATION	TCHÉ-LY		TCHÉ-LY		TCHÉ-KIANG		KIANG-SI		KIANG-SI		SHANG	
	SEPT ^{ml}	OCCT ^{ml}	OR ^{ly}	OR ^{ly}	SEPT ^{ml}	OR ^{si}	SEPT ^{ml}	OR ^{si}	MÉ ^{si}	HAI	TOTAUX	
PÉRIODE DE LA MISSION	70.000	30.000	30.000	30.000	93.000	51.000	65.000	51.000	65.000	65.000	466.000	
PERSONNEL DU VICARIAT	19.000.000	8.000.000	5.000.000	5.000.000	24.000.000	8.000.000	10.000.000	8.000.000	10.000.000	10.000.000	76.000.000	
POPULATION	4.000	1.000	4.000	4.000	15.552	2.000	7.140	13.970	5.000	5.000	11.600	
Evêques, Vicaires apostol.	23	1	1	1	1	1	2	1	1	1	6	
Prêtres européens	12	6	3	3	19	3	3	3	1	1	30	
de la Congrégation de la Mission	12	6	3	3	14	3	3	3	1	1	39	
de indigènes	0	0	0	0	4	0	4	0	0	0	4	
Frères conducteurs	28	13	13	13	4	0	0	0	0	0	65	
Prêtres séculiers	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
(Congrégation de St-Paul)	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
Hommes	62	21	21	21	0	0	0	0	0	0	21	
Trappistes	14	14	14	14	0	0	0	0	0	0	14	
Frères Maristes	40	9	9	9	0	0	0	0	0	0	18	
Filles de la Charité	0	0	0	0	39	0	4	0	5	38	153	
Vierges du Purgatoire	0	0	0	0	36	0	19	0	0	0	36	
Femmes	70	49	3	3	0	0	0	0	12	12	190	
Josephines	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
Vierges de Ste-Anne	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
Hommes	320	328	25	25	150	66	68	66	90	90	977	
Maitresses d'école	206	179	15	15	39	111	22	111	9	9	641	
Femmes	517	478	53	53	206	260	130	260	150	150	1.894	
Maitresses d'école	33	33	17	17	17	25	11	25	19	19	116	
Eglises proprement dites	17	48	1	1	16	4	4	4	4	4	114	
(ou Stations) des Missionnaires	210	200	10	10	121	31	58	31	7	7	708	
Chapelles publiques	48	44	0	0	122	59	24	59	24	24	311	
Oratoires	9	1	0	0	7	1	0	1	1	1	6	
Nombre de séminaires	21	7	1	1	7	3	1	3	1	1	48	
de séminaristes	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	7	
de séminaristes	119	60	12	12	32	10	10	28	20	20	277	
de séminaristes	72	51	10	10	68	0	14	0	0	0	210	
d'étudiants	70	37	7	7	0	0	0	0	0	0	8	
d'écoles normales	9	9	12	12	0	0	0	0	1	1	114	
d'adultes	480	171	0	0	59	33	31	33	23	23	641	
d'écoles normales	193	0	63	63	94	566	757	566	320	320	349	
d'écoles	1.965	1.073	87	87	93	34	18	34	11	11	5.728	
d'écoliers	1.280	356	74	74	941	944	799	944	250	250	2.274	
d'écolières	1	1	0	0	62	2	4	2	4	4	4.643	
de fermes ou atel.	17	9	0	0	170	4	4	4	18	18	9	
d'enfants	19	15	0	0	0	0	0	0	0	0	199	
d'ouvriers	3	415	0	0	0	0	0	0	0	0	4	
d'ouvriers	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
ÉTABLISSEMENTS ET ŒUVRES	17	9	5	5	192	10	463	10	12	12	214	
Orphelinats	572	610	17	17	0	0	0	0	0	0	365	
Enfants rachetés	377	1.088	0	0	0	0	0	0	0	0	3.191	
Enfants en nourrice	863	502	0	0	0	0	0	0	0	0	3.549	
Enfants confiés à des familles chrétiennes	185	2	6	6	0	0	17	15	11	11	2.876	
Hommes, Garçons	4.749	103	192	192	155	0	463	923	99	99	1.614	
chuménats	102	5	4	4	6	0	0	10	12	12	214	
chuménats	4.349	924	52	52	149	0	949	240	95	95	5.490	
chuménats	63.493	23.830	0	0	6	0	80.151	33.878	96.824	186.576	636.940	
Femmes, Filles	1.112	339	0	0	3.287	0	780	306	198	184	15	
chuménats	105	208	1	1	601	0	90	20	11	11	77.64	
chuménats	94	1	0	0	85	0	65	45	1	1	15	
chuménats	0	0	0	0	59	0	1	36	0	0	1.060	
chuménats	0	0	0	0	119	0	671	400	375	375	247	
chuménats	10.533	1.414	655	655	5.354	0	5.814	3.882	2.040	2.040	204	
chuménats	5.612	305	305	305	1.119	0	671	424	362	362	38.485	
chuménats	1.640	20.924	157	157	5.086	0	2.469	4.017	372	372	10.544	
chuménats	83.222	23.715	2.435	2.435	1.118	0	3.828	6.204	3.398	3.398	8.289	
chuménats	63.984	36.461	8.910	8.910	7.877	0	24.845	13.108	9.338	9.338	5.538	
chuménats	28.711	14.018	2.285	2.285	6.081	0	5.109	2.497	2.497	2.497	35.268	
chuménats	81.758	41.738	4.307	4.307	33.973	0	13.179	14.703	10.340	10.340	8.289	
chuménats	669	344	25	25	98	0	49	180	102	102	2.192	
chuménats	300	194	10	10	253	0	778	55	55	55	1.378	
chuménats	400	387	0	0	488	0	137	151	0	0	1.505	
chuménats	1.437	1.514	4	4	7	0	6	7	38	38	15.63	
chuménats	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	48	
chuménats	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	3.959	

1. ARCHICONGRÈS de la Très-Sainte-Trinité, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur de Jésus, du Saint-Cœur de Marie, du Saint-Rosario, de la Sainte-Agnelle. — ASSOCIATIONS de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Enfants de Marie, de Saint-Joseph pour les hommes, de Sainte-Anne pour les femmes. — SCAPULARIES de la Passion, du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, des Sept-Douleurs.

mosaïque et dont l'éclat serait encore relevé par celui des autres pierres précieuses qui l'enserrent.

On arrive au Pé-tang par une belle avenue plantée d'acacias : ces arbres déjà grands étaient en fleurs pendant tout le temps de mon séjour à Pékin. A droite et à gauche de l'avenue, de magnifiques établissements m'ont donné l'illusion des pays de foi.

A droite, d'abord, le collège franco-chinois des Frères Maristes, déjà tout plein d'enfants ; puis la maison-mère des Joséphines, avec une ébauche de leurs différentes œuvres. Ces bonnes filles font déjà grand honneur à notre mission de Pékin : je les regarde comme le type de la vierge chrétienne, telle que l'avait conçue pour la Chine, il y a un siècle, le synode du Seu-tchuen.

Je prie Dieu de bénir de plus en plus cette petite confrérie de Joséphines, et fais des vœux pour qu'elles se répandent peu à peu dans toutes nos missions de Chine.

A main gauche de l'avenue qui conduit au Pé-tang, est l'hôpital Saint-Vincent : on pourrait bien l'appeler un Hôtel-Dieu. Il est simplement et proprement construit, grand, aéré, divisé en pavillons séparés les uns des autres par de vastes cours, en tout fort bien ordonné.

Il comprend un hôpital pour les hommes, un autre pour les femmes, deux dispensaires également (l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes) qui ne désemplissent pas, des asiles pour les vieillards et pour les vieilles, une infirmerie pour les missionnaires et pour les Frères Maristes malades... une vraie maison de charité.

Au bout de l'avenue, c'est le Pé-tang : j'entends d'abord l'église, l'église Saint-Sauveur, silencieuse et imposante, qui semble mieux assise et plus solide que jamais, toute prête à résister à de nouveaux assauts. Sa façade blanche et ornée de sculptures symboliques est toute resplendissante de lumière : c'est ainsi du moins que je la voyais, pendant les beaux jours d'été que j'ai passés à Pékin.

A l'intérieur, l'église Saint-Sauveur est belle, grande, bien éclairée, ornée comme une de nos plus belles cathédrales d'Europe : on y est saisi de je ne sais quel sentiment de respect religieux plus intense que dans les autres édifices chrétiens. Nous n'avons pas d'églises consacrées en Chine. Le Pé-tang, lui, est quasi consacré par les innombrables blessures qu'il a reçues et par l'éclatante protection dont les anges de Dieu l'ont couvert.

Le grand autel du Pé-tang est très beau : aux jours de fête il ruisselle de lumière. Le chœur lui fait comme une couronne de gloire et d'honneur : environ cent cinquante lévites grands et petits s'y pressent et le remplissent d'harmonie.

Les prêtres et les séminaristes d'ailleurs ne sont pas seuls à chanter. Les enfants des écoles chantent aussi et tout aussi bien que les élèves du séminaire. Les simples chrétiens eux-mêmes chantent ; toute l'assemblée des fidèles m'a semblé chanter au Pé-tang : j'y ai entendu tout particulièrement bien chanter le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*. C'était à se demander si nous étions bien en Chine, ou à Saint-Lazare de Paris.

Sur les deux flancs et un peu à l'arrière du Pé-tang, s'étagent d'une part le grand et le petit séminaires, d'autre part l'imprimerie de la Mission, la résidence et la chapelle domestique des missionnaires.

Entre l'imprimerie et la résidence, une grande cour par laquelle sont introduits les visiteurs de marque ; et au milieu de la cour, sur un beau piédestal de marbre blanc légèrement nuancé, une grande statue du Père des Missionnaires, saint Vincent. La statue est en fonte et mesure près de deux mètres de haut. Saint Vincent a la figure tournée vers la résidence de ses enfants, qu'il semble regarder encore, encourager et exhorter. Il est représenté prêchant, un crucifix dans la main gauche, l'œil ardent, et toute la physionomie néanmoins pleine de bonté. Cette statue est un don de notre

ancienne visitatrice des Filles de la Charité, ma sœur Labreuil.

Enfin et tout à l'arrière du Pé-tang, un grand parc, transformé en champ de martyrs, au temps des Boxers. Depuis, il s'est couvert de fleurs et de verdure. La Vierge immaculée y trône au centre; puis, au milieu de bouquets d'arbres, d'une part sainte Anne qu'on a tant invoquée aux jours de la grande épreuve, et d'autre part notre bienheureux frère Jean-Gabriel Perboyre, qui semble là tout à fait à sa place.

L'ancien parc est donc devenu un vaste jardin plein de silence et de prière autant que de fleurs et de verdure. Ça et là on voit souvent des missionnaires qui prient, qui se promènent, qui méditent. Rarement on y entend des cris ou un bruit quelconque...

Tout celà, c'est le Pé-tang.

Par delà le Pé-tang, séparé de lui par une voie publique, ordinairement déserte et silencieuse, vient le Jen-tseu-tang.

Le Jen-tseu-tang tout aussi vivant et plus animé encore que le Pé-tang : nos sœurs de la Charité y courent en tout sens. La maison est pleine d'enfants de la Sainte-Enfance et de catéchumènes femmes, les premières joyeuses et gaies, les autres plus discrètes et plus sérieuses. Celles-ci, aux heures de silence, quand la cloche appelle les sœurs à la prière ou à une lecture, n'osent plus parler que tout bas, si grand est le respect qu'elles ont pour leurs maîtresses.

Partout d'ailleurs, au Jen-tseu-tang comme au Pé-tang, la vie chrétienne déborde : on prie, on étudie, on travaille et on chante. On y soupire aussi souvent, toujours, après l'arrivée de nouveaux ouvriers et de nouvelles ouvrières.

Voilà pour le Pé-tang avec son Jen-tseu-tang. Le Nantang, le Tong-tang, le Si-tang ne sont pas rebâti. Très peu de temps après la délivrance de Pékin, néanmoins, Mgr Favier, sans aucune hésitation, a repris possession des immeubles que les Boxers avaient jetés dans la désolation la plus profonde. Tout d'abord ces propriétés ont été en-

tourées de bons murs. Depuis lors, dans ces murs, on a disposé une habitation convenable pour le missionnaire, de vastes salles pour les catéchumènes et pour les enfants des écoles, et enfin, un long bâtiment qui sert aux chrétiens d'église provisoire. C'est comme cela que MM. Bantegnie et Ponzi sont installés, l'un au Nan-tang et l'autre au Tong-tang.

Ce n'est pas là évidemment une installation définitive; mais cette installation précaire suffit pour le moment. Au reste, Mgr Favier compte bien, peu à peu, reprendre au diable tout ce que celui-ci a tenté de lui ravir, et rebâtir l'un après l'autre le Nan-tang, le Tong-tang et le Si-tang.

En attendant, pour parer aux besoins les plus pressants, une belle église gothique dédiée à saint Michel s'est élevée entre le Nan-tang et le Tong-tang, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, au quartier dit « des Légations ». C'est ce qu'on pourrait presque appeler le quartier européen. Ce quartier a pris de grands développements, depuis la délivrance de Pékin et la défaite des Boxers.

La petite chapelle de la légation de France étant donc tout à fait insuffisante pour la colonie européenne catholique de Pékin et pour les catholiques chinois employés en grand nombre dans les diverses légations européennes, Mgr Favier est allé au plus pressé. Il a muni à sa façon et embelli ce quartier d'une belle et grande église érigée en l'honneur et sous la protection du prince des légions célestes, saint Michel.

Tout près et un peu en arrière du temple de Saint-Michel l'élève une résidence pour les missionnaires, avec maisons d'école, catéchuménats, patronages et cercles. M. Capy est se curé du quartier des Légations.

A l'ouest de l'église de Saint-Michel et à cinq cents pas d'elle environ, apparaît l'hôpital international, à l'aspect grave à la fois et coquet.

Les Filles de la Charité sont installées au nombre de

huit à l'hôpital international, où tous les Européens malades sont heureux de retrouver des mères dans les chères filles de Saint-Vincent.

Au reste, on n'a pas songé qu'aux Européens. Contigu à leur hôpital, les sœurs ont aussi un dispensaire-hôpital chinois, où tous les jours le médecin de la légation de France ne dédaigne pas de faire une visite aux indigènes malades.

Dans leur hôpital aussi les sœurs ne sont pas seulement gardés-malades : elles ont dû encore se faire pharmaciennes, attendu qu'il n'y avait aucune pharmacie européenne à Pékin. Elles ont donc là une pharmacie qui, désormais, fournit des médecines à toute la colonie européenne de Pékin et en envoie encore en différents endroits.

Voilà pour Pékin. En dehors de Pékin, à l'ouest, nous avions jadis un orphelinat de petits garçons, à Cha-la, et, tout près, une belle chrétienté avec cimetières pour les missionnaires et pour les sœurs.

Cha-la est rebâti. Les débris de l'orphelinat ont donné des interprètes aux employés des chemins de fer du Nord et aux diverses légations européennes.

Les cimetières sont rétablis et de nouveaux bénits. Les stèles funéraires des anciens missionnaires sont encadrées, à l'extérieur, dans les murs de la nouvelle église, à laquelle elles forment comme une couronne de gloire et de pieux souvenirs.

Quant à nos chères sœurs défuntes, on a recueilli le plus soigneusement possible tous leurs ossements et on les a réunis dans un petit monument commun. Les pierres tombales, qui jadis indiquaient le tombeau de chacune de ces chères mortes, tapissent désormais les parois tant extérieures qu'intérieures du monument funéraire. Ce petit monument, très simple, inspire le respect, la dévotion et la piété.

D'autres ruines se relèvent ailleurs sur divers points de la mission de Pékin. Mieux que cela : des points impor-

tants, où nous n'avions rien jadis, voient aujourd'hui s'élever des établissements catholiques, et les pratiques de la vie chrétienne s'y développent déjà admirablement.

Sur la voie ferrée de Pékin à Pao-ting-fou, à égale distance à peu près de l'un et de l'autre, est une ville de deuxième ordre nommée Tchouo-tcheou. Avant les troubles de 1900, il y avait là un petit établissement protestant qui fut rasé par les Boxers : j'en pus contempler les ruines, au moment où tout venait d'être renversé.

A cette époque, nous n'avions rien à Tchouo-tcheou. Cette année, j'y ai trouvé M. Fabrègues entouré d'un petit département d'écoles et de catéchuménats, le tout en fort bon ordre.

En face des écoles de M. Fabrègues et séparés d'elles seulement par une grande rue, s'élèvent dans le même ordre les établissements des Joséphines pour l'instruction chrétienne des filles et femmes catéchumènes.

Un grand travail de conversion et de vie chrétienne s'opère dans la région de Tchouo-tcheou. Nous y avons eu, cette année, environ huit cents baptêmes d'adultes. Tout y fait espérer une ample moisson, à bref délai.

Des progrès réalisés ailleurs, je ne vous parle pas, parce que je ne les ai pas vus de mes propres yeux. Au reste, ma lettre est déjà bien longue.

Veillez agréer, etc.

L. BOSCAT.

PERSE

*Lettre de M. DEMUTH, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Djoulfâ-Ispahan, 23 octobre 1903.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Dans ma dernière lettre, j'avais la joie de vous annoncer que nos affaires concernant la cession des biens de cette mission étant heureusement terminées, j'avais sans retard commencé notre installation et particulièrement l'aménagement d'une école réclamée à grands cris par nos catholiques de Djoulfâ-Ispahan. Or, vers la fin d'août, notre petit bâtiment se trouvant prêt avec tout son matériel, tables, tableaux, livres persans, français, arméniens, anglais, etc., je pus dans mon premier sermon arménien déclarer à nos ouailles que leurs vœux étaient exaucés et que nous attendions leurs enfants pour le 1^{er} septembre, date de l'ouverture des classes.

Mes paroles immédiatement rapportées aux schismatiques ne furent pas sans produire de l'étonnement, car dans ces parages, ce n'est qu'après mille délibérations qu'on décide qu'il faudra se mettre à l'œuvre ; et puis, on savait qu'à notre arrivée tout nous manquait, surtout le personnel enseignant. Mais on avait compté sans la Providence qui, Elle, s'est chargée d'aplanir toutes les difficultés. En effet, les dissidents eux-mêmes m'avaient fourni les livres classiques indispensables, grammaires, arithmétiques, etc., et sans de trop pénibles démarches, trois professeurs indigènes avaient été trouvés, pour l'enseignement des langues arménienne, persane, etc.

Aussi les doutes firent place à la certitude lorsque au jour fixé, notre cloche annonça à toute volée que l'école catholique venait d'entrer en lice.

Véritables classes blanches furent celles de notre première journée scolaire : nous étions obligés de répondre aux nombreux visiteurs tant dissidents que catholiques venus pour constater la réalité de nos débuts. Le soir même on me communiqua l'impression produite par notre modeste école. Un professeur hétérodoxe avait, pendant une classe, adressé à ses élèves les paroles suivantes : « C'est fini pour nous, nous ne pourrions lutter avec eux, car ils ne sont pas salariés ; et là où ils pénètrent, coûte que coûte, ils doivent tenir le premier rang ! — Oui, répondis-je, c'est juste, et nos efforts n'ont d'autre but que le bien des âmes. »

On en est convaincu, Monsieur et très honoré Père, puisque déjà cinq chefs de familles dissidentes nous ont confié leurs enfants. Quant aux catholiques ils ont tous cessé d'aller aux établissements protestants et schismatiques.

Mais si la jeunesse réclamait notre attention, nous ne pouvions cependant oublier les pères et les mères ! Ici la foi est vive, c'est vrai ; l'exactitude aux offices du dimanche est édifiante. Mais quelle ignorance de nos saints dogmes ne rencontre-t-on pas ! Certes on croit en Dieu ; un Arménien d'Ispahan ne voudra jamais commencer son travail ou demander au sommeil quelque repos sans avoir préalablement dit une prière ; mais si des questions sont posées, par exemple, sur l'eucharistie et principalement sur le saint sacrifice de la messe, les réponses alors sont désolantes. Encore tout récemment une brave femme me disait : « Je vais à la messe, je vois le prêtre à l'autel, revêtu des ornements du culte, mais je ne comprends pas ce qu'il fait là, ni pourquoi il revêt d'autres habits. » Pour remédier à ce triste état de choses, un programme suivi d'instructions familières a été rédigé et sans retard mis à exé-

cution, et, de plus, renforcé par le catéchisme de chaque dimanche, fait à toute la paroisse.

Si nous nous appuyons sur les bonnes dispositions de nos catholiques et les témoignages continus de sympathie de tous les dissidents, nous pouvons affirmer que dans un avenir très prochain nos premiers succès seront suivis de bien d'autres plus décisifs, plus consolants. En effet, nos catholiques n'ont demandé d'établir la confrérie du Rosaire.

Cette semaine un jeune dissident, âgé de 25 ans, est venu à la mission me supplier d'ouvrir cet hiver un cours du soir, pour les adultes, tous ouvriers, menuisiers, cordonniers, employés de télégraphe, etc., etc.

« Je vous fais cette demande, m'a-t-il dit, non pour mon compte personnel, mais ce sont mes compagnons qui m'ont délégué vers vous, pour que chaque soir vous leur consacriez au moins une heure d'enseignement. »

Quand on considère pareil champ, on pleure d'aise.

Quelques semaines après mon arrivée j'avais cru prudent de voir l'évêque arménien schismatique. Il m'a rendu la visite accompagné de son vicaire général. L'entretien plein d'aménité dura environ trois quarts d'heure. En me quittant l'évêque me dit : « Mon Père, j'ai appris que le délégué du pape, Mgr Lesné, va vous arriver; je l'ai vu à Téhéran une fois, il y a six ans. » Et il m'exprima son désir de revoir Monseigneur.

Monsieur et très honoré Père, je suis heureux de vous annoncer que cette semaine Mgr Lesné, accompagné de M. Mas, nous est arrivé d'Ourmiah. Nos catholiques se sont portés à leur rencontre et plusieurs d'entre eux n'ont pas craint de faire jusqu'à 7 lieues à pied, pour saluer nos chers voyageurs. Je ne trouve pas de mots pouvant vous traduire exactement l'émotion que je ressens à la vue de tous ces dissidents les plus notables qui viennent visiter le délégué apostolique et le nouveau missionnaire. Monsei-

gneur a décidé que, le premier, il verrait l'évêque schismatique.

Si la vie de missionnaire en ces pays a quelquefois des journées pénibles, très laborieuses, certes elle ne manque pas d'offrir des consolations qui font oublier tout ; ou mieux on se dit : « Je vais travailler dur pour me réjouir bientôt ! » Oh ! Monsieur et très honoré Père, soyez assuré de notre dévouement ; nous voudrions qu'il n'y ait plus de nuits pour pouvoir travailler davantage.

Cependant nous ne pourrons, nous, missionnaires, seuls, arriver à des résultats vraiment satisfaisants. Comme tout récemment j'avais l'honneur de vous l'écrire, les filles constituent la plus grande partie de la population de Djoulfa. Elles y sont au nombre de quatorze cents à quinze cents. Et dans les quatre-vingts villages environnants on en compte plus de quatre mille. Celles-ci sont complètement abandonnées. Quant aux premières elles ont bien une école protestante et arménienne schismatique, mais elles voudraient qu'il leur fût possible de recevoir une éducation meilleure, plus chrétienne. Il n'y en a pas de meilleure preuve que la détermination prise par beaucoup de familles, sans parler des catholiques. Les parents se sont décidés à garder leurs jeunes filles à la maison plutôt que de les confier à ces écoles qui laissent beaucoup à désirer sous plusieurs points de vue. Nous avons donc la douleur de voir cette grande partie de notre population fréquenter les établissements hétérodoxes ou gémir dans l'ignorance la plus inquiétante. Qu'arrivera-t-il, lorsque plus tard elles devront se marier dans des milieux hérétiques ? Aussi les parents me harcèlent de leurs questions : « Quand vos sœurs viendront-elles ? Nous voulons des sœurs, nous en voulons ! » Si les Filles de la Charité sont désirées, c'est bien à Ispahan ! Chaque jour on m'arrête dans les rues, les jeunes filles elles-mêmes me demandent quand les sœurs viendront. La colonie anglaise de Djoulfa les veut aussi ; car

deux dames m'ont dit dans une visite : « Sans les sœurs vous ne réussirez pas. — Il vous faut des sœurs et pour l'enseignement et pour le dispensaire. »

Dans une visite que je fis au gouverneur d'Ispahan, S. A. I. le prince Zillé-Sultan, frère du shah actuel, il me questionna sur le but de ma venue dans cette contrée : « Altesse, répondis-je, c'est pour les écoles. — Mais, ajouta-t-il, et les filles arméniennes, qui en prendra soin ? — Nous avons des sœurs, dus-je dire ; elles viendront s'en occuper. » Le prince m'en exprima sa joie.

Tout dernièrement je demandai à quelqu'un bien renseigné, si les Filles de la Charité auraient des élèves suffisamment pour une bonne école. Il me fut répondu qu'elles ne pourraient suffire à la tâche. « C'est par centaines qu'elles accourront ! » Et nos sœurs pour commencer pourront être aidées par deux jeunes filles, bonnes catholiques, qui savent l'anglais, le français, l'arménien et le persan. A plusieurs reprises elles m'ont exprimé leur désir de se mettre à la disposition de nos sœurs.

Les missionnaires protestants ont bien essayé de faire des prodiges en appelant d'Angleterre des institutrices et des infirmières laïques. Mais on n'en veut pas. On aime le chaquet d'une sœur à côté du malade, et c'est le prestige de la personne consacrée à Dieu, qui attire la jeune fille.

A proximité convenable de notre résidence se trouve une maison spacieuse avec cour très vaste, la grande porte d'entrée donnant sur la plus belle rue de Djoulfa. Si ce bâtiment devenait la propriété des Filles de la Charité, elles pourraient commencer leurs travaux immédiatement, vu la position et la grandeur de la maison, qui possède aussi une autre petite cour adjacente avec deux bâtisses solides pouvant servir de dispensaire et dont la porte extérieure s'ouvre sur une autre rue.

Déjà on nous l'a offerte, et je sais que les protestants la désirent. Mgr Lesné a vu cette maison et c'est lui qui me

dit de vous communiquer les détails ci-dessus. Voudriez-vous, Monsieur et très honoré Père, avoir la bonté de nous indiquer ce qu'il nous faut faire ?

Quelle joie pour tous ici à l'arrivée des Filles de la Charité. Comme on comprendra bien toute la beauté de la sainte Eglise, lorsqu'elles pourront, devant Djoulfa étonné, exercer leur zèle vis-à-vis de ces quinze cents jeunes filles et de ces pauvres gens si simples, si bons.

Veillez agréer, etc.

E. DEMUTH.

SYRIE

JERUSALEM

**Pose de la première pierre de la chapelle de l'hospice
Saint-Vincent-de-Paul.**

On lit dans *les Missions catholiques* du 13 novembre 1903 :
« C'est du lit de douleur où elle est étendue presque, croit-elle, sans espoir de guérison, que sœur Sion de Jérusalem nous adresse, par l'intermédiaire de sa sœur, sœur Sion de Caïffa, le touchant compte rendu que nous publions. »

*Lettre de sœur Sion, supérieure des Filles de la Charité,
à Jérusalem.*

La grande faiblesse que j'éprouve, surtout depuis quinze jours, ne me permet pas de tenir une plume. Mais mon cœur qui doit tant à vos lecteurs se sent pressé de leur renouveler sa sincère reconnaissance. Je suis sans espoir de vous revoir à Lyon ; mais, soit que le divin Maître prolonge encore mes jours, soit qu'il me rappelle à Lui, je vous recommande ma chère mission pour laquelle je fais volontiers le sacrifice de ma vie.

C'est à l'ombre de la grande croix du Calvaire que nous

avons commencé nos œuvres le 3 mai 1886, il y a plus de dix-sept ans. Elle nous a protégées. Ses bénédictions ont fécondé nos travaux et ont produit une moisson abondante.

*
*
*

Mon silence avait pu vous donner la pensée que j'avais mis en oubli le désir que vous m'aviez exprimé de préparer un petit travail sur nos œuvres. Il n'en est rien. Ce n'est certes pas une peine, mais une jouissance et un honneur de fournir de temps en temps quelques lignes qui puissent faire bénir la charité, l'exciter dans les cœurs de vos pieux lecteurs et avoir ainsi l'occasion de les assurer de notre gratitude. Mais, lors même que les traits particuliers à rapporter seraient assez fréquents et de nature à provoquer nos actions de grâces, je dois avouer que les plus marqués du sceau divin ne s'impriment dans aucune langue humaine, ils remplissent les annales du ciel, écrites par les seuls élus, et dans lesquelles, un jour, vos zélés abonnés recueilleront les fruits de la semence de foi qu'ils ont procurée, par leurs dons généreux, aux chers petits enfants abandonnés de la Ville sainte.

Ce retard s'est donc imposé de lui-même. Mais, comme une circonstance digne d'être relatée se présente, je m'empresse de vous en faire part. Cette circonstance, c'est la pose de la première pierre de notre chapelle.

*
*
*

Il y a deux ans que je réclamais des secours pour cette construction, croyant être à la veille de l'entreprendre, par le désir qui me pressait d'offrir à Notre-Seigneur une demeure moins indigne de Lui, après avoir tout d'abord abrité ses membres souffrants qui remplissent l'hospice et que l'on peut comparer à une mosaïque vivante où toutes les souffrances réunies retracent sa sainte humanité.

Mais cette consolation s'est fait attendre jusqu'au 2 octobre, fête des Anges gardiens.

Dès la veille au soir, une croix de bois avait été portée processionnellement sur le terrain et plantée à la place qu'occupera le sanctuaire.

*
*
*

Le lendemain la cérémonie fut plus solennelle. La maison était en fête et tous les cœurs auraient été dans l'allégresse, si mon état de souffrance n'avait jeté un voile de tristesse sur cette scène émouvante. D'une fenêtre devant laquelle on avait roulé ma chaise, je pus y prendre part, étant privée depuis trois mois de l'usage de mes jambes sérieusement rhumatisées.

Aucune invitation n'avait été faite. Seul M. Boppe, consul général de France, avait été prévenu et daigna nous honorer de sa présence. Une belle procession se déroula, composée du personnel de la maison, des jeunes filles de l'ouvroir externe et de quelques voisins pieux ; puis le clergé, formé d'amis religieux, de prêtres du patriarcat et de l'excellent chanoine Legrand, dont la paternelle sollicitude s'étend sur tous nos intérêts. Enfin venaient la croix, les acolytes et l'officiant.

Sur le parcours des corridors, la jeune fanfare de nos enfants faisait entendre ses plus beaux airs.

La pierre, qui mesurait un cube de 0 m. 40, se montrait de loin et paraissait se complaire sur un trône de fleurs ; sur les six côtés, une croix avait été gravée, celle de Terre sainte était au-dessus. Pour moi, ce n'était plus une simple pierre que j'avais sous les yeux, c'était déjà un autel sur lequel la divine Victime ne tarderait pas à être immolée. Je voyais à l'avance le jour où s'y célébrera la première messe et mon âme se confondait en adoration et en reconnaissance à la pensée de cet heureux moment.

Si je n'avais pu assister à la procession, de ma fenêtre je jouissais de son ensemble. Au premier rang venait le groupe de nos chers bébés en costume rose et aux visages radieux. Je les regardais, me reportant aux jours passés où j'étais si heureuse de leur montrer mon affection en leur donnant mes soins. Dès qu'ils aperçurent « Maman Sion », spontanément ils lui envoyèrent leurs baisers en agitant leurs petites mains. Les garçonnets, les fillettes, les aveugles avec leurs maîtresses respectives venaient après. Puis les bons vieillards et les vieilles tous endimanchés. Enfin nos chères sœurs qui précédaient immédiatement le clergé.

Je m'unissais de mon mieux à tous ces cœurs fervents qui imploraient la protection du ciel sur un terrain qui sera un jour la résidence du Roi des rois.

La pierre fut bénite, soulevée et posée à la place préparée pour la base de la première colonne du sanctuaire du côté de l'évangile. Elle y fut solidement maçonnée et couverte sur toutes ses faces de dalles de même dimension, pour la conserver comme un joyau dans son écrin. Après une dernière bénédiction, l'officiant fit le tour du chantier en bénissant l'emplacement. Au préalable, on avait inséré à l'intérieur de la pierre le procès-verbal qui indiquait que la chapelle était dédiée à Notre-Dame-de-la-Médaille-Miraculeuse, la date et les noms de nos bienfaiteurs dévoués.

La sainte fonction terminée, l'officiant adressa au représentant de la France quelques mots de gratitude.

La procession se reforma ensuite. Au chant du *Magnificat* on se rendit à la chapelle, et la bénédiction du saint Sacrement termina cette belle journée.

Voilà le compte rendu de la pose de la première pierre

de notre chapelle. Nous demandons d'autres pierres à nos chers bienfaiteurs. Mais nous sommes sûres de les recevoir. Bâtit une demeure à Jésus-Christ à Jérusalem, sa ville de prédilection, n'est-ce pas s'en préparer une bien belle dans cette autre Jérusalem qui nous réunira tous un jour, protecteurs et protégés, pour chanter les louanges du Dieu qui est charité ?

Les appréhensions conçues sur la santé de la respectable supérieure de l'hôpital Saint-Vincent à Jérusalem ne devaient pas tarder à se réaliser.

Nous lisons dans le numéro suivant des *Missions catholiques* (20 novembre 1903) ces détails sur la mort de la sœur Sion :

Nous apprenons avec regret que tous nos lecteurs partageront, la mort de sœur Sion, dont nous avons publié la semaine dernière une lettre si touchante. M. le chanoine Legrand nous fait part de la douloureuse nouvelle en ces termes émus que nous nous faisons un devoir de reproduire :

« Une belle existence vient de s'éteindre à Jérusalem, celle de sœur Sion, supérieure des Filles de la Charité. Elle n'avait que cinquante-sept ans et un mois. Les quatre derniers mois de sa vie ont été un martyre continu. Comme M. Etienne, supérieur général des Lazaristes, elle avait demandé à Dieu de lui « laisser jusqu'au bout sa tête et son cœur ». Dieu les lui a laissés, mais il ne lui a laissé que cela. Accablée par la douleur, elle restait abandonnée entre les mains de la divine Providence, ne se plaignant jamais et craignant seulement qu'on ne prît pour des plaintes les gémissements qui lui étaient arrachés par ses souffrances du jour et de la nuit.

« Le 3 octobre, elle put un instant quitter le lit et se fit placer dans un fauteuil pour assister à la bénédiction de la première pierre de la chapelle qu'elle avait résolu de construire et qu'elle dédia à l'avance à la manifestation de la

Médaille miraculeuse. En la voyant passer dans cet état, les yeux des assistants se remplirent de larmes.

« Enfin le samedi, veille de la Toussaint, elle disait le matin : « Nous voici sur le départ ! » Elle voulut voir encore une fois toutes les personnes de la maison, et le soir à neuf heures et demie, après avoir répondu au chapelet récité autour d'elle par la communauté tout entière, elle baisa le crucifix et rendit doucement son âme à Dieu. Elle regardait comme une grâce de mourir le samedi : Dieu la lui a accordée. »

Ses funérailles ont eu lieu le 2 novembre, au milieu d'un grand concours de fidèles, de membres de tous les religieux et de toutes les administrations de la ville. Les larmes de tous ceux qui ont connu son grand cœur, de tous les malheureux qu'elle a secourus, ont été la plus éloquente des oraisons funèbres, et son nom restera à jamais béni à Jérusalem.

AMÉRIQUE

BRÉSIL

DIOCÈSE DE CORITIBA ; MISSION POLONAISE

Les Etats méridionaux sont les plus salubres du Brésil. Le premier effet de la liberté d'émigration proclamée en notre siècle fut d'amener en ces régions des Slaves et des Allemands qui trouvaient là un climat presque semblable à celui de leur patrie. Ces derniers y prospérèrent même tellement que les patriotes allemands croyaient déjà voir en ces lieux une nouvelle Allemagne. Le flux italien est venu leur donner la minorité, mais leur forte et méthodique colonisation tranche néanmoins sur l'ensemble.

La colonisation slave a commencé assez malheureusement, en 1798, dans le Parana. Cent mille Polonais forment maintenant dans l'État une colonie compacte qui a gardé sa langue et ses mœurs. (*Cosmos*, 13 janvier 1900, p. 53.)

MISSION POLONAISE. — La province polonaise vient de fonder une maison dans l'Amérique du Sud, au Brésil (diocèse de Coritiba). — On sait que des milliers de Polonais émigrent en Amérique.

L'épiscopat catholique s'occupe avec grand soin de leurs besoins spirituels. Aussi y a-t-il beaucoup de paroisses polonaises. Comme l'émigration continue, le clergé séculier est insuffisant.

Il y a plusieurs années déjà que Mgr Joseph de Camargo Barras pria M. le Supérieur général de vouloir bien envoyer dans son diocèse de Coritiba des confrères polonais.

Les négociations étaient telles, que M. le Supérieur général annonça, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1900, que la province de Pologne venait de fonder cette année même une maison à Coritiba.

Mais par suite de diverses circonstances l'affaire fut ajournée.

Le visiteur, M. Kiedrowski, écrivit alors à Monseigneur pour avoir une réponse définitive.

Il reçut la réponse suivante : « ... J'accepte très volontiers vos confrères polonais... Je donnerai aux missionnaires une maison convenable. — Les paroissiens auront soin de leur assurer la sustentation matérielle. »

Trois prêtres et un frère partirent donc de la province de Cracovie pour Coritiba. M. Beyer, le supérieur, a écrit qu'ils étaient arrivés heureusement en Brésil. L'évêque était absent, mais il avait ordonné de leur confier une paroisse polonaise à *Thomas-Coelho*. Dans cette paroisse, très étendue, il y a deux églises. Depuis trois mois il n'y avait pas de service, aussi toute la population fut très contente de l'arrivée de nos confrères. Ils ont beaucoup de travail. (Octobre 1903 ; *Note de M. J. DIRM.*)

RÉCITS DE VOYAGE

DE FRANCE AUX RIVAGES DE L'OcéAN PACIFIQUE

Nous avons demandé à quelques-uns des missionnaires quittant la France pour les missions lointaines, de nous donner quelques récits de voyage. Voici des lettres de deux de nos aimables correspondants ; l'un nous donne le côté « impressionniste », comme on dit aujourd'hui, de sa navigation ; l'autre, le côté utilitaire : il a noté les détails pratiques que nous l'avions prié de recueillir et de nous transmettre. — Nous les remercions l'un et l'autre.

I. — DE BORDEAUX A L'ÉQUATEUR

*Lettre de M. DROUET, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général à Paris.*

Quito, grand séminaire, avril-juin 1903.

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous faisais, il y a tantôt trois mois, dans un coin de votre chère bibliothèque que vous dévalisiez à mon profit : c'est une véritable dette que j'ai contractée envers vous, et je crois qu'il est temps de vous prouver que je ne suis pas un débiteur insolvable. En partant de Paris, pendant dix heures nous roulons à travers les campagnes de la chère France que j'aurais bien voulu saluer une dernière fois pour en emporter la consolante vision aux lointains pays où je me rends. Mais la nuit est profonde. Le plus sage serait de s'endormir prosaïquement dans son coin ; mais les émotions de ces derniers jours ont été vraiment trop fortes pour me permettre un moment de repos.

Je suis accueilli à Bordeaux à six heures du matin par un aimable confrère, M. Barreau, qui après m'avoir déposé à la résidence, court bien vite s'occuper de mes ou plutôt de nos bagages, puisque j'ai un compagnon de route qui m'attend là depuis deux jours, le cher et aujourd'hui regretté M. Helriegl. La célébration de la sainte messe pour nous mettre sous la protection spéciale de la Providence, quelques courses en ville occupent une partie de la matinée, et, à dix heures et demie, nous sommes avec armes et bagages dans le train qui doit nous conduire de Bordeaux aux appontements de Pauillac. Vers midi, le train part et pendant une heure et quart, nous traversons les vignobles du Médoc, dépouillés par l'hiver. Alors nous pouvons saluer le *Canada* qui nous attend sous pression. Le train nous mène tout auprès de notre maison flottante.

Ce n'est pas sans émotion que nous franchissons la pas-

serelle, dernier lien visible avec la terre que nous allons quitter. Je vais alors surveiller l'installation de nos valises à l'endroit qui nous est réservé. Oh ! dame ! ce n'est pas un hôtel meublé, et il serait permis de trouver que le local est insuffisant ; mais j'observe qu'autour de nous, personne ne se plaint ; il faut s'accommoder aux circonstances.

A trois heures un quart, la sirène nous avertit bruyamment que nous allons partir, et lentement, comme à regret, *le Canada* se détache de cette terre que lui, du moins, reverra dans deux mois. Derrière nous, le spectacle est magnifique, et il semble vraiment que la France veuille se mettre en frais de coquetterie envers ceux qui partent : le soleil descend tout doucement, comme pour éclairer le plus longtemps possible le dernier coin de la patrie dont nous emporterons le souvenir, et ce nous est vraiment une souffrance de penser que derrière ces horizons si calmes s'agitent tant de passions qui, demain, feront prendre le chemin de l'exil à bien d'autres après nous. Nous restons le plus longtemps possible les yeux fixés sur la côte qui s'éloigne et qui va disparaître bientôt dans la brume du soir ; et puis la nuit tombe, et à l'embouchure de la Gironde, le phare de Cordouan, qui balaye les ténèbres de son faisceau lumineux, nous avertit seul que la terre est encore proche.

Le lendemain, nous sommes en face de la côte espagnole : montagnes que l'aurore a revêtues de teintes violettes, avec quelques pics neigeux qui émergent au-dessus des brouillards du matin ; bientôt, la baie où nous allons entrer se dessine très nettement devant nous, et sur un appel prolongé du *Canada*, une barque se détache du rivage : c'est le pilote qui grimpe lestement par l'échelle de corde qu'on lui a jetée du bord et s'en va prendre la place du timonier pour guider notre entrée dans la rade : le coup d'œil est vraiment joli, et le soleil aidant, Santander nous apparaît dans un cadre lumineux et tranquille qui nous donne envie d'y faire une longue escale ; à notre droite, au moment où nous

entrons, un rocher curieusement ajouré fixe un moment notre attention ; à notre gauche une barre de sable nous prouve que le concours du pilote n'est pas superflu ; sur les collines qui dominent la rive, quelques villas dans un reste de verdure et, dans le fond, à 1 mille de distance, les maisons blanches de la ville derrière un rideau de brume transparente : voilà le tableau que nous offrit la vieille terre d'Espagne. Nous sommes immédiatement envahis par un certain nombre d'industriels, marchands de cartes illustrées, marchandes d'oranges et autres qui en veulent évidemment à nos bourses ; et ils font tout de suite de bonnes affaires, le marchand de cartes surtout, dont la boutique est assiégée par nombre de passagers désireux d'envoyer à leurs amis de France un premier souvenir avec l'assurance que tout va bien. A onze heures nous démarrons et nous filons droit sur la pleine mer.

Maintenant que nous sommes en plein océan, et pour une dizaine de jours, il est temps de faire connaissance avec les principaux habitants de notre cité flottante, population d'ailleurs fort restreinte, puisque, en dehors des officiers et de l'équipage, nous ne sommes à bord qu'une cinquantaine. Nous avons l'honneur de compter au nombre des passagers S. G. Mgr de Cormont, évêque de la Martinique, qui retourne dans son malheureux diocèse pour porter à son peuple, avec la consolation de sa présence et les encouragements de sa parole vraiment apostolique, les aumônes recueillies en Europe au profit des sinistrés. Sa Grandeur se montre pour nous pleine d'attentions et de paternelle bonté : elle met sa chapelle portative à ma disposition et pousse la complaisance jusqu'à m'assister durant la sainte messe afin de prévenir tout accident. Laissez-moi ensuite vous présenter M. de T..., ancien officier supérieur de la marine française, qui ne fait point mystère de ses convictions et de ses préférences. Nous sommes faits pour nous entendre, et dès le second jour nous sommes les meilleurs

amis du monde : la rencontre de cet excellent homme est vraiment une bonne fortune, car il est impossible de rêver conversation plus intéressante que la sienne ; il possède un remarquable talent de conteur, et il a, plein ses tiroirs, des souvenirs récoltés aux quatre coins du monde au cours de sa longue carrière.

Nous avons fait du chemin et nous sommes maintenant en pleine mer, entre deux infinis, l'infini du ciel sur nos têtes, l'infini de l'Océan sous nos pieds : c'est là un spectacle absolument nouveau pour moi, et je reste facilement de longs moments, les yeux fixés sur la ligne lointaine de l'horizon qui forme autour de nous une immense circonférence dont nous sommes le centre ; et je suis tout surpris de trouver tant de charmes à un spectacle qui devrait être pourtant monotone, et qui nous offre au contraire, suivant l'heure du jour, l'état du ciel et celui de la mer, mille aspects variés qui en rompent heureusement l'uniformité : il me semble qu'aucune de ces vagues qui nous bercent ne ressemble à celle qui la précède ou à celle qui la suit, qu'elles ont chacune leur physionomie distincte avec leur frange d'écume que le vent disperse en gouttelettes étincelantes, et leurs teintes diversifiées presque à l'infini, depuis le bleu le plus clair, jusqu'au bleu d'ardoise le plus sombre. Et quand le soleil tombe d'aplomb sur nos têtes, il semble que nous naviguions sur un fleuve de métal en fusion où notre hélice met continuellement comme un frémissement d'impatience et de colère. Il faut croire qu'on ne se lasse jamais de cette contemplation, puisque M. de T..., qui pendant trente années a vu l'Océan sous tous ses aspects grandioses ou terribles, m'en détaille encore les beautés avec une complaisance de vieux marin qui professe pour la mer un véritable culte, et dans un style qui révèle une âme de poète et un tempérament d'artiste. Et comme on est bien là pour prier, et comme, en face de ces deux infinis, la forte poésie des psaumes prend tout à coup un

sens et une ampleur qu'on ne lui soupçonnait pas jusquelà. Quel plus beau commentaire du *Mirabiles elationes maris* que le spectacle de ces flots dont la grande voix monte comme un incessant hommage jusqu'au trône de Celui qui règle leur rythme éternel !

Toute cette poésie ne nous empêche pas d'ailleurs d'être assez rudement secoués durant les deux premiers jours. Les deux premières nuits sont également assez mouvementées, et la grande berceuse s'acquitte de son office avec trop peu de précautions à notre avis : la vaisselle du bord en souffre plus que nous, et la seconde nuit, vers deux heures du matin, j'entends tout à côté de moi un fracas de plats et d'assiettes qui a dû donner le frisson à notre maître d'hôtel : enfin il n'y a ni tués ni blessés ; et puis, nous ne sommes pas chargés de « payer les pots cassés ».

Voici maintenant, au jour le jour, les incidents les plus saillants de la traversée :

30 janvier.

Le soir à quatre heures, passage des Açores ; nous laissons le groupe presque tout entier au nord, et nous passons au sud de San Miguel qui nous apparaît de loin comme l'étrave puissante d'un cuirassé qui essaierait de nous couper la route ; nous ne distinguons d'ailleurs que les pentes inférieures battues par les flots : le reste est couvert d'un épais rideau de brumes qui ne se lève que rarement ! Ces parages sont mauvais d'ordinaire, et quoique nous passions dans d'excellentes conditions, au dire du commandant, nous nous ressentons cependant du voisinage, et nous subissons le soir une pluie diluvienne et un fort tangage qui remplace peu avantageusement le roulis de la veille.

1^{er} février, dimanche.

Une affiche magnifiquement calligraphiée par l'écrivain du bord et collée sur la grande glace de l'escalier, annonce pour

neuf heures une messe par Mgr de Cormont ; mais Sa Grandeur se trouvant fatiguée avait célébré dès six heures du matin et ce fut votre petit serviteur qui eut l'honneur de dire la messe de paroisse dans le salon où l'on avait improvisé un autel orné de tentures et de drapeaux. C'est à l'abri des trois couleurs, en face de l'immensité paisible, en face de ces flots qui semblent s'être faits plus caressants et dont la plainte harmonieuse souligne chacune des paroles saintes, qu'un jeune prêtre fait descendre Celui qui d'un mot a créé l'Océan et les mondes et qui ne dédaigne pas de venir à son appel pour bénir soixante personnes isolées en pleine mer. Je ne sais pas quels sentiments ressentirent ceux qui m'entouraient, mais, pour mon compte personnel, je retrouvai là les émotions de ma première messe, et du fond du cœur je remerciai le Dieu si grand d'avoir bien voulu se faire si petit pour tenir compagnie à ses créatures à travers les flots comme à travers les sables du désert. Toute cette journée fut splendide : on respirait vraiment la joie à pleins poumons, et l'air de satisfaction de notre capitaine nous disait assez que notre voyage s'accomplissait dans des conditions exceptionnellement favorables : c'est à Dieu évidemment que nous en faisons remonter l'honneur, mais nous ne pourrions sans injustice refuser une bonne part de nos remerciements à l'excellent commandant Geffroy et à son personnel dont il faut louer la bonne tenue et à la fois l'empressement et la discrétion.

2 février.

Pour la première fois, mer d'huile durant plusieurs heures : aucune comparaison ne saurait être plus juste que celle-là pour donner une idée exacte du spectacle que nous avons sous les yeux : nous glissons comme sur une immense nappe huileuse, aux reflets glauques ; plus de vagues courtes, plus de lames aux arêtes vives et frangées d'écume, mais de larges ondulations, lentes et paresseuses, qui viennent

mourir doucement, dans une caresse silencieuse, le long des flancs du navire : on a vraiment la tentation d'aller plonger sa main dans l'eau, pour bien s'assurer qu'elle n'a point changé de nature. Mais au bout de deux heures, un coup de vent fait cesser l'illusion, et en un clin d'œil, la mer reprend autour de nous son aspect normal.

3 février.

Nous approchons des tropiques, et le soleil se fait d'heure en heure plus méchant ; décidément nos carapaces d'hiver ne sont plus de saison : aussi tous nos compagnons sont déjà pavoisés de toilettes claires ; faute de pouvoir les imiter, nous nous contentons, nous autres dont la couleur ne change pas, de nous alléger sournoisement par en dessous et de reléguer à fond de malle, tricots et douillettes.

5 février.

Autre spectacle plus curieux ; c'est l'apparition des poissons volants, qui suffit pour amener, en un clin d'œil, tous les désœuvrés du bord : très jolies, ces petites bêtes, (les poissons, j'entends), qui sortent tout à coup de l'eau, filent comme des traits d'argent, et piquent du nez dans une lame, à 100 mètres du point de départ ; j'avais cru un moment qu'ils se livraient à ce genre de sport pour comparer les émotions de la navigation aérienne aux plaisirs de la navigation sous-marine ; mais j'étais dans l'erreur, et les pauvres petites bêtes cherchent tout simplement à échapper à la voracité de certains ennemis qui les poursuivent sous les vagues et qui sont incapables de les suivre dans les airs.

On s'aperçoit que le *Canada* a presque consommé sa provision de charbon, et que nous avons fait, nous autres, des brèches sérieuses à notre provision de bouche : le navire, allégé d'autant, file à une jolie allure, et le point affiché à midi annonce 629 kilomètres : pour un ancien navire comme le *Canada*, c'est un joli chiffre. Autour de nous

la solitude s'anime et annonce l'approche de la terre ; un grand voilier, tout couvert de toile et semblable à un oiseau gigantesque, nous coupe la route à quelques encablures de distance, et quelques heures plus tard nous pouvons saluer le panache de fumée d'un autre vapeur.

6 février.

Dès le matin, une activité plus qu'ordinaire règne à bord : ce soir, nous serons à Pointe-à-Pitre, port important de la Guadeloupe, l'une des Antilles françaises ; il faut nous préparer à recevoir la visite des personnages de l'endroit et d'une partie de la société élégante pour qui l'arrivée d'un paquebot français est toujours une bonne fortune : voilà pourquoi *le Canada* fait sa toilette, afin de se présenter avec tous ses avantages. Vers quatre heures du soir nous apercevons l'île de la Désirade, et deux heures plus tard, à la nuit tombante, nous entrons lentement dans la rade de Pointe-à-Pitre, entre deux rangées de bouées lumineuses, à feux rouges et verts, qui indiquent la passe, étroite et dangereuse à cet endroit. Nous mouillons à courte distance de la terre et derrière les mâts de quelques goélettes amarrées tout près du bord ; nous devinons, à la nuit, les magnificences du premier paysage des tropiques qu'il nous sera donné d'admirer. En attendant les visites promises, notre brave *Canada* commence par s'alléger de deux automobiles qui doivent faire le service postal de l'île : ces deux joujous pèsent la bagatelle de 5 000 kilogs, et je vous assure que ce n'est pas sans un véritable trisson d'angoisse que nous voyons les deux énormes caisses, prisonnières dans un solide réseau de câbles, se balancer à 10 mètres en l'air, au-dessus des chalands qui les attendent ; grâce à Dieu, cette délicate et périlleuse opération s'accomplit sans accident, mais je suis sûr que l'officier qui présidait à la manœuvre se sentit soulagé d'un fameux poids quand il vit les deux redoutables colis en sûreté derrière le remorqueur qui les emmène.

Le lendemain, nous sommes de bonne heure sur le pont, le paysage est, de fait, merveilleux, et la rade est parsemée d'îlots couverts d'une végétation luxuriante que dominent de haut de jolis bouquets de palmiers immobiles sous la chaleur accablante. Vers huit ou neuf heures le clergé de la ville vient présenter ses hommages à Mgr de Cormont et l'inviter à recevoir, durant quelques heures au moins, l'hospitalité au presbytère. Ces messieurs se montrent à notre égard d'une amabilité charmante et nous pressent d'aller partager avec eux le pain et le sel, et même quelque chose avec. Nous acceptons avec plaisir cette occasion d'aller nous dégourdir les jambes, et une heure plus tard un canot nous emporte vers la terre. Il faut le dire : à mesure que nous approchons, le paysage perd de ses charmes, et quand nous débarquons sur la rive couverte de toutes sortes de débris, la désillusion est plus grande encore. Les maisons en bois se dressent là tout près. En ville, les rues présentent un peu le même aspect. Sur le marché grouille une foule bariolée de négresses vêtues de cotonnades voyantes. Le spectacle, à coup sûr, ne manque pas de pittoresque, mais il y a des ombres au tableau ? Nous sommes d'ailleurs amplement dédommagés en arrivant au presbytère, vaste construction en bois où tout est disposé de façon à assurer aux habitants le plus d'air possible. La réception qu'on nous y a préparée est des plus cordiales, et en l'absence de M. l'archiprêtre, le premier vicaire fait les honneurs de la maison avec une parfaite bonne grâce. Ces bons prêtres sont un peu isolés dans leur île, et l'arrivée des prêtres français semble leur procurer un vrai plaisir. Mais hélas ! pour cette fois, les nouvelles que nous leur apportons de France ne sont pas pour les réjouir, et après une visite à l'église fréquemment éprouvée par les tremblements de terre, nous retournons à notre bord, en compagnie de notre commandant, qui était lui aussi au nombre des invités. Nous levons l'ancre peu après, et avant la nuit nous sommes à Basse-

Terre, l'autre île de la Guadeloupe. C'est ce qu'on appelle, en style de marin, une rade foraine, c'est-à-dire une rade complètement ouverte et qui, en cas de mauvais temps, n'offrirait que peu ou point de protection aux navires.

A notre arrivée le petit warf se couvre instantanément d'une foule curieuse et empressée, et nombre de barques se détachent du rivage pour venir jusqu'à nous. Tout ce monde est avide de nouvelles, et il semble vraiment que notre navire soit comme un fragment de l'âme de la France, la lointaine patrie. A l'heure où nous mouillons, on dit que les habitants sont dans un état de surexcitation que les derniers événements, l'éruption du volcan, ne justifient que trop. Quant à la terrible soufrière, cause de toutes ces terreurs, elle reste obstinément voilée d'épais nuages qui nous en dérobent le sommet et son cratère d'où la mort peut jaillir d'un moment à l'autre.

Nous partons en pleine nuit, et nous passons vers les deux heures du matin à 10 milles au large des ruines de Saint-Pierre de la Martinique ; ainsi l'exige la prudence, car la redoutable montagne Pelée ne paraît pas encore avoir dit son dernier mot et il est bien inutile de s'exposer pour avoir le triste plaisir de contempler quelques instants la plaine calcinée par la récente éruption, et qui recouvre trente mille cadavres. A sept heures nous entrons en rade de Fort-de-France, et nous accostons bord à quai, pendant qu'en ville, toutes les cloches sonnant à la volée annoncent le retour du premier pasteur du diocèse. Le rivage se couvre en un clin d'œil de fonctionnaires, de parents et d'amis et, entre notre navire et la terre, il s'établit, d'un commun accord, un système de communication par télégraphie sans fil, dont les mains et les mouchoirs font tous les frais. Comme aucun de ces signaux ne s'adresse à nous, nous admirons la magnifique rade dont les eaux paisibles étincellent au soleil du matin. A droite et à gauche, nous voyons s'ouvrir, dans les terres, des criques bien abritées

où des goélettes attendent leur chargement de sucre; la ville elle-même nous apparaît comme peinte sur le penchant des collines boisées qui lui servent de cadre. A huit heures nous quittons *le Canada* et nous prenons place dans un canot du gouvernement qu'on a mis à la disposition de Mgr de Cormont et dans lequel nous nous installons bravement... comme étant de la suite de Sa Grandeur. Nous allons débarquer à 500 mètres plus loin, et quelques instants après, Sa Grandeur, qui a revêtu sur le rivage même ses insignes épiscopaux, se met en marche vers la cathédrale, précédée d'une procession magnifique et au milieu d'une foule sympathique et joyeuse. Les noirs, surtout, laissent éclater une joie naïve et enthousiaste, et c'est plaisir de les voir se précipiter au-devant de leur évêque, qui les bénit avec une émotion visible! La cathédrale est comble : blancs, noirs et mulâtres s'y confondent dans une fraternité touchante qui malheureusement n'est pas de tous les jours, amenés par un même sentiment de reconnaissance et d'amour envers celui qui apporte aux survivants du dernier tremblement de terre, avec des paroles d'espérance et de consolation, les secours qu'il a recueillis durant son douloureux pèlerinage à travers la France. La cérémonie se poursuit, pendant que je célèbre la sainte messe à un autel latéral, et Monseigneur, après avoir écouté les paroles de bienvenue que lui adresse M. l'archiprêtre, tient à son tour, malgré la fatigue, à adresser à la foule qui l'entoure, quelques mots vraiment jaillis du cœur, et qui seront comme un baume sur des plaies à peine cicatrisées. Je suis sûr que tout le monde emporte de cette touchante cérémonie une impression de calme et d'apaisement, l'impression surtout que seule la religion catholique a le secret de fermer des blessures comme celles qui viennent de faire saigner cette infortunée colonie.

On nous offre gracieusement l'hospitalité au presbytère, et nous acceptons d'autant plus volontiers que pendant ces

deux jours, la vie sera insupportable à bord du *Canada*, où l'on va faire du charbon. Mieux vaut donc le jardin du presbytère avec sa fontaine et ses grands arbres toujours verts que le pont de notre vieux navire où la poussière noire aura droit de cité durant deux fois vingt-quatre heures. Durant mon court séjour en ville, j'ai tout le temps de m'apercevoir que l'élément mulâtre et noir l'emporte de beaucoup sur l'autre.

Nous quittons la malheureuse colonie le 10 février, avec un profond sentiment de tristesse, en pensant que ce cadre charmant sert de champ clos, lui aussi, aux tristes débats de la politique, en songeant surtout aux rancunes chaque jours plus accusées qui divisent les deux races qui doivent y vivre côte à côte. Le lendemain matin, vers sept heures, nous sommes... dans la Bouche du Dragon ! Rassurez-vous : ce nom redoutable désigne simplement un étroit passage entre deux îlots verdoyants, un peu en avant de la rade de Port-d'Espagne, capitale de la Trinidad. Les approches de cette rade sont vraiment superbes. Nous longeons une côte parée d'une belle verdure reposante, où çà et là, dans des recoins d'ombre, nous apercevons quelques maisons modestes qui feraient les délices d'un ermite. Nous dépassons quelques îlots minuscules qui sont tous habités ; l'un d'eux est juste assez grand pour contenir une maisonnette d'étroites dimensions, et un jardin grand comme un mouchoir de poche : nous devons être au pays des Robinsons. A notre entrée dans la rade nous sommes accueillis par une fusillade très nourrie qui d'ailleurs ne s'adresse pas à nous : c'est tout simplement un cuirassé italien revenu de blocus de la Guayra (Venezuela) qui fait des exercices de tir sur un but mobile qu'une chaloupe à vapeur promène à quelques centaines de mètres de distance. Nous apercevons les deux croiseurs anglais *Ariadn* et *Retribution*, revenus aussi du blocus de la Guayra, et les trois pauvres canonnières vénézuéliennes capturées au cours

de cette... glorieuse campagne. Demain nous serons sur le théâtre du conflit : c'est en effet le 12 dans l'après-midi que nous jetons l'ancre en face du fameux port de la Guayra. Disons simplement que la Guayra n'a rien de Brest, de Toulon ni de Marseille. C'est encore une bonne rade foraine dont le principal avantage est sans doute d'être située à une heure et demie de Caracas. En fait de navires sur rade, il n'y a que le croiseur anglais *Tribune* seul chargé de continuer le blocus, et le croiseur français *Troude* qui est venu attendre son second (commandant) que nous avons à notre bord.

Le fort qui domine la ville a jugé à propos d'arborer deux drapeaux, sans doute comme un défi et comme une protestation d'indépendance. Mais ses deux étages de murailles blanches offriraient une jolie cible, et les canons du croiseur anglais doivent griller d'envie de loger là dedans quelques obus. Ils n'auront pas cette satisfaction, et dès le lendemain, nous apprenons la levée officielle du blocus.

13 février.

Nous défilons le long d'une côte déserte, inhabitée et inhabitable : du sable brûlé par le soleil, c'est tout le spectacle que nous avons sous les yeux. Un fort vent arrière nous favorise et nous fait gagner 30 ou 40 milles durant la nuit : vers six heures du matin, apparition d'une longue bande de terre basse au milieu de laquelle se dresse une sorte de tour en fer évidemment destinée à supporter un feu durant la nuit ; en arrière, on distingue une autre bande de terre sablonneuse, et entre les deux, un large courant d'eau jaunâtre : c'est l'embouchure du rio Magdalena, large rivière où il y a, me dit-on, plus de sable que d'eau et moins de truites que de caïmans : c'est cependant la route que va suivre, pendant deux ou trois semaines (oui, vous lisez bien, « semaines »), la majeure partie de la colonie espagnole embarquée sur *le Canada* et qui se rend à

Médelin, ville de cinquante mille habitants dans l'intérieur de la Colombie.

Vers deux heures du soir, nous accostons au warf de Savanilla, qui porte encore à l'arrière les deux canons de chasse ou de retraite dont on l'avait armé. Savanilla figure sur la carte. Elle ne se compose que d'une demi-douzaine de constructions éparses au bout d'une longue jetée de 800 mètres de long. La vraie ville est Baranquilla à une trentaine de kilomètres dans l'intérieur des terres, et qu'un petit chemin de fer relie à la côte anglaise : le gentleman à favoris roux et à lunettes d'or que nous entendons jeter des ordres brefs à ceux qui l'entourent nous en avertit suffisamment. Il est vraiment extraordinaire ce digne fils d'Albion : il va, vient, court, vole, interpelle celui-ci, gourmande celui-là, empoigne cet autre par le bras, grimpe sur la machine du train, sur le fourgon, dans les voitures ; bref, on dirait qu'il est une douzaine ! Et ces multiples tracas ne lui font pas perdre une bouffée de l'énorme cigare qu'il porte à la bouche : quand on est pratique, on a du temps pour tout, il suffit de savoir assurer la division du travail !

Nous avons la douleur, comme je vous l'insinuais plus haut, de voir débarquer quatorze des membres de la colonie espagnole avec leurs cinquante ou soixante colis, sans compter les petits paquets de ces dames ! ce sera vraiment une lacune dans notre existence. Pendant que du fond du cœur nous leur souhaitons bon voyage à travers les sables et les caïmans du río Magdalena, un incident comique vient faire un instant diversion : un passager du vapeur espagnol juge à propos de profiter de la présence du *Canada* pour renouveler chez nous sa provision de cigarettes ; il faut croire que c'est chose prohibée, puisque, au moment où notre homme regagne son bord avec son paquet bien en évidence sous le bras, il est appréhendé au col par un douanier colombien dont la casquette vaguement galonnée n'avait pas le moins du monde excité sa défiance. Cris,

protestations, menaces, saisie du malheureux paquet de tabac qui fait mine de vouloir perdre ses entrailles dans cette lutte homérique ; bref, l'ordinaire mise en scène d'une dispute entre un représentant de l'autorité légitime, et un contrevenant qui se croit dans son droit ; finalement, force dut rester à la loi, et l'infortuné fumeur regagnait son bord en maugréant, lorsque, ô fortune, il avise à deux pas un général colombien ; vous savez qu'il en pousse par ici comme des champignons après une nuit humide. Saisir l'occasion au cheveu, exposer son cas, faire valoir ses raisons, fut pour l'homme au paquet l'affaire d'un moment. Le señor général lança un appel, fit un signe, étendit sa droite dans un geste largement protecteur, et le douanier, obéissant jusqu'à la mort, restitua le paquet à son légitime propriétaire qui ne manqua pas de fumer immédiatement une cigarette provocatrice sous le nez de son ennemi morfondu. Le monte-charge du *Canada* débarqua alors méthodiquement des quantités de boîtes de conserves, etc. pour les habitants de Bogota.

14 février.

En route pour Colon, terme de la première partie de notre voyage. A peine sortis de Savanilla nous subissons un roulis formidable : le *Canada*, presque complètement déchargé, roule comme une vieille barrique : c'est l'expression du commandant. Aussi, le dîner est des plus mouvementés : on a dû mettre les violons (ce sont des cordes parallèles tendues sur la table pour empêcher la vaisselle de rouler), ce qui n'empêche pas les verres et les bouteilles de décrire des arcs de cercle inquiétants. Le repas est presque triste : dans la salle à manger à moitié déserte une vraie mélancolie plane et semble traîner sur les coussins vides et les tables veuves de leurs ornements habituels : c'est la tristesse de la séparation qui approche. Car, il n'y a pas à dire, nous nous y sommes attachés à notre vieux *Canada* où la Providence d'abord et le personnel ensuite

nous ont fait la vie si douce durant ces trois semaines que nous regrettons presque d'avoir vu passer si vite.

Entre deux et trois heures du soir nous distinguons la côte, et avant quatre heures Colon apparaît à son tour, derrière un voile transparent de brume chaude, sur une terre basse où sont dispersées, sans beaucoup d'ordre, des maisons en bois d'aspect peu confortable. A quatre heures et demie nous accostons l'appontement par une manœuvre des plus réussies ; il est trop tard pour prendre le train de Panama, et nous passons encore la nuit à bord : cette fois, plus de roulis, nous pouvons réparer un peu les désastres de la nuit précédente et prendre des forces pour la traversée de l'isthme. Demain, nous irons jusqu'à l'hôpital pour saluer nos chères sœurs, les Filles de la Charité, et leur donner des nouvelles de France.

Mais permettez-moi d'arrêter ici cette première partie d'une narration. Je la continuerai très prochainement, et j'espère vous conduire sans trop de difficultés jusqu'à Quito.

Vous savez sans doute que mon compagnon de voyage, notre cher frère étudiant Hellrigl, y est mort le 27 mai dernier, après avoir édifié pendant deux mois par sa résignation souriante la maison des sœurs où on l'avait transporté. Le pauvre enfant n'en est pas sorti une seule fois, et son unique passage dans les rues de Quito a été pour se rendre à sa dernière demeure. La jeune province du Pacifique dont il est le premier défunt aura un bon protecteur au ciel : car nous sommes bien sûrs que Dieu n'aura pas fait attendre longtemps cette âme si pure à la porte de son paradis. Puisse ce cher confrère nous obtenir bien des grâces : nous en avons grand besoin, ici comme en France.

En me recommandant à vos bonnes prières, je vous prie d'agréer, etc.

F. DROUET.

II. — DE BORDEAUX AU PÉROU

*Lettre de M. ÉMILE NEVEU, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général.*

Aréquipa, le 1^{er} novembre 1903.

Me voilà arrivé à Aréquipa sans accident ni inconvénients d'aucune sorte. Je m'habitue petit à petit à mon nouveau genre de vie et j'étudie avec ardeur la langue castillane. Déjà, je puis faire le catéchisme, la classe de lecture, etc., et ainsi j'ai la consolation de soulager un peu nos confrères qui, comme vous le savez, sont bien chargés. Entre temps; à côté de M. le supérieur, le vénéré M. Duhamel, j'observe, j'écoute et je vois, et l'admiration que j'avais jadis pour les œuvres d'Aréquipa va toujours grandissant.

Je vous envoie les quelques petites remarques que vous m'aviez demandées sur mon voyage. Ce sont des détails très positifs et bien matériels ; qu'on les excuse en pensant que les missionnaires qui auront à faire le même voyage seront bien aises d'être ainsi renseignés.

I. — VOYAGE DE BORDEAUX A PANAMA

I. L'EMBARQUEMENT. — C'est à la gare maritime, à onze heures trente, que le train part de Bordeaux pour Pauillac, le 26 de chaque mois. On peut arriver à Bordeaux le matin même et se rendre à la gare maritime — un tramway y conduit — pour faire enregistrer ses bagages. L'enregistrement a lieu dès sept heures du matin, et il est bon de profiter de la première heure pour n'avoir pas à attendre longtemps ; on peut d'ailleurs après l'enregistrement se retirer pour dire la sainte messe, etc.

Les bagages sont enregistrés jusqu'à Panama, de sorte qu'on ne s'en occupe pas à Colon. Tous les bagages sont enregistrés, même les petites valises, même les colis que

l'on désire prendre pour la cabine. La franchise est sur la ligne de Bordeaux à Colon de 150 kilogs; sur celle de Colon à Panama de 90 kilogs; l'excédent paye 35 centimes par kilog. Pour faire transporter ses bagages de la gare du Midi à la gare maritime il y a des charrettes à la gare du Midi. Si on a fait envoyer les bagages par la Compagnie transatlantique, on n'a pas à s'en occuper, on les trouvera à la gare maritime, mais il faut avoir bien soin de garder le récépissé délivré à un nom individuel, autrement on rencontre des difficultés. Ci-joint un exemplaire de cette pièce :

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE. BUREAU DU FRET
5, RUE DES MATHURINS

« Ligne du Havre — Bordeaux — Colon. Récépissé de Colis Bagages C. G. T. Reçu de MM. les Missionnaires Lazaristes la somme de quinze francs pour frais de transport à forfait de Paris au quai d'embarquement à Bordeaux, 177, cours du Médoc, de 2 colis bagages 1155 et 1150 et sous réserves des délais de transport auxquels ont droit les Compagnies de chemins de fer.

« Paquebot *Labrador*, départ du 26 août 1903, passagers s'embarquant à Bordeaux.

« MM. les passagers sont priés de reconnaître leurs bagages et de les faire enregistrer avant de s'embarquer. — Le règlement des excédents se fera au moment de l'embarquement. »

On peut mettre en cabine beaucoup de choses; d'ailleurs, on peut descendre à la cale une fois par semaine.

II. LE VOYAGE. — 1° Voici quelques *Renseignements* utiles : on trouvera en arrivant sur le bateau cartes postales (10 centimes), timbres, du papier à lettres gratuit, etc. Le maître d'hôtel vous assigne votre cabine et s'il n'y a pas trop de passagers il n'y a aucune difficulté à obtenir d'être seul.

Il est bon d'apporter un peu d'eau de Cologne; car parfois l'eau dont on se sert pour se laver sent mauvais, et aussi

d'assez nombreuses chemises, car sur l'Atlantique il fait très chaud : on peut avoir souvent besoin de changer. Il faut noter toutefois qu'à Fort-de-France des lessiveuses reconnues par le bateau peuvent laver votre linge (bon marché, s'adresser au garçon de cabine); on peut aussi le faire laver sur le bateau.

Pour la messe on obtient facilement une cabine ou salle. Pour le dimanche, cela dépend des bateaux. Il est bon d'apporter un assez grand nombre de livres et objets de distractions pour soi et pour les passagers.

2° *Escalles*. — La plupart ne sont pas faisables. A la Trinidad, par exemple, on est à une heure de la terre (prix, 5 francs); à Baranquilla il n'y a rien; à la Guayra il faut une permission du président de la République. Seules celles de Pointe-à-Pitre (1 fr. 50 de canot) et de Fort-de-France (on va au quai) sont réalisables. La dernière même est obligatoire; on ne peut rester sur le bateau, car on fait du charbon et il y a chaleur, désordre, malpropreté dont il faut se préserver. Au presbytère ces messieurs sont très hospitaliers; quelques-uns m'ont parlé avec beaucoup d'affection de Mgr Tanoux. L'hospitalité est vraiment donnée de tout cœur (belle bibliothèque).

III. LE DÉBARQUEMENT. — Arrivé à Colon, on peut prévenir notre confrère M. Gougnon par télégramme et se rendre chez les Filles de la Charité, ou prendre le train. On n'a à s'occuper de rien.

Arrivé à Panama, le mieux est de prendre une voiture (1 fr. 50) et de se rendre chez M. Gougnon. Tout près de chez lui, il y a une maison de change; mais il faut ne faire changer que le moins possible, car l'argent de Panama n'a cours qu'à Panama.

Le lendemain, il faut se rendre aux agences des compagnies (ouvertes depuis sept heures) pour se faire changer son billet. De là, il faut aller retirer ses bagages à la gare.

Si on doit partir le jour même ou le lendemain, on les fait réexpédier pour le quai d'embarquement (la Boca), *prix très minime*. Si on ne doit pas partir le lendemain, il faut les amener chez soi. C'est fort désagréable et très coûteux, 15 à 25 francs.

Cet inconvénient, joint à l'ennui de séjourner à Panama, ville très malsaine, doit faire songer aux confrères à prendre en France un bateau qui soit en correspondance avec ceux du Pacifique : le jeudi ou vendredi pour le sud; le mardi pour le nord. Ce point est très important. A noter aussi qu'à Panama tout est très cher.

II. — VOYAGE DE PANAMA A LIMA, MOLLENDO, ETC.

I. L'EMBARQUEMENT. — On se rend à la gare de Panama pour prendre là le train de *la Boca*. Arrivé à la Boca, quai d'embarquement, on descend dans le bateau. Pour avoir une cabine on s'adresse non au maître d'hôtel, mais au garçon. On peut donc choisir sa cabine et obtenir d'être seul.

Pour faire embarquer ses bagages (de la gare de la Boca) il y a une foule de fleteros qui s'offrent; il importe de se méfier et de surveiller l'embarquement. Ne payer qu'à la fin (prix fixe, 5 à 10 francs).

Dans les compagnies du Pacifique, il n'y a pas d'enregistrement; on vous force à mettre les caisses dans la cale, sans vous donner aucun numéro, d'où le grave inconvénient d'attendre fort longtemps au moment du débarquement. On doit payer, paraît-il, 5 francs (2 sols 60), par caisse; mais, en général, on ne paye rien pour toute malle et tout objet qu'on met en cabine. Il est bon d'y mettre tout ce qu'on peut.

II. LE VOYAGE. — Les cabines sont meilleures que celles qu'on a sur l'Atlantique, grandes et donnant sur le pont.

Cette disposition empêche les passagers d'être aussi bien ensemble que sur les bateaux français. On ne voit presque que ceux qui sont du même côté que vous. On est très bien pour dire la messe, et il est bon d'emporter médailles et scapulaires pour les marins. Il est bon aussi de ne pas mettre sa douillette au fond d'une caisse qui se trouvera en cale (comme j'ai fait), car on peut avoir très froid sur le Pacifique.

Escales. — Le système anglo-chilien est fort imparfait; personne ne sait quand on part. La règle est celle-ci : quand on aura fini de charger, on partira. On ne va jamais à quai; il faut prendre un canot (faire son prix). Ne pas se fier pour l'heure du départ sur le sifflement du navire. On ne siffle pas.

A Guayaquil, quel plaisir de voir les confrères venir vous saluer et d'aller chez eux. Oh! quel beau jour passé avec MM. Baudelet, Diete, Mantelet et Thiellement : on a bien vite oublié toutes ses fatigues.

A Lima, si les confrères sont prévenus, et il est toujours bon de le faire (par exemple, en envoyant un câblogramme de Payta, 40 centimes par mot), ils viennent vous charger à Callao; les sœurs ont un canotier attiré.

Inutile de vous donner d'autres renseignements; avec le bon M. Mivielle on est soigné, je dis plus, gâté. De même, pour le débarquement; il est inutile de s'en préoccuper : les confrères viennent toujours à bord vous chercher, et vous éprouvez bien vite la vérité de cette parole de nos saints Livres : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

E. NEVEU.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

DE MARSEILLE A BUENOS-AYRES

Relation de voyage adressée par M. Joseph CAUSSANEL, prêtre de la Mission, à M. Frédéric CAUSSANEL, prêtre de la même Congrégation.

Le 24 juillet 1903, au matin, un petit groupe de prêtres de la Mission, montaient en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde, dont le sanctuaire domine la ville de Marseille. Ces missionnaires se disposaient à partir pour l'Amérique. Ils célébrèrent le saint sacrifice avec grande ferveur pensant non sans émotion qu'ils allaient quitter la terre de France, traverser l'Océan et puis évangéliser les habitants du nouveau monde. Ils imploraient la Vierge de miséricorde, l'Étoile de la mer. Puis pleins de confiance, ils s'éloignaient du sanctuaire de la Vierge et, redescendant à Marseille, se rendaient au port de la Joliette. Treize missionnaires prenaient place sur le paquebot *Provence*, de la Société des transports maritimes : MM. Joseph Caussanel, Marius Fargues, Jean Thoillier, Alexandre Sarda, Marie-Antoine Bulhon, Antoine Van Pol, Louis Caumette, Étienne Grousset, Firmin Gareil, Louis Castamagne, Louis Dazet, Georges Lalande et Denis Vitalis.

Pendant que le bateau se disposait à lever l'ancre eut lieu une arrestation mouvementée. Un malfaiteur qui « surveillait » les passagers, essaya de s'emparer d'une valise. Les hommes de l'équipage observaient heureusement l'audacieux voleur. Ils se mirent à l'œuvre pour le saisir. En un clin d'œil le filou se dégagait de leurs mains, réussit à sortir du paquebot et atteignit le quai. Là, eut lieu une véritable chasse à l'homme. Le malfaiteur fut enfin

arrêté et livré à la justice. A la suite de cet incident, vers trois heures de l'après-midi, le paquebot *Provence* quitta le port de Marseille ; sa marche était lente et majestueuse. Tous les passagers étaient sur le pont pour observer les mouvements du bateau long de 118 mètres.

De nombreux passagers voyaient la Méditerranée pour la première fois. La mer n'était pas très calme. Le tangage et le roulis incommodèrent presque aussitôt de nombreux missionnaires. Le premier repas à bord eut lieu à cinq heures du soir. Nous étions une douzaine à table au moment du *Benedicite* ; à la fin du repas nous restions seulement trois. Le mal de mer avait obligé dix compagnons de route à quitter la table.

La nuit du 24 au 25 fut assez bonne. Plusieurs missionnaires cherchèrent un peu de repos en dehors. Certaines cabines attribuées aux missionnaires renfermaient quatre couchettes semblables à des berceuses ou à des rayons de bibliothèques. Deux sur quatre étaient à 1 m. 70 de hauteur. Impossible d'occuper ces deux nids sans le secours d'une échelle.

25 juillet. — Comme il fallait passer à bord près d'un mois, nous avons emporté une chapelle et tout ce qui était nécessaire pour le saint sacrifice de la messe. Une des plus belles cabines fut gracieusement mise à notre disposition par le commandant de *la Provence* ; un autel fut dressé et le samedi 25 juillet deux des missionnaires eurent le bonheur de dire la messe. Les autres purent communier.

Dans la soirée du même jour nous arrivâmes au port de Valence en Espagne.

26 et 27 juillet ; escale à Valence. — Le bateau dut suspendre sa marche pendant quarante-huit heures le 26 et le 27 juillet. C'était un repos ou un arrêt considérable, mais nécessaire. *La Provence* devait emporter en Amérique une grande quantité de marchandises ; or il eût été impossible d'avoir des hommes de peine pour charger le navire le

dimanche. En outre, des courses de taureaux avaient lieu à Valence le 26, et les Espagnols n'eussent pas sacrifié cette partie de plaisir. Nous restâmes donc au port de Valence toute la journée du dimanche et une partie de celle du lundi. La messe fut célébrée dans la petite chapelle du bateau ou dans quelque paroisse de la ville. De nombreux Espagnols furent autorisés à visiter notre paquebot. L'ancre fut levée le lundi au soir à dix heures à la grande satisfaction des passagers. Le bateau glissa en quelque sorte sur les flots. Nous avions une mer d'huile, comme on dit.

28 juillet. — Au matin les passagers qui étaient sur le pont découvraient à l'horizon comme un globe de feu ; c'était un phénomène ravissant. Le soleil qui se levait semblait sortir des flots. Le ciel était très pur ; on respirait un air délicieux. Vers le milieu du jour le thermomètre monta rapidement. Les passagers étaient très gais. Pas un vide ce jour-là à table. Dans la soirée du 28 juillet *la Provence* longea les côtes d'Espagne. Nous apercevions à droite d'énormes rochers nus et qui semblaient sortir de la mer. Ces rochers servirent jadis d'abri et de défense aux Maures, maîtres de la péninsule Ibérique.

29 juillet ; *Malaga*. — A l'aurore nous avions sous les yeux la rade et le port de Malaga, au sud de l'Andalousie ; *la Provence* mouilla bientôt dans l'avant-port. Malaga a cent dix mille habitants, et sa position est vraiment belle. La ville est assise sur les bords de la mer et au pied de montagnes assez élevées ; son climat est très chaud. Du port on aperçoit très bien la cathédrale qui domine la ville, et il est très facile de se rendre à Malaga, si le bateau s'arrête. Une multitude de barques élégantes transportent les voyageurs désireux de faire des excursions.

29-31 juillet ; de *Gibraltar* à *Madère*. — Le 29 dans l'après-midi *la Provence* poursuivait sa route vers l'Amérique. Pas un nuage au ciel, la mer était calme ; ce fut un des plus beaux jours de la traversée. Notre paquebot entra

aussitôt dans le détroit de Gibraltar qui unit la Méditerranée à l'Atlantique entre l'Espagne et le Maroc.

Alors les passagers de *la Provence* virent se dérouler sous leurs yeux un tableau vraiment grandiose, Nous contemplions avec une indicible admiration une rade immense, en partie couverte pour les énormes vaisseaux d'une superbe escadre anglaise ; puis une grande ville qui s'étage sur le talus ouest de la presqu'île ; enfin les rochers qui dominent les côtes du Maroc.

Le paquebot sortit du détroit et vogua désormais sur l'Atlantique. L'Océan est moins calme que la Méditerranée. L'étape de Gibraltar à Madère fut une des plus fatigantes. La mer était houleuse ; un bon nombre de passagers étaient malades ou abattus, et à cause de l'agitation des flots il eût été imprudent de célébrer le saint sacrifice.

1^{er} août ; *Madère*. — Dieu ne tarda pas à nous rendre le courage. Le paquebot entra dans la rade de Madère le 1^{er} août. Cette île portugaise est une petite image du paradis terrestre. Funchal, la ville principale, est très pittoresque. L'île est célèbre par son climat délicieux et ses jolies promenades. Au nord et à l'est Funchal est environnée de collines très belles. Elles sont depuis le pied jusqu'à la cime couvertes d'une riche végétation. Jamais les arbres ne se dépouillent de leurs feuilles. L'hiver y est inconnu. Le thermomètre oscille entre 12 et 25 degrés au-dessus de zéro. L'on a toutes sortes de fruits et à toutes les époques de l'année.

2 août, *dimanche*. — Le 2 août, *la Provence* se dirigea vers Dakar, port du Sénégal. L'Océan était un peu agité ; toutefois plusieurs missionnaires eurent le bonheur de célébrer la messe ; les autres firent la communion. Vers huit heures du matin, on dressa sur le pont du navire un autel par ordre du commandant. Un des quatre Pères blancs qui se rendaient au Sénégal célébra le saint sacrifice. Les officiers du bord, le capitaine en tête, entendirent cette messe.

On y chanta l'*Ave maris stella*, *O salutaris* et un cantique de circonstance. L'attitude de tous les assistants fut très édifiante. Le cœur de tous les missionnaires avait été reposé, dilaté par la vue de cette cérémonie religieuse. Un instant ils oubliaient les fatigues d'un voyage qui était loin de toucher à son terme.

4 août ; *Dakar*. — L'arrivée à Dakar n'eut lieu que deux jours plus tard, le mardi 4 août. Chose surprenante, avant d'atteindre le port français du Sénégal, nous eûmes des jours froids, sombres, pluvieux. Mais à Dakar le thermomètre remonta très vite. Nous respirions un air chaud, surchargé de vapeur. Nous ne fîmes en quelque sorte que saïuer cette terre française. Les Pères blancs se séparèrent à Dakar des autres passagers. Ils allèrent poursuivre sur terre leurs pérégrinations. Le commissariat du bord se mit à notre disposition pour les correspondances, et de nombreuses cartes postales furent expédiées en France.

4-14 août ; *la grande étape de Dakar à Rio de Janeiro*. — Jusqu'au 4 août notre navire *la Provence* ne s'était guère éloigné des côtes d'Afrique. Il longeait ces côtes pour toucher au Sénégal. Dès qu'il s'éloigna de cette colonie française, il inclina à l'ouest et se dirigea franchement vers le nouveau monde ; et nous traversâmes alors l'océan Atlantique dans le sens de la largeur. Il fallut dix jours pour effectuer cette traversée. La distance à franchir était de 5 à 6 000 kilomètres.

Cette partie du voyage ou cette étape de Dakar à Rio fut la plus dure comme la plus longue. Durant dix jours, pas de variétés, pas d'escale. Nous étions jour et nuit en pleine mer, c'était le ciel au-dessus de nos têtes et à nos pieds l'immensité de l'Océan. Le même horizon s'offrait sans cesse à nos regards dès que le soleil brillait.

Parfois le ciel se chargeait de gros nuages ; le vent soufflait avec violence ; la pluie tombait, et elle était alors abondante et impétueuse.

Mais quelles étaient les occupations des passagers au cours de cette longue traversée de dix jours ? — En général les passagers se promenaient sur le pont ; on contemplant la mer et les marsouins qui se montraient de temps en temps, ou les petits poissons ailés qui volaient à la surface des flots. D'autres causaient dans la salle à manger. Quelques-uns lisaient ou faisaient de la musique. Les séances de table se prolongeaient longuement pour les gens du monde. Le service, du reste assez varié, y était fait très lentement. Il y avait là pour les désœuvrés un moyen de tuer le temps ou encore à leurs yeux de bien employer et de passer agréablement une partie de la journée.

Quant aux treize missionnaires ils étaient ensemble à table et leurs séances y étaient moins longues. La célébration du saint sacrifice entre cinq et sept heures, la récitation du bréviaire, les autres exercices de piété, les lectures, surtout l'étude de la langue espagnole, quelquefois une partie d'échecs, les conversations, les promenades sur le pont, le travail de la correspondance, telles étaient leurs occupations et leurs récréations durant cette longue traversée sur l'Atlantique.

9 août, dimanche. — Ce jour-là un des missionnaires célébra la messe sur le pont. Le commandant Ferrari, le commissaire du bord et les officiers assistèrent à cette messe. On chanta. A l'issue de la cérémonie, ils eurent l'amabilité de conduire tous les prêtres sur la passerelle du capitaine. Sur cette passerelle se tient nuit et jour l'officier de quart qui a la direction du paquebot ; de là il a une vue plus étendue encore sur la mer. Nous dûmes accepter un rafraîchissement que le commandant nous offrit de sa propre main et avec une grâce exquise. Nous étions au milieu de compatriotes. On se serait cru encore sur la terre de France, tant les officiers du bord nous témoignaient des sympathies, à l'heure de l'exil.

14 et 15 août ; une escale à Rio de Janeiro. — Le 14 août,

la mer était calme; une douce brise soufflait. Le ciel était assez pur. Au lever du soleil de nombreux passagers étaient sur le pont. Tout à coup nous aperçûmes dans le lointain des rochers nus qui émergeaient de l'Océan, puis des montagnes avec des pics très nombreux et très élevés. C'étaient les côtes de l'Amérique qui se montraient pour la première fois à nos yeux. Avec quelle émotion nous contemplions cette terre qui allait devenir notre patrie d'adoption, Quelques heures s'écoulèrent et le paquebot *Provence* entra dans la rade de Rio de Janeiro, une des plus belles du monde. Elle est large et elle a une longueur de près de 40 kilomètres. Tout ce que nous avons vu de plus beau, ce qui nous avait charmés à Gibraltar nous paraissait peu de chose comparé à ce que nous avions sous les yeux. C'était partout, au milieu des passagers, des cris d'admiration.

Rio est la capitale actuelle du Brésil. Elle compte environ sept cent mille habitants. Cette capitale, sans être très remarquable, comprend cependant quelques beaux quartiers, de superbes édifices, et une allée de palmiers peut-être incomparable. Les environs de cette ville, dans laquelle sévit souvent la fièvre jaune, sont ravissants.

Notre Congrégation a deux importantes maisons dans la capitale du Brésil, celle du visiteur et la Grande-Miséricorde (*Santa Casa da Misericordia*).

Notre paquebot mouilla dans la rade de Rio le vendredi matin, 14. L'ancre ne fut levée que le lendemain dans l'après-midi. Nous eûmes l'avantage d'embrasser nos confrères, de visiter leurs maisons et de passer une nuit sur la terre ferme. Ce qui nous frappa particulièrement, ce fut le grandiose hôpital de la Miséricorde. Les Filles de la Charité y prodiguent leurs soins à quinze cents malades environ. MM. Fréchet et Azémar y exercent les fonctions d'aumôniers.

C'est au Brésil que nous nous séparâmes de MM. Castama-

gne, Gareil, Lalande, Van Pol et Vitalis. Leur voyage sur mer était terminé.

15 août ; *départ de Rio*. — Le jour de l'Assomption, après avoir célébré la messe et prié à la Grande-Miséricorde, nous allâmes reprendre notre place sur le paquebot. M. Dehaene et M. Fréchet nous accompagnèrent jusqu'au bateau. Nous restions huit missionnaires. Le temps était humide, le ciel couvert, il tombait une pluie fine qui nous chassa du pont. Il fallut se réfugier à la salle à manger. Le dimanche 16 nous étions à Santos, port de Saint-Paul. Il fallut y passer deux jours. *La Provence* devait décharger un grand nombre de tonneaux de vin et prendre des sacs de café par centaines. Pendant ce long arrêt nous pûmes contempler à loisir une baie qui ne manque pas d'originalité. A droite et à gauche les yeux se reposent sur un pays accidenté, un sol tourmenté. Il y a des pics, des ravins, des torrents et partout une riche végétation, de hautes fougères, des palmiers, des bananiers, etc.

Le mardi dans l'après-midi le navire reprit sa marche. Il longea les côtes du Brésil et de la Plata. La mer n'était pas très bonne ; le temps était froid ; les passagers étaient toutefois assez gais : ils arrivaient au terme de leur voyage. C'était leur grand sujet de consolation.

21 août ; *Montevideo*. — Le vendredi 21 août, *la Provence* touchait à Montevideo et mouillait seulement quelques heures dans son admirable rade. La mer était unie, et il n'y avait pas un nuage au ciel. Nos yeux se reposaient avec délices sur une colline qui domine la mer. Cette colline est couverte d'édifices. C'est la coquette cité de Montevideo avec ses deux cent mille habitants. Nos confrères y desservent une paroisse. M. Thoillier, un de nos compagnons de route, était destiné à Montevideo. Il vint toutefois avec nous saluer M. le Visiteur dans la capitale de l'Argentine. Buenos-Ayres n'est qu'à une demi-journée de Montevideo.

22 août ; *arrivée à Buenos-Ayres*. — Notre paquebot

franchit la distance qui sépare Montevideo de Buenos-Ayres dans la nuit du vendredi au samedi. A huit heures du matin, le 22 août, il entra lentement dans le port de Buenos-Ayres.

Il fallut plusieurs heures pour descendre à terre, reconnaître les bagages et les retirer des salles de visite de la douane. Lorsque tout fut terminé nous primes avec les confrères qui étaient venus nous attendre au port, deux voitures qui nous transportèrent rapidement à la *Calle* ou rue *Cochabamba*, où est notre maison. Le voyage, qui avait duré près de quarante jours, était enfin terminé, du moins pour le confrère destiné à la maison de Buenos-Ayres. Ses compagnons de route destinés à Santiago, à l'Assomption et Saint-Jean de Cuyo se reposèrent quelques jours dans la maison du visiteur.

Buenos-Ayres, 5 octobre 1903.

Me voilà installé. Je m'occupe de trois jeunes séminaristes qui font leur noviciat à Buenos-Ayres. Ils sont très dociles et très respectueux.

Puis, je dois étudier la langue espagnole. Je prépare des sermons de retraites, pour suivre les instructions de notre vénérable visiteur. Le temps, ainsi employé, passe très vite.

Je puis aussi rendre quelques petits services pour le ministère. La maison de la rue *Cochabamba*, notre maison, est très grande ; nous avons deux collèges, l'un gratuit, l'autre payant. Plus de cinq cents élèves y reçoivent l'instruction. L'on y prépare particulièrement à la première communion les enfants du peuple ; c'est pour ces enfants un grand avantage.

Il y a encore une chapelle publique à desservir. Il y a dans la ville treize ou quatorze maisons des Filles de la Charité. Nous tâcherons de travailler, ici comme en France, pour la gloire de Dieu et d'être utile aux âmes.

Joseph CAUSSANEL.

RENSEIGNEMENTS ET REPONSES

24. Par une réponse de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, du 14 décembre 1903, a été résolu cet important cas de conscience concernant la Congrégation de la Mission.

DUBBI. — I. *Se debba confermarsi o revocarsi la decisione della S. C. dei VV. e RR. del 23 settembre 1881 nel caso.*

Et quatenus negative ad primum affirmative ad secundum.

II. *Se la dipendenza dei Missionari dalla giurisdizione degli Ordinari si estenda anche ad altre materie de foro interno.*

— In Congregatione generali habita in Palatio Aplico Vaticano die 11 decembris 1903, Emi ac Rmi Patres responderunt:

Ad I et II ad mentem. Mens est: quod Alumni Congregationis Missionis valide confiteri possint penes quemlibet Confessarium ab Ordinario loci approbatum, facto ad cautelam verbo cum Smo.

Et facta de his Smo D. N. Pio Papæ X per infra scriptum Cardinalem S. C. EE. et RR. Præfectum relatione, Sanctitas Sua resolutionem S. ejusdem Congregationis ratam habuit et confirmavit die 14 decembris labentis anni 1903.

D. Card. FERRATA, Præf.

Ph. GIUSTINI, Secret.

25. L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE. — Comme d'habitude cette concession a été renouvelée, à l'expiration de l'Indult accordé en faveur de tous les fidèles pour les chapelles des Filles de la Charité.

LÉON XIII, PAPE.

AD FUTURAM REI MEMORIAM. — Pour augmenter la piété des fidèles et contribuer au salut des âmes, et ayant considéré, dans notre charité, les trésors célestes de l'Église; à tous et à chacun des fidèles chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui, vraiment pénitents, s'étant confessés et ayant communiqué, visiteront une église ou un oratoire quelconque dépendant d'une des pieuses maisons des Filles de la Charité, dont la Compagnie est unie à la Congrégation de la Mission, et en quelque lieu de la terre que ce soit, nous

accordons — pourvu que tout ce qui est à observer soit observé, et qu'il n'y ait dans l'endroit même ou à une distance de mille pas de là, ni une église de l'ordre de Saint-François ni quelque autre église ou oratoire public qui soit en possession de la même Indulgence — de gagner chaque année, le second jour du mois d'août, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil de ce jour-là, toutes et chacune des indulgences dites de la PORTIUNCULE, et d'obtenir la rémission des péchés et la relaxation des pénitences, qu'ils gagneraient et obtiendraient s'ils visitaient en personne l'une des églises des frères ou des religieuses de l'ordre de Saint-François. Ils doivent, dans ces églises ou oratoires, adresser à Dieu des prières pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de la sainte Église notre mère.

Cette concession est faite de notre autorité apostolique, en vertu des présentes et pour dix années seulement. Nonobstant la règle suivie par nous et par la chancellerie apostolique de ne pas accorder d'indulgences *ad instar* ; nonobstant aussi toutes autres constitutions et prescriptions apostoliques et toutes autres dispositions qui y seraient contraires...

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 26 mai 1903, de notre pontificat la vingtsixième année.

Pour le Card. Macchi, NICOLAS MARINI.

INDULGENTIAM PORTIUNCULÆ

LUCRARI POSSUNT OMNES VISITANTES CAPELLAS AUT ORATORIA FILIARUM CHARITATIS. — 26 JUNII 1903 ; AD DECENNIUM.

AD FUTURAM REI MEMORIAM. — Ad augendam fidelium religionem et animarum salutem cœlestibus Ecclesiæ thesauris pia caritate intenti omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus vere pœnitentibus et confessis ac S. Communione refectis qui quam libet ex ecclesiis vel oratoriis piis domibus adnexis Filiarum Charitatis Congregationis Missionis, ubique terrarum existentibus servatis servandis ac dummodo in respectivo loco nulla exstet, vel mille passuum intervallo distet Franciscalis Ordinis aut alia qualibet Ecclesia vel publi-

cum oratorum in quo eadem Indulgentia concessa sit die secunda mensis augusti a primis vespere usque ad occasum solis diei huiusmodi singulis annis devote visitaverit et ibi pro Christianorum principum concordia hæresim extirpatione, peccatorum conversione ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint ut omnes et singulos de Portiuncula nuncupatas Indulgentias, peccatorum remissiones et pœnitentiæ relaxationes consequentur quas consequeretur, si quamlibet ex Ecclesiis Fratrum monialiumve Ordinis S. Franciscæ personaliter ea ipsa die ac devote visitaverunt de apostolica Noa Aucte, temore præsentium ad decennium tantum concedimus. Non obstantibus nostra et cancellariæ Aplicæ regula de non concedendis indulgentiis adinstar aliisque constitutionibus ee ordinationibus Aplicis cæterisque contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, dit XXVI junii MCMIII. Pontificatus nostri anno vigesimo sexto.

Pro Domino Card. Macchi, NICOLAUS MARINI, subst.

26. L'OFFICE DU PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL. — Cette fête entraîne quelques modifications à faire dans l'*Ordo* pour 1904 déjà expédié aux diverses maisons. On trouve l'indication détaillée de ces modifications sur un feuillet placé à la suite du texte du nouvel office imprimé pour être ajouté au bréviaire.

D'une manière générale, pour avoir les nouveaux offices, messes, etc., on peut s'adresser soit aux divers éditeurs de bréviaires, soit à la Procure de la maison-mère, rue de Sèvres, 95, à Paris.

27. Demande : Les *Annales* ne pourraient-elles pas publier de temps à autre les décisions de Congrégations qui intéressent les membres de nos communautés ; dans plusieurs maisons, surtout à l'étranger, on a difficilement connaissance de ces décrets.

Réponse : Quoique ce ne soit pas précisément l'objet de notre Revue, nous l'avons déjà fait cependant en quelques circonstances ; par exemple, pour ce qui regarde la messe et les pouvoirs de confesser, durant les voyages sur mer. On nous demande le texte d'une récente décision sur ce que doivent réciter les clercs nouvellement ordonnés. Voici ce texte :

S. Rituum Congregatio in *Granatensi* 11 augusti 1860 ad XIV decaravit: « Verba Pontificalis Romani *Nocturnum talis diei* intelligi del unico nocturno in feriali, vel de primo dominicæ, ut in Psalterio id est duodecim psalmoreum cum suis antiphonis de tempore quem Episcopus ordinans designare potest, vel ipsius diei quo habet ordinationem vel alterius pro suo arbitrio. Quando vero Episcopus nihil aliud exprimit, quam id quod verba Pontificalis referunt, dicendum esse nocturnum feriæ, quæ respondeat illi diei in qua facta est ordinatio. » Insuper ex decreto ejusdem Sacræ Congregationis n° 4042, *Urbis*, 27 junii 1899 ad I. « Pro *Nocturno talis diei* intelligendus est nocturnus ferialis, vel primus festi aut dominicæ in Psalterio, prouti ordinatio in feria, festo aut dominica habita sit. »

Nunc autem alia quæstio exorta et pro opportuna solutione proposita fuit; nempe: Utrum ad hunc nocturnum etiam psalmus *Venite exultemus*, hymnus et lectiones addendæ sint vel potius sufficiant psalmi cum respectivis antiphonis ad talem nocturnum spectantes?

Sacra porro Rituum Congregatio, ad relationem subscripti Secretarii, audito voto Commissionis Liturgicæ omnibusque accurate perpensis, propositæ quæstioni respondendum esse censuit: *Negative ad primam partem affirmative ad secundam.* — D. Pa.

Atque ita rescripsit, die 10 julii 1903.

D. PANICI, *Archip. Laodicen.*, S. R. C. Secret.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

- M. Tsu (André), prêtre, décédé à Ning-hai (Chine, Tchi-Kiang), le 3 octobre 1903, à l'âge de 60 ans, 37 ans de vocation.
- M. Allione (Joseph), prêtre, décédé à Turin (Italie), le 20 octobre 1903; 35, 12.
- Frère Markiton (Antoine), clerc, décédé à Cracovie (Autriche), le 17 octobre 1903; 24, 5.
- Frère Viala (Augustin), coadjuteur, décédé à Loos (France), le 19 octobre 1903; 81, 48.
- M. Guidotti (Attilio), prêtre, décédé à Sienne (Italie), le 18 octobre 1903; 55, 26.
- M. Martinengo (François), prêtre, décédé à Scarnafigi (Italie), le 20 octobre 1903; 77, 59.

- Frère Soria (Marcien), coadjuteur, décédé à Madrid (Espagne), le 24 octobre 1903 ; 20, 3.
- Frère Redondo (Nicolas), coadjuteur, décédé à Madrid (Espagne), le 25 octobre 1903 ; 24, 9.
- Frère Meschede (Clément), coadjuteur, décédé à Terraba (Costa-Rica), en octobre 1903 ; 47, 9.
- Frère Gau (Ernest), clerc, décédé à Mazamet (France), le 8 novembre 1903 ; 24, 5.
- M. Vajano (Raphaël), prêtre, décédé à Naples (Italie), le 15 novembre 1903 ; 75, 48.
- Frère Ponchel (Charles), coadjuteur, décédé à Paris le 15 novembre 1903 ; 58, 34.
- M. Ryan (Guillaume), prêtre, décédé à Germantown (États-Unis), le 4 novembre 1903 ; 72, 54.
- Frère Lerho (Jean-Baptiste), coadjuteur, décédé à Paris, le 20 novembre 1903 ; 65, 33.
- Frère De Carlo (Pantaléon), coadjuteur, décédé à Naples (Italie), le 26 novembre 1903 ; 70, 43.
- M. Alonso (Firmin), prêtre, décédé à Manille (Iles Philippines), le 29 octobre 1903 ; 26, 10.
- M. Bianchi (Joseph), prêtre, décédé à Gênes (Italie), le 4 décembre 1903 ; 84, 29.
- Frère Lazare (Théophile), clerc, décédé à Graz (Autriche), le 10 décembre 1903 ; 21, 4.
- M. Bianchi (Charles), prêtre, décédé à Naples, Chiaja (Italie), le 17 décembre 1903 ; 66, 43.
- Frère Huguet (Marien), clerc, décédé à Téruel (Espagne), le 18 décembre 1903 ; 25, 8.

NOS CHÈRES SŒURS

- Valérie Lisinska, décédée à la Maison de Charité de Schroda, Pologne ; 26 ans d'âge, 8 de vocation.
- Gemma Bruzzone, Asile Carlo Felice de Cagliari, Italie ; 31, 9.
- Angéline Caprez, Maison de la Providence à Fribourg, Suisse ; 39, 15.

- Clara Picquié, Maison de Charité Saint-Similien, à Nantes ;
47, 29.
- Marie Rattat, Maison de Jésus-Enfant à Ning-Po, Chine ; 51, 31.
- Catherine Leclair, Maison principale à Paris ; 72, 50.
- Marie Ricci, Hôpital de Grosseto, Italie ; 68, 44.
- Hélène Perraud, Maison de Jésus-Enfant à Ning-Po ; 50, 26.
- Caroline Repuschinska, Prison de Vigaun, Autriche ; 42, 18.
- Marie Jouanne, Maison de Charité de Montolieu, France ; 72, 50.
- Marie Le Ridant, Maison de Charité à Château-l'Evêque, France ; 50, 21.
- Marie-Thérèse Duchâteau, Providence Sainte-Marie à Paris ;
31, 5.
- Gabrielle Monlezun, Maison de Charité de Saint-Maurice, France ; 47, 29.
- Marie Sagelet, Maison de Charité de Cadouin, France ; 67, 49.
- Marie Mac Neil, Hôpital de Saint-Louis, États-Unis ; 45, 15.
- Marie Saudan, Hôpital général de Cambrai, France ; 54, 34.
- Elisabeth Hohl, Hôpital de Wolfsberg, Autriche ; 43, 18.
- Marie Sierra, Maison de Charité de Lujan, République Argentine ; 73, 42.
- Louise Arnoud, Maison de Charité de Saint-Brieuc, France ;
79, 54.
- Elisabeth Foulletier, Maison de Charité de Manson, France ;
65, 46.
- Catherine Zdzieblo, Hôpital de Przeworsk, Pologne ; 28, 4.
- Marguerite Pinto, Orphelinat de Bahia, Brésil ; 31, 9.
- Barbe Ryszewska, Maison de Charité de Cracovie ; 55, 38.
- Marie Moiriat, Maison principale à Paris ; 80, 59.
- Jeanne Morgan, Maison centrale d'Emmitsburg ; 83, 58.
- Marie Waag, Collège Saint-Vincent de Rio de Janeiro ; 75, 57.
- Marie Bruschi, Maison centrale de Sienne ; 60, 30.
- Marie Ravizzini, Maison centrale de Turin ; 46, 17.
- Julie Carroll, Hospice des Enfants-Trouvés de Baltimore ;
72, 49.
- Marie Gressard, Ecole Saint-Waast à Armentières, France ;
49, 25.
- Julie Massé, Orphelinat de Coulanges, France ; 68, 48.
- Rosalie Hauvette, Orphelinat de Nemours, France ; 69, 42.
- Marie Berroche, Hôpital de Rethel, France ; 66, 45.
- Marie Delpach, Maison de Charité de Montolieu, France ;
70, 43.
- Agnès Muzio, Hôpital Saint-Paul de Savone, Italie ; 48, 26.

- Jacqueline Massobrio, Hôpital de Saluces, Italie ; 24, 2.
Justine Bisqueyburu, Hôtel-Dieu de Carcassonne, France ; 86, 64.
Maria Labaca, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ;
64, 40.
Catherine M^e Gwyn, Maison centrale d'Emmitsburg, États-
Unis ; 36, 6.
Joséphine Happe, Hospice de Dampierre, France ; 73, 50.
Marie Jordan, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 64, 29.
Thérèse Gregorec, Maison centrale de Graz ; 18, 1.
Catalina Mas, Maison Saint-Nicolas de Valdemore ; 62, 40.
Marie Picard, Hospice de la Grand'Combe, France ; 46, 27.
Anne Gandt, Maison centrale de Graz ; 26, 7.
Jeanne Jurie, Maison de Charité, paroisse Saint-François-Xavier,
à Paris ; 76, 49.
Eugénie Delahaye, Hôpital du Val-de-Grâce, à Paris ; 47, 14.
Marie Devé, Maison Saint-Vincent à l'Hay, France ; 31, 4.
Emilienne Bonvoisin, Maison de la Providence à Paris ; 71, 44.
Germaine Raval, Hôpital de Lorca, Espagne ; 66, 42.
Jeanne Granaud, Miséricorde de Pau, France ; 82, 52.
Anna Pissarello, Maison centrale de Turin ; 78, 56.
Emma Kobalj, Hôpital général de Graz, Autriche ; 19, 3.
Justine Puel, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Malaga ; 67, 43.
Jeanne Geniès, Hospice de la Grave à Toulouse ; 77, 57.
Mary M^e Faul, Hôpital Sainte-Agnès à Baltimore, États-Unis ;
61, 40.
Emilie Clouet, Maison de Charité de Valognes, France ; 80, 61.
Jeanne Courtinade, Hospice d'Uzès, France ; 26, 2.
Maria Echevarria, Maison de Charité de Saint-Sébastien, Espa-
gne ; 53, 30.
Maria Garriga, Collège d'Oviedo, Espagne ; 23, 4.
Joséphine Bezljaj, Ecole de Gamlitz, Autriche ; 29, 8.
Agnès Poznié, Clinique de Budapest, Autriche ; 21, 2.
Marie Cassoni, Maison centrale de Turin ; 87, 63.
Thérèse Sealambrino, Maison centrale de Naples ; 62, 41.
Barbara Mausing, Asile des Enfants-Trouvés de Buffalo, États-
Unis ; 42, 23.
Marguerite Lamy, Maison de Charité de Chauny, France ;
60, 39.
Léonie Sion, Hospice de Jérusalem ; 57, 36.
Anne de Manneville, Maison centrale d'Alger ; 29, 8.
Louise Joubert, Hôpital militaire de Marseille ; 73, 39.
Jeanne Armborst, Orphelinat de garçons à Graz ; 25, 3.

- Félicité Robert, Hospice de Criel, France ; 72, 49.
Honora Hickey, Hôpital de la Charité de la Nouvelle-Orléans, États-Unis ; 33, 7.
Maria Bracco, Hôpital militaire d'Ancône, Italie ; 67, 44.
Thekla Weichselbaumer, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 47, 20.
Maria Larequi, Hôpital général de Madrid ; 75, 52.
Maria Benet, Hôpital de Manrèse, Espagne ; 63, 41.
Francisca Castiella, Hospice des Enfants-Trouvés à Pampelume, Espagne ; 29, 6.
Josefa Campdelacrem, Bienfaisance de Valence, Espagne ; 27, 7.
Encarnacion Gomez-Santaella, Hôpital de Léon, Espagne ; 64, 31.
Hunigunde Schutz, Hôpital général de Laibach, Autriche 38, 17.
Léocadie Hartwich, Maison centrale de Culm ; 31, 9.
Noémie Boissier, Hôpital civil de Constantine, Algérie ; 30, 10.
Marie Desbordes de Jansac, Maison de Charité de Chasseneuil, France ; 70, 34.
Nerguise Eivase, Maison de la Providence d'Ourmiah, Perse ; 71, 53.
Ellen O'Brien, Hôpital de San José, États-Unis ; 60, 39.
Adélaïde Vien, Maison principale à Paris ; 55, 30.
Elisa Rivat, Hôtel-Dieu de Rennes ; 40, 13.
Rachel Blackburne, Maison centrale d'Emmitsburg ; 86, 62.
Marie Vignal, Hôtel-Dieu de Châteaudun, France ; 66, 44.
Louise Duboucher, Hôpital militaire de Lyon ; 71, 45.
Amabilia Delfino, Asile N.-D.-du-Carmel, à Buenos-Ayres ; 28, 8.
Pauline Valenzani, Maison centrale de Turin ; 61, 34.
Marie Bonini, Maison centrale de Turin ; 68, 45.
Anne Barzaghi, Hôpital militaire de Parme ; 25, 3.
Marie Crivelli, Maison centrale de Sienne ; 71, 50.
Ignacia Ramos, Hôpital de l'Enfant-Jésus de Madrid ; 29, 1.
Marie Pomel, Maison principale à Paris ; 39, 17.
Françoise Fargayrettes, Hôtel-Dieu de Nogent-sur-Seine, France ; 61, 36.
Marie Laval, Maison de Charité de Montolieu, France ; 82, 62.
Marie Touyères, Maison centrale de Constantinople ; 36, 10.
Anne Csoboth, Ecole de Pinkafeld, Autriche ; 19, 2.
Joséphine Halcher, Hôpital général de Graz ; 31, 1.
Louise Rey, Maison de Charité, paroisse Saint-Louis-en-l'Île à Paris ; 46, 27.

- Maria Ponciano, Hôpital de Tarma, Pérou ; 41, 16.
Marie Escalon, Maison centrale de Naples ; 53, 36.
Marie Larcebeau, Hospice de Donéra, Algérie ; 72, 48.
Louise Duval, Hospice de Donéra, Algérie ; 30, 9.
Julienne Darodes, Ecole de Lagny, France ; 60, 38.
Cécilia Capelle, Maison de Charité, paroisse Saint-Pierre de Montrouge à Paris ; 59, 36.
Mathurine Benoît, Maison de Charité, paroisse Notre-Dame à Paris ; 66, 45.
Marie Halligan, Orphelinat des garçons à Liverpool, Angleterre ; 69, 47.
Jacinta Perez, Ecole de l'Immaculée-Conception de Barcelone ; 26, 3.
Maria Garriga, Hôpital de Barbastro, Espagne ; 31, 8.
Maria Andueza, Hôpital de Barbastro, Espagne ; 64, 32.
Thérèse Wimmer, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 60, 38.
Amalia Troha, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 25, 5.
Marie Euphémie Duchâteau, Maison Saint-Michel à Boulogne, France ; 34, 4.
Marcelina Gonzalez, Hospice de Grenade, Espagne ; 25, 6.
Maria Morell, Ecole de Bétera, Espagne ; 27, 8.
Joséphine Lajolo, Hôpital de Saluces, Italie ; 42, 22.
Bronislase Majka, Maison centrale de Culm ; 28, 7.
Marie Durand, Maison de Charité Saint-Germain-des-Prés à Paris ; 69, 45.
Julie Poulliaude, Hospice Saint-Charles à Rochefort, France ; 75, 50.
Catherine Bilsak, Hôpital général de Graz ; 29, 8.
Eustochia Policandriotti, Maison de Marie à Smyrne ; 34, 15.
Agnès Zareba, Hôpital de Maryampol, Pologne ; 67, 50.
Jeanne Magnin, Maison de Charité Saint-Seurin à Bordeaux ; 71, 54.
Elisabeth Mullery, Orphelinat Saint-Vincent de Détroit, États-Unis ; 64, 44.
Marguerite Mac Grath, Hôpital temporaire de Buffalo, États-Unis ; 36, 11.
-

NOTICES

Voici la liste des intéressantes et édifiantes notices des Sœurs publiées dans la Circulaire de la très honorée Mère Kieffer aux Filles de la Charité, le 1^{er} janvier 1904 :

- | | | |
|-----------------|---|--|
| 1902, 27 mai. | Sœur Barbe HEBENSTREIT, décédée à l'Orphelinat (Circ. 1904, p. 4-6). | SILLEINT
(Autr.-Hongrie). |
| 1902, 28 juill. | Sœur Carmen VERA, à l'Hôpital de San Antonio (Circ. 1904, p. 6-11). | MAYAGUEZ
(Ile de Porto-Rico). |
| 1902, 3 août. | Sœur Marie-Françoise EM-MANUELLIE, à la Maison de Charité (Circul. 1904, p. 11-15). | VERVIERS
(Belgique). |
| 1902, 9 sept. | Sœur Honorat LOGSDON, à l'orphelinat (Circ. 1904, p. 15-22). | LOS ANGELES
(Californie, Et.-Unis). |
| 1902, 26 déc. | Sœur Ellen HÆY, à l'Hôpital Sainte-Marie (Circ. 1904, p. 23-26). | ROCHESTER
(Etats-Unis). |
| 1902, 22 sept. | Sœur Céline RIDEZ, à l'Hospice (Circ. 1904, p. 26-33). | THUIN
(Belgique). |
| 1902, 22 sept. | Sœur Catherine SABATIER, à la Maison de Charité (Circ. 1904, p. 34-37). | NARO
(Italie). |
| 1902, 30 oct. | Sœur Mathilde DUMAS, à l'Hôpital Iacoviello (Circ. SANT'ERAMO IN COLLE 1904, p. 37-40). | (Italie). |
| 1902, 6 nov. | Sœur Catherine-Julie GOTTOFREY, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 40-54). | SIENNE
(Italie). |
| 1902, 3 déc. | Sœur Cécile ALVARO, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 54-58). | MADRID
(Espagne). |
| 1902, 14 déc. | Sœur Virginie MAGAUD, à l'École libre (Circ. 1904, p. 58-62). | BISKRA
(Algérie). |

- 1902, 19 déc. Sœur Marie BONNAL, à l'Hôtel-Dieu (Circ. 1904, p. 62-65). CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).
- 1902, 24 déc. Sœur Marie COUTAREL, à l'Hôtel-Dieu (Circ. 1904, p. 65-73). CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).
- 1903, 2 janv. Sœur Maria VALLANIA, au Conservatoire Torlonia (Circ. 1904, p. 73-75). ROME (Italie).
- 1903, 6 janv. Sœur Marie - Madeleine MAGONDEAUX, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 75-77). ALGER (Algérie).
- 1903, 15 janv. Sœur Marie-Claire DE BACHELIER D'AGÈS, à l'Hôpital général (Circ. 1904, p. 77-81). MONTPELLIER (France).
- 1903, 31 janv. Sœur Louise ASINELLI, à la Maison Saint-Joseph (Circ. 1904, p. 81-84). NING-PO (Chine).
- 1903, 14 fév. Sœur Marie PRAXMARER, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 84-88). SALZBOURG (Autriche).
- 1903, 20 mars. Sœur Delphine SIMON, à l'Hôtel-Dieu (Circ. 1904, p. 88-102). CASTRE (France).
- 1903, 29 avr. Sœur Marie-Anne DAVIS, à l'Hôpital Saint-Joseph (Circ. 1904, p. 102-111). PHILADELPHIE (Etats-Unis).
- 1903, 1^{er} mai. Sœur Julie SERVAIS, à l'Hôpital (Circ. 1904, p. 111-116). AVELLINO (Italie).
- 1903, 9 août. Sœur Marie LAMARTINIE, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 116-145). NAPLES (Italie).
- 1902, 17 août. Sœur Marie PEREZ, à la Maison centrale (Circ. 1904, p. 146). NAPLES (Italie).
- 1902, 22 oct. Sœur Marie BLANC, à la Maison de Charité (Circ. 1904, p. 146). SOISSONS (France).

- | | |
|--|-----------------------------|
| 1902, 17 sept. Sœur Marie MAUREL, à la
Santa Casa (Circ. 1904,
p. 146). | RIO DE JANEIRO
(Brésil). |
| 1902, 27 sept. Sœur Marie COLLIAUX, à
la Maison de Charité
(Circ. 1904, p. 146). | YVRÉ-L'EVÊQUE
(France). |

GRACES

ATTRIBUÉES A LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Extrait d'une lettre de la sœur TONARELLI, supérieure à l'hôpital de la marine de Spezia à sœur LEQUETTE, visitatrice à Turin.

5 décembre 1903.

Je tiens à vous faire part, ma respectable sœur, d'une grande consolation que nous avons toutes éprouvée, le jour même de la fête de notre chère Médaille, 27 novembre dernier. Dans le courant dudit mois, entrant à l'hôpital, pour maladie de peu d'importance, un homme dont les conditions d'âme étaient autrement graves!... Tout jeune encore, il avait été enrôlé dans la secte maçonnique et depuis de longues années, il n'avait pas mis le pied en une église. A ceux de nos malades qu'il voyait se rendre à la chapelle de l'hôpital, il déclarait hautement que, pour lui, il se garderait bien d'y entrer... ; mais la très sainte Vierge l'attendait au jour béni du 27. Notre bon et révérend chapelain fit au soir même de ce jour, une pieuse et consolante instruction, se rapportant tout entière à l'apparition de Marie immaculée à sœur Catherine, et, bien entendu, à la *Médaille miraculeuse*. Notre franc-maçon, tout à fait spontanément, voulut y assister, « par pure curiosité, disait-il, puisque je ne crois à rien ». Après la petite conférence, le chapelain distribua à tous les malades la sainte médaille, préparée avec le cordon, pour que chacun puisse la porter au cou. Notre pauvre égaré se présenta lui aussi, pour la

prendre ; puis moitié riant, moitié sérieux, il se la passa au cou comme les autres. Après cette petite cérémonie, la cloche du coucher de nos malades sonna et chacun gagna son lit ; mais notre convalescent ne put fermer l'œil ; il était tout ému, et il était facile de comprendre que la grâce du repentir agissait en son âme !... Et, de fait, dès le matin il demanda lui-même à faire une bonne confession, ajoutant qu'il ne se sentait plus le même homme, et que la médaille qu'il avait mise au cou par plaisanterie, l'avait transformé. Puis, il voulut sans retard écrire au chef de la société maçonnique, déclarant qu'il n'appartenait plus en rien à cette secte.

Le 3 courant, il est sorti de l'hôpital, heureux et content, assurant à ses compagnons n'avoir jamais goûté une telle paix et un tel bonheur.

VARIÉTÉS

Lettre de Mme NECKER à Mme DE LA FAYETTE sur les Filles de la Charité.

Nous devons au comte d'Haussonville, écrit le journal *le Temps* (25 septembre 1903), l'obligeante communication d'une lettre de Mme Necker à Mme de la Fayette, dont il a trouvé le brouillon dans les archives du château de Coppet (Suisse). La lettre fut écrite, vraisemblablement, en 1791. On ne saurait plaider la cause des Sœurs de Charité avec plus de noblesse et plus de charme. Les circonstances présentes donnent un intérêt particulier à la lettre que nous publions. On sait que Mme Necker appartenait à la religion réformée.

A Madame de la Fayette.

J'ai lu, madame, avec émotion, la charmante et excellente lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Serait-il possible que votre crédit, uniquement consacré à la protection de la vertu, ne pût empêcher la destruction des sœurs

de charité. Quoi, madame, il est donc bien vrai qu'on pense à les supprimer, ou, ce qui produirait le même effet, qu'on veut exiger d'elles un changement de régime. C'est ainsi que m'en écrit une fille de cet ordre, distinguée par son bon esprit et par l'ascendant qu'il lui donne sur toute sa communauté. La crainte et la douleur se sont déjà emparées de ces âmes timides et les troublent dans leurs saintes fonctions. Je me jetterois à vos genoux, madame, je me jetterois à ceux de M. de la Fayette si je pouvois croire qu'il fallût vous exciter à un acte de bienfaisance.

Je vous parle ainsi, madame, après un examen de quatorze ans, après avoir acquis une connaissance intime de la gestion des sœurs de Saint-Lazare dans tous les hôpitaux dont elles sont chargées, soit par entreprise, soit en régie, après les avoir employées dans des objets publics et particuliers, et je crois pouvoir attester la supériorité de cet établissement sur tous les autres du même genre. Sans doute, il est moins parfait qu'il n'étoit du tems de saint Vincent-de-Paul, et en sortant pour ainsi dire de la pureté de sa pensée, sans doute, il subit aussi la loi des dégradations attachée à la faiblesse humaine; mais des administrateurs zélés corrigent aisément les défauts des sœurs qui leur sont confiées, et l'on ne trouvera dans aucune espèce d'ordre ni de personne une sensibilité plus douce et plus constante, une piété plus éclairée, plus incapable de se rebuter, une économie plus exacte et une probité plus scrupuleuse.

L'on ne doit pas s'en étonner, ce sont les seules religieuses hospitalières que leurs vœux obligent à servir les pauvres sans intermédiaire; des soins pénibles se joignent continuellement en elles à des idées morales et à des douces espérances; leurs jours, depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sont une suite de sacrifices faits à la bienfaisance. Aussi cette éducation, la plus belle de toutes, a-t-elle une influence extraordinaire et presque miraculeuse, puisque, malgré les travaux, le danger des contagions, les

dégoûts de toute espèce, et la soumission entière de leur volonté à leur supérieure, je n'ai pas eu de connaissance pendant quatorze ans qu'une seule de ces filles ait quitté sa communauté volontairement et cependant, leurs vœux n'étant qu'annuels, l'on peut les regarder comme absolument libres. Pour avoir, madame, une preuve de leur vertu persévérante, vous n'auriez qu'à vous rendre à Saint-Lazare : c'est la maison qui contient à Paris deux âges de la vie de ces personnes destinées au service des pauvres ; les filles novices et les filles décrépites. Vous demanderiez d'être introduite dans une salle des vieilles, à l'établissement de laquelle nous avons eu le bonheur de contribuer, vous y verrez près de quatre-vingts infirmes qui ont consacré soixante et soixante-dix ans de leur vie à soigner les malheureux, sans jamais penser à user de leur droit de liberté, et qui viennent achever de mourir dans un repos dont elles s'affligent, en jouissant cependant avec délice du souvenir de leur vie passée.

C'est à tort, madame, qu'on croirait pouvoir toucher à leur régime sans altérer leurs principes et leur conduite. L'habitude d'une soumission absolue, celle de n'avoir aucune possession particulière n'est pas indifférente à l'exercice de leurs devoirs. Ce n'est pas une chose si simple que de consacrer toute sa jeunesse, tous les instants de sa vie à soulager des malheureux dont la grossièreté morale repousse souvent autant que les infirmités corporelles, et quand on a réussi à établir ce merveilleux enchaînement de bienfaisance, de piété et d'obéissance, il faut trembler d'en approcher dans la crainte d'y déranger quelque chose, ne fût-ce qu'avec un souffle. L'instituteur de Saint-Lazare se connaissait en esclavage et en liberté, car il avait cru gagner à sacrifier cette liberté en se faisant galérien pendant sept ans pour conserver à un vieillard les soins d'un tendre fils, et c'est dans ce principe que la vertu est toujours le premier de tous les biens, sans excepter la liberté, qu'il fonda les sœurs de Charité.

Je ne pouvois suffire, pendant le ministère de M. Necker, aux demandes qui m'étoient faites de toutes les villes, et villages du royaume pour obtenir une de ces excellentes filles, dont le nombre est malheureusement trop circonscrit. Souvent, l'on étoit obligé de les suppléer par des personnes tirées d'institutions imitatrices, mais toujours fort inférieures à celles de Saint-Lazare, preuve que ce régime a des avantages sur tous les autres. Enfin, madame, puisse le sort des Sœurs de la charité dépendre de vous, car vous êtes un ange sur la terre et peut-être s'y méprendrait-on dans le ciel. Pour moi, dépositaire pendant longtemps des plaintes de l'humanité souffrante, j'attends avec anxiété le résultat de vos efforts, mais s'ils étaient sans succès, je ne pourrais m'empêcher de considérer la destruction de cet établissement protecteur et consolateur des plus basses classes du peuple, comme une punition du sang qu'il a versé et des barbaries qu'il a exercées. Il n'a point eu de pitié, il n'en trouvera plus. Mon cœur se serre en prononçant ces tristes paroles. Au milieu de tant d'horreurs, votre douce image vient me consoler, je vous vois infatigable dans le bien, inébranlable dans vos principes; je vois à côté de vous un grand homme souvent l'idole de la renommée et souvent victime comme nous de la plus noire calomnie. Je me trouble; l'avenir n'est plus pour moi qu'un nuage sur lequel l'on lit en gros caractères : *vanité des vanités*, mais votre vertu n'est pas une vanité. Qu'il m'est doux d'avoir encore une occasion de lui rendre hommage et de me rappeler au héros qui vous embellit de sa gloire, mais que vous couvrez aussi de vos ailes !

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

221. — SIXIÈME LETTRE D'UN BIBLIOTHÉCAIRE

Paris, rue de Sévres, 95, ce 15 décembre 1903.

Je me propose dans cette dernière lettre, Monsieur et cher-collègue de mettre sous vos yeux un tableau des archives ou des sources que nous pouvons consulter, soit pour confirmer ce qui a été déjà écrit dans les livres que j'ai mentionnés dans mes lettres précédentes, soit pour développer certains points d'histoire sur les sujets qui se rapportent à la famille religieuse de Saint-Vincent-de-Paul dont nous établissons la bibliographie.

En ce temps de recherches historiques, assez fréquemment on nous demande des indications sur les sources à consulter lorsqu'on traite de saint Vincent de Paul et de ses œuvres. Par les indications qui vont suivre il sera assez facile désormais de se renseigner et de s'orienter dans les recherches que l'on peut avoir à faire.

La Congrégation de la Mission, fondée en 1625 par saint Vincent de Paul, avait ses archives qui furent livrées au pillage en 1789, lorsque la maison de Saint-Lazare fut saccagée au début de la Révolution. Une partie est allée en 1792 dans les grands dépôts littéraires de Paris ; quelques épaves sont revenues à la maison-mère de cette Congrégation et ont servi de base à de récentes archives.

De là diverses séries dans ces indications que nous allons donner sur les archives de la Congrégation de la Mission. Nous indiquerons d'abord ce qui se trouve dans les bibliothèques publiques ou aux Archives nationales à Paris ; et ensuite ce qui se trouve à la maison-mère actuelle de cette Congrégation.

Il ne sera pas hors de propos, nous semble-t-il, de donner quelques renseignements généraux sur ce que sont devenues les anciennes archives de Saint-Lazare. Après cela nous indiquerons ce qui se trouve de pièces intéressantes à notre point de vue dans les bibliothèques publiques de Paris : Bibliothèque nationale, bibliothèque de l'Arsenal, bibliothèque Mazarine, bibliothèque de Sainte-Geneviève, et aux Archives nationales, puis enfin aux Archives de la maison-mère actuelle de la Congrégation de la Mission.

1^o RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Dans l'ouvrage intitulé *les Anciennes Bibliothèques de Paris*, par Alfred Franklin (Paris, Imprimerie nationale, 1873, t. III, p. 11 et suiv.), on lit ensuite ce qui suit :

« L'origine de cette maison des Lazaristes a été le sujet de longues controverses. Il semble établi aujourd'hui que l'emplacement du sé-

minaire de Saint-Lazare fut d'abord occupé par un monastère dédié à saint Laurent . Ce couvent avait déjà disparu en 1110 pour faire place à un hôpital de lépreux, placé sous l'invocation de saint Ladre ou Lazare ¹.

« A une époque qu'il est fort difficile de déterminer, cette maison fut donnée à des chanoines de Saint-Victor, qui la laissèrent peu à peu déperir. Enfin, en janvier 1632, Adrien Lebon, leur prieur, l'offrit à Vincent de Paul , pour augmenter l'œuvre des Missions, qu'il avait commencées huit ans auparavant, au collège des Bons-Enfants ²... » Suivent, sur la bibliothèque de Saint-Lazare, des détails analysés dans notre première lettre (*Annales*, t. 67, p. 307).

« La maison de Saint-Lazare, continue-t-il, fut transformée en prison par la Révolution, elle sert encore aujourd'hui de Maison de détention pour femmes. L'immense enclos qui en dépendait a été plus tard sillonné de rues et couvert de constructions, parmi lesquelles on remarque l'hospice de La Riboisière, la gare du chemin de fer du Nord et l'église de Saint-Vincent-de-Paul. »

C'est dans les dépôts publics que se retrouvent beaucoup de documents et de livres qui constituaient à la fin du dix-huitième siècle les archives et la bibliothèque de la maison de Saint-Lazare et du séminaire de Saint-Charles, annexe de la maison de Saint-Lazare et bâti dans son enclos, ainsi que de l'établissement des Bons-Enfants, plus tard de Saint-Firmin, où avaient résidé saint Vincent de Paul et ses premiers compagnons.

Dans une notice intitulée *les Manuscrits du cardinal Mazarin*, par A. Franklin, administrateur de la bibliothèque Mazarine, p. 19 placée en tête du *Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque Mazarine* par Auguste Molinier, bibliothécaire au palais de Fontainebleau (Paris, Plon, 1885, 4 vol., t. 1), on lit :

« ... Fait certainement unique dans l'histoire, l'Etat se trouvait alors, (à la Révolution), possesseur d'environ huit millions de volumes, provenant de confiscations. Il s'était emparé de toutes les bibliothèques appartenant aux communautés religieuses, il avait saisi les livres trouvés chez les émigrés, et des ballots expédiés par nos généraux arrivaient sans cesse des pays conquis. Paris à lui seul avait fourni un million huit cent mille volumes, et tant de trésors accumulés étaient devenus bientôt un embarras. On les avait entassés dans

1. « Il en est question dans Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. VI cap. IX. »

2. « Lemaire, *Paris ancien et nouveau*, t. II, p. 67.

Et Saint Ladre li bons mesiaus,

« Et saint Ladre le bon lépreux, dit l'auteur anonyme des *Moustiers de Paris*, en 1270. (Méon, *Fabliaux*, t. II, p. 287.) »

3. « Piganiol de la Force, *Description historique de Paris*, t. III, p. 423. »

4. « Voyez Abelly, *Vie de Vincent de Paul*, liv. I, chap. XIII, p. 94 et suiv. »

5. « Un million huit cent mille à Paris, six millions en province. Voyez J.-B. Labiche, *Notice sur les dépôts littéraires*, p. 30 et 68. »

huit grands dépôts, dont les plus considérables étaient établis chez les Jésuites de la rue Saint-Antoine¹, au couvent des Cordeliers², à celui des Capucins de la rue Saint-Honoré³, etc., etc.

« Pour se partager les dépouilles qu'ils renfermaient, trois bibliothèques seulement restaient debout, la Bibliothèque du Roi, devenue Bibliothèque nationale, la bibliothèque Mazarine, devenue Bibliothèque des Quatre-Nations et la bibliothèque de l'abbaye Sainte-Genève, devenue bibliothèque du Panthéon ; une quatrième, celle de l'Arsenal, allait prendre naissance au milieu de ces ruines. Vers la fin de l'année 1794, les dépôts littéraires furent ouverts aux bibliothécaires des quatre établissements que nous venons de citer, et ils eurent l'autorisation d'y puiser à leur gré, afin de compléter les collections confiées à leurs soins. Une réserve cependant était faite en faveur de la Bibliothèque nationale, à laquelle on attribuait exclusivement tous les manuscrits⁴... »

Au sujet de l'assertion contenue dans la dernière phrase de cette citation et qui ne doit pas être prise à la lettre, voyez l'*Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal*, p. 430, tome VII du *Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, par Henry Martia (Paris, Ploa, 1889).

2° BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (rue de Richelieu, 58).

a) Département des Manuscrits. — Voici quelques indications qu'on peut lire dans le *Catalogue général des Manuscrits français*, par Henri Omont (Paris, Leroux, rue Bonaparte, 28, 1895) ; *Ancien supplément français*, t-III, n^o 6171-15369 du *fonds français* :

N^o 9765. « Grand catéchisme de la Congrégation de la Mission. » — Dix-huitième siècle. Papier. 435 pages (Supplément français 2639).

N^o 10565. « Recueil de pièces, originales et copies, manuscrites et imprimées, concernant la réforme des Ordres religieux en France au dix-huitième siècle... »

« Lettre latine de saint Vincent de Paul sur les désordres de l'abbaye de Longchamp » (25 octobre 1652) ; copie publiée en 1827 ; in-8, fol. 480.

N^o 13515. « Ordre pour ceux qui vont en Mission... »

Fol. 27. « Avis et résolutions des assemblées générales tenues en 1668 (et 1673) touchant les Missions. » — Dix-septième siècle. 35 feuillets (Supplément français 5591).

N^o 23204. « Papiers et lettres d'Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne.

1. « Aujourd'hui collège Charlemagne et église Saint-Paul-Saint-Louis. »
2. « Devenu la clinique de l'école pratique de la Faculté de médecine. »
3. « Sur son emplacement, on a percé la rue Castiglione, la rue du Mont-Thabor et la partie de la rue de Rivoli sur laquelle s'élève l'hôtel Continental. »
4. « Décret du 7 messidor an II, art. 12. »

« Le premier volume contient, en plus des nombreuses minutes ou des originaux de H.-A. de Loménie ou de son commis Ch. de Roquette ou La Roquette, et de Louis XIV..., des lettres de... saint Vincent de Paul (fol. 152). »

Le « Dépouillement alphabétique des Inventaires du fonds français et des nouvelles acquisitions françaises », ou Table générale manuscrite des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, dit que cette lettre de saint Vincent est adressée « à M. de la Roquette, secrétaire du comte de Brienne ».

Le *Catalogue général des Manuscrits français*, par Henri Omont (Paris, Leroux, 1900); *Nouvelles acquisitions françaises*, signale aussi :

N° 717. « Recueil de lettres ou pièces autographes de personnages et écrivains célèbres, du quinzième au dix-neuvième siècle.

« Lettres de... saint Vincent de Paul (1643). »

Le numéro 14453 du fonds français est un manuscrit qui contient le cérémonial de la chapelle royale du château de Versailles, le règlement des séminaristes, et celui des enfants de chœur. Il est reproduit par les *Analecta Juris Pontificii*, 12^e série, 109^e livraison, p. 902. Cette revue donne auparavant les lettres patentes de Louis XIV d'avril 1682, confiant aux Prêtres de la Mission le service divin de sa chapelle royale de Versailles.

b) Au département des Imprimés signalons seulement :

« Recueil des Relations contenant ce qui s'est passé pour l'assistance des pauvres, entre autres de ceux de Paris et des environs et des provinces de Picardie et de Champagne, pendant les années 1650, 1651, 1652, 1653 et 1654 (Paris, chez Savreux, libraire et relieur ordinaire du Chapitre de l'Église de Paris, au Parvis Notre-Dame, aux Trois Vertus). In-4 de 130 p. R, 8370.

3^e BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL (rue Sully, 3).

Dans l'*Histoire de la bibliothèque de l' Arsenal* déjà citée, on lit (p. 507) :

« On trouve à l' Arsenal beaucoup de livres imprimés venus de la Congrégation de la Mission, maison de Saint-Lazare de Paris ; mais les manuscrits de cette origine, qui sont assez nombreux à la Mazarine, se rencontrent rarement sur nos rayons. Je n'en ai reconnu que sept (les numéros 608, 881, 1229, 2676, 3250, 3877, 4011). »

N'offrent d'intérêt spécial que les ouvrages mentionnés (*Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque de l' Arsenal*, t. II, p. 359) :

« 1229 (52 bis. J. L.). *Regulæ Directoris seminarii interni*. Séminaire des Missions. — A la fin : *Ex actis XI conventus generalis congregationis Missionis*. 1747. Fol. 7 : *Index librorum quibus ubi possit director seminarii*. — 7 feuillets, 216 sur 166 millim. Écriture du dix-huitième siècle. Couvert en carton marbré. »

Et le numéro suivant (t. III, p. 355) :

« 3396 (82 ter. H. F.). *La vie de M. René Divers, prestre de la*

Congregation de la Mission, mort à Chateaufort (sic), dans le diocèse d'Orléans, où il faisoit actuellement mission, l'an 1710, le 19 novembre. — P. 186 : *Conseils de piété de M. Divers.* — Papier 197 p., 222 sur 163 millim. Ecriture du dix-huitième siècle. Cartonné. »

Enfin, dans le même catalogue, t. IX, *Archives de la Bastille*, p. 21 (t. IV, p. 21) :

« 10182. — *Lazaristes*. Lettres de l'abbé Couty, prêtre de la Congrégation ; l'une d'elles au sujet de la canonisation de saint Vincent de Paul (1736). »

Pour savoir ce qu'est devenue une partie des livres de la bibliothèque de l'ancien Saint-Lazare, il faudrait consulter, à la bibliothèque de l' Arsenal (aux manuscrits), les *Archives des Dépôts littéraires*, 27 volumes. Voy. le *Catalogue des Manuscrits* de cette bibliothèque, t. VI, p. 204-221.

4° BIBLIOTHÈQUE MAZARINE (quai de Conti, 23).

C'est, nous l'avons dit, à cette bibliothèque que sont échus un grand nombre de manuscrits de l'ancienne maison de Saint-Lazare.

Extraits du Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque Mazarine, par Auguste Molinier (Paris, Plon, 4 volumes) :

« 275. (1387) — *Commentaire ou explication littérale de l'Apocalypse de saint Jean apôtre*, par M. MICHEL, missionnaire, cy devant supérieur du séminaire de Bordeaux. — A Bordeaux, le... juin, l'an de Notre-Seigneur 1718. » — A la suite de l'Apocalypse, « Commentaire ou explication littérale du chap. VII de la prophétie de Daniel », et *Expositio psalmi LXVII litteralis*. (En latin.) — 248 feuillets ; année 1718. Ecriture de plusieurs mains. — (*Catalogue des Manuscrits*, t. I, p. 100.)

« 1216 (2300). — M. Jolly, général de l'ordre de la Mission. Collection de lettres autographes à Mme de Miramion. Ce premier volume renferme les lettres de janvier 1682 au 25 décembre 1691. La plupart ont encore leurs cachets.

« 1217 (2300 A). — Autre série de lettres du même à la même, ne portant comme dates que le quantième et le jour de la semaine.

« 1218 (2300 B). — Autre série (1677-1681).

« 1219 (2300 C). — Autre série (1691-1695.) — (*Catalogue*, t. II, p. 39.)

« 1250 (2195). — « Livre contenant les marques d'un homme juste, « dédié à la sérénissime reine de Pologne, assise présentement sur le « trône de ce grand Roy. » La dédicace est signée : A. DURAND, *indigne prestre de la congrégation de la Mission*. On trouve ensuite : « TRAITÉ contenant les caractères ou les marques d'un homme « juste et fidèle serviteur de Dieu, tirées de quelques versets du cha- « pitre second du livre de la Sagesse, avec quelques maximes d'une

« solide dévotion. » — Au f. 143 : « Trente MAXIMES sur la morale chrétienne qui sont comme autant de principes et de marques d'une solide dévotion. » — F. 196. « Traduction d'une oraison latine faite par saint Augustin pendant le siège d'Ypone. » 203 feuillets ; dix-septième siècle. Reliure du temps en maroquin rouge. — (*Catalogue*, t. II, p. 45.)

« 1804 (3022). — « Le Bon Missionnaire ou la vie de M. Martin. » Ecrite à Rome ; traduction de l'italien. — Dix-septième siècle. » (*Catalogue*, t. II, p. 245.)

« 2006 (1643). — Recueil de pièces historiques...

« 5. *Mémoire* pour la découverte de la mer de l'Ouest. » Par Bobé, prêtre de la Congrégation de la Mission (1718). Relatif à l'océan Pacifique. — 44 feuillets. Copie avec corrections autographes, faites peu après 1720. Dans un portefeuille in-fol. — (*Catalogue*, t. II, p. 315-316.)

« 2446 (2977). — 1. *Leben des zehrwürdigen Dieners Gottes Vincentii a Paulo, Stifters und ersten Generals der Congregation der Mission. Das ander Buch.* » Le manuscrit ne renferme que le second livre.

« 2. *Regel oder gemeine Constitutiones der Congregation der Mission.* » Traduction de la règle française, datée de 1699.

« 3. *Des particular oder des Ortes-Superioren Regulen.* »

« 4. *Recueil de quelques lettres et de plusieurs autres choses touchant la béatification, la vie et les vertus du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul.* — Fait à l'Hôtel royal des Invalides, au mois de septembre de l'année 1708. » En français.

« 5. Courts tableaux chronologiques d'histoire universelle ; listes de rois, de papes (jusqu'à Clément X).

« 423, 344, 114 et 34 p. Dix-septième et dix-huitième siècle. — (*Catalogue*, t. II, p. 436.)

« 2449 (3035). — *La vie du dévot serviteur de Dieu, frère Alexandre Véronne, coadjuteur de la Congrégation de la Mission.* » La dédicace à la Congrégation est signée : P. Chollier, et datée de Saint-Lazare-lez-Paris, 2 février 1688 ; en tête deux lettres à l'auteur, de André Lescuyer, supérieur de Saint-Cloud (24 mars 1689) et de Gabriel Savoye, directeur du séminaire interne de Saint-Lazare (16 mai 1689). — Manuscrit autographe de Chollier. Dix-septième siècle. — (*Catalogue*, t. II, p. 437.)

« 3175 (1932). — *La vie de messire Nicolas Treilhe, prêtre de la Congrégation de la Mission.* Mort en 1724. — 145 p. Dix-huitième siècle. — (*Catalogue*, t. III, p. 19.)

« 3727 (2487). « *Exposition méthodique du calendrier romain, selon la réforme qui en a été faite sous le pontificat de Grégoire XIII, en l'année 1582, par un prestre de la Congregation de la Mission, en l'année 1690, nombre d'or 19 et épacte aussi XIX. A Marseille.* » Table à la fin ; figures à la plume. Au volume est jointe une lettre autographe de l'auteur, répondant à des objections de M. Bologne, de

Manosque: la signature a été coupée. — 4 feuillets et 287 p. ; année 1670. — (*Catalogue*, t. III, p. 169.)

« 3815 (1957). — *Synonyma seu dictionarium latino-polonicum, in gratiam et usum eorum qui Polonicam linguam recte discere, scire ac loqui desiderant*. Parisiis, in ædibus S. Ludovici militum domus regis invalidorum, anno Domini 1702. » A la fin, court résumé de grammaire polonaise, en français. — 44 p. Dix-huitième siècle. Les pages 275-342 manquent. Probablement, l'œuvre d'un des prêtres de la Mission envoyés en Pologne. — (*Catalogue*, t. III, p. 189.)

« 3910 (1365). — *Poesis heroica Jacobi de la Fosse, presbyteri Congregationis Missionis*. » Dédicace en latin à Louis Le Fèvre de Caumartin, conseiller du Roi, maître des requêtes, premier président à la Chambre des Comptes, etc. Poésies latines, dont nous indiquons les principales :

« *De sapientia Salomonis, carmen heroicum*. » (Fol. 1-20) etc. 1. 181 feuillets, manquent 177 à 180. Dix-septième siècle. Manuscrit en grande partie autographe. Table du recueil à la fin.

« 3911 (1365 A). — Le même. *Diversa vitæ Christi mysteria*. Contenu : Odes sur les différents événements de la vie du Christ, etc. — 112 feuillets. Dix-septième siècle.

« 3912 (1365 B). — Suites des précédents. Dédié à Lazare de Vento, seigneur de la Baume, « protoconsul Massiliensis », et à Étienne de Puget, évêque de Marseille. — Pièces en l'honneur de plusieurs saints, etc., 176 feuillets écrits. Dix-septième siècle.

« 3913 (1365 C). — Suite du précédent. Détail sommaire :

« Fol. 172. Prières célébrant les victoires de Louis XIV en Hollande, etc. — 166 feuillets, marqués 172 à 338. Dix-septième siècle.

« 3914 (1365 D). — Suite des précédents. P. 51. « *De conceptione immaculata beatæ Virginis*. » En forme de drame, daté de décembre 1659 et de décembre 1674, etc. 516 p., marquées 51-9., 168-353, 401-428, 445-616, 627-686, 708-747. Dix-septième siècle.

« 3915 (1365 E). — Le même. Poésie dramatique ; tragédies de collège ; copie de l'autographe.

« *S. Alexius receptui canens e mundo*. » Septembre 1656, etc. 38 et 350 p.

« 3916 (1365 F). — Suite du précédent.

« 1. Adelonse, tragédie qui sera représentée au séminaire de Saint-Charles, pour la distribution des prix, le mercredi 5 jour de septembre 1663, à une heure précise. A Paris, MDCLXIII. » Sommaire imprimé de quatre pages, suivi de la pièce manuscrite en vers français, etc. Dix-septième siècle.

« 3917 (1365 G). Suite des précédents.

1. Nous supprimons ici et pour les numéros suivants les détails fort intéressants, mais un peu longs pour nous, de l'énumération (*Note de l'éditeur du Répertoire bibliographique*).

« 1. Sommaire en vers de la tragédie de saint Jean Damascène, par un missionnaire, nommé le P. Davy.

« 2. Le même. *Sanctus Athanasius, tragœdia.*

« 3. Le même. *Symeon seu martyr Persæ, tragœdia.*

« 4. Messier, missionnaire, résidant à Troyes en Champagne. *Josaphat, rex Indiæ, tragœdia Christiana*, 1680.

« 5-6. Deux tragédies intitulées *Saint Jean Damascène*. Dix-septième siècle.

« 3918 (1365 H). — Le P. Delafosse et autres. Poésies diverses, etc. 207 p., marquées 1-184 et 217-239. Dix-septième siècle. Plusieurs mains. Saint-Lazare.

« 3919 (2000). — *Odæ in Dominum Salvatorem nostrum*. Odes latines de Jacques Delafosse, renfermant l'histoire de la vie et de la passion du Christ. Table des pièces à la fin du volume. 153 feuillets. Dix-septième siècle. »

A la même bibliothèque Mazarine se trouvent mentionné dans le deuxième Catalogue de la bibliothèque de Saint-Lazare :

Mémoire des Missions où M. des Ortaux, prêtre de la Congrégation de la Mission, a été depuis 1691 jusqu'à 1703, précédé et suivi de diverses choses ascétiques, médicinales et historiques. Ms. in-16.

5° BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE (place du Panthéon).

Extraits du *Catalogue des Manuscrits*, par Ch. Kohler (Paris, Plon, 1893). T. II, 2^e partie, table générale, p. 936:

« Mission (Congrégation de la) ou de Saint-Lazare. Pièces relatives à son établissement dans la maison de Saint-Lazare de Paris et à un projet d'union à la Congrégation de France. — (T. II, 641, 644.)

« Supérieurs des Lazaristes. V. *Bonnet (Le P.)*, *Vincent de Paul (S.)*.

« Débats avec la Congrégation de Saint-Maur, au sujet de l'abbaye de Saint-Méen. (T. I, p. 341, 360; t. II, p. 206.)

« Membres de la Congrégation. V. *Hébert*, *Philopardus (Antoine)*.

« 3241-3243 (Z. f. in-fol. 3^e, — 3^e). — Trois volumes. — Recueil de pièces, en particulier d'ordonnances et de règlements, relatives à la Réformation de l'ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin par le cardinal de La Rochefoucauld, et à l'union des maisons de l'Ordre à la Congrégation de France. A noter dans le vol. Z. f. in-fol. 3^e, les pièces numérotées 32, 33 et 34, relatives à l'établissement des Prêtres de la Mission dans la maison de Saint-Lazare à Paris, et à la cassation de l'abbaye Saint-Victor.

« En tête des deux premiers volumes, il y a un portrait du cardinal de La Rochefoucauld ». Papier et parchemin. Dix-septième siècle. — (*Ibid.*, t. II, p. 64.)

« 3250 (Z. f. in-fol. 5). — Lettres du P. Charles Faure au cardinal de La Rochefoucauld et à divers prélats. — Lettres de divers prélats dont plusieurs italiens. — ... Presque toutes les pièces du volume

sont relatives aux affaires de la *Congrégation de France*, de 1620 à 1650 environ.

« A signaler : *Requête* du P. Boulart au cardinal de La Rochefoucauld contre la conservation des Prêtres de la Mission dans la *Congrégation de France* (fol. 270). — Papier. Dix-septième siècle. — (*Ibid.*, t. II, p. 643.)

« 2552 (Suppl. Z. f. in-4 818). — *Lettres de divers à divers*. — Originaux et copies. -- Voici les noms des auteurs et de quelques-uns des destinataires de ces lettres : Ch. Daniel, Gabriel de Pesteis de Caylus, évêque d'Auxerre, au P. Bonnet, général des Lazaristes ; 1724 (fol. 27). (*Ibid.*, t. II, p. 395.)

« 2552... (V. *supra*). (A la suite de la lettre de l'évêque d'Auxerre à M. Bonnet, on lit) :

« Anthonius Philopardus, de la *Congrégation de la Mission* ; 1724 (fol. 26). — (*Ibid.*, t. II, p. 395)

« Vincent de Paul (Saint). *Lettres aux PP. Boulart et Blanchart et à abbé de Grandmont*, II, 396. — Lettre à l'évêque de Soissons (1639), I, 644. — Lettre à lui adressée par une veuve, II, 647. — Lettres relatives à sa béatification, II, 86. — Mentionné dans une lettre du curé de Louvetot, II, 35. — Lettres de lui, disparues de la bibliothèque Sainte-Geneviève, II, 402, 642. — (*Ibid.*, t. II, p. 1107.)

« 2555 (Suppl. Z. f. in-4 821). — Copie de dix lettres, écrites, de 1650 à 1651, par saint Vincent de Paul au P. Boulart, prieur ; au P. Blanchart, supérieur général de Sainte-Geneviève ; à un anonyme ; à l'abbé de Grandmont. Les neuf premières ont été copiées par le P. Prévôt, qui a écrit au verso du fol. 2 la note suivante : « Ces lettres du B. Vincent sont en original au chartrier de la congrégation de Sainte-Geneviève, dans un volume folio intitulé sur le dos : Lettres de prélats, depuis l'an 1653 jusqu'en 1660. Ce volume est couvert de basane verte et renferme quelques lettres antérieures à 1653. » Le volume mentionné dans cette note doit être le ms. Z. f. in-fol. 3^e ; mais les lettres de saint Vincent de Paul en ont été soustraites. — Papier ; 2 feuillets. Dix-huitième siècle — (*Ibid.*, t. II, p. 396.)

« 3251 (Z. f. in-fol. 6). — A signaler (fol. 323), la copie d'une lettre de saint Vincent de Paul à l'évêque de Soissons, du 15 décembre 1639. — (*Ibid.*, t. II, p. 644.)

« 3265-3337 (Z. f. in-fol. 21-93). Soixante-treize volumes. — Correspondance des génovéfains, pendant les années 1624 à 1649. Originaux... Vol. XIII (Z 33. 426 f. f.)

« Au fol. 283, il y a une lettre sans signature d'une dame veuve, habitant Angers, à saint Vincent de Paul (16 avril 1633). — (*Ibid.*, t. II, p. 646, 647.)

« 1569-1570 (Suppl. D. in-4 459). Deux volumes. — Recueil de pièces et de notes diverses de théologie et d'histoire ecclésiastique, le tout copié par la même main, sauf l'art. 5 du 2^e volume...

« 2^e volume...

« 5 (fol. 50). Lettre du P. Jean de Montenay, abbé de Sainte-Gene-

viève, au pape Clément XI, pour hâter la béatification de saint Vincent de Paul; 26 mai 1706. — Copie, d'une autre main.

« 6 (fol. 53). Lettre du Général de l'Oratoire au même pape, touchant le même objet; Paris, 1706 (s. d. de jour). — (*Ibid.*, t. II, p. 84-86).

« 1452 (D. I. in-4 52). — Recueil. — 1 (fol. 1). Lettre de M. Aubery, prêtre curé de Louvetot (?), au P. (Jacques) Dinet, S. J., touchant la publication de la bulle *Unigenitus*; Rome, 16 juin 1653... Aubery dit au P. Dinet qu'il lui écrit au nom d'un sieur Hallier (François Hallier), plus tard évêque de Cavaillon (?), dont il paraît être le secrétaire, et qu'il lui envoie la copie d'une lettre adressée par Hallier à « Monsieur Vincent », probablement saint Vincent de Paul. — (*Ibid.*, t. II, p. 35.)

« 2570 (Suppl. Z in-4^e, 831).

« 18 (fol. 108). Lettre du maréchal de Brezé, gouverneur de l'Anjou, à M. de la Girardière, gentilhomme angevin, qui n'était pas venu lui rendre ses devoirs, et réponse de M. de la Girardière, 1643. — Copies.

« Aux fol. 72 et 73, il y a des notes modernes sur des lettres de saint Vincent de Paul qui se trouvaient dans le vol. Z. f. in-fol. 3^e, entre les feuillets 334 et 335, et qui en ont disparu. — (*Ibid.*, t. II, p. 400-402.)

« 3245 (Z. f. in-fol. 3^e). « Lettres de Prélats. » (1653-1660). Elles traitent presque toutes d'affaires religieuses, et notamment des intérêts de la Congrégation de France...

« Dans le présent volume se trouvaient ci-devant (entre les fol. 334 et 335 actuels) neuf lettres de saint Vincent de Paul au P. Boulart. — (*Ibid.*, t. II, p. 641.)

« 701 (Suppl. H. in-fol. 105). — Recueil de pièces relatives à diverses églises, abbayes, maisons religieuses.

« 8 (fol. 25). Procès-verbal du 7 août 1746, touchant un débat entre les Bénédictins de Saint-Maur et les Pères de la Mission, à propos de l'abbaye de Saint-Méen, au diocèse de Saint-Malo. Copie (Cf. sur ce même débat les mss n^{os} 739 et suppl. H. f. in-4 596). — (*Ibid.*, t. I, p. 341.)

« 739 (Suppl. H. f. in-fol. 143). — Pièces relatives à un débat entre les Bénédictins de Saint-Maur et les prêtres de la Mission, pour la possession de l'abbaye de Saint-Méen, au diocèse de Saint-Malo; 1646-1658 environ (Voy. sur ce même débat les mss n^{os} 701 et suppl. H. in-4 596). — Papier; 18 feuillets. Dix-septième siècle. (*Ibid.*, t. I, p. 360.)

« 1942 (Suppl. H. f. in-4 596). — Procès entre les religieux bénédictins de Saint-Maur et les prêtres de la Mission, au sujet de la possession de l'abbaye de Saint-Méen, au diocèse de Saint-Malo. Cinq pièces des 20, 24 et 31 juillet, 7 et 28 août 1646. Copies du temps, dont deux faites d'après les registres du parlement de Bretagne et une d'après les registres du Conseil privé du Roi (Voy. sur ce même débat les mss n^{os} 701 et 739).

« Papier, 18 feuillets, 276 sur 178 millim. (pièces 1, 2, 3), 288 sur 180 millim. (pièce 4), 282 sur 208 millim. (pièce 5g). — Dix-septième siècle. Les quatre premières pièces portent l'ancienne cote : carton F., liasse 2, n° 10. — (*Ibid.*, t. II, p. 206.)

« 2533 (Suppl. Z. f. in-4 799). Hébert, prêtre de la Congrégation de la Mission. Lettre. — (*Ibid.*, t. II, p. 387.)

(T. II, 2^e partie). Table générale, p. 857 : « Hébert (François), évêque d'Agen. Pièces émanées de lui ou à lui adressées, à propos des affaires du jansénisme, t. II, p. 367.

« 2500 (Z. f. in-4 7^e). — Recueil de pièces relatives au jansénisme et à la Bulle *Unigenitus*, de 1711 à 1715. — Copies :

« 14 (p. 64). « Lettre (s. d.) de M. de Pontchartrain, secrétaire d'Etat, à M. l'évêque d'Agen, (François) Hébert, au sujet d'une lettre « que cet évêque lui écrivit, le 15 octobre 1711, sur les affaires des « Jésuites avec le cardinal de Noailles » ; suivie (fol. 65) de la « réponse « de M. l'évêque d'Agen » ; s. d. — (*Ibid.*, t. II, p. 366-367).

« 2552. Philopardus (Antoine) de la Congrégation de la Mission. Lettre. — (*Ibid.*, t. II, p. 982.) »

6^e ARCHIVES NATIONALES (rue des Francs-Bourgeois, 60).

C'est surtout aux Archives nationales qu'on retrouve et qu'on peut explorer des recueils considérables de pièces manuscrites, c'est là qu'on rencontre beaucoup de documents intéressant la Congrégation de la Mission.

Des indications utiles sont données dans l'ouvrage intitulé *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, édition Cocheris (4 vol. in-8, Paris, Durand, 1867). On y trouve, au tome III, p. 361 et suivantes, des renvois à la section historique : Série M (ou ordres militaires, collèges, etc.) et Série S (ou Biens des corporations supprimées).

Pour se guider, on peut consulter l'*Inventaire sommaire ou Tableau méthodique des fonds conservés aux Archives nationales* (Paris, 1871) ; première partie : Régime antérieur à 1789 ; p. 511, on lit :

« PRÊTRES DE LA MISSION OU LAZARISTES (Faubourg Saint-Denis) : Fondation de la Congrégation des prêtres de la Mission ; privilèges ; fondations de bourses ; legs, union de diverses cures et du prieuré de Saint-Lazare à la Congrégation de la Mission. M, 209-213.

« Pièces relatives aux missions dans l'Inde, l'île de France, Madagascar, etc. M, 214.

« Fondations en faveur des missions de Saint-Lazare (1625-1787). MM, 534-539.

« Catalogue des Missionnaires (1625-1765). MM, 540, 541, 542.

« Liste des personnes détenues dans la maison des Lazaristes (1692-1734). MM, 543... »

Les titres relatifs à l'établissement de séminaires et de missions des Lazaristes sont classés dans l'ordre suivant :

- Albi, Aleth, Arras, St-Cloud, Paris-Invalides. S, 6699 ;
Agen, Amiens, Angoulême. S, 6700-1 ;
Bayeux, Beauvais, Béziers. S, 6702 ;
Bordeaux, Boulogne, Buglose, Cahors, Cambrai, Châlons, Chartres,
St-Charles ou petit sémi., Chaumont (projet de fondation). S, 6703-4 ;
Dijon, Figeac, Fontainebleau, Fontenay-le-Comte, Langres (projet
de fondation). S, 6705 ;
Lyon, Luçon. S, 6706 ;
Le Mans, Manosque, Marseille, Metz et Crécy. S, 6707 ;
Montauban, Montmirail, Nancy, Narbonne, N.-D.-de-la-Rose, Noyon.
S, 6708 ;
Pamiers, Pau, Poitiers, gr. sémi., Poitiers, St-Charles ou petit sémi.,
Richelieu, Rochefort. S, 6709 ;
Saint-Brieuc, Saint-Flour, Saintes, Sarlat, Sedan, Soissons. S, 6710 ;
Saint-Méen. S, 6711 ;
Saint-Cyr, Saint-Pol-le-Léon, prieuré de Saint-Pourçain, Sens-
Toul, Tours, gr. sémi., Tours, pet. sémi., Tréguier, Troyes. S, 6712-14 ;
Valfleury, Vannes, Villefranche, Pile de Corse, la Savoie, Flo-
rence, Gênes, Naples, Rome. S, 6715-16 ;
L'île Bourbon, la Pologne et Varsovie. S, 6717.
- De S. 6590 à 6598 sont, d'après l'*Inventaire sommaire* cité plus
haut, des titres de propriété, etc., relatifs à :
- « Paris : rues Aubry-le-Boucher, Beauregard, de Cléry, des Déchar-
geurs, de l'Étoile, du Faubourg-Saint-Denis, du Faubourg-Saint-Lau-
rent, du Faubourg-Saint-Martin, de la Huchette, des Lombards, des
Mauvaises-Paroles, de la Mortellerie, de la Pelleterie, Poissonnière,
Quincampoix, des Récollets, Saint-Laurent, Saint-Martin et Saint-
Merry, de la Tixeranderie, de la Vannerie, — Belleville, Buttes-Chau-
mont, Champ des Vinaigriers, Champ-Plaisant, Château-Landon ou
Maison-Rouge, île Saint-Louis, La Chapelle-Saint-Denis, La Courtille,
La Villette, Les Prés-Saint-Gervais, le Val Larroneux ;
- « Neuilly-le-Réal (Allier) ;
- « Bagnole, Drancy, Fontenay-sous-Bois, Le Bourget, Montreuil-
sous-Bois, Pantin (Seine) ;
- « Argenteuil, Attainville, Aulnay-lès-Bondy, Franconville, Frenne-
ville (commune de Valpuseaux), Gonesse, Grigny, Livry, Longju-
meau, Mespuits, Montfermeil, Orsigny (commune de Saclay), Rou-
gemont (commune de Sevran), Saclay, Savigny-sur-Orge, Villedombe
(commune de Saclay), Villetain (commune de Jouy-en-Josas et de
Saclay) (Seine-et-Oise) ;
- « Vincelles, Vincelotte (Yonne) ;
- « Prieurés de Lac-Roy, Saint-Germain de Salles, Saint-Martin de
Coudres et Saint-Pourçain.
- « Foires de Saint-Laurent et de Saint-Lazare. S, 6607, 6636. »

Relativement aux FILLES DE LA CHARITÉ, on peut signaler aussi d'a-
près Cocheris, aux Archives nationales, les cotes suivantes :

« Actes officiels d'établissement et de confirmation (1655-1658); instruction sur les vœux : liste alphabétique des établissements des Sœurs par paroisses et hôpitaux (commencement du dix-huitième siècle); correspondance. L, 1054.

« Statuts et instructions. LL, 1662-1666.

« Titres de propriétés et rentes. S, 6155-6180.

« Comptabilité (1712-1792). H^s, 3720-3733. »

7° ARCHIVES DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
(Paris, rue de Sévres, 95).

Cette liste ne renfermera, on le comprend, que des indications générales et d'un intérêt commun. Des renseignements détaillés nous eussent entraînés trop loin. — Voici l'ordre que nous avons suivi : 1. Renseignements généraux ; 2. Saint Vincent de Paul ; 3. Histoire de la Congrégation de la Mission ; supérieurs généraux ; 4. Etablissements divers ; 5. Biographies ; 6. Jurisprudence et administration ; 7. Les Filles de la Charité ; quelques renseignements.

1. — *Renseignements généraux ; personnel.*

Catalogue général des prêtres (1625-1903), 3 vol. in-fol. ms., 82.

— *It.* des frères coadj. (1625-1903), 2 vol. in-fol. ms., 83.

Dictionnaire du personnel : 1^{re} série (1625-1800), in-4, ms., 445. — *It.* 2^e série (1801-1850), ms., 446. — *It.*, 3^e série (1851, etc.), en feuilles, membres présents, 67 ; membres décédés, 27.

Attestations des vœux : 1^o Paris : autographes (1641 ; saint Vincent est en tête), in-fol., 81. — *It.*, 2^o provinces (1827-1900) ; autographes, in-fol., 420. — *It.*, suite (1901, etc.) ; in-4, 421.

France : Etat civil. Clercs (1801, etc.), 3 vol. in-fol. ms., 91 ; — Fr. coadj. (1801, etc.), 1 vol. in-fol. ms., 92.

Catalogues anciens de 1759 (in-18) ms., 454 ; de 1770 (in-18) ms., 455 ; fragments du dix-neuvième siècle, ms. (1836), 411 ; (1839), 411^o prov. de Fr. (1869) 412 ; (1776, etc.), 413 ; maison de Paris (1845-1884), 415 ; (1968)... ; divers (dix-neuvième siècle), 416.

Catalogues imprimés, in-18 (1853 et ann. suiv.), 418, 470.

Statistique comparée, ms., 417.

Personnel de la Prov. de France (1845-1877), in-4 ms., 412.

Sémin. Paris, 31, 96 a ; Dax, 32 ; Weruhout, Shang-Hai, 33.

Divers, carton, 36.

Conseils provinciaux, grand in-fol. ms., 97.

Départs pour les missions (1839, etc.), in-fol. ms., 88.

Diocèses d'origine (1801-1900), in-4 ms., 430 ; (1901, etc.), in-12 ms., 7.

Dispenses, in-4 ms., 99.

Inventaire des archives, ms., 66.

Notes. Voy. *Renseignements.*

Ordinations (1877, etc.), in-fol. ms., 86 ; (1885, etc.), in-4 ms., 6.

- Patentes (1660, etc.), in-4 ms., 404 ; (1843, 1900, 1901, etc.), 2 vol. in 4 ms., 98.
Placements (1830, etc.) 2 vol. in-4 ms., 85.
Postulants, carton, 36.
Renseignements (1875, etc.), in-4 ms., 218 ; (1892-99), in-fol. ms., 10.
Service militaire carton, 34.
Vœux : attestations (1656), in-fol. ms., 81 ; (1901, etc.).
Néçrologe, 3 vol. in-fol. ms. (1626-1800), 435 ; (1801-1900), 436 (1901, etc.), 84. — Caveau à Paris (1806, etc.), in-4 ms., 437.

2. — *Saint Vincent de Paul.*

- Actions et paroles : avis, sentences de saint Vincent de Paul
Remarques sur ses vertus (ms. origin.), 1 vol. relié 136.
BÉATIFICATION ET CANONISATION de S. Vincent de Paul (Cause de).
Voy. *Archives de la S. C. des Rites, à Rome.*
(1705). *Processus informativus auctoritate Ordinarii constructus (super fama sanctitatis, virtutibus et miraculis. Ven. Servi Dei).*
(Copie ms. en latin et en italien.)
Prima pars copix (cartonné en parchemin), in-fol. 1-1041. 152.
Secunda pars copix (cartonné en parchemin), in-fol. 1042-1910. 153.
(1705). *Processus de non cultu (in civitate Paris. confectus).* (Copie ms. en latin et en italien), 149 feuillets, relié en parchemin, 155.
(1708, 30 mai). M. Couty, procureur de la cause, à Rome, porte les procès de l'Ordinaire chez le secrétaire de la S. C. des Rites.
M. Couty : « Relation de ce que j'ay fait pour la cause de béatification et canonisation du vén. serv. de Dieu Vincent de Paul. »
(Ms. origin., in-fol., 15 pages, relié) 56. — Cf. 160, p. 659 : « Factum concordatum ».
(1708, 16 juin-14 juillet). Décret de la S. C. des Rites permettant d'ouvrir les procès, bien que dix ans ne soient pas écoulés depuis leur dépôt au secrétariat de la S. C. des Rites. — *Ibid.*
(1708, 14 juillet). Décret de la S. C. des Rites nommant le cardinal de la Tremoille [ambassadeur de France à Rome], ponent de la cause. — *Ibid.*
(1708, 22 juillet). Dans une audience, M. Couty présente au pape Clément XI cinquante lettres postulatoires pour l'introduction de la cause. — *Ibid.*
Epistolæ postulatoriæ pro promovenda beatificatione... (Rome, 1709, imprimé de 126 pages). — :56, et Bibl. nat., Ln, 27.
(1709, 8 mars). Ouverture des procès ; traductions en italien, etc. 156.
(1709, 23 juillet). Décret de la S. C. des Rites permettant à M. Dominique Vaccari de faire toutes les écritures nécessaires pour le procès, bien qu'il ne soit pas des « Procuratores Collegii sacri palatii apostolici ». — *Ibid.*
(1709, 13-23 juillet). Décret de la S. C. des Rites déclarant que le

pape peut accorder la dispense nécessaire pour faire examiner la validité du procès et la relevance des vertus dans une congrégation ordinaire et sans l'intervention des consultants. Le pape l'accorde le 23 juillet. — *Ibid.*

Super dubio : An constet de validitate Processus Paris., et testes sint legitime examinati. — Summarium. — Animadversiones Fidei Promotoris super dubio præcedenti. — Responsio ad animadversiones.

Positio super dubio : An sententia Judicis delegati ab Em. Arch. Paris. super non cultu... sit confirmanda vel infirmanda. — Informatio. — Summarium. — Animadversiones. — Responsio ad animadversiones.

Positio super introductione Causæ. — Informatio. — Summarium. — Animadversiones. — Summarium objectionale. — Responsio ad animadversiones. — Summarium additionale. — 159, p. 127-300. (Imprimés, Rome, 1709.)

(1709, 6 septembre). La S. C. des Rites juge : *Commissionem posse signari si SS^m placuerit.* — 156.

(1709, octobre). Signature de commission de l'introduction de la cause par Clément XI : Vincent de Paul peut être appelé vénérable. — *Ibid.*

(1709, 5-12 octobre). Décret de la S. C. des Rites confirmant la sentence de l'archevêque de Paris *super non cultu*, et accordant des lettres rémissoriales pour le procès *super fama sanctitatis*, ainsi que d'autres rémissoriales *in specie ne pereant probationes*. L'ancien évêque de Tulle et l'évêque de Rosalie sont désignés, avec l'archevêque de Paris, comme commissaires apostoliques. — *Ibid.*

(1709, 8 novembre). M. Couty quitte Rome et vient à Paris pour commencer les procès *in genere et in specie.* — *Ibid.*

(1709, 31 décembre). « A Paris, première séance du procès *de fama sanctitatis in genere.* » On entendit seulement dix témoins, et quatre *ex officio.* » — *Ibid.*

(1709, 14 avril). Le procès *in genere* étant consigné, on commence le procès *in specie ne pereant probationes.* Soixante-deux ou soixante-trois témoins sont entendus. Fin du procès, le 15 avril 1711.

(1710, 9 janvier). La S. C. des Rites proroge de six mois le temps accordé pour le procès *in specie ne pereant probationes.* — *Ibid.*

(1710, 21 juin). Nouvelle prorogation de six mois. — *Ibid.*

(1710, 22 novembre-9 décembre). Le procès apostolique *in genere* est approuvé : Décret de la S. C. des Rites déclarant *constare de fama sanctitatis et miraculorum.* — *Ibid.*

Positio super dubio : An constet de validitate Processus Paris. facti autoritate apostolica super fama sanctitatis... — Informatio. — Summarium. — Animadversiones. — Summarium objectionale. — Responsio ad animadversiones. — 159, p. 301-350 (Imprimés, Rome, 1710.)

(1711, 12 mars-4 avril). Décret de la S. C. des Rites accordant des lettres rémissoriales pour le procès *super sanctitate vitæ, virtutibus*

- et miraculis in specie.* L'ancien évêque de Tulle et celui de Rosalie, sont désignés commissaires apostoliques, avec l'archevêque de Paris. — 160, p. 660.
- (1711, 28 mai). Le procès *in specie* sur les vertus commence à Paris. Quelques lettres du vén. V. de P., les règles communes, des dispositions de témoins *de visu* sont compulsées. — 156.
- (1712, 19 février). Ouverture du tombeau du vén. Vincent de Paul, et visite du corps et du cœur. — *Ibid.*
- (1712, 31 mars). Clôture du procès *in specie*. — *Ibid.*
- (1712, 21 juillet). Arrivée de M. Couty à Rome. — *Ibid.*
- (1712, 20-27 août), Décret de la S. C. des Rites permettant l'ouverture des procès *in specie*, et nommant des reviseurs pour quelques lettres du vén. serv. de Dieu, les règles des Prêtres de la Mission, des Filles de la Charité et des Confréries de la Charité. — *Ibid.* et 160, p. 660.
- (1713, 28 janvier-17 février). Décret de la S. C. des Rites permettant de discuter la validité des mêmes procès dans une congrégation ordinaire et sans l'intervention des consultants. — 160, p. 660.
- (1713, 1-8 juillet). Décret de la S. C. des Rites déclarant que les procès avaient été faits selon toutes les règles, et approuvant les procès faits *auctoritate ordinaria*. — *Ibid.*
- Positio super dubio : An constet tum de validitate processuum parisiensium, ne pereant probationes, et in specie auctorit. apostolica, constructorum, et testes sint rite examinati, etc.* (Romæ, 1713; 13 parties, 1 vol. in-fol.). — Bibliothèque nationale, catal. de l'hist. de Fr., Imp., Ln., 27.
- Positio super dubio : An constet de validitate processus auctoritate ordinaria, etc.* (Romæ, 1713. Typ. Cam. Apost.). — *Summarium*. — *Animadversiones Fidei Promotoris super hoc dubio*. — *Responsio ad has animadversiones*. — Bibliothèque Mazarine, ms. 4174, catalogue de la biblioth. de l'anc. St-Lazare.
- Informatio super dubio : An constet de virtutibus... in gradu heroico*. — *Summarium*. — *Animadversiones*. — *Responsio*. (Imprimés. Rome, 1713.) — 150, p. 351-830, et I, 60, p. 158.
- (1714, 21 avril). Le cardinal de la Tremoille rend compte à la S. C. des Rites de la revision des écrits du vén. serv. de Dieu. — 160, p. 660.
- (1714, 4 mai). Décret de la S.C. déclarant *posse procedi ad ulteriora*. — *Ibid.*
- (1715, 22 janvier). Congrégation antépréparatoire *super dubio : An constet de virtutibus theologalibus et cardinalibus in gradu heroico*. — *Ibid.*, p. 661.
- (1716, 5 décembre). Faculté de députer un ou plusieurs théologiens pour examiner quelques écrits du serviteur de Dieu. — *Ibid.*
- Novæ animadversiones*. — *Responsio ad novas animadversiones*. — *Summarium additionalè*. (Imprimés, Rome, 1717.) — 160, p. 59-178.
- (1717, 12 juin-10 juillet). Cet examen de quelques écrits étant achevé,

- la S. C. des Rites déclare *posse procedi ad ulteriora*. — *Ibid.*, p. 661.
- (1717, 18 décembre). Congrégation préparatoire *super eodem dubio virtutum*. — *Ibid.*
- (1722, 26 décembre). Le cardinal Paulucci est nommé Ponent de la cause. — *Ibid.*
- Ultimæ animadversiones*. — *Responsio*. — *Summarium responsivum* (Imprimés, Rome, 1723.) — *Ibid.*, p. 177-286.
- (1726, 9 juillet). Le cardinal de Polignac est nommé Ponent de la cause. — *Ibid.*, p. 661.
- (1727, 10 septembre). Congrégation générale *coram SS^{ms} super eodem dubio virtutum*. — *Ibid.*
- (1727, 22 septembre). Décret de la S. C. des Rites affirmant *constare de virtutibus... in gradu heroico*. — *Ibid.*, et 161 a.
- Restrictus probationum circa zelum Servi Dei contra errores Sancyræni et Jansenii* — *Appendix ad librum Epistolarum pro promovenda beatificatione*. — *Memoriale cum restrictu probationum actus heroicæ charitatis, qua Serv. D. motus se supponit in locum damnati ad trireremes ut ipsum liberaret*. (Impr., Rome, 1727.) — *Ibid.*, p. 287-340.
- Positio super dubio: An et de quibus miraculis constet in casu, etc.* — *Informatio*. — *Summarium*. — *Animadversiones*. — *Responsio*. — *Appendix*. (Imprimés, Rome, 1728.) — *Ibid.* p. 341-560 ; *Bibl. nation.*, catal. de l'hist. de France, Impr., Ln, 27.
- (1729, 1^{er} février). Congrégation antépréparatoire *super dubio de miraculis*. — *Ibid.*, p. 661.
- Novæ animadversiones super miraculis*. — *Responsio*. (Impr., Rome, 1729.) — *Ibid.*, p. 561-658 ; *Bibl. nation.*, *ibid.*
- (1729, 5 avril). Congrégation préparatoire *super dubio de miraculis*. — *Ibid.*, p. 661.
- Responsio ad particularem difficultatem super 1^o miraculo*. — *Responsiones medico-physicæ...* — *Ibid.*, p. 665-686.
- 1729, 12 juillet). Congrégation générale *coram SS^{ms} (Benoît XIII)*. — 161 a.
- (1729, 14 juillet). Décret de la S. C. des Rites déclarant *constare de miraculis*. — *Ibid.*
- 1729, 13 août). Bref de Benoît XIII, *Justus ac misericors Deus*, pour la béatification du serv. de Dieu Vincent de Paul. — *Ibid.* (Imprimé).
- 1729, 6 septembre). Bref de Benoît XIII permettant de dire l'office et la messe du bienheureux Vincent de Paul sous le rite double majeur dans les églises des Missionnaires et des Sœurs. — 150 ; *Bibl. nat.*, Ln, 27.
- 1729, 25 septembre). Exhumation des reliques du bienheureux Vincent de Paul, à Saint-Lazare. — 150.
- (1729, 27, 28 et 29 septembre). Solennité de la Béatification à Saint-Lazare. — *Ibid.*

- (1733, 24 avril). *Processus remissorialis Parisien. super miraculis* pour la canonisation du bienheureux Vincent de Paul. — 162 et 163.
Positio super dubio : An et de quibus miraculis constet post indultam, eidem Beato venerationem in casu, etc. — Informatio. — Summarium. — Animadversiones. — Responsio. — Consilia pro veritate seu dissertationes medico-physicæ... (imprim., Rome, 1735). 1 vol. in-fol., relié en parchemin. — 164.
- (1736, 30 janvier). Congrégation générale coram SS^{mo} (Clément XII) *super dubio de miraculis*. — 151.
- (1736, 24 juin). Décret de la S. C. des Rites approuvant deux des sept miracles présentés pour la canonisation. — *Ibid.*
- Nouvelle Congrégation générale des Rites. — Consistoire secret. — Consistoire public. — Consistoire demi-public.
- 1737, 16 juin). Canonisation à St-Jean de Latran. Bulle de canonisation. Original. — 151.
- Canonisatio B. Vincentii a Paulo* (Bulle de canonisation). Parisiis, e typis Petri Simon, in-4, 1737. — *Ibid.*
- (1738, 4 janvier). Arrêt de la Cour du Parlement qui supprime un livre intitulé *Canonisatio, etc.* (e typ. P. Simon, 1737). Du 4 janvier 1738. — *Ibid.*; Bibl. nation., catal. de l'hist. de France, Impr., Ln, 27.
- (1738, 22 janvier). Arrêt du Conseil d'État du Roi au sujet de la Bulle de canonisation de S. Vincent de Paul, 22 janvier 1738. — *Arch. Miss.*, 151; Bibl. nation., Ld .
- (1738, 22 janvier). Consultation de MM. les avocats du Parlement de Paris au sujet de la Bulle de N. S. P. le Pape, en date du 16 juin 1637, qui a pour titre *Canonisatio...* (Signé Le Roy, doyen, etc. [16 janvier 1738]) avec l'approbation de MM. les curés de Paris qui ont présenté requête au Parlement contre l'instruction de l'archev. de Sens au sujet des miracles (22 janvier [s. l.], 1738, in-4). — Bibl. nation, Ld^b, 2169.
- (1738). Lettre d'un chanoine de province à un des curés de Paris opposants à l'enregistrement de toutes les lettres patentes pour la bulle qui a pour titre *Canonisatio B. Vincentii a Paulo*, qui contient des réflexions au sujet de la consultation de MM. les avocats du Parlement et de l'acte d'opposition de vingt curés de Paris (s. l.) 1738, in-4. Pièce. — *Ibid.*
- (1739, 28 juin). Remontrances du Parlement au sujet de cette bulle
- (1739). Comptes de toutes les recettes et dépenses pour la canonisation de S. V. de P. (1773). Ms. in-4, 179. — 165.
- (1741, 20 avril). La S. C. des Rites approuve un office propre de saint Vincent de Paul. — 151.
- (1743). L'Avocat du diable contre Grégoire VII et Vincent de Paul (par l'abbé Adam) à Saint-Pourçain, 1743, vol. in-12.
- (1761 [?] avril). Lettre sur saint Vincent de Paul (Lettre de M.*** à M.***). — 151.
- (1883). *Patrocinium S. V. a Paulo; Litteræ postulariæ Episcoporum*

Orbis catholici (originaux). (1883-1884, vol. in-4, relié.) — 181.

Cœur de S. V. et le cardinal Fesch (le), dans *la Vérité sur le cardinal Fesch*, par Un ancien vicaire général de Lyon (Lyon, Lestre, 1842, in-8), 717. Historique. Voy. ms. relié ; *M. Cayla*, p. 102-121. — *Arch. Miss.*, 170.

Conférences de S. V. de P. : Aux missionnaires. Répétitions d'oraison et conférences, entretiens (1654-1659). Ms. de 86 feuillets original, in-fol., cartonné. *Arch. Miss.*, 135. — Conférences et entretiens. Mss originaux, dont plusieurs écrits par MM. Alméras et Gicquel. *Arch. Miss.*, 134. — Recueil des choses les plus remarquables dites par M. Vincent de Paul, tant aux conférences qu'aux répétitions d'oraison (1698), précédé des « Sentences de notre vénérable Père sur diverses choses ». — 24 Conférences de saint Vincent de Paul (explic. des règles) ; copie ms., 1 vol. in-4, relié. *Arch. Miss.*, 138.

Conférences aux Filles de la Charité : Manuscrits. Collection de 30 petits cahiers in-4. Autographes des sœurs Hellot, Lorêt, etc., qui ont écrit ces confér. quand S. V. les prononça. — *Archives de la Communauté*, rue du Bac, 140.

Conseils tenus par S. V. de P. et L. de Marillac à la Communauté des Filles de la Charité : Procès-verbaux, 105 feuilles détachées, in-4. *Archives de la Communauté*, rue du Bac. — Copie ms. in-4. *Arch. Miss.*, 143. — Voy. *Ecrits*, 722.

Conographie de S. V. de P., 185. — Saint Vincent de Paul, album in-fol., 186 ; — album in-4, 188. Voy. *Notice historique*, p. 43 (Paris, 1844, in-18), 844.

Lettres de S. V. de P. autographes. Recueil de 239 pièces (1 vol. in-fol., relié), 130. — Recueil des lettres de feu M. V. de P., ms. ancien, copies ; extraits sur diverses matières (1 vol. in-fol. de 350 p., relié), 131. — 178 lettres, ms. ancien, copies (1 vol. in-fol., cartonné), 132. — 100 lettres choisies de S. V. de P. selon l'ordre des matières (1 vol. ms., copies, petit in-4, cartonné), 133.

Maximes de S. V. de P. : Quelques avis et maximes des plus importants recueillis... pendant que M. Vincent parlait (106 sentences de chacune deux ou trois lignes), ms., in-4, 137. — Voy. *Sentences*.

Office pour la fête du bienheureux Vincent de Paul (Paris, 1729, in-12), 166.

Officium S. V. a P. (Urbini, 1742, in-8), 167.

Reliques de S. V. de P. Documents, I, 70, 71.

Sentences du vénérable Vincent de Paul, tirées de ses entretiens. Une écriture qui paraît postérieure, a ajouté : Par M. de la Fosse. Ms. in-4, 137.

Sentences de notre vénérable Père sur diverses choses. Même ms., p. 19 à 23. *Ibid.*

Sentiments remarquables de S. V. sur quelques vertus. Ms. (1 cahier cartonné de 30 p.), 137.

3. — *Histoire de la Congrégation ; Supérieurs généraux.*

- Histoire de la Congr. de la Mission, par M. Joseph Lacour (1625-1721). 1 vol. in-fol., ms., copie ancienne, 401 ; — *Id.*, copie récente, 402.
Annales de la Congr. de la Miss., 63 vol. in-8, impr., oo.
Annales-Mémorial (1617-1903), fol. ms., 440.
Répertoire historique de la Congr. de la Mission, in-4, impr., oo.
Administration générale, cartons, 26-68.

Supérieurs généraux ; Documents

1. S. Vincent de Paul : voy. ci-dessus, p. 131.
 2. M. Alméras et son généralat (1661), carton 101 ; 2 vol. in-fol., 130.
 3. M. Jolly — (1673), carton 102.
 4. M. Pierron — (1697), carton 103.
 5. M. Watel — (1703), carton 104.
 6. M. Bonnet — (1711), carton 105 ; vol. in-fol., 140.
 7. M. Couty — (1736), carton 106.
 8. M. de Bras — (1747), carton 107.
 9. M. Jacquier — (1762), carton 108.
 10. M. Cayla — (1788), carton 109 ; histoire ms., par M. G. Perboyre, vol. in-4, relié, 170.
- Vicaires généraux de la Mission, hist. ms., par M. G. Perboyre, 4 vol. in-4, reliés, 171.
Vicaires généraux italiens, carton 110.
Vicaires généraux français : MM. Brunet et Placiard, carton 111 ; M. Hanon, carton 112 ; MM. Verbert et Bonjard, carton 113.
11. M. de Wailly et son généralat (1827), carton 114.
 12. M. Salthorne — (1829), carton 114.
 13. M. J.-B. Nozo — (1835), carton 115.
 14. M. Etienne — (1843), carton 116, 117.
 15. M. Boré . — (1874), carton 118 ; Arcueil (1870).
Un vol. in-8, ms., 1140 ; Correspondance avec Lamennais, 1140 a.
 16. M. Fiat et son généralat (1878), carton 119.

Circulaires des Supérieurs généraux (1645, etc.), vol. in-fol., ms. et table in-4, 301.

Circulaires des Supérieurs généraux. 3 vol. in-4, impr. 301.

— — aux Visiteurs (1661-1846). 1 vol. in-4, ms., 303.

Circulaires. Supplément. 1 vol. in-fol., ms., 304.

— de M. Etienne aux missionnaires, in-4, imp., 60 ; — aux Filles de la Charité, in-4, imp., 61.

— de M. Boré aux missionnaires, in-4, imp. 62 ; — aux Filles de la Charité, *ibid.*

- Circulaires de M. Fiat aux missionnaires, in-4, impr., 63; — aux Filles de la Charité, in-4, imp., 64.
 Conseils (1825, etc.), 6 vol. in-fol. 65.
 Conférences aux Filles de la Charité, de M. Etienne, in-fol. impr.; de M. Boré, in-fol., impr.; de M. Fiat, in-fol., impr., 65.
 Correspondance des maisons : ancienne série, 000; — moyenne série, 000; — récente série, 000.
 Correspondance (1806-1808), 1 vol. in-fol., 305.
 — de MM. Brunet, Placiard et Hanon (1801-1809), 2 vol. in-fol., 307.
 — de MM. de Wailly, Salhorgne, Etienne (1827-1873), 1 vol. in-fol., 309.
 — de MM. Boré et Fiat, 1 vol. in-fol., 311.
 — par MM. Salvayre, Doumerq (1851-1854), 1 vol. in-4, 315.
 — de M. Boré (1874-1878), 1 vol. in-fol., 318.
 — de M. Fiat (1878, etc.) 1 vol. in-fol., 320.
 — — Quelques lettres (1888, etc.), 1 vol. in-fol., 25.
 Visites, cartons 20, 25.

4. — Établissements.

- Sommaire des fondations, 1 vol. in-fol., ms. (1627-1715), 403; — Abrégé, un vol. in-18, ms., 450.
 Etablissements de la Mission; contrats (1643-1684), 1 vol. in-4, ms., 406.
 Catalogue des maisons et liste des Supérieurs (1625-1757), 1 vol. in-fol., rel. parchemin, ms., 404.
 Etablissements de la Mission; contrats et listes des Supérieurs (1800-1899), 2 vol. in-fol., ms. 405.
 Registre des Fondations (1826; etc.), 1 vol. in-fol., ms., 15.
 Traités pour les établissements (19^e siècle), carton 94; — copie, 405.
 Etablissements; liste des Supérieurs (20^e siècle), 1 vol. in-fol., ms., 37.
 Etablissements existants ou proposés (19^e et 20^e siècles), carton 30.
 Mémoires de la Congrégation; Pologne, etc., 1 vol. in-8, 52.
 FRANCE. — Etablissements: Agde, (Agen, Albi, Alet, Amiens, Angers, Angoulême, Annecy, Arles, Arras, Auxerre, Avignon. Documents, ms., 1101 a.
 Bayeux, Beauvais, Béziers, Bons-Enfants à Paris, Bordeaux et Montzutet; Boulogne-sur-Mer, Bourg, Buglose. *Ibid.*, 1101 b.
 Cahors, Cambrai, Castres. *Ibid.*, 1101 c.
 Châlons, documents, ms., 1101 c; — et (1682-1758), 1 vol. in-8, ms., 1115; — (1835), 1 vol. in-4, ms., 1116.
 Chartres, Crécy, Dijon, Ecole militaire de Paris, Figeac. *Ibid.*, 1101 c.
 Fontainebleau, fol. 1101; — et (1663-1788), 1 vol. in-4, ms., 1120.

- Fontenay-le-Comte, fol. 1101.
Grégy (1854), 1 vol. in-4, ms., 1119 ; — et (1867, etc.), 9 vol. in-4, ms., 1118.
La Rochelle (voy. *Rochelle*), Limoges, Luçon, Lurs, fol. 1101.
Lyon, fol. 1101 ; — et vol. in-4, ms. (par Bouchut), 1103.
(Manheim), Manosque, Maus (Le), Marseille, Metz, fol. 1101.
Montargis (1854, 1856, 1863), 3 vol. in-4, ms., 1123 ; — et missions (1861), in-fol. ms., 1104.
Montauban : in-fol., 1101 ; — et titres et actes (1655, etc.), in-fol., ms. 1102 ; — ordinations (1664-1726), in-fol., ms., 1105 ; — charges (1747-1766), petit in-fol., ms., 1106 ; — assemblées domest. (1668, etc.), in-fol., ms., 1107 ; — séminaire (1654) et mission (1673), petit in-fol., ms., 1108.
Montmirail, in-fol., 1101.
Montolieu, hist. (par M. Gab. Perboyre), 4 vol. in-4, ms., 1125.
Montpellier, petit sémin. (1849), in-4, ms., 1129 ; — (1850), in-4, ms., 1130.
Montuzet. Voy. *Bordeaux*.
Mornant, Nancy, Narbonne, *Notre-Dame*, Noyon, Pamiers, in-fol., 1101.
Paris : Bons-Enfants, Ecole militaire, Invalides, St-Charles, St-Firmin, St-Lazare, fol. ms., 1101 ; — plans imprimés (Tablettes parisiennes), Paris, in-4 (1760), 1113.
Pau, fol. 1101.
Périgueux (1869-1871), 2 vol. in-4, ms., 1131, 1132.
Poitiers, Richelieu, Rochefort, fol. 1101.
Rochelle (La), fol. 1101 ; — et documents historiq. (par M. Milon), vol. in-4, ms., 1126.
Rodez, Rose (la), fol. 1101.
Saint-Brieuc, Saint-Cloud, Saint-Cyr, in-fol., 1101.
Saint-Flour, fol. 1101 ; — et (1677-1784), vol. in-4, ms., 1133.
Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Méen, Saint-Pol, Saint-Servan, Saintes, Sainte-Reine, Sarlat, Sedan, Sens, fol. 1101.
Soissons, fol., 1101 ; — grand séminaire (1868), vol. in-4, ms., 1128.
Toul, fol. 1101.
Toulouse, fol. 1101 ; — et (1707-1782), in-fol., ms., 1110, 1111.
Tours, Tréguier, Troyes, Vaifleury, fol. 1101.
Vannes, fol. 1101 ; — et (1700 etc.), 5 vol. in-fol., ms., 1109.
Villefranche, fol. 1101.
- Espagne : Histoire (1704, etc.), documents en espagnol, 4 tomes en 2 vol. in-4, ms., 1205.
Administration générale (1704-1865), documents, 2 vol. in-fol., ms., 1207.
Grande-Bretagne, histoire, 2 vol. in-4, ms., 1200.
Italie. Notices des assistants et visiteurs italiens, in-fol., ms., 1210. — Traduct. en franç. de M. Salv. Stella (1640-1874), in-4, ms., 120.

- Turquie d'Europe. Constantinople, hist. de Saint-Benoît, in-fol., ms., 1301.
- Asie. Turquie. Antoura : Souvenirs par F. Garangé, 3 vol. in-8, ms., 1305.
- Chine. Correspondance (1806-1842), 6 vol. in-fol., ms., 1401 à 1406.
- Perse. Mémoires, 1 vol. in-fol., ms., 1410.
- Afrique. Abyssinie. Rapport de M. Coulbeaux (1898), in-4, impr., 1426.
- Algérie. Chronique de Kouba (1843-1870), 3 vol. in-fol., ms., 1425.
- Alger et Tunis, documents, 7 vol. in-fol., ms., 1415.
- Ile Bourbon et Madagascar, documents, 1 vol. in-fol., ms., 1502.
- Ile Bourbon, documents (1712 etc.), 3 vol. in-fol., ms., 1503 à 1505.
- Histoire par Mgr Maupoint, 1 vol. in-4, copie et liasses in-fol., ms. original, 1510.
- Mémoires de la Congr. de la Mission, par G. Perboyre, 4 vol. in-4, ms., 1506.
- Madagascar, documents (1647, etc.), in-fol., ms., 1501.
- Lettres de M. Nacquart, in-4, ms., 1501 a.
- Madagascar et Ile Bourbon, documents (1667, etc.), in-fol., ms., 1502.
- Amérique B. Bahia (Brésil) ; histoire de la Mission (1853) en espagnol, in-fol., ms., 1520 ; — traduction en franç., 1521.

5. — Notices biographiques.

- Relations abrégées ou Notices sur les prêtres, frères de la Congr. de la Mission, 8 vol. in-8, imprimés, 53 ; — 1 vol. in-4 (1734-1744), impr., 515 ; — 38 liasses, in-fol., ms., 550.
- Ménologe de la Congr. de la Mission, in-4, ms., 517.
- Notices diverses imprimées, 517 et suiv.
- Alméras (René) ; Vie, ms., in-4, 3 exemplaires, 520 à 522.
- Andréis (de), carton 45.
- Clet (Le B. François), carton 42 ; — ses écrits, originaux et copies, 510, 510 a ; — ses reliques, documents, cartons 501, 570 ; registre in-fol., ms., 502 : — *causa beatificationis*, vol. in-fol., impr., 512, 513, Ducournau (Le fr.), coadj. ; Vie, ms., 2 exemplaires, 525, 526.
- Garrigue, ses lettres, originaux et copies (1864-1900), in-4, ms., 531.
- Gaudez (Refutatio operis contra D.), C. M., a D. Amaya, C. M. (1848), in-12, ms., 530.
- Jacobis (Mgr de), carton 44.
- Jolly (Edme), Vie, ms., et abrégé ms., 533.
- Levacher (Jean), Vie, ms., 535 ; — copies récentes, 536, 537 ; — Vie, 46.
- Martin (Jean), Vie, ms., 538.
- Martyrs de la Révolution (1793), carton 558.
- Martyrs de Tien-tsin (1870), carton 555.
- Montmasson (Michel), Vie, ms., 539.
- Perboyre (Le B. Jean-Gabriel), cartons 41, 49 ; — ses écrits, originaux

et copies, vol. relié, 503; — reliques, documents, carton 501, et registre in-fol., ms., 502; — *causa beatificationis*, vol. in-fol., impr. 504, 505.

Véronne (Le fr. Alexandre), coadj., Vie, ms., 540.

6. — *Jurisprudence et administration de la Congrégation.*

Acta apostolica in gratiam Congr. Missionis, 3 vol. in-4, mss originaux, t. I et II, 602; t. III 18, 55. — Carton 95.

— *It.* 1 vol., impr. (Paris, 1876), 621.

— *It.* *Transsumpta* (1894, etc.), 3 vol. in-4, ms., 12.

— Facultés temporaires. Recueil in-fol., ms.

Actes du gouvernement, etc., in-4 (1902), impr., 56.

Archevêché de Paris, carton 95 a.

Assemblées, *Acta conventuum generalium Congr. Miss.* in-fol., ms orig., 1.

— Copie et réponses des supérieurs généraux, 2 vol. petit in-fol., ms., 2.

— Documents. 6 dossiers, in-fol., 605.

— *Acta Conventuum gener.* et circulaires (1660, etc.), petit in-fol., ms., 625.

— Renseignements sur les Assemblées générales, 2 vol. in-fol., ms., 604.

— *Acta Conventus Provinciae Franciæ*, in-fol., ms., 3.

— *Acta Conventus domus Parisiensis S.-Lazari*, in-fol., ms., 4.

Avis, résolutions, etc., sur tout ce qui regarde la Congr.; Recueil in-8 (19^e siècle), ms., 660.

Catechismo intorno alla Congregazione della Missione; *Il fratello* coadj. (en italien, par M. Morelli), 2 vol. in-fol. (1885), ms., 601^u, Catéchisme de Saint-Lazare, in-fol., ms., 636.

Cérémonial des missions, fait en 1759, in-12, ms., 664.

Circulaires, assemblées, réponses; Règles. Résumé en portugais, in-4, ms., 628.

Constitutiones selectæ, 59, 620, 640, 644.

Constitutiones communes. Voy. Règles.

Coutumier de Saint-Lazare, in-fol., ms., 601.

Coutumes locales (par M. Alméras), in-4, ms., 658.

Decreta Couvent. C. M. Collections, impr., 609, 610.

— — — (1668, etc.); *Responsa*, Circulaires, petit in-fol., ms., 626.

Directoires, carton 637; — imprimés.

Facultés *ad tempus*, in-fol., 9. — Voy. Pouvoirs.

Formulaire de patentes, etc., in-fol., ms., 8.

Formules de prières, etc., impr. (1845), 683.

Imprimés (Expédition des), 90; — Chiffre du tirage, in-fol., ms.

Instructions sur les fonctions de la Congr., en portugais, in-4., ms., 634.

Livres fournis aux nouveaux établissements, in-fol., ms., 87.

Pouvoirs accordés, carton 96. Voy. *Facultés*.

Prières et méditations pour le temps des missions, en ital., impr. en 1860, in-12, ms., 682.

Privilèges : *Acta apostolica (seu privilegia), Oratorii, Scholarum piarum, Congreg. Missionis, S.-Sulpitii*, in-4. (17^e siècle), ms., 671.

— *de Privil. C. M.* Roma, 1815, in-8, impr., 674.

— — — Varsoviæ, 1817, in-8; impr., 675.

— *Summarium privilegior C. M.*, Paris, 1864; in 12, impr. 673.

— *Collectio privilegios C. M.*, 3^e edit., Paris, 1900, in-8, impr., 676.

— Règles, privilèges, etc., en catalan, in-4, ms., 657.

— *De regularium Juribus* et, a Verhoeven. Lovanii, 1846.

Privil. pior. operariorum; etc. Recueil factice, 680. —

Brevia apostol. Congr. Doctrinæ christianæ, in-4,

1749; impr., 678. — *Manuale privilegior. trium*

Congr. Neapolitanar, in-18, 1858; impr., 679.

Quæsitæ. Voy. Réponses.

Règles, *Regulæ. Voy. Constitutiones.*

— *communes.* Diverses édit., 699.

— *officialium, visitoris, etc.*, in-fol., ms., 549, 650.

— *diversæ*; impr. et ms., recueils factices, 635, 651.

— des divers offices, in-4 (18^e siècle), ms., 652, 653, 654.

— *diverses*; imprimées, 683.

Règlements et Mémoires pour les Confréries de Charité, et les divers emplois des missionnaires, 1 vol. in-4., ms., 632.

Règlements de Saint-Lazare, carton 670.

Répertoire de Jurisprudence de la Congr. de la Miss., 6 vol., ms., 38.

Réponses aux provinces, à l'occasion des Assemblées, 2 vol. petit

in-fol. (1642 et 1901. etc.), 12; — 1 vol. petit-fol., parchemin

(1668, etc.), 627; — Copie-lettres (1902, etc.), 22.

Réunions des Supérieurs, 1880 et 1881. Dossiers, in-fol., ms., 607.

— — pour les grands sém. en 1894, vol. in-fol., ms., 607.

— — pour les miss. en 1895, vol. in-fol., ms., 608.

Table alphabétique des décrets et constitutions, etc. Petit in-fol., ms., 630.

— — ms., broché, 631.

— ou abrégé des Règles, etc., par ordre alphabétique. (18^e siècle), in-12, ms., 661.

- Table alphabétique ou *Compendium Alphabetic.* (auctore Aladel).
in-4., ms., 662.
— ou Table et précis des Règles, etc., in-12, ms.,
663.

7. — *Les Filles de la Charité.*

- Les Filles de la Charité. Documents : Etablissements, notices, règlements, 70, 93 d, 701, 799.
Circulaires des Supérieurs généraux.
Conférences des Supérieurs généraux.
Louise de Marillac, carton 39.
Filles de la Charité d'Arras et de Cambrai à la Révolution, carton 43.
Sœur Catherine Labouré, carton 40.
Médaille miraculeuse, carton 50.

Vous avez maintenant sous les yeux, Monsieur et cher collègue, résumées en quelques pages, les données bibliographiques dont nous nous étions entretenus en diverses occasions. Vous vous en rappelez les points principaux : l'ordre à établir dans une bibliothèque, en général ; la liste des principaux écrivains de notre Congrégation et des principaux écrits se rapportant à nos œuvres ou à nos établissements, — c'est ce que nous avons pu appeler la « Bibliothèque de la Congrégation de la Mission » ; — enfin, l'indication sommaire de ce qui constitue les archives de notre Communauté. Tel a été l'objet de cette étude.

Vous comprenez dans quel but et à quelle fin nous y avons apporté notre soin. — Lorsqu'un vaisseau prend la mer, portant à des contrées lointaines les richesses de son pays ou leur conduisant des apôtres de la religion et de la civilisation, celui qui commande le navire sent l'importance de sa mission ; il s'en honore, et il prend les assurances pour en procurer l'heureux résultat. Notamment, il a sa boussole et des cartes marines qu'il étudiera pour orienter sa route, reconnaître les ports et éviter les écueils. Les renseignements bibliographiques sont destinés à rendre un service analogue à celui qui, par goût ou par mission, va se livrer aux études scientifiques ; s'il a sous la main les renseignements bibliographiques opportuns, ce sera souvent pour lui un moyen de s'orienter rapidement et d'éviter lui aussi des écueils ; il s'épargnera des tâtonnements, parfois des erreurs. En lui fournissant ces indications qui lui ouvrent le chemin on le préserve aussi quelquefois du découragement.

N'est-il pas vrai, Monsieur et cher collègue, que rendre ces services aux ouvriers de la vérité est une satisfaction et que cela nous dédommage de ce que notre tâche de bibliothécaire a d'aride et d'un peu assujettissant ? C'est dans ce but d'être ainsi utile à ceux qui nous entourent et de leur rendre plus faciles leurs propres travaux que

j'ai fait rédiger le catalogue de notre bibliothèque, comme je l'ai dit en commençant, et que j'ai recueilli les quelques renseignements spéciaux que je viens de vous communiquer.

A. MILON.

222. *En haut!* Lettres de la comtesse de Saint-Martial (Sœur Blanche Fille de la Charité), avec deux portraits et une notice biographique. Un vol. in-12. Paris, Plon, 1903.

Ces lettres constituent, on peut le dire, une autobiographie, écrite, sans s'en douter, par l'héroïne de ce livre. La lettre de Mgr l'évêque de Blois placée en tête du volume en fait l'éloge qu'on va lire. Nous le croyons, le lecteur ne trouvera pas que le livre soit au-dessous de cette si honorable appréciation. Voici la lettre de Mgr l'évêque de Blois à M. l'abbé de Saint-Martin qui lui avait présenté le livre, dû à la plume et aux pieuses recherches de M. le baron Léopold de Fischer, frère de la sœur Blanche (décédée à L'Hay, près Paris, le 15 octobre 1899) :

« Blois, le 21 septembre 1903.

« J'ai lu la notice biographique de Mme la comtesse de Saint-Martial, née Blanche-Marie de Fischer. Combien je vous remercie de m'avoir communiqué ces pages délicieuses, dans lesquelles son frère, M. le baron Léopold de Fischer, d'une plume aussi habile que délicate, met admirablement en relief les qualités d'une âme d'élite!

« Il m'a semblé, en voyant quelle personne accomplie fut l'épouse de votre cher frère, que vous aviez dû bénir Dieu, bien des fois, de lui avoir donné une telle compagne. Je me suis persuadé aussi que vous n'avez pu voir, sans une vive reconnaissance et sans un attendrissement pieux, cette jeune veuve de vingt-neuf ans se faire catholique comme elle l'avait promis à son mari, embrasser courageusement la vie religieuse et devenir fille de Saint-Vincent-de-Paul, un ange de dévouement et de charité.

« Les privilégiés qui liront cette notice n'en seront pas seulement édifiés; ils y trouveront des leçons de foi et d'énergie dont notre société a plus besoin que jamais.

« Veuillez agréer, etc.

« Signé : † CHARLES, Evêque de Blois. »

(4)

CARTE
DE
BELGIQUE ET DE HOLLANDE

LA BELGIQUE

HISTOIRE. — Le royaume actuel de Belgique a une superficie d'environ 30 000 kilomètres carrés, et sa population est d'environ 6 millions d'habitants. La Gaule belge opposa une vive résistance à César, lors de ses conquêtes. Après de nombreuses vicissitudes sous la domination espagnole, puis, sous la domination autrichienne, en 1814 le Congrès de Vienne fit des provinces belges et des provinces hollandaises, conquises par la France sous Napoléon, un royaume des Pays-Bas. Une scission s'opéra en 1830 et les provinces belges se constituèrent en royaume indépendant.

DIVISIONS. — Le royaume de Belgique est divisé en neuf provinces. Au point de vue religieux, il y a six diocèses : Malines, archevêché, et les évêchés de Bruges, Gand, Liège, Namur et Tournai.

LES PAYS-BAS ou LA HOLLANDE

HISTOIRE. — Les Pays-Bas sont ainsi nommés parce qu'ils sont en grande partie au-dessous du niveau des eaux que des digues puissantes empêchent de l'inonder.

Le territoire actuel des Pays-Bas était occupé du temps des Romains par les Bataves. Après avoir été soumises aux Espagnols, sept des provinces des Pays-Bas proclamèrent leur indépendance vers la fin du seizième siècle, de là, le nom de *Provinces-Unies*. Depuis 1830, où la Belgique se sépara, les Pays-Bas, ou Hollande, ou Néerlande, constituent un royaume d'une superficie de 33 000 kilomètres carrés ce qui équivaut à cinq départements moyens de la France; avec une population très dense, d'environ 5 millions d'habitants. — La Hollande a d'importantes colonies.

DIVISIONS. — Le royaume des Pays-Bas dont la capitale est La Haye et dont la ville principale est Amsterdam, est partagé en onze provinces. Au point de vue religieux, il y avait en 1879, environ 2 millions et demi de protestants et 1 million et demi de catholiques. La Hollande catholique est divisée en cinq diocèses : l'archevêché d'Utrecht, et les évêchés de Harlem, Bois-le-Duc, Bréda et Ruremonde. — *Monnaie* : le florin, 2 fr. 10.

Les ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION existant dans ces deux pays ou ayant existé, sont soulignés sur notre carte. Pour les ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE DE BELGIQUE ET DE HOLLANDE (1904)

INDULT

FACULTÉ DE CÉLÉBRER LA MESSE SUR MER ACCORDÉE AUX PRÊTRES
DE LA MISSION. — S. C. DE LA PROPAGANDE, 3 FÉVRIER 1904 ;
POUR CINQ ANS.

L'Indult accordant aux prêtres de la Mission l'autorisation de célébrer la messe à bord des navires pendant leurs voyages sur mer, a été renouvelé. Il est accordé pour une période de cinq ans. Nous en donnons le texte ci-dessous¹.

M. le Supérieur général autorise à user de cette faculté, le cas échéant, tous les prêtres de la Congrégation, envoyés par lui ou par les visiteurs.

NOS CARTES GÉOGRAPHIQUES. — Dans ce numéro des *Annales* sont insérées plusieurs cartes géographiques. — Quelques lecteurs remarqueront peut-être que la plupart ont déjà paru dans notre recueil, et c'est exact.

Notre intention en les imprimant de nouveau ici a été d'arriver, autant que cela était possible, à avoir dans le même volume des *Annales* ces diverses cartes ; ce sera un peu comme un Atlas de nos missions. Dans ce numéro deux cartes seulement sont nouvelles, celle de Belgique et Hol-

1. Ex Audientia SSmi, habita die 3 februarii 1904.

SSmus Dominus Noster Pius Divina Providentia PP. X, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, RR. Presbyteris e Congregatione Missionis S. Vincentii a Paulo, de Superioris Generalis consensu ad S. Missiones profecturis, facultatem concessit, perdurante itinere, celebrandi per mare Missam cum assistentia, quatenus fieri possit, alterius presbyteri vel diaconi superpelliceo induti, dummodo mare sit tranquillum et nullum adsit periculum irreverentiæ ; ad quinquennium.

Datum Romæ ex ædibus Sacræ Congregationis de Propaganda Fide die et anno ut supra.

lande et celle d'Amérique centrale. Dans les numéros de juillet et d'octobre prochains, si nous pouvons en donner une ou deux autres, nous aurons une collection qui aura déjà par elle-même de l'intérêt. Peu à peu on arrivera à obtenir un recueil de ces cartes dressées spécialement pour les *Annales*, et qui, par un tirage à part, nous donnera un véritable petit Atlas.

Voici quelques observations qui ouvrent le recueil et la Liste des cartes qui doivent composer ce petit Atlas.

PRÉFACE

La Congrégation de la Mission fut fondée en France par saint Vincent de Paul dans la première moitié du dix-septième siècle (1625). On la désigne souvent sous le nom de Congrégation des Lazaristes, parce que la maison de Saint-Lazare à Paris était la résidence de saint Vincent de Paul et fut le siège principal de la communauté jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

La nouvelle congrégation se répandit, du temps même de saint Vincent de Paul, de France en Italie et en Pologne; le saint envoya même une colonie de ses disciples évangéliser l'île de Madagascar, et il rêvait de les voir « passer en Chine », comme il s'exprime, pour y porter la foi chrétienne.

Depuis, la famille religieuse de Saint-Vincent-de-Paul s'est étendue en Europe. Elle envoie aussi des ouvriers évangéliques en Orient et en Extrême-Orient, en Amérique, en Afrique et en Océanie. — A peu près partout où sont les fils de Saint-Vincent-de-Paul se trouve aussi l'autre communauté fondée par lui, les Filles de la Charité.

C'est afin de nous retrouver plus facilement dans cette géographie religieuse que nous avons, suivant l'occurrence, fait dresser ces quelques cartes. Elles accompagnaient les récits des missionnaires dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*. — Ainsi s'est formé ce recueil.

Voici la liste des cartes parues ou qui sont encore à publier. Sur chacune sont soulignés les établissements de la Congrégation de la Mission ; pour ceux beaucoup plus nombreux des Filles de la Charité, on pourra consulter les *Annales des Dames de la Charité*.

TABLE DES CARTES GÉOGRAPHIQUES

1. Mappemonde.

I. EUROPE

2. Allemagne ; partie méridionale du Danemark ; Pologne russe.
3. Autriche ; Pologne autrichienne.
4. Belgique et Hollande.
5. Espagne et Portugal.
6. France à la fin du dix-huitième siècle.
7. — à la fin du dix-neuvième siècle.
8. Grande-Bretagne.
9. Italie et Suisse.
10. Turquie d'Europe.

II. ASIE

11. Turquie d'Asie ; Égypte (Afrique).
12. Perse.
13. Chine en général.
14. Chine : Tchély.
15. — Kiang-si.
16. — Tché-Kiang.

III. AFRIQUE

17. Abyssinie.
18. Madagascar.

IV. AMÉRIQUE

19. États-Unis.

20. Mexique.
21. Amérique centrale ; Antilles.
22. Brésil.
23. Colombie, Équateur.
24. Pérou, Bolivie et Chili.
25. Argentine, Paraguay, Uruguay.

V. OCÉANIE

26. Australie.
 27. Iles Philippines.
 28. Carte générale des établissements.
-

FRANCE

MONTPELLIER

A l'occasion de la mort de la supérieure des Filles de la Charité de la maison de la Miséricorde à Montpellier, sœur Baron, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, a daigné écrire aux sœurs de cette maison la lettre de condoléance que nous citons¹. C'est l'éloge éloquent et touchant de la digne sœur défunte. C'est aussi, en la personne de l'une d'elles qui avait eu sa part des épreuves de l'heure présente, l'expression des hommages qui sont rendus aux sœurs.

ÉVÊCHÉ DE MONTPELLIER

A Montpellier, le 17 janvier 1904.

Aux Filles de la Charité de la maison de la Miséricorde.

Mes chères filles,

Dès la première nouvelle de la gravité du mal dont souffrait votre vénérée supérieure, la sœur Eulalie, je me suis associé à vos inquiétudes. J'ai uni mes prières aux vôtres, rendues si efficaces par l'ardeur de votre foi et par celle de votre affection ; et je me plaisais à espérer que vous seriez victorieuses de la maladie, qui menaçait les jours de cette vaillante et sainte religieuse.

Dieu n'a pas exaucé nos supplications ; et il ne me reste que la consolation de m'unir à vos regrets, en recueillant dans ma mémoire comme dans la vôtre le souvenir des rares mérites et des grandes qualités de la sœur Baron.

Née en Allemagne, de parents dont le nom révèle une

1. Voyez *l'Éclair* de Montpellier, numéro du 19 janvier 1904.

origine certainement française, Mlle Catherine Baron avait été élevée à Liège, dans les principes les plus purs de la piété.

Aussi, à peine âgée de dix-neuf ans, en 1857, elle se présentait comme postulante au séminaire de la rue du Bac, chez les Filles de Saint-Vincent-de-Paul. La même ferveur, qui lui avait fait fermer les yeux sur les plaisirs et les avantages que peut offrir le monde, lui fit parcourir, comme en courant, le champ des diverses épreuves du noviciat, et à vingt ans, elle était envoyée dans cette ville de Montpellier, et attachée à cette même maison de la Miséricorde, où elle vint de mourir. Mlle Baron, devenue sœur Eulalie, a donc donné à notre ville et à notre population quarante-six ans de dévouement le plus généreux et le plus éclairé.

N'y avait-il pas quelque chose de providentiel dans la mission qu'on lui avait attribuée de venir consumer sa vie dans la contrée où saint Benoît d'Aniane était né? Sortie du petit bourg allemand de Burtscheid, près d'Aix-la-Chapelle, elle avait de bonne heure entendu parler de Cornelimunster, — le monastère de Saint-Corneille, — bâti jadis par saint Benoît, et le nom de notre illustre et saint compatriote était sans doute un de ceux qui avaient le plus frappé sa jeune imagination.

Quand, après de longues années de séjour à Montpellier, elle apprit que je m'étais rendu à Cornelimunster pour obtenir la permission d'y faire quelques fouilles et tâcher d'y retrouver quelques vestiges de l'antique couvent de saint Benoît, elle voulut me donner, soigneusement encadrés, les diplômes qui attestent encore aujourd'hui et la fondation du monastère au neuvième siècle et l'abondance des reliques, dont la piété des fidèles envers les deux martyrs Corneille et Cyprien l'avait enrichi.

Elle revenait ainsi, avec émotion, par la pensée vers la patrie des siens pour se réjouir de la savoir rattachée.

depuis si longtemps, à sa patrie d'adoption, à cette ville de Maguelone (dans le diocèse de Montpellier), dont les aïeux de saint Benoît avaient été les seigneurs.

Et ce nom même d'Eulalie, qu'elle a fait tant connaître et tant bénir, en multipliant autour d'elle les bienfaits, n'avait-il pas été un présage heureux, qui, d'avance, en l'associant aux souvenirs de l'Espagne chrétienne, semblait lui assigner la place où elle devait se dévouer au service volontaire de Dieu et des âmes ? Où donc, sur la terre de France, aurait-elle trouvé plus vivante que chez nous la glorieuse tradition des vertus héroïques de la jeune martyre de Barcelone ?

De 1858 à 1887, pendant vingt-neuf ans entiers, la sœur Eulalie fut chargée du soin des orphelins de la Miséricorde ; et vous savez, mes chères filles, avec quel zèle, quelle intelligence, quelle foi elle s'était consacrée à la formation de ces enfants, si dignes d'intérêt. Aussi fut-elle obligée de faire appel à son esprit d'obéissance, lorsque, à la mort de la sœur Casaubon, ses supérieurs la désignèrent pour remplacer celle qui venait de disparaître.

Ce fut donc à partir de 1887 que la sœur Baron manifesta les dons qu'elle avait reçus pour les responsabilités et l'exercice du commandement. Chérie de ses compagnes, respectée et aimée de toutes les jeunes filles, dont, à des titres divers, elle était à la fois la supérieure et la mère, confidente des douleurs et des joies d'un grand nombre de familles, qui n'avaient pas pour elle de secrets, initiée aux aumônes des riches comme à la misère des pauvres, prise volontiers pour conseil et pour guide par les personnes du monde, auxquelles elle inspirait la plus respectueuse amitié, la sœur Eulalie a été, pour une grande part, l'âme et l'inspiratrice du bien qui s'est fait dans notre ville, pendant une période de près d'un demi-siècle.

Elle aimait à soulager toutes les souffrances, à consoler toutes les douleurs ; et l'œuvre des Dames de Charité ou de

Miséricorde, à laquelle elle a consacré tant de soucis et de soins, lui était un moyen de porter toujours plus loin l'influence de ses conseils comme celle de ses secours.

Au moment où l'école de la Miséricorde dut succomber comme tant d'autres, placées dans des conditions analogues, on vit, par une sorte de prodige, surgir, entre la rue de la Vieille-Intendance et la rue d'Aigrefeuille, une magnifique maison, préparée par la sœur Eulalie et capable d'abriter aisément plus de trois cents enfants. Ce succès, salué avec joie par notre population catholique, dissipa pour un moment la tristesse grandissante qui, peu à peu, envahissait la grande âme de cette noble fille de Saint-Vincent.

Grâce à son tact, grâce aussi à l'empire qu'elle savait prendre sur ceux qui traitaient avec elle, la sœur Baron n'avait jamais cessé d'être en accord avec les administrateurs civils que leurs titres appelaient à surveiller la direction temporelle de la Miséricorde. Si quelques-uns venaient à elle avec des préjugés ou même des partis pris, elle ne s'en épouvantait pas, comptant, avec raison, sur les sentiments chrétiens qui sommeillent dans un si grand nombre de consciences, et que le contact du dévouement, de l'abnégation, suffit, presque toujours, à réveiller. Il fut même un instant question de lui obtenir la décoration de la Légion d'honneur ; mais dès qu'elle l'apprit, elle se hâta de refuser une distinction qu'elle eût préféré voir accordée au médecin de la maison, M. le docteur Eustache.

Avec le cours des années, la Miséricorde fut atteinte par les mesures qui troublent, paralysent, détruisent, peu à peu, la plupart de nos œuvres chrétiennes. L'instruction des orphelins fut retirée aux sœurs ; puis la distribution, par elles, des remèdes pharmaceutiques aux indigents ; puis — et ce fut là le coup le plus douloureux — la belle école de la rue d'Aigrefeuille fut fermée, et enfin, il y a quelques jours, l'ouvroir de la Miséricorde dut cesser de recevoir les jeunes filles qui y continuaient, avec

tant d'entrain et de profit, leur éducation professionnelle.

C'est de son lit, où la mort allait la frapper, que sœur Eulalie dut signer l'attestation, par laquelle il était déclaré qu'elle avait reçu signification de cette nouvelle exigence.

Mais si les pouvoirs humains mettaient tant de constance à l'affliger, Dieu versait, dans l'âme de sa fidèle servante, ces grâces suprêmes de force, de consolation, d'espérance, qui transfigurent les « épouvantements » de la mort.

Vous avez admiré, mes chères filles, la patience, la douceur, la résignation de votre « sœur servante ». J'ai été touché moi-même de la voir, jusque sur le seuil de l'éternité, attentive à ma voix, heureuse de s'incliner sous ma bénédiction, assurée de mes sincères et profonds regrets, confiante dans la bonté de Celui qui est par excellence la Miséricorde et la Paix.

Elle en jouit déjà, j'ose le croire ; et vos prières, mes filles, ne seront guère qu'une action de grâces pour le bonheur que Dieu lui aura accordé.

Agrérez, je vous prie, la paternelle assurance de mon affectueux respect et de ma reconnaissance.

† Fr. M.-A. de CABRIÈRES,
Évêque de Montpellier.

ALLEMAGNE

ORIGINES ET DÉVELOPPEMENTS

DE LA

PROVINCE DE COLOGNE DES FILLES DE LA CHARITÉ

(Suite ¹.)

La maison centrale de Nippès (1871). — Il me faut revenir quelques instants à l'année 1871 où j'ai interrompu

1. Voy. ci-dessus, t. LXVIII, p. 152.

le récit de l'histoire de la maison centrale de Nippès.

En cette année, le 17 décembre, se tint un conseil, présidé par M. Kelz, qui, comme il a été déjà dit, succéda en cette même année à M. Marcus. Les autres membres du conseil étaient la sœur Swieteczky, visitatrice; sœur Pomp, assistante; sœur Schild, économe, qui en même temps dirigeait le séminaire.

Le 26 septembre de l'année suivante (1872) plongea dans le deuil la province entière par la mort prématurée de la première visitatrice. Elle s'était rendue à Verviers pour saluer M. le Supérieur général et accompagna, pour rentrer à Cologne, ma sœur Richen dans sa maison de Xoffraix, dont celle-ci avait été chargée après la translation de ses enfants de la rue Klingelpütz à Saint-Géreon. Hélas! la visitatrice bien-aimée ne devait plus revoir sa chère maison centrale. Après de longues souffrances supportées avec une patience et un esprit de foi admirables, elle rendit son âme à Dieu et sa dépouille mortelle attend la résurrection au modeste cimetière de Xoffraix, sur les hauteurs abruptes de la haute Fenche.

Pour remplacer la sœur Swieteczky, on envoya de Paris la sœur Stiebor, occupée jusqu'alors au secrétariat de la maison-mère pour les affaires de la province d'Autriche, d'où on l'avait fait venir. Nous la voyons déjà au conseil de la même année, tenu le 2 décembre 1872. Sœur Stiebor, en prenant contact plus immédiatement avec les œuvres, devait être bientôt plongée dans une mer de peines et d'amertumes provenant directement et indirectement de la persécution religieuse qui bouleversait l'Allemagne catholique peu de temps après la guerre victorieuse de 1870 et 1871. On protège les apostats se donnant le nom spécieux de *vieux-catholiques*; on surveille la chaire de la vérité; on chasse les ordres religieux, et à ceux et celles qui restent, on ferme les écoles, orphelinats et asiles d'enfants, etc. Pour pouvoir faire tout cela légale-

ment, on change la constitution. C'est ainsi que les prêtres de la Mission sont exilés, plusieurs maisons des sœurs transformées, d'autres supprimées et un grand nombre de sœurs forcées de chercher de l'occupation hors du pays.

Cependant le séminaire des sœurs put encore être continué jusqu'en 1875, et l'infatigable directeur, M. Kelz, faisait autant que possible la visite de la maison centrale et même des autres maisons. En cette année (1875), arriva enfin la défense du gouvernement de recevoir des sœurs au séminaire, et, depuis lors, jusqu'en 1883, on dut envoyer les quelques postulantes à Graz, en Autriche. On comprend que, pendant cette malheureuse période, il n'était pas question d'ouvrir de nouvelles maisons.

Ce ne fut que par l'effet d'une protection toute spéciale de la divine Providence que la maison centrale de Nippès échappa à la confiscation par l'État; car l'excellent M. Villers de Malmédy y contribua. Notons en passant que, pendant cette époque de stérilité forcée, on offrit pourtant à la province de Cologne une maison pour les Filles de la Charité à Reichenberg, en Bohême. Mais cette offre, qu'on avait déjà discutée du vivant de la sœur Swieteczky, est restée à l'état de projet.

Ce n'est qu'en 1882 que l'arbre des œuvres de Saint-Vincent commença à produire de nouvelles branches. Une nouvelle maison de Sainte-Ursule s'élève à Cologne à la place de celle que la sœur Swieteczky avait transférée dans le nouveau bâtiment de l'Eintrachtstrasse sous le nom de Vincenzhaus, à Cologne. Voici comment la sœur Alphonsa Reis, première supérieure de cette maison, nous en raconte la fondation et les développements.

Sainte-Ursule. — En 1881, un généreux chrétien de la paroisse de Sainte-Ursule, M. François Rody, résolut de fonder une association d'ouvrières pour le quartier nord de Cologne, semblable à celle qui existait déjà pour le sud.

Il communiqua son projet à l'administrateur de la paroisse, M. Brant, et ces deux messieurs, pleins de zèle pour la cause de la religion, d'un commun accord se mirent à l'œuvre. Ce ne sera plus seulement l'association susmentionnée, on y ajoutera un asile d'enfants et plus tard un ouvroir. Le zélé administrateur réussit à composer un comité de dames à la tête duquel resta pendant plusieurs années comme présidente Mme Guillaume, femme du conseiller de commerce. On loua une petite maison, avec une petite cour, située dans un jardin tout près de l'église paroissiale; c'était vraiment comme une seconde édition de la première fondation du temps de sœur Swieteczky, et l'on confia l'œuvre modeste aux Filles de Saint-Vincent.

Comme la permission du gouvernement se faisait attendre, on se contenta pour le moment des pièces du rez-de-chaussée de la petite maison en laissant l'étage aux locataires. Le dimanche 26 février 1882, on tint la première réunion et l'on plaça l'association sous la protection de *Notre-Dame-du-Bon-Conseil*, dévotion populaire de Cologne.

Enfin, ayant obtenu, après l'approbation de l'autorité ecclésiastique, la permission du gouvernement, la seconde petite maison de Sainte-Ursule reçut la bénédiction de l'Église, le 15 juillet, fête de saint Henri, et, le 28 du même mois, on admit les trente premiers enfants à l'asile; à ce chiffre on ajouta chaque semaine une vingtaine jusqu'au nombre de cent quarante au delà duquel on ne pouvait aller, faute de place. Il en fut de même pour les jeunes filles, et, pendant cinq ans, on eut la douleur de refuser et des jeunes filles et des petits enfants.

Ce fut en 1886 que la Providence vint en aide à une œuvre si utile. Une dame bienfaisante donna au zélé administrateur, M. Brant, la somme de 15 000 marks (18 750 fr.) pour l'agrandissement du petit institut, et, dès le mois de janvier 1887, on acheta un terrain, situé dans la circon-

scription de la paroisse de Sainte-Ursule, rue Gereonswall; on résolut d'y construire un bâtiment correspondant aux besoins. Le 1^{er} mai de la même année, on posa solennellement la première pierre, et, le 1^{er} avril 1883, on fit l'entrée dans la nouvelle maison qui reçut le nom de *Marienheim* (maison de Marie). Dans cette maison, les jeunes ouvrières devaient trouver un chez soi et un abri contre les dangers de l'isolement, et en même temps apprendre les occupations d'un bon ménage; l'asile d'enfants fut bien entendu maintenu et développé. Six sœurs se partageaient ces travaux charitables.

J'ajoute à ce récit de la première sœur supérieure que, depuis, on a acquis une grande maison voisine dans laquelle sont établies deux nouvelles œuvres : ce sont une crèche et un petit orphelinat; la maison, ainsi agrandie, occupe en ce moment quinze sœurs.

Revenons maintenant à l'année de naissance de cette florissante fondation.

M. Henri Richen, directeur. — L'année 1882 fut une année de deuil pour la province déjà si éprouvée; il plut à Dieu d'appeler à la couronne du ciel le pieux et zélé M. Kelz, qui, après une courte maladie, s'éteignit subitement au mois de mai à la maison-mère des Missionnaires, à Paris. La province resta alors pendant deux ans sans directeur, c'est-à-dire jusqu'en 1884.

M. Richen l'aîné¹, l'un des quatre premiers missionnaires de Cologne, fut alors nommé directeur, et nous le voyons pour la première fois au conseil du 30 avril 1884. Les temps commencèrent cette année-là à s'améliorer; le gouvernement ayant reconnu que, par les lois violentes contre l'Église catholique, on n'obtenait pas le résultat espéré, il en relâcha peu à peu la rigueur.

1. Son frère cadet Ludolphe, missionnaire également, était déjà mort depuis longtemps.

Pendant cet interrègne, outre la fondation de Sainte-Ursule, nous avons à compter deux autres établissements qui également ont acquis un état de prospérité très consolant.

Zülpich (1883). — Le 22 mai 1883, on appela les Filles de Saint-Vincent à Zülpich, l'ancien Tolbiac si célèbre par la victoire du roi des Francs, Clovis, sur les Alemans, peuple germanique habitant le grand-duché de Bade actuel et l'Alsace. Ce fut le conseil municipal qui confia aux sœurs un petit hôpital avec obligation de visites à domicile, et l'excellente sœur Elisabeth Reiffert en fut chargée. Elle surmonta avec tant de prudence et d'énergie les difficultés du commencement, qui étaient bien grandes, que la maison a pris un développement inespéré. Peu de temps après l'ouverture du nouvel établissement, on offrit aux sœurs, à bon marché, une propriété à Hoven, localité à dix minutes de Zülpich. Mais, faute de ressources et de sujets, on crut devoir y renoncer et abandonner cette fondation aux sœurs Augustines qui y ont établi une immense maison pour les aliénés.

Commern (1883). — En cette même année 1883, commencèrent les négociations avec une famille très riche et très chrétienne de Commern, localité à 2 lieues environ de Zülpich. Au mois de décembre 1882, Mme Joseph Abels avait déjà fait une demande préliminaire pour savoir si les Filles de la Charité de Cologne-Nippès étaient disposées à accepter une maison de charité à Commern pour y recevoir des malades, faire la visite des pauvres et des malades à domicile et y tenir un asile d'enfants. Les négociations furent activées pendant l'année suivante, et, après avoir obtenu l'approbation de l'autorité ecclésiastique et du pouvoir civil, un traité fut conclu avec le fondateur, M. Joseph Abels, dans les conditions ordinaires. Ce fut le 29 janvier, jour de la fête de saint François de Sales, que

les trois premières sœurs, avec la sœur Dominica Fuchs comme supérieure, firent leur entrée dans la maison provisoire (c'était la maison vicariale inhabitée en cette époque), meublée selon les besoins des œuvres par les pieux fondateurs.

Les œuvres marchaient si bien que bientôt les fondateurs exécutèrent leur projet et firent bâtir une nouvelle et vaste maison où, en 1887, on reçut comme œuvre nouvelle des orphelins et orphelines du district. Outre les généreux fondateurs, surtout la pieuse dame, vraie mère des pauvres, les sœurs eurent un ami dévoué et généreux en la personne de M. Kreutzwald, alors vicaire à Commern et bientôt après secrétaire de Mgr l'archevêque, puis professeur de droit canonique au séminaire ecclésiastique, et enfin vicaire général, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Dans toutes ces différentes situations, il est toujours resté fidèle à la maison de Commern, et par sa protection et par des secours matériels lorsque ce fut nécessaire.

Après avoir perdu par la mort sa pieuse épouse vers la fin de l'année 1891, M. Abels continua encore pendant six ans l'œuvre commencée. Alors il offrit à la communauté la maison et toutes les terres qui y étaient affectées, à la condition que les sœurs y continueraient les œuvres à leur compte. Comme les œuvres produisaient à peu près assez pour pouvoir espérer raisonnablement de réussir, et comme leur généreux ami M. l'abbé Kreutzwald s'engageait à un secours considérable et annuel, comme surtout les œuvres promettaient un prompt développement, on accepta l'offre du généreux donateur. Le 1^{er} août 1896 fut signé le contrat de transmission et d'acceptation par les sœurs, sous forme d'un acte d'achat, par lequel la communauté devint donc propriétaire d'un vaste établissement.

Bütgenbach (1887). — Cette même année fut ouverte la maison de Bütgenbach dans des conditions de pauvreté qui

ne promettaient guère l'avenir que nous voyons réalisé aujourd'hui.

C'est en 1876 que, dans une lettre du pieux curé de Bütgenbach à sa sœur, la sœur Mechtilde Kratz, Fille de la Charité, nous faisons pour la première fois connaissance avec le futur initiateur et protecteur de cette œuvre. Quatre ans plus tard, nous le voyons déjà en relation avec nos sœurs de Xhoffraix, situé à 2 lieues de Bütgenbach, auxquelles il demande du secours dans l'épidémie de typhus qui fréquemment ravage ces pays pauvres. Deux sœurs de Xhoffraix se dévouent, en effet, aux soins de ces malheureux malades, et c'est le spectacle de leur dévouement et de leurs autres vertus qui font naître dans le cœur du curé le désir d'avoir des Filles de Saint-Vincent établies d'une manière durable dans sa paroisse. L'année 1884 semblait devoir déjà réaliser ce pieux désir; une jeune fille de sa paroisse, nommée Anne-Elise Lamby, lui manifesta le désir de se donner à Dieu dans la famille de Saint-Vincent et de plus d'employer 20 000 francs environ qu'elle possédait, pour fonder, à Bütgenbach, un petit établissement de trois sœurs de Charité, dans lequel elle désirait vivre et travailler avec les sœurs au cas où elle ne serait pas apte à être reçue comme Fille de la Charité. Le premier désir de l'aspirante fut réalisé dès cette même année; malgré son âge déjà un peu avancé et sa faible constitution, elle fut reçue le saint jour de Noël 1884 dans la famille de Saint-Vincent qu'elle édifia par une vie exemplaire jusqu'à sa sainte mort, arrivée en 1896. Pour son projet de fondation que le zélé curé aurait voulu voir s'accomplir cette même année, plusieurs difficultés en retardèrent l'exécution jusqu'en l'année 1887. D'abord la communauté ne disposait pas de sujets pour cette œuvre; puis, la fortune de la bonne donatrice ne suffisait pas pour assurer aux sœurs la plus modeste subsistance. Cependant, le zélé curé sut si bien intéresser ses paroissiens à l'œuvre, qu'au mois de mai 1886, il put louer une petite

(2)

CARTE

D'ALLEMAGNE

PARTIE MÉRIDIONALE DU DANEMARK

ET

POLOGNE RUSSE

ALLEMAGNE

L'Allemagne, *Germania* pour les anciens, Deutschland pour les Allemands, a une superficie actuelle d'environ 540 000 kilomètres carrés; sa population est d'environ 56 millions d'habitants. — *Monnaie* : le mark, 1 fr. 25.

LES DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES dans l'empire d'Allemagne sont les suivantes : Archevêchés de Cologne avec ses évêchés suffragants; de Fribourg (Bade) avec ses évêchés suffragants; de Gnesen et Posen (Pologne), ayant pour suffragant l'évêché de Culm, résidence à Pelplin. — Divers sièges sont soumis immédiatement au pape. — L'Allemagne septentrionale comprend divers vicariats et préfectures apostoliques.

Entin la Bavière comprend l'archevêché de Bamberg et celui de Munich et Freisingen avec leurs évêchés suffragants.

LES ÉTABLISSEMENTS DES MISSIONNAIRES qui existaient en Allemagne ont été supprimés par la législation du Kulturkampf de 1872; ils sont indiqués sur la carte; ce sont les endroits soulignés. — LES FILLES DE LA CHARITÉ eurent aussi leurs écoles fermées en vertu des mêmes lois; elles ont des établissements charitables à Cologne, Nippès, etc. (Voyez les *Annales des Dames de la Charité*.)

DANEMARK

HISTOIRE. — Le Danemark, en danois *Danmark*, en latin *Dania*, le plus petit des trois royaumes scandinaves de l'Europe septentrionale (Norvège, Suède, Danemark), est partout baigné par la mer, sauf au sud-ouest où il est borné par la province du Schelswig-Holstein qui, depuis la guerre de 1864, appartient à la Prusse.

La superficie totale du royaume est de 38 000 kilomètres carrés, l'équivalent de six départements français; la population est de 2 millions d'habitants, environ. — Il y a une partie continentale, le Jutland, et des îles dont les plus grandes sont Seeland et Fionie. Dans l'île de Seeland est Copenhague, capitale du royaume. — *Monnaie* : la couronné, 1 fr. 33.

DIVISIONS. — Sept provinces formant dix-huit districts; l'Islande forme une huitième province. — Au point de vue religieux, le protestantisme est la religion dominante, les autres cultes y sont admis. Pour les catholiques il y a un vicaire apostolique résidant à Copenhague.

Un dispensaire tenu par les Filles de la Charité est établi à Elsenor (en danois *Helsingør*), dans l'île de Seeland; un missionnaire lazariste y réside.

POLOGNE RUSSE

La Pologne, ancien état de l'Europe, capitale Varsovie, a été partagée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie.

Dans la Pologne russe, la Congrégation de la Mission avait plusieurs établissements. Ils ont cessé d'exister après les événements politiques de 1863-1865.

Mesures : la verste, 1 067 mètres; le rouble, 3 fr. 45.

maison dont il prit le loyer de 225 marks par an sur son propre budget pour dix ans. Il ne manquait désormais que l'autorisation par l'archevêché et par le gouvernement d'établir à Bütgenbach les Sœurs de Charité afin d'y exercer les œuvres suivantes : 1° visites à domicile; 2° asile d'enfants; 3° école pour ouvrage manuel de filles.

Cependant, à cause des formalités à remplir vis-à-vis du gouvernement, l'affaire traîna jusque dans l'été de l'année 1887, et, entre temps, le bon curé fut transféré dans la paroisse d'Eschweiler et remplacé par M. Goerdten, lequel entra en plein dans les idées et les désirs de son prédécesseur et devint un zélé et intelligent promoteur de l'œuvre. Enfin, le 2 juin, le maire de Bütgenbach put faire parvenir à la visitatrice, la respectable sœur Stiebor, le document contenant l'autorisation du gouvernement, et immédiatement après la fête de saint Vincent, la visitatrice et l'excellent curé Kratz, accouru pour la circonstance, conduisirent les premières sœurs à Bütgenbach; ce furent sœurs Crescentia Sahn, Xaveria Lentzen et Altonia Schauf. Ces sœurs se mirent courageusement à l'œuvre : les Enfants de Marie se réunirent dès le premier dimanche et l'asile fut ouvert le 3 août.

Une difficulté cependant n'avait pas été prévue : avec qui les sœurs feraient-elles leur contrat ? Le bon curé Kratz déclina cet honneur ; il voulut bien continuer pendant dix ans de payer le loyer, mais comme fondatrice il ne voulut reconnaître que la jeune fille entrée dans la famille de Saint-Vincent et connue sous le nom de sœur Dorothee, celle qui avait mis à la disposition des sœurs toute sa fortune, 14 000 marks environ, pour acquérir ou bâtir une maison. Si dans l'espace de dix ans, concluait M. le curé Kratz, on n'a pas pu obtenir de quoi compléter cette somme afin de bâtir, c'est que l'œuvre n'est pas viable ; mais cela ne lui paraissait pas à craindre.

Il ne fallut pas dix ans pour donner raison à la prévision

de l'excellent ami des sœurs. Le nouveau et zélé curé sut si bien intéresser les habitants de Bütgenbach que, dès le mois de mars 1890, il avait réuni la somme nécessaire et, trois mois plus tard, il acheta un terrain situé tout près de l'église paroissiale où la nouvelle maison devait bientôt s'élever.

Aidé par les bons conseils du recteur, Kremer, prêtre très expérimenté dans ces sortes d'affaires, M. le curé fit commencer la bâtisse, et, en septembre 1892, on y entra après la bénédiction et une grand'messe solennelle avec prédication faite par M. le doyen de Malmédy, M. Mons.

La maison ainsi constituée prospéra; on lui confia des infirmes, des enfants orphelins et, quelques années plus tard, des idiots.

Cette dernière œuvre s'étendit de telle sorte qu'une nouvelle bâtisse devint bientôt indispensable.

Comme le gouvernement payait généreusement pour les idiots, la subsistance de la maison ne paraissait pas douteuse. On agrandit donc l'établissement pour loger dans le nouveau pavillon les idiots et les sœurs, tandis que la première bâtisse restait aux infirmes et aux orphelins. Mais disons d'abord que la pieuse fondatrice ne vit pas ce développement de son œuvre. Elle mourut le 28 juin 1896, en laissant par testament olographe tous ses droits à la supérieure de la maison de Bütgenbach. Quelque temps après, un autre bienfaiteur des sœurs, nommé Halmes, leur laissa, en mourant, une partie de ses biens. C'est ainsi que la divine Providence eut soin des enfants de Saint-Vincent, et, pleines de confiance, elles entreprirent la bâtisse en question, qui put être inaugurée en 1900 au mois de mai.

Une relation, dans le journal de Malmédy, fait voir les sentiments d'estime de la population de ces contrées et l'état florissant de la maison de Bütgenbach.

Sainte-Marie-au-Capitole à Cologne (1887). — Trois

ans après la maison précédente, commença la maison de Sainte-Marie-au-Capitole. Ce fut M. le curé Strom qui offrit aux sœurs une demeure dans les cloîtres de cette très ancienne basilique, dont les origines remontent aux temps des Romains, comme l'indique le nom. On y ouvrit une école de couture, et un peu après un asile d'enfants (le 2 janvier). Plus tard, on logea aussi des jeunes filles, soit ouvrières, soit aspirantes à l'état d'institutrice, et on s'occupa aussi de la garde des enfants après les heures de classe, afin de les retirer de la rue et de leur apprendre à bien s'acquitter de leurs devoirs de classe. Enfin, on y a aussi une belle association d'Enfants de Marie. Cinq sœurs sont occupées à ces œuvres.

(A suivre.)

SCHREIBER.

ESPAGNE

SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME-DES-MIRACLES

Nostra signora de los Milagros (Orense).

NEUVAIN ET FÊTES EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME-DES-MIRACLES

*Lettre de M. Faustin ARNAO, prêtre de la Mission,
à M. Maurice HORCAJADA, à Madrid.*

Voici quelques nouvelles de nos travaux apostoliques accomplis dans ce coin écarté de la pittoresque Galice.

Afin de se faire une idée exacte des fonctions que nous accomplissons dans ce renommé sanctuaire de Notre-Dame-des-Miracles, il faut savoir la position topographique qu'il occupe. Il se trouve seul sur une petite colline du mont Medo, entourée d'autres collines semblables, toutes un peu arides et sans ornements, ne produisant que de pauvres moissons. En beaucoup d'endroits on ne découvre d'autres

traces de l'action de l'homme, que les tortueux sentiers par lesquels passent les visiteurs. Le sanctuaire est éloigné d'environ 5 lieues d'Orense, et d'une demi-lieue du plus proche village. Sur l'un des côtés, les chemins sont assez difficiles, à l'exception de la grande route qui, par Maceda, éloigné de 5 kilomètres du pèlerinage, conduit à la capitale. Sur le côté opposé, coule la rivière Arnoya, qui ayant sa naissance dans la chaîne de montagnes de Saint-Mamed et divisée en deux parties, entoure complètement le mont Medo. Sur le penchant des montagnes qui réduisent notre horizon à d'étroites limites, on voit disséminés une multitude de villages dont les habitants, presque tous simples et fervents, donnent une véritable édification à la nombreuse foule de pèlerins qui, pour certaines fêtes, s'assemblent autour de l'autel de Marie.

Parmi les fêtes qui se célèbrent avec solennité dans ce sanctuaire, il faut noter, soit pour le temps de sa durée, soit pour le grand nombre de pèlerins qui viennent non seulement des quatre provinces de Galice, mais aussi de celles de Léon et du Portugal, la fête spéciale de Notre-Dame-des-Miracles. Elle commence par une neuvaine, sorte de mission, qui avec quelques légers changements, spécialement dans les sujets de prédication, se répète tous les ans.

Chaque jour, à huit heures du matin, un son général de cloches, la population est avertie ; à neuf heures il y a grand'messe avec accompagnement d'orgue, suivie d'une instruction sur les principaux articles du Symbole ; puis un mot à la fin en l'honneur de Notre-Dame-des-Miracles.

Le soir à trois heures et demie la foule est appelée au son des cloches comme le matin ; on dit le chapelet, quelques autres prières, et alors suit le sermon. On termine par un cantique à Notre-Dame-des-Miracles. Les prédications du matin et du soir sont réparties entre tous les prêtres de la communauté.

Cela est pour la partie extérieure et plus éclatante de la neuvaine ; mais notre principal travail est au confessionnal. Pendant la dernière neuvaine nous y avons vaqué tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à midi, et le soir depuis trois heures et demie jusqu'à sept heures, hors le temps nécessaire pour la messe, pour prêcher ou pour exercer quelque autre office à l'église. Pendant les premiers jours l'affluence n'était pas trop considérable, parce que les travaux dans la campagne étaient retardés par les froids. A cause de cela nous finissions les exercices une heure plus tôt ; mais les derniers jours il fut tout à fait impossible d'abrégéer ainsi.

Nous avons eu en notre compagnie depuis le cinquième jour le distingué chanoine de la cathédrale d'Orense, dom Claude Carballido, très affectionné aux deux familles de Saint-Vincent et dont on doit dire vraiment qu'il peut servir de modèle par son abnégation, son assiduité et sa patience aux missionnaires les plus zélés. Nous avons été aidés aussi par douze ou quinze prêtres des paroisses voisines. C'est un spectacle très touchant de voir comment des personnes, la plupart, de la campagne, mais aussi de toute condition, s'approchent du tribunal de la pénitence ; parfois leur nombre est si grand qu'il devient difficile d'entrer ou de sortir, et on a du regret qu'après avoir donné pendant trois ou quatre heures l'absolution, il reste encore pour se confesser autant de monde qu'au commencement. Il faut avouer que dans ce pays, et surtout dans ses environs, quoiqu'il y ait bien des misères (et où n'y en aura-t-il pas ?), la foi et la fréquentation des sacrements consolent grandement le missionnaire. Dans cette dernière neuvaine nous avons donné de 500 à 600 communions ; il y a eu beaucoup de fidèles privés de ce pain céleste parce qu'ils n'ont pas eu la facilité de se confesser.

Il faut noter encore ici les marques de pénitence et de dévotion avec lesquelles on visite ce sanctuaire. Un grand

nombre, en venant, jeûnent au pain et à l'eau ; plusieurs marchent les pieds nus, deux ou trois journées ; il y en a qui montent à genoux la dernière partie du chemin, ou qui dans cette humble et pénible attitude font le tour du sanctuaire. Au retour, et afin de tout dire, il arrive bien parfois que quelques-uns se laissent aller à un peu de dissipation ; mais c'est peu de chose, et il ne vaut pas la peine d'en parler.

Au cours de la neuvaine, on remarque la progression croissante de l'affluence des visiteurs, venus surtout des villages éloignés ; car, pour ceux des environs, ils viennent toujours sans se mettre en peine de l'état de la température ni des variations de l'atmosphère. Qu'il pleuve à torrents, avec le tonnerre et les éclairs, comme cela eut lieu le quatrième jour, ou bien que sous un ciel tranquille resplesdisse le soleil aux rayons parfois brûlants, comme cela eut lieu pendant les trois derniers jours, rien n'y fait. Qu'est-ce qui pourrait retenir ces Galiciens, quand il s'agit de fêtes et de pèlerinages qu'ils aiment ? On les voit s'acheminer sous leurs vastes parapluies et venir assister aux cérémonies religieuses célèbres, comme celles qui se font dans notre sanctuaire. Mais l'affluence est surtout considérable la veille au soir, car c'est alors pour beaucoup le moment le plus important de la fête. Voici comment cela se passe.

Après avoir chanté à sept heures les vêpres solennelles, on commence à préparer tout ce qu'il faut pour le traditionnel *Folion*, comme nous l'appelons ici. Cela se passe avec un grand entrain sur le terrain champêtre qui entoure le sanctuaire. On commence vers neuf heures avec de grandes manifestations ; on lance une multitude de fusées de diverses couleurs ; on fait brûler des pièces d'artifice de différentes formes qui provoquent l'admiration et les cris de la foule. Alors, de temps en temps, une bande d'habiles musiciens exécutent des savants morceaux ou de joyeuses marches ; il ne peut manquer, comme on le doit supposer, la tradition-

nelle cornemuse pour accompagner la *Muina* et autres distractions du pays. Le *Folion* terminé, vers minuit, la foule se retire, un peu fatiguée et pressée par le sommeil, dans quelques auberges ; la maison du pèlerinage ne peut recevoir tant de monde, quelques-uns chantent encore et prient le reste de la nuit jusqu'à ce qu'arrive le nouveau jour, attendu avec avidité.

Le huitième jour vient enfin, le jour de la fête de Notre-Dame-des-Miracles. Cette année, c'était une journée splendide, calme, tranquille, sans que le moindre nuage troublât le bleu pur du firmament. Le jour naissait donc, et avec lui, la joie, l'allégresse, nonobstant les fatigues de la soirée précédente. A cinq heures et demie du matin, s'ouvrirent, comme d'habitude, les portes de l'église, et quelques instants après déjà il n'y avait plus place pour y recevoir encore une seule personne. On dit ensuite la première messe, et, à la fin, deux prêtres qui étaient là depuis la veille au soir se mirent à distribuer la sainte communion. Aussitôt commencèrent les autres messes, jusqu'à neuf heures, sans interruption, avec distribution par deux prêtres, à toutes les messes, de la sainte communion.

✚ Mais un grand nombre de personnes ne pouvaient ni recevoir la communion, ni entendre la messe dans la chapelle ; aussi on célébra une messe à l'extérieur du sanctuaire. Sur la porte principale du temple, il y a une grande statue en granit de Marie immaculée, au-dessous de laquelle il y a un élégant balcon en fer ; ayant orné ce balcon de tapis, de drapeaux et de banderoles, on y éleva un autel, comme toutes les autres années, pour célébrer le saint sacrifice. L'effet était grandiose ; c'était un imposant spectacle, celui que présentait cette multitude immense, agenouillée sur le gazon, dirigeant ses regards et ses prières vers le Tout-Puissant en union avec les prières du prêtre, qui célébrait. La terre donnait ses fleurs et ses parfums ; les harmonieux accords de la musique reten-

tissaient ; la scène était tout entière enveloppée dans la lumière et les vivifiants rayons d'un soleil resplendissant.

A neuf heures commença la fonction religieuse, destinée à couronner dignement les pieux hommages qui pendant dix jours ont été rendus à la Mère de Dieu. La procession qui déjà se formait depuis une demi-heure, sortit saluée des détonations d'artillerie, parcourant tous les environs du sanctuaire ; parmi les étendards, les bannières, les lanternes allumées, s'avançaient les croix de quinze ou dix-huit paroisses les plus proches, portant en triomphe une statue de Marie préparée à cet effet, au chant des litanies et aux accents sonores de la musique.

Après la procession commença la grand'messe solennelle, célébrée par le chanoine, M. Claude Carballido, assisté comme diacre et sous-diacre par deux curés des paroisses voisines. Après l'évangile parut en chaire M. Mesquida, prêtre de la Mission, venu de notre maison d'Orense. Dans un langage simple et éloquent, il captiva l'attention de tout l'auditoire ; il célébra les gloires merveilleuses de la Mère de Dieu ; il exhorta tous les fidèles à imiter ses vertus, s'ils veulent qu'elle leur soit propice auprès de son divin Fils, et à la fin il salua d'une manière touchante l'image vénérée de Notre-Dame-des-Miracles ; Notre-Dame-des-Miracles, qui, mue par amour pour les populations des environs, pour toute la province d'Orense et pour tout le royaume de Galice, a placé son trône sur le mont Medo, et qui est disposée à secourir dans tous leurs besoins temporels et spirituels ses pieux enfants. Ces paroles, dites avec onction et avec ferveur, firent verser des larmes à la plupart des auditeurs. Tout s'était accompli avec splendeur et édification.

Vers midi et demi, la fête était terminée au milieu d'un concours étonnant de fidèles.

Durant l'après-midi, le désert se fit de nouveau autour de nous. Une infinité de tentes qui, durant les fêtes, avaient

été établies autour du sanctuaire, afin de pourvoir aux besoins des pèlerins, disparurent successivement. Les pèlerins de la Vierge des Miracles s'en retournaient chez eux, pleins de joie et de consolation, racontant avec admiration les choses qu'il avaient vues et entendues, excitant ainsi les désirs des autres, et les provoquant à les accompagner les années suivantes.

Quand la solitude s'est faite autour de nous sur la montagne, il y a cependant toujours pendant le cours de l'année quelque pèlerin qui vient se prosterner aux pieds de la Mère de Dieu, soit pour lui rendre grâces de quelque bienfait, soit pour implorer son secours dans quelque difficulté, soit pour réclamer sa protection sur un long voyage entrepris souvent pour chercher un morceau de pain sur la terre étrangère ou quelques ressources que ne peut fournir le pays. Les dimanches, même ceux où y a le moins de monde, passent toujours ici quelques centaines de personnes, lesquelles viennent entendre la messe, ou bien se confesser et communier ; et ces jours-là nous sommes généralement occupés six prêtres, toute la matinée. Les jours solennels comme Pâques, la Pentecôte, le Sacré Cœur et l'Immaculée, l'affluence est toujours comme celle de la neuvaine dont nous avons parlé plus haut.

Enfin, pour compléter ces quelques renseignements, j'ajoute qu'ici sans vivres dans la ville, ni même dans un village, et sans avoir aucun voisin ni chercher de travail hors de chez nous, nous remplissons toutes les fonctions de notre institut ; nous confessons, nous prêchons et nous instruisons des jeunes gens qui un jour doivent être revêtus du caractère sacerdotal. Loué donc soit Dieu et que tout soit à sa plus grande gloire ; bénie soit sa sainte Mère, qui, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Miracles, nous donne de si visibles marques de sa tendresse et de son amour maternel.

Faustin ARNAO.

POLOGNE

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ÉCOLE APOSTOLIQUE DE
CRACOVIE; KLEPARZ

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX SUR LA PROVINCE

I

L'année 1903 nous a donné l'occasion de célébrer le jubilé de vingt-cinquième année de notre école apostolique.

Rappelons d'abord le commencement, le développement et l'état actuel de cette école apostolique.

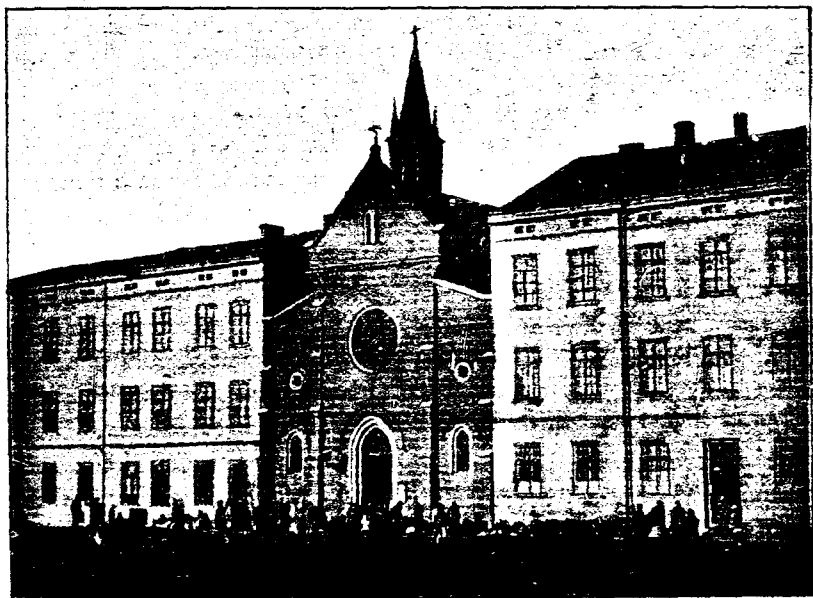
L'instrument dont s'est servie la Providence pour fonder notre petit séminaire, fut M. Soubieille, de pieuse mémoire, venu de France, et pour qui la Pologne était devenue une seconde patrie. Son souvenir et celui des trente-cinq années qu'il a passées, comme visiteur à la tête de la province, resteront précieux au cœur des missionnaires polonais et des Filles de la Charité de la Galicie. — M. Soubieille arriva à Cracovie en 1866; il avait été nommé visiteur de la province par M. Etienne, supérieur général, mais à vrai dire la province n'existait pas encore.

Dans la Pologne russe et dans la Lithuanie, la Congrégation, comme les autres communautés religieuses, fut supprimée en 1863. Les missionnaires furent dispersés; plusieurs forcés à habiter la Sibérie. Dans la partie prussienne de la Pologne, la maison de Culm dut disparaître peu après la guerre de 1870.

En Galicie, il y avait dans la ville de Cracovie une ancienne maison à Stradom qui avait pu résister à beaucoup d'événements politiques. Mais dans cette maison les confrères, peu nombreux, s'occupaient du grand séminaire.

A Kleparz, dans la ville de Cracovie encore, existait une petite maison depuis 1863, habitée par plusieurs confrères. Telle était la situation que trouva M. Soubielle.

Il commença son travail par la prière et par les œuvres de la charité. En 1867 il ouvrit le noviciat ou séminaire



CRACOVIE ; KLEPARZ.
Maison centrale de la Mission (1904).

interne à Kleparz. Des années s'écoulèrent sans apporter grande consolation. Pendant quatorze ans, à savoir de 1867 à 1882, presque quarante novices ont passé par le séminaire sans y rester longtemps. Un seul fut ordonné prêtre. C'était donc une situation comme sans issue, presque désespérée.

M. Soubielle, le jour de son jubilé de cinquante ans de prêtrise, en 1899, nous a dévoilé lui-même ses angoisses et

ses peines d'alors : « Après les désappointements des premières années, je priais un jour à la chapelle, raconta le vénéré jubilaire, je méditais sur l'état de la province. Nous sommes peu nombreux, me disais-je, et encore pour la plupart vieux, fatigués. Quand nous mourrons, que va devenir ici la Congrégation ? Que faut-il faire, mon Dieu ? Faut-il se croiser les bras et attendre patiemment la fin ? A ce moment-là j'ai entendu comme une voix intérieure, qui même à présent résonne encore à mon âme : « Ne craignez rien ! la province existera, les missions aussi ; la Congrégation ne périra point ! »

Il vivait donc dans l'espérance, attendant de la divine Providence la réalisation de ces promesses.

Cette réalisation arriva ; ce fut un peu plus tard, en l'année 1878.

Les missionnaires qui ont connu M. Soubicille de près nous affirment qu'il avait eu la pensée de cette institution déjà en 1874. C'était l'époque où, après la mort de M. Etienne, les députés réunis à Paris ont élu M. Boré comme supérieur général de la Congrégation. A cette assemblée on discutait l'idée de fonder des écoles apostoliques. Cette pensée était déjà dans la pensée de M. Soubicille et M. Boré l'encouragea à les mettre en œuvre.

M. Eugène Boré, connu dans toute l'Europe par sa haute culture intellectuelle et son rôle civilisateur en Orient, a bien mérité non seulement de la France, sa patrie, mais encore de l'Eglise. Devenu supérieur général de la Congrégation de la Mission, il s'appliqua à maintenir dans la Congrégation l'esprit de saint Vincent de Paul et en particulier à assurer dans les études ce progrès si nécessaire pour continuer et développer les œuvres.

Pendant sa visite à Cracovie en 1877 il montra beaucoup d'intérêt aux maisons des Missionnaires comme à celles des Filles de la Charité. Il étudia même l'histoire de la

Pologne et de son ancienne capitale. La cathédrale et les tombeaux des rois et des héros polonais firent une grande impression sur son âme élevée. Dans la Circulaire de 1878, écrite peu de temps avant sa mort, il se montrait soucieux d'assurer l'existence de la province polonaise. « Les vocations ont graduellement diminué, écrivait-il, et il s'agit d'en susciter de nouvelles, si l'on veut conserver la province. M. Soubieille, le visiteur, y travaille persévéramment... C'est ce qui m'a engagé à insister près de lui, pour la formation d'une maîtrise qui peut être aisément alimentée par les petits enfants des catéchismes qu'il dirige, et qui, préservés de la malice du monde, pourraient être un jour une précieuse recrue pour la Mission. Telle est la fin des œuvres dites apostoliques que plusieurs instituts religieux ont tentées et continuent avec succès. » (P. 4.)

Le conseil était évidemment excellent, mais l'entreprise paraissait à M. Soubieille vraiment au-dessus de ses forces. Il n'y avait ni une maison convenable, ni les ressources nécessaires, et le nombre des missionnaires paraissait insuffisant à diriger cette école. Dans ces conditions l'affaire semblait impossible à exécuter. Pourtant M. Soubieille, confiant en Dieu, prit les mesures pour commencer l'œuvre qui était ainsi recommandée par son supérieur général.

Le 21 septembre 1878 arrivèrent les premiers candidats, bien choisis. On commença les cours; l'œuvre existait. Et quand, après la mort de M. Boré, les députés pour la nomination de son successeur se réunirent de nouveau à Paris, M. Soubieille pouvait dire à l'Assemblée qu'en Pologne, existait déjà une école apostolique. L'Assemblée générale de 1890 a loué l'institution de ces écoles et l'a recommandée.

Pour la province de Pologne cette école assurait l'avenir. M. Soubieille en écrivant de temps en temps aux *Annales* françaises, trouvait un véritable plaisir de donner des nou-

velles de cette œuvre, à côté du récit de ses magnifiques retraites populaires et des missions. (*Annales*, t. XLV, p. 213, 376 ; t. LIX, p. 88, 449.)

Un missionnaire qui partagea en cela ses mérites fut M. Binek, qui, nommé directeur de cette école, et étant un homme vraiment apostolique, a attiré les faveurs du ciel sur cet établissement. Il transmet son esprit à ses élèves. Sa piété attirait les cœurs et édifiait. Ses actions de grâces après la messe, son recueillement sont encore bien fixés dans la mémoire et dans les cœurs de ceux qui l'ont connu. On avait vraiment pour lui, parmi les enfants qu'il formait, une affection filiale. A la douceur il joignait la fermeté. Il demandait à ces futurs missionnaires l'esprit de ponctualité, d'abnégation, d'obéissance, autant que ces vertus étaient possibles pour les jeunes candidats.

Une mort subite, causée par une hémorragie de poumons, l'enleva le 31 juillet 1881, après trois ans d'exercice de ses fonctions. Cette mort fut un vrai deuil pour l'établissement et remplit les cœurs d'une tristesse profonde.

Une spéciale protection de la divine Providence s'étendait sur cette jeune vigne, plantée par la main de Dieu, contre toute espérance humaine et soignée tout d'abord par un vrai serviteur du Seigneur. M. Kiedrowski succéda à M. Binek ; c'est lui qui en ce moment est visiteur de notre province de Pologne : sa modestie ne nous laisse pas la liberté de le louer. Bref, il continua à conduire l'école apostolique dans la voie de la piété et il assura le développement et les progrès dans le plan et dans la méthode des études.

A cette époque se trouva à Cracovie un homme savant, l'abbé Warminski, chassé de Posen par le Kulturkampf. Il demeura chez les missionnaires pendant plusieurs années, et il fut parmi eux un véritable idéal de savant professeur et à la fois de formateur des esprits et des cœurs. A l'heure actuelle il est de retour à Posen ; il y a été nommé professeur du grand séminaire et prélat.

En énumérant les bienfaits de la Providence pour l'école apostolique, il y a lieu de mentionner la présence de M. Lechevalier, arrivé de France en Pologne en 1881. Il fut envoyé par M. A. Fiat, supérieur général. C'était un esprit très instruit, un homme bien élevé, de manières distinguées en qui on apprécia hautement la culture française. Il aime le pays où il entrait, et il en connut bientôt à fond et la langue, bien que difficile, et l'histoire. De plus, il arrivait de la maison-mère dont, par lui, nous pouvions facilement connaître les bonnes coutumes et les usages.

Il était comme le trait d'union entre le centre de la Congrégation et la province de Pologne. Il a travaillé de bon cœur pour cette province. Il a rempli bien des offices, celui de directeur du petit séminaire, celui de directeur du séminaire interne, celui de préfet des études, cela pendant dix ans. La fatigue et une maladie de cœur dangereuse le firent s'éloigner de nous. Revenu en France il y mourut, à Dax, quelques années plus tard.

Pour donner une idée plus nette de la suite des choses, qu'il nous soit permis de mettre ici les dates et les noms qui suivent :

En 1878, commence l'école apostolique et M. Binek en est le premier directeur.

Après sa mort, en 1881, lui succède M. Kiedrowski qui reste jusqu'en 1882. Après lui vient M. Wdzieczny qui tombe malade et que suppléent alors deux étudiants en théologie : les frères Boruta et Kuderman. C'est alors que, en 1885, vient M. Lechevalier ; en 1886, M. Boruta est chargé de l'œuvre jusqu'en 1881, date de sa mort. Enfin, de 1887 à 1891, M. Rossmann, et de 1891 à 1896, M. Konieczny.

En 1896 on a transporté l'école apostolique de Kleparz à Nowa Wies Narodowa, autre faubourg de Cracovie, et les supérieurs de la maison furent en général les directeurs de l'œuvre.

Le nombre total des élèves pour ces vingt-cinq ans est de 408. De ce nombre, 66 ont été ordonnés prêtres. Les autres, soit à cause du manque de vocation, soit à cause du manque d'aptitudes nécessaires, ne sont pas arrivés jusqu'à cet honneur, bien qu'ils soient devenus utiles à la société. A présent, les uns sont avocats, les autres médecins, instituteurs, rédacteurs, et, chose particulière, ils se disent toujours avec plaisir enfants de Saint-Vincent.

Il y a eu, pendant ces vingt-cinq ans, 7 gradués en théologie à Rome ou à l'Université de Cracovie.

Notre méthode est de recevoir les jeunes gens à l'école apostolique après qu'ils ont fini leurs études primaires. Alors, ils font les cours de gymnase. Après la quatrième année ils entrent au séminaire interne.

Depuis 1902 on a fait un changement très important ; c'est seulement après les huit classes d'études de gymnase qu'on les laisse passer au séminaire interne, afin qu'ils puissent, étant plus âgés, mieux comprendre la gravité des vœux qu'ils auront à faire.

Deux ans de philosophie et trois de théologie complètent leur éducation ecclésiastique, et ils sont alors ordonnés.

II

Voici les progrès successifs du développement de la province.

Nous avons dit que quand M. Soubieille est venu, il n'existait que deux maisons. Celle de Stradom, entièrement occupée par le grand séminaire diocésain, et celle de Kleparz, toute petite. Nous ne comptons pas celle de Culm, car les événements politiques devaient bientôt (1870) la faire disparaître.

En 1867 on fonde une maison à Léopol ;

En 1890, une à Jezierzany ;

(5)

CARTE

D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL

ESPAGNE

HISTOIRE. — L'étymologie du mot *Hispania* ou Espagne est probablement ibérique ou basque. La contrée était aussi désignée sous le nom d'Ibérie. La surface de la partie continentale de l'Espagne est d'environ 500 000 kilomètres carrés; la population est de 18 millions d'habitants.

Le gouvernement est monarchique. Il a subi depuis un siècle bien des vicissitudes. Les changements constitutionnels de 1832 et le renversement de la reine Isabelle (septembre 1868), marquèrent au dix-neuvième siècle deux périodes de difficultés religieuses. — *Monnaie* : la peseta (4 réaux), 95 centimes.

DIVISIONS. — Au point de vue de l'administration civile, les anciennes provinces étaient celles de Nouvelle-Castille, Vieille-Castille, Estramadure, Léon, Galice, Asturies, Provinces basques, Navarre, Aragon, Catalogne, Grenade, Valence et Murcie, Andalousie, Baléares, Canaries. Elles ont été remplacées depuis 1833 par quarante-neuf nouvelles provinces, désignées presque toutes par le nom de leur capitale. — Au point de vue religieux, il y a neuf archevêchés : Tolède, Burgos, Grenade, Santiago de Compostelle, Séville, Tarragone, Valence, Valladolid, Saragosse. Pour les îles Canaries, évêchés à Las Palmas et à La Laguna.

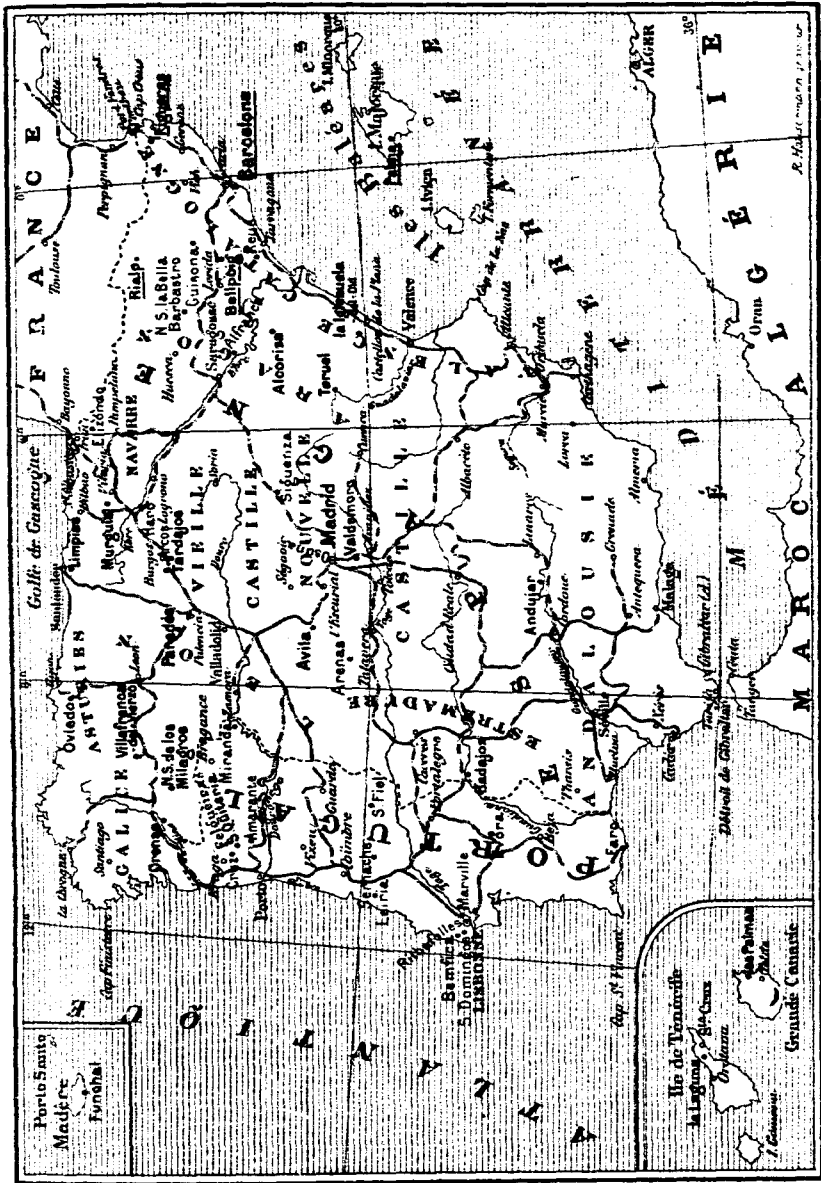
Les ÉTABLISSEMENTS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION sont marqués sur notre carte en caractères gras ; ceux qui constituent la province de Barcelone sont soulignés. — Pour les ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.

PORTUGAL

Le Portugal formé en grande partie de l'ancienne Lusitanie des Romains est une monarchie représentative. La superficie du Portugal, non compris Madère et les Açores, est de 90 000 kilomètres carrés environ. La population est d'environ 4 millions 500 000 habitants. La religion catholique est la religion du pays ; mais il y a eu au dix-neuvième siècle, de fréquentes crises politiques ou religieuses. — *Monnaie* : 1 000 reis, 5 fr. 50 ; couronne, 10 000 reis.

DIVISIONS. — Il y avait autrefois huit provinces ; il y a aujourd'hui, à la place, vingt et un districts. Il y a deux archevêques, l'un à Braga, l'autre à Evora, et quatorze évêques, dont l'un à Funchal dans l'île de Madère.

Les ÉTABLISSEMENTS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION existant ou ayant existé sont marqués sur la carte ci-jointe, en caractères romains. — Pour les ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL (1904)

En 1894, une à Sokolowka, l'autre à Nowa Wies Narodowa;

En 1898, à Nowy Witkow ;

En 1899, une seconde maison à Léopol ;

En 1900, à Sarnki ;

En 1902, à Kaczyka ;

En 1903, à Thomas Coelho (Brésil) et à Bialy Kamien ;

En 1904, à New Haven (États-Unis) et à Tarnow ;

En tout quatorze maisons.

La principale occupation de notre Institut, les missions, n'est point négligée, au contraire elle est assidûment poursuivie.

Presque chaque maison y participe en envoyant un ou plusieurs confrères, selon les besoins. Il en est de même des autres œuvres, notamment du soin des maisons de Filles de la Charité, soixante pour la province de Cracovie, trente pour la province de Culm.

S. S. le pape Léon XIII, à l'occasion de ce jubilé, daigna donner une bénédiction spéciale, et M. le Supérieur général écrivit une lettre pleine d'affection paternelle.

Jean DIHM, C. M.

TURQUIE D'EUROPE

MACÉDOINE

CASTORIA

*Lettre de M. GOUDIN, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Castoria, le 11 février 1904.

Aussitôt après mon arrivée de Paris à Zeitenlik, M. Cazolot, pour me donner un peu de repos du voyage et me

remettre au courant de la mission bulgare, a d'abord envoyé notre confrère M. Mages à Castoria, pour une quinzaine de jours, et pendant ce temps j'ai fait sa classe. M. Mages, avec sa connaissance des langues (turc, grec, bulgare) et son dévouement, s'est employé ici très utilement, au point de porter un peu ombre autour delui ; les Turcs et les Grecs l'ont vu partir avec autant de plaisir qu'il a été regretté par les sœurs, les malades et la petite colonie anglaise de secours. Arrivé ici depuis quelques jours, je lui succéderai comme chapelain des sœurs. Le reste de mon temps sera employé à l'étude théorique et pratique du bulgare, et puis à une étude aussi utile pour nous qu'intéressante par elle-même de l'iconographie gréco-byzantine, dans les quatre-vingts églises ou sanctuaires que compte Castoria.

Castoria est située au sud de la Macédoine et à l'ouest de Salonique, à peu près à moitié chemin entre cette ville et la mer Adriatique. Il faut deux journées pour y arriver : une en chemin de fer et une à cheval. On prend la ligne de Monastir qu'on quitte après le lac d'Ostrovo, à une petite station appelée Sarrovicen.

On y passe la nuit, et le lendemain on met de huit à dix heures pour traverser une montagne de 1 200 à 1 500 mètres, puis on a une heure de traversée sur le lac de Castoria, et on est dans la ville. C'est ici que depuis deux mois les Filles de la Charité sont installées dans un établissement bien défectueux et insuffisant, mais utile. Les Anglais y dépensent plus de 2 000 francs par semaine tant en hospitalisation d'une trentaine de malades, qu'en distribution de couvertures, vêtements, argent et médicaments. Ce qui doit coûter le moins, ce sont les sœurs et le missionnaire, campés, chacun de leur côté, d'une façon fort primitive. Et encore tout cela n'est pas bien vu de tout le monde et surtout de l'évêque grec, qui, hélas ! n'a rien de sacerdotal. En attendant, les sœurs se dévouent et se dépensent. Elles étaient d'abord deux, ma sœur Augustine, anglaise, et une

jeune sœur albanaise, sœur Lucie; celle-ci étant tombée sérieusement malade, on a envoyé deux sœurs pour la remplacer. Et la sœur Lucie repart aujourd'hui avec une demoiselle anglaise, également malade.

Nos œuvres de Macédoine ne répondent pas à tous nos désirs. Mais, d'autre part, au séminaire particulièrement, on est heureux de constater que des résultats ont été obtenus depuis huit ans. Il y a quelques jeunes prêtres qui donnent beaucoup de satisfaction. On a trois établissements à l'intérieur, qui seront des centres d'opérations et des foyers de vie chrétienne. Au séminaire ainsi qu'à Coucouch et à Ghewghuély on a établi des saluts du très saint Sacrement.

A côté de cela, outre la détresse matérielle, il y a encore bien des points noirs.

Mais la Providence ne nous abandonnera pas.

L. GOUDIN.

MONASTIR

*Lettre de la sœur VIOULET, Fille de la Charité,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Monastir, 17 décembre 1903.

Le bon Dieu nous a bien protégées et semble bénir notre petite mission.

Nos classes ont doublé en nombre; les jeunes filles grecques, passant sur les menaces de leur métropolitain, nous sont arrivées très nombreuses; nous avons environ quarante-cinq élèves, et, si j'avais eu plus de place, j'en aurais reçu plus de soixante. Comme vous le savez, mon très honoré Père, notre local est très insuffisant.

Cela me fait de la peine d'être obligée de fermer la porte à ces enfants, car nous avons la consolation de voir nos

anciennes élèves s'attacher beaucoup à la maison et devenir catholiques de cœur. Une d'elles aspire même à entrer dans la communauté. M. Proy, supérieur de la mission de Monastir, leur fait régulièrement le catéchisme.

Le dispensaire a fonctionné comme d'habitude ; y ont passé de vingt-cinq à trente mille malades. Les visites à domicile chez les Turcs et les Juifs ont permis à nos sœurs d'ouvrir le ciel à cent quatre-vingts petits innocents en danger de mort.

Vers la fin du mois d'août, la pensée me vint de porter quelques secours aux femmes et aux enfants blessés à Armenska, village du cazat de Florina. Munie de l'autorisation du consul de France, j'ai obtenu d'Hilmi-pacha, le président des Réformes, la permission de me rendre à Florina. Là, nous avons organisé une petite ambulance et nous avons eu la consolation de soigner et de guérir presque tous les blessés, sauf cinq que nous avons ramenés avec nous et placés dans les hôpitaux grec et turc. Je me suis rendue avec sœur Marthe à Armenska ; nous avions une escorte de trente cavaliers. Nous avons constaté *de visu* le navrant spectacle d'un village complètement dévoré par les flammes. Les malheureux habitants, n'ayant rien à manger, étaient couchés sur les ruines de leurs chaumières.

Peu de temps après mon retour de Florina, je reçois par l'intermédiaire de M. Steeg, notre consul de Salonique, un secours de 1 000 francs, avec la charge de faire des aumônes en nature dans les villages brûlés. Une deuxième et une troisième fois je suis allée à Presba et à Okrida, où nous avons distribué de la farine, des pains, des haricots, et aussi des couvertures aux pauvres incendiés. Nous regrettons d'avoir si peu à donner. Du moins, c'est la France qui a été la première à l'œuvre.

Maintenant le directeur de la Société anglaise des secours aux Balkans a désiré me confier la distribution des aumônes dans le cazat de Florina. La première fois, il m'a fallu

organiser les listes de tous les villages incendiés et pillés et régler la distribution qui se fait à raison d'un demi-kilo de grain par jour et par personne, puis trouver des hommes de confiance qui font la distribution pour le mois. Le Comité secourt quinze villages dans le seul cazat de Florina ; chaque mois, c'est environ 5000 francs qui me sont donnés pour cette distribution, sans compter les couvertures qui sont envoyées d'Angleterre par milliers. C'est bien beau à ces messieurs qui sont protestants d'avoir associé les catholiques à leur bonne œuvre ; aussi, malgré le surcroît de travail que cela nous donne, je n'ai pas hésité à me prêter à leur désir.

Notre très honorée Mère m'a promis de m'envoyer prochainement une sœur ; je l'attends impatiemment, car, à quatre que nous sommes, nous n'en pouvons plus pour faire face aux classes, au dispensaire et aux tournées mensuelles dans les villages.

J'ose me recommander avec confiance à votre charitable souvenir, mon très honoré Père, pour obtenir s'il est possible un secours de l'œuvre du bienheureux Gabriel Perboyre. Si la maison augmente en personnel, les ressources restent les mêmes et j'ai grand besoin de me confier à la bonne Providence pour ne pas manquer de courage.

Daignez agréer, etc.

SŒUR VIOLET.

ZEITENLIK

*Lettre de M. CAZOT, prêtre de la Mission,
Supérieur du séminaire, à M. ANGELI, à Paris.*

Zeitenlik, le 8 décembre 1903.

Vous connaissez notre situation financière : rien que pour Zeitenlik, elle se solde par un gros déficit ; et, outre

notre séminaire, il y a tant d'autres choses : d'abord trois résidences à Coucouch, à Ghewghéli et à Enidjé; puis les voyages de missions dans les villages, les retraites de popes, que nous hébergeons et à qui nous devons même payer leur voyage aller et retour, etc.

D'un autre côté, j'ose dire que jamais nos œuvres n'ont été plus dignes d'intérêt, et malgré les troubles de toute cette année en Macédoine, elles ont été bénies de Dieu et elles ont prospéré.

Au moment de Pâques j'ai pu ouvrir une troisième résidence à Enidjé, un centre imposant à 50 kilomètres de Salonique; il y a là de belles espérances. Nous y avons loué une maison pour 150 francs à l'année, et notre confrère M. Bélières s'y est établi avec un jeune prêtre bulgare sorti de notre séminaire. Depuis ce moment, tout a bien marché à Enidjé : l'école qui n'avait jamais eu plus de vingt à trente élèves en compte plus de cent, et beaucoup de familles schismatiques bulgares nous sont venues; enfin nous avons pu lier avec les autorités turques d'excellents rapports qui nous ont permis de venir au secours des pauvres Bulgares emprisonnés, comme nous l'avions fait à Salonique.

Il y a un an, les Turcs venaient de fermer notre école de Ghewghéli, fondée au mois de septembre 1901. Nous avons pu enfin obtenir l'autorisation de l'ouvrir de nouveau. C'était au moment de Pâques. Il était trop tard pour espérer avoir beaucoup d'élèves. Mais les élèves ont afflué au mois de septembre dernier. Il y a en ce moment plus de soixante élèves à l'école des garçons et autant à l'école des filles dirigée par les sœurs Eucharistines, dont la maison-mère est à Paliortsi, village à côté de Ghewghéli. M. Alloatti, qui se trouve dans cette résidence, fait la classe toute la semaine et s'en va courir les villages environnants le samedi et le dimanche pour visiter les écoles, faire le catéchisme, prêcher et confesser.

Il en est de même de M. Michel qui se trouve à Coucouch. Nous y sommes installés depuis trois ans, et les Filles de la Charité y sont depuis 1885 ; c'est la résidence habituelle de Mgr Scianow, l'évêque. Dans ce district, il y a quatorze villages qui se sont faits catholiques cette année sous l'influence des événements. Hélas ! bien pauvres catholiques, je le reconnais. Mais, du moins, c'est un terrain sur lequel nous pourrions travailler, ce que nous ne pouvons pas faire tant qu'ils ne sont pas venus à nous. Aussi, outre M. Michel qui se trouve dans notre résidence de Coucouch, nous allons envoyer chaque dimanche deux missionnaires de Zeitenlik pour évangéliser ces nombreux villages. D'ailleurs, à Coucouch même, nos œuvres marchent bien l'école des garçons que nous dirigeons compte plus de cent cinquante élèves.

Ces trois résidences de Coucouch, Ghewghéli et Enidjé font un bien immense, car elles exercent une grande influence sur les villages environnants. D'ailleurs, c'est là que les jeunes prêtres bulgares sortis de notre séminaire se forment à leurs fonctions, et trouvent dans la vie commune avec les missionnaires une sauvegarde qui assure leur persévérance dans un pays où le célibat ecclésiastique n'est pas connu.

J'espère que leur nombre s'augmentera bientôt, car cette année nous avons eu la consolation de voir quatre nouvelles vocations se dessiner parmi nos élèves. Actuellement notre séminaire de Zeitenlik compte huit clercs ou grands séminaristes, quarante et un petits séminaristes et huit apprentis pour divers métiers. Tous ces élèves, vous le savez, sont à notre charge pour la nourriture, l'entretien et les livres, et c'est la charge la plus lourde de la mission. Il est vrai que là est l'avenir de notre mission, et l'œuvre par excellence. Car que pouvons-nous faire avec nos vieux popes ? Les aimer, leur faire du bien, leur apprendre à bien dire la messe, leur donner la retraite ; mais nous n'en ferons

jamais les prêtres que nous rêvons. Cette année, nous avons fait pour eux à Zeitenlik deux retraites au mois de février ; au mois d'août, nous avons donné une autre retraite aux jeunes prêtres sortis de notre séminaire. Enfin, au mois de septembre, M. Alloatti est allé prêcher à Couch une petite retraite aux popes nouvellement convertis,

Puisse Dieu accueillir nos prières et vous rendre au centuple, ainsi qu'aux généreux bienfaiteurs de votre œuvre du bienheureux Perboyre, tout le bien que vous nous avez fait ! Nous avons établi, au séminaire, la messe du premier vendredi du mois avec communion de séminaristes en l'honneur du Sacré Cœur, pour les bienfaiteurs de notre mission ; et d'ailleurs chaque jour il y a pour eux des prières publiques spéciales. Nous ne saurions leur avoir trop de reconnaissance pour tout le bien qu'ils nous aident à faire.

Grâce au secours de l'année dernière, nous avons restauré l'école d'Enidjé où se trouve M. Bélières et qui tombait en ruine ; puis nous avons meublé la maison épiscopale de Mgr Scianow à Salonique, maison commencée en 1892. puis abandonnée, et que nous avons réussi à achever.

Enfin il y avait des murs à faire autour du cimetière de Ghewghéli où personne ne voulait se faire enterrer. Il me semble que nous ne pouvions en faire un emploi plus légitime.

E. CAZOT.

CHINE

PÉKIN

LE RÉSUMÉ DES ŒUVRES DANS LES VICARIATS APOSTOLIQUES
DES LAZARISTES EN CHINE

Nous donnons avec soin dans les *Annales* les statistiques qui nous sont adressées des différentes missions. A côté des récits édifiants qui consolent et qui encouragent, il est nécessaire d'avoir comme base quelques renseignements positifs et exacts : les esprits attentifs les recherchent à bon droit, comme, dans l'étude d'un monument, un regard exercé cherche d'abord les lignes architecturales essentielles et contemple ensuite plus à l'aise les détails d'ornementation dont sont agrémentées les constructions.

Nous avons remarqué qu'autour de nous on attache une particulière attention à ces détails d'histoire et de statistique. — On lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 12 février 1904 :

« CHINE. — Nous trouvons dans les *Annales de la Congrégation de la Mission* le tableau général des résultats obtenus par les Lazaristes dans leurs sept vicariats apostoliques chinois. Le nombre des catholiques du Céleste-Empire évangélisés par eux est de 126 000. Les sept missions lazaristes (3 Tchély, 3 Kiang-si, Tché-Kiang) comptent 9 évêques, 90 prêtres européens, 114 prêtres indigènes, 12 frères coadjuteurs, 155 Filles de la Charité, 820 églises ou chapelles, 13 séminaires avec 325 séminaristes, 709 collèges ou écoles, 30 hôpitaux, 25 hospices. Le nombre

des baptêmes d'adultes pendant l'exercice 1902-1903 a été de 10 544, celui des enfants de païens a été de 35 258. »

UN MARTYR AU TCHÉ-KIANG

M. ANDRÉ TSU, LAZARISTE CHINOIS

Nous lisons dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (mars 1904) :

« Rien de plus touchant, rien de plus dramatique que la relation suivante. C'est une page nouvelle à ajouter au glorieux martyrologe chinois. Le Tché-Kiang, dont aucun missionnaire n'avait encore eu le bonheur de donner à Dieu le suprême témoignage d'amour, offre au ciel son premier martyr. Nul doute que l'effusion du sang du P. Tsu n'attire sur cette belle mission les plus précieuses bénédictions. »

Lettre de Mgr REYNAUD,

Lazariste, vicaire apostolique du Tché-Kiang.

Permettez-moi de vous adresser le récit de la mort cruelle, mais héroïque, d'un jeune missionnaire chinois. Nous le pleurons en l'admirant, car il est tombé victime de son dévouement pour les chrétiens.

M. André Tsu était âgé de vingt-huit ans. Il avait été reçu dans la Congrégation de la Mission ou des Lazaristes, à Ning-Po, en 1892.

Depuis un an à peine, le P. André Tsu travaillait à relever nos ruines dans la sous-préfecture de Ning-Hai, qui se trouve à 25 lieues de Ning-Po. La révolution de 1900 avait passé là, ne laissant rien debout. D'une activité qu'aucun obstacle ne pouvait décourager, il se mit à l'œuvre. De nouveaux centres s'étaient ouverts à la foi, plus de quinze cents catéchumènes s'agenouillaient à côté des chrétiens dans les chapelles reconstruites. Il me pressait d'aller bénir et couronner son œuvre par une visite pastorale, et c'est lui qui devait la consacrer dans son sang.

Tout en relevant les ruines, il devait imiter un peu les Juifs de Jérusalem qui reconstruisaient le Temple à u milieu des angoisses : il fallait surveiller l'horizon toujours som-



M. ANDRÉ TSU

Lazariste chinois, massacré au Tché-Kiang, en 1903

bre et dérouter les plans d'un ennemi qui rôdait aux environs, causant des alertes continuelles.

Cet ennemi était le lettré Ouang-si-ton, l'auteur principal de nos désastres de 1900, devenu plus audacieux parce qu'il était demeuré impuni, bien que condamné. Il avait cru anéantir nos œuvres ; en les voyant renaître plus florissantes de leurs ruines, sa haine se réveilla. Il fit appel à ses complices, réunit de nombreux brigands attirés surtout par l'appât du butin, leur distribua des armes, des munitions

et des drapeaux qui portaient comme un programme cette inscription : « Mort aux chrétiens ! »

Le P. André Tsu était à Ning-Po lorsque Ouang-si-ton se mit en campagne. Il était venu passer avec nous le 27 septembre et prendre part à une fête de famille que la population chrétienne et païenne, sans excepter les mandarins, célébra avec enthousiasme. C'est au milieu de ces joies que retentit, comme un glas funèbre, le premier coup frappé par Ouang-si-ton, le cri d'agonie de ses premières victimes. Il venait d'égorger, parmi ses voisins et ses propres parents, trois néophytes auxquels il ne pardonnait pas d'avoir introduit la religion dans son village et dans sa famille.

Depuis, chaque jour apporta de nouvelles tristesses. Les chrétiens, poursuivis et traqués, cherchaient leur salut dans la fuite. Partout l'incendie suivait le pillage et rien ne s'opposait à la fureur des bandits.

Notre jeune confrère perdit l'appétit et le sommeil. Nuit et jour il lui semblait entendre les appels de ses ouailles. Il voulait voler à leur secours, les sauver, ou du moins les encourager dans l'épreuve et les consoler dans la mort.

Je mis au courant de la situation le général et le *tao tai* de Ning-Po. Ils me promirent de ne rien épargner pour la répression des brigandages et l'arrestation des coupables. Ils étaient sincères ; mais ils ne furent pas obéis. Le colonel Tsiou, choisi pour aller rétablir l'ordre, vint me voir avant de partir. Il me jura que si le P. Tsu courait des dangers, il saurait mourir avant lui.

Ces paroles me rassurèrent ; d'ailleurs la situation elle-même n'était pas désespérée. En somme, il s'agissait d'une émeute locale, violente il est vrai, mais provoquée par des centaines de bandits que cinquante soldats pouvaient facilement disperser.

Les précautions spirituelles n'avaient pas été négligées. Tout le monde priait et comme on était à la veille du mois d'octobre, on s'adressa particulièrement à Notre-Dame-du-Rosaire.

Tout semblait donc fait pour nous rassurer.

Le P. André Tsu partit sans crainte, plein d'entrain, heureux de penser qu'il apportait le salut à ses pauvres chrétiens. Hélas ! il partait pour ne plus revenir, il allait mourir avec eux. Je ne savais pourquoi, en lui donnant ma dernière bénédiction, j'avais des larmes dans les yeux.

Parti le 29 septembre, notre cher confrère arrivait à Ning-Hai le 1^{er} octobre. Que de tristes nouvelles vinrent alors l'assaillir ! De quelles scènes douloureuses il fut témoin ! Ses pauvres chrétiens fuyaient sans trouver d'abri. Les bandits étaient aux portes de la ville, pillaient, incendiaient, massacraient et aucune mesure n'était prise pour arrêter leurs brigandages.

La journée du 2 octobre se passa en démarches, en appels désespérés pour solliciter l'intervention des mandarins. Il suffisait d'une simple démonstration pour disperser les bandits. Rien ne fut fait.

Cependant, après avoir tenu conseil, le sous-préfet et le colonel proposèrent au Père de le ramener à Ning-Po. C'était le conduire à une mort certaine, car toutes les avenues étaient gardées par les meurtriers. Ces messieurs le savaient bien. Cette offre perfide fut repoussée.

Du reste, tout accusait la complicité des mandarins : ils repoussaient brutalement de leurs tribunaux les chrétiens qui venaient y chercher un refuge. Le sous-préfet lui-même à trois reprises différentes refusa au missionnaire l'entrée de son prétoire.

Quand tout espoir fut perdu, le P. Tsu s'occupa de

mettre en sûreté les archives, les vases sacrés, la liste des chrétiens. En même temps, il plaçait dans des familles païennes sûres les chrétiennes sans abri. Tout le personnel de la résidence fut congédié et le P. André Tsu dit au dernier catéchiste qui ne voulait pas le quitter :

« Le bien commun demande que tu partes, sinon nous



M. PIERRE NIÉ, lazariste chinois,
massacré en Chine en 1900 (*Annales de la Mission*, t. LXVII, p. 264).

risquons de mourir ensemble. Séparés, l'un de nous deux pourra échapper à la mort et aller avertir l'évêque. Puisque le colonel est responsable de ma vie et promet encore de me protéger, c'est auprès de lui que je dois me rendre. »

Ce catéchiste, arrêté le lendemain et gardé en otage pour être livré à Ouang-si-ton qui avait mis sa tête à prix, fut relâché quelques jours après en payant une rançon de 1 400 piastres¹. On lui arracha une lettre que le P. Tsu m'a-

1. La valeur de la piastre chinoise varie entre 2 fr. et 5 fr.

vait écrite quelques heures avant sa mort, la dernière, celle des adieux, celle des confidences suprêmes ; je regretterai toujours de ne l'avoir pas reçue.

Notre confrère n'avait gardé avec lui qu'un servent de messe, un jeune homme de quinze ans. C'est en sa compagnie que, le soir, malade encore d'une fièvre ardente qui l'avait tenu au lit, il alla rejoindre le camp du colonel dans la pagode principale de la ville, à quelques pas de notre résidence. Il passa là une nuit d'agonie, dans la prière et les larmes.

* * *

Le matin du 3 octobre, les brigands se dirigèrent vers la ville. A Foug-teou, ils firent halte pour incendier notre église. A quelque distance des remparts de Ning-hai, ils virent arriver un homme à cheval qui mit pied à terre en demandant leur chef. C'était le colonel Tsiou ; il venait non pas se battre, mais s'entendre avec Ouang-si-ton.

Lorsque à cheval il reprit le chemin de la ville, les pillards le suivaient de près, assurés de ne rencontrer aucune résistance.

Les portes du prétoire si soigneusement fermées quand les chrétiens voulaient s'y réfugier, étaient ouvertes à deux battants devant la bande des meurtriers. Les soldats présents sur les remparts reçurent l'ordre de laisser passer.

Quelques minutes après, nos établissements, arrosés avec du pétrole, s'abîmaient dans les flammes. De la pagode, le P. André Tsu pouvait assister à l'incendie, voir les drapeaux des brigands, entendre leurs ricanements féroces. Quand les drapeaux s'agitèrent en prenant la direction de la pagode, il appela son petit servent pour lui dire :

« Pars vite ! tu n'es pas connu ; tu peux fuir encore ; pour moi c'est impossible. »

Pendant que le servent s'enfuyait, les bandits assaillaient

la grande porte de la pagode. Les soldats, eux, regardaient faire : ils avaient l'ordre de ne pas intervenir.

De l'étage où il s'était réfugié, notre confrère entendit Ouang-si-ton réclamer sa tête. Il avait pensé que les mandarins n'oseraient pas, dans leur propre intérêt, commettre



M. CLAUDIUS CHAVANNE, lazariste,
blessé au siège du Pé-tang, à Pékin, et mort en 1900.

cette dernière lâcheté d'abandonner aux bourreaux un missionnaire qui leur était confié et dont ils étaient responsables. Sa dernière illusion s'envolait.

Déjà les bandits fouillaient la pagode. Le P. Tsu s'enfuit par le toit et réussit à gagner l'étage d'une boutique voisine. Hélas ! bientôt des cris retentirent. Sa retraite était découverte et cernée de toutes parts. Saisi et traîné violemment dans la rue, il fut bientôt couvert de blessures ; deux

coups de sabre lui ouvrirent le crâne et le front et lui firent au cou une entaille profonde. Il était à moitié mort ; ses bourreaux voulaient l'achever sur place ; mais les voisins s'y opposèrent et il fut traîné par les pieds et par les cheveux jusqu'à la pagode, laissant sur les dalles une large empreinte sanglante. On allait l'immoler devant les idoles quand le sous-préfet fit signe de l'emmener plus loin. On le traîna donc jusqu'au champ des manœuvres, en dehors de la porte du Sud. C'est là que, déjà mort sans doute, il fut décapité, puis coupé en morceaux, avec un acharnement féroce. Il fut littéralement mis en pièces. On lui ouvrit le ventre en forme de croix, « car, disaient ces tigres à face humaine, il aime tant la croix » !

Détail horrible ! un bandit plus sauvage encore que les autres lui arracha le cœur et l'emporta pour le manger ! Le fait est authentique. Du reste, la pratique est usitée parmi les pirates, qui prétendent y trouver le secret d'une plus grande audace.

Deux jours après on recueillait dans une bière les restes épars et fort incomplets de notre infortuné confrère.

Depuis, la justice a commencé à frapper les coupables. Les mandarins qui ont si lâchement trahi leur victime sont dégradés et attendent, en prison, un jugement qui sera sévère. Plusieurs de ses bourreaux sont arrêtés et quelques-uns ont été décapités. Ouang-si-ton, activement poursuivi, ne pourra fuir ni loin ni longtemps.

Mais qui nous rendra celui que nous avons perdu si jeune ! Des sentiments de pieuse fierté se mêlent à nos pleurs et nos regrets sont tempérés par la conviction que nous avons un protecteur de plus.

Note des *Annales*. — Nous donnons ici les portraits de M. Pierre Nié, lazarisite chinois, massacré en 1900, et de M. Clau-

dius Chavanne, lazariste français, victime lui aussi, à Pékin, des événements de 1900. Nous n'avions pu jusqu'à présent nous procurer ces portraits.

TCHÉ-LY ORIENTAL

*Lettre de Mgr GEURTS, vicaire apostolique
du Tché-ly oriental.*

Youngpingfou, le 10 octobre 1903.

Comme vous savez, notre vicariat est encore dans son enfance (il a trois ans seulement d'existence), et on ne peut raisonnablement exiger d'un enfant qu'il marche à grands pas : quelques pas faits sans appui, une bonne santé, un sourire, voilà tout ce qu'il faut pour faire la joie des parents. Aussi, je ne doute pas que, vu notre faiblesse, nos petits progrès de l'année ne réjouissent ceux qui s'intéressent à nous.

Nous avons une centaine de baptêmes d'adultes de plus que l'an dernier : en tout 305.

Voici les quelques changements survenus depuis un an dans notre situation. L'année dernière, je disais que sur cinquante endroits où l'on donne mission il n'y avait que neuf oratoires. Or en ce moment le chiffre cinquante est monté à cinquante-trois, et nous avons une église proprement dite et dix chapelles publiques. Cette église avait été promise par vœu, pendant les troubles de 1900, par les missionnaires et les chrétiens, et nous avons cru devoir la construire en premier lieu, malgré notre pauvreté. Elle va être bénite sous peu et dédiée au Sacré Cœur. C'est aussi un monument en l'honneur de nos victimes de 1900. Un oratoire, bâti avec un don de 1 200 francs reçu dans le cou-

rant de l'année, est venu s'ajouter à ceux de l'an passé. Malheureusement une de ces chapelles vient d'être emportée par les pluies torrentielles, une autre menace ruine prochaine, et une troisième a vu cette année son toit tout entier glisser le long de la charpente. Ces trois chapelles sont précisément celles de nos plus grandes chrétientés. Jugez du reste.

Notre petit séminaire contient une douzaine d'élèves, tous animés du meilleur esprit. Un séminariste déjà un peu avancé, cédé temporairement par Mgr Favier, est avec eux pour nous aider à leur donner une formation sérieuse.

L'école des catéchistes-hommes contient une dizaine d'élèves de tout âge : depuis seize, dix-sept ans jusqu'à cinquante et plus. Ces derniers n'y demeurent que le temps nécessaire pour compléter, en vue de l'enseignement, leur instruction religieuse. Nouveaux chrétiens, il va de soi que leurs connaissances religieuses ne sont pas bien étendues ; mais ils ont la foi, du zèle, une instruction littéraire : autant d'avantages très appréciables. Et puis, Monsieur et cher confrère, ne semble-t-il pas beau de voir ces braves gens, pères déjà et grands-pères de famille, venir se mettre de nouveau sur les bancs de l'école, pour se rendre capables de propager, autant qu'il est en eux, la vraie foi que Dieu vient de leur donner dans son infinie miséricorde ? Et ne pensez-vous pas que Dieu répande ses bénédictions sur cette, je dirais volontiers héroïque bonne volonté, et supplée par sa grâce ce qui pourrait manquer en fait de solidité de leur instruction ? Pour moi, j'y ai grande confiance.

Pendant l'été nous avons pu construire un local pour les catéchistes-femmes. Celles-ci sont au nombre de sept, toutes des filles d'une vingtaine d'années. Evidemment, il leur faudra encore plusieurs années avant de pouvoir aller enseigner. Dernièrement, à la retraite, nous avons cru devoir prendre deux nouvelles décisions : celle d'augmenter le salaire des catéchistes enseignants, et celle d'ouvrir

quelques catéchuménats internes de plus. Cela ne fait pas précisément l'affaire de notre pauvre budget, mais en travaillant ainsi plus efficacement à la conversion des âmes, ne faisons-nous pas les affaires du bon Dieu, et ne sommes-nous pas sûrs dès lors que Lui fera les nôtres? Offrant un salaire plus fort, nous avons espoir que le nombre des catéchistes enseignants s'augmentera en proportion. D'autre part, pour que les Chinois viennent écouter la doctrine, expliquée par le catéchiste, il leur faut, outre la grâce de Dieu, un stimulant sensible. Le Chinois pense et dit volontiers que l'homme ne vit pas seulement de la parole de Dieu mais encore de pain! Or, c'est ce pain, ce bol de riz, que nous allons tâcher de leur donner pendant le temps du catéchuménat. Ceci semble assez singulier de prime abord, mais en y regardant de plus près on reste convaincu que cette méthode est la plus pratique; car, en dehors de la considération que les Chinois qui apprennent le catéchisme sont obligés d'abandonner pour plusieurs mois, soit leur métier, soit leur profession, il est incontestable que la grâce s'adapte toujours avec une souplesse merveilleuse au caractère, aux mœurs d'un peuple, d'un individu. Saül fut abattu, mais rebondit converti. Or, sur l'âme du Chinois la grâce doit exercer plutôt une action lente et continue, lui laissant en même temps la confiance que sa vie matérielle non seulement n'en souffrira pas, mais en tirera encore certains avantages. Que voulez-vous? il faut prendre l'homme tel qu'il est. D'ailleurs, l'expérience est là pour prouver que le pauvre Chinois, entré au catéchuménat souvent avec des idées toutes matérielles, en sort généralement bon chrétien, parfois même mûr pour le martyre, comme nous l'avons vu dans notre vicariat en 1900.

Nos jeunes missionnaires sont pleins de zèle, pleins d'ardeur pour amener les âmes à Dieu, et n'est-ce pas mon devoir de faire mon possible pour qu'ils réussissent dans cette belle œuvre, toute à la gloire de Dieu!

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Mgr Bray, à la date du 1^{er} octobre 1903, donnait ces renseignements intéressants sur l'état du vicariat. Nous les résumons :

On constate un progrès consolant dans le nombre des conversions. Alors qu'il n'y avait, il y a quelques années, que deux à trois cents baptêmes d'adultes par an dans le vicariat, plus de huit cents adultes ont reçu le baptême durant cette dernière année. Il y a plusieurs milliers de catéchumènes donnant de bonnes espérances.

Dans ces dernières années a été aussi augmenté le nombre des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Dans leurs établissements du vicariat, elles se dévouent admirablement soit au soin des malades de tout sexe et de toute religion, soit à l'éducation des enfants et des jeunes filles. Vers la fin de 1902 elles ont établi une nouvelle maison dans la banlieue de Nan-tchang, qui est la capitale de toute la province ; elles y sont cinq sœurs. Dans ce vicariat du Kian-si septentrional les Filles de la Charité ont trois maisons et elles sont en tout vingt et une sœurs.

Dans la même ville de Nan-tchang a été construit durant le cours de cette année un collège où ont été placés quatre religieux de la Société des Petits-Frères de Marie : ils feront la classe et enseigneront le français aux enfants indigènes qui sont déjà convenablement instruits de la langue chinoise. Sur les instances du consul général de France à Shang-hai, ce collège a été érigé sur un grand pied et il y a lieu d'espérer qu'ainsi, à Nan-tchang, il sera d'un grand profit pour la France et pour la religion, nous attirant de plus en plus la bienveillance de la population et des mandarins. On peut dire *de plus en plus*, car depuis les grands troubles de l'année 1900 les mandarins ont traité les affaires des chrétiens avec un peu plus de bienveillance, ce qui a

concouru sans doute à donner confiance aux païens qui désiraient embrasser la vraie foi.

Lettre de Mgr FERRANT

à M. MEUGNIOT, assistant de la Congrégation, à Paris.

Nan-tchang, 1^{er} novembre 1903.

Après toute une série de retraites, soit à Kiu-Kiang soit ici, je suis sur le point de partir pour une visite pastorale dans les chrétientés de Ling-Kiang. Mais avant de prendre mon bâton de voyage, ou plutôt d'enfourcher ma mule... apostolique, je tiens à vous souhaiter une bonne et sainte année. Puisse-t-elle être plus consolante que celle qui va se clore ! — Vraiment, que de désastres se sont succédé en 1903, et pour notre congrégation, et pour les Filles de la Charité ! Du fond de la Chine, n'en doutez pas, nous prenons une large part à vos peines ; avec vous nous souffrons ; avec vous aussi nous prions de notre mieux.

J'ai reçu, il y a quelque temps déjà, le bel ornement avec étole et bourse pour la bénédiction du saint Sacrement que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer. Respectueux et bien cordial merci : ces cadeaux ont pour moi double prix.

Quelques nouvelles de nos œuvres. — Grâce à Dieu nous jouissons d'une paix presque complète. Le mois dernier, il y a bien eu, dans le Ling-Kiang, une bourrasque remarquable, pendant laquelle une troupe de mauvaises gens (sociétés secrètes) a pillé cinquante familles chrétiennes. Mais c'est une tempête locale, et j'ai confiance qu'on nous rendra justice. Notre nouveau gouverneur, que j'ai visité la semaine dernière, me paraît bien disposé ; il m'a fait les plus belles promesses, et j'ai eu l'impression qu'il me les faisait sincèrement. Notre ancien gouverneur a été envoyé se mesurer avec les rebelles du Kouang-Si.

Toutes nos œuvres marchent leur train, autant que nos ressources le permettent. Je suis particulièrement consolé des espérances que me donne notre séminaire. Vous savez, je pense, que je l'ai établi à Kiu-Kiang *intra muros*, dans des conditions qui, au dire de tous, sont extrêmement favorables au recueillement comme à la santé. Aux neuf jeunes gens, philosophes et élèves de seconde, qui composaient le premier noyau, sont venus se joindre seize enfants formés depuis deux ans dans une école préparatoire, à Nan-tchang. Cette jeunesse montre de très bonnes dispositions, et tout nous fait espérer qu'il sortira de ce noyau un certain nombre de bons prêtres. A Kiu-Kiang aussi, M. Fatiguet continue à faire des merveilles d'évangélisation ; c'est un rude apôtre, jamais *fatigué*. Il faut souhaiter seulement qu'il ne s'épuise pas avant le temps. Son district devient un des plus importants de notre vicariat, par le nombre comme par la formation des néophytes dans les établissements de Kiu-Kiang. Cette formation coûte un peu, pour ne pas dire beaucoup ; mais elle nous donne des chrétiens instruits. Que ne pouvons-nous procurer à un plus grand nombre d'âmes cette instruction si précieuse !

A Nan-tchang, nos œuvres s'établissent et s'organisent peu à peu. Que ne pouvez-vous revoir notre capitale ! quelle différence vous constateriez avec ce que vous avez vu en 1898 ! Dans notre immense résidence *intra muros* où il y a des constructions importantes, mais toutes chinoises, les écoles, le catéchuménat, etc. sont en pleine activité. — Au Sacré-Cœur, les diverses œuvres pour l'élément féminin prennent aussi une bonne tournure. Il vient d'arriver deux nouvelles Filles de la Charité. Ce renfort permettra de compléter les offices. Nos sœurs paraissent très contentes.

Notre collège, dédié au bienheureux François Clet, est en fonctions depuis le 1^{er} septembre. Les bons Frères Maristes nous donnent pleine satisfaction. Ils n'ont encore que trente-quatre élèves ; mais ce n'est pas actuellement

l'époque favorable pour le recrutement. Nos Chinois ne s'enrôlent guère qu'au nouvel an. M. Ratard devait venir présider une inauguration solennelle, le 21 septembre, accompagné de tout un cortège d'officiers, interprètes, etc. La fête n'a pu avoir lieu, à cause de la fièvre *dengue* qui a failli enlever Mme Ratard. C'est partie remise.

Dans notre troisième district (Chouei-tchou-ling-Kiang) les œuvres sont également florissantes. M. Lacruche, excellent missionnaire, y a mis fin à un bon nombre de procès.

Nous avons eu le bonheur, dans l'année, de recevoir un bon renfort. Avec M. Salavert, qui nous a été rendu, nous sont arrivés M. Hauspie (Alfred) et M. Théron.

Je penserai à vous, je prierai pour vous durant ma tournée, surtout dans l'oratoire de Tchou-chang, si plein du souvenir du bienheureux Clet. Daignez aussi recommander à Dieu notre personnel et nos œuvres.

† Paul FERRANT.

KIANG-SI MÉRIDIONAL

Lettre de M. CANDUGLIA à M. GATTRINGER, prêtre de la Mission, à Graz (Autriche).

Nan-kang, 19 novembre 1903.

Vous vous souviendrez toujours de O-tchang-chang, Ta-wo-li, San-tse-chang, Tcheng-pou.

Après m'être réinstallé ici, j'implante aussi d'autres postes pour ceux qui viendront après. C'est ainsi qu'à Nan-ngan-fou (là où vous avez été le premier pionnier) je me suis établi à l'intérieur de la ville. Le premier emplacement au *Tong-men*, je l'ai loué à des jardiniers. A Nan-kang-hien nous

possédons *intra muros* une belle maison chinoise, que je viens de faire aménager et agrémenter de fenêtres avec des vitres ; il y a un assez vaste jardin. Au delà de ce jardin je suis en train de faire réparer une autre maison chinoise et nous allons y mettre un orphelinat. De plus, j'ai envoyé des explorateurs au Chang-iou-hien en attendant le Tsong-nihien et je retourne à O-tchang-chang.

Une belle église est en train de surgir des ruines de l'ancienne masure (l'ancienne cathédrale) et plus que jamais j'ai regretté votre absence, vous auriez pu nous aider à faire les plans, les dessins, etc. ; mais enfin j'espère mener l'œuvre à terme vers la fin de la douzième lune. Notre oratoire particulier est situé là où, avant, était la cuisine. A la place de l'habitation des domestiques s'élève un hangar, qui sert d'église provisoire, c'est là qu'on mettra l'école plus tard. Notre réfectoire et autres petites dépendances sont sur l'emplacement de l'ancienne école.

La maison de Sainte-Anne a été rebâtie sur le même plan que l'ancienne et pareillement en terre battue ; les Filles de Sainte-Anne (Annamites) sont treize en tout ; elles ont déjà fondé une maison à Kan-tcheou et bientôt en iront fonder une autre en la ville de Nan-kang-hien.

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de votre ancien collaborateur. Priez pour moi et croyez-moi, etc.

CANDUGLIA, C. M.

*Lettre de M. PÈRES, prêtre de la Mission,
au même, à Graz.*

Kihan (ou Ki-ngan), 28 novembre 1903.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Malgré vos occupations si diverses et si fructueuses dans ce beau pays catholique d'Autriche, je suis certain que de temps en temps votre bon cœur se tourne vers le Kiang-si méridional. « Que fait-on là-bas ? » se demande-t-il. Alors, très cher confrère, causons comme autrefois.

Quand le 31 août 1900 les mandarins jetèrent sur une méchante barque les derniers missionnaires du Kiang-si méridional, Mgr Coqset et votre pauvre ami, et que de notre barque nous vîmes les flammes détruire nos établissements, je vous l'avoue, la tristesse et le découragement me prirent. En une journée vingt ans d'efforts, de luttés, d'argent, et surtout de patience ne furent plus que des ruines. Cela commençait si bien, me disais-je ; et maintenant !... Et j'avais alors envie de pleurer. J'oubliais que les œuvres de Dieu ont besoin de l'épreuve pour donner de bons fruits et pour que l'homme ne puisse s'attribuer le succès, mais qu'il ait lieu d'admirer la bonté de Dieu qui toujours tire le bien du mal.

Voyez vous-même. A part notre belle maison de Ouan-ngan et un petit oratoire par-ci par-là, tout avait été anéanti ; et aujourd'hui, trois ans après, à Ki-ngan, notre résidence principale, voilà que notre église, notre hôpital, le dispensaire, la maison de nos chères sœurs, nos deux orphelinats, l'église de Saint-Joseph ont de nouveau chanté un joyeux alléluia de résurrection, car, tous ces établissements, nous les avons remis en de meilleures conditions qu'avant le désastre.

M. Thieffry est entré dans la ville de Ky-chouy, la première ville qu'on rencontre dans notre vicariat en venant de Kiu-Kiang et à Yong-fong ; il y a une agréable résidence, un grand oratoire, — un peu vieux, il est vrai, mais passable, — deux ou trois catéchuménats ; je vous assure que le P. Tcheng et lui n'ont pas le temps de laisser rouiller leurs jambes.

M. Festa, homme d'avant-garde, est allé, au péril de sa vie, ouvrir le district de Ning-tou ; il a déjà des pied-à-terre dans deux villes murées, et, comme prémices, a eu déjà neuf baptêmes d'adultes : c'est le petit grain de sénévé, semé dans les tranches, germé lentement, mais qui, avec la grâce de Dieu, poussera vigoureux. M. Festa a pour aide M. Liou, dont le père et le frère aîné viennent de mourir. Le Tai-wo et le Yong-sing sont confiés au zèle de M. Pruvot, de qui une fièvre intermittente vient trop souvent arrêter l'ardeur, mais il est en train de la secouer si vivement que cette mégère le laissera enfin en paix ; ses deux résidences et chapelles de Siao-hon et Tsi-che-tou, complètement brûlées, sont refaites à neuf.

M. Lecaille, l'heureux habitant de notre maison de Ouau-ngan, tout en dirigeant le petit séminaire, compte avec l'aide du P. Sié, baptiser un bon nombre d'adultes. Le bon grain semé par vous promet de bonnes et grosses gerbes. On a refait la façade de la chapelle de Lang-tang, et vos aumônes feront bientôt, je l'espère, surgir à Ouanguan l'église du grand saint Michel.

Le grand district de Kou-tcheou dilate ses tentes ; M. Verrière est chargé du sous-district, Sing-fong et Nganyuen. Dans la première ville il a une vaste résidence avec catéchuménat et école, à Nganyuen une maison et de nombreux catéchumènes. En voilà un cher confrère qui n'a pas besoin d'être poussé ! il ne veut mourir qu'après la conversion de vingt-cinq mille païens. Le petit P. Hou (Simon) est son vicaire. A Kou-tcheou ville, M. Schot-

tey surveille les travaux de la nouvelle résidence, prépare un grand orphelinat, et vient d'envoyer le brave P. King acheter une maison à Sin-koue, ville intermédiaire entre Kan-tcheou et Ning-tou. Le diable mécontent vient de soulever les lettrés du Sin-koué ; il y a des menaces de mort contre M. King et le petit noyau de chrétiens : j'espère que peu à peu cela se calmera et que Satan rentrera ses cornes.

Quant à M. Canduglia, votre ancien curé d'heureuse mémoire, il a deux vicaires : l'un, M. Tcheou, sera placé dans une maison achetée dernièrement dans la ville même de Nanning ; l'autre, M. de Jenlis, s'occupera de Nan-kang-s'hien où la résidence a été bien appropriée, et de l'orphelinat que M. Canduglia y vient de finir.

Ce cher confrère, en dehors de sa grande paroisse et des soins vigilants qu'il consacre à l'Institut des Vierges indigènes (de Sainte-Anne), — lequel lui fournira bientôt de précieuses auxiliaires comme institutrices ou directrices d'orphelinats, œuvres que les Filles de la Charité ne peuvent encore entreprendre, — est très occupé à dresser vers les cieux la cathédrale de Tao-wo-ly, style... Saint-Jean de Latran!

Et M. Legris, me direz-vous? — Che-tsai ! il est devenu architecte diocésain. Après avoir bâti l'église d'ici il a été creuser les fondations de la résidence de Kan-tcheou, et il termine en ce moment la maison-école des Frères Maristes qui vont nous arriver pour Noël. Cet établissement est situé en pleine ville de Ki-ngan, derrière le temple de Confucius. La vérité et les sciences exactes de l'Europe vont donc être enseignées près du temple du prétendu philosophe chinois, cela tranchera avec sa doctrine si vague et si puérole.

Faut-il, après vous avoir dit un mot de chaque confrère que vous avez connu au cher Kiang-si méridional, ne pas me passer sous silence? Soit ! Alors j'ai l'honneur de vous dire que je me fais vieux, hélas ! Dans une partie de mon

district surgissent beaucoup de catéchumènes. A qui et à quoi attribuer ces conversions? Réfléchissant à cette question, je crois pouvoir répondre: C'est grâce aux mérites de notre cher martyr M. Montels! Par une coïncidence vraiment curieuse, c'est sur le parcours de la route qu'il a suivie pour aller acquérir la palme des vaillants que se présentent à nous ces âmes de bonne volonté. Je fais bâtir un petit oratoire non loin de l'endroit où il fut pris. Que je voudrais avoir des centaines de florins pour pouvoir multiplier ces petits postes et ériger des écoles! Mais, vous comprenez que la restauration de nos postes brûlés, la création de postes nouveaux a vidé lamentablement la bourse de la procure, et désormais il nous faudra compter sur la divine Providence. Aidez-la à nous nourrir, tendez la main, même les deux aux bonnes âmes de l'Autriche, une obole, au nom du Christ, pour un vieux mendiant breton du Kiang-si méridional, et là-haut, dans le beau paradis, Dieu vous la rendra au centuple.

Bonne, heureuse et sainte année; et veuillez me croire, etc.

J.-M. PÉRÈS, C. M.

PERSE

DJoulFA-ISPahan

*Lettre de M. DEMUTH, prêtre de la Mission,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Djoulfa-Ispahan, le 16 janvier 1904.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre très consolante lettre du mois dernier. La réponse favorable que

vous avez bien voulu nous donner au sujet de la prochaine arrivée de nos chères sœurs à Djoulfa-Ispahan, a comblé de joie les missionnaires et leurs ouailles. Aussi, ma très honorée Mère, j'ai à cœur de vous en exprimer notre profonde reconnaissance.

Aussitôt l'arrivée du télégramme de M. le Procureur général, nous avons commencé les pourparlers pour l'acquisition du local dont j'avais eu l'honneur de vous entretenir, il y a deux mois, et j'espère que, dans quelques jours, l'affaire sera complètement terminée, le représentant du propriétaire nous ayant assuré que le prix de vente, tout d'abord indiqué, resterait le même. Nous croyons que nos chères sœurs seront contentes de cette propriété, vu ses cours suffisamment grandes et plantées d'arbres, la commodité des bâtiments et la présence d'un autre terrain contigu qu'elles pourront acquérir plus tard, leurs œuvres devant nécessairement prendre une rapide extension dans cette mission tout à fait neuve.

Oui, ma très honorée Mère, si l'on considère les diverses circonstances, il ne reste plus qu'à tirer cette conclusion : Dieu veut opérer, par les Filles de la Charité, un bien immense dans ce district d'Ispahan ! D'ailleurs, n'en avons-nous pas la preuve péremptoire dans la voix de toute cette population et dans ses demandes sans cesse réitérées concernant les sœurs ?

Pour les garçons, la situation n'est pas la même, puisque ceux-ci ont des professeurs suffisamment instruits, soit dans l'école dissidente, soit chez les protestants, et partant j'ai dû remettre à un avenir plus ou moins prochain de nombreuses admissions, ne pouvant pour le moment suffire à la tâche. Assurément cette détermination m'a coûté beaucoup, vu les dispositions excellentes des parents à notre égard. A plusieurs reprises, les hommes m'ont demandé d'ouvrir une école du soir pour les adultes ; pourtant, nos adversaires sont plus à même que nous de

leur venir en aide, et, de mon côté, je leur ai toujours répondu catégoriquement : « Tout d'abord je suis prêtre, et ce n'est qu'ensuite que je suis professeur de chiffres ! » Malgré cela, ces gens simples s'adressent toujours à nous.

La semaine passée, en me rendant à notre école, je fus abordé par une jeune fille de dix-huit ans environ qui sans autre préambule, me dit ces mots en arménien : « Hair sourp ! ow, yété guernaï aprel tzer gonseri het ! » En voici la traduction exacte : « O père ! quel bonheur pour moi si je pouvais vivre au milieu de vos vierges ! » Et elle s'éloigna. Quand on entend de telles paroles, on brûle du désir d'entretenir chez toutes d'aussi bonnes dispositions ; ou au moins on pense aux fruits consolants qui seront produits par le catéchisme d'une Fille de la Charité.

Je n'ai nullement l'intention de prouver qu'ici tout ne sera que consolations et victoires : de temps à autre, quelques difficultés surgiront bien, mais je dois dire que la moisson est abondante à Ispahan.

Et ce bien immense que Dieu nous montre aujourd'hui, sera réalisé non pas seulement dans Djoulfa, car, à l'heure actuelle, un grand mouvement vers le catholicisme a lieu dans les villages environnants.

Mgr Lesné m'ayant recommandé de me tenir prêt à aller chercher nos chères sœurs à Enzéli (premier port persan près Recht, sur la mer Caspienne) je suis heureux de vous l'annoncer, ma très honorée Mère, et de vous renouveler l'expression de mon entier dévouement pour les Filles de la Charité.

Il faudrait donc qu'à leur arrivée à Constantinople, elles me télégraphient à l'adresse que voici : « Perse, Djoulfa-Ispahan. Partons tel jour (et la date). » Immédiatement je me mettrai en route, et doucement ou à marches forcées, je serai arrivé en temps opportun à Enzéli, près la mer Caspienne, pour les recevoir et partir en voitures convenables jusqu'à Téhéran. Là, elles pourraient se reposer une

quinzaine de jours, et nous gagnerions ensuite Ispahan, toujours en voiture.

Veillez croire, ma très honorée Mère, qu'une fois arrivées en Perse, vos filles n'auront plus à souffrir du voyage. Ayant déjà conduit des Filles de la Charité, connaissant parfaitement les langues parlées ici et les routes, je pourrai écarter toute difficulté.

Nous pensons que nos chères sœurs partiront de Paris au printemps, puisque vous avez bien voulu me l'annoncer dans votre lettre. Je vous en remercie au nom de tous nos chrétiens !

Le chemin que devront suivre nos chères sœurs de Tauris étant différent de la route d'Ispahan, des passeports devront être remis et à nos sœurs d'Ispahan et à celle de Tauris, car elles auront à se séparer en Russie : les unes prenant la ligne de Batoum, Tiflis, Alexandropole et Erivan ; et les autres, à destination d'Ispahan, devant aller de Batoum directement à Bakou, de là, traverser la mer Caspienne (en vingt-six heures) et arriver à Recht où je les attendrai.

D'ailleurs, pour être plus précis, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint une feuille contenant les détails nécessaires de l'itinéraire et quelques renseignements utiles pour le voyage.

Je vous prie, ma très honorée Mère, de vouloir bien agréer, etc.

E. DEMUTH, pr. M.

OURMIAH

Lettre de M. DECROO, prêtre de la Mission, à M. VILLETTE, procureur général de la Congrégation, à Paris.

Ourmiah, le 15 novembre 1903.

Petit à petit, je me fais aux usages de ma nouvelle patrie et à sa langue. Ce n'est pas chose facile pour un jeune

missionnaire qui entend parler continuellement trois langues autour de lui. Pour cette année encore, je reste chargé de la direction de l'école.

MM. Renault et Châtelet m'y sont d'un précieux secours en faisant la classe de français ou de sciences à quelques enfants chaldéens et musulmans un peu plus avancés que les autres. Leur voyage de Paris en Perse a été très pénible. Rien ne leur a manqué en fait de désagréments : mauvais guides, crainte des brigands, voitures brisées, chutes de cheval, voyage en montagne, pendant la nuit, par un orage épouvantable. Ils ont même souffert de la faim et sont enfin arrivés à Khosrova plus ou moins fortement indisposés. Le bon accueil et les bons soins qu'ils y ont reçus les ont bien vite remis de ces grandes fatigues du voyage. Pour nous, nous nous sommes réjouis en voyant arriver en Perse ces missionnaires vraiment dévoués. Aujourd'hui, heureusement, les temps mauvais semblent passés, et la pauvre mission de Perse, bien éprouvée depuis la mort de Mgr Cluzel, paraît voir se lever des jours meilleurs.

Si en d'autres endroits l'Eglise catholique peut se montrer belle et fière en face du protestantisme et des églises schismatiques, ici nous paraissions plutôt, il faut le constater, être dans une situation inférieure. La mission protestante s'est habilement et solidement implantée avant nous dans ce pays. Elle y a même brillé d'un certain éclat ; mais aujourd'hui une indifférence religieuse, incroyable pour l'Orient, s'empare de tous ses adeptes, lesquels rapportent aussi, pour la plupart, de leur voyage en Amérique un plus grand respect pour le catholicisme.

Les œuvres protestantes restent néanmoins toujours prospères, grâce aux puissantes ressources dont les ministres américains peuvent disposer. Leurs médecins, leur école de médecine et leur hôpital sont renommés dans toute la Perse. Nos prêtres et nos catholiques sont, comme les autres, forcés d'y recourir. Ils ont également à Ourmiah un grand

collège et il n'est aucun des principaux villages de la plaine qui ne soit pourvu d'écoles et de maîtres instruits. Chez nous, hélas ! le manque de ressources nous force à ne progresser que lentement.

Notre école d'Ourmiah compte environ quatre-vingts élèves. Nous devrions en avoir davantage. Mais nos catholiques sont pauvres, et aussitôt qu'ils le peuvent ils envoient leurs enfants en apprentissage, en Russie. Oh ! qu'une école d'arts et métiers nous est nécessaire ! Mgr Lesné y songe depuis longtemps ; mais il faudrait des ressources difficiles à trouver, et la fondation de l'œuvre est toujours ajournée.

La situation du pays est assez calme pour le moment. L'été dernier nous fûmes menacés d'une invasion kurde. De tous côtés, les troupeaux étaient enlevés et les villageois accouraient en ville pour s'y réfugier avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Kurdes se contentèrent d'entrer en lutte avec nos vaillants chrétiens montagnards, en particulier avec nos braves catholiques de Mavana qui luttèrent vaillamment soit pour défendre leurs frères nestoriens des villages environnants, soit pour défendre leurs troupeaux et leurs propres foyers. Mais à la tribu kurde persane s'étaient joints des Kurdes de la Turquie, et les chrétiens furent forcés de reculer devant le nombre de leurs ennemis.

Dans une bataille, douze braves, qui n'avaient pas entendu le signal de la retraite et qui ne voulurent pas fuir afin de ne pas abandonner leurs blessés à la cruauté des Kurdes, furent cernés dans un village chrétien abandonné par ses habitants. Ils y luttèrent jusqu'à la mort. Les Kurdes mirent le feu au village et y enfermèrent nos gens comme de vulgaires renards. Une paix relative s'étant établie entre les deux peuples, on en profita pour donner une sépulture convenable aux morts restés ensevelis sous les décombres du village incendié. Je partis avec M. Darbois pour assister à la cérémonie funèbre et pour consoler nos catholiques.

Après cinq heures de cheval passées à monter et à descendre sans cesse de petites montagnes, nous arrivâmes à une vallée profonde, longue et étroite, fermée du côté de la Turquie par un mur gigantesque de montagnes aux sommets coiffés de neige. D'un coup d'œil on embrasse tout le vaste panorama : d'un côté les villages chaldéens chrétiens, de l'autre les villages kurdes. Une petite rivière serpente au milieu de la vallée partout couverte de beaux champs de blé. Les premières pentes des montagnes offrent aux troupeaux immenses de moutons et de buffles des pâturages magnifiques. Ici pas de vignes, pas de jardins potagers, à peine quelques arbres autour du village. Ce village dresse au milieu des champs sa masse compacte d'assez hautes maisons bâties en pierres de montagne et recouvertes de terre. Tous les toits sont soudés les uns aux autres et forment ainsi une vaste plate-forme qui sert de place publique et aussi de donjon au moment de la bataille. Pas de rues dans ce village, si ce n'est quelques couloirs obscurs qui mènent aux étables. C'est par les toits qu'il faut se rendre à l'église, en prenant bien garde cependant de ne pas aller se jeter dans quelque trou béant qui marque l'emplacement d'une cour, et de ne pas mettre le pied dans l'ouverture carrée qui laisse passage à la fumée du tandour : c'est le four, sorte de puits creusé au milieu de chaque maison et chauffé avec des briquettes de bouse que les femmes recueillent avec soin, pétrissent avec de la paille et font sécher au soleil, durant la belle saison. Au moment du danger, et il arrive fréquemment, les troupeaux sont ramenés précipitamment des montagnes et massés au pied des maisons, à l'abri des fusils. En un instant tout ce qu'il y a de verdure autour village est dévoré. Impossible donc d'y cultiver des choux et des salades ou d'y planter des vignes. Quant aux bosquets, ils fourniraient un abri trop facile à l'ennemi.

Nos braves montagnards abandonnèrent leurs travaux et accoururent nous baiser la main dès qu'ils nous virent

apparaître au sommet de la montagne. Nous sommes alors conduits chez le curé. Désirez-vous avoir une petite idée du cérémonial oriental ? Voici quelques traits :

Nous entrons dans le bala khana (chambre d'été) le chapeau sur la tête, après avoir laissé nos bottes à la porte. On s'assied en silence sur des coussins disposés tout autour de la pièce, puis on se balance à droite et à gauche pour saluer les personnes qui s'y trouvent. Le maître de la maison nous dit alors : « O nos Pères, Lumière de nos yeux ! Vous êtes venus en paix et sur nos yeux. » Nous répondons : « En paix toi-même ! Dieu garde tes yeux ! » Puis, comme nous avons à offrir l'expression de nos condoléances, nous ajoutons : « La lumière sur vos morts ! » On nous répond : « La lumière sur vos morts ! la lumière sur vos proches, morts ! » Nous répondons encore : « Louanges à Dieu, que votre tête se guérisse (c'est-à-dire : consolez-vous) ; Dieu donne le repos à vos morts ! Que Dieu garde vos enfants ! » — Le narghilé est ensuite apporté à M. Darbois avec qui je suis venu, et qui, la main sur le cœur, le prend et se tourne vers le maître de la maison en disant : « Ordonne ! » Réponse : « Toi, ordonne ! le commandement t'appartient ! » Réplique : « Non, par ma mort ! toi ordonne ! » Quand tous ont tiré quelques bouffées de fumée du narghilé, on l'enlève et le thé est servi. Ici de nouveaux souhaits très originaux, qu'il serait trop long de rapporter.

Il y aurait aussi à vous parler des repas et du coucher ; mais tout cela m'entraînerait trop loin. Je vous dirai seulement que je n'ai pas fermé l'œil durant cette nuit passée à Mavana : les aboiements des chiens sur nos têtes et les morsures de bataillons de puces m'ont continuellement tenu en éveil.

Le lendemain, après avoir dit la sainte messe de bonne heure, nous partîmes pour le village de Chibani, à la tête de deux à trois cents cavaliers, tous armés jusqu'aux dents.

Nous y étions déjà précédés et l'on travaillait à remettre au jour des cadavres à demi carbonisés que les femmes en pleurs plaçaient avec respect dans des cercueils. Des charriots attelés de buffles avaient été amenés. Mais les montagnards voulurent emporter eux-mêmes sur leurs épaules ces cercueils d'où s'exhalait une horrible odeur. Une procession funèbre s'organisa, des groupes de femmes en deuil suivaient chaque cercueil avec toutes les manifestations extérieures de la douleur orientale. Un pauvre vieux surtout nous faisait peine à voir ; il avait perdu là trois de ses fils, trois lions. Il chantait, il pleurait, il nous insultait presque, nous missionnaires, de ce que nous n'étions pas venus au secours de ses enfants. Il se frappait la tête des deux mains et y répandait la poussière du chemin.

En ce moment-là les Kurdes eurent encore l'audace d'insulter à notre douleur en tirant sur nous du haut de leur repaire six coups de fusil. Un de leurs villages était là au-dessus de nos têtes, sur le flanc de la montagne s'étendant en un large plateau. Nos gens furieux voulaient riposter et monter à l'assaut de leur village. M. Darbois eut toutes les peines du monde à les en dissuader. On se rendit directement au cimetière de Mavana. Les prières des morts y furent dites suivant le rituel chaldéen et, après l'enterrement, un repas réunit dans la prairie voisine plusieurs milliers de personnes. Les hommes d'abord y prirent part, puis vint le tour des femmes.

Ce village de Mavana compte sept cents catholiques et deux ou trois cents nestoriens. Aujourd'hui six mille personnes s'y sont réfugiées. Les villages chrétiens ont été brûlés et les troupeaux enlevés. De cet entassement et de ces pertes résulteront à bref délai la maladie et la famine. Ces pauvres gens ne peuvent rien espérer du gouvernement persan. Combien nous avons besoin qu'on nous aide !

G. DECROO, pr. M.

P.-S. — Je vous envoie quelques photographies que j'ai prises à Mavana. Elles ne sont plus parfaites, et mon cheval très fou ce jour-là m'en a cassé beaucoup. Heureusement que mes longues jambes ne lui permettent pas de me casser autre chose.

AFRIQUE

ABYSSINIE

*Lettre de M. SOURNAC, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Alitiéna, le 19 septembre 1903.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Permettez-moi de vous remercier de m'avoir envoyé en Abyssinie, où nous venons d'arriver en bonne santé. Vous savez déjà que la traversée de la Méditerranée a été excellente et nous a permis à tous de célébrer la sainte messe tous les jours.

A Alexandrie, après quelques petites difficultés avec les commissionnaires musulmans, nous avons été reçus fraternellement par M. Coury et ses confrères qui ignoraient le jour de notre arrivée. Nous étions déjà sur la terre d'Afrique. Le bon frère Le Priol, que je croyais trouver à Alitiéna, s'est multiplié pour nous faire connaître notre pays d'adoption, de même que plusieurs Filles de la Charité que vous connaissez bien, et qui seraient prêtes à repartir pour leur chère Abyssinie, si le moment était venu.

Huit jours après, nous repartions sur le *Pô*, navire italien qui devait nous porter à Massaouah. Avant de nous laisser partir, la Méditerranée a voulu nous montrer comment elle sait balloter même les plus grands navires. Nous avons tenu bon, et le lendemain nous avons pu descendre à Port-Saïd pour dire la sainte messe chez les Révérends Pères

Franciscains et signer sur le registre à la suite de nos confrères partis pour la Chine.

Le canal de Suez et la mer Rouge ont, les quatre premiers jours, eu pitié de certains voyageurs peu habitués à la mer et à la chaleur des tropiques; mais le cinquième jour, la mer est devenue houleuse et le soleil a commencé à ne plus nous épargner.

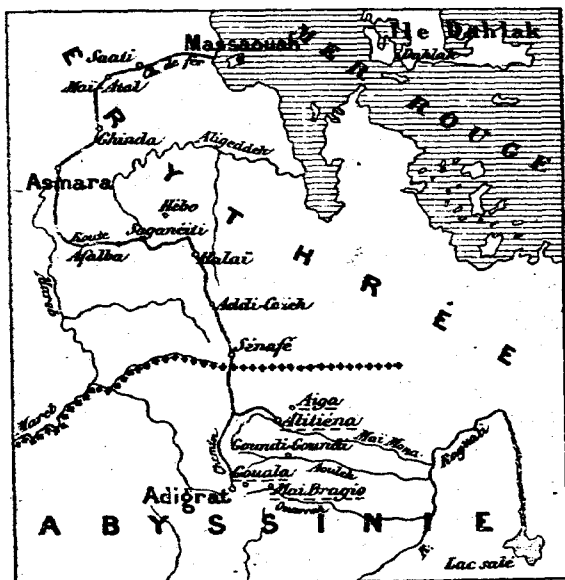
Nous arrivions à Massaouah, le dimanche 30 août, et étions reçus, dans l'ancienne maison de la mission bâtie par nos confrères, par le Révérend Père Franciscain qui dessert la paroisse. Hélas, malgré notre désir de sortir au plus tôt de cette fournaise, nous avons dû respirer cet air brûlant pendant sept jours et sept nuits. Nous y avons cependant trouvé des consolations, surtout de la part du R. P. Francesco qui, tout rempli d'attentions pour nous, a poussé sa généreuse hospitalité jusqu'à nous faire fêter, le 4 septembre, les noces de notre très honoré Père. Après avoir prié dans la chapelle de nos confrères d'Alexandrie sur le tombeau de Mgr Bel, nous avons été heureux de nous agenouiller ici sur ceux de Mgr Biancheri et de Mgr Touvier, le compagnon et les successeurs de Mgr Justin de Jacobis, cet apôtre de l'Abyssinie dont nous avons plus tard aperçu de loin le lieu du tombeau, et pour lequel les chrétiens et même les musulmans gardent une si profonde vénération.

Enfin, après le départ de nombreux officiers italiens venus avec nous sur le même navire, nous avons pu obtenir pour le samedi soir 5 septembre un passage sur l'unique voiture qui, trois fois par semaine, fait le service de Massaouah à Asmara, ville de l'intérieur et nouvelle capitale de l'Erythrée. Dans une seule nuit, nous sommes montés à 2 500 mètres d'altitude, laissant derrière nous et la chaleur tropicale, et le sable nu des déserts de Massaouah.

Nous avons trouvé à Asmara, huit élèves d'Alitiéna qui avaient fait, avec nos mulets, quatre journées de route pour

nous saluer et nous accompagner jusqu'à notre nouvelle maison.

Après les visites à M. le gouverneur général qui nous a très bien reçus et aux Révérends Pères Franciscains, nous



ITINÉRAIRE DE MASSAOUAH A ALITIÉNA

DISTANCES KILOMÉTRIQUES : De Massauah à Ghinda, 56 kilom. ; de Ghinda à Asmara, 30 kilom. ; d'Asmara à Halaï, 79 kilom. ; d'Halaï à Sénafé, 41 kilom. ; de Sénafé à Adigrat, 61 kilom.

TEMPS NÉCESSAIRE pour aller d'un poste de mission à un autre : d'Alitiéna à Aiga, 2 heures 1/2 ; d'Alitiéna à Gouala, 8 heures ; de Gouala à Mai Brazio, 2 heures 1/2. — Note de M. Maynadier, C. M.

partions le lendemain sur nos mulets, et arrivions sans encombre à six heures du soir dans un village catholique appelé Afalva, où pour la première fois nous avons vu de près la vie abyssine. Nécessairement nous étions descendus chez les prêtres, anciens élèves de Kéren, qui nous ont aus-

sitôt offert un chevreau pour nous et nos enfants, et de l'orge pour les mulets. Pendant que le chevreau était égorgé et dépecé, une dizaine de chrétiens, informés de notre passage, sont venus nous offrir du pain, du lait et des œufs. Certes, Monsieur et très honoré Père, nous ne nous attendions pas à une telle réception, et, en silence, nous admirions ces catholiques animés d'une telle vénération pour le prêtre. Refuser leurs offrandes eût été leur faire une grande injure : voilà pourquoi nous avons suivi le conseil du divin Maître : *In quamcumque civitatem intraveritis et susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis, et curate infirmos qui in illa sunt.* Nous avons donc mangé en compagnie de ce prêtre le chevreau, le pain et les œufs, et bu ce lait et cet hydromel offerts par la générosité des catholiques ; et, à peine nous étions-nous levés de table, voici qu'un homme nous demande un remède contre la toux. Nous aurions voulu être médecins ; mais pour guérir une toux opiniâtre depuis trois mois il vaut mieux être thaumaturge, et nous ne le sommes pas. C'est donc avec le regret de ne pouvoir venir au secours de ce malheureux que nous nous sommes acheminés pour dormir vers l'église, où nous avons été précédés par des hôtes plus petits.

Le lendemain, nous arrivions vers dix heures à Saganéiti, ville assez importante de la colonie italienne. Nous étions à peine descendus chez les prêtres catholiques, quand un serviteur vint nous apprendre que le gouverneur du pays, M. Allori, nous attendait. Nous partons à l'instant, devant de quelques minutes la visite que nous avons projeté de lui rendre, sans nous attendre à tout ce qu'il allait faire pour nous. Il nous a aussitôt retenus à déjeuner avec lui et nous a trouvé un logement qu'en vain nous aurions cherché dans une ville qui ne compte qu'une dizaine d'Européens, en dehors des troupes de la garnison. Pendant le repas, M. le commandant de la place est venu nous inviter à un dîner qu'il donnait le soir même à plusieurs officiers et

après lequel nous avons trouvé de beaux mulets pour pouvoir plus facilement arriver à notre logement.

Le lendemain, après avoir dit la sainte messe, et déjeuné chez M. Allori, nous avons repris notre voyage en compagnie de M. le gouverneur lui-même, de M. le commandant de la garnison et de cinq autres officiers qui se rendaient comme nous à Adi-Caïé.

En route après le dîner offert par MM. les officiers, nous avons eu l'occasion de parler à un des trois survivants ordonnés prêtres par Mgr de Jacobis. Il nous offrait de l'orge pour les mulets ; mais surtout il nous a beaucoup édifiés en nous parlant de ce confrère apôtre. Plusieurs catholiques, parmi lesquels se trouvait le chef du village, l'avaient accompagné pour nous faire cette visite et nous baiser la main.

Dans la soirée une petite chute vint nous rappeler que nous n'étions pas assez expérimentés pour galoper de pair avec MM. les officiers : aussi nous leur avons laissé gagner les devants dans ces sentiers rocailleux qui feront bientôt place à une route carrossable.

Arrivés à Adi-Caïé, nous avons salué M. le major, résident et gouverneur de la place, qui, venu au-devant de nous, nous a offert des chambres pour la nuit, un logement pour nos mulets, et nous a invités à un dîner qu'il donnait le soir à MM. les officiers qui devenaient ses hôtes pour quelques jours. Dans toutes ces invitations, nous avons dû faire appel à toutes nos connaissances de la langue italienne, et nous sommes toujours arrivés à nous faire comprendre en italien ou en français.

Nous étions tout confus de l'accueil qui nous était fait dans la colonie italienne, et ce n'était pas encore fini, puisque M. le lieutenant de Rossi, résident de Sénafé, avec qui nous dînions ce soir-là, avait voulu que, malgré son absence obligée, nous nous arrétions le lendemain chez lui. Comme c'est un ami de la Mission, nous avons accepté son invita-

tion, et le lendemain, après avoir pris congé du chef indigène d'Adi-Caïé, un ancien élève de nos confrères, qui est plus qu'un ami pour notre maison d'Alitiéna, et qui par affection a voulu nous accompagner pendant une demi-heure pour nous montrer d'anciennes ruines, nous avons marché près de trois heures pour arriver à Sénafé, ville toute musulmane où nous attendait le délégué de M. de Rossi, un sergent italien avec qui nous avons passé près de deux heures.

Enfin le soir nous sommes arrivés au dernier village de la colonie italienne, où nous étions attendus depuis cinq jours, chez les prêtres catholiques. Nous y avons trouvé un diacre d'Alitiéna venu à notre rencontre avec plusieurs séminaristes. Là encore les présents ont recommencé, et pendant notre repas nous étions entourés de près de cinquante indigènes, la plupart muets à cause de notre ignorance de la langue, mais tous bien contents de pouvoir souhaiter la bienvenue à des prêtres catholiques.

Le lendemain plusieurs des principaux du lieu sont encore venus nous baiser la main, et nous avons alors appris que tous les gens de ce village sont parents et bons chrétiens. Ce sont des familles persécutées naguère à Gouala à cause de leur foi, qui se sont transportées ici pour y pratiquer plus librement la religion catholique. Le chef du village, qui déjà nous avait salués à notre arrivée, voulut encore nous accompagner près de 2 kilomètres vers Alitiéna où nous sommes arrivés à midi, le vendredi 11 septembre, jour anniversaire du martyr du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Comme lui à son arrivée sur la terre de Chine, nous avons dit : « Nous y voilà ! » Plaise à Dieu que notre bonne volonté puisse être utile à l'extension du royaume de Dieu et à la conversion des âmes !

Je ne vous parlerai pas de la réception qui nous a été faite par nos chers confrères de céans : vous connaissez assez M. Edouard Gruson, M. Picart, M. Van Ravestein et

notre frère Rivière, pour vous figurer l'accueil qui nous était fait. M. Charles Gruson est venu de Gouala le lundi suivant pour nous saluer et nous dire qu'il espérait nous faire profiter bientôt de ses connaissances de la langue tigrinienne. Déjà depuis longtemps notre prochaine arrivée était annoncée dans le pays : les vous-vous de joie des gens du village se sont fait entendre le lendemain samedi, jour où l'on célébrait dans le rite abyssin, avec la décollation de saint Jean-Baptiste, le premier jour de l'année, et le chef de l'Agamié avait déjà envoyé pour nourrir les nouveaux missionnaires dix chèvres et seize charges de mulet d'un très bon blé.

Monsieur et très honoré Père, cette lettre n'avait pour but que de vous annoncer mon heureuse arrivée sur la terre d'Abyssinie ; mais elle a pris des proportions si considérables que je me vois dans l'obligation de m'excuser auprès de vous. Puisse-t-elle au moins apporter à votre cœur une distraction aux peines qui l'affligent si profondément depuis si longtemps, et m'obtenir une bénédiction particulière, que vous ne refuserez pas à celui qui aime toujours à se dire en Jésus et Marie immaculée, etc.

SOURNAC,

(*abba Stéphanos*), C. M.

MADAGASCAR

(VICARIAT SUD)

*Lettre de M. Ch. LASNE, prêtre de la Mission,
à M. Eug. BODIN, à Paris.*

Vangaindrano, le 18 novembre 1903.

Je vous écris de Vangaindrano, nouveau poste fondé tout récemment à environ 60 kilomètres au sud de Farafangana. M. Leclercq en ayant été chargé, je suis venu par

ordre de Monseigneur l'aider un peu et lui tenir compagnie. Il y a juste huit jours que nous sommes arrivés, et déjà j'entends bourdonner une bonne trentaine de petits Malgaches, qui tout de suite se sont présentés à nous, et forment le premier noyau d'une école qui comptera bientôt, je crois, de fort nombreux élèves.

La population est ici fort dense. Vangaindrano est une agglomération de nombreux petits mamelons fort rapprochés, au sommet et sur le versant desquels s'étagent les villages indigènes. La région est fertile. Le riz, les patates, le manioc et autres cultures indigènes y réussissent à merveille.

Une douzaine de blancs sont ici installés. Dimanche dernier, ils sont tous venus assister à la sainte messe. Depuis longtemps ils désiraient et demandaient un Père. Les voilà à présent satisfait. Mais M. Leclercq est seul, et avant peu il faudra songer à lui adjoindre un compagnon. Monseigneur y pense d'ailleurs.

Les protestants norvégiens sont installés ici depuis de longues années. Ils sont tous avec leurs familles.

Leur temple bâti au sommet d'une belle colline domine tout. Il ressemble avec son clocher à ces petites églises de campagne, que l'on rencontre si nombreuses dans notre région du nord de la France. Une belle croix surmonte le clocher. Il y a à s'y méprendre.

Quand verrons-nous se dresser aussi une modeste église catholique? Présentement, il faut songer à une première installation fort sommaire.

Nous avons été heureux de pouvoir louer une grande bâtisse qui va servir de demeure à M. Leclercq. Attenant à cette maison d'habitation se trouve un autre grand bâtiment qui provisoirement sert d'école. L'installation d'un nouveau poste n'est pas chose bien commode. Il faut plus que de l'argent, il faut de la patience et du temps. Car dans ce pays les constructions se font fort lentement, par suite

des difficultés qu'on rencontre dans l'extraction des bois de la forêt, et du manque de main-d'œuvre vraiment passable.

A Farafangana, les choses vont leur train ordinaire. Les sœurs sont maintenant bien installées. Elles se sont mises généreusement à cette œuvre si difficile des lépreux, et à l'œuvre non moins importante des petites filles.

Tout le monde est en excellente santé. On a sans doute à compter avec la fièvre, mais grâce à la quinine et à certaines précautions, on arrive à l'enrayer.

Ch. LASNE.

AMÉRIQUE

ANTILLES. — ILE DE CUBA

Par suite des conditions nouvelles faites à l'Eglise catholique à Cuba par la révolution qui a abouti à l'indépendance de l'île, S. S. le pape Léon XIII a décidé que l'île serait régie par les lois votées pour les autres nations américaines par le concile de l'Amérique latine tenu à Rome en 1899. Il a créé, en outre de ceux de Santiago et de La Havane, deux nouveaux diocèses dont le territoire est emprunté aux deux anciens : ceux de Pinar del Rio et de Cienfuegos. L'archevêque de Santiago de Cuba sera le métropolitain des trois sièges.

COSTA-RICA

*Lettre de M. BLESSING, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Sipurio, 24 mai 1903.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je puis vous dire bien sincèrement que notre attachement filial à la Compagnie, notre bonne Mère, et à vous, notre très honoré Père, devient plus fort et plus grand à mesure que la persécution vous éprouve davantage. A notre tour,

(21)

CARTE
DE
L'AMÉRIQUE CENTRALE
ANTILLES

AMÉRIQUE CENTRALE ET ANTILLES

NOTIONS. — Sous le nom d'Amérique centrale, on comprend généralement les cinq républiques indiquées ci-dessous, auxquelles, depuis 1903, il faut joindre celle de Panama. En face, du côté de l'océan Atlantique se trouvent les Antilles qui comprennent deux États indépendants : Haïti et Saint-Domingue, et entre autres îles importantes, celles de Cuba et de Porto-Rico, séparées de l'Espagne depuis la guerre hispano-américaine de 1898.

Les républiques de l'Amérique centrale sont :

1° Le GUATÉMALA, capitale Guatémala-la-Nueva ; 1 460 000 habitants ;

2° Le SALVADOR, capitale San-Salvador ; région volcanique ; 660 000 habitants ;

3° Le HONDURAS, capitale Tegucigalpa ; climat varié ; 380 000 habitants ;

4° Le NICARAGUA, capitale Managua ; villes principales Léon et Rivas ; 375 000 habitants ;

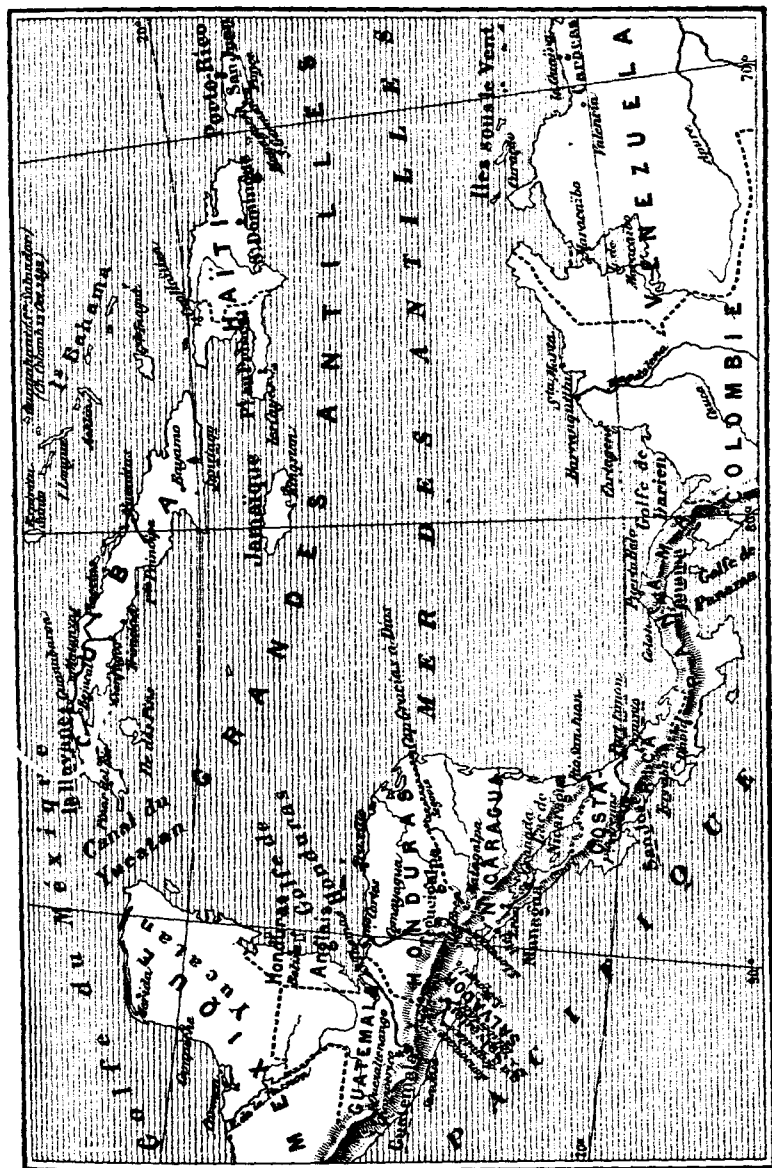
5° Le COSTA-RICA, capitale San-José ; 200 000 habitants environ. Un chemin de fer doit y relier Limon (port de la mer des Antilles) à Punta-Arenas (port du Pacifique).

Enfin PANAMA, précédemment l'un des départements de la colonie, et depuis 1903, Etat indépendant ; 220 000 habitants. La capitale est la ville de Panama, autrefois très florissante (dix-septième siècle) ; l'ouverture du canal promet de lui rendre son ancienne importance. Un chemin de fer relie Colon, port situé d'un côté de l'isthme sur la mer des Antilles, à Panama, situé de l'autre côté au sud sur l'océan Pacifique.

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES. — Un siège épiscopal dans chacune des républiques d'Amérique centrale. L'archevêque est à Guatémala ; il a pour suffragants les évêques de Comayagua dans le Honduras, de San-José de Costa-Rica, de Léon au Nicaragua et de San-Salvador. — A Cuba : archevêché, Santiago ; suffragants : S. Christophe de La Havane et les sièges récemment érigés (1903) de Pinar del Rio et Cienfuegos. — A Porto-Rico, évêché à Porto-Rico ou Saint-Jean, directement soumis au Saint-Siège (1903).

ÉTABLISSEMENTS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION : Au *Guatémala*, à Guatémala. — Au *Salvador*, à San-Salvador. — Au *Costa-Rica*, à San-José, Limon, Sipurio de Talamanca, Terraba. — Au *Panama*, à Panama. — A *Cuba*, à La Havane, Matanzas, Santiago. — A *Porto-Rico*, à Porto-Rico et Ponce.

ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ : Voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE (1904)

nous le savons, nous pouvons être sûrs que vous ne nous oubliez pas et que vous faites descendre souvent sur nous votre paternelle bénédiction.

Pour votre consolation je puis vous dire au sujet de la mission des Indiens, qui nous a été confiée, que, en dépit des très grandes difficultés que nous avons rencontrées, elle fait quelques progrès. Ces progrès, il est vrai, sont lents ; les conversions sont relativement peu nombreuses, mais elle sont solides et profondes. Il est regrettable qu'une seconde fois je demeure seul comme prêtre, M. Breiderhoff, à qui le climat est néfaste, ayant dû, sur les instances du médecin, regagner Talamanca. A l'heure actuelle il est très occupé chez M. Niéborowski et Dieu bénit abondamment son ministère. Nos frères ont été malades. Dernièrement j'ai été obligé de renvoyer à San-José le frère Pablo, de sorte qu'à un moment je me suis trouvé absolument seul. Mais bientôt le supérieur vint heureusement à mon secours en m'envoyant le frère Bruno.

Jusqu'ici la construction d'une école a fait l'objet de tous mes vœux et de ma constante préoccupation. Grâce à Dieu il me semble que j'ai à peu près réussi. L'école est bâtie ; j'en ai fait un petit pensionnat qui compte 31 internes et des externes dont j'espère voir le nombre s'augmenter de jour en jour.

La mission est intéressante, et fait espérer les meilleurs résultats. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, chez les Indiens Desconocidos, une tribu que j'ai visitée il y a trois ans, la bigamie était ordinaire ; je n'ai trouvé cette année-ci rien à reprendre à cet endroit ; chez les Indiens de l'Hirrijo, il n'y a eu que des enfants légitimes à baptiser. Partout la crainte de Dieu pousse de profondes racines dans les cœurs et le missionnaire voit sa parole très écoutée et toujours mieux respectée. Ces pauvres Indiens sentent que le missionnaire est pour eux un bon père et qu'il ne cherche que leurs intérêts, à ce point qu'ils regardent comme très juste

et très naturelle la sévérité dont il doit faire preuve quelquefois. Il se trouve peu d'Indiens qui agissent par « pure malice ».

Vous voyez, très honoré Père, que Dieu a béni nos travaux qu'accompagnent tant de sacrifices. Qu'à Lui seul en reviennent tout l'honneur et toute la gloire. Pour nous, coûte que coûte, nous resterons fidèles à notre poste, dussions-nous y laisser notre vie, déjà très souvent exposée.

En attendant, très honoré Père, bénissez-nous d'une manière spéciale. Je suis en Notre-Seigneur et son immaculée Mère,

Votre fils bien obéissant,

Auguste BLESSING.

RÉCIT DE VOYAGE
DE FRANCE A L'ÉQUATEUR

*Lettre de M. F. DROUET, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général.*

(Suite.)

Quito, septembre 1903.

Je vous ai laissé à Colon, il y a tantôt trois mois, et il est grand temps, je pense, de reprendre le cours de notre voyage.

Donc, le 16 février, à sept heures, je partais à la recherche de l'hôpital français qu'on m'avait dit être tenu par nos sœurs, les Filles de la Charité. Après avoir suivi durant trois quarts d'heure un rivage encombré d'innombrables débris au-dessus desquels planent sans cesse les urubus, gros oiseaux noirs qui, fort heureusement, font le service de la voirie, j'avisai un vaste bâtiment construit en partie dans la mer, sur pilotis, dont une aile était en ruine. C'est

l'hôpital. Inutile de vous dire que j'y fus cordialement reçu, et que nos chères sœurs écoutèrent avec intérêt les nouvelles que je leur apportais de France, encore bien qu'elles fussent passablement affligeantes. Pendant qu'on envoyait chercher mon compagnon resté à bord, je dus raconter tout ce que je savais, et l'on convint avec moi que, plus que jamais, la double famille de Saint-Vincent avait droit au dévouement de tous ses enfants. Ces bonnes sœurs se trouvent actuellement dans une situation assez précaire : à cause des négociations pendantes relativement au canal, ce pauvre hôpital est dans un état d'abandon qui fait peine à voir. Au point de vue spirituel, la situation n'est guère plus consolante : pour toute la ville de Colon, il y a *un* prêtre catholique, sans église, alors que les ministres protestants font une propagande très active et disposent, là comme partout ailleurs, de ressources considérables. Aussi, nos chères sœurs ont besoin de faire appel à tout leur esprit de foi pour ne point connaître le découragement et elles appellent de tous leurs vœux le jour qui verra ratifier définitivement le traité relatif au canal ¹. Mais elles sont vaillantes, et l'on peut prendre auprès d'elles une leçon de courage.

Le soir, à trois heures, après avoir fait nos adieux à notre vieux *Canada* occupé à vider ses cales, nous montons dans le train qui doit nous emmener à travers l'isthme, à défaut du trop fameux canal. Un quart d'heure après, nous sommes en pleine forêt, sous une chaleur torride. Heureusement, il souffle de la mer une petite brise qui tempère un peu les ardeurs du soleil, et la chaleur nous laisse tout de même assez de liberté d'esprit pour admirer les paysages splendides qui, pendant deux heures, défilent sous nos yeux. Gros bouquets d'arbres en frondaïsons opulentes et d'où

1. Depuis, le département de Panama s'est séparé de la Colombie dont il faisait partie (novembre 1903), et une convention concernant le canal a été conclue entre la nouvelle république de Panama et les Etats-Unis.

pendent des rideaux de lianes, champs de roseaux géants au-dessus desquels voltige tout un peuple de papillons et d'oiseaux aux couleurs éclatantes, fourrés inextricables où, suivant l'expression d'un plaisant, « la main de l'homme n'a jamais mis le pied », sveltes cocotiers aux fûts lisses et à la couronne de feuillage presque toujours en mouvement ; quel dommage que tous ces paysages féeriques ne soient que des nids à fièvre jaune ! On s'en aperçoit vite à la mine des habitants qui peuplent les nombreux villages échelonnés le long de la voie ferrée : sur ces figures ravagées et dans ces grands yeux brillants de fièvre, on lit un arrêt de mort qui ne tarde guère, sans doute, à être mis à exécution. C'est qu'à la fièvre il faut ajouter l'alcoolisme, si l'on en juge par les régiments de bouteilles aux reflets tentateurs, aux coiffes de cire variées et aux étiquettes multicolores, qu'on aperçoit à tout instant, rangées en ordre de bataille, par les portes entr'ouvertes. Pauvres, pauvres gens, que personne, sans doute, ne se met en peine de moraliser, et qui sont une proie offerte, sans défense, aux spéculateurs de l'ivrognerie !

Il y a encore bien d'autres spectacles affligeants pour les regards d'un Français qui traverse l'isthme. Je veux parler des travaux abandonnés du canal : chantiers déserts, tronçons de voies ferrées où gisent des wagonnets renversés, machines foreuses abandonnées qui dressent, sur le fond joyeux des paysages environnants, leurs grands squelettes lamentables où les lianes ont suspendu des festons ironiques, baraquements vides, hampes qui portèrent autrefois les trois couleurs et qui maintenant ne sont plus que de pauvres bâtons achevant de pourrir au soleil et à la pluie, quelle tristesse poignante s'exhale de cet abandon et de ces ruines qui ont l'air de proclamer notre impuissance et nos misères ! Les Américains seront-ils plus heureux que nous ? L'avenir nous le dira ; en tout cas, au dire de M. de T... avec qui nous continuons notre voyage, il faut attendre dix

ans au moins avant d'entendre la sirène des paquebots répondre aux sifflets des locomotives.

Panama ! Hum ! la première impression, au sortir de la gare, n'est pas des plus favorables ! La malpropreté paraît être, comme à Colon, une note dominante : infâme poussière, boutiques lépreuses, route pleine de trous et de fondrières, voitures traînées par des chevaux étiques, population bigarrée faite de nègres, de Chinois, d'indigènes et de métis, tel est le résumé de notre première entrevue avec la capitale de l'isthme ; mais, soyons juste : à mesure que nous descendons vers le centre, les rues se nivellent peu à peu, les maisons s'élèvent, les quartiers prennent figure sérieuse de civilisation, et la place de la cathédrale est entourée de quelques édifices qui font une certaine impression... sur une carte postale illustrée. La *casa* de notre confrère, M. Gougnon, est située à l'autre extrémité de la ville, tout au bord de la mer qui en baigne les fondations aux heures de la marée haute. Nous y passons deux bonnes journées : en homme qui connaît le pays, M. Gougnon ne manque point, avant chaque repas de nous abreuver d'un quinquina préservateur. C'est égal, il fait terriblement chaud, et durant ces deux jours notre principale occupation consiste à suer et à nous éponger ; entre temps, nous regardons les soldats du fort voisin qui tirent à la cible sur les pélicans du port : ces intéressants volatiles, « secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux », n'ont pas l'air de s'émouvoir beaucoup de cette fusillade qui m'a paru d'ailleurs assez inoffensive, et ils continuent leurs plongeurs qui coûtent, chaque fois, la vie à un habitant de l'onde amère.

Le 19, à huit heures du matin, nous sommes à bord du *Limari*, vapeur de la Compagnie chilienne, qui doit nous emmener jusqu'à Lima, puisque Guayaquil est interdit pour le quart d'heure aux paquebots venant de Panama. C'est un joli bateau, à coup sûr plus confortable que notre vieux *Canada*, plus élégant aussi, mais qui, étant donné sa

construction et le peu d'élévation de son premier pont au-dessus du niveau de la mer, serait bien incapable de faire la traversée de l'Atlantique : il restera toute sa vie un joli caboteur, comme tous ceux qui composent la flotte de la Compagnie chilienne. Tout est anglais, sur ce bateau « chilien », depuis les machines qui sortent des ateliers de Glasgow jusqu'au capitaine qui parle un espagnol de circonstance, depuis les décorations du salon légèrement rococo jusqu'aux confitures qu'on nous sert à table et qui sont de marque très britannique, jusqu'à ce « Nestlé's milk » (lait condensé) en faveur duquel j'avais admiré, dans les omnibus de Londres, de si drolatiques réclames.

Avant de partir, nous constatons que Panama, vu de la rade, offre un joli coup d'œil.

On parle beaucoup anglais autour de nous, et il n'est pas nécessaire d'être grand observateur pour s'apercevoir que nous emportons une colonie de Yankees qu'on reconnaît vite leur à allure dégagée et à ce je ne sais quoi de libre et d'insouciant qui trahit l'homme habitué dès longtemps aux petits tracas de la vie voyageuse, mais singulièrement amoureux aussi du confortable qu'elle offre sur les paquebots modernes. Ils sont polis d'ailleurs, malgré leur sans-çon, presque aimables même, et ils ne paraissent point s'effaroucher à la vue de la soutane qu'ils n'ont cependant pas dû voir trop souvent à travers les rues de New-York ou de San-Francisco.

Le samedi, nous défilons au large de la baie de Guayaquil, et un Anglais nous fait remarquer, par-dessus les nuages, la croupe blanche du Chimborazo : nous devons nous contenter, pour cette fois, de saluer de très loin cet important personnage, quitte à faire plus ample connaissance avec lui quand le moment sera venu.

Nous défilons maintenant le long de la côte péruvienne, sablonneuse et monotone. Notre occupation consiste, après avoir donné à nos exercices de piété le temps auquel ils

ont droit, à regarder bonnement ce qui se passe autour de nous. C'est un autre monde, et on y pourrait trouver ample matière à études de mœurs.

Pour le dire en passant, le Pacifique tient à honneur de mériter son nom : impossible de rêver rien de plus paisible et de plus doux, et il n'est pas plus question de mal de mer que si nous nous promenions sur les pelouses du bois de Boulogne. D'ailleurs, il ne faut pas trop s'y fier, et ce calme miroir sur lequel nous glissons a parfois de terribles réveils : témoin la catastrophe du vapeur *Aréquiqa*, englouti dans le port même durant une violente tempête inopinément déchaînée sur les côtes du Chili. C'est sur l'autre versant des montagnes qu'on trouve les plaines et la fertilité.

Et maintenant, si vous croyez que les paysages de la côte péruvienne sont agréables et variés, vous êtes dans une erreur profonde dont je dois vous tirer à mon grand regret. Du sable, et encore du sable et toujours du sable, avec un arrière-plan de montagnes, couleur de cendre, où l'on voit émerger çà et là quelques rochers grisâtres : c'est triste et d'une monotonie désespérante. Il faut croire que notre capitaine tient à nous faire savourer le spectacle, car nous marchons à une allure économique : 10 nœuds à l'heure : c'est bien la peine d'avoir des machines toutes neuves et qui sortent des ateliers de Glasgow !

Le 22, nous sommes en face de Payta. De loin, cela nous paraît un trou dans le sable, sans un arbre ni un brin d'herbe. Pardon ! je me trompe et je calomnie ce joli port de mer : en regardant bien, on peut découvrir trois arbres... peints sur les murs du cimetière. Cela prouve que ces braves gens ont le goût de la belle nature, puisqu'ils cherchent à se donner au moins l'illusion d'un paysage. Les industriels du lieu nous envahissent, comme de juste, dès notre arrivée, pour nous faire leurs offres de service. L'un d'eux m'aborde en me donnant du « Doctor » gros comme le bras — on me dit que par ici tout le monde est

docteur ou général — et m'invite gracieusement à descendre à terre en m'assurant qu'il y aura, le soir, illumination, exposition, bal, et je ne sais plus quoi encore ; mais j'accueille ses propositions par un tel éclat de rire que le brave homme, tout morfondu, s'en va porter ailleurs son sourire et son programme. Je me suis creusé la tête pour savoir ce qu'ils pouvaient bien « exposer » à l'admiration des voyageurs : je n'ai pas encore trouvé.

Le lendemain, Eten ; au moins de loin, encore un trou, du sable, et un warf ; cette fois, il n'y a point d'arbres du tout, même sur les murs du cimetière ; il n'y a pas non plus d'illumination, ni d'exposition, ni de bal, ce qui nous épargne la peine de manquer de respect aux entrepreneurs de fêtes locales. Et puis, voici Pacasmayo : un warf, du sable, un trou ; nous commençons à nous y faire, si bien que, le soir, quand les montagnes de l'arrière-plan se revêtent de teintes violacées, nous trouvons que c'est presque joli. — Solaverry : toujours un trou, toujours du sable, et toujours un warf. Pourtant, à gauche et à courte distance, nous pouvons saluer une véritable oasis d'où émergent quelques maisons blanches : c'est Trujillo, où nos confrères dirigent le grand et le petit séminaire ; une demi-heure de chemin de fer nous y conduirait, mais le débarquement présente certaines difficultés et le ressac est si violent qu'il est à peu près impossible d'aborder jusqu'à la côte et que les voyageurs doivent se faire débarquer par la grue à vapeur, comme de vulgaires colis : merci ! nous nous contenterons d'imaginer à distance les charmes de Trujillo et nous nous résignerons à admirer le sable d'or qui scintille au soleil : la poésie peut rendre quelquefois des services en voyage !

Avant-dernière escale : Supé ; plus on change, plus c'est la même chose. Ici la situation se résume en deux mots : patience et philosophie, car nous en avons pour trois mortelles journées, passées à contempler les dunes mélancoliques et les montagnes de cendre.

(23)

CARTE
DE LA
COLOMBIE ET DE L'ÉQUATEUR

COLOMBIE

HISTOIRE. — Les États-Unis de Colombie, forment une république occupant l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du Sud; la superficie de la Colombie est d'environ 1 200 000 kilomètres carrés, à peu près deux fois celle de la France. La population est de 3 à 4 millions d'habitants, dont environ 100 000 Indiens à peu près indépendants.

Colomb reconnut la côte de ce pays, d'où le nom actuel de Colombie. Sous la domination de l'Espagne la région prit le nom de Nouvelle-Grenade. En 1810 eut lieu la grande insurrection séparatiste qui dura jusqu'en 1821. En 1819 une fédération fut composée de la Nouvelle-Grenade, du Venezuela et de l'Équateur; mais en 1831 ces pays se séparèrent et firent trois républiques distinctes. Depuis 1861, la Nouvelle-Grenade a pris le nom d'États-Unis de Colombie; la capitale est Bogota. Il y avait neuf États; Panama l'un d'eux s'est séparé en 1903. — *Monnaie* : 10 pesos or, 50 fr. 27; piastre argent, 4 fr. 16.

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES : Il y a en Colombie trois archevêchés (20 juin 1900) : 1° Bogota, avec les évêchés de Tunja-Socorro, Pamplona, Médelin, Antioquia et Ibagué; 2° Popayan avec les évêchés de Pasto, de Garzon et de Manizales; 3° Carthagène à qui se rattachent les diocèses de Panama et de Sainte-Marthe.

ÉTABLISSEMENTS DE MISSIONNAIRES existant ou ayant existé : Cali, Popayan, Santa-Rosa de Cabal, Tunja, Pasto.

ÉQUATEUR

HISTOIRE. — L'Équateur est un des États de l'Amérique du Sud qui se sont formés du démembrement de l'Amérique espagnole pendant l'insurrection de 1810 à 1821. Il forme un Etat indépendant depuis le partage, en 1830, de la République de Colombie.

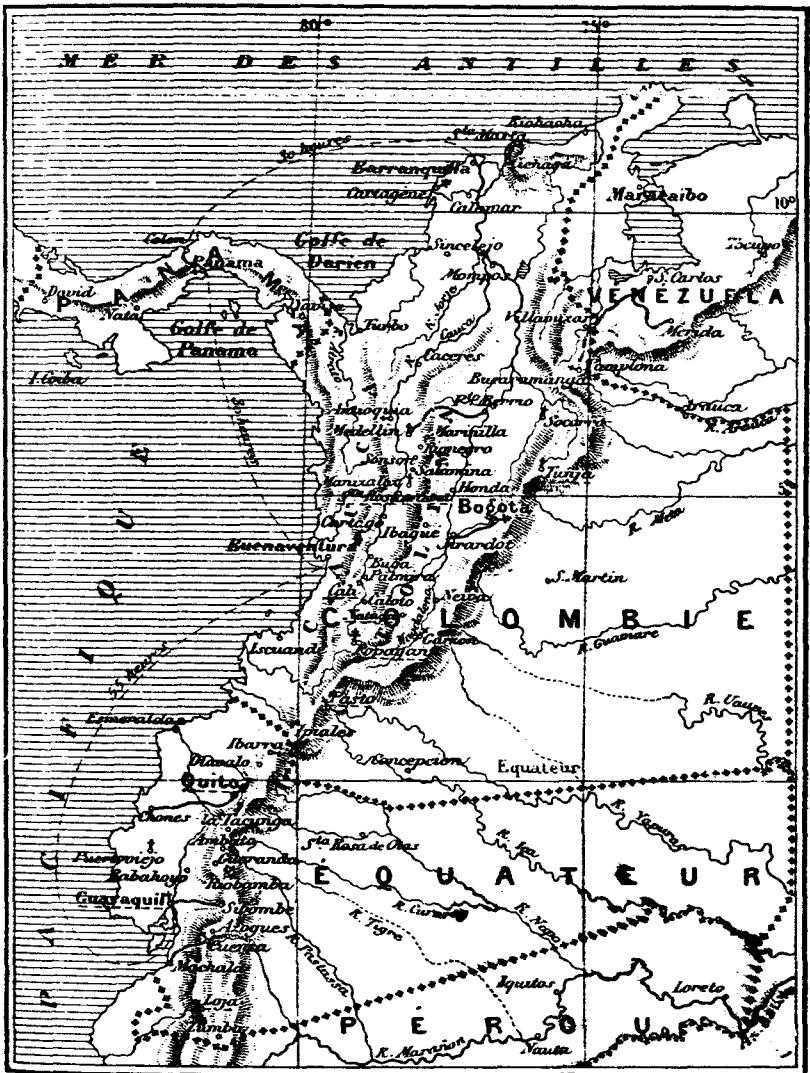
Le pays était habité avant la conquête espagnole par les *Quichus*, comme le Pérou par les Incas. L'idiome des premiers habitants est encore parlé en diverses régions, c'est le *quichoa*; on dit que le chef souverain s'appelait *Quitès*, et que de là vient le nom de Quito qui désigna la résidence centrale ou capitale. La situation sous l'équateur explique le nom du pays.

La superficie est de 500 000 kilomètres carrés, à peu près celle de la France. La population est d'environ 1 million d'habitants. Le territoire est partagé en onze départements.

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES : Il y a un archevêché à Quito, et des évêchés à Cuenca, Guayaquil, Ibarra, Loja, Portoviejo, Riobamba et Loja.

ÉTABLISSEMENTS DE MISSIONNAIRES : A Quito, à Guyaquil, à Loja.

ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ : Voyez pour la Colombie et l'Équateur les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE DE LA COLOMBIE ET DE L'ÉQUATEUR (1904)

Nous avons dû charger cinq mille sacs de sucre. Le troisième jour, au moment de lever l'ancre, vers huit heures du soir, il nous arrive un cirque : des kilomètres de fil de fer, des arpents de planches, des régiments de pieux, des coqs savants, trois chevaux étiques mais savants tout de même, des boîtes fermées qui contiennent, dit la légende, des serpents non moins savants que les coqs et les chevaux, et même, — cela c'est de l'histoire et pas de la légende, — même un écriteau en trois couleurs annonçant une Corrida de toros, avec un C majuscule, comme de juste : l'entrepreneur n'avait oublié que les taureaux ! Il nous faut deux bonnes heures pour embarquer tout ce bataclan qui doit nous tomber de la lune, à moins qu'il n'ait germé spontanément dans les sables que nous admirons depuis huit jours. Enfin, à dix heures, nous partons avec un soupir presque capable de donner à notre bateau une impulsion puissante ; demain nous serons au Callao : c'est à peine si nous osons croire à tant de bonheur.

C'est pourtant vrai, et le lendemain de cette mémorable journée, vers neuf heures du matin, nous distinguons à l'horizon une forêt de mâts que je prends d'abord pour un bois véritable, tellement les ports qui viennent de mettre notre patience à si rude épreuve nous ont peu habitués à cette abondance de visiteurs. M. de T..., qui connaît le Callao comme sa poche, pour y avoir résidé sur le stationnaire français durant la guerre chiléno-péruvienne, a vite fait de me tirer d'erreur, et au bout d'un moment l'illusion n'est plus possible : nous sommes en présence d'une véritable flotte ancrée dans le port, partie derrière le môle construit par les Anglais, et d'ailleurs, paraît-il, à contresens, partie en dehors, à l'abri de l'île San-Lorenzo, car il n'y a pas place pour tout le monde dans la rade proprement dite. C'est que le Callao n'est pas un trou de sable au milieu d'un désert, comme ceux que nous venons de traverser.

C'est peut-être le port le plus fréquenté de toute cette

côte du Pacifique, et il y règne un mouvement et une activité intenses, un va-et-vient continu de navires de toutes les nations, antiques voiliers et vapeurs modernes, dont la réunion offre un coup d'œil pittoresque et varié. Aussi, je suis heureux d'apprendre que l'entreprise des travaux du port appartient à une compagnie française dont notre aimable compagnon de route, M. de T..., est précisément le délégué. A peine, en effet, avons-nous jeté l'ancre, à un demi-mille du môle, que nous voyons se détacher du rivage une chaloupe à vapeur battant pavillon français, et qui était, je crois bien, l'unique représentant de notre marine au milieu des nombreux navires étrangers ancrés dans la rade. Nous sommes immédiatement pris d'assaut par une nuée de fletoros (bateliers) qui se disputent l'honneur — très peu gratuit — de conduire à terre notre personne et nos bagages. L'instant d'après nous filons vers la rive, sous un soleil de feu. Il nous faut, naturellement, passer par la douane, et ces braves Péruviens, même après inventaire, ne réussissent pas à se persuader que nos caisses ne contiennent que du linge et des livres : tant de linge et tant de livres pour un seul homme à d'autres, mes Révérends Pères ! et en dépit de nos protestations, ces zélés officiers du fisc demeurent convaincus que nous possédons le secret d'introduire en fraude des bouteilles de champagne ou des coupons de soie : vrai, jamais je ne m'étais trouvé une figure de contrebandier !

De là, pour attendre le train qui ne part que dans deux heures, nous nous réfugions dans un hôtel où l'on nous sert une omelette et deux grappes de raisin, et enfin à quatre heures nous défilons à travers les faubourgs du Callao d'abord, puis à travers la plaine de Lima, très verdoyante et assez bien cultivée : ça et là pourtant, de chaque côté de la route, bien des ruines attestent que les plaies de la dernière guerre ne sont pas encore complètement cicatrisées. C'est dans cette plaine en effet que s'est livrée

la bataille acharnée qui ouvrit aux Chiliens les portes de Lima où ils se conduisirent, dit-on ici, d'une manière peu digne d'une nation civilisée.

Réussirons-nous à trouver la maison de nos confrères dans cette ville de cent quinze mille âmes ? En tout cas, la chose ne va pas sans difficultés, et à la gare on n'a pas l'air de connaître la rue Apurimac qui s'appelle en effet, ici, la rue Chacarilla. Heureusement, si on ne connaît pas la rue, on connaît universellement M. Mivielle, et son nom suffit à mettre une lueur d'intelligence dans les yeux de notre guide qui paraissait d'abord aussi embarrassé que nous. Enfin, nous y sommes, suant, soufflant, et passablement éreintés, surtout le pauvre M. Hellrigl que la marche à travers les rues brûlées par le soleil fatigue énormément. Notre entrée dans la maison fleurie de la calle Chacarilla est saluée par un cri joyeux : « Ah ! enfin, deux nouveaux confrères ! — Oui, pour Quito », telle est la réponse obligatoire qui fait tomber l'enthousiasme de notre interlocuteur. D'ailleurs, le bon M. Mivielle n'a pas dû tarder à se convaincre que les deux éclopés, dont l'un surtout ressemble fortement à une épave, seraient pour lui une piètre acquisition.

Il est vraiment dommage qu'il fasse si chaud à Lima ; sans cela, le séjour serait bien agréable dans la maison de nos confrères, si gracieuse et si accueillante avec son massif de fleurs à l'entrée, son allée de plantes vertes dans le corridor couvert, sa cour intérieure transformée en jardin enchanté avec un goût parfait par M. Mivielle, sa fontaine peuplée de poissons rouges, et sa vigne géante dont les rameaux vigoureux courent à la hauteur du premier étage et dont le tronc est gros comme le corps d'un enfant. Nous passons là huit bonnes journées.

Alors, en compagnie de M. Noé qui veut bien se faire mon complaisant cicerone, je parcours les principaux quartiers de Lima. Le centre a tout à fait la physionomie

d'une ville européenne, et n'était le ciel implacablement bleu et d'où nous tombe une chaleur torride, on pourrait se croire en France. La cathédrale est réellement belle et riche, trop riche même à mon gré, avec ses dorures multipliées à profusion. Je vous recommande les stalles, d'un travail assez original. On nous a fait voir aussi une chapelle qui contient, paraît-il, les cendres de Pizarre; je dis « paraît-il », parce que le brave homme qui nous fait voir cette merveille n'a pas l'air d'en être très sûr, ni d'y tenir énormément. Il faut avouer, aussi bien, que c'est là un saint qui n'a que très peu de chances d'être prochainement canonisé.

Nous arrivons au samedi suivant, jour de départ des paquebots pour le Nord, sans presque nous en apercevoir. Ce jour-là, vers trois heures, chargés de commissions, de recommandations, de souhaits d'heureux voyage qui s'adressent surtout à mon pauvre compagnon, et pilotés par le bon M. Glénisson, un confrère de Trujillo pour quelques jours à Lima, nous nous retrouvons à bord du *Palena*, autre vapeur de la Compagnie chilienne, d'allures tout aussi anglaises que le premier. C'est là que j'espère vous retrouver dans huit jours, pour vous conduire enfin jusqu'à Quito.

Nous nous retrouvons donc à bord du *Palena* le 7 mars à six heures du soir, pour aller refaire, à rebours, les étapes héroïques de la côte péruvienne. On parle toujours anglais autour de nous.

Salaverry, Pacasmayo, Eten, Payta ! Je ne puis pas écrire que nous avons revu avec enthousiasme des rivages enchantés : heureux étions-nous, au moins, de constater qu'il n'y a cette fois ni cinq mille sacs de sucre pour nous retenir trois jours en face de nos horizons de sable, ni de cirque malencontreux pour nous faire perdre trois heures... et le reste de notre patience ! Le mercredi, vers dix heures du

matin, nous entrons dans la baie de Guayaquil ; une heure après environ, cinq ou six lignes parallèles de petites vagues très nettes qui paraissent marquer une séparation, nous indiquent que nous entrons dans les eaux du rio Guayas : nous allons le remonter pendant plus de six heures. A une ou deux heures du soir, nous faisons halte à la pointe de l'île de Puna, en face d'un gracieux passage tropical encadrant un joli village. C'est là que nous devons recevoir la visite du médecin : formalité assez vite remplie, car, seul M. Hellrigl, qui, de fait, ne porte pas sur sa figure un brevet de santé, est l'objet d'un examen un peu sérieux. Après quoi, constatation faite que nous n'avons à bord ni la fièvre jaune, ni la peste bubonique, nous obtenons licence de continuer notre route. Les rives du fleuve, demeurées longtemps hors de vue, se sont rapprochées et nous naviguons entre deux lignes de verdure sombre et profonde qui étendent devant nous des perspectives infinies ; c'est réellement magnifique, et l'on peut rester pendant des heures, les yeux fixes, hypnotisé par cette succession de merveilleux paysages qui semblent rivaliser de splendeur et de puissance ; car on sent dans cette nature vierge des énergies formidables inconnues à notre vieille Europe ; on sent que le sol humide et surchauffé, que couronnent ces masses pressées d'arbres aux frondaisons opulentes, a d'inépuisables réserves de force et de sève : roseaux géants, lianes pendantes, racines bizarrement enchevêtrées et qui ressemblent de loin à des nichées de serpents, feuillages immobiles dans l'air trop calme et trop lourd, tout cela donne l'idée d'une vie intense et constamment renouvelée. Et pourtant on dirait que la mort plane sur cette exubérance de force et de vie : pas un cri d'oiseau, pas un mouvement dans les feuilles, pas un souffle pour faire chanter les vagues de cette mer de verdure ; et sur les eaux jaunâtres du fleuve, une masse de débris de toutes sortes, troncs morts, racines pourries, branches dépouillées, qui s'en vont à l'Océan. A chaque instant s'ouvrent à

droite et à gauche des canaux latéraux qui apportent au fleuve leur tribut d'eaux malsaines : franchement, le pilote doit connaître admirablement la route, car tous ces affluents forment un réseau singulièrement compliqué dans lequel il serait bien facile de s'égarer. Vers quatre heures, le ciel se couvre et nous gratifie d'une jolie pluie qui met un voile uniforme de grisâtre sur les paysages de la rive. Enfin, vers cinq heures et demie, voici Guayaquil, assez maussade sous la pluie qui nulle part n'a le don d'égayer les choses. D'abord nous allons à la douane : c'est une étape indispensable. Mais nos caisses et nos valises sont aussi vides de marchandises prohibées que nos consciences sont nettes de mauvaises intentions, et nous attendons avec une patience exemplaire la fin de ce minutieux examen. Après quoi, ayant acquitté je ne sais quels droits que je paye sans rien comprendre, comme de juste, aux explications qu'on veut bien me donner, nous nous acheminons vers la *casa* de M. Baudalet, notre confrère.

Les rues qui avoisinent la mer sont propres, même coquettes et bordées de riches magasins qui regorgent de marchandises ; mais dame ! une fois qu'on a passé cette zone fortunée, c'est une autre affaire, et sans vouloir faire de peine à la bonne sœur Mathilde qui m'a défendu de dire du mal de sa chère Guayaquil, je dois dire que l'on trouve des rues coupées de trous et de fondrières et bordées de véritables champs d'herbes folles. Il faut tout dire : c'est que Guayaquil est bien loin encore d'avoir relevé toutes les ruines accumulées par le dernier incendie qui l'a dévastée au mois de juillet 1902, et on assure qu'elle était, avant cette épouvantable catastrophe et qu'elle peut redevenir encore avec le temps une jolie cité, active, commerçante et cultivée. Je ne demande pas mieux, et la chère sœur qui veille si jalousement sur l'honneur du premier port équatorien peut croire que je fais des vœux sincères pour l'embellissement et la propreté de « sa » ville.

Nous y passons un jour et deux nuits, et le vendredi nous franchissons le fleuve sur un petit vapeur qui nous conduit à la station du chemin de fer ; à huit heures et demie nous nous mettons en marche, harcelés par des bataillons de moustiques qui ne nous laisseront pas un moment de répit jusqu'à midi. Nous filons, à bonne allure, à travers d'immenses marécages qui étendent autour de nous, à perte de vue, leurs eaux dormantes d'où émergent des ilots couronnés d'une végétation splendide, et où nous pouvons admirer de magnifiques spécimens de la flore des tropiques. De temps en temps la forêt prend la place du marécage, et au milieu des caféiers, des cacaoyers, des bananiers, quelques usines, avec leurs toits de zinc et leurs cheminées noires, mettent une note très moderne dans un paysage dont bien des parties sans doute ne se sont pas sensiblement modifiées depuis le temps lointain de notre grand-père Noé. Vers une heure du soir, après une halte d'une demi-heure pour le repas dans une baraque en bois pompeusement décorée du nom d'hôtel, nous nous engageons dans la sierra et nous commençons à escalader lentement des pentes qui se font de plus en plus raides. Notre machine haletante s'avance avec précaution et fait halte en moyenne toutes les demi-heures, sans doute pour reprendre haleine et aussi pour qu'on puisse aller s'assurer que la voie n'est pas obstruée par des éboulements très fréquents sur cette ligne d'ailleurs assez mal construite. Autour de nous le paysage, que notre marche d'escargots nous permet d'admirer tout à loisir, s'est complètement modifié ; et au lieu des marais au milieu desquels nous osions à peine respirer par peur des microbes, nous sommes au milieu de forêts impénétrables, aussi magnifiques qu'inexploitées, qui nous offrent la majesté silencieuse de leurs grands arbres immobiles, gardiens séculaires de ces solitudes à peu près inviolées. Il y a là des richesses immenses, mais l'industrie est encore à naître à l'Equateur, et ces géants de la montagne ont

grand'chance de mourir de leur belle mort, et ne paraissent pas avoir grand'chose à craindre de la hache civilisatrice des colonisateurs. Pourtant, les Yankees commencent à venir ; ce sont ceux qui construisent le chemin de fer, et je serais bien surpris qu'on n'entendit pas, dans un avenir peu éloigné, retentir en maint endroit le bruit strident des scieries à vapeur. Tous les quarts d'heure, en moyenne, nous franchissons un torrent sur un pont rudimentaire, et la ligne décrit par moments des courbes terribles qui font pencher tout le convoi de façon fort inquiétante. Vers quatre heures du soir, nous nous trouvons subitement en face d'un obstacle formidable : c'est le *nariz del diablo*, joli pic qui se dresse devant nous, comme avec l'intention évidente de nous barrer le passage. Nous allons le franchir par trois lacets successifs ; je vous assure que c'est d'une audace folle, et qu'on ne peut rien imaginer de plus américain que cette idée de nous faire voyager (à reculons pour la seconde étape) sur une corniche artificielle qui, par endroits, n'a que juste la largeur du train, et pas le moindre garde-fou pour prévenir une chute. Les travaux sont aussi rudimentaires que possible, et les précautions réduites à un tel minimum qu'elles sont parfaitement nulles. Aussi, quand on arrive au troisième lacet, et qu'on regarde en bas à 200 mètres au-dessous du convoi, les pierres du ravin, les plus braves ont le frisson et les plus sceptiques ont envie de faire leur acte de contrition ; en dépit de ce peu de sécurité, nous avons chevauché sans accident sur le « nez du diable » et il n'a pas jugé à propos, pour cette fois, de se venger de ce manque de respect. Enfin, nous sommes à Alausi, gros village perché à 2300 mètres : aussi nous sentons sans peine un changement de température fort appréciable, et après avoir rôti le matin sous les terribles caresses du soleil de Guayaquil, nous grelottons presque en descendant du train. Nous recevons, pour la nuit, l'hospitalité des Sœurs Oblates de Saint-François-de-

(24)

CARTE
DU PÉROU, DE LA BOLIVIE
ET
DU CHILI

PÉROU

HISTOIRE. — Le Pérou a 1 600 000 kilomètres carrés suivant l'estimation commune. La population est de 2 600 000 habitants. Il formait un puissant empire dont les souverains s'appelaient *Incas*. Depuis la conquête qu'en fit Pizarre en 1524, le Pérou, fut soumis aux Espagnols jusqu'en 1821. A cette époque, soutenu par la Colombie, il proclama son indépendance et se constitua en république. — *Monnaie* : le sol, 5 fr.

DIVISIONS. — Le Pérou est partagé administrativement en vingt départements. Autrefois, Cuzco était la capitale, maintenant c'est Lima. Au point de vue religieux, il y a au Pérou un archevêché, Lima, et sept évêchés, Aréquipa, Chachapoyas ou Maqas, Cuzco, Ayacucho, Huanuco, Puno et Trujillo.

BOLIVIE

HISTOIRE. — La Bolivie, en 1809, se souleva contre la domination espagnole, et le 10 août 1825, fut proclamée l'indépendance du pays et sa constitution en république qui reçut le nom de Bolivie, en l'honneur de Bolivar, le grand libérateur (*libertador*).

La superficie de la Bolivie est d'environ 1 400 000 kilomètres carrés et la population est évaluée à 1 900 000 habitants. La capitale est Chaquisaca, aujourd'hui nommée Sucre, du nom du général qui remporta la bataille décisive de l'Indépendance en 1824. Les FILLES DE LA CHARITÉ ont un établissement à La Paz. — *Monnaie* : la piastre, 4 fr. 16.

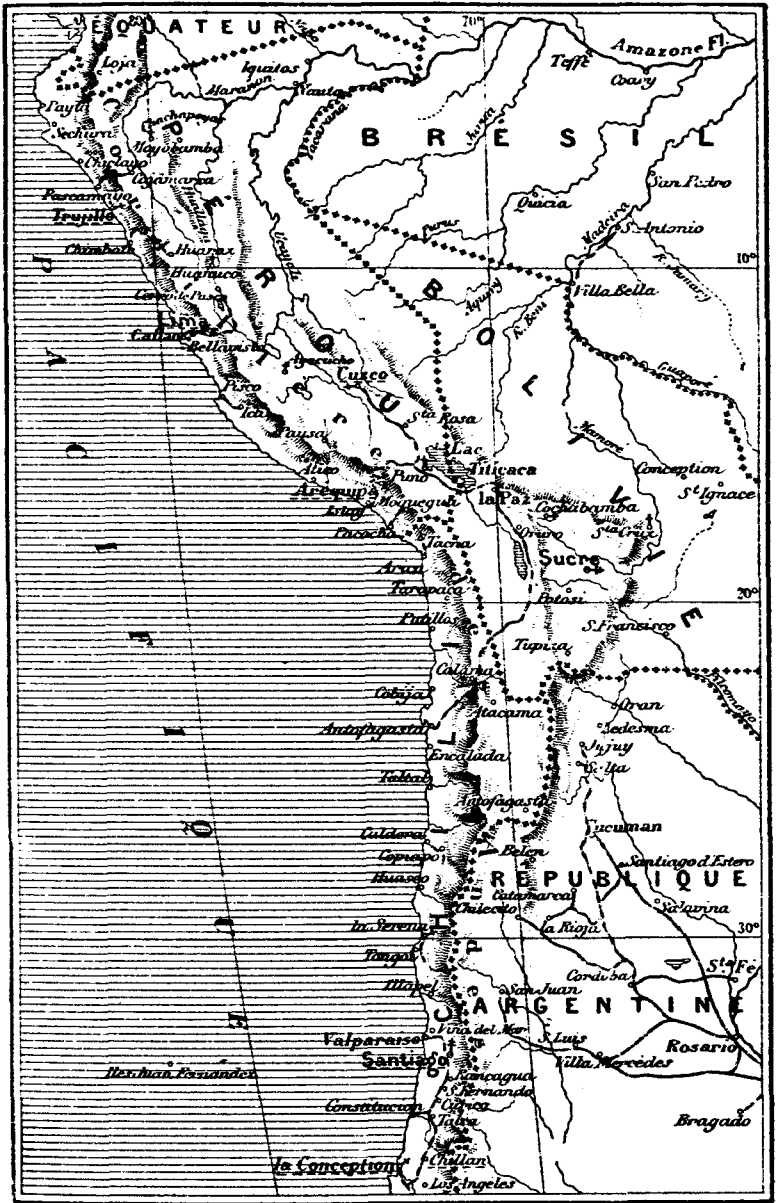
Il y a un archevêché à Sucre et des évêchés à Cochabamba, La Paz et Santa-Cruz della Sierra.

CHILI

HISTOIRE. — La superficie du Chili est estimée à environ 350 000 kilomètres carrés, les trois cinquièmes à peu près de celle de la France. La population est d'un peu plus de 2 000 000 d'habitants, y compris 70 000 Araucans. C'est en 1818 que la nouvelle république proclama sa séparation de l'Espagne et son indépendance.

DIVISIONS. — Le Chili se divise actuellement en dix-huit provinces; Santiago est la capitale. Il y a un archevêché à Santiago et trois évêchés : à La Conception, à S. Charles d'Ancud et à La Serena.

ÉTABLISSEMENTS DE MISSIONNAIRES existant ou ayant existé : Au PÉROU : Lima, Aréquipa, Cuzco, Trujillo; au CHILI : Santiago, Chillan, Conception, La Senera. — Pour les ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE DU PÉROU, DE LA BOLIVIE ET DU CHILI (1904)

Sales dont la supérieure, une Bavaoise, qui parle d'ailleurs français comme une Parisienne, fournit à M. Hellrigl l'occasion de constater qu'il n'a pas encore oublié l'allemand. Elles sont fort aimables, ces bonnes sœurs, et elles ont droit à toute la reconnaissance des Lazaristes et des Filles de la Charité qui ne passent guère par Alausi sans profiter de leur hospitalité.

Le lendemain, d'assez bonne heure, — car l'étape doit être longue, — nous nous trouvons chacun en face d'une mule dont il s'agit de faire l'ascension. Donc, mettez votre pied gauche dans cet énorme étrier de cuivre qui ouvre devant vous des profondeurs inconnues, d'une main vigoureuse empoignez la crinière de la bête et prenez un élan modéré pour aller, par-dessus son épine dorsale, prendre possession de l'autre étrier qui vous attend. Assurez bien vos derrières, prenez une assiette confortable et un air... cavalier, encouragez votre monture par un « vamos » retentissant, et en route : si à la fin du jour vous n'avez pas les reins brisés, les jambes rompues, les genoux ankylosés et les pieds tordus, eh bien, c'est que vous serez né coiffé, ou que vous serez de la part de la Providence l'objet d'une protection spéciale. Quoi qu'il en soit, en avant, il n'y a pas de temps à perdre : avec nos soutanes retroussées, nos chapeaux rabattus et nos mouchoirs sur la nuque, nous devons faire étrange figure, d'autant plus que nous devons avoir une prestance assez peu militaire, nos manuels du séminaire n'ayant pas prévu le voyage dans les Andes, et notre éducation sur ce point étant par conséquent fort incomplète. Les chemins que nous allons escalader pendant des heures n'ont sûrement pas été rabotés depuis le déluge et c'est un euphémisme évidemment fort exagéré de leur donner même le modeste nom de sentiers ; heureusement, nos bêtes ont le pied sûr : ornières, flaques d'eau, inégalités énormes, escaliers de pierres roulantes, pentes exagérées, elles franchissent tout du même pas méthodique et tranquille, atra-

pant de temps en temps quelques brins d'herbe sur le talus, satisfaction innocente qu'il serait bien cruel de leur refuser. A tout instant nous croisons des bandes d'ânes escortés d'Indiens, et cet incessant va-et-vient m'explique que le sentier soit, par endroits, si profondément creusé par le passage des bêtes. Nous rencontrons aussi quelques lamas, belles bêtes de nobles allures, derniers représentants d'une race en train de disparaître, au moins à l'Équateur.

Après une halte d'une heure pour prendre un modeste repas et nous dégourdir un peu les jambes, nous recommençons. Au fur et à mesure que nous montons, nous découvrons sans cesse de nouveaux horizons de montagnes qui s'étagent sans fin, comme si elles voulaient tenter l'escalade du ciel, et aussi nous interdire l'approche de la capitale : oui, décidément, Quito est bien loin !

Vers deux ou trois heures du soir, nous sommes en plein désert, sur un immense plateau de sable dans lequel nos mules enfoncent jusqu'aux chevilles. Pour animer le paysage, une herbe courte et rare, brûlée par le soleil ; en plus, les fils du télégraphe dont les poteaux tordus et inégaux ont du moins l'avantage de marquer la route. Devant nous, marche toute une famille composée de sept ou huit membres, y compris deux infortunés perroquets suspendus, chacun par une patte, à l'épaule d'un Indien et qui ont l'air de trouver que la plaisanterie se prolonge outre mesure. Enfin à six heures et demie nous sommes à Guamoté, gros village où nous passons une nuit horrible dans une affreuse *posada* pleine d'Indiens et de puces ; et maintenant, en voiture pour Ambato, sur une route qui aurait grand besoin, elle aussi, d'être rabotée ; mais je crois que la corporation des cantonniers est éteinte à l'Équateur. si tant est qu'elle y ait jamais existé : et pourtant quelle consolation pour le bon contribuable de rencontrer ce fonctionnaire modeste autant qu'apprécié, promenant tout le long de l'année sur le même ruban de route la même

brouette et les mêmes loisirs, maltraitant de temps en temps quelques cailloux inoffensifs et quelques brins d'herbe qui ne demandaient qu'à pousser ! Ici, les herbes peuvent pousser en paix ; aucun sarcloir administratif ne vient arrêter leur croissance. Mais il faut faire trêve à ces intéressantes considérations, car nous voici en face du Chimborazo et il vaut la peine qu'on s'arrête pour l'admirer un moment.

Pendant que notre cocher change son attelage, nous sommes descendus de voiture, et le géant des Andes, d'abord voilé de nuages, nous fait l'amabilité de dégager son front : le soleil l'inonde de lumière, et pendant plus d'une demi-heure nous restons en contemplation devant le dôme formidable qui porte à plus de 6 000 mètres sa couronne étincelante de neiges éternelles.

Ambato ! Ambato ! cinq jours d'arrêt ! c'est le meilleur souvenir du voyage ; mais dame ! ça n'est pas sans difficulté que nous pénétrons au cœur de la place ; il faut dire aussi que nous arrivons en pleine nuit, et naturellement toutes les portes sont closes : on ne pense pas plus à nous qu'au Grand Turc, et nous restons un bon quart d'heure à heurter comme l'infortuné roi de France après la bataille de Crécy. Enfin, le cliquetis d'un trousseau de clefs retentit derrière ces murailles sévères, le pont-levis s'abaisse... je veux dire la porte s'ouvre, les deux ailes d'une cornette apparaissent dans l'ombre, une lanterne sourde projette sur nous des rayons inquisiteurs et une voix (une voix bien française) nous salue de ce cri d'étonnement : « Ah ! deux Pères Lazaristes ! — Oui, et en assez mauvais état », répond votre serviteur comme un écho. Une minute après nous sommes dans la salle commune, et des quatre coins de la maison nous voyons s'abattre autour de nous un vol de cornettes frissonnantes d'une curiosité bien légitime. Nous commençons par demander une cuvette et de l'eau : songez que nous n'ayons pas pu nous débarbouiller le

matin, les gens de Guamoté jugeant sans doute que l'eau n'est pas faite pour qu'on la salisse, mais pour qu'on la boive ; songez qu'un voyage de dix heures nous a mis sur le visage et sur les mains un masque et des gants de poussière, et vous comprendrez toute la valeur de ce prosaïque détail ! Pendant que nous procédons à cette délicate et nécessaire opération, je remarque certains mouvements dans l'assemblée : bruits à gauche, rumeurs au centre, chuchotements à droite : Eh ! mais, est-ce qu'on douterait de notre identité, par hasard ? Nous avons pourtant des figures honnêtes, et il serait curieux qu'on nous demandât nos papiers ! Mais non, il s'agit de savoir simplement si nous consentirons à rester jusqu'au jeudi, fête de ma sœur supérieure. Nous avons tellement besoin de repos, mon pauvre compagnon surtout, que nous acceptons sans peine cette aimable invitation, et ainsi, pendant ces quelques jours, nous jouirons du délicieux climat d'Ambato, du bonheur de manger dans des assiettes propres et de pouvoir nous débarbouiller tous les matins ! Vrai ! il m'a fallu entreprendre ce voyage pour apprécier ces bienfaits dont vous ne savez plus faire cas, vous autres civilisés d'Europe.

Le mercredi, premières vêpres de la fête : les cadeaux commencent à affluer, et je note au passage un canard qui a l'air de se douter qu'on lui réserve une place d'honneur au fond de quelque marmite, et un agneau enrubanné qui se demande pourquoi on le conduit à l'hôpital, attendu qu'il jouit d'une santé excellente. Puis les gens de la maison ouvrent le feu des compliments, et commencent à mettre la modestie de la bonne sœur Joséphine à très rude épreuve, en la comparant successivement, si j'ai bonne mémoire et si j'ai bien compris, à toutes les fleurs du paradis terrestre et à toutes les étoiles du firmament ; mais je crois que l'espagnol est au moins autant que d'autres la langue des hyperboles, et de ces charmantes exagérations, d'ailleurs obligatoires à pareil jour, il faut rabattre, dit-on ; c'est con-

nu : allons, tant mieux, car, vrai, je tremblais pour l'humilité de la chère sœur.

Le lendemain, après la sainte messe que j'eus le bonheur de chanter, nous achevons paisiblement cette mémorable journée, en faisant nos préparatifs de départ ; car les plus belles choses ont une fin, même à l'Equateur. Et le samedi matin, à quatre heures, chargés de recommandations, accompagnés de vœux et de prières, et emportant de notre séjour à Ambato le meilleur et le plus durable souvenir, nous montons dans le coche qui doit, enfin, nous conduire à Quito.

C'est la dernière étape, mais non pas la moins rude : treize heures de voiture, pas une de moins, treize heures de secousses et de cahots qui menacent à tout moment de nous projeter sur le nez de notre vis-à-vis. Pour terminer, 28 kilomètres de route pavée — et quel pavage ! — en montagne et presque toujours au galop de nos cinq mules : c'est, je vous assure, une terrible leçon de danse ; mon compagnon et moi nous nous en souviendrons. Enfin, à cinq heures du soir, sous les averses d'une pluie battante, nous faisons notre entrée dans la capitale de l'Equateur, imparfaitement pavée, et d'ailleurs éclairée à l'électricité. M. Hellrigl est immédiatement dirigé sur la Quinta, belle et vaste maison de Filles de la Charité. Il y est mort, comme vous le savez, au mois de mai, après avoir, pendant deux mois, édifié tous ceux qui l'approchaient par sa résignation tranquille et souriante. Quant à votre serviteur, après avoir fait escale chez M. le visiteur, il prend le chemin du grand séminaire : c'est, à 3 kilomètres du centre de la ville, une vaste construction, isolée, au milieu d'un joli bouquet d'eucalyptus et dont on aperçoit de la route les toits bleuâtres et l'élégant campanile. Il est à souhaiter qu'on écrive un jour l'histoire de cette maison : ce serait un poème épique au centre duquel se détacherait, en plein relief, l'énergique figure de Mgr Schumacher, fondateur des deux

séminaires : le peu que j'ai pu en apprendre, par bribes et par morceaux, de la bouche de deux survivants de ces temps héroïques, m'a fait comprendre qu'il y avait de la sueur de saint dans les fondations de cette maison qui sommeille, tranquille, au pied du Pichincha, et sur laquelle ont déjà passé plusieurs révolutions.

Et maintenant, fasse le ciel que j'y puisse travailler à mon tour, et que le climat de Quito, si vanté, puisse me rendre des forces ! Déjà je crains que l'air des Andes ne fera pas tout seul ce miracle tant souhaité, et je réclame des prières.

Félix DROUET.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

1. M. Cosa (Antoine), prêtre, décédé à Mondovi (Italie), le 25 décembre 1903 ; 91 ans d'âge, 61 de vocation.
2. M. Hermen (Alexandre), prêtre, décédé à Boujan (Hérault, France), le 8 janvier 1904 ; 57, 37.
3. Frère Ryrzinski (Jean), coadjuteur, décédé à Cracovie, le 2 janvier 1904 ; 75, 49.
4. M. Farré (Antoine), prêtre, décédé à Leganès (Espagne), le 8 janvier 1904 ; 66, 46.
5. M. Dienne (Victor), prêtre, décédé à Dax (France), le 16 janvier 1904 ; 79, 59.
6. M. Valette (Sylvain), prêtre, décédé à Dax (France), le 19 janvier 1904 ; 76, 58.
7. M. Gentili (Joseph), prêtre, décédé à Fermo (Italie), le 24 janvier 1904 ; 72, 47.
8. Frère Arce (Secundo), clerc, décédé à Madrid, le 10 février 1904 ; 23, 5.
9. M. Giraud (Gustave), prêtre, décédé à Verviers (Belgique), le 13 février 1904 ; 50, 30.

10. Frère Piva (Jean), coadjuteur, décédé à Plaisance (Italie), le 12 février 1904 ; 78, 51.
11. M. Gillot (Etienne), prêtre, décédé à Dax (France), le 15 février 1904 ; 86, 58.
12. M. Pagola (Faustin), prêtre, décédé à Madrid, le 13 février 1904 ; 28, 13.
13. M. Klasche (François), prêtre, décédé à Theux (Belgique), le 25 février 1904 ; 29, 12.

NOS CHÈRES SŒURS

- Sophie Robles, décédée à l'Hôpital de Quito (Equateur) ; 25 ans d'âge, 6 de vocation.
- Nymfa Romo, Maison Saint-Vincent de Quito ; 64, 37.
- Antonia Thorat, Hôtel-Dieu de Clermont, France ; 28, 8.
- Saturnina Simon, Maison de Charité de Valdemore, Espagne ; 33, 9.
- Maria Aramburu, Hôpital de Pontevedra, Espagne ; 28, 5.
- Maria Patan, Hôpital de Jerez, Espagne ; 48, 23.
- Pélagie Rakowska, Maison centrale de Varsovie ; 68, 51.
- Bridget Johnson, Asile des Aliénés de Baltimore, États-Unis ; 69, 47.
- Anne Bourduge, Hospice de la Santé, à Rio-de-Janeiro ; 54, 35.
- Marie Dignonnet, Hôpital de Chaumont, France ; 61, 38.
- Eugénie Fildier, Orphelinat de la Seyne, France ; 51, 28.
- Marguerite Camadini, Maison centrale de Turin ; 60, 33.
- Louise Tasca, Miséricorde de Milan ; 72, 44.
- Assunta Sbaragli, Hôpital de Longiano, Italie ; 80, 47.
- Christine Schneider, Prison de Vigaun, Autriche ; 74, 53.
- Thérésia Lutynska, Maison de Charité Saint-Séverin à Paris ; 68, 47.
- Marie Londo, Maison de Charité de Bailleul, France ; 64, 35.
- Florentine Plouvier, Maison de Charité de Bully-Grenay ; 73, 46.
- Marie Koprivec, Hôpital Saint-Jean de Budapest, Hongrie ; 22, 4.
- Marie Schack, Orphelinat de Brünn, Autriche ; 52, 32.
- Constance Lipinska, Maison centrale de Cracovie ; 35, 5.
- Marie Crolard, Maison de Charité de Valfleury, France ; 29, 5.

- Barbe Dubois, Maison de Charité de Château-l'Evêque, France ; 87, 65.
- Maria Miralda, Maison centrale de Madrid ; 77, 58.
- Buenaventura Mills, Hôpital d'Aranjuez, Espagne ; 57, 36.
- Josefa Urreta, Hôpital de Baeza, Espagne ; 58, 32.
- Carlota Ruiz, Orphelinat de Jerez, Espagne ; 73, 52.
- Maria Salegui, Maison centrale de Madrid ; 22, 1.
- Marie Martin, Maison de Charité Saint-Pierre de Vaise, à Lyon ; 70, 46.
- Juliana Hofer, Hôpital Saint-Jean à Salzbourg ; 60, 34.
- Magdalena Haufmann, Maison centrale de Salzbourg ; 72, 46.
- Agathe Ou, Maison de Jésus-Enfant à Ning-Po, Chine ; 66, 17.
- Marguerite Castets, Maison de Charité d'Alcamo, Italie ; 76, 57.
- Magdalena Hopfgartner, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 70, 39.
- Marie Coudroy, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Santiago, Chili ; 88, 64.
- Marie Bourbonnais, Maison de Charité de Clichy, France ; 85, 66.
- Anne Debord, Maison de Charité, paroisse Saint-Joseph, à Limoges, France ; 38, 16.
- Louise Chabrier, Maison de Charité de Saint-Waast-là-Haut, France ; 61, 34.
- Caroline de la Houssaye, Maison de l'Ecole de Valenciennes, France ; 75, 26.
- Antonia Piumatti, Maison centrale de Turin ; 65, 44.
- Louise Vismara, Maison centrale de Turin ; 33, 14.
- Dominica Karlucca, Hôpital de Segura, Espagne ; 33, 7.
- Jeanne Lépine, Orphelinat d'Oullins, France ; 75, 54.
- Florence Dauverchain, Maison de Jésus-Enfant de Ning-Po, Chine ; 59, 35.
- Marie Lenoire, Maison de Charité Saint-Remi, à Bordeaux ; 25, 5.
- Bridget Mac Gaughran, Asile des Enfants trouvés de Saint-Louis, États-Unis ; 55, 23.
- Hippolyte Bondet, Maison de Charité de Montolieu, France ; 79, 53.
- Anne Sabardu, Hospice civil de Firminy, France ; 73, 53.
- Catherine Doleneic, Hôpital militaire de Budapest ; 28, 11.
- Elisabeth Vallois, Maison de Charité d'Ivry, France ; 54, 30.
- Marie Tarrit, Hôtel-Dieu de Pamiers, France ; 61, 39.
- Marguerite Boyer, Maison de Charité de Clichy ; 74, 53.

(27)

CARTE
DES
ILES PHILIPPINES

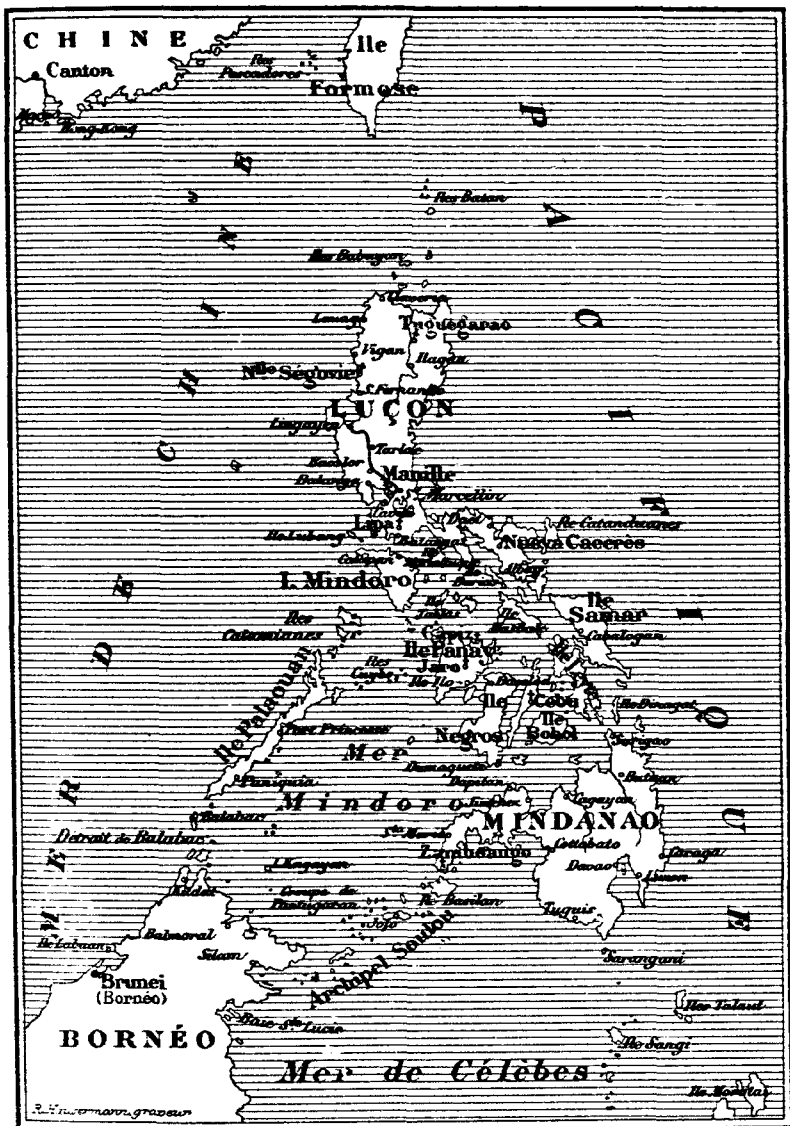
ILES PHILIPPINES

HISTOIRE. — Les îles Philippines, grand archipel de l'Océanie, assez rapproché de l'Asie orientale, furent découvertes par les Espagnols au milieu du seizième siècle ; ils les nommèrent ainsi en l'honneur de Philippe II. On évalue à plus de mille le nombre des îles grandes ou petites qui forment l'archipel des Philippines. Leur superficie totale est d'environ 300 000 kilomètres carrés et la population d'à peu près 9 millions d'habitants. Les habitants sont, ou de race espagnole ou indigènes ; les indigènes sont distingués en *Nigritos*, nègres qui furent les premiers habitants de l'archipel, en *Indonésiens* ou Polynésiens de la Malaisie, enfin en *Indios* ou Malais catholiques qui, d'après leurs dialectes, sont appelés *Tagals* et habitent le centre de Luçon principalement, ou *Visayas* occupant les îles de ce nom et Cebu.

En 1898, à la suite de la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne, les îles Philippines ont été proclamées indépendantes.

DIVISIONS. — Administrativement, les divisions correspondent à peu près aux cinq grands groupes d'îles : Luçon, où est Manille, capitale de l'Archipel, les îles Visaias, Palouan, Mindanao et l'archipel de Soulou (Iolo). — Il y a depuis 1901, avec l'archevêché, à Manille, des évêchés à Capiz, Cebu, Jaro, Lipa, Nueva-Caceres, Nueva-Segovia, Tuguegarao et Zamboango.

ÉTABLISSEMENTS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION existant ou ayant existé : Manille, Saint-Marcellin ; Nueva-Caceres, Cebu, Jaro. — **ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ** : Voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



ILES PHILIPPINES (1904)

- Rosalie Baudens, Maison Saint-Vincent de Gand, Belgique ;
80, 53.
- Elisabeth Schober, Maison centrale de Graz ; 33, 4.
- Eugénie Villain, Maison de Charité de Villepreux, France ;
71, 49.
- Françoise Rochard, Maison de Charité de Montolieu ; 64, 41.
- Marie Boudon, Maison de Charité de Montolieu ; 78, 55.
- Eustasia Arteché, Hôpital central de Séville, Espagne ; 68, 46.
- Dolores Zaragoza, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ; 27, 8.
- Tomasia Marticorena, Hôpital d'Azcoitia, Espagne ; 61, 37.
- Rosa Pasco, Maison centrale de Madrid ; 78, 63.
- Dolores Sarobé, Hôpital de Sueca, Espagne ; 40, 20.
- María Gombau, Hôpital d'Albacete, Espagne ; 75, 52.
- Josefa Bonell, Hôpital général de Madrid ; 46, 24.
- Palmyre Légers, Maison de Charité Saint-Jean-Baptiste de Gand, Belgique ; 70, 52.
- Jeanne Bertrand, Maison des Sourds-Muets d'Arras, France ;
63, 38.
- Louise Mott, née Andrieu, Maison de Charité d'Arcueil, France ;
86, 35.
- Marie Bégon, Maison de Charité de Valence ; 33, 11.
- Antoinette Couchot, Maison de Charité de Tain, France ;
77, 51.
- Maria Capone, Asile des Vieillards de Fermo, Italie ; 76, 51.
- Marie Oberdrifter, Hôpital d'El Paso, États-Unis ; 63, 44.
- Adèle Giachetti, Maison centrale de Sienna ; 53, 24.
- Isola Mazzoni, Hôpital de Seravezza, Italie ; 26, 3.
- Virginie Monin, Hôpital général de Rethel, France ; 70, 49.
- Marie Gripel, Hôpital de Pau ; 76, 48.
- Madeleine Lütz, Hôpital de Saint-Polten, Autriche ; 53, 25.
- Sophie Renard, Maison de Charité Saint-Martin, à Troyes ;
48, 22.
- Marie Kovacic, Ecole de Nagy-Komlos, Autriche ; 22, 2.
- Marie Baron, Miséricorde de Montpellier ; 66, 47.
- Louise Soulet, Maison de Charité Saint-Etienne à Toulouse ;
67, 49.
- Louise Ghinaglia, Maison centrale de Turin ; 25, 4.
- Elisabeth Silvy, Maison du Patronage de Péronne, France ;
74, 49.
- Francisca Faruria, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ; 36, 17.

- Catalina Sagastibelza, Maison San Diego de Valdemore, Espagne ; 82, 57.
- Julie Bénard, Hôpital militaire de Versailles ; 71, 37.
- Marie Trévinat, Maison de Charité de Clichy ; 76, 45.
- Germaine Collinet, Maison de Charité de Zeitenlik, Turquie d'Europe ; 89, 64.
- Clorinda Beccherucci, Maison centrale de Naples ; 63, 39.
- Marie Bigot, Maison de Charité de Palerme ; 67, 46.
- Bernardine Sève, Miséricorde de Kouba, Algérie ; 47, 24.
- Catherine Rondil, Maison des Orphelins à Montpellier ; 74, 52.
- Marie Mouton, Hôtel-Dieu de Melun ; 88, 62.
- Rosario Romero, Maison de Charité de Barcelone ; 41, 10.
- Maria Colagrossi, Asile de Morovalle, Espagne ; 32, 9.
- Marie Louison, Hôpital d'Angers ; 84, 64.
- Adèle Frigerio, Maison centrale de Turin ; 29, 5.
- Josefa Paillard, Hospice des Enfants trouvés à Avila, Europe ; 50, 24.
- Rosa Sans, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ; 73, 49.
- Rosa Garrido, Maison centrale de Madrid ; 21, 2.
- Maria Amiama, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Grenade, Espagne ; 73, 49.
- Eléonore Gabriel, Prison de Vigaun, Autriche ; 57, 24.
- Françoise Wagner, Hospice des Incurables de Vienne, Autriche ; 46, 22.
- Catherine Huber, Hôpital Saint-Jean de Salzbourg, Autriche ; 30, 12.
- Marie Vialle, Crèche Thiriez de Lille Esquermes ; 70, 48.
- Rose Lepage, Maison Sainte-Anne de Mont-Saint-Jean, Belgique ; 53, 30.
- Clémence Châtelain, Miséricorde de Lille ; 82, 59.
- Thérèse Zupaneic, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 41, 18.
- Félicie Bellouze, Maison de Charité de Montolieu ; 76, 48.
- Marie Mélice, Maison centrale de Madrid ; 60, 41.
- Maria Garcia Alzugaray, Hospice des Enfants trouvés de Cadix, Espagne ; 36, 16.
- Estefenia Armendariz, Hospice de Cadix, Espagne ; 83, 56.
- Juana Azarola, Asile Saint-Fernando de Séville, Espagne ; 62, 37.
- Jeanne Leroy, Maison de Charité Saint-Médard-la-Glacière à Paris ; 81, 59.
- Louise Doyen, Hôpital de Marans, France ; 79, 57.
- Marie Lefevre, Hospice civil de Treveray, France ; 64, 43.

- Marie Valette, Hôpital de la Charité de Langres, France ; 72, 52.
- Rose Leux, Maison de Charité de Saint-Michel, Algérie ; 77, 54.
- Marie Révillion, Maison principale à Paris ; 24, 14 mois.
- Marie Foligné, Maison principale à Paris ; 51, 21.
- Marie Bit, Maison Saint-Seurin à Bordeaux ; 67, 37.
- Marie Maurin, Maison de Charité de Château-l'Evêque ; 64, 41.
- Pauline Maginel, Maison Saint-Vincent à Lyon ; 67, 42.
- Louise Blouin, Maison principale à Paris ; 87, 47.
- Jeanne Conat, Maison de Charité d'Agen ; 63, 41.
- Marthe Roll, Maison des Sourds-Muets d'Arras ; 28, 4.
- Jeanne Bascourret, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Santiago, Chili ; 66, 42.
- Adriana Castillo, Hôpital de Chillau, Chili ; 26, 6.
- Augustine Bouchart, Hôpital Saint-François-de-Borgia à Santiago ; 79, 52.
- Marie Bizzozero, Maison centrale de Turin ; 27, 5.
- Geneviève Klaunzuer, Asile de Riedenburg à Salzbourg, Autriche ; 71, 49.
- Marianne Sobiech, Hôpital général de Léopol, Pologne ; 48, 24.
- Anne Bezeczky, Prison de Marianostra, Autriche ; 31, 14.
- Marianna Slocinska, Maison de Bialykamien, Pologne ; 35, 12.
- Marie Power, Hôpital de la Charité de la Nouvelle-Orléans, Etats-Unis ; 58, 22.
- Virginie Marcadé, Hospice d'Autun, France ; 67, 51.
- Marie Buhl, Maison des Aliénés de Hermannstadt, Autriche ; 30, 11.
- Léonie Neau, Hôpital de Barbacena, Brésil ; 24, 9.
- Anne Sacco, Hôpital de Folimpoli, Italie ; 80, 58.
- Agnès Votele, Prison de Vigaun, Autriche ; 24, 2.
- Marie Jelen, Asile Saint-Antoine de Vienne, Autriche ; 21, 3.
- Jacquette Guibert, Santa Casa de Rio-de-Janeiro ; 66, 49.
- Elisabeth Couderc, Miséricorde de Saint-Etienne, France ; 74, 48.
- Marie Huerre, Hospice de Douéra, Algérie ; 88, 64.
- Clarisse Huvet, Maison de Charité de Dieppe, France ; 69, 38.
- Elisabeth Calmet, Maison de Charité de Montolieu ; 53, 30.
- Henriette Pontvianne, Hospice de Crécy-en-Ponthieu, France ; 64, 42.
- Anne Monnier, Maison de Charité Saint-Joseph (Parmentier), à Paris ; 73, 48.
- Marie Galinier, Hôpital civil de Billom, France ; 67, 47.

- Aline Evennett, Orphelinat Sainte-Thérèse de Plymouth, Angleterre ; 32, 5.
Marguerite Adams, Asile des Aliénés de Baltimore, États-Unis ; 73, 46.
Jeanne d'Aiguillon, Hôpital de Bethléem ; 70, 45.
Marie Maugis, Hôpital de Pau ; 37, 10.
Alix d'Huart, Maison de la Providence à Ans, Belgique ; 38, 12.
Marie Linbacher, Hospice de Schermberg, Autriche ; 30, 10.
Emeteria Perez, Maison San Diego de Valdemore, Espagne ; 76, 54.
Judith Tonghini, Hôpital de Segui, Italie ; 64, 46.
Marie Chevallier, Maison de Charité de Clichy ; 63, 38.
Anne Zingg, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 72, 44.
Virginie Buren, Hôpital de Ruvo, Italie ; 75, 56.
Marie Gommard, Hôtel-Dieu de Narbonne, France ; 58, 37.
Marie Bissi, Ecole de Massa, Italie ; 77, 59.
Caroline Trono, Hôpital d'Intra, Italie ; 73, 50.
Rose Bottau, Maison de Charité de Montolieu ; 28, 3.

NOS BIENFAITEURS

M^{me} LA BARONNE DE GARGAN

C'est le 17 décembre 1903 que Dieu a rappelé à Lui — ainsi que la circulaire de M. le Supérieur général du 1^{er} janvier 1904 en fait mention — Mme la baronne de Gargan, l'une des insignes bienfaitrices de nos missions.

Nous avons pensé répondre aux sentiments de pieuse gratitude que Lui conserveront à jamais les chefs d'un grand nombre de nos missions en faisant mention à la suite de nos défunts de cette femme si profondément chrétienne, si pieuse et si dévouée en particulier à l'évangélisation des pays infidèles.

La Bulletin que la Congrégation des Missions étrangères de Paris publie à l'usage de tous les fidèles sur ses œuvres de mission, a eu l'ingénieuse pensée et qui n'était pas très éloignée de l'exacte vérité des choses, d'appliquer à la mort de Mme la baronne de Gargan les touchantes paroles

prononcées à la mort de l'illustre et si bienfaisante duchesse d'Aiguillon :

« Pleurez, disait l'orateur, pleurez, prêtres. Vous avez perdu l'un des plus beaux ornements de la religion ; pleurez,



M^{ME} LA BARONNE DE GARGAN

Insigne bienfaitrice des missions,
décédée le 17 décembre 1903.

pauvres, vous avez vu tarir l'une des plus riches et des plus abondantes sources des aumônes de l'Europe. Pleurez, sauvages du Canada, captifs de Turin et d'Alger, peuples de Siam, du Tonkin, de la Chine, de la Cochinchine et du Japon, si vous n'avez pas vu votre bienfaitrice, vous avez senti ses secours durant sa vie, et vous en ressentirez la privation dans la suite des années¹.

1. *L'Œuvre des partants*, 1904, p. 57. — *Discours funèbre* prononcé par M. de Brisacier pour la mort de Mme la duchesse d'Aiguillon, 1675.

Les funérailles de Mme la baronne de Gargan eurent lieu à Florange (Lorraine) où elle habitait d'ordinaire et où elle est morte. L'office fut présidé par le délégué de Mgr l'évêque de Metz. Comme beaucoup d'autres communautés, la famille religieuse de Saint-Vincent-de-Paul était représentée par plusieurs de ses membres, Missionnaires et Filles de la Charité.

GRACES

ATTRIBUÉES A LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

De Cologne-Nippès on nous communique la note suivante :

On reçut le 23 octobre 1902, dans la maison de Saint-Vincent à Cologne, un malade dont l'état paraissait être sans espoir, mais ce qui était pis, l'on pouvait plus craindre encore pour son âme. Comme c'est l'ordinaire chez les hommes sans religion, il était toujours mécontent et de mauvaise humeur.

Touchées d'une très profonde compassion, les sœurs le traitaient avec le plus de soin et de douceur possible ; elles le consolait dans ses souffrances et lui suggéraient doucement de se jeter dans les bras de la divine Providence pour lui demander pardon de toutes ses offenses. C'était peine perdue, le malade rejetait avec mépris leurs prières et leurs conseils.

Le médecin lui-même, bon et pieux catholique, disait un jour à la supérieure : « Pour ce qui regarde ce malade, sa conversion est impossible ; si vous l'espérez, vous espérez en vain. » On ne pouvait dire les prières du matin et du soir sans l'entendre murmurer et blasphémer le Seigneur. Malgré cela, nous récitons pour le pauvre malade un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de la Vierge très pure,

Enfin c'était le 8 décembre. Comme d'habitude, les sœurs

distribuèrent la médaille miraculeuse aux malades. On demandait au pauvre patient si lui aussi voulait en accepter une ; ce qu'il fit, sans dire une seule parole. Ceci nous fit plaisir, et nous inspira confiance. Sur ces entrefaites sa maladie s'aggrava tellement que nous pensions chaque jour qu'il ne verrait pas le lendemain ; mais de réconciliation avec Dieu il n'en voulait rien entendre.

Or, voilà qu'une sœur proposa à la supérieure de dire le *Memorare* dans nos prières pour le salut de cette pauvre âme. Ceci fut adopté, et le soir même ainsi que les autres jours nous récitons le « Souvenez-vous » pour notre malade. Peu de temps après la récitation de cette prière, cette même sœur, pleine de confiance en Marie, s'en alla trouver le malade et, lui rappelant les intérêts de son âme, lui demanda s'il voulait mourir dans cet état pitoyable. « Nullement, fut sa réponse ; faites venir le prêtre. »

Celui-ci vint sans se faire attendre ; le malade se confessa, reçut les derniers sacrements avec des sentiments très édifiants et au lieu de murmurer et de proférer des blasphèmes comme auparavant, il passa les quatre derniers jours qui lui restaient encore, dans le calme et le recueillement. Quand sa fin approchait et quand on lui demandait s'il pensait de temps à autre à Dieu, il répondit : « A qui penserais-je, autrement, sur cette terre ? »

Il mourut avec les noms de Jésus et de Marie sur les lèvres.

GRACES

ATTRIBUÉES A SAINT VINCENT DE PAUL

La note que nous transcrivons a été remise par la maîtresse des novices dont il est question ci-dessous.

En l'année 1865 Mme Dépensier, de Meaux, fut atteinte, accidentellement, d'un mal au pied droit qui nécessita huit opérations dans l'espace de quelques mois. Malgré les soins

minutieux, le mal continua à faire de grands progrès et le médecin déclara urgente une nouvelle opération, car le pied baignait dans le pus et la vie de la malade était en danger; il s'agissait donc de faire cette fois le décollement de la plante du pied, sans toutefois pouvoir répondre de la guérison.

Avant de se décider à cette neuvième opération, la bonne mère maîtresse des novices, qui soignait cette dame elle-même, lui suggéra de faire une neuvaine à saint Vincent de Paul. Elle fut aussitôt commencée, avec grande confiance, par la malade et tout le noviciat, elle se continua jusqu'au huitième jour sans qu'il y eût apparence d'amélioration, le docteur avait pu constater de nouveau la présence du mal et la nécessité de l'opération. Sur la demande qui lui en fut faite, il voulut bien retarder l'opération, ce qui la faisait coïncider avec le dernier jour de la neuvaine.

On redoubla de prières et de confiance, une relique de ce grand saint avait été posée sur le pied malade et l'on espéra quand même dans son intercession.

Ce n'est pas sans une grande appréhension que l'on prépara ce qui était nécessaire pour l'opération au jour indiqué. Mais lorsque le médecin eut retiré le pansement il vit, avec une réelle surprise, que le mal avait entièrement disparu. Il avoua lui-même que cette guérison venait de plus puissant que lui, et qu'il n'avait plus rien à faire; il ne jugea pas même nécessaire de faire une nouvelle visite à cette dame, qui du reste n'éprouvait plus qu'un peu de faiblesse à son pied malade; elle put dès lors commencer à marcher dans sa chambre et reprit peu de temps après ses courses habituelles, remerciant sincèrement et du plus profond de son cœur le bon saint Vincent de Paul qui lui avait obtenu une si prompte guérison.

Meaux, mai 1903.

Cette personne a vécu plus de vingt ans après sa guérison.

E. H.

GUÉRISON

ATTRIBUÉE A L'EAU BÉNITE DE SAINT VINCENT

Salzbourg.

Une sœur de classe souffrait depuis longtemps de maux d'estomac qui finirent par l'empêcher de faire sa classe; elle fut rappelée à la maison centrale où elle fut soignée par le médecin durant des mois entiers, sans éprouver d'amélioration; ne pouvant prendre de nourriture, elle s'affaiblit tellement qu'elle dut garder le lit; on craignit qu'elle n'eût un cancer à l'estomac. Un jour elle se sentit inspirée de prendre de l'eau bénite de saint Vincent, et de faire une neuvaine à notre bienheureux Père, lui promettant que si elle guérissait, elle publierait cette grâce dans les *Annales de la Mission*. Elle guérit en effet; elle a le bonheur de pouvoir faire de nouveau sa classe, et c'est pour accomplir sa promesse qu'elle prie de vouloir bien insérer cet article dans les *Annales*.

VARIÉTÉS

LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL; ADAPTATION AUX
BESOINS DE L'ÉPOQUE PRÉSENTE

LETTRE D'ITALIE¹. — *Une Fille de la Charité qui comprend. — Un curé de campagne qui ne comprend pas moins. — Disciples de saint Vincent de Paul.*

Il y a quelques jours, j'avais un service à réclamer d'une bonne Fille de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Il faut savoir qu'à Rome elles sont nombreuses et qu'elles sont aussi vaillantes et aussi intelligentes qu'ailleurs.

1. Extrait de la revue *la Démocratie chrétienne*, mars 1904.

Donc la bonne religieuse n'était pas au logis, elle trotta en ville en quête d'une caution de 200 francs exigée pour obtenir la gérance d'un commerce de détail. Vous comprenez de suite : ce n'était pas elle qui brigua la gérance et, comme c'est une fille de Saint-Vincent qui est en cause, c'est évidemment d'un acte de charité qu'il s'agissait. Écoutez plutôt.

La petite sœur s'évertuait depuis longtemps, et autant qu'une Fille de la Charité peut s'épuiser, s'épuisait à soutenir toute une famille de très honnêtes mais très pauvres gens, père, mère, enfants, grands et petits. Cela durait tellement qu'on ne prévoyait pas de fin ; le panier de la sœur, vous savez ce légendaire panier qui est toujours plein et toujours vide, avait peine à tenir tête à la situation.

Dans une de ces courses où les Filles de Saint-Vincent entendent et voient tant de choses, même de celles qu'elles ne voudraient ni voir ni entendre, elle apprit qu'une petite gérance assez lucrative était à reprendre. « Voilà, dit-elle, mon affaire. » Son candidat, vous le devinez de suite, c'était le chef de sa pauvre famille. Mais il fallait une caution de 200 francs. Et dame ! une Fille de la Charité n'a pas cela dans sa tire-lire.

Elle se mit en campagne : au moment où je venais pour lui parler, elle était chez un charitable prélat du Vatican pour plaider sa cause. En deux jours, à force de petites et de grosses pièces obtenues un peu de tous les côtés, elle ramassa les 200 francs. La gérance fut obtenue, la pauvre famille installée et maintenant tous y vivent, modestement sans doute, mais joyeusement. Je ne vous dis pas si la petite sœur est contente, ni si on la bénit dans la nouvelle gérance. Pour elle, elle est allée recommencer ailleurs.

Ce fait me rappelle une autre histoire, intéressante aussi : il s'agit d'un simple curé de campagne, prêtre pieux, in-

struit et surtout charitable. Il n'en est pas de plus hospitalier que lui à l'égard de tous ses confrères ; de tous les alentours, c'est à lui qu'ils viennent confier leurs plus intimes secrets.

Donc ce bon curé, en entrant dans sa paroisse, constata qu'elle était surtout habitée par des familles pauvres, si pauvres même qu'elles étaient souvent dans l'indigence. Il avait bien quelques ressources personnelles, mais même en les ajoutant à ses revenus de curé, il n'aurait pu venir à bout des misères à soulager. Comment faire ? Il adopta la stratégie de celui qui divise l'ennemi pour le battre en détail. Il prit chaque cas séparément, l'étudia sur place et à fond. Les conclusions auxquelles ces enquêtes successives l'amènèrent furent très variées ; il constata que dans telle famille, si le père avait l'avance d'un petit capital, il s'en tirerait *de lui-même*. Le curé trouva donc le capital, le fournit, en enseigna et en dirigea l'emploi, jusqu'à ce que l'apprenti fût devenu maître. De cette façon, non seulement il soulagea une misère qui fût restée endémique, mais il en empêcha le retour. A une autre famille, il procura une chèvre, à une autre un porc, à l'une ou l'autre même une vache ; ailleurs il fit bâtir une maisonnette, ailleurs c'est un modeste champ dont il fit à la fois achat et donation. Partout, il enseignait et surveillait le bon emploi de ses générosités, jusqu'à ce que cela marchât tout seul.

Aujourd'hui, c'est-à-dire après un certain nombre d'années, cette paroisse ne compte plus *un seul pauvre* ; une certaine aisance est même entrée dans plusieurs ménages.

* * *

Ne semble-t-il pas que de ces deux faits il y a moyen de retirer une leçon très opportune et très importante ? Sans doute il y a ce que j'appellerai les recrues nécessaires de la bienfaisance ; c'est cette catégorie de gens que la nature n'a pas assez outillés ou que le malheur a trop désemparés

pour qu'ils puissent jamais s'en tirer par eux-mêmes. A l'égard de cette catégorie, il faudra toujours pratiquer l'aumône pure et simple à la vieille façon.

Il y a ensuite ceux qu'on appelle les professionnels de la mendicité, c'est-à-dire les pauvres qui ne sont pauvres que parce qu'ils sont paresseux.

Ceux-là, nos œuvres devraient, autant que possible, les biffer de leurs listes.

Mais il y a aujourd'hui beaucoup de pauvres du genre du gérant de la sœur et des pères de famille du curé. N'y aurait-il pas lieu, dans la pratique actuelle de l'aumône, de chercher à faire disparaître la cause de la misère plutôt que d'en soulager indéfiniment les retours ?

La situation créée par la question ouvrière et par le capitalisme a multiplié dans une effrayante proportion les cas de pauvreté où un petit capital en nature ou en argent, bien placé et bien surveillé quant à son premier usage, relèverait d'un seul coup des familles entières. Pourquoi nos conférences de Saint-Vincent-de-Paul ne s'efforceraient-elles pas de pratiquer aussi de cette façon la bienfaisance et l'aumône ?

En son temps, saint Vincent de Paul fut tout ce qu'il y a de plus novateur dans l'exercice de la charité. L'institution même des Filles de la Charité, de ces vaillantes et ferventes religieuses, qui ne sont pas canoniquement des religieuses, et qui surtout ne sont pas du tout béguines, et que le saint envoyait parmi le monde, fut une vraie révolution dans les idées de ce temps-là. On ne concevait pas qu'une jeune fille vouée au bon Dieu pût être ailleurs qu'au fond d'un cloître. Il n'y a pas un siècle que, dans des pays très catholiques, la vue des Filles de Saint-Vincent-de-Paul passant dans la rue faisait encore scandale.

Il est bien certain que si saint Vincent revenait aujourd'hui, il serait, en vertu même de son ardente charité, un des plus avancés dans l'adaptation de ses institutions aux nécessités créées par la question ouvrière, telle qu'elle se pose en fait au début de ce vingtième siècle. Il serait le premier à préconiser les moyens les plus savants et les plus modernes de parer aux dangers que cette question crée pour les âmes, et de soulager les nécessités qu'elle engendre pour les corps.

LE ROMAIN.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

223. On trouvera dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'île de France* (année 1903, p. 144-155) des renseignements inédits et très intéressants publiés par M. L. Brétaudeau, C. M., sur l'*Union du prieuré de Saint-Lazare-lès-Paris à la Congrégation des prêtres de la Mission fondée par saint Vincent de Paul* (1630-1562). M. Brétaudeau fait connaître une pièce inédite qui est comme le fil conducteur à travers les négociations qui eurent lieu à ce sujet; c'est la requête présentée par saint Vincent de Paul (8 avril 1659), pour obtenir la fulmination de l'entérinement de la bulle pontificale *Æquum reputamus* unissant Saint-Lazare à la Mission.

Une enquête préalable à cette union avait dû être faite. M. Brétaudeau cite la très importante déposition faite par M. Charles de Rochechouart, abbé de Moutiers-Saint-Jean, où sont décrites les nombreuses œuvres qui se faisaient alors à Saint-Lazare.

224. *Vade mecum para parrocos de Indios Quichuas* (Vade-mecum pour les curés des Indiens Quichos), par M. Jean Grimm, prêtre de la Mission (lazariste). Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1903. Un vol. in-8 de CLXIII-732 pages.

C'est sur les instances de Mgr l'archevêque de Quito que ce manuel religieux a été composé, et avec son approbation qu'il a été publié. — Au Pérou et dans l'Equateur la langue des Indiens est désigné sous le nom de Quichoa; les dialectes en sont fort différents.

Déjà M. Grimm, lazariste, professeur au grand séminaire de Quito, avait publié en 1896 une grammaire de la langue quichoa parlée par des milliers d'indiens dans la république de l'Equateur; ces Indiens ne comprennent pas d'autre idiome. Aujourd'hui, pour aider les prêtres chargés du soin des paroisses habitées par eux, M. Jean Grimm a composé le manuel que nous mentionnons et où l'on a sous les mains une foule d'utiles renseignements: des notions de catéchisme, des prières, quelques méditations, des cantiques, etc. — Ces diverses pièces en quichoa sont accompagnées du texte espagnol ou du texte latin en regard.

225. Signalons le *Monthly Magazine*; la *Revue mensuelle* comme nous dirions en français, publié pour les paroisses de Saint-Vincent-de-Paul et de l'Immaculée-Conception à Germantown, Philadelphie (Pensylvanie), par les prêtres de la Mission qui ont la charge de ces paroisses. Cette revue en est au huitième volume, probablement à

sa huitième année. C'est un bulletin paroissial fort utile et fort intéressant, analogue à ceux des églises paroissiales de Saint-Vincent-de-Paul à Chicago, de Saint-Jean-Baptiste à Brooklyn, dirigées aussi par les Lazaristes.

226. *Pequeno cancionero*; obra da Santa-Infancia, conselho de Lisboa. Lisboa, 1904.

Pour les réunions de la pieuse association de la Sainte-Enfance, M. Bernardin Barros-Gomes, prêtre de la Mission, a publié un recueil de gracieux cantiques qui contribueront à rendre populaire cette œuvre intéressante. Il y a : 1° des textes portugais d'origine; 2° et c'est la partie la plus abondante, une imitation portugaise et accommodation des textes français; 3° enfin la traduction libre d'une pièce allemande. — Dans ce recueil une bonne part revient à M. Barros-Gomez, c'est-à-dire dans la première partie, le numéro 2; dans la seconde partie, les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 13; enfin, dans la troisième partie, le numéro 1. — Prochainement M. Barros-Gomez publiera la musique de ces cantiques.

227. *Oração funebre de S. S. Leão XIII*, par Pereira da Silva, C. M. Funchal, 1904. In-8.

Cette oraison funèbre du grand pape Léon XIII a été prononcée dans la cathédrale de Funchal, île de Madère, en présence de Mgr l'évêque, par M. Pereira, professeur au séminaire. Elle montre dans un résumé biographique le grand rôle de Léon XIII.

228. *Az istenes életre torekvo lelek imadsagos Konyve irta Schiller Ferencz, missiotarsasagi aldozopap (lazarista)* (Manuel de prières, par François Schiller, prêtre de la Mission [lazariste]). Budapest, Nyomasa, 1904. Un vol. in-12 de 628 pages (en hongrois).

Ce livre est destiné à seconder l'action du prêtre pendant le temps des missions, et ensuite à la continuer. Il contient des instructions pour recevoir convenablement et fructueusement les sacrements; il renferme aussi un assez grand nombre de pieuses prières. Les instructions sont surtout tirées de saint François de Sales et de saint Alphonse de Liguori. On ne pouvait puiser à des sources plus suaves et plus sûres.

229. *Exercices de chinois parlé*, suivis d'un vocabulaire et d'appendices. Pékin, imprimerie des Lazaristes, Pé-tang, 1903. Un vol. in-18 de 340 pages.

C'était l'apôtre saint Paul qui se félicitait en s'adressant aux Corinthiens de ce qu'il pouvait leur parler en leur langue. Il ajoutait : « Quelques mots — il disait cinq mots — de cette langue, quand je vous annonce l'Évangile, me sont bien plus précieux que dix mille que je pourrais dire dans mon propre idiome. » (I Cor., iv, 18.) Mgr Favier, le très digne évêque de Pékin, pense de même, et redirait volontiers les mêmes paroles. Et il vient, pour être utile à ses missionnaires, d'éditer le manuel pratique dont nous avons transcrit le titre. Un de ses missionnaires, M. Déhus, y a aussi apporté ses soins. — Voici quelques mots de la Préface :

« ... Avec ces exercices et le vocabulaire qui suit, on peut dès les premiers jours dire quelques mots; en un mois, si on a appris un exercice par jour, on peut s'exprimer de façon à faire comprendre suffisamment sa pensée. Dès lors tout devient agréable, c'est le moment de commencer l'étude du chinois avec son lettré. »

Peut-être un temps viendra-t-il où l'on réussira à « romaniser » l'écriture chinoise et à en rendre la lecture vraiment praticable aux Européens. D'ici là, il faut apprendre à parler avec eux leur langue, et le livre de Mgr Favier est très précieux à ce point de vue.

230. *A novena in honor of the glorious martyr, blessed J.-G. Perboyre, C. M.* New-Orleans, Finney, 166, Royal Street.

Dans le but de répondre à la dévotion des fidèles qui lui témoignent; on peut le dire, en tous pays une grande confiance et une grande vénération, on a deux Vies en anglais du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, l'une publiée à Dublin en 1874, l'autre publiée à la Nouvelle-Orléans en 1894. Nous avons aujourd'hui sous les yeux une neuvaine en l'honneur du Bienheureux; on y trouve quelques prières indiquées, et quelques pieuses et courtes considérations sur le serviteur de Dieu : c'est la juste mesure. Ainsi, sans surcharger la piété des fidèles, on l'entretient et on la développe.

231. *Les Règles et Constitutions pour les Sœurs de l'Union chrétienne* (Paris, Thiboust, 1704 : in-12) dans une intéressante préface indiquaient le rôle important de saint Vincent dans la fondation de cette pieuse association due « à la très vertueuse dame Marie Lumague, veuve de Messire François Polallion, chevalier, conseiller du Roy en ses conseils et son résident à Ragusa ».

Plus d'une fois saint Vincent de Paul alléguait dans ses conférences l'exemple de la charité et des vertus de Mme Polallion. Elle fonda une première communauté dites des Filles de la Providence. Abelly en parle en ces termes : « Mlle Polallion qui non seulement était du nombre des Dames de la Charité de Paris, mais en outre était sous la direction particulière de M. Vincent, a, par ses avis, sa conduite et son assistance, retiré un grand nombre d'honnêtes filles du

péril de se perdre : ce qui est connu de tout Paris. » C'est à cela que s'appliqua la première communauté, et, sur celle-ci s'en greffa une autre, celle de l'*Union chrétienne* aux débuts de laquelle présida encore saint Vincent de Paul (*Ibid.*, Préface, p. vi). Sur le rôle de saint Vincent en ces circonstances on peut consulter outre l'ouvrage contemporain que nous avons mentionné, l'*Histoire de la Congrégation de l'Union chrétienne* de Fontenay-le-Comte, par M. l'abbé Teillet (Fontenay-le-Comte, imp. Gouraud, 1898 ; in-8), et la vie de Mme Poulillon, par l'abbé Collin.

232. *Le Trésor de l'humilité, d'après saint Vincent de Paul*, par J.-M. A., missionnaire apostolique. Abbeville, Paillet. In-32, 129 pages.

De ce gracieux petit volume, nous n'avons qu'à redire ce que nous vous écrivions avec éloge sur l'ouvrage analogue, *le Trésor de la souffrance, d'après saint Vincent de Paul*.

233. *Petites visites à la très sainte Vierge ; la Divine Consolatrice*, par J.-M. A., missionnaire apostolique. Paris, librairie Saint-Paul, rue Cassette, 6. In-32.

En cet élégant petit volume sont contenus trente et un chapitres, visites à la sainte Vierge, et chaque visite a la forme d'un pieux dialogue entre Marie et l'âme. Le second titre indique l'esprit général de ce travail : inspirer aux affligés une particulière confiance envers Marie.

234. *L'Alunno del Santuario guidato nelle sacre ordinazioni*. Opera tradotta dal francese, dal sac. Pietro de Amicis, C. M. Torino, 1901. Un vol. in-12.

C'est une traduction faite par M. de Amicis du livre de M. Chabrand, vicaire général et supérieur du séminaire de Gap. Cet excellent ouvrage a été publié sous ce titre *Explication du Pontifical romain à l'usage des ordinands, précédé de quelques notions sur le sacrement de l'ordre* et suivi de quatorze méditations pour la retraite préparatoire (Paris, Bray ; in-12 de 415 pages). — Le traducteur a remplacé les méditations par des renseignements liturgiques sur les cérémonies de l'ordination.

235. *Il mese della Vergine Immacolata della Medaglia miracolosa*. Chieri, casa della Missione, 1903. In-18.

Cet ouvrage, écrit en italien, renferme beaucoup de choses édifiantes. Au point de vue historique, peut-être faudra-t-il, quand devra paraître une nouvelle édition, en revoir un peu les détails. Par exemple, à la page 24, est raconté un fait que l'illustre héros mis en scène a démenti : c'est de notoriété publique. Même les journaux

catholiques l'ont constaté: « Si cela était vrai, a-t-il répondu, dans les dernières années de sa vie, à un prêtre qui était venu l'interroger sur le fait en question, j'en serais heureux; mais je dois à la vérité de déclarer que cela ne m'est jamais arrivé. » Voyez *l'Univers*.

L'auteur dont nous mentionnons ici l'ouvrage et dont nous ignorons le nom pourra alléguer qu'il n'a fait que reproduire ce qu'il a trouvé imprimé ailleurs. C'est une excuse sans doute; mais, avouons-le, elle est insuffisante.

Que peuvent penser les lecteurs de ces histoires pieuses, que doivent penser, même des enfants, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on leur présente avec désinvolture des collections de récits, dont on a droit de se demander si cela est jamais arrivé? L'Église s'en est émue et l'on conçoit que Léon XIII, dans la dernière Constitution sur la publication des livres, ait prohibé par une loi générale d'imprimer les livres de religion qui sont anonymes. Ces pieux auteurs veulent ainsi protéger leur humilité — court-elle de grands risques? — Il serait autrement raisonnable et important, pour l'honneur de l'Église, que ces écrivains, en donnant leur nom, acceptassent un peu la responsabilité de ce qu'ils publient au compte de la religion.

236. Déjà l'on avait, en langue flamande, la traduction de l'excellent ouvrage, écrit par M. Ansart, sous ce titre: *l'Esprit de saint Vincent de Paul* (1849). Grâce à M. Van Hoonaker, le distingué professeur de l'Université de Louvain, nous possédions une biographie en la même langue de *Louise de Marillac* (Malines, 1891; in-18). Aujourd'hui on nous présente aussi en flamand une *Vie de saint Vincent de Paul* (Bruges, Desclée, 1902). C'est la traduction du premier livre d'Abelly (partie biographique) sur saint Vincent de Paul. Nous ignorons à qui nous sommes redevables de cette utile et intéressante publication; elle est accompagnée de notes sur le côté contemporain des œuvres de saint Vincent: que l'auteur de cette traduction veuille bien recevoir ici nos félicitations et nos remerciements. Ce livre trouvera certainement un excellent accueil dans les pays de langue flamande.

237. Personnellement animé d'une grande dévotion envers saint Vincent de Paul, et vicaire à Clichy où le souvenir de saint Vincent, qui fut curé de la paroisse, est particulièrement entretenu, M. l'abbé Daniel-Marie Fontaine a composé un *Mois de Marie de saint Vincent de Paul* (Paris, Amat, 1903; un vol. in-18 de 144 pages, avec gravures).

M. A. Fiat, supérieur général de la Congrégation de la Mission fondée par saint Vincent de Paul, a adressé à l'auteur la lettre suivante:

« Monsieur l'Abbé,

« Votre *Mois de Marie* ne se recommande pas seulement par son titre. Le fondement en est des plus solides.

« Vous ne pouviez pas trouver de parole plus autorisée que celle du grand pape Léon XIII ni de doctrine plus sûre, plus suave, plus pratique que celle de saint Vincent de Paul sur les vertus chrétiennes. L'un et l'autre vous ont fourni pour chaque jour une lecture délicate et vous y avez ajouté des exemples bien choisis tendant à recommander la récitation du saint rosaire et le recours plein de confiance à l'immaculée Marie.

« Puisse votre travail contribuer à augmenter parmi nous la dévotion à l'immaculée Marie et à nous assurer l'efficacité de sa protection dans les besoins présents !

« Je demeure en son amour, Monsieur l'Abbé, votre tout dévoué serviteur.

« A. FIAT, *Supérieur général.* »

238. Dans l'ouvrage : *Notre-Dame-de-l'Épine, son histoire, son pèlerinage* (Châlons-sur-Marne, Martin, 1901 ; in-12), sont publiées les notes recueillies par M. le charfoine Puiseux, aumônier du collège de Châlons. Elles complètent, sur plusieurs points, l'ouvrage de M. J.-A. Barat, publié sur le même sujet et presque avec le même titre (Châlons, 1877 ; in-18). On eût fait plaisir au lecteur érudit en mettant à la fin de l'ouvrage les documents auxquels il est fait allusion dans le courant du volume, et qui rappellent soit l'origine du pèlerinage avec l'événement miraculeux que la tradition fixe aux premières années du quinzième siècle (p. 7), soit les développements de l'œuvre et la construction de la splendide église dont une simili-gravure orne le volume composé par M. le chanoine Puiseux. Ce furent les Minimes qui, pendant de longues années, furent chargés de ce pèlerinage, et qui lui donnèrent sa splendeur (1624-1725). L'auteur dit que « en 1725, l'évêque de Châlons, voulant pourvoir à l'entretien de ses clercs, unit au séminaire la cure de l'Épine où il installa deux prêtres en résidence » (p. 83). Il constate qu'en 1632, sous le nouvel autel érigé dans le sanctuaire, l'une des pierres porte cette inscription : *Louis-Claude de l'Épine, ch^r, esc^r, seigr^e de l'Épine, m'a posé le 13 juin 1632. M. Louis Desprès, sup^r du séminaire de Châlons, et M. Patrice Journeaux, curé dudit lieu* (p. 29). Le séminaire de Châlons était alors dirigé par les prêtres de la Mission ou Lazaristes ; ils avaient depuis 1725 la charge de la cure de Notre-Dame-de-l'Épine, et M. Louis Desprès et M. Patrice Journeaux appartenaient tous deux à la congrégation fondée par saint Vincent de Paul.

P.-S. — Depuis que nous avons écrit ces lignes, nous avons eu entre les mains deux nouveaux volumes intitulés *Notre-Dame-de-l'Épine* ; l'un est de M. E. Misset (Paris, Honoré Champion, 1902 ; in-8) ; l'autre est une réponse à M. Misset par M. l'abbé Panaet (Châlons-sur-Marne, impr. Martin, 1903 ; in-8). On le voit, c'est une polémique qui est engagée.

239. *Notice sur la sœur Catherine Labouré, Fille de*

la Charité, par Un prêtre de la Mission. Paris, rue du Bac, 140. Un volume in-32.

240. *Manual do piedoso levita para o uso dos Seminarios do Brazil*. Paris, Bricon, rue de Tournon, 19, 1902. Un vol. in-8.

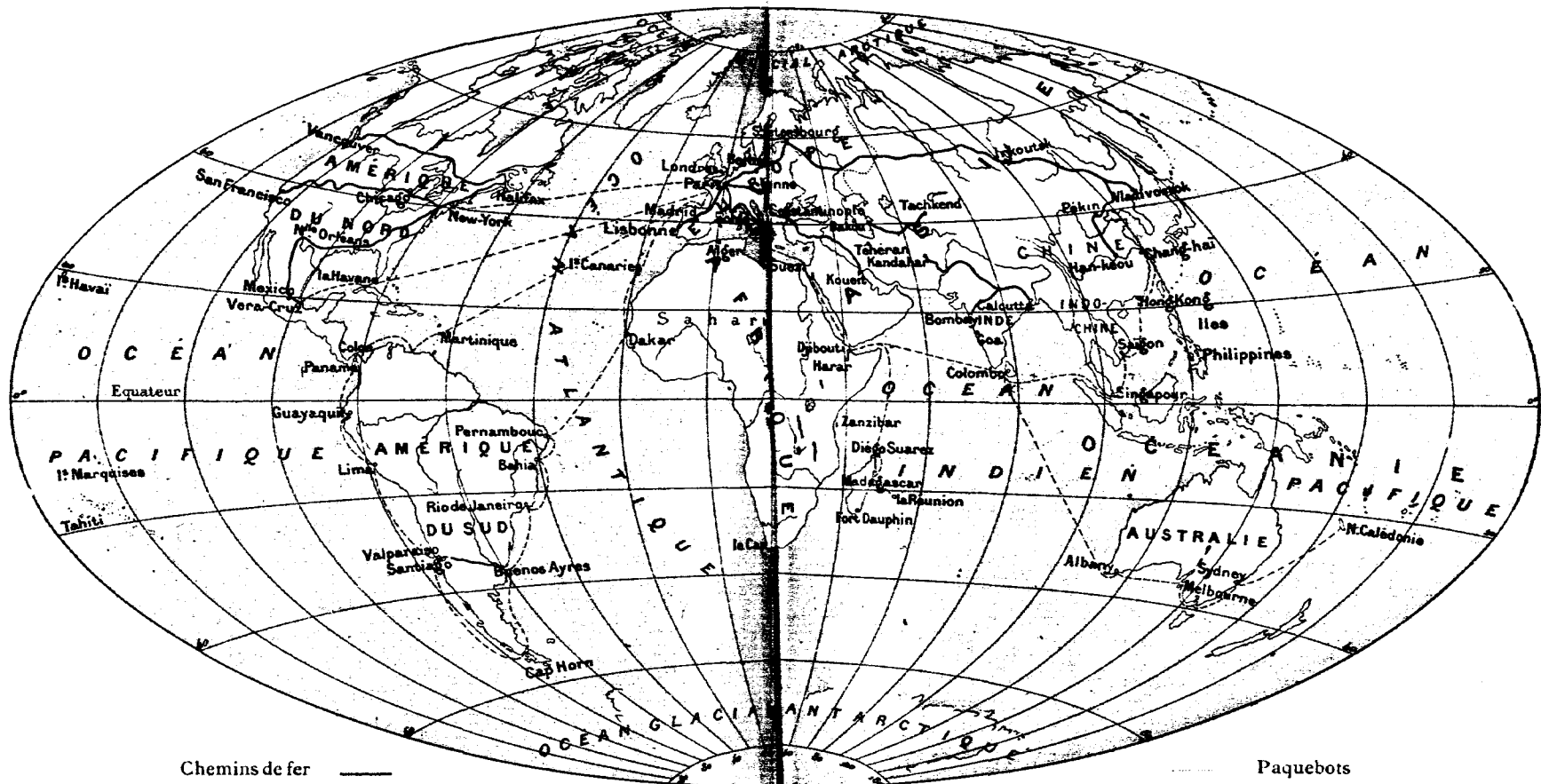
Ce manuel est dédié au séminaire de Cêara et porte l'*Imprimatur* de Mgr l'évêque de Fortaleza. Il est écrit en portugais. L'auteur est M. Simon (Jules), supérieur du séminaire de Fortaleza, l'ouvrage nous paraît contenir des renseignements très utiles aux séminaristes.

Le Gérant : C. SCHMEYER.

(1)

MAPPEMONDE

MAPP MONDE



Chemins de fer ———

Paquebots - - - - -

PLANISPHÈRE, DIT DE L'ASTRONOME BABINEL, DONNANT LES DISTANCES PROPORTIONNELLES

DURÉE DE QUELQUES VOYAGES

- I. De Paris au Havre, trois heures.
— à Nantes, pour Saint-Nazaire, sept heures.
— à La Rochelle, pour La Pallice, sept heures.
— à Bordeaux, pour Pauillac, dix heures.
— à Marseille, douze heures.
- II. Du Havre à New-York, six jours.
- I II. De Saint-Nazaire, par Fort-de-France à Colon, vingt jours.
— à Colon, Panama, vingt-deux jours.
— par La Havane à Vera-Cruz, dix-huit jours.
- IV. De La Pallice-La-Rochelle à Rio-de-Janeiro, seize jours.
— — à Valparaiso, trente-trois jours.
- V. De Pauillac, par Pernambouc (ou Récife), à Buenos-Ayres, vingt-trois jours.
- VI. De Marseille à Oran, quarante et une heures.
— à Alger, vingt-six heures.
— à Philippeville, quarante-quatre heures.
— à Bizerte, trente-deux heures.
— à Tunis, quarante et une heures.
— à Diégo-Suarez (Madagascar), vingt jours.
en Australie, Nouvelle-Calédonie, trente-sept jours.
— à Chang-Haï, en Chine, trente-deux jours.
- VII. Par le transsibérien, de Paris en Chine, dix-huit jours.
-

LE PATRONAGE
DE
SAINT VINCENT DE PAUL



SAINT VINCENT DE PAUL

Statue de marbre blanc, à Saint-Pierre de Rome. Sculpture de Bracci, dix-huitième siècle. — Extrait de *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par A. Loth, publié par Dumoulin, à Paris.

FRANCE

LE PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL

20 DÉCEMBRE

DISCOURS PRONONCÉ A LA CHAPELLE DE LA MAISON-MÈRE DES
FILLES DE LA CHARITÉ, A PARIS, PAR M. ALFRED MILON, PRÊTRE
DE LA MISSION¹.

*Levavi oculos meos... unde veniet
auxilium mihi. — J'ai levé les yeux,
regardant d'où me viendra le se-
cours. (Ps. cxx, 1.)*

MES TRÈS CHÈRES SŒURS,

I. Je ne disconvien-drai pas de la justesse de cette parole dite par Bossuet que « c'est l'intérêt qui donne un patron » (2^e Sermon pour l'Annonciation). Il est grand le besoin que nous ressentons d'être aidés, et nous levons les yeux autour de nous pour voir si quelqu'un paraît incliné à nous tendre la main ; celui-là, si nous le trouvons, nous l'invoquons, nous lui rendons nos hommages comme à notre protecteur ; nous nous dirons volontiers ses clients, comme on s'exprimait dans l'ancienne Rome, et nous l'appellerons notre Patron.

David, dont je vous ai cité les paroles dans mon texte, disait : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes, *levavi oculos meos in montes*, pour voir qui viendra à mon aide. C'est

1. Nous avons réuni par la pensée ces quelques considérations pour en faire un chapitre des LECTURES DES FÊTES que nous avons publiées de temps à autre dans les *Annales*. Les circonstances nous ayant amené à en faire un discours, nous laissons à ces réflexions la forme oratoire sous laquelle elles ont déjà été utilisées.

plus haut, que nous levons notre regard, c'est au ciel pour y chercher appui et pour y trouver un efficace patronage.

Des patrons célestes nous en avons déjà, je le sais; déjà nous célébrions dans la liturgie la fête du Patronage de la sainte Vierge, et celle du Patronage de saint Joseph sur l'Eglise tout entière. Mais n'avions-nous pas un titre particulier à réclamer la protection et le patronage de saint Vincent de Paul, nous spécialement qui nous efforçons de remplir notre âme de son esprit, et qui dévouons notre vie ici-bas à continuer ses œuvres? L'Eglise avait autorisé d'autres familles religieuses à célébrer liturgiquement le patronage de leur fondateur et père, les Minimés à célébrer le Patronage de saint François de Paule, la très ancienne famille bénédictine à célébrer le Patronage de saint Benoît. Une faveur liturgique semblable a été sollicitée pour la double famille de Saint-Vincent-de-Paul: Rome nous l'a accordée. En voici le décret :

« POUR LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

« Dans le but de favoriser l'extension du culte et de la dévotion à saint Vincent de Paul, Père et Fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, Patron spécial de toutes les œuvres de charité, le Très Révérend M. Antoine Fiat, Supérieur de ladite Congrégation, a fait d'humbles instances auprès de Notre Très Saint-Père le pape Pie X, pour obtenir que dans les églises et chapelles de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, une fête pût être célébrée en l'honneur du Patronage de saint Vincent de Paul, et cela tous les ans, le 20 décembre, avec office et messe propres, dans la forme humblement soumise à l'approbation du Siège Apostolique, pareille fête ayant été accordée à d'autres ordres et congrégations en l'honneur de leurs saints Fondateurs.

« L'Éminentissime et Révérendissime cardinal Vincent

Vannutelli, évêque de Préneste, ponent et rapporteur de la Cause, proposa, selon l'usage, cet office et cette messe dans l'assemblée ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, réunie au Vatican à la date donnée ci-dessous. Les Éminentissimes et Révérendissimes Pères, préposés à la garde des saints Rites, après avoir mûrement pesé tous les détails de la question, et avoir entendu le R. P. D. Alexandre Verde, Promoteur de la Foi, ont décidé de répondre : « Accordé, et confié à l'Éminentissime Ponent et au Promoteur de la Foi. » 1^{er} septembre 1903.

« Rapport ayant été fait de cette décision par le soussigné, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, à Notre Très Saint-Père, Sa Sainteté a ratifié la sentence de la Sacrée Congrégation. Elle a daigné approuver l'office et la messe propres, donnés ci-dessous, revus et corrigés, et elle a accordé la fête du Patronage de saint Vincent pour le 20 décembre sous le rite double majeur, dans toutes les églises et oratoires de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, en observant les rubriques, nonobstant toute clause contraire. — Donné le 7 septembre 1903. »

Tel est notre privilège.

Et maintenant, je veux rechercher avec vous, mes sœurs, pour nous instruire ensemble et nous encourager, comment saint Vincent de Paul est notre patron. Et d'abord, le nom à lui seul, le nom de leur chef ou de leur fondateur est souvent une désignation et un honneur, une force quelquefois, à certains groupements d'hommes : je dirai que nous nous réclamons, nous, du nom de saint Vincent de Paul et que nous tenons cela comme un particulier honneur pour nous. Secondement, l'esprit dans lequel a été conçue une doctrine ou dans lequel un mouvement s'est créé, importe grandement, car c'est dans cet esprit-là que doit s'entendre cette doctrine et se continuer ce mouvement par ceux qui en sont les vrais et fidèles disciples : aussi, je rappellerai que, puisque saint Vincent de Paul

est proclamé notre patron, il le sera surtout, si pour continuer ses œuvres, comme nous le souhaitons tous, nous nous pénétrons de son esprit. Enfin, lui, de son côté, puisqu'il est notre patron, n'oubliera pas le rôle glorieux et bienfaisant attaché à ce titre ; et si nous l'invoquons, comme tel, n'en doutez pas, du haut du ciel il fera descendre sur nous son secours et les marques spéciales de sa protection.

Nous nous réclamons donc premièrement du nom de saint Vincent de Paul, secondement de son esprit, troisièmement de sa cœleste protection parce qu'il est notre patron spécial : telles sont les trois pensées que je me propose d'expliquer.

Daigne Dieu, par l'intercession de Marie à qui saint Vincent de Paul avait voué une tendre et assidue dévotion, nous aider.

II. Les noms sans doute ne sont qu'un signe, un symbole, mais parce qu'ils sont un symbole, ils portent sur eux comme un rejaillissement de la grandeur ou de la vertu de ceux qu'ils servent à désigner. Aussi voyez pour notre Dieu : parce que Dieu est incomparablement grand, *non est alius sicut Deus noster* (Ps.), son nom est incomparablement honoré ; en sorte que le profaner est un blasphème, et le louer, c'est, comme s'exprime saint Paul, « faire fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers » (*Philip.*, II, 10), *ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum*. Que dis-je : le prononcer ? Il suffit qu'on rappelle le nom de Jéhovah ou le nom de Jésus pour que le front de tout fidèle s'incline. Avez-vous remarqué dans nos cantiques sacrés cette invitation : « Louez, enfants de Dieu, fidèles, louez le Seigneur, louez son nom : *Laudate pueri Dominum, laudate nomen Domini* » (Ps. CXXII) ? Et alors, prêtez l'oreille et regardez. Prêtez l'oreille, et vous entendrez la foule répondre et accla-

mer le nom de son Dieu : *Sit nomen Domini benedictum*, répond-elle. Que le nom du Seigneur soit béni, et qu'il le soit maintenant et dans les siècles des siècles : *ex hoc nunc et usque in sæculum !* Et puis, regardez : c'est comme sur nos sillons quand les blés y sont encore debout : lorsque sur eux passe la brise, on voit la tête des épis qui s'incline ; la moisson tout entière ondule et ne se relève qu'à mesure que ce souffle du vent qui la rafraîchit et la féconde s'éloigne : ainsi pendant qu'on prononce le nom de Jésus, ou qu'on chante le verset à la louange du nom de notre Dieu, on voit, dans les vastes nefs de nos églises, le front des croyants qui se penche ; la foule s'incline comme si un souffle du ciel passait en ce moment sur elle, et elle ne se relève que quand la louange de ce nom adorable vient d'expirer sur les lèvres des croyants. O Dieu, que votre nom est admirable sur toute la terre : *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra !* (Ps. vii, 2.)

Or, de même que les vertus des saints sont une participation de la sainteté essentielle et des vertus de Dieu, ainsi, j'aime à penser que leur nom a quelque participation à la grandeur et à la puissance du nom de leur créateur et de leur Dieu. « C'est en votre nom, disaient les apôtres à Jésus-Christ, que nous avons chassé les démons et accompli des prodiges » ; et j'aime, dans l'histoire de la sainte Eglise, à lire ces récits où l'on voit, au nom aussi des serviteurs et des élus de Dieu, le démon s'enfuir du corps des possédés, ou les miracles s'accomplir. Ce nom de ses serviteurs d'élite et de ses amis n'est-il pas doux à l'oreille de Dieu ? et n'est-il pas naturel que, quand par leur nom on menace l'enfer ou qu'on implore le ciel, on soit particulièrement et plus promptement exaucé ?

Et si, à cause de la participation des saints à la vertu de Dieu, leur nom lui-même participe à la vertu et à la bénédiction attachée au nom divin, mes sœurs, il me semble que nous avons le droit de penser cela en particulier

du nom de saint Vincent de Paul. — Cet homme de Dieu faisait profession à la suite de l'Apôtre de ne penser que comme Jésus-Christ pensait, de n'aimer que ce que Jésus-Christ aimait, de n'agir que comme Jésus-Christ agissait. Oui, il ressemblait à Dieu : aussi quiconque prononce son nom provoque le même écho que celui qui prononce le nom lui-même de Dieu. Si nous demandons, en effet, ce que c'est que Dieu, l'apôtre saint Jean nous répond : « Dieu est Charité : *Deus charitas est.* » (I Joan., iv, 8.)

Or, si je demande autour de moi ce que c'était que Vincent de Paul, le ciel semblablement répond en nous renvoyant comme un écho affaibli sans doute, mais fidèle et très doux, la même parole : *Charitas est* ; Vincent de Paul, c'était la Charité ; et la terre redit, par la voix de l'histoire ou par l'acclamation des foules d'aujourd'hui : « Vincent de Paul, c'était la Charité ! » — Oh ! le beau nom vraiment que celui qui évoque un écho si semblable à celui du nom de notre Dieu : *Charitas est* ; et qu'il est bon d'avoir, devant les anges et devant les hommes, pour patron un saint dont le nom est si honorable !

Nous le maintiendrons sur notre bannière ce nom de Vincent de Paul ; nous en serons fiers et il nous portera bonheur. Vous avez été des vierges vraiment sages et vraiment bien avisées, mes sœurs, en faisant entrer ce nom dans votre propre appellation et en vous appelant « Filles de la Charité de saint Vincent de Paul ». Le saint ne pouvait pas évidemment vous donner lui-même ce nom : de son vivant il n'était pas canonisé ; vous l'avez pris pour compléter celui qu'il vous avait donné, et vous avez bien fait.

Aussi voyez comme, à l'envi, les communautés qui ont surgi depuis un siècle ont choisi le patronage de ce nom et l'ont écrit sur leur bannière : de nombreuses associations de femmes charitables en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche, voulant partager au moins par le nom votre

honorable filiation, se sont appelées « Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ». Une communauté de prêtres est née au siècle qui vient de finir, à l'ombre du tombeau de notre bienheureux père ; les prêtres ont tenu à s'appeler Frères de Saint-Vincent-de-Paul. Et cette immense association d'hommes du monde, désireux de protéger et de couronner leur foi par leurs œuvres de dévouement, quand avec Ozanam, ici, à Paris, ils voulurent s'organiser en Conférences, c'est le patron que nous avons qu'ils ont eux aussi choisi. A l'heure présente les Conférences sont établies dans tous les pays du monde. Chez les peuples de l'Amérique, parmi les nations de l'Afrique et de l'Asie, dans les îles lointaines de l'Océanie leur bannière, comme la vôtre, comme la nôtre, flotte et elle porte le nom de saint Vincent de Paul.

O nom béni, et nom — nous pouvons le dire — sympathique à tous. Oui, sympathique à tous.

Dans tout ordre de choses, philosophie, arts, civilisation, des écoles s'établissent, des partis ou des camps, en quelque sorte, se créent et affichent le nom de leur chef et de leur patron. En philosophie l'un se réclamait du nom d'Aristote et l'autre de celui de Platon : cela suffisait souvent pour qu'ils ne pussent pas s'entendre. En religion même, il y a eu des partis : du temps de saint Paul, l'un, disait l'Apôtre, est du parti d'Apollo, l'autre du parti de Céphas ; et l'Apôtre le regrettait, car c'était une source de dissension. Nous avons nous aussi un nom dont nous nous réclamons, le nom d'un homme dont nous sommes les fils, les disciples, les clients ; mais, par une bénédiction spéciale de Dieu, il advient que ce nom, loin de nous séparer de qui que ce soit, nous unit, à quelque classe sociale que nous nous adressions. Eux-mêmes, les philosophes du dernier siècle, avaient salué en Vincent un « bienfaiteur de l'humanité », comme ils s'exprimaient ; les puissants le regardent au moins comme un de ces hommes dont le nom et la bonté comptent les foules au jour redouté de leur colère ; la Fille de la Charité, aux

jours de guerre ou de révolution, pense avec l'amour d'une sœur les blessés des deux partis sur le champ de bataille ou dans les rues ensanglantées. Et en nos jours où le peuple s'empare graduellement de la puissance, reconnaissant en Vincent de Paul l'humble origine dont celui-ci faisait hautement profession, sa bonté populaire, sa traditionnelle intervention en faveur de ceux qui travaillent et qui souffrent, ce nom, il me semble, lui plaît aussi. — Félicitons-nous donc d'être groupés sous le patronage de saint Vincent de Paul, et soyons heureux de pouvoir nous réclamer de son nom.

C'est beaucoup déjà : j'ai à vous dire plus encore. J'ajoute que, puisqu'il est notre patron, il ne nous suffira pas de nous abriter sous son nom, c'est de son esprit que nous nous inspirerons.

III. Que nous servirait quand nous devons rendre compte de notre vie, de nous être couverts du nom de saint Vincent de Paul si nous n'avions pas eu son esprit ? Cela rappellerait la scène que Jésus-Christ lui-même a décrite dans l'Évangile, lorsque, au jour du jugement, des hommes viendront et lui diront : « Nous voici : est-ce que nous n'avons pas prêché en votre nom, est-ce que en votre nom nous n'avons pas chassé les démons ; est-ce que en votre nom nous n'avons pas accompli des prodiges ? *Et dicent : Nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo ejecimus dæmonia et in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* » Et le Sauveur leur répondra : « Je ne vous connais pas : *Non novi vos.* » (Matth., vii, 22.) D'où viendra cela ? De ceci, qu'ils se servaient du nom du Christ, mais qu'ils étaient étrangers à son esprit : « Vous ne savez, disait-il à quelques-uns, de quel esprit vous êtes : *Nescitis cujus spiritus estis.* »

J'espère qu'il n'en sera pas de la sorte pour nous, quand ayant à nous présenter devant Dieu, nous recourrons à Vincent de Paul, notre céleste avocat et patron. Le priant de

nous introduire auprès du Roi éternel, nous lui dirons : « Vous savez bien, ô Vincent de Paul, j'ai porté votre nom. En votre nom, missionnaire de votre famille religieuse, j'ai prêché et j'ai évangélisé » ; ou bien : « En votre nom, Fille de la Charité, j'ai soigné les malades, visité les pauvres, instruit les enfants. » Messieurs, mes chères sœurs, j'ai confiance que Vincent de Paul ne nous dira pas alors : « Je ne vous connais pas » ; j'ai la confiance qu'au contraire, voyant en nous ses fils, voyant en vous ses filles, lui, notre père ; voyant en nous tous ses clients, lui, notre patron, il nous prendra par la main et nous introduira auprès de notre commun Seigneur et Dieu, en disant : « Je vous les présente, ce sont vraiment mes enfants. »

Il nous faut cet esprit : « Si quelqu'un, disait l'apôtre saint Paul, n'a pas l'esprit du Christ, il n'est pas du Christ : *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* » (Rom., VIII, 9.) Je dirai, en appliquant ce principe général du christianisme à ce qui nous concerne : Si quelqu'un n'a pas l'esprit de saint Vincent de Paul, qu'il ne prétende pas être de saint Vincent de Paul.

Ah ! l'esprit de saint Vincent de Paul, ce que nous appelons quelquefois l'esprit primitif de sa famille, c'est-à-dire, pour cette famille religieuse, l'esprit de son fondateur et de son père, que cela est important, Messieurs ! que cela est important, mes sœurs ! Aussi, je veux m'arrêter un peu plus longuement sur cette matière.

C'est là, si nous y prenons garde, ce qui doit être l'objet de notre incessante et de notre plus vive sollicitude. — On n'est pas disciple, on n'est pas fils de saint Vincent de Paul par cela seul qu'on est dans la famille de saint Vincent de Paul : *Non omnes qui ex Israël sunt israelitæ sunt* (Rom., IX, 6) ; on n'est pas disciple, on n'est pas enfant de saint Vincent de Paul par cela seul qu'on habite une demeure au fronton de laquelle est son nom ou son image : ces symboles matériels ne suffisent pas à l'établir notre père. « La chair

elle-même ne sert de rien, disait Jésus-Christ : *Caro non prodest quidquam* » ; « c'est par la communication de l'esprit qu'on participe à la vie : *Spiritus est qui vivificat.* » (Joan., iv, 64.)

Eh bien, il est des choses qui sont très estimables, mais qu'il ne faut cependant pas confondre avec l'esprit, et surtout qu'il ne faut pas substituer à l'esprit.

Les observances, d'abord; certes, celles surtout qui sont d'origine primitive sont saintes, et il les faut respecter. Elles sont l'écorce qui protège la sève, et le prophète fait voir l'imprudence et le malheur de celui qui arrache l'écorce de l'arbre : « il l'a arrachée », dit-il : *ficum decorticavit, nudans spoliavit eam et projecit* (Joel, 1, 7), et l'arbre en périra. Cependant l'écorce n'est pas la sève, et les pratiques primitives sont distinctes du primitif et impérissable esprit. L'écorce est nécessaire, mais elle se renouvelle, elle se modifie; elle doit même s'étendre à mesure que l'arbre grandit : si elle était immuable, elle ne le protégerait pas, elle l'étoufferait dans son étreinte. L'esprit, lui, ne change jamais !

Je dirai plus. L'esprit, ce ne sont pas même les règles : on peut observer matériellement les règles, et tout en faisant cela, s'abstenir paresseusement de faire les œuvres, et finir alors par laisser périr l'esprit. Malheur encore, puis-je dire, à qui détruit les règles d'un institut, malheur à qui y fait les brèches. Les règles sont comme les rives du fleuve, comme les digues sagement et habilement construites, pour que s'écoulent entre leurs bords les eaux qui répandraient la fécondité sur leur parcours : criminelle serait la main qui romprait ces digues ou ces rives : les eaux qui tout à l'heure répandaient la fécondité ne tarderaient pas à s'épancher au hasard, elles submergeraient et ruineraient les pays auxquels sagement distribuées elles eussent donné la richesse et la vie. Malheur à qui détruirait les règles d'un institut : il y préparerait les ravages et la stérilité. Mais

enfin, les rives et les digues qui contiennent l'eau féconde ne sont pas l'eau elle-même : et l'on a vu des rives parfaitement conservées, alors que le fleuve n'avait plus qu'un lit desséché. Les règles qui dirigent l'activité et contiennent l'esprit d'un institut ne sont pas cet esprit. Je puis dire que l'esprit les anime et les domine.

Vous avez une parole d'or que vous connaissez bien, mes sœurs, dans les *Conférences* de saint Vincent ; et si aujourd'hui pour soigner un malade ou pour une autre œuvre de l'institut vous ne pouvez pas observer votre règle comme vous aviez fait hier, saint Vincent de Paul vous a laissé cette lumineuse et précieuse parole que « vous quittez alors Dieu pour Dieu ». Cette parole, vous la redites, vous l'appliquez, c'est très bien : vous avez modifié l'application de la règle ; vous avez gardé l'esprit qui ne doit jamais ni s'omettre ni s'altérer.

Ah ! l'esprit ! mes sœurs, l'esprit dont vivait saint Vincent de Paul, nous tâcherons d'en vivre comme il en vivait lui-même. Que je voudrais vous donner une haute idée de cet esprit ! Il domine les observances, il plane sur les règles. J'ai le droit de l'ajouter : il est plus grand que nos vœux eux-mêmes ou plutôt il en est l'âme. Profaner les vases sacrés, les patènes et les calices de nos autels est un crime et un horrible sacrilège : violer ses vœux, pour une âme consacrée au Seigneur, c'est un sacrilège et c'est un crime aussi, qui doit arracher des larmes. Et j'ajoute cependant que, plus que la littérale formule de ces vœux, nous devons en estimer et en poursuivre l'esprit. — Quand à l'autel ma main tremblante de respect prend le calice d'or, je me souviens qu'il est consacré par les pontifes et je le traite avec une unique vénération ; mais quand je pense que tout à l'heure il va contenir le sang du Christ, quand un instant après je le contemple contenant avec ce sang sacré l'âme et la divinité de mon Sauveur, ah ! le calice d'or ne cesse pas de m'être lui-même singulièrement saint : mais

combien ma pensée s'élève en contemplant le sang divin, le trésor infini qui y est contenu. Ainsi nos vœux : comme des vases consacrés ils sont saints ; mais l'esprit qu'ils contiennent : esprit de charité, de charité surnaturelle, de surnaturel dévouement, esprit de saint Vincent de Paul qui n'est qu'une participation à l'esprit de Jésus-Christ, combien cela m'est plus précieux encore !

Nous observerons donc la lettre autant que nous le pourrions, mais nous savons que c'est l'esprit qui donne la vie. Nous garderons nos pratiques comme on garde l'écorce bien-faisante qui protège la vie des arbres ; nous garderons nos règles si prudentes et si sages comme on maintient les rives entre lesquelles s'écoulent les eaux fécondes d'un fleuve ; nos vœux nous seront sacrés comme le sont les calices qu'on place sur les autels et dans les tabernacles ; mais l'esprit de notre père sera, lui, comme la sève qui circule sous l'écorce, comme l'eau féconde qui coule entre les rives, comme le sang du Christ dont se remplissent nos calices consacrés.

Nous lisons dans Isaïe qu'un jour Dieu disait à Jacob : « O Jacob, mon serviteur, écoute ; toi que j'ai choisi. *Audi Jacob serve meus ; et Israel quem elegi.* C'est moi qui t'ai formé autrefois et qui t'ai toujours aidé. Ne crains pas ; je répandrai mon esprit sur ta race et ma bénédiction sur ta famille entière. *Noli timere : effundam spiritum meum super sementuum, et benedictionem meam super stirpem tuam.* » (Is., xciv, 3.) Et je dis à mon tour : Seigneur, comme vers Jacob, tournez-vous donc vers Vincent de Paul, mon père ; et dites-lui : O Vincent, mon serviteur, *Audi, serve meus ;* toi dont j'ai formé le cœur et en qui j'ai versé mon esprit, ne crains pas, cet esprit je continuerai de le verser sur ta race, sur toute ta famille ; il descendra comme une bénédiction : *Effundam spiritum meum super semen tuum et benedictionem meam super stirpem tuam.*

Et maintenant, cet esprit, je n'ai pas besoin de vous dire en quel mot il se résume. Vous me dites vous-mêmes,

ce mot c'est celui de Charité, c'est celui de dévouement.

Oui, Vincent de Paul, certes, était humble; certes, il était amant de la pénitence et de l'austérité. Sa foi était profonde, son espérance invincible; mais il y a une vertu plus grande que ces vertus-là et qui était aussi plus grande en lui : *Manent fides, spes, caritas, major autem horum est caritas* (I Cor., XIII, 13). Par-dessus toutes les vertus il y avait en lui la charité. L'homme de la divine charité, voilà son nom, et ce nom indique son esprit : encore enfant, en lui se traduit déjà la tendresse de cœur par les aumônes que fait ce petit berger; et ses panégyristes mettent volontiers sur ses lèvres les paroles du saint de l'ancienne Loi (Job., XXXI, 18) : *Ab infantia mea mecum crevit miseratione, et de utero matris meæ egressa est mecum*. Il grandit, et sa vie se dépense dans la charité; son biographe et son contemporain a pu écrire ces lignes : « Jamais avarés ou ambitieux n'ont ménagé les occasions d'accroître leurs biens ou leurs honneurs, comme Vincent celles de faire du bien à son prochain. » (ABELLY.) Au ciel enfin, chaque saint a son auréole; or, j'aime ce mot de la liturgie : *Caritas aptat capiti coronam* qui nous montre saint Vincent de Paul ayant à jamais pour auréole la charité (*Offic. propr.; Hymn.*). — Voilà la gloire. voilà l'âme de notre céleste patron et père, voilà son esprit; et je vous redirais volontiers, mes sœurs, la parole que vous connaissez bien : Par-dessus tout, ayez, comme Vincent de Paul, dans vos cœurs, le dévouement et la charité, *Super omnia autem charitatem habete* (Saint Paul).

IV. Et pour vous montrer davantage ce que c'est que l'esprit auquel nous devons participer, vous rappellerai-je quel est le rôle et aussi quelles sont les qualités de cette charité telle que nous devons l'entendre, et qui constitue cet esprit? Je crois que cela est opportun.

Il ne s'agit pas de cette charité, incomplète en un sens, et

parfois un peu dépréciée de nos jours parce qu'elle a été, et bien à tort, restreinte au sens de la pratique de l'aumône; non, il s'agit de la grande, de la divine charité : car, il faut bien nous le rappeler, il n'y a qu'une seule vertu de charité : c'est la même charité qui embrasse Dieu, et qui, redescendant de lui, enveloppe ses fils, nos frères, les hommes parmi lesquels nous vivons et nous fait ainsi les aimer : la voilà, la charité.

Et je voudrais bien, d'un mot, venger aussi cette très noble charité dans le rôle qu'elle doit remplir. Vous en avez peut-être entendu dire quelque chose en passant, mes sœurs; vous le savez certainement, vous, Messieurs. Plus d'un parmi ceux qui, dans notre société tourmentée et imparfaitement établie, recherchent le remède à ce douloureux état, prononcent avec quelque dédain le nom de la charité; quand ils discutent le moyen de rétablir la paix sociale, c'est à la justice qu'ils en appellent : elle doit, disent-ils, avoir la première place. — Mon Dieu, dans un sens, ils ont raison, et je puis dire que je suis des leurs. Je suis des leurs, parce que j'adhère à l'évidence ; je suis des leurs, parce que j'adhère à la doctrine de saint Vincent de Paul, et que ce grand homme, qui savait apprécier, j'espère, la charité et qui savait la pratiquer, écrivait à l'un de ses missionnaires cette remarquable parole « qu'il n'y a point de Charité qui ne soit accompagnée de Justice » (Lettre du 17 juin 1640). J'ai appris de saint Thomas d'Aquin que la justice passe, en effet, la première en un sens; en ce sens qu'elle doit aller d'abord écarter les obstacles : *removet prohibens*. Et l'illustre docteur établissant le rôle de l'une et de l'autre vertu, de la Justice et de la Charité, quand il s'agit d'amener le règne de la paix dans la société, écrivait avec sa précision habituelle : « La Justice procure la paix indirectement en tant que faisant payer à chacun sa dette, elle écarte ce qui fait obstacle ; mais l'obstacle écarté, c'est la Charité qui, directement et par son œuvre propre, produit la paix, car c'est l'amour qui unit les

cœurs. » (*Summa theol.*, II, II, q. xxix, a. 3, ad 3¹.) Cette doctrine me plaît, et il m'est agréable de constater que, disciple de la charité, à aucun titre je n'ai à abandonner mon drapeau. Et j'aime cette constatation, non pas de pure impression ou simplement religieuse, mais scientifique et fort juste, et que je vous cite : « L'étude des questions sociales ne pouvait manquer de commencer ou de finir par l'étude des fondements mêmes de la société, et bien vite l'on s'est aperçu que ces fondements étaient l'amour du prochain. Sans lui une société ne peut ni s'établir ni surtout durer. » (*Etude sur la Charité d'après saint Thomas d'Aquin* 2.) — Voilà quel est le rôle de la charité.

Et maintenant que nous savons ce qu'est cette charité et quel est son rôle, nous l'entendrons, je vous prie, dans l'esprit de saint Vincent de Paul : Notre charité comme celle de saint Vincent de Paul doit être d'abord surnaturelle et non pas purement humaine ; elle doit ensuite être active comme celle de l'homme de Dieu ; elle doit être enfin ingénieuse et adaptée aux besoins de l'époque et du milieu où l'on est comme fut celle de Vincent à la recherche de toutes les misères pour les guérir.

Ah ! c'est peut-être à l'heure présente ce dont les hommes étrangers à la religion voudraient le plus se passer : la charité surnaturelle, la charité chrétienne, la charité telle que l'entendait saint Vincent de Paul. Et pourtant cette charité surnaturelle est nécessaire. « Les pauvres, disait saint Vincent de Paul, n'ont presque pas la figure de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres ; mais tournons la médaille, et qu'il fait bon les voir si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite. » (ABELLY, *Vie*, liv. III, ch. II, p. 17.) Voilà l'ana-

1. *Pax est opus Justitiæ indirecte, in quantum scilicet removet prohibens; sed est opus charitatis directe, quia secundum propriam rationem pacem causat. Est enim amor vis uniliva.*

2. Dans la revue *la Démocratie chrétienne*, juillet 1902, p. 130.

lyse du surnaturel amour : « Ils n'ont presque pas la figure humaine », disait saint Vincent de Paul ; c'est vrai du pauvre couvert de haillons et de plaies, et c'est vrai aussi de tant d'autres pauvres, fussent-ils vêtus de pourpre ou de soie, mais dont l'orgueil a déformé la physionomie intérieure, ou dont le cœur est peut-être un cloaque de vice. Et pourtant, il faut aimer ces gens, car « sans l'amour la société n'est pas possible ». Comment faire ? J'écoute ; et afin d'aimer et d'arriver à me dévouer pour ces frères couverts de la lèpre de leur chair ou de la lèpre de leur âme, j'attends une parole d'encouragement. Tout ce qu'on peut me dire au point de vue naturel, c'est que c'est là « mon semblable » ! Cette parole est juste, puisque ceux dont il s'agit et moi, nous sommes des hommes ; mais parfois elle ne mène pas bien loin, je vous assure. En effet, si mes yeux voient leur chair qui tombe en lambeaux, ou si mon esprit connaît peut-être la laideur ou les vices de leur âme, c'est le cas de redire le mot de saint Vincent de Paul : « Ils n'ont presque pas la figure humaine. » Mais, mettez-y la vie surnaturelle ; avec Vincent de Paul, souvenez-vous que la filiation de Dieu est en vos frères, même dégradés par le mal et à qui Dieu, s'ils le veulent, s'apprête à pardonner ; souvenez-vous que la grâce de Jésus-Christ est en leur âme ou qu'elle peut y descendre ; que, s'ils le veulent, ils seront avec nous les héritiers du royaume des cieux, et avec Vincent de Paul vous vous écrierez : « Oh ! qu'il fait beau les voir, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! » Alors, comme je l'ai lu dans la Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, la fille des rois baise avec amour les plaies d'un lépreux ; alors, vous, mes sœurs, vous partez pour aller jusqu'aux extrémités du monde chercher ces inconnus, sachant d'avance que vous pourrez les aimer ; la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les vues de la foi sont seules capables de soutenir ces sentiments, et Vincent de Paul avait raison de n'y voir d'appui suffisant

que dans la charité surnaturelle. Il faut que ce soit la vôtre.

Surnaturelle dans son origine et dans ces vues, cette charité, selon l'esprit de saint Vincent de Paul, doit aussi être active et laborieuse. Se dévouer, c'était la vie de ce grand homme, c'était sa passion, c'est là son esprit dont nous devons nous remplir.

Se dévouer, c'est sacrifier son repos, c'est faire abnégation de la reconnaissance et aimer ardemment « aux dépens de ses bras et à la sueur de son front », comme s'exprimait saint Vincent. — Un jour, il avait réuni des femmes du monde ; il leur parlait de dévouement, de sacrifice, et, quand elles se séparèrent, l'une d'elles disait aux autres, reprenant un mot de l'Évangile : « N'est-il pas vrai que nous sentions nos cœurs brûler dans nos poitrines, pendant que M. Vincent nous parlait ! » C'est que Vincent de Paul avait pratiqué l'Évangile, il avait embrasé lui-même son cœur au contact du cœur de Jésus-Christ disant : « Je suis venu apporter le feu sur la terre et que désiré-je sinon qu'il embrase le monde ? » Qui ne reconnaît le feu de la charité ?... Et cette charité intrépide, cette charité dévouée deviennent son esprit dont il vit, dont il aspire à faire vivre l'âme de ses enfants : pour ses fils il ne comprend pas, s'ils peuvent agir, l'inactivité : « Si nous avons, s'écriait-il un jour, une étincelle de ce feu sacré qui embrasait le cœur de Jésus-Christ, demeurerions-nous les bras croisés et délaisserions-nous ceux que nous pouvons assister ? » (*Vie*, t. III.) Et un autre jour, il disait, s'adressant encore à ses fils : « Si un prêtre de la Mission était réduit à mendier son pain, et à coucher au coin d'une haie, et qu'on lui demandât : Pauvre prêtre de la Mission, qui t'a réduit à cette extrémité ? quel bonheur de pouvoir répondre : C'est la charité ! » (*Ibid.*, t. III, p. 153.) Voilà comment il entendait la charité pour nous. Et pour vous, mes sœurs, il me semble le voir, après avoir fondé votre communauté, s'approcher des lèvres ou plutôt s'incliner sur le cœur de l'apôtre

saint Paul pour y recueillir cette énergique et ardente parole dont il va faire votre devise : LA CHARITÉ DE JÉSUS-CHRIST NOUS PRESSE (*II Cor.*, v, 14). Allez, mes filles, devait-il dire à vos premières compagnes, allez, vous dit-il aujourd'hui par ma voix, allez vaillamment, puisque c'est la charité de Jésus-Christ qui vous presse : *Charitas Christi urget vos!* Allez jusque sur les plus lointains rivages, vous le pouvez, car la charité de Jésus-Christ vous presse! Allez panser toutes les plaies et endurer vous-mêmes, s'il le faut, toutes les souffrances : la charité de Jésus-Christ vous presse! Allez, aujourd'hui, demain, toujours, car toujours ce sera votre devise : la charité de Jésus-Christ vous presse, *Charitas Christi urget nos!* Voilà comment saint Vincent de Paul entendait la charité, voilà quel était son esprit.

Charité, disais-je enfin, non seulement courageuse, mais encore industrieuse et remarquablement pleine d'opportunité. Comme les nations s'attribuent aujourd'hui, ainsi que l'on s'exprime, des « sphères d'influence » dans les limites desquelles elles se proposent d'exercer spécialement leur action, Vincent de Paul estimait aussi que la Providence lui avait tracé sa sphère d'influence, c'est-à-dire le milieu dans lequel lui et les siens devaient développer leur activité : c'étaient tous ceux qui ont besoin d'être aidés, et plus ils ont besoin d'être aidés, plus ils sont ses clients; c'est là sa sphère, c'est sur ce terrain qu'il se tiendra, et sur lequel aussi de toute façon il se dévouera. Non seulement il ne s'y refuse à rien, mais il est comme aux aguets, en quelque sorte, des occasions de secourir ses clients.

Aussi dans son office liturgique on lit cette belle et remarquable parole : *Nullum fuit calamitatis genus cui paterne non occurrerit*, il ne surgissait pas de son temps une calamité ou une misère sans qu'il se levât aussitôt pour aller la soulager et, s'il était possible, la guérir. La leçon de son Office liturgique esquissant une énumération,

mentionne les captifs de Barbarie et les petits enfants trouvés, les enfants incorrigibles, les religieuses dispersées, les femmes déchues et les jeunes filles exposées au péril, les galériens, les malades sans nombre, les ouvriers invalides, les soldats dans les camps, les populations désolées par la guerre, les communautés religieuses, le clergé surtout si abandonné alors dans les campagnes. En vérité, *nullum fait calamitatis genus cui non occurrerit*.

Et notons-le : en face de besoins nouveaux il s'ingéniait à trouver de nouveaux remèdes. Ce fut un des caractères de son action et une de ses gloires, quand les temps et les besoins changeaient, de changer, parfois audacieusement, avec eux. On s'aperçoit, par exemple, que le monde est moins sensible aux choses religieuses et aux intérêts surnaturels, et que, depuis le protestantisme, il faut davantage par les moyens matériels se frayer un chemin pour faire accepter les biens spirituels ; qu'à cela ne tienne : il le fera, se rappelant que le Sauveur, lui aussi, mû par la miséricorde, avait nourri matériellement les foules avant de les évangéliser ; et la bulle de sa canonisation le constatera et l'en louera : *Animarum salutem expetens, corporum etiam egestatibus consulere non omittebat, ut per temporalia subsidia carnales homines ad Deum attraheret* (n° 25 ; *Vie*, t. I, p. 451). — Autre exemple : ce sera vous-mêmes, mes sœurs. Vincent de Paul regardant moins ce qui s'est fait avant lui que ce qui est nécessaire autour de lui, vous appelle ; et au lieu de vous abriter derrière les cloîtres, comme on l'avait fait jusqu'alors, il ose ce que saint François de Sales, à côté de lui, avait renoncé à mener jusqu'au bout : il déclare nettement que vous n'aurez « pour monastère que les maisons des malades, pour chapelle l'église de la paroisse, pour cloître les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie ». Aussi je comprends et je trouve juste la parole qu'on a écrite : « En son

temps, saint Vincent de Paul fut tout ce qu'il y avait de plus novateur dans l'exercice de la charité. » Voilà quel fut notre père, voilà quel est notre patron. Notre règle de conduite n'est pas précisément de « faire ce qu'il a fait », car plusieurs des misères qu'il a si vaillamment secourues ont, grâce à Dieu, cessé d'exister ; mais il est de ces misères qui ont pris une forme nouvelle ; d'autres ont surgi : le devoir de ses disciples c'est de « faire comme il a fait » : *nulum fuit calamitatis genus cui paterne non occurrerit* ; c'est de nous ingénier à son exemple pour chercher et pour appliquer les remèdes opportuns ; c'est, autrement dit, de faire ce qu'aujourd'hui, nous n'en pouvons douter, il ferait s'il vivait à notre place : il me semble que voilà son esprit.

Surnaturelle, dévouée, apostoliquement industrielle, telle me paraît donc être la charité qui constitue l'esprit même de saint Vincent de Paul, cet esprit qui est la grande chose pour nous. — Dans un de ses plus beaux traités, saint Alphonse de Liguori, parlant de la nécessité de la prière pour tous les chrétiens, disait : « Il n'y a rien que les prédicateurs dans leurs discours, les écrivains dans leurs livres, les directeurs d'âmes au confessionnal doivent tant leur recommander que la prière ! » Et moi, parlant non plus aux chrétiens en général, mais à ceux qui se réclament du beau titre d'enfants et de clients de saint Vincent de Paul, à ceux qui se sont placés sous son patronage, il me semble que j'ai le droit de dire à mon tour : Non, il n'est rien qu'ils doivent autant s'attacher à recueillir et dans les discours qu'ils entendent, et dans les livres qu'ils lisent, et dans les avis qu'ils reçoivent au tribunal de la pénitence, que les exhortations au dévouement et à la charité, puisque c'est là l'esprit même de saint Vincent de Paul. De cette charité comme de celle du Sauveur je puis dire que c'est par elle qu'on reconnaîtra si vous êtes ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis...* ; on reconnaîtra qu'il est votre patron et votre père, si vous vous appli-

quez à continuer son ingénieuse, sa généreuse, sa surnaturelle charité, c'est-à-dire à participer à son esprit.

Alors vous pouvez compter, troisièmement, sur la spéciale protection que, comme votre patron, il étendra sur vous du haut des cieux ; c'est ce qui me reste à ajouter. Pour vous le rappeler quelques paroles me suffiront.

V. Parlant de Louise de Marillac aux Filles de la Charité, quelques jours après la mort de cette héroïque servante de Dieu, Vincent de Paul leur disait : « Vous avez une bonne mère au ciel, qui prie pour vous, mes filles » ; c'était certain. Et maintenant qu'il est, lui aussi, au ciel, croyez-vous, mes sœurs, que saint Vincent de Paul ne prie pas aussi pour vous, qu'il ne prie pas pour nous ? « Quand une mère oublierait ses enfants, disait Dieu aux Hébreux autrefois, moi je ne vous oublierai pas. » (Is., XLIX, 15.) Soyez tranquilles, mes sœurs, votre bonne mère ne vous oublie pas au ciel, et votre père, saint Vincent, non plus. Il a été proclamé notre spécial patron : nous devons le prier avec confiance.

On a dit bien des fois que la grâce ne détruit pas la nature, mais qu'elle la perfectionne : la gloire du ciel est comme la grâce, c'en est l'épanouissement. Or, vous savez si, sur cette terre, saint Vincent aimait ses filles et ses fils ; vous savez s'il leur portait intérêt. Si l'un d'eux quittait sa vocation, il semblait au serviteur de Dieu, disait-il, « qu'on lui arrachait les entrailles ». Au ciel, son amour n'est pas moins tendre et nous avons le droit d'ajouter qu'il est plus puissant.

On emploie quelquefois cette formule au sujet des avocats de la terre ; on dit de certains d'entre eux « qu'ils ont l'oreille des juges », en ce sens qu'ils sont habituellement écoutés avec bienveillance et que les juges sont disposés à acquiescer à leurs demandes : cela vient de leurs qualités, de leur réputation, ou encore de leur communauté de pen-

sées avec les juges. Mes sœurs, quand nous voulons obtenir quelque grâce, allons avec confiance au trône où Dieu distribue ses bienfaits : *adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ*. En saint Vincent de Paul nous avons, près de ce tribunal ou de ce trône, un avocat qui doit être aimé du céleste Juge et être écouté favorablement dans les requêtes qu'il présentera pour ses clients. C'est, disions-nous tout à l'heure, une sympathie naturelle, un accord habituel de pensées qui créent surtout cette entente implicite entre celui qui plaide, qui supplie et celui qui va rendre la sentence. Or, vraiment, quand je pense que ce Seigneur et Juge, c'est celui dont la caractéristique propre est la charité et la miséricorde : *Deus cujus proprium est misereri semper et parcere*, celui qui, sur cette terre, ne pouvait voir les foules souffrir sans être attendri sur elles : *Videns Jesus turbas misertus est eis quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem* ; quand je me représente ainsi le Juge, alors, je me mets à penser que notre avocat et notre patron céleste, Vincent de Paul, qui avait un cœur si semblable à celui de ce divin Juge et Sauveur, doit avoir un accès particulièrement favorable et qu'il y a lieu de nous réjouir d'avoir près de Dieu un pareil protecteur, intercesseur et patron.

Et l'expérience montre, en effet, combien favorablement il est entendu au ciel, avec quelle efficacité il sollicite ce pour quoi nous recourons à lui. Dans le détail de la vie, que de grâces, que de miracles même ont été obtenus par son intermédiaire : secours de l'âme et secours du corps, en particulier pour ses enfants ! Un homme, jeune encore, au temps de sa formation religieuse, est tourmenté par des peines intérieures qui compromettent sa santé et même sa raison : rien n'y avait fait, ni conseils, ni raisonnements ; on l'envoie prier à Paris auprès des reliques de saint Vincent, et la paix et la lumière renaissent en son esprit (*Notices sur les Prêtres de la Mission*, 1^{re} série, t. IV, p. 158).

Au tombeau du saint les maladies du corps, elles aussi, sont guéries : qu'on lise le procès de sa béatification et de sa canonisation, on y voit les prodiges se succéder : tantôt c'est un aveugle qui recouvre subitement la vue, tantôt un paralytique qui se relève, ou bien un malade que les médecins ont déclaré irrémisiblement perdu et qui recouvre tout à coup la plénitude de la santé (MAYNARD, *Saint Vincent de Paul*, t. IV, p. 383 et suiv.).

Et ce ne sont là que des grâces particulières et individuelles ; ce ne sont, pourrait-on dire, que des ombres et des symboles de grâces invisibles et plus grandes, de grâces plus générales aussi, que Vincent de Paul obtient pour ceux qui l'invoquent, pour les œuvres qui s'abritent sous sa bannière.

Des orages passent tour à tour sur diverses parties du monde et éprouvent les enfants de Dieu, aujourd'hui dans un pays, demain dans un autre. Ils tremblent alors ; nous tremblons nous, aujourd'hui, mes sœurs. Courage cependant, nous serons exaucés si nous levons les yeux vers le protecteur et le patron que nous avons au ciel : *Levavi oculos meos in montes unde veniat auxilium mihi*. Vincent de Paul, de son vivant, ne se refusait à entendre aucune prière, à secourir aucune misère pour laquelle on se recommandait à lui : maintenant qu'il est encore plus puissant au ciel, prions-le ; et il ne manquera pas de nous procurer le secours.

O saint Vincent de Paul, puis-je m'écrier en célébrant le patronage de ce puissant protecteur, — et j'emploie ici les paroles liturgiques de notre prière en la fête du Patronage de la Vierge Marie ; cette Vierge bénie me le permet certainement, — ô saint Vincent de Paul, venez donc au secours de notre misère, *Sancte Vincenti, succurre miseris* : ô notre patron et notre père, ne voyez-vous pas que bien des courages sont près d'être abattus, que des larmes

coulent de bien des yeux ? aidez-nous donc : *juva pusillanimes, refove febiles*. Regardez le peuple; vous l'avez particulièrement aimé et servi autrefois; aujourd'hui, nous aussi, nous voudrions voir ces classes populaires devenir plus heureuses et la démocratie, dont le pouvoir grandit, plus chrétienne : aidez-nous, *ora pro populo*.

Nous implorons votre protection, ô Vincent, pour ce clergé à la sanctification duquel vous vous êtes si ingénieusement et si courageusement employé vous-même, à la formation duquel, à leur tour, vos fils se sont de tout cœur appliqués, nous l'implorons pour ces fils, eux aussi, *interveni pro clero*. *Intercede pro devoto femineo sexu* : oh ! ces femmes généreuses, héritières du dévouement et du courage des saintes femmes de l'Évangile : celles qui sont plus particulièrement votre famille, ces Filles de la Charité, qui vont sous tous les climats soigner les pauvres et porter votre nom ; celles qui vivant au milieu du monde font le bien et honorent l'Église sous le beau nom de Dames de la Charité; celles qui dans la jeunesse encore, et au milieu des séductions du monde, s'attachent à la piété, à la pureté, à la charité dans ces innombrables phalanges qui se sont organisées à l'ombre de votre famille religieuse sous le beau nom d'Enfants de Marie, saint Vincent de Paul, protégez-les, *intercede pro femineo sexu* ! Que tous ceux-là enfin, ô Vincent, sentent le secours de votre cœur si bon et de votre bras si puissant, qui se sont placés sous votre protection et votre patronage : *sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuum sanctum patrocinium*. AMEN.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT GÉNÉRAL

DES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Nous avons mentionné la mort du regretté M. Antonin Pagès, le très distingué président général des Conférences

de Saint-Vincent-de-Paul. Le *Bulletin* de cette association (avril 1904) nous fait connaître que le nouveau président général est M. Paul Calon.

C'est avec joie que nous avons appris cette nomination. M. Paul Calon a bien voulu témoigner encore tout récemment sa bienveillance à nos œuvres et s'intéresser efficacement au nouvel établissement des Filles de la Charité au Danemark où il a vécu et où il conserve de hautes et excellentes relations. Sous sa conduite l'admirable institution des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul continuera de s'étendre et de multiplier ses œuvres.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Comme d'habitude, la revue *les Missions catholiques*, qui se publie à Lyon, a donné la liste des missionnaires qui durant l'année écoulée sont morts sur le champ de l'apostolat; le nombre en est de 161.

Voici, par ordre de nationalité, comment ils se répartissent : France, 85; Italie, 18; Belgique, 11; Espagne, 8; Hollande, 6; Etats-Unis, 6; Allemagne, 7; Angleterre, 2; République argentine, 1, etc.

Les congrégations auxquelles ils appartenaient sont : les Missions étrangères de Paris, 25; Saint-Esprit, 23; Jésuites, 19; Lazaristes, 16; Oblats de Marie, 14; Pères Blancs, 9; Capucins, 7; Missions africaines de Lyon, 6, etc.

De ces missionnaires, dont 5 étaient évêques, 40 n'avaient pas atteint trente ans; 38 arrivaient à peine à quarante ans. — « C'est un enseignement, dit la revue étrangère d'où nous tirons la citation de ces chiffres. Voilà des hommes qui ont quitté toutes les commodités de la vie pour aider leurs frères : que ceux-là le remarquent qui seraient tentés d'envisager le luxe de quelques sybarites ou de vivre en parasites de la société. » (*Perla del Plata*, 6 mars 1904.)

ALLEMAGNE

*Lettre de M. Jules SCHREIBER, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Cologne-Nippes, 16 novembre 1903.

Le séminaire abrite ordinairement à peu près vingt petites sœurs, ce qui fait une trentaine de sœurs nouvelles par an. Il faut se contenter de ce que la divine Providence nous envoie, et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il y a un progrès bien sensible par rapport au passé. Car dans les quarante premières années de l'existence des Filles de Saint-Vincent dans nos parages le chiffre total des sœurs reçues s'élevait seulement à 207, tandis que les dix années suivantes en ont vu entrer 293; car nous sommes au numéro 500. Il en est de même pour les maisons : en 1892, il y avait une quinzaine de maisons, maintenant on est au numéro 40. *Deo gratias!* Plaise à Dieu de conserver en toutes vos filles le bon esprit et de l'augmenter! Voici maintenant les faits principaux de cette année qui finira bientôt.

Et d'abord, nous avons ouvert au printemps deux établissements importants : celui de BERTRICH et celui de GODESBERG. Le premier dont j'ai dû vous raconter l'inauguration dans les premiers jours de mai s'est acquis la sympathie du monde catholique dès l'ouverture. La maison qui jusqu'alors était connue sous le nom de « Villa Meduna » (on dit que c'est le nom d'une déesse romaine) porte à présent celui de *Vincenzhaus* (maison Saint-Vincent). Elle est approuvée du gouvernement comme hôpital surtout pour la saison des bains, mais les sœurs doivent aussi voir les malades à domicile et tenir une école d'asile, un ouvroir externe et une école ménagère. — Ce qu'on avait prévu est arrivé : Ce sont surtout les prêtres et les maîtresses d'école malades

qui font leur saison au Vincenzhaus et le premier hôte a été le curé-chanoine de la cathédrale de Cologne. Il est resté tout un mois et m'a fait un éloge complet de nos sœurs. « Est-ce que toutes les sœurs sont comme celles de Bertrich ? » me demanda-t-il après son retour ici. Sur ma réponse que, malgré la consolation qu'elles me donnaient en général, il y avait bien des nuances parce que *differt stella a stella in claritate*, comme dit la sainte Ecriture (une étoile diffère d'une autre étoile en clarté) : « Eh bien, dit-il, celles de Bertrich sont admirables. J'ai pu les étudier pendant un mois dans toutes sortes de situations et je les ai trouvées pieuses et recueillies à la chapelle, infatigables dans les travaux très pénibles d'un nouvel établissement ; je les ai toujours vues gaies et cependant modestement recueillies et silencieuses, et lorsque mon mal me forçait de garder le lit et de réclamer des soins plus assidus, elles étaient d'une délicatesse et d'un dévouement qui faisaient du bien à l'âme. » Après ce digne ecclésiastique beaucoup de prêtres sont venus à Bertrich dans le Vincenzhaus pour chercher à rétablir leur santé ébranlée ou renouveler leurs forces épuisées par les fatigues du ministère. Tous étaient unanimes dans l'éloge des Filles de Saint-Vincent et me félicitaient d'avoir enfin pu ouvrir un établissement catholique après que les protestants en possédaient déjà un depuis bon nombre d'années. C'était triste en effet de lire dans une localité exclusivement catholique des invitations à peu près comme celle-ci : « Aujourd'hui, soirée au *Haus-Arndt* (Maison Arndt : c'est le nom donné à l'établissement). M. le pasteur N..., prononcera un discours sur Huldreich Zwingli (Zwingle, le fameux hérésiarque suisse) ; après, il y aura déclamation, chants, etc. ; tous les hôtes des bains sont invités. » — Sans doute au Vincenzhaus on n'imitera pas ces soirées ; mais enfin, on sait maintenant qu'il y a à Bertrich un établissement catholique où logent des catholiques distingués, et peut-être se

modérera-t-on un peu pour annoncer de pareilles soirées.

En même temps qu'à Bertrich nous avons pris la direction d'un *sanatorium* à Godesberg, petite ville située sur les bords du Rhin, un peu au-dessus de Bonn, presque en face des fameuses sept montagnes ; c'est peut-être le plus agréable site sur les bords du Rhin, si riche cependant en beautés de la nature de toute sorte. Comme Bertrich, c'est une localité toute catholique, mais grâce au fanatisme de la Confédération évangélique (*Evangelischer Bund*), société établie depuis une vingtaine d'années avec la tendance avouée et spéciale de combattre le catholicisme, grâce donc à cette société, Godesberg est rempli d'établissements protestants (il y en a une vingtaine) qui attirent les étrangers et font un ardent prosélytisme. Pour se défendre contre cette invasion, il n'y avait jusqu'ici qu'un seul petit hôpital dit de Saint-Marc. Vous comprenez dès lors combien les catholiques se réjouissent de voir enfin s'élever un établissement qui, ne fût-ce que par sa seule présence, dispute le terrain aux adeptes de la prétendue Réforme.

Grâce à Dieu, l'attente catholique n'a pas été trompée. Le sanatorium Saint-Vincent a obtenu, dès cette première année, le deuxième rang entre tous les établissements de Godesberg, et — chose étrange ! — même des sociétés bienfaisantes du protestantisme y envoient leurs convalescents. Il ne manque plus à présent que de donner de la stabilité à cet établissement catholique en en acquérant la propriété, chose qui se fera dans quelques jours, puisque vous avez bien voulu approuver le projet qui vous en a été soumis. Alors, rien ne nous empêchera d'établir, sur le vaste terrain acquis, les autres œuvres ; elles sont déjà commencées, d'ailleurs, par une petite école d'asile.

Je passe maintenant à trois autres établissements qui donneront aux Filles de Saint-Vincent entrée dans deux nouveaux diocèses, celui de Paderborn et celui de Mayence ; le troisième est dans le diocèse de Trèves où ce sera la qua-

trième maison, bientôt suivie d'une cinquième qu'on vient de nous offrir pour l'année prochaine.

Je commence par celle du diocèse de Paderborn où il y a quantité de « Sœurs de Saint-Vincent », mais qui n'ont aucune relation avec nous ; j'ai parlé de ce schisme dans une de mes relations précédentes. Eh bien, les vraies Filles de Saint-Vincent feront ainsi leur entrée dans ce pays de Saxe ou Thuringe qui fait partie du diocèse de Paderborn.

C'est KULLSTEDT, gros village de deux mille cinq cents âmes situé au point le plus élevé de ce vaste plateau qu'on appelle Eichsfeld, qui saluera au printemps prochain les premières cornettes. Tombé sous les premiers coups de la prétendue Réforme de Luther, ce pays a été reconquis à la sainte Église par le zèle apostolique des fils de Saint-Ignace et est resté jusqu'à nos jours une perle du catholicisme. Kullstedt est même devenu une pépinière de fils de Saint-Vincent. Vous connaissez, en effet, les trois Dunkel, qui, en dépit de leur nom *dunkel* (obscur), font briller la lumière de l'Évangile l'aîné à Costa-Rica, le second à Jérusalem et le troisième à Theux, en Belgique. C'est ce dernier qui, après la mort de son père et de son frère aîné, héritier de la maison paternelle, a eu la pieuse pensée de consacrer cette maison paternelle aux œuvres de charité et d'y faire venir les Filles de la Charité. Après avoir examiné cette idée je me suis d'abord rendu sur les lieux, l'année dernière ; le consentement des autorités ecclésiastique et civile ayant été obtenu, le zélé curé nous a invité définitivement à prendre possession de cet établissement, le premier pour nous dans ce diocèse. Je m'y suis donc rendu avec deux sœurs anciennes (c'est un assez long voyage d'environ sept heures en chemin de fer), et trouvant la maison comme faite pour nos œuvres et les conditions très favorables, nous avons accepté pour le printemps prochain. Il y aura la visite des malades à domicile, école d'asile, école ménagère

et ouvrir externe; enfin un petit hospice pour des dames âgées ou infirmes; la mère des MM. Dunkel sera la première.

La deuxième fondation est dans le diocèse de Mayence, à DARMSTADT, capitale du grand-duché de Hesse, Etat qui, à la guerre de 1866, a échappé au sort d'une autre Hesse dont la capitale est Kassel et de tant d'autres Etats annexés par la Prusse. Un docteur avait fait, il y a une dizaine d'années, la connaissance des Filles de la Charité à Alexandrie; or, ayant établi un bel hôpital à Darmstadt, il ne rêvait que d'avoir les mêmes sœurs qu'il avait appris à apprécier. Aussi, après avoir eu un premier refus l'année dernière et fait un essai avec une autre communauté, il est revenu à la charge; et pour ne pas échouer une autre fois, il a su mettre de son parti S. Em. le cardinal archevêque de Cologne. Alors il a bien fallu céder, et si le décès inattendu de l'évêque de Mayence et la venue de son successeur n'occasionnent pas de retard, vos filles entreront dans ce nouveau diocèse dès l'ouverture de la nouvelle année. Il en sera de même pour une troisième maison à ouvrir dans le diocèse de Trèves, dans un grand bourg de deux mille trois cents âmes nommé SPEICHER, sur la grande voie de Cologne à Trèves, entre cette dernière et Gerolstein, où les sœurs feraient les mêmes œuvres qu'à Kullstedt. Je réserve les détails pour mon prochain rapport.

BELGIQUE

*Lettre de M. R. GLEIZES, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

24 mai 1904.

A la maison centrale des Filles de la Charité à Ans, vous aviez trouvé bien souffrante la respectable Mère Derieux.

(8)

CARTE
DES
ILES BRITANNIQUES

ILES BRITANNIQUES

HISTOIRE. — Le royaume uni des îles Britanniques, ou Grande-Bretagne et Irlande, comprend l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Au nord de l'Écosse sont les archipels des Orcades et des Hébrides. L'ensemble du territoire est d'environ 315 000 kilomètres carrés ; la population, d'environ 42 millions d'habitants. La Grande-Bretagne possède, en outre, de vastes colonies. La capitale de l'Angleterre et de tout le Royaume-Uni est Londres.

Mesures. Distances : le mille vaut 1 kil. 609 ; **monnaies :** la livre sterling vaut 25 fr. 12 ; le shilling, 1 fr. 12.

DIVISIONS. — L'Angleterre (*Britannia* chez les anciens, *Albion* chez les Celtes, *England* en anglais) est divisée en cinquante-deux comtés. La majorité de la population est protestante ; pour les catholiques, il y a un archevêché, celui de Westminster à Londres, et seize évêchés.

L'Écosse (en anglais *Scotland*, *Caledonia*, chez les anciens) est partagée en trente-trois comtés. La capitale est Edimbourg. La population est en majorité protestante, les catholiques ont deux archevêchés : celui d'Edimbourg avec quatre évêchés suffragants, et celui de Glasgow.

L'Irlande, appelée *Hibernia* chez les anciens, en anglais *Ireland*, en irlandais *Erin* (c'est-à-dire île verte), a pour capitale Dublin. Elle se divise en quatre grandes provinces qui se subdivisent en trente-deux comtés. Les catholiques sont la majorité de la population. Il y a quatre archevêchés : Armagh, Cashel, Dublin et Tuam, et vingt-cinq évêchés.

ÉTABLISSEMENTS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (1904). — En *Angleterre* : à Londres (Hammersmith) ; dans les environs de Londres, à Mill Hill et à Isleworth ; à Sheffield. — En *Écosse*, à Lanark. — En *Irlande* : à Dublin (dans le quartier de Phibsborough, à l'église Saint-Pierre ; dans le quartier de Drumcondra, à l'École normale et au collège de Tous-les-Saints pour les missions étrangères) ; à Armagh, à Blackrock près Dublin, à Casleknock, à Cork.

POUR LES ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, VOYEZ LES Annales des Dames de la Charité.



CARTE DES ILES BRITANNIQUES (1904)

Votre bénédiction paternelle a hâté son rétablissement. Cette digne visitatrice a pu assister le dimanche suivant, 8 mai, à la belle manifestation des Enfants de Marie.

Vous sembliez heureux de voir préparer cette fête. On me prie de vous faire savoir qu'elle a répondu à tous les désirs.

La pensée était venue de marquer par un acte particulier cette année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. On projeta une réunion d'Enfants de Marie dans la belle chapelle de la maison centrale, à Ans. On avait songé à convoquer des députations de toutes les Associations de Belgique. La chapelle, toute grande qu'elle est, n'aurait pu les contenir. On dut se borner aux Associations du diocèse de Liège.

Six cents Enfants de Marie répondirent à cet appel. Elles appartenaient aux Associations d'Ans, maison centrale et Providence; de Liège, paroisses Saint-Jean, Sainte-Marie et Saint-Remacle; de Dison, Ensival, Herve, Hodimont, Huy Saint-Mort et Saint-Vincent, Limbourg, Seraing, Soiron, Tilleur et Verviers.

A deux heures, elles avaient pris place à la chapelle et c'était un beau spectacle de voir la vaste nef littéralement remplie de jeunes filles portant toutes le ruban bleu. Au premier rang on distinguait une ligne de robes blanches. C'étaient trente-quatre aspirantes qui allaient être reçues Enfants de Marie en ce jour mémorable.

Dans le sanctuaire se trouvaient plusieurs prêtres, directeurs de quelques-unes de ces Associations.

Les vêpres furent chantées par M. le chanoine Smets, économiste du grand séminaire. Après le *Magnificat*, M. Thierion, supérieur de notre maison de Verviers, indiqua le sens de la cérémonie, puis il montra, dans un langage éloquent, les convenances et la vérité du dogme de l'Immaculée Conception. Il en tira des conclusions dont il fit l'application à son jeune auditoire, souhaitant à toutes

ces Enfants de Marie de reproduire la pureté de leur immaculée Protectrice et Mère, dans leur intelligence, dans leur cœur, dans toute leur âme.

Après le sermon eut lieu la réception des Enfants de Marie et la cérémonie se termina à la chapelle par la bénédiction du saint Sacrement.

Vint alors la partie la plus gracieuse du programme.

Ces six cents jeunes filles, abritées sous diverses bannières et encadrées par de blanches cornettes, se formèrent en procession dans les allées sinueuses du vaste jardin de la maison centrale. Ces courbes mouvantes, qui se déroulaient sur un terrain en amphithéâtre autour de la statue de la sainte Vierge, le chant des cantiques, les bannières, donnaient l'illusion des processions de Lourdes. M. Nyssen, curé d'Ans, habitué à conduire les pèlerinages, soutenait les chants de sa voix puissante qui arrivait à toutes les parties du cortège.

La procession se dirigea vers le patronage des jeunes filles, situé en face de la maison centrale. On devait inaugurer, au milieu de la cour, une statue de Marie immaculée. Les jeunes filles se groupèrent à l'entour en cercles répétés, les bannières se rangèrent des deux côtés de la statue et M. le curé d'Ans prononça les paroles liturgiques de la bénédiction.

Le chant final de l'invocation : « O Marie conçue sans péché », etc. sorti de toutes les poitrines, fut entendu, dit-on, à 1 kilomètre de distance.

Lorsque le clergé se fut retiré, les sœurs de la maison centrale offrirent un goûter à toutes ces jeunes filles. C'est alors qu'éclata parmi elles un débordement de joie. Toutes se disaient heureuses d'avoir pris part à une telle fête et elles gardaient l'espoir de la voir se renouveler tous les ans !

Des dames bienfaitrices de diverses Associations avaient accompagné ces jeunes filles. Quelques-unes avaient des

larmes aux yeux en répétant : « C'est inoubliable ! » On remarque la touchante simplicité des demoiselles Simonis, de la famille des fondateurs de la maison Saint-Joseph de Verriers, qui vinrent au milieu de leurs jeunes ouvrières prendre leur part de la petite collation distribuée en plein air.

Ma sœur Van Hoonacker fut l'âme de la fête.

La très sainte Vierge avait demandé à sœur Catherine Labouré l'établissement d'une confrérie d'Enfants de Marie. Ce désir s'est bien réalisé. L'Association existe fervente dans le monde entier, partout où les Filles de la Charité exercent leur zèle. Il est bien consolant de constater quels fruits de préservation elle produit parmi la jeunesse ouvrière si exposée dans les cités populeuses et les centres industriels.

Raymond GLEIZES.

DANEMARK

ELSENEUR ; MAISON SAINTE-MARIE

En juin 1899, une grande chrétienne, Mme la comtesse de Moltke-Hvitfeldt, veuve de M. le comte de Hvitfeldt, ancien ambassadeur du Danemark en France et dans ses dernières années membre zélé de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Saint-Philippe du Roule à Paris, demandait trois sœurs françaises, pour commencer une petite mission en Danemark. Vouée à la propagation de la foi catholique en son pays, Mme de Moltke estimait ne pouvoir mieux y contribuer que par l'exercice des œuvres de charité telles que les a comprises saint Vincent de Paul. Mgr von Euch, vicaire apostolique à Copenhague, joignait ses instances à celles de Mme de Moltke. Mais l'insuffisance des sujets pour répondre aux besoins des œuvres si nombreuses et si prospères que la communauté avait alors à soutenir en France, ne permit pas de donner suite

à cette demande. Ce premier échec ne put décourager la confiance de Mme de Moltke, basée sur la conviction qu'elle accomplissait la volonté de Dieu et travaillait pour sa gloire. Pendant trois ans, elle renouvela ses tentatives avec une invincible persévérance, et mourut sans avoir pu obtenir la réalisation de ce saint désir. Mais par son testament, elle légua ce vœu de son âme et de son cœur à son fils, M. le comte Léon de Moltke-Hvitfeldt, qui en a poursuivi l'exécution avec toute l'ardeur de sa piété filiale.

Lorsqu'il réitéra la demande de sa mère en février 1903, quelques fermetures de maisons étaient déjà consommées, d'autres étaient imminentes ; l'heure de la Providence semblait donc venue pour la fondation de la mission danoise. Une espérance fut donnée à M. le comte de Moltke qui ne cessa plus d'en hâter la réalisation de concert avec Mgr von Euch. Le 28 octobre de la même année 1903, la sœur Labreuil, économiste de la Compagnie, arrivait à Copenhague avec la sœur Laënnec, expulsée de l'école qu'elle dirigeait à Sablé, dans le département de la Sarthe, et désignée pour commencer une petite maison à Elseneur. Elles allaient chercher un local pour les quatre sœurs de cette fondation et un autre pour le missionnaire qui devait leur assurer les secours religieux et en même temps aider en son ministère le prêtre qui se rend une fois par semaine de Copenhague à Elseneur.

Le 29 février 1904, quatre Filles de la Charité s'installaient dans la maison qui leur avait été préparée à Elseneur, où arrivait quelques jours après M. Wattiez, prêtre de la Mission, accompagné de M. Villette, procureur général de la Congrégation de la Mission.

*Lettres de la sœur LAENNEC à la très honorée Mère
KIEFFER, Supérieure générale de la Compagnie des
Filles de la Charité.*

Copenhague, 31 octobre 1903.

Nous arrivons d'Elseneur où nous avons passé quelques heures avec M. le comte de Moltke et la demoiselle de compagnie de sa mère, Mlle Ada Steenberg, et je viens vous rendre compte de cette petite excursion.

Elseneur (Helsingor) est une petite ville de dix à douze mille âmes, située au bord de la mer à une heure de chemin de fer de Copenhague. Quand il fait beau, on distingue très bien la côte de la Suède ; mais aujourd'hui nous avons un temps très brumeux qui a passablement nui à nos cornettes. Cela ne nous a pas empêchées d'être suivies dans les rues d'Elseneur par une troupe d'enfants, dont la curiosité était fort excitée par la nouveauté de notre costume. De temps en temps, M. de Moltke ou Mlle Ada leur disaient un mot pour les empêcher d'approcher de trop près, mais comme nous étions dans le quartier de l'école, le cortège allait toujours grossissant. Du reste, leur gaieté était fort modeste et très légitime. Maintenant la connaissance sera faite, et quand nous reviendrons, ils seront moins étonnés.

Nous avons trouvé une maison qui, sans être au centre de la ville, n'en est pas cependant trop éloignée ; c'est une sorte de chalet tout neuf qui n'est même pas encore complètement terminé ; aussi ne serait-ce pas prudent de l'habiter tout de suite, les murs n'étant pas secs. Il y a un rez-de-chaussée et deux étages ayant chacun trois belles pièces et une petite cuisine. A côté, un hangar de moyenne grandeur qui sera assez facilement transformé en chapelle. Puis, au fond du jardin, sur une petite hauteur, d'où la vue sur la mer et le château d'Elseneur est très belle, une petite maison de quatre pièces, destinée à devenir l'habitation du missionnaire, M. Wattiez. Le tout semble vraiment

fait pour la petite mission que nous devons commencer et a plu de suite à ma sœur économe, ainsi qu'à M. de Moltke ; aussi l'affaire s'est décidée assez vite.

Je vais donc vous revenir pour quelques mois, ma très honorée Mère, je n'en suis pas fâchée, quoique cette nouvelle résidence me plaise beaucoup ; mais je comprends encore si peu le danois que je m'effrayerais de rester déjà dans un pays où tout m'est si inconnu.

Notre respectable sœur économe me prie de ne pas l'oublier près de vous, ma très honorée Mère ; j'espère qu'elle vous reviendra à Paris pas trop fatiguée de son voyage et de la vie un peu vagabonde que nous menons forcément ces jours-ci.

*
*

Copenhague, 28 février 1904.

Nous voici sur la terre danoise depuis hier soir, après un excellent voyage, fait en compagnie d'une demoiselle polonaise qui se rendait, comme nous, chez Mme la baronne de Stampe, et qui a, en Pologne, une œuvre analogue, mais beaucoup plus considérable. Elle nous a beaucoup parlé de notre très honoré Père qu'elle connaît et qui l'a agrégée à la communauté il y a quelque temps.

La petite traversée de six heures s'est accomplie sans le moindre accident de mal de mer ; du reste il aurait fallu y mettre de la bonne, ou plutôt de la mauvaise volonté pour être tenté d'avoir le mal de mer ; nous étions comme sur une rivière et le soleil nous a permis de rester sur le pont ou plutôt dans un petit recoin très agréable que nous avons découvert à l'arrière du bateau où nous étions comme sous une véranda et où nous pouvions respirer l'air de la mer, tout en étant à l'abri du vent qui était fort piquant. Quel dommage que la traversée du mois d'octobre n'ait pas été comme cette dernière, notre respectable sœur économe n'aurait certainement pas été malade, j'y pensais sans cesse

hier. Nous avons trouvé de la neige en traversant le nord de l'Allemagne et en arrivant ici ; il fait froid, mais les appartements sont si bien chauffés qu'on n'en souffre pas.

Mlle Steenberg était à la gare et nous a conduites chez Mme de Stampe, où nous avons été reçues comme au mois d'octobre de la façon la plus cordiale. Ce matin nous avons assisté à la messe de sept heures dans la chapelle de la maison, puis à la grand'messe dans l'église cathédrale qui ressemble plutôt à une grande chapelle. Nous avons déjà eu deux sermons en danois ; malheureusement, nous ne sommes pas encore assez avancées pour pouvoir en profiter. Quelques mots recueillis par-ci par-là m'ont seulement permis de comprendre qu'il était question de la Transfiguration de Notre-Seigneur et de celle opérée dans les âmes par le sacrement de pénitence. Après la grand'messe nous sommes allées voir Monseigneur qui nous a reçues avec la plus grande bonté ; il avait les larmes aux yeux en lisant votre lettre et il nous a dit qu'il viendrait nous voir à Elseneur.

Nous venons de dîner dans un petit salon attenant à notre chambre et où on nous sert à part beaucoup de bonnes choses mais très peu de pain ; nous avons hâte de quitter le luxe qui nous environne, pour nous retrouver dans notre petite maison d'Elseneur ; nous partirons demain matin à huit heures et serons chez nous vers dix heures. Cet après-midi nous irons chez le ministre de France, puis chez les Sœurs de Saint-Joseph, où nous aurons vêpres et salut.

Mes compagnes se joignent à moi, ma très honorée Mère, pour vous assurer de toute notre bonne volonté pour mettre à exécution toutes vos recommandations ; nous nous sommes longtemps entretenues de votre grande bonté à notre égard et avons quitté la communauté le cœur très profondément touché et consolé par les nombreuses sympathies que nous y avons rencontrées.

Elseneur, maison Sainte-Marie, 7 mars 1904.

... Aujourd'hui je veux vous donner quelques détails sur notre installation à laquelle nous avons travaillé toute la semaine et qui n'est cependant pas encore tout à fait terminée. La chapelle sera bien, mais elle est petite ; nous n'avons pas encore le saint Sacrement. Mercredi, M. Villette et M. Wattiez arrivaient à la maison Sainte-Marie ; cela a été presque une surprise, car nous n'étions pas sûres si ces messieurs devaient arriver le mercredi ou le jeudi ; en tout cas cela a été un grand bonheur, puisque nous avons pu avoir la sainte messe et la sainte communion un jour plus tôt. Le lendemain, premier vendredi de mars, laissera des souvenirs ineffaçables chez les premières sœurs du Danemark ; la journée a été très complète : le matin à cinq heures et demie, conférence donnée par M. Villette, dans notre chambre de communauté, à six heures première messe, suivie du salut, puis deuxième messe et bénédiction solennelle des trois étages de la maison.

Le lendemain de notre arrivée, le journal d'Helsingor annonçait l'arrivée des sœurs françaises, quatre sœurs converses, disait-on, sont arrivées pour préparer la maison ; on nous prend pour des sœurs converses parce que nous n'avons pas de voiles et que les sœurs converses de Saint-Joseph n'en portent pas.

Samedi, j'ai eu la visite d'une jeune Suédoise protestante d'Helsingborg (la ville qui est vis-à-vis de la nôtre, en Suède, à vingt minutes en bateau). Elle avait lu dans le journal notre arrivée en Danemark et venait nous exprimer sa sympathie ; je crois qu'un peu de curiosité s'y mêlait et qu'elle désirait voir comment nous étions faites et ce que nous venions faire ; elle m'a dit que si nous voulions donner des leçons de français, bien des jeunes filles de Suède viendraient en prendre, la traversée étant si peu de chose.

Elle parlait très peu français et moi pas du tout suédois, de sorte que nous avons dû nous expliquer en allemand, pour pouvoir nous comprendre à peu près. Je lui ai fait voir la chapelle, elle m'a dit qu'elle aimait beaucoup les églises catholiques, je l'ai invitée à revenir nous voir et la prochaine fois je lui offrirai une médaille. Je lui ai dit que nous étions venues pour soigner les malades pauvres et que lorsque nous serions tout à fait installées, nous verrions si nous pouvons donner des leçons de français.

Hier, le prêtre de Copenhague, Pastor Buch, est venu dire la messe à la petite chapelle chez l'instituteur, à dix heures ; nous y sommes allées, ainsi que M. Wattiez. Avant le sermon, il nous a souhaité la bienvenue et a annoncé à ses paroissiens qu'à partir de dimanche prochain, la messe serait à la chapelle des Sœurs ; nous avons été cause de nombreuses distractions pour les enfants, les filles surtout étaient presque constamment retournées pour nous regarder. Le soir, à six heures, nous sommes retournées pour le chemin de croix, suivi du salut. Le Pastor Buch m'a demandé si nous voudrions prendre les petites filles de l'école catholique, pour les faire coudre, deux fois la semaine ; je lui ai répondu que j'en serais très heureuse et que nous pourrions commencer dès la semaine prochaine.

* * *

13 mars 1904.

... Depuis hier, nous avons le saint Sacrement à demeure dans notre petite chapelle, devenue aujourd'hui église paroissiale. M. Wattiez disait sa messe à dix heures, j'étais dans la tribune à l'harmonium, chantant des cantiques danois avec les enfants de l'école catholique, quatorze garçons à ma droite surveillés par ma sœur Cerf et dix filles à ma gauche, gardées par ma sœur Muller. Il y avait pas mal de monde à la chapelle, mais presque autant de protestants que de catholiques.

Au salut du saint Sacrement, la chapelle débordait ; il y avait du monde jusque dans l'escalier de notre petite maison vis-à-vis de la chapelle, et les enfants protestants sont venus se mêler aux catholiques pour chanter dans la tribune qui était comble aussi.

... La très sainte Vierge nous comble de bénédictions, en nous envoyant presque chaque jour des jeunes filles qui veulent apprendre le français ; je suis au chiffre de trente et un, et j'ai dû commencer hier à en refuser, ne trouvant plus d'heure à leur donner.

Ma lettre a été interrompue par deux petites protestantes qui sont venues m'apporter deux bouquets de perce-neige qu'elles venaient de cueillir pour nous ; les enfants paraissent nous porter un intérêt tout particulier. Chaque jour, en revenant de l'école, ils s'arrêtent devant la maison, grimpent sur le talus d'en face pour chercher à nous voir et sont tout heureux lorsque nous nous montrons à la fenêtre et que nous leur disons bonjour.

Quant au dispensaire, il est encore peu fréquenté, je n'y ai pour pratiques que quelques petits garçons de l'école communale qui viennent faire panser des plaies insignifiantes, occasionnées par des chutes ou des coups de sabots. Ils sont fiers d'être soignés comme si le mal était sérieux, demandant la permission de venir à la chapelle, et en signe de reconnaissance nous apportant de gros bouquets de jeunes pousses d'arbres qu'ils vont cueillir dans la forêt voisine.

Je suis heureuse de vous dire, ma très honorée Mère, que l'union la plus parfaite règne dans la petite famille et que chacune paraît y avoir le cœur content. Nos sœurs se joignent à moi pour vous assurer de notre respectueuse et filiale affection. J'ai l'honneur d'être, ma très honorée Mère, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur LAENNEC.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

I. *Situation d'Elseneur.* — Elseneur (en danois *Helsingor*) est une ville de douze mille à treize mille âmes, située en face des côtes de la Suède, dont elle n'est séparée que par un détroit qu'on traverse en vingt minutes. De Copenhague à Elseneur, des trains, assez multipliés dans le cours d'une journée, font le trajet en cinq quarts d'heure. La ligne du chemin de fer côtoie les bords de la mer, de Copenhague à Elseneur ; le paysage est ravissant et a fait comparer ce coin du Danemark au Bosphore.

II. *La maison du missionnaire et celle des sœurs.* — Ces deux maisons sont dans l'avenue Marienlyst, 17, sur le penchant d'une petite colline. Au bas, sur l'avenue, se trouve l'habitation des sœurs ; la maison du missionnaire est au haut du jardin, d'où l'on découvre la mer et les côtes de Suède. La maison du missionnaire se compose dans le bas de deux chambres, chambre à coucher et chambre de travail, avec une petite cuisine. Au-dessus, une chambre pour le domestique. Près de la maison, quelques petites dépendances et une petite habitation en bois, vrai belvédère où le missionnaire pendant la bonne saison pourra installer son bureau et se trouvera à la perfection. De la maison des sœurs à celle du missionnaire la chapelle se trouve derrière la maison des sœurs, dont elle est indépendante ; missionnaire et fidèles y ont accès sans avoir à passer par chez les sœurs. Cette chapelle est fort modeste, ce n'est qu'une petite salle avec tribune, strictement suffisante pour la population catholique : il n'y a à Elseneur que cinquante ou soixante catholiques. La première œuvre dont devra se préoccuper le missionnaire sera donc de doter d'une petite église convenable le troupeau que le Vicaire apostolique a confié à sa garde et dont il l'a nommé curé.

III. *La situation au point de vue religieux et au point de vue des œuvres des sœurs.* — Le missionnaire est chargé du service de la station catholique et de la maison des sœurs. Il a avec lui un frère mariste sécularisé, d'origine danoise, connaissant assez bien le français et pouvant faire une petite cuisine.

Il y a à Elseneur un ministre protestant converti, homme fort respectable et bien instruit, qui a sacrifié à l'occasion de sa conversion une fort belle situation. A la demande de l'évêque, il fait la classe à environ vingt-cinq garçons et petites filles d'Elseneur.

Dans tout le Danemark, il y a environ dix mille catholiques, vingt prêtres séculiers, ou environ, et vingt-cinq prêtres religieux : Jésuites, Rédemptoristes, Camilliens, Petits-Pères de Marie. Il y a à Copenhague une école dirigée par six Petits-Frères de Marie. Les religieuses sont plus nombreuses : Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry (environ deux cent cinquante), Sœurs de Sainte-Elisabeth, Franciscaines, Filles de la Sagesse...

HOLLANDE

LE SÉMINAIRE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

A WERNHOUTSBURG, PRÈS ZUNDERT

Au sud des belles prairies de la Hollande occidentale s'étend une vaste lande qui se prolonge au loin dans le royaume de Belgique. Bornée au nord par le cours inférieur de la Meuse et à l'ouest par les bouches de l'Escaut, elle couvre le territoire de la province hollandaise du Noord-Brabant et des provinces belges d'Anvers et du Limbourg. C'est la Campine. Son nom vient du mot *Kampen* qui désignait chez les Germains des terres vagues et communes, les

« marches » inhabitées servant de frontières entre les peuplades belliqueuses. La Campine occupe la « marche » qui séparait les tribus des Frisons, des Bataves et des Chauques d'avec celles des Nerviens, des Eburons et des Aduatiques ¹.

L'aspect de cette région n'a guère changé depuis des siècles : c'est encore une grande étendue plate et monotone de terrains sablonneux, couverts de bruyères, de broussailles et de bois de sapins. Ça et là quelques dunes d'une très faible hauteur et dont le sable blanc et fin se déplace facilement sous l'action du vent. Dans toutes les dépressions de terrains, les eaux de pluie, retenues par la nature imperméable du sous-sol argileux, forment des marais et des fondrières dangereuses. Cependant de loin en loin on aperçoit, comme autant d'oasis verdoyantes, des champs cultivés, groupés autour des villages et des petites villes, et qui fournissent aux habitants leurs moyens de subsistance.

Tel est l'aspect que présentent les environs du séminaire Saint-Vincent établi dans la Campine hollandaise, à cinq minutes de la frontière belge. La route nationale de Paris à Amsterdam, construite il y a près d'un siècle par Napoléon I^{er}, à l'époque où la Hollande faisait partie de l'empire français, est animée depuis quelques années par le passage d'un tramway à vapeur qui permet au séminaire d'avoir des communications plus faciles avec les villes d'Anvers et de Bréda.

Voici quelques notes sur l'histoire de notre établissement de Wernhoutsburg. En 1880, l'espérance fondée de recruter dans le nord de la France des vocations pour la Congrégation de la Mission porta notre confrère M. Eugène Bodin, alors curé de Loos, à solliciter de M. le supérieur général la fondation d'une école apostolique à Loos même. La demande fut favorablement accueillie et on mit à la tête de la nouvelle œuvre M. Louis Dubois, précédem-

1. Cf. De Laveleye, *Economie rurale de la Belgique*.

ment supérieur du petit séminaire de Saint-Flour ; il avait dû en abandonner la direction pour cause de maladie ; on lui adjoignit M. Dumontier dont l'intelligente activité devait pourvoir aux travaux toujours fort pénibles d'une première installation. M. Bodin mit à leur disposition quatre petites maisons particulières attenantes à la cure et qu'on aménagea du mieux que l'on put. La maison fut ouverte le 18 octobre 1880 et reçut ses premiers élèves : quatre jeunes gens venus de Cerfroy et qui ne persévérèrent point. D'autres vinrent, même de la Lorraine et de l'Alsace, et l'année se termina avec une vingtaine d'élèves.

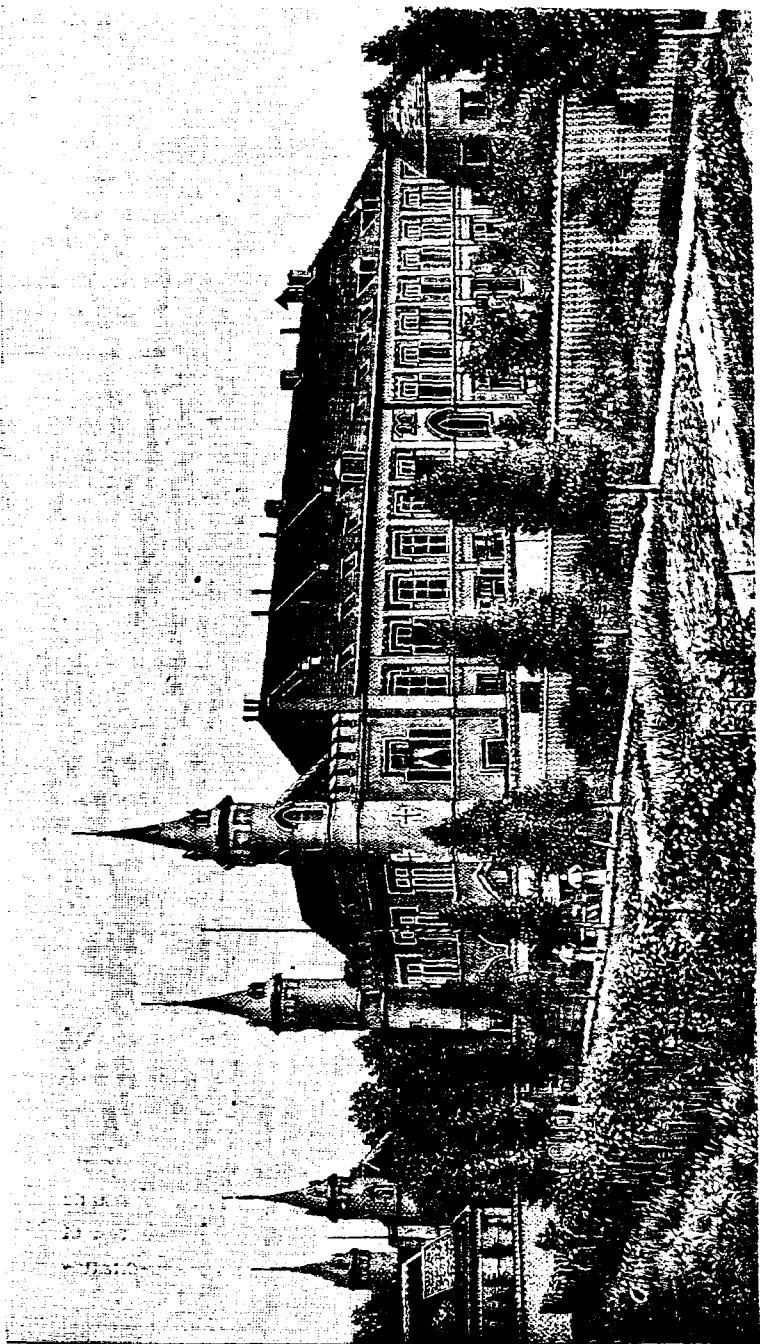
A l'approche des périls qui, en 1881, menaçaient l'existence des congrégations religieuses en France, on décida l'acquisition d'une maison en terre étrangère. Les regards se tournèrent vers la Hollande, petit royaume qui alors comme aujourd'hui était une terre d'asile pour les religieux ; car depuis une cinquantaine d'années l'intolérance fanatique a fait place à un libéralisme très ouvert, à la faveur duquel s'est développé le catholicisme dans des proportions remarquables ¹.

M. Louis De Loos vint donc en Hollande à la recherche d'une maison pour y installer l'école apostolique.

Il ne parvint pas à trouver dans les environs de Maas-tricht (Limbourg hollandais) un établissement convenable pour réaliser son dessein. Sur ces entrefaites, la Providence se servit de la famille Montens pour lui indiquer dans le Nord-Brabant la maison de Wernhoutsburg. C'était un ancien relai de poste situé en face de la douane hollandaise et comprenant une maison d'habitation, deux vastes hangars, un parc et des terrains couverts de bruyères. La maison fut achetée avec plusieurs hectares de dépendances (23 septembre 1882).

L'école apostolique de Loos fut donc transférée à Wern-

1. Cf. Rapport de M. l'abbé Crouzil au XXV^e congrès des juriscultes catholiques tenu à Rennes en 1902.



WERNHOUTSBURG, PRÈS ZUNDERT (HOLLANDE, NOORD-BRABANT)
SÉMINAIRE SAINT-VINCENT, DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (LAZARISTES)

hœutsburg et l'inauguration de la maison eut lieu le 18 octobre de cette même année 1882. Les débuts furent laborieux : la petite colonie s'installa dans les remises encadrant le corps de logis qui fait face à la grand'route. Abandonnés depuis longtemps ces vieux bâtiments étaient hantés par les rats, hôtes importuns contre lesquels il fallait combattre le soir pour s'assurer quelques heures de sommeil. Les journées étaient bien remplies : les élèves aidaient avec entrain aux travaux des ouvriers qui, sous la direction de M. Dumontier, préparaient les locaux nécessaires.

Le 29 mai 1883, le séminaire Saint-Vincent venait de célébrer les noces d'argent de M. Dubois, lorsque, soudain, vers dix heures du soir, un incendie se déclara dans la grange proche des bâtiments. Le vent soufflait du sud-est, c'est-à-dire dans la direction de la maison : le séminaire allait être la proie des flammes ! Dans ce moment d'angoisse, on jeta plusieurs médailles miraculeuses dans le foyer de l'incendie ; le vent, changeant de direction, se mit à souffler du sud-ouest : le séminaire était sauvé. Les témoins de cette scène aiment à attribuer à la puissante intervention de Marie immaculée (dont la statue placée à côté de la grange ne fut pas endommagée) la préservation inespérée dont fut l'objet le séminaire Saint-Vincent. Ce trait de l'insigne bonté de la Vierge puissante méritait de ne pas être oublié ; aussi, chaque année, le 29 mai est-il pour l'école apostolique un jour d'actions de grâces. Le 15 juillet 1902, la statue de la sainte Vierge qui s'élève au fond de la cour de récréation a été couronnée, nouvelle marque de reconnaissance témoignée à Celle que l'on aime à invoquer sous le vocable de « Notre-Dame de Wernhout ».

C'est pendant l'été de 1883 qu'on commença les grands travaux à Wernhoutsburg. On exhaussa alors l'aile droite du séminaire qui n'était pas plus élevée que l'aile d'en face où se trouve actuellement la salle de récréation basse et souvent envahie par l'eau. On aménagea un rez-de-chaus-

sée et un premier étage et, en 1884, le pavillon de droite fut en état de recevoir professeurs et élèves.

La chapelle actuelle fut achevée en 1884 et bénite à cette époque par M. Jules Chevalier, assistant de la Congrégation de la Mission. Les grands travaux furent terminés vers 1889, pendant le supériorat de M. Dumontier qui venait de succéder à M. Louis Dubois, lequel mourut à la maison-mère, à Paris, en novembre 1889. L'année 1890 vit s'élever la « Salle du Bienheureux Perboyre », fort utile pour les séances littéraires.

Sous le supériorat de M. Gracieux (1894-1903), les bâtiments de l'école apostolique donnèrent abri (1898) aux premiers séminaristes qui furent les fondements d'un nouveau séminaire interne transféré en 1903 à Panningen-Helden (Limbourg hollandais).

Le séminaire Saint-Vincent compte actuellement (mars 1904) cent treize élèves originaires de Hollande, de France, de Belgique, etc. Ils y suivent pendant sept ans les cours qui s'y font en français et d'après le programme de l'enseignement secondaire classique. Vue avec bienveillance par le gouvernement, honorée de la haute estime de Mgr Schæpman, l'illustre député catholique, qui jusqu'à sa mort montra son dévouement pour les œuvres de Saint-Vincent, l'école apostolique, visiblement bénie de Dieu, reste fidèle à sa mission. Depuis 1885, elle envoie chaque année, sur leur demande, bon nombre de ses élèves au séminaire interne de la Congrégation de la Mission ; de là ils partent pour porter au loin la foi et travailler au salut des âmes dans les rangs des fils de Saint-Vincent-de-Paul.

La Hollande a donc répondu généreusement à la sollicitude de nos supérieurs et aux sacrifices de nombreux bienfaiteurs. Sur son sol hospitalier, la double famille de Saint-Vincent compte maintenant trois maisons : l'école apostolique de Wernhoutsburg fondée en 1882, le séminaire

interne de Panningen (1903) et l'établissement des Filles de la Charité à Susteren (1902).

Alors que tant de ruines s'accumulent ailleurs, saint Vincent de Paul, pour qui les catholiques néerlandais professent une particulière dévotion, fait sentir ici sa protection puissante.

A la prière de ses enfants de Wernhoutsburg qui lui demandent d'affermir à jamais une œuvre qui lui est chère, il semble répondre en empruntant la devise française inscrite sur les armes de la maison royale d'Orange-Nassau qui préside aujourd'hui aux destinées de la Hollande : JE MAINTIENDRAI.

Joseph HAVET, C. M.

ITALIE

LETTRE DU SOUVERAIN PONTIFE PIE X

Des évêques italiens se sont adressés à M. le Supérieur général afin d'avoir des prêtres de la Mission pour la direction de leurs séminaires. Le Souverain Pontife a témoigné sa satisfaction de ce que M. le Supérieur général s'était montré disposé à satisfaire, dans la mesure où il le pourrait, les demandes qui lui étaient adressées. Voici la lettre très honorable et très bienveillante de S. S. Pie X.

*A notre cher fils, Antoine FIAT, Supérieur général
des Prêtres de la Mission.*

PIE X, PAPE

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

A bien des titres la Congrégation de la Mission dont vous êtes le supérieur général se recommande à notre bienveillance. Elle garde en effet avec sollicitude des

sentiments d'attachement envers nous; elle s'efforce généreusement de donner au clergé et aux fidèles, surtout par l'intégrité d'une vie sacerdotale, l'exemple des bonnes œuvres; et répondant au nom qu'elle se fait honneur de porter, elle s'applique aux missions, procurant leur accroissement et leurs fruits par l'envoi d'excellents ouvriers de l'Évangile au grand profit de la religion et de l'humanité. Nous sommes heureux de vous donner cette louange à vous et à tous les membres de votre association, car, du zèle que vous déployez pour la gloire de Dieu, il est résulté pour nous d'abondants et de particuliers sujets de joie.

Vous nous avez causé un très grand plaisir en nous faisant savoir que vous fourniriez volontiers aux évêques d'Italie des membres de la Congrégation de la Mission pour exercer dans les séminaires ou la charge de directeurs ou l'emploi de professeurs. Nous vous témoignons notre satisfaction de ce dessein qui est d'une si grande utilité; et, nous n'en doutons nullement, les membres de votre Congrégation n'acquerront pas moins de mérites dans cette œuvre des séminaires que dans les autres œuvres louables précédemment entreprises.

Comme gage des grâces du ciel et comme témoignage de notre affection, nous vous accordons de tout notre cœur dans le Seigneur, à vous et à toute votre Congrégation, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 23 mai 1904, la première année de notre pontificat.

PIE X, pape.

Voici le texte de la lettre dont on vient de lire la traduction :

*Dilecto Filio Antonio Fiat, Moderatori Generali Sacerdotum
a Missione.*

PIUS PP. X

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Sodalitatem sacerdotum a Missione, cujus summum obtines magisterium, multa Nobis ad benevolentiam commendant. Est enim illi cohaerentium Nobiscum sensuum custodia sollers : eadem vehementer nititur exemplum bonorum operum, vitæ præsertim sacerdotalis integritate, et clericis impertire et laicis : tum etiam egregio, a quo nuncupari gaudet, nomini respondens, sacrarum expeditionum incremento fructuique studet, optimis assidue emissis Evangelii præconibus, cultusque religiosi et humani prolatis beneficiis. Hanc tibi laudem ceterisque e sodalitate universis gratulari libet enixe, quum e studio gloriae divinæ, quo vobis animus ardet, nec pauca hauserimus nec ea communia lætitiæ argumenta. Ipse vero permultam Nobis ad voluptatem significasti sodales a Missione libenter te Episcopis Italiæ suppeditaturum ut in sacris seminariis aut moderatorum officio aut doctorum munere fungantur. Gratam tibi voluntatem de præstantissimæ utilitatis consilio confitemur, nihilque putamus ambiendum non minora extitura sodalium tuorum in Seminariis excolendis promerita, quam in propositis antea coetui bonis assequendis fuere. Auspicem coelestium gratiarum Nostræque dilectionis testem apostolicam benedictionem tibi et sodalitati universæ peramentem in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XXIII Maii. Anno MDCCCCIV, Pontificatus Nostri primo.

PIUS, PP. X.

*Lettre de la sœur Louise LEQUETTE
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Rome, Bambino Gesù (maison de l'Enfant-Jésus), 1^{er} mai 1904.

Nous rentrons du Vatican, et mon premier soin et mon premier besoin sont d'accourir à vous, ma Mère, pour vous dire quelque chose de ce qui, vous le savez par vous-même, se sent mais ne s'exprime pas !... Selon votre encourageante

approbation, j'avais écrit à notre sœur Visca, de Venise, où le Saint-Père l'avait bien connue lorsqu'il était patriarche de cette ville, de venir me retrouver à Rome, et dans une première petite audience que m'avait ménagée la bonne sœur Guèze le jour même de mon arrivée, j'avais exprimé à Sa Sainteté mon espérance de le revoir, accompagnée de « sœur Rose, de Venise ». A ce seul nom la physionomie du Saint-Père s'est illuminée et avec une expression toute souriante, il me répondit, comme doutant encore d'une telle surprise : *Ma, verra ?* « Vraiment, elle viendra ? » *Oh ! come la vedro volentieri !* « Oh ! que je la verrai avec plaisir ! » Elle arriva mercredi, et je l'ai d'abord accompagnée chez les trois sœurs du Souverain Pontife, qui ne savaient rien de sa venue à Rome, et pendant une heure il y a eu réciproque explosion de contentement et de joie.

Au seul nom de cette chère sœur et par l'entremise de Mgr Bressan, son secrétaire particulier, le Saint-Père a de suite accordé, pour hier soir à six heures, audience particulière pour quatre et la faveur d'assister ce matin à sa messe, dans la salle du Consistoire et d'y faire de sa main la sainte communion. — A l'heure dite hier au soir, Mgr Bressan nous a introduites dans le cabinet même de travail de Sa Sainteté. Notre sœur Visca était en tête, bien entendu, et s'est précipitée à ses pieds, avec un tel élan de respectueux amour que le Saint-Père en a été ému et, les yeux pleins de larmes, l'engageait à se relever. Après nous avoir commandé, à diverses reprises, de nous asseoir autour de lui, c'est avec la plus paternelle et bienveillante bonté que l'auguste pontife s'est entretenu avec nous durant une demi-heure à peu près.

Venise a eu la part première, cela se comprend ; Sa Sainteté s'y intéressait et provoquait elle-même les petites nouvelles que sœur Visca lui donnait avec son ingénue, mais, en même temps, fine simplicité. Le Saint-Père lui ayant demandé, en souriant, qui lui avait ménagé la

joie de venir à Rome, elle me désigna. Je dis alors à Sa Sainteté que j'avais été, en effet, heureuse de l'appeler, d'après la pleine autorisation ou plutôt l'invitation que j'en avais reçue de nos supérieurs majeurs de Paris qui étaient bien sûrs de procurer à son auguste personne une satisfaction et à la sœur la plus douce des joies. « Ils sont trop bons les supérieurs, reprit Sa Sainteté, oh ! *Grazie, grazie, merci !* » Encouragées par tant de bonté nous l'avons priée de daigner signer de sa main sa propre photographie, que je vais vous adresser avec ces lignes ; puis, à ma confiante demande, de me donner, pour que je vous l'envoie, le porte-plume dont elle venait de se servir ; le Saint-Père me le remit de suite, en me recommandant de ne pas me tacher avec l'encre qui y était encore...

A plusieurs reprises, nous avons demandé pour vous, ma très honorée Mère, pour notre vénéré Père général, bénédictions spéciales et proportionnées aux besoins et aux angoisses actuels, et c'est avec une expression toute de bonté et accompagnée d'un soupir qui disait combien il comprenait tout, que le Saint-Père nous l'a donnée pour vous, ma Mère. Lorsque nous nous sommes retirées, lui-même nous a conduites jusqu'à la porte, ne cessant de nous saluer de la main, répétant *Grazie! grazie!* « merci ! » jusqu'à ce qu'il nous ait perdues de vue.

Je renonce à vous exprimer, ma Mère, ce que nous avons éprouvé, en présence d'une bonté qui était bien celle d'un saint, celle d'un père. Ce matin, mêmes douces émotions, à la messe du Souverain Pontife et vous pensez, ma Mère, si partout votre souvenir, uni à celui de notre très honoré Père, nous a été présent ! Qui sait si ce ne sera pas de vive voix que j'aurai le bonheur de vous dire tout le reste, ma très honorée Mère, car une lettre de notre Père vénéré a réveillé en moi le projet auquel j'avais renoncé et dont je lui avais dit un mot, d'accompagner moi-même nos sœurs du séminaire à Paris, pour y faire la retraite de l'Ascen-

sion. Ma mission finie, je l'espère, pour la fin de la semaine, je filerai sur Turin, pour alors m'acheminer vers vous, ma bonne et vénérée Mère.

SŒUR LEQUETTE.

POLOGNE

Lettre de M. LEWANDOWSKI, prêtre de la Mission.

Cracovie, maison de Kleparz, 19; le 6 janvier 1904.

Quelques renseignements sur nos œuvres vous intéresseront, je pense.

Notre province de Pologne, Dieu nous aidant, voit peu à peu s'accroître le nombre de ses membres et celui de ses maisons.

1. A KACZYKA, en Bukovine, on peut dire qu'il y a une mission quotidienne qui se fait chez les schismatiques. Il y a beaucoup de travail à faire dans ce milieu, — la pauvreté y règne; — le zèle apostolique a bien de quoi s'animer. Nos confrères font bâtir en ce moment une belle église à Kaczyka. On y conserve et on y honore une image miraculeuse de la sainte Vierge. Nous y avons soin aussi de la colonie allemande.

2. BIALY-KAMIEN est une paroisse située près de Léopol, capitale du royaume de Galicie. Les Sœurs de la Charité ont une grande propriété; elles y ont élevé une assez grande chapelle.

3. THOMAS-COELHO est notre nouvelle résidence au Brésil, près de Curytiba (Parana). Notre présence est très utile aux colons polonais. Depuis plusieurs mois, ils manquaient de curé. L'évêque de Curytiba prie nos confrères de donner des missions dans les autres colonies de Polonais, lesquelles, par manque de prêtre, sont dans une grande misère spirituelle.

Nos confrères nous ont écrit que le même prélat voudrait leur confier le soin spirituel d'une autre colonie, à LUCENA, près des grandes forêts et des terres incultes de Botokuda.

A TARNOW, en Galicie, évêché, un établissement nous est proposé. L'évêque, Mgr Walega, nous témoigne sa bienveillance ; on nous aiderait à bâtir une maison et une église ; en attendant, dans une chapelle nous pourrions rendre service au clergé.

NEW-HAVEN est situé dans le diocèse de Hartford aux Etats-Unis. Les émigrants venus de Pologne à New-York se sont dispersés jusque-là ; il y a pénurie de bons prêtres pour leur procurer des secours spirituels et l'évêque du diocèse nous demande d'aller aider ces ouvriers polonais à New-Haven.

Dans cette maison de Kleparz, à Cracovie, nous avons actuellement cinquante personnes, c'est-à-dire seize prêtres, onze clercs en philosophie, onze élèves des classes gymnasiales, douze frères coadjuteurs.

Pour les fonctions, quatre de nos prêtres sont employés aux missions ; trois desservent des hôpitaux, deux sont employés à donner l'enseignement religieux dans les écoles publiques, un remplit l'office de vicaire dans l'église paroissiale voisine (Kleparz), cinq sont occupés comme professeurs de nos jeunes gens, un est leur directeur.

En outre de cela, on reçoit les confessions dans notre église et, quand on nous en prie, dans d'autres églises, et nous avons aussi des occupations dans les maisons des Filles de la Charité : confession des sœurs, soin de diverses associations de piété.

Ceslas LEWANDOWSKI, C. M.

Voici quelques détails sur l'établissement de Thomas-Coelho dont il a été parlé plus haut :

Parana, colonie Thomas-Coelho, 1903.

M. Bayer, supérieur de cet établissement, a déjà annoncé

notre arrivée. J'ajoute quelques détails. Mgr l'évêque a témoigné sa satisfaction de notre venue ici pour aider les pauvres Polonais, et nous sommes, nous-mêmes, très heureux. Il y a plus de quatre mille Polonais dans notre colonie de Thomas-Coelho et il y a deux églises.

Notre habitation est petite; mais suffisante; on songe d'ailleurs déjà à l'agrandir. Ainsi, au milieu des Polonais, nous sommes comme en Pologne même. Le climat est excellent et très sain. Nos compatriotes débordaient de joie; ils pleuraient de satisfaction à notre arrivée. Ils nous prodiguent leurs petits présents.

Notre colonie est à environ 20 kilomètres de Curytiba; il y a quinze jours, quand M. Dehaene, visiteur de la province du Brésil, fit la visite de la maison de Curytiba, il vint jusqu'ici nous saluer.

Je dois ajouter que notre passage par la France et notre séjour à Paris resteront toujours dans notre mémoire, à cause surtout de l'édification que nous avons ressentie en y voyant l'exacte observance des règles, la simplicité et la charité de tous et en particulier la bonté de M. le Supérieur général. — Au Brésil nous avons trouvé dans les maisons de nos confrères le même esprit, la même simplicité; partout on nous a accueillis comme les fils d'un même père. A Rio-de-Janeiro, M. Fréchet est venu, avec un domestique, jusqu'à notre navire; M. Clavelin est, lui aussi, plein de simplicité et d'amabilité, un vrai fils de Saint-Vincent; M. Deschand, à Curytiba, est de son côté universellement estimé.

Mgr l'évêque nous offre une nouvelle maison dans la province du Parana; c'est dans la colonie *Lucena* qui est très considérable et où de nombreux Polonais sont mêlés aux Brésiliens.

Hugues DYLLA, C. M.

TURQUIE D'EUROPE

MACÉDOINE ¹

Rapport de M. Emile CAZOT, prêtre de la Mission, supérieur du séminaire catholique bulgare de Zeitenlik, près Salonique (Turquie).

Zeitenlik, 10 janvier 1904.

L'année que nous venons de passer a été bien mouvementée pour la Macédoine : l'attentat de Salonique et la répression qui s'en est suivie, la crainte que l'on a eue d'un massacre des Bulgares et même de tous les chrétiens par les Turcs, l'insurrection dans tous les pays, les villages bulgares incendiés, tout cela n'était pas de nature à entretenir la tranquillité et la prospérité en Macédoine.

Grâce à Dieu, nous n'avons pas été molestés. Seulement après les attentats de Salonique nous avons dû subir une perquisition de la part de la police qui voulait s'assurer si nos enfants n'avaient pas de dynamite. La chose s'est passée aussi bien que possible et dans toutes les formes voulues. Puis, au mois de septembre, on a craint une explosion de fanatisme musulman qui aurait été suivie de massacres, et comme tous nos élèves sont bulgares, nous avons dû prendre nos sûretés.

D'un autre côté, nos œuvres n'ont pas eu à souffrir de la part des exarchistes ; ils avaient autre chose à faire, et si ceux-là nous avaient poursuivis, ils auraient été bien ingrats : que n'avons-nous pas fait pour eux ? Au moment des événements de Salonique, alors que les Européens eux-mêmes ne voulaient plus de Bulgares à leur service et que les Bulgares ne trouvaient plus de travail, nous sommes

1. Voy. dans le *Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient*, l'exposé de la « Situation en Macédoine », numéros de septembre et de novembre 1903. (Note des *Annales*.)

(10)

CARTE
DE LA
TURQUIE D'EUROPE
ET DES
ÉTATS BALKANIQUES

TURQUIE D'EUROPE

ET

ÉTATS DE LA PRESQU'ILE BALKANIQUE

HISTOIRE. — La Turquie, dans les limites imposées par le traité de San Stefano et le congrès de Berlin (1878), a, en Europe, une superficie de 125 000 kilomètres carrés ; sa population est de 3 200 000 habitants environ. La capitale est Constantinople.

Monnaie : la livre turque vaut 22 fr. 69 ; la piastre, 22 centimes environ.

DIVISION. — La Turquie d'Europe, en outre du district de Constantinople, contient six vilayets régis par des *valis* : Andrinople (Thrace) ; Salonique (Macédoine) ; Bitolia ou Monastir et Priserend (Albanie et Macédoine) ; Janina (Epire et Thessalie) ; Djezaïr (Archipel et Rhodes) ; Cryt (Crète). — Au point de vue religieux, à Constantinople réside un délégué apostolique. Les divers rites ont leurs patriarches et évêques, dans les principales villes : Durazzo, Scopia ou Uskub, Scutari d'Albanie, etc.

Autour de la Turquie d'Europe, sont divers royaumes :

La **ROUMANIE**, qui a remplacé en 1831 les principautés unies de Moldavie et de Valachie, a pour capitale Bucharest, archevêché ; villes principales : Jessi, évêché, et Calats.

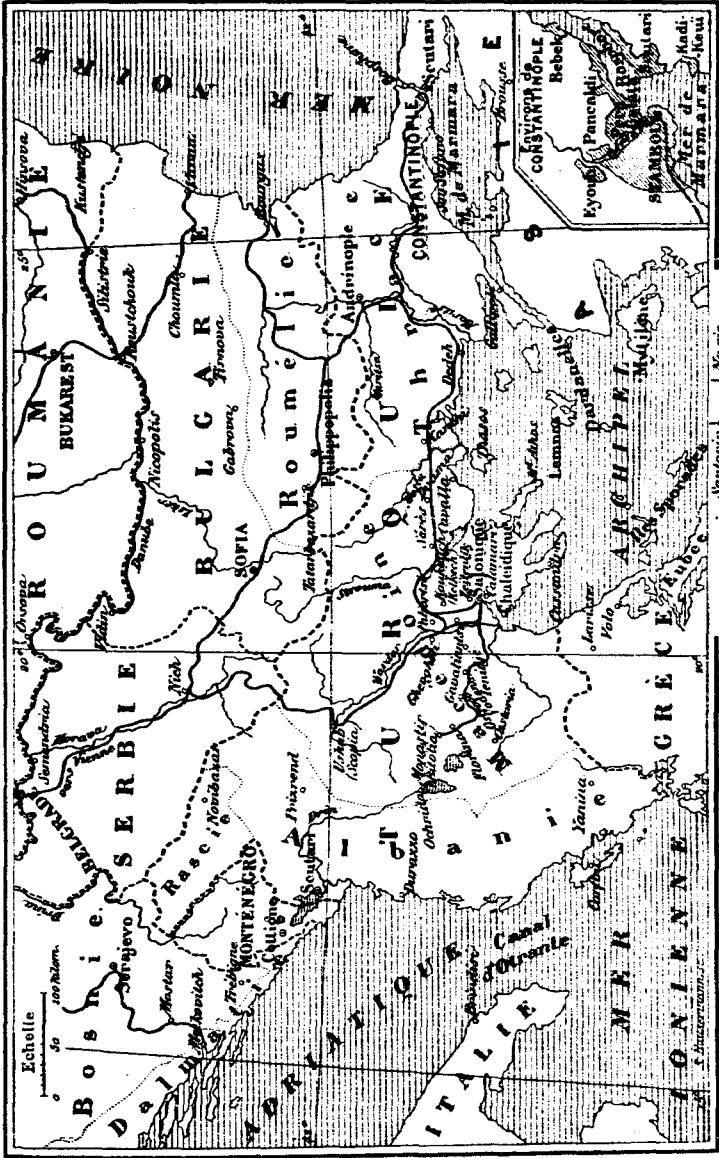
La **SERBIE**, affranchie par le traité de Berlin (1878), fut érigée en royaume en 1882. Capitale, Belgrade, évêché ; villes principales : Nich et Sémendria.

La **BULGARIE**, ancienne province de la Turquie d'Europe, organisée en principauté héréditaire sous la suzeraineté de la Sublime-Porte par le traité de Berlin (1878), s'accrut en 1885 de la Roumélie orientale. Capitale, Sofia ; villes principales : Philippoli, vicariat apostolique ; Nicopoli, évêché, résidence à Roustchouk ; Tirnovo, Varna.

Le **MONTÉNÉGR**O, petit État ayant rang de principauté. Capitale, Cettigné ; archevêché à Antivari.

La **GRÈCE** ou royaume hellénique (1833) a pour capitale Athènes. Archevêchés à Athènes, Corfou et Naxos ; évêchés à Zante, Santorin, Syra, Tynos (et Chio, Asie). — **Monnaie :** la drachme (100 lepta) vaut 1 franc.

ETABLISSEMENTS ACTUELS DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION : en *Turquie*, à Constantinople, Bébek, Salonique, Monastir, Cavalla, Zeitenlik ; en *Grèce*, à Santorin. — Pour les **ETABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ**, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.



CARTE DE LA TURQUIE D'EUROPE ET DES ÉTATS BALKANIQUES (1904)

allés les visiter presque chaque jour et leur distribuer des secours : nous avons multiplié les démarches auprès des autorités turques pour en faire élargir un grand nombre. Tout en évitant ce qui aurait pu nous compromettre, nous avons cependant tant fait pour eux, que nous nous serions presque rendus suspects auprès de la colonie européenne.

Nos confrères de Monastir et les Sœurs de Charité ont agi de même et ont pris l'initiative d'aller secourir les villages incendiés du vilayet de Monastir, malgré le peu de ressources dont ils disposaient. Il est regrettable que la charité catholique n'ait pu faire davantage pour ces pauvres populations. Car tandis que la Russie et la Bulgarie venaient largement au secours des sinistrés ; tandis que l'Angleterre leur a déjà envoyé plus de 600 000 francs, nous n'avons pu disposer que de ressources restreintes. Il est heureux pour l'influence catholique en Macédoine que nous ayons commencé les premiers et que de plus le comité de secours anglais se soit adressé à nous et aux Sœurs de Charité pour la répartition de ses aumônes ; ce comité nous a demandé des sœurs pour l'ambulance de Castoria et a confié également aux sœurs l'ambulance de Monastir.

Au milieu de cette situation nous avons continué nos œuvres comme à l'ordinaire et je vais les passer brièvement en revue.

1° *Séminaire de Zeitenlik.* — Le séminaire de Zeitenlik est notre œuvre principale, l'œuvre par excellence que nous entourons de toute notre sollicitude. Car nous n'aurons de vrais catholiques dans notre mission que quand nous aurons des prêtres selon le cœur de Dieu. Nos catholiques ne sont catholiques que de nom ; une ignorance colossale est leur trait dominant. Pour leur faire un bien sérieux, il faut mettre au milieu d'eux un bon prêtre qui vive de leur vie. D'ailleurs, même dans les pays plus chrétiens et vraiment catholiques, le jour où il n'y aurait plus de prêtre,

ou seulement un prêtre ignorant et sans zèle, que resterait-il de christianisme? D'autre part, c'est une œuvre laborieuse et de longue haleine. En Macédoine, la carrière sacerdotale est plutôt méprisée, car on ne connaît guère que le pope qui ne sait pas toujours se faire estimer, puis l'intérêt est un puissant mobile ici comme partout ailleurs, et ce n'est pas une carrière lucrative. Enfin les enfants sont sans éducation et sans instruction, quand ils nous arrivent ; et qu'il faut du temps et des efforts pour faire germer en eux la piété et l'idée de la vocation sacerdotale !

Pendant l'année qui vient de s'écouler a été bénie sous ce rapport : nous avons eu la consolation de voir trois de nos élèves prendre l'habit ecclésiastique à la fin de leurs études. Actuellement nous avons dans notre séminaire huit clercs portant l'habit ecclésiastique ; trois d'entre eux font déjà leurs études théologiques ; nous avons quarante et un petits séminaristes dans les cours secondaires ; enfin huit apprentis pour divers métiers.

Daigne Notre-Seigneur susciter parmi eux beaucoup de vocations sacerdotales pour la régénération religieuse de la Macédoine.

Les prêtres qui sont sortis de notre séminaire vivent de la vie commune avec les missionnaires dans nos résidences de Coucouch, Ghevghéli et Enidjé. Un autre est à Salonique où l'on a pu cette année ouvrir une chapelle et une école.

Ces jeunes prêtres depuis trois ou quatre ans qu'ils ont été ordonnés nous ont donné toute satisfaction ; ils se sont bien conduits, ils sont restés pieux, ils sont à peu près fidèles au règlement de vie qui leur a été tracé, et ils travaillent avec zèle. Ceux qui sont à Coucouch et à Ghevghéli s'occupent à peu près exclusivement de l'école, trop exclusivement, osé-je dire ; car des prêtres instruits comme ils le sont auraient autre chose de plus sérieux à faire, surtout dans un pays où il n'y a que des popes ignorants. Celui

qui est à Coucouch n'a pas encore chanté la messe et officié depuis près de trois ans qu'il s'y trouve, malgré le grand désir qu'il en a. On dit qu'il faut ménager les popes.

Les jeunes prêtres qui sont à Salonique, tout en s'occupant de l'école, sont chargés du ministère paroissial et les choses vont très bien.

Tous ces jeunes prêtres sont excessivement peu payés ; ils reçoivent environ 160 francs pour l'année. Avec leurs honoraires de messes, cela leur fait un peu plus de 500 francs. Ils payent dans nos résidences 270 francs de pension. Ce qui leur reste est à peine suffisant pour leur entretien, sans parler des charges de famille qu'ont plusieurs d'entre eux. Cette année, afin de les encourager, j'ai promis de donner à chacun d'eux 120 francs. Mais si j'ai pu leur faire cette libéralité cette année, je ne puis répondre qu'il en sera de même à l'avenir. Il y a là un point délicat pour l'avenir de la mission.

2° *Nos résidences dans l'intérieur.* — Quand les premiers prêtres sortirent de notre séminaire, nous résolûmes d'ouvrir des résidences dans les centres importants de l'intérieur où on pourrait les placer afin que ces jeunes prêtres pussent se former à leurs fonctions auprès des missionnaires et trouver dans la vie commune avec eux une sauvegarde pour leur vertu. Car ce n'était pas tout d'avoir des prêtres, il fallait assurer leur persévérance, surtout dans un pays où le célibat ecclésiastique n'est pas connu. Puis il y avait différents centres où la présence des missionnaires était vraiment nécessaire.

Notre première résidence fut à Coucouch et c'est la quatrième année que nous y sommes. Coucouch renferme de deux à quatre cents familles catholiques ; c'est la résidence habituelle de S. G. Mgr Scianow. Il y a là une maison de Sœurs de Charité depuis 1885, et tout autour il y a de nombreux villages catholiques.

Nous avons mis à Coucouch nos deux premiers jeunes prêtres avec un missionnaire. Le missionnaire dirige l'école des garçons qui compte plus de cent cinquante élèves; il dirige également le petit orphelinat des Sœurs de Charité qui renferme vingt orphelins, enfin il s'occupe d'évangéliser les villages environnants le samedi et le dimanche de chaque semaine. Il parcourt tous les villages catholiques les uns après les autres, il visite les écoles, paye les professeurs, fait le catéchisme, prêche et confesse.

La maison des Sœurs de Charité renferme sept sœurs et deux sous-maîtresses, leur école compte plus de cent cinquante élèves; l'orphelinat des filles a eu jusqu'à quarante-trois orphelines; chaque jour de nombreux malades se présentent au dispensaire, et les sœurs vont même dans les villages pour y soigner les malades et s'occuper de la propreté des églises. Dans ces temps de misère, elles ont été la providence des pauvres à Coucouch.

A Ghevghéli, nous avons également une résidence qui a été fondée au mois de septembre 1901. L'autorisation, qui nous avait d'abord été accordée d'ouvrir une école, nous ayant été retirée, ce n'est pas sans difficulté que nous avons pu l'obtenir de nouveau. Ce ne fut qu'au mois de mars 1903 que nous pûmes ouvrir de nouveau nos écoles. Grâce à Dieu, elles vont très bien; l'école des garçons que dirige le missionnaire avec un jeune prêtre bulgare compte plus de soixante élèves, et l'école des filles qui est confiée aux Sœurs Eucharistines en a plus encore.

Là aussi le missionnaire, M. Joseph Alloatti, s'occupe également d'évangéliser les villages environnants, et, de plus, il a la direction des Sœurs Eucharistines dont il est le fondateur.

Les Sœurs Eucharistines sont au nombre d'environ dix-huit; elles ont leur maison-mère à Paliortsi, un village à côté de Ghevghéli; dans ce village elles ont également un orphelinat de vingt-cinq orphelines et une petite école. De

plus, elles ont une école de trente enfants dans le village de Bozdontsi, en outre de celle de Ghevghéli dont j'ai parlé plus haut. Elles viennent de commencer à Paliortsi un petit orphelinat agricole avec six orphelins sortis de notre orphelinat de Coucouch.

Ce n'est qu'au mois d'avril dernier que j'ai pu ouvrir une résidence à Enidjé, un centre important à 50 kilomètres de Salonique. Je désirais le faire depuis longtemps; mais les ressources et le personnel m'avaient toujours fait défaut.

Notre établissement à Enidjé a été très bien accueilli; nos rapports soit avec les autorités turques, soit avec les dissidents, sont excellents. Aussitôt établis, nous avons fait restaurer de fond en comble la misérable école qui tombait en ruine, et depuis, cette école, qui n'avait jamais compté que de vingt à trente élèves, en a plus de cent. Nous désirons vivement y mettre des religieuses pour l'école des filles et la visite des pauvres et des malades.

Notre présence au milieu même du peuple dans ces différentes résidences, nos visites dans les villages, ont produit les meilleurs résultats au point de vue de l'attachement à la foi. Nous soutenons, nous encourageons les gens, nous nous occupons de leurs affaires, nous les défendons à l'occasion et nous avons pu intervenir heureusement pour eux auprès des autorités turques en ces temps si malheureux; ce que d'ailleurs a su faire de son côté S. G. Mgr Scianow.

Cette année, par suite des événements de Macédoine, quatorze villages se sont faits catholiques. Pauvres catholiques, assurément, la foi n'a pas eu grand'chose à voir dans leur conversion. Mais, du moins, c'est un terrain sur lequel nous pouvons travailler. Je viens de parcourir plusieurs de ces villages pour confesser à l'occasion des fêtes de Noël et je les ai trouvés bien disposés. Il est regrettable que le manque de ressources n'ait pas permis de leur donner des instituteurs pour leurs écoles; c'eût été le moyen d'en faire de

vrais catholiques. Touché de leurs bonnes dispositions, je me suis imposé le sacrifice de payer le professeur pour un gros village de deux cents maisons. Mais c'est tout ce que j'ai pu faire. Nous tâcherons d'aller les visiter souvent afin d'y suppléer.

3° *Œuvres diverses.* — En attendant que nous ayons des prêtres instruits, nous nous occupons des popes qui desservent les villages, pauvres prêtres sans éducation et sans instruction. Au mois de février 1903, nous leur avons donné, comme d'habitude, la retraite à Zeitenlik. C'est une lourde charge pour nous que ces retraites; car non seulement il nous faut nourrir les popes, mais encore leur payer le voyage aller et retour. Nous n'hésitons pas cependant devant la dépense, car c'est le seul moyen d'avoir des prêtres un peu convenables, de leur apprendre l'essentiel du ministère, et de les maintenir dans la foi catholique.

A tous ces popes nous donnons des honoraires de mesres pour chaque jour de l'année; c'est la seule ressource pour vivre qu'ont les popes des villages avec leur travail et leur maigre casuel. C'est là un grand souci pour nous.

Cette année nous avons pu achever la résidence épiscopale de S. G. Mgr Scianow à Salonique. Commencée vers 1892, elle avait été abandonnée inachevée, et c'était un sujet de dérision pour le catholicisme. C'est une maison épiscopale vraiment convenable et nous y avons fait une école et une chapelle pour les catholiques bulgares de Salonique. Hélas! il y a l'église qui attend son tour; les fondements en sont sortis de terre depuis dix ans. Mais c'est une affaire de 40 000 à 50 000 francs. Puisse la divine Providence en permettre bientôt l'achèvement pour l'honneur du catholicisme à Salonique!

CHINE

PÉKIN

On lit dans le numéro du 27 mai 1904 des *Missions catholiques* :

Au moment de mettre sous presse, nous recevons ces quelques lignes de Mgr Favier. Sachant toute la vénération dont nos lecteurs entourent l'illustre évêque de Pékin, nous nous empressons de publier cette lettre bien consolante dans sa brièveté.

Lettre de Mgr FAVIER, vicaire apostolique.

Pékin, 17 avril 1904.

Mon état, toujours maladif, ne me permet pas de vous écrire aussi longuement que je le voudrais. Excusez-moi.

Nos sept missionnaires et nos six mille chrétiens massacrés en 1900 obtiennent de Dieu des succès inespérés. L'année dernière, nous avons baptisé cinq mille sept cents adultes, et cette année je ne crois pas exagérer en estimant que nous en baptiserons de neuf à dix mille !

Nos chères victimes nous ont également obtenu une paix parfaite, malgré les événements ; le bon Dieu nous a tellement protégés en 1900 et depuis ces horribles massacres que nous serions ingrats de ne pas compter sur lui pour l'avenir.

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Lettre de Mgr FERRANT à M. ANGELI, à Paris.

Kiu-Kiang, le 7 mars 1904.

En rentrant d'une longue tournée de confirmation, j'ai trouvé vos lettres des 20 décembre et 23 janvier. Par la pre-

mière vous m'annonciez le décès de Mme la baronne de Gargan. Inutile de vous dire combien j'ai été sensible à cette nouvelle ; c'est un coup qui me frappe au plus profond de l'âme. Je suis de ceux qui doivent le plus de reconnaissance à cette insigne bienfaitrice, qui a été ma providence visible depuis cinq ans que je suis au Kiang-Si, et qui, par ses dons princiers, m'a permis de créer plus d'une œuvre de première importance. La sympathie de cette pieuse dame pour mes œuvres, c'est ce que je considérerai toujours comme une des plus grandes grâces des débuts de mon ministère épiscopal. Le bon Dieu, j'en ai la conviction, l'aura déjà récompensée au ciel de sa charité sans mesure : que de milliers d'âmes sauvées grâce à ses aumônes ! Néanmoins je prie et fais prier pour sa chère âme : j'ai demandé trois messes à chacun de nos prêtres, et je ne m'en tiendrai pas là ; nous devons trop à cette incomparable bienfaitrice.

J'ai fait une tournée pastorale de plus de quatre mois dans nos districts les plus éloignés. Combien j'ai été consolé des bonnes dispositions de nos néophytes ! que de douces joies j'ai ressenties tout le long de ma route ! — J'ai failli aussi y laisser la vie. Les adeptes d'une société secrète me cherchaient pour m'expédier dans l'autre monde, et, sans une série de circonstances absolument providentielles, je devais tomber entre les mains d'une bande de deux mille de ces malfaiteurs. Je n'étais pas digne de donner ma vie pour mes brebis !... Puissé-je au moins mériter la grâce d'une bonne mort, en vivant plus saintement et en travaillant de mon mieux pour le bien des âmes !

Malgré la guerre russo-japonaise, tout est calme jusqu'ici dans nos missions.

† P. FERRANT.

KIANG-SI ORIENTAL

*Lettre de Mgr Vic, vicaire apostolique,
à M. François GATTRINGER, prêtre de la Mission, à Graç.*

Fou-Tcheou, 14 février 1904.

Je suis bien aise de profiter du repos forcé de l'année chinoise pour vous donner de nos nouvelles. Je puis vous transmettre aujourd'hui le souvenir que vous attendez depuis longtemps, la photographie du tombeau de notre cher Edouard ¹. Les caractères en sont très lisibles, M. Dellioux ayant eu la précaution de les noircir pour tirer la vue du tombeau. Vous saurez les traduire à votre excellente mère. J'y joins la photographie de la chapelle de l'orphelinat de Kien-Tchang. Nous y avons aujourd'hui, au Si-men, à deux ou trois cents pas de la cahute dans laquelle vous allâtes visiter au moins une fois votre cher Edouard, une belle propriété et un très bel ensemble d'œuvres, moins l'église non encore bâtie. Après Dieu, nous devons une bonne part de ces bénédictions à M. Edouard, lequel contribua largement à cette prise de possession, qui lui coûta la vie.

Nous jouissons cette année d'un grand calme et nous en profitons. Les constructions n'ont pu marcher aussi vite que nous eussions désiré. Tout renchérit extraordinairement, et la piastre n'a presque plus de valeur ; elle est à 700 sapèques et tend à baisser encore. Nous avons reconstruit le petit séminaire à Tsi-Tou, sur les fondations des ruines de l'ancien établissement notablement agrandi. Les enfants viennent de s'y transporter ces jours derniers. Ils sont sous la direction du bon prêtre Lieu.

Comme vous l'aurez constaté dans le nécrologe, nous eûmes la douleur de perdre le bon P. Ly à la fin de

1. M. Edouard Gattringer, frère de M. François Gattringer, et, lui aussi, missionnaire en Chine.

juin. Il fut pris durant trois semaines d'une violente dysenterie qu'on ne put arrêter. Il est enterré à côté de M. Edouard à Kiou-Tou, où je l'avais mis curé en dernier lieu. C'était un bon prêtre que nous regrettons. Quoiqu'on nous ait fourni cette année un renfort relativement considérable de quatre confrères, cela n'augmente guère le chiffre de nos missionnaires ambulants, vu que nous avons un grand nombre d'invalides.

L'ensemble des œuvres est bien réorganisé à Ki-Ngan. Trois Petits-Frères de Marie y étaient attendus avant l'année chinoise pour ouvrir une école de Français. On est en train de bâtir une résidence européenne dans la ville de Kantcheou.

Il y a bien, d'ici ou de là, quelques excitations locales dans les deux vicariats voisins. M. Verrières avait quasi dû se sauver de Sin-foug, poursuivi par des malfaiteurs ou rebelles. Mgr Ferrant a eu ces temps derniers, à 3 lieues de Ling-Kiang, trois meurtres de néophytes et cent vingt familles chrétiennes pillées par des membres d'une société, lesquels se montrent très audacieux et battent et soldats et satellites ; ce sont les Lan-lieu-houei, société du Nénuphar bleu. Tout cela pour ne pas nous laisser oublier que nous sommes en Chine.

Il se dessine, du reste, de tous côtés un mouvement très accentué de conversions. Les chiffres des fruits spirituels sont consolants. Le dernier exercice accuse plus de dix mille baptêmes d'adultes dans nos sept vicariats, dont cinq mille six cents à Pékin.

† C. Vic.

TCHÉ-KIANG

SÉMINAIRE POUR LES JEUNES MISSIONNAIRES EUROPÉENS

Mgr Reynaud, lazariste, vicaire apostolique, écrit de Ning-Po à M. le directeur des *Missions catholiques* :

Je vous ai déjà parlé de notre grand collège de Ning-Po. Aujourd'hui, je veux vous faire connaître une œuvre nouvelle, une maison de formation, un noviciat pour les vocations à nos missions de Chine. C'est une mesure qui répond à un grand besoin et qui promet beaucoup.

Après le noviciat, les jeunes gens suivent tous les cours des grands séminaires, entremêlés de leçons de sciences, de langues et surtout de chinois. Rien ne leur manque au point de vue de la piété et des études. Ils sont, de plus, formés sur le terrain où ils devront combattre un jour. Ils ont ainsi toute facilité de s'initier aux mœurs, à la langue, à la caractéristique du pays. L'expérience des autres leur sert de leçon. Tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent les acclimate, en quelque sorte, aux difficultés du ministère. En un mot, cette formation locale me semble être le moule par excellence pour façonner de bons missionnaires. On les fait sur commande, pour ainsi dire : on les taille sur mesure et en vue des besoins du pays. Le lendemain de leur ordination, ils ne sont pas désorientés comme des conscrits sur le champ de bataille ; ils ne s'éveillent pas surpris, comme les nouveaux venus transportés subitement d'Europe en Chine ; ils n'ont pas besoin de faire l'exercice ni d'attendre des armes pour voler au combat. Non ; armés de pied en cap, ils sont tout prêts pour les luttes apostoliques. Ce sont presque des vétérans.

J'ai le grand bonheur de leur donner l'hospitalité. Ils forment, dans mon vicariat, comme une oasis délicieuse, pleine de vie et d'espérance : une vraie source de bénédictions. Que les anges des pauvres païens doivent être heureux

de voir grandir ces jeunes plantes, de penser qu'elles deviendront de grands arbres, et que ces arbres donneront des fleurs et des fruits de salut !

Cette œuvre tant désirée, si riche de promesses, je me permets de la recommander à vos prières. Ce n'est qu'un berceau. Mais que de vœux l'entourent et que d'espérances il fait concevoir ! *Quis, putas, puer iste erit ?*

PERSE

*Lettre de M. BOUCAYS, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Khosrova, le 22 mars 1904.

Le 14 du mois courant, une des Filles de la Charité, la sœur Rose Vidal, se mettait en route pour France. Comme, la veille de son arrivée à Khosrova, avait eu lieu sur le chemin de Khoys par où elle devait passer, l'assassinat d'un chef de la mission américaine d'Ourmiah, j'ai cru qu'il était à propos de prendre quelques précautions. Après avoir pris l'avis de mes confrères, je l'ai fait accompagner par M. Raphaël Nébieridzé jusqu'à la frontière russe, et escorter de deux cavaliers qui étaient armés jusqu'aux dents.

Arrivée en Russie, elle a été très bien reçue par nos alliés; ils n'ont pas voulu la laisser partir dans une *troyka* (mauvais char tiré par quatre chevaux), mais ils lui ont fourni une très bonne voiture, disant que ce serait honteux pour la Russie de laisser ainsi mal voyager la sœur de celles qui soignent les soldats blessés dans la guerre avec le Japon. Je crois que si cela continue, cette bonne sœur de la Charité sera portée en triomphe avant de sortir de l'empire russe. Une enfant orpheline est avec elle; les Russes pour lui faire

honneur ont mis cette enfant dans un magnifique salon et lui ont donné des servantes pour lui fournir tout ce dont elle avait besoin. La sœur de Charité n'aura pas besoin cette fois-ci de quitter la cornette pour traverser la Russie.

Mgr Lesné revient d'Ispahan, et il doit faire sa visite en passant par chez nous.

A. BOUCAYS.

SYRIE

ANTOURA

FÊTE DU VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE SUPÉRIORAT
DE M. SALIÈGE, AU COLLÈGE D'ANTOURA

Antoura, 13 mai 1904.

Le 1^{er} mai notre collège était en fête. Nous célébrions, en effet, le vingt-cinquième anniversaire de M. le supérieur en Syrie. A ce mot de « fête », je m'empresse d'apporter le correctif nécessaire, en disant de suite qu'il s'agit purement d'une fête de famille. Qui donc, parmi nous, venus de France, pourrait rechercher le bruit et l'éclat extérieurs quand il y a tant de tristesse dans les cœurs ?

Quinze jours avant la date de cet anniversaire, M. le supérieur semblait avoir réussi, guidé par ses sentiments de modestie, à écarter toute solennité, quand tout d'un coup M. le consul de France nous fit part de la résolution où il était de provoquer une grande fête qu'il présiderait lui-même ; Sa Béatitudo Mgr le patriarche des Maronites était, nous disait-il, dans les mêmes sentiments. M. le comte de Sercey croyait l'occasion opportune pour redire la reconnaissance de tous envers M. Saliège et honorer la France dans ses enfants ; S. G. Mgr le patriarche

croyait qu'il lui appartenait en ce jour de mettre en relief l'œuvre des missionnaires latins et de redire très haut, afin d'être entendu de très loin, le bien immense fait par les membres des congrégations.

Après n'avoir rien voulu, nous étions menacés de manifestations sur notre nom et de fêtes un peu bruyantes. On jugea bien de faire la part du feu, et sans s'opposer aux desseins si bienveillants de M. le consul et de S. G. Mgr le patriarche, il fut convenu qu'on s'appliquerait alors à célébrer la fête sur un programme très modeste!

En l'honneur de nos hôtes la maison fut décorée avec goût, mais sans profusion. Le matin, messe latine, et messe maronite célébrée par Sa Grandeur; puis réunion dans la grande salle des fêtes où nos élèves devaient présenter leurs vœux à M. le supérieur. De fait, ils le firent de la meilleure manière, en des termes et dans un style tels que chacun put se convaincre que les études littéraires et l'éducation du sentiment se pratiquent également bien dans notre collège. Le temps était affreux. Malgré la pluie torrentielle qui rendait la montagne presque impraticable, un grand nombre d'anciens élèves étaient accourus. Sur l'estrade se tenaient M. le supérieur, Mgr le patriarche, M. le consul général de France et quelques personnes du consulat, ainsi que Mgr Nejem, plusieurs prêtres et dignitaires du patriarcat, le R. P. Cattin, jésuite, recteur de l'Université de Beyrouth, le kaïmacam de Jounieh, le mudir de Zouk et plusieurs cheiks, membres importants de la famille Khazen.

M. le consul et Mgr le patriarche prirent deux fois la parole en ce jour, et tous deux témoignaient hautement de leur sympathie pour les enfants de Saint-Vincent-de-Paul et de la confiance qu'ils ont en eux. L'un pour la France, l'autre au nom de la nation maronite remercièrent chaleureusement, en exaltant son œuvre, le vénéré supérieur dont on fêtait le jubilé et rendirent hommage à

tant d'efforts et de zèle déployés pendant vingt-cinq années. Nous eûmes en particulier la joie d'entendre Mgr le patriarche proclamer son amour inébranlable pour la France et formuler l'espoir de la voir bientôt reprendre le rôle qui l'honore ici et dont tous lui sont reconnaissants.

A. RAMADE, C. M.

Un journal du pays originaire de M. Saliège, Mauriac (Cantal), a reçu de Syrie et a publié cette pièce de vers composée par un des professeurs du collège d'Antoura et lue devant l'honorable assemblée dont nous venons de parler.

Missionnaire et Français.

I

La France ! oh ! ce soir-là, comme elle semblait belle,
Vous souvient-il ? Le feu du ciel était si pur...
Le navire fuyait, fantastique hirondelle,
A regret, dans ce double azur !

Plus d'un front se tourna vers l'horizon d'arrière
(Pendant que d'un sanglot montait l'adieu fatal)
Pour sentir frissonner la caresse dernière
Dans la brise du sol natal !

C'était avril en fleurs sur les côtes de France !..
C'était... plus loin... plus loin, dans un rêve lassé,
Rêve d'amour intime et d'intime souffrance
Un coin du foyer délaissé...

Ce point obscur de la Patrie
Où deux êtres pleuraient tout bas,
En songeant qu'un peu de leur vie,
Leur enfant, s'en allait là-bas !
La maison à toiture grise,
La maison où l'on a vécu,
Qui dort, inquiète et surprise
De sentir un vide inconnu !

La terre où notre âme était née,
Où flottait tant de souvenir

Où chaque chose était aimée
Où l'on rêvait vivre et mourir !
Toutes ces choses évoquées
Passent du cœur devant les yeux,
Et c'est quand on les a quittées
C'est alors qu'on les aime mieux !

O France, quelle sève intense et généreuse
As-tu donc infusée aux veines de tes fils,
Pour les semer au monde, héroïque semeuse,
Sans autre arme qu'un crucifix !

.....
La Russie a ses trafiquants
Et l'Angleterre ses touristes ;
L'Allemagne a ses émigrants,

Mais, sur les plages étrangères
Toi, ma France, jamais tu n'as
Que tes Français missionnaires,
Pacifiques et blancs soldats !

II

Et vous êtes venu parmi nous, tendre Père !
Vingt-cinq ans ont passé sur ce soir de l'adieu,
Et depuis vingt-cinq ans vous faites l'œuvre austère,
Pour la France et pour notre Dieu !

Lui seul peut mettre au cœur vingt-cinq ans de souffrance,
Garder vivant en vous la vigueur et la foi,
En dépit des assauts, des jours de défiance,
Montant toujours le chemin droit.

Quand, de la même voix qui créait les apôtres,
Jadis, il vous montrait, fleurs de toute saison,
Des âmes à glaner (et ce furent les nôtres !),
Votre âme entrevit la moisson !

Moissonner pour le divin Maître
Des centaines d'âmes d'enfants !
Faire éclore, vivre et renaître,
Seigneur, ces cœurs d'adolescents !...
Quel rêve de missionnaire
Mais aussi quels rudes labeurs !
— Eh bien ! soit, je prends l'œuvre amère
Et vous, mon Dieu, prenez les cœurs ! —

Votre lourde tâche acceptée,
Vous l'avez faite chaque jour !
Sur cette enfance tant aimée
Vous vous penchiez avec amour !
Votre main ferme et point sévère
Trouvait, pour assurer ces fronts,

Des délicatesses de mère,
Trésors de paix et de pardons !

Et si nous aimons Dieu, si nous aimons la France,
Nous vos fils d'aujourd'hui, d'hier et de demain,
Si nous sentons en nous la vertu, la science,
C'est que nous suivons votre main !

Soyez donc à l'honneur, vous fûtes à la peine,
Votre main vingt-cinq ans sema, jeta le bien ;
La terre fut féconde et la récolte est pleine ;
Dieu le sait et n'oubliera rien !

III

Oui, tendre Père, au soir de ce beau jour de fête,
Ainsi qu'un voyageur qui, debout sur le faite,
Embrasse du regard le chemin déjà fait,
Ou comme un moissonneur, au soir de sa journée,
Jette en se retournant sur sa moisson dorée
Jette un long coup d'œil d'amour satisfait,

Jetez sur le passé, sur votre vie entière,
Sur vos enfants, sur nous, sur votre œuvre, ô bon Père,
Un doux regard d'orgueil et de paix !
Et puis reposez-vous en votre œuvre accomplie,
Jouissez-en, sans crainte : elle fut bien remplie :
A nous de vous rendre heureux désormais !

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

Nous publierons volontiers une notice historique sur chacun de nos établissements des États-Unis, comme nous l'avons fait, par exemple, pour les établissements de l'Autriche (*Annales*, t. 66 et 67). Nous commençons par le séminaire de Saint-Louis (Missouri).

La ville de Saint-Louis, sur le Mississippi, près du confluent avec le Missouri, est dans une situation admirable pour le commerce. Elle fut fondée en 1764 par les Français de la Louisiane. Elle avait en 1800 à peine un millier d'habitants, elle en a aujourd'hui trois cent cinquante mille. C'est le siège d'un archevêché.

La Congrégation de la Mission y dirige le séminaire et la paroisse Saint-Vincent-de-Paul. Nous avons reçu sur le séminaire l'intéressante notice qui suit.

SAINT-LOUIS, SÉMINAIRE KENRICK; CASS AVENUE

Quand, descendant du tramway, on embrasse du regard ce grand bâtiment de briques séparé de l'avenue par une propre pelouse de bonne apparence, du premier coup l'impression est agréable et engageante. Sans doute on se voit loin de la somptuosité d'autres séminaires américains, New-York, Rochester, etc., par exemple; dans sa simplicité plus modeste le séminaire Kenrick a tout de même fort bon air. Et pourtant dans ce nouveau monde, si jeune, ses bâtiments sont presque un morceau archéologique: pensez donc, ils comptent quelque cinquante ans d'exis-

tence ! Cinquante ans, dans ce pays, cela recule presque jusqu'à la préhistoire.

Il y a quelque impertinence, ce semble, à vouloir, même en quelques traits rapides, narrer le passé du séminaire Kenrick. Car, à vrai dire, peut-il se vanter d'avoir déjà son histoire ? A onze ans — c'est son âge. — la vie n'est encore tissée que de bonheurs ; et les bonheurs ne se racontent pas. — Il est juste de reconnaître toutefois que, par ses origines, cet établissement appartient aux âges héroïques. A suivre, en effet, l'intéressante évolution de ses divers avatars, on remonte en droite ligne, par les séminaires Saint-Vincent du Cap-Girardeau et Sainte-Marie des Barrens, jusqu'à l'arrivée à Saint-Louis de M. de Andreis et de ses compagnons. Ce seul fait suffit à mettre en lumière le rôle silencieux, sans doute, mais actif et efficace, exercé par le séminaire dans le développement religieux de l'Ouest.

* *

« Mgr Du Bourg ayant établi à Saint-Louis ¹ un collège et des écoles externes, avait chez lui un certain nombre de jeunes ecclésiastiques qui enseignaient au collège, et en même temps, continuaient leurs études ecclésiastiques. M. de Andreis fut établi leur supérieur, directeur et professeur de théologie et d'Écriture sainte ². » — Nous devons reconnaître dans ces quelques lignes de Mgr Rosati la vraie origine du séminaire de Saint-Louis.

Mais, à la mort de M. de Andreis, le séminaire de Sainte-Marie des Barrens était déjà en plein exercice. Celui de Saint-Louis lui fut joint, et dès lors, pendant plus de vingt ans, leur histoire se confond.

1. Vers 1818.

2. *Notice sur le Rev. Félix de Andreis*, écrite de la main de Mgr Rosati. (Archives de l'église Saint-Vincent, à Saint-Louis.)

Quelques mois à peine après son arrivée à Saint-Louis, M. de Andreis, connaissant les désirs de Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, et cédant aux conseils de Mgr Flaget ¹ et aux instances des nombreux catholiques du comté de Perry (Missouri), envoyait M. Rosati et toute sa petite colonie aux Barrens ². Ainsi fut fondé, à l'automne de 1818, le séminaire Sainte-Marie. Séminaire modeste, s'il en fut. Une cabane, construite de troncs d'arbres à peine rudimentairement équarris, et mesurant 6 mètres sur un peu plus de 8, voilà toute son architecture. Mais, avec sa population de quatre prêtres, quatre étudiants, trois postulants et un frère coadjuteur, avec ses études et ses classes de philosophie et de théologie, cette cabane était tout de même un vrai grand séminaire.

Un second bâtiment, de proportions plus amples, prit place bientôt près de la hutte primitive, et, dans ses murs, s'installèrent auprès du séminaire interne et du scolasticat de la Congrégation, le séminaire diocésain transporté de Saint-Louis et un collège (1823). Faut-il l'attribuer à la beauté du site, à l'aspect engageant et hospitalier de la nouvelle construction, à la bonne grâce de ses habitants, ou aux dispositions sympathiques des populations d'alentour ? Toujours est-il que, peu de temps après son ouverture, le séminaire comptait dix-huit clercs, et, après quinze ans d'existence, trente-cinq ; alors que le collège montait à une population de cent trente jeunes gens. Le cours normal de théologie était de trois années et comprenait, sans en rien omettre, tout le programme habituel d'études d'un grand séminaire. La philosophie, étudiée pendant une

1. Evêque de Bardstown, et administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans en l'absence de Mgr Dubourg.

2. Pour plus de détails, voir le *Collège Saint-Vincent au Cap-Girardeau*.

année, était comprise au nombre des classes du collège, qu'elle couronnait.

La Louisiane supérieure, peuplée primitivement par des émigrants français, avait vu, bientôt après la cession du territoire aux États-Unis, affluer vers ses riches et fertiles plaines une nombreuse population anglo-américaine, venue de l'est du Kentucky et du Maryland. Ces familles nouvelles venues, profondément chrétiennes, bénissaient Dieu quand l'esprit apostolique leur prenait un de leur fils. Mais là n'était pas, heureusement, la seule source du recrutement ecclésiastique. L'histoire de personnages comme La Mennais et Lacordaire nous dit éloquemment quelle fascination exerçait en France la perspective des missions américaines. Le même attrait séduisait tout autant le zèle et la ferveur des séminaristes et des jeunes prêtres des nations voisines. Aussi, à tous leurs voyages dans le vieux monde, les évêques des États-Unis ramenaient de nouvelles recrues. Beaucoup d'entre eux allèrent terminer leur éducation sacerdotale au séminaire de Sainte-Marie, et un fait curieux nous montre combien était variée alors la population de cette maison : pour mieux se faire tout à tous, M. de Nekere, admirablement doué sous ce rapport, prêchait chaque groupe en sa langue maternelle ; or il donnait régulièrement ses conférences en anglais, en italien, en français, en allemand, en espagnol et en flamand. -

On ne saurait être étonné de la vitalité intense manifestée par un établissement si modeste en ses débuts, quand on se rappelle quels hommes lui imprimèrent le mouvement. Il suffirait ici de citer les noms propres : ils sont éloquents par eux-mêmes. — M. Rosati, tout d'abord. Cet homme, dévoré d'activité, fut la pierre d'angle de tout l'édifice de la Congrégation aux États-Unis. Nommé en 1822 vicaire apostolique des Florides, il déclina cet honneur ; mais le choix de Léon XII vint le retrouver l'année suivante, et, cette fois, la volonté du souverain Pasteur était

exprimée en tels termes qu'il fallut se résigner à accepter la coadjutorerie de la Louisiane. Il ne se résigna pas pour autant à quitter Sainte-Marie. Trois ans seulement plus tard, à la division du diocèse de la Nouvelle-Orléans, ce nouveau sacrifice lui fut demandé ; il vint alors occuper à Saint-Louis le nouveau siège épiscopal que Rome venait d'ériger à son intention.

Pendant les années de sa coadjutorerie, Mgr Rosati avait trouvé aux Barrens un précieux auxiliaire dans la personne de M. Léon de Nekere. Ce dernier, belge d'origine, était un homme d'un grand mérite, mais d'une très pauvre santé. Le climat du Missouri convenant peu à son tempérament délicat, M. de Nekere dut, en 1826, à peu près dans le même temps que Mgr Rosati venait s'établir à Saint-Louis, quitter Sainte-Marie pour le Sud. Il devint, en 1829, évêque de la Nouvelle-Orléans.

Après le départ de Mgr Rosati et de M. de Nekere, trois jeunes prêtres, MM. Odin, Timon et Paquin, restèrent seuls au Barrens, avec la lourde charge du séminaire et du collège. Quelque accablant que fût le fardeau, ils surent y suffire ; et quand, en 1830, M. Tornatore arriva d'Italie pour leur prêter main-forte, il trouva tout prospère. C'était une rude vie que menaient ces vaillants. Les jours non employés au soin de leurs élèves étaient consacrés aux courses apostoliques. Le samedi dans l'après-midi, et la veille des congés hebdomadaires, MM. Odin et Timon, accompagnés l'un et l'autre d'un séminariste, enfourchaient leur monture, et, chacun de son côté, gagnaient, en d'héroïques chevauchées, des stations quelquefois fort éloignées. On arrivait d'ordinaire le soir. Le Père se mettait au confessionnal, si besoin était. Le lendemain il continuait d'entendre les confessions, administrait les sacrements : baptêmes, mariages, etc., célébrait la messe ; le clerc, avant et après le saint sacrifice, prêchait, catéchisait les enfants ; l'après-midi, on remontait à cheval et on regagnait Sainte-Marie, tout

disposés à recommencer deux jours après une campagne semblable dans une autre direction.

A différentes époques, de nouveaux arrivants français, italiens, espagnols, vinrent porter secours aux missionnaires surchargés par tant d'œuvres diverses. On put alors diviser un peu mieux le travail. D'autres divisions allaient d'ailleurs bientôt suivre.

* * *

Après des jours brillants, en effet, et pleins, pour l'avenir du diocèse, de ravissantes promesses, le séminaire diocésain connut des temps moins glorieux. Au commencement de 1842, il comptait six élèves seulement ¹.

Cette situation, si elle se prolongeait, risquait de devenir inquiétante pour l'Eglise de Saint-Louis. Mgr P.-Richard Kenrick, coadjuteur de Mgr Rosati et administrateur du diocèse en son absence, s'en émut, et, en même temps qu'il s'assurait à l'étranger de nouvelles recrues, il décidait, avec l'agrément de M. Timon, visiteur, de transporter le séminaire dans la ville épiscopale. Sainte-Marie des Barrens devait garder le titre de petit séminaire diocésain, en même temps qu'elle restait la maison-mère de la Congrégation aux États-Unis. Dans le courant de l'année 1842, donc, le grand séminaire, comprenant six clercs, trois professeurs lazaristes, sous la direction de M. Paquin ², venait s'établir en ville, *Soulard's Addition*, et était joint au presbytère de la chapelle Sainte-Marie. Ce n'était là, d'ailleurs, qu'un séjour provisoire. La chapelle Sainte-Marie, en effet, était destinée à bientôt disparaître devant l'église Saint-Vincent, commencée par Mgr Rosati, et dont les murs len-

1. Lettre de Mgr P.-R. Kenrick à M. Dowley, C. M., publiée dans le *Catholic Magazine*, t. II, 1843, p. 316.

2. M. Paquin, envoyé au Texas en 1844, y mourut la même année, 13 août, de la fièvre jaune.

tement s'élevaient de terre ; et le presbytère se disposait à l'imiter. Dans le courant de 1844, un vaste terrain et une grande maison avoisinant l'église en construction ¹, furent acquis par la Congrégation, et quelques mois plus tard le presbytère et le séminaire purent s'installer dans la nouvelle maison Saint-Vincent. Les deux établissements de la Congrégation à Saint-Louis n'oublient pas cette intimité de vie de famille, qui, plusieurs années durant, les réunit sous le même toit, et, à l'occasion, elles savent se souvenir qu'elles sont sœurs germanes.

Le transfert du grand séminaire à Saint-Louis n'était pas motivé seulement, dans l'esprit de Mgr Kenrick, par l'espérance légitime d'un plus nombreux recrutement ; le prélat comptait aussi par là intéresser plus vivement la générosité des fidèles de Saint-Louis en faveur de cette institution diocésaine. Les ressources, en effet, étaient très précaires. Elles le demeurèrent dans le nouveau séjour, car les diverses tentatives successivement essayées dans le but d'assurer au séminaire les secours d'argent indispensables à sa vie, ne paraissent pas avoir donné les résultats qu'on en attendait. Cependant, plaie d'argent n'est pas mortelle, dit-on, et le séminaire eût pu sans doute continuer de vivre à Saint-Vincent, si la nécessité n'eût obligé les supérieurs de la Congrégation à transporter à Saint-Louis le noviciat de la province. La maison étant visiblement trop étroite pour les deux communautés, le séminaire alla, avec de nouveaux maîtres, s'établir aux portes de Saint-Louis, à Carondelet.

Mais déjà s'agitait, dans les milieux ecclésiastiques américains, la question encore à l'ordre du jour à présent ² : Que doit être, en ce pays, et dans les circonstances actuelles, un grand séminaire : diocésain, ou interdiocésain ? Le problème ne paraîtra pas une simple spéculation oiseuse, si

1. Decatur and Marion Str.

2. Cf. Rev. John Talbot Smith, D. D., *Our seminaries*, chap. v.

l'on se rappelle que dans ces vastes régions déjà manquant de prêtres et où les vocations sont rares, l'application du principe du séminaire diocésain exige, pour l'éducation ecclésiastique de quelques clercs, l'immobilisation de cinq hommes, au moins, dans la force de l'âge, capables, par conséquent, de rendre dans les missions de très importants services. En 1858, les évêques de la province de Saint-Louis résolurent pratiquement la question dans le sens du séminaire interdiocésain, et décidèrent de réunir leurs clercs. Des ouvertures furent faites à M. Ryan, visiteur, et il fut convenu que le collège du Cap-Girardeau serait, dès l'année suivante, aménagé pour cette nouvelle destination. Une autre phase de la vie du séminaire de Saint-Louis s'ouvrit donc, à la rentrée de septembre 1859, sous la direction de M. Jacques Mac Gill, aujourd'hui visiteur de la province orientale. Il est inutile d'en rappeler ici les diverses vicissitudes : M. F.-V. Nugent les a excellemment décrites dans la notice consacrée par lui au collège Saint-Vincent du Cap-Girardeau ¹.

* * *

Le ravissant séjour du Cap-Girardeau fut salutaire au séminaire, qui, peu à peu, reprit son ancienne splendeur des beaux jours de Perryville, et, finalement la dépassa. Le nombre des étudiants s'accrut tant qu'un jour on se trouva à l'étroit, et l'on se vit devant l'alternative ou de refuser des élèves, ou d'ajouter de nouvelles bâtisses aux anciennes. On ne pouvait décemment songer à la première solution, et la seconde offrait de sérieuses difficultés. Mgr Kenrick en imagina une troisième, qui consistait à reprendre l'idée autrefois chèrement caressée, et tentée sans beaucoup de succès, de transporter le séminaire en ville. Les Sœurs de la

1. *United states bureau of Education. Contributions to american Educational History. N° 21. Higher Education in Missouri. Edit. 1901, chap. viii.*

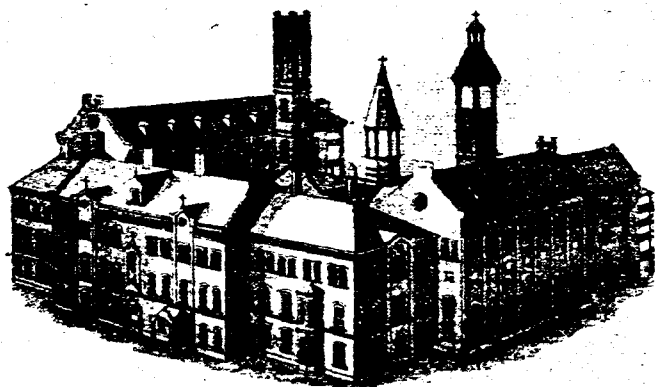
Visitation, établies depuis longtemps à Saint-Louis, avaient, vers le milieu du dix-neuvième siècle, transporté leur pensionnat dans un beau bâtiment construit par elles dans un des faubourgs. Cependant, avec le temps, elles aussi avaient dû songer à un nouveau séjour mieux approprié à leurs besoins, et mirent en vente leur ancienne résidence. L'archevêque de Saint-Louis, frappé des avantages qu'offrait, pour la réalisation de son dessein, cette grande propriété, s'en rendit acquéreur en 1891, peu de temps après son jubilé épiscopal, et l'offrit à M. Smith, visiteur de la province occidentale de la Congrégation de la Mission, comme nouveau séjour du séminaire. L'offre fut acceptée, et le transfert résolu.

Mais, avant d'y procéder, des réparations considérables s'imposaient. De plus, l'aménagement d'un séminaire doit, sans luxe, offrir aux étudiants toutes les accommodations que comporte notre vie moderne. Tout cela demandait de l'argent, de larges ressources. Or, n'hésitons pas à le reconnaître, ni la pauvre caisse du séminaire, ni la non moins modeste caisse de la Congrégation n'eussent pu y suffire. Mais, à l'imitation de son premier pasteur et de ses prêtres, la population catholique de Saint-Louis se montra généreuse et, grâce à sa libéralité, l'aménagement du séminaire marcha bon train.

Le 14 septembre 1893, l'ancien couvent de la Visitation, restauré, transformé, rajeuni, recevait ses nouveaux hôtes. La rentrée comprenait quarante-neuf clercs de différents diocèses. Le corps professoral était constitué de la manière suivante : M. A.-J. MEYER, C. M., supérieur, professeur de droit canon, de prédication, et de littérature allemande; M. P.-V. BYRNE, C. M., assistant, professeur de philosophie; M. P.-M. O'REGAN, C. M., professeur de morale et d'Écriture sainte; M. J.-Ph. LANDRY, C. M., économiste et professeur de chimie; M. J.-T. MAC DERMOTT, C. M., professeur de dogme et directeur; M. J. MURTAUGH,

C. M., professeur d'histoire ecclésiastique et de littérature anglaise; M. S. HUEBER, C. M. (de la maison Saint-Vincent), professeur de physique; M. M. BRENNAN, A. M., prêtre séculier, professeur d'astronomie et de géologie; M. J. WAELTERMANN, prêtre séculier, professeur d'hébreu; M. T.-A. RICE, professeur de chant, et M. Robert O'REILLY, M. D., médecin traitant.

La part prépondérante prise par le vénérable archevêque de Saint-Louis, dans la fondation de ce nouvel établissement,



LE SÉMINAIRE KENRICK, A SAINT-LOUIS
(États-Unis, Missouri).

valait bien que son nom fût indissolublement uni à une institution qui lui devait la vie : le SÉMINAIRE KENRICK sera, pour les âges futurs, un perpétuel mémorial de la haute et large intelligence, de la générosité de cœur et du zèle pour l'éducation ecclésiastique en ce pays, de ce grand pontife que fut Mgr Pierre-Richard Kenrick, deuxième évêque et premier archevêque de Saint-Louis.

Le vénéré prélat ne devait pas avoir la consolation de présider à la solennelle inauguration de son œuvre, qui eut lieu le 21 septembre 1893. Brisé par l'âge et les tra-

vaux de son long et laborieux épiscopat, et souffrant du mal qui, deux ans plus tard, devait le conduire au tombeau, il laissa cet honneur au coadjuteur qui venait de lui être donné dans la personne de Mgr Kain. Celui-ci allait, à l'occasion, se rencontrer officiellement pour la première fois avec son nouveau clergé, et cette circonstance donna tout naturellement une exceptionnelle solennité à la fête, rehaussée par la présence de plus cent cinquante prêtres. Tels se révélèrent alors envers le séminaire les sentiments du vénéré prélat, tels ils ont toujours été dans la suite. « Je me réjouis, dit-il en commençant, et je remercie Dieu, que ma présentation au clergé de Saint-Louis coïncide avec ma présence à l'ouverture du séminaire Kenrick. Ce séminaire, je le contemple avec complaisance, et en lui je place de grandes espérances. Je me réjouis de le voir porter le nom glorieux de Kenrick, un nom auquel l'Eglise est redevable plus qu'à tout autre de ceux qui ont illustré l'histoire de notre Eglise d'Amérique. Je me félicite aussi de ce que les hommes qui seront mes collaborateurs dans l'œuvre de l'évangélisation de ce diocèse, auront reçu les leçons des fils de Saint-Vincent-de-Paul. J'aime l'esprit de saint Vincent : et aujourd'hui la plus ardente prière qui monte de mon cœur vers Dieu est celle de voir la charité et le zèle de saint Vincent prédominer dans l'esprit des prêtres de Saint-Louis. »

* *

Depuis lors, le séminaire Kenrick vit sans bruit sa laborieuse et féconde vie. Onze années se sont succédé, apportant chacune au divin Pasteur des âmes leur moisson de travail et leur couronne de prêtres¹. Peu à peu la famille lévitique s'est agrandie : elle a plus que doublé à

1. Le nombre des prêtres ordonnés depuis 1893 s'élève à cent soixante-dix.

présent ¹, et, avec elle, se sont accrues l'allégresse et l'ardeur. Il y a mieux peut-être : le séminaire Kenrick a poussé un rejeton.

En 1900, Mgr Kain, désireux d'assurer à ses clercs une formation complète, dans le sens où l'entendait le concile de Trente, ouvrait au séminaire des cours préparatoires, exclusivement en vue de l'état et des études ecclésiastiques. L'essai réussit pleinement, et deux ans après on avait réuni, auprès du grand séminaire, tous les éléments et le personnel d'un petit séminaire.

On peut prévoir même que bientôt une séparation et une nouvelle création s'imposeront. Parallèlement, en effet, à celle du grand séminaire, la population du petit séminaire s'est multipliée, tant et si bien que la maison est remplie. A supposer que le progrès continue, ce qui est très souhaitable évidemment, on peut apercevoir, dans un prochain avenir, le moment où chacun, s'étant soumis au *maximum* de compression possible, la lutte pour l'existence s'engagera fatalement entre les deux départements du séminaire. A qui restera la place ? Au premier ou au dernier occupant ? Peu importe.

Heureux les peuples que la fécondité force à coloniser !
Heureuses les œuvres que leur vitalité contraint d'essaimer ! c'est la sainte Ecriture qui le proclame ou à peu près :

Beati omnes qui timent Dominum...

Filii tui sicut novellæ olivarum

In circuitu mensæ tuæ

Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.

Saint-Louis (Missouri), 30 mai 1904.

Charles SOUVAY, C. M.

1. Cette année scolaire (1903-1904) la population du grand séminaire a été de cent douze élèves ; celle du petit séminaire de cinquante-sept.

MEXIQUE

*Lettre de M. MORAL, visiteur,
à M. HORCAJADA, prêtre de la Mission.*

Mexico, le 10 février 1904.

Nous avons ici, à Mexico, sous un certain point de vue, une mission continuelle ; nous sommes toujours occupés dans notre église de Saint-Laurent, entendant les confessions, surtout celles des pauvres gens, prêchant fréquemment, préparant les enfants pour la première communion et dirigeant les confréries de la Charité, et les associations d'Enfants de Marie, qui sont dans le Mexique au nombre de sept cent cinquante. De ces associations, il y en a, à Mexico, vingt et une de Dames de la Charité et douze d'Enfants de Marie, en comptant celles qui sont établies dans les faubourgs qui entourent la capitale ; le nombre des associées, actives et honoraires, monte à soixante ou soixante-dix mille, et celui des Enfants de Marie est de trente et un à trente-trois mille : toutes sont réunies à ce centre principal ; M. le visiteur en est le directeur général. Priez donc afin qu'il puisse le diriger selon ses bons désirs.

Le 18 décembre dernier, Mgr l'archevêque de Mexico a béni une vaste maison qui dans le cours des cinq dernières années a été bâtie grâce aux aumônes et aux dons des familles chrétiennes. Cette maison est destinée aux exercices spirituels et aux retraites du mois, pour toutes sortes de personnes, mais particulièrement pour les associations dont il est parlé plus haut, et aussi pour le clergé, si le prélat le juge à propos. Il y a soixante-treize chambres pour les retraitants, une grande et spacieuse chapelle, avec les salles nécessaires au but de cet édifice ; de plus, la chambre pour celui qui dirige les exercices et une autre pour son

auxiliaire; il y a aussi un emplacement pour les confessionnaux, très commode afin d'éviter l'interruption des exercices communs de la retraite.

Le 16 décembre commencèrent les exercices pour soixante-quatre dignitaires de diverses associations; la veille de Noël, on chanta la messe de minuit, la communion générale eut lieu, et le lendemain, après avoir reçu la bénédiction papale, chanté quelques cantiques, chacun se retira.

Le troisième dimanche de janvier, eut lieu la retraite du mois, pour cent vingt à cent trente associées; le premier dimanche de février, le nombre arriva jusqu'à deux mille. Pour le mardi du carnaval est annoncée la retraite pour les confréries de la Sainte-Agonie, de l'Adoration perpétuelle, de l'Apostolat de la prière, du Sacré-Cœur de Jésus, et pour la Confrérie de la Charité. Après cela, tous les premiers et troisièmes dimanches, il y aura successivement la retraite mensuelle. Je désire en plus donner les exercices spirituels à un certain nombre de dames et de messieurs tour à tour. J'attends que Dieu bénisse cette sainte œuvre, et nous aide à la réaliser.

La maison est sous la protection de la sainte Famille, Jésus, Marie et Joseph. Le saint et cher patriarche saint Joseph a été mon procureur, pour réunir les aumônes que nous avons employées pour la construction de l'édifice dont je viens de vous parler; j'espère qu'il fera la même chose pour nous aider à continuer l'autre maison, à côté de la première, et qui pourra contenir de six cents à mille enfants pour leur donner l'éducation; il y aura des ateliers pour les jeunes gens, au nombre de quarante à cent, et un orphelinat. Si nos confrères arrivent bientôt, on pourra commencer; le premier étage est déjà prêt pour ouvrir les écoles dominicales et pour établir quelques ouvriers.

Ildephonse MORAL.

PANAMA

*Lettre de M. Georges LARIDAN, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Panama, hôpital Notre-Dame, ce 21 janvier 1904.

M. Binart, vous ayant écrit pour vous annoncer notre arrivée, me laisse aujourd'hui le plaisir d'écrire à mon tour. Nous avons à vous faire part de choses qui vous seront certainement agréables.

Tout d'abord, il faut vous dire que nous sommes installés et très convenablement installés à l'hôpital du Canal, desservi par les Filles de la Charité ; nous y sommes entourés de toutes sortes de soins. M. Binart s'occupe plus particulièrement de l'hôpital. Quant à moi j'ai déjà fait quelques excursions sur la ligne pour donner des secours religieux aux ouvriers qui y travaillent. La première fois, je l'ai payé un peu par huit jours d'indisposition ; mais, dimanche passé, je m'en suis parfaitement tiré. J'ai été reçu par ces braves gens avec des démonstrations de joie difficiles à décrire, ils n'en pouvaient croire leurs yeux ni leurs oreilles : « Quoi, disaient-ils, voir un Père français, entendre parler en français, est-ce possible, cela ne nous était pas arrivé depuis plus de dix ans. » C'est que la plupart de ces ouvriers sont de la Martinique ou de Sainte-Lucie et parlent français. Il y a aussi actuellement à l'endroit où je suis allé (Emperador) sept à huit cents soldats américains qui protègent la ligne, un certain nombre sont du Canada et parlent français, d'autres sont catholiques également mais parlent anglais ; beaucoup de ces jeunes gens ont assisté à nos offices et m'ont demandé de s'approcher des sacrements dimanche prochain.

Enfin j'ai distribué dans ma dernière visite cinq douzai-

nes de médailles de la sainte Vierge, trois douzaines de chapelets et des petites croix.

Je suis allé hier rendre compte de tout cela à Monseigneur, qui a paru satisfait ; de fait il m'a dit à plusieurs reprises qu'il était très content, qu'il me donnait tout pouvoir sur la ligne, c'est-à-dire 60 à 70 kilomètres, et qu'il me priait même de ne pas me fixer à un endroit, mais d'aller de côté et d'autre. Sa Grandeur me procurera à cet effet un billet de chemin de fer gratuit.

Quant à la pauvreté des églises, Dieu sait en quel état j'ai trouvé celle d'Emperador : plus de portes, plus de carreaux aux fenêtres ; sur l'autel une croix et quatre souches, c'est tout ; pas de canons d'autel, pas de chandelier ; en fait d'ornements pas grand'chose sans doute d'après ce que j'ai pu voir. Si les autres églises sont dans le même état, je crois qu'il me serait plus utile d'avoir une chapelle de cabine que de penser à les pourvoir toutes du nécessaire. J'ai l'intention toutefois d'écrire de différents côtés pour demander quelques ornements et autres objets.

Malgré cela, je m'estime très heureux, Monsieur et très honoré Père, de pouvoir vous donner ces nouvelles qui ne manqueront pas, j'en suis sûr, de vous consoler. Si le bon Dieu daigne me donner un peu de santé pour accomplir ce ministère, qui sera sans doute un peu pénible il ne faut pas se le dissimuler, je suis persuadé que j'en recueillerai de bien grandes consolations.

Georges LARIDAN, C. M.

Nous ajouterons à la lettre qu'on vient de lire quelques renseignements sur les récents et graves événements qui concernent la nouvelle république du Panama.

Le 3 novembre 1903 un coup d'Etat, appuyé par trois mille libéraux en armes, proclama à Panama l'indépendance, de ce département appartenant à la Colombie. En 1831, en

1841 et en 1858, des mouvements séparatistes s'étaient déjà produits.

Le 6 novembre, à Washington, le secrétaire d'Etat, M. Hay, dans des instructions au ministre des États-Unis à Bogota, déclara reconnaître le nouveau gouvernement de fait à Panama. Les nations européennes sont entrées successivement dans la même voie. Une convention a été conclue avec la France pour le remboursement à faire aux actionnaires français.

La revue *les Questions actuelles* (24 décembre 1903) a ainsi résumé les faits récents et la situation actuelle :

« La nouvelle république proclama indépendants l'isthme et son département. Une canonnière colombienne, la *Bogota*, essaye de bombarder la ville de Panama pour rétablir l'ordre, mais un navire de guerre américain, le *Boxton*, qui se trouve là bien à point, l'en empêche, sous la menace de s'en emparer. En même temps l'administration du chemin de fer interdit aux troupes colombiennes réunies à Colon de venir au secours du gouverneur de Panama.

« La nouvelle république se compose du territoire de l'isthme qui dessine une languette recourbée de l'ouest à l'est, six fois plus longue que large et d'une superficie d'environ 85 000 kilomètres carrés : presque autant que le Portugal.

« Sa population est à peine de quatre cent mille habitants de races mélangées d'Espagnols, d'Indiens indigènes et de nègres : métis, mulâtres, quarterons, avec de nombreux Américains et étrangers, faisant le commerce ou employés au chemin de fer et au canal en construction.

« Panama, la capitale de la nouvelle république, est une ville de trente mille âmes, assez malsaine, avec un port médiocre; mais elle est située avantageusement au fond d'une baie, à l'endroit le plus étroit de l'isthme (56 kilomètres), lequel correspond à un col relativement bas de la chaîne côtière (83 mètres) qui sépare les versants atlantique et pacifique;

De là, la préférence donnée au projet de son canal interocéanique. On sait que les travaux inaugurés par Ferdinand de Lesseps, il y a vingt ans, ont amené plus de 1 milliard de francs, ne laissant pour actif que la partie nord du canal, creusée dans la plaine du rio Chagres et aboutissant à Colon.

« Par le traité du 22 novembre 1903, les États-Unis garantissent l'indépendance de la république de Panama. En retour, ils obtiennent tous les droits de souveraineté sur une zone de 8 kilomètres de chaque côté du canal à terminer. Le canal racheté à la Compagnie française sera américain ; mais, sauf le péage ou droit de passage, il sera librement ouvert à toutes les nations, conformément aux conditions posées dans un traité antérieur avec l'Angleterre.

« Libre désormais aux États-Unis de reprendre activement cette entreprise qui, sans laisser l'Europe indifférente, profitera surtout aux Américains, car il leur ouvrira la voie la plus courte de New-York vers les côtes occidentales de leur continent, en même temps que vers la Chine, le Japon et l'Australie. Le canal sera-t-il à niveau, ce qui serait préférable, ou comprendra-t-il une série d'écluses aussi géantes que gênantes ? On le saura bientôt.

« Le nouvel Etat sera une sixième république à joindre aux cinq autres, qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler l'Amérique centrale. »

COLOMBIE

*Lettre de M. LARQUÈRE, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Nataga, Tolima-Sud, 4 mars 1904.

Depuis le 12 février, nous sommes au terme de notre long voyage. Nous avons espéré, M. Tramecourt et moi,

pouvoir partir, le 23 janvier, avec M. le visiteur ; mais nous avons compté sans les fièvres ; il nous a fallu leur payer notre tribut, en arrivant en Colombie. Notre convalescence s'est prolongée jusqu'au 1^{er} février, et M. le visiteur est parti, accompagné seulement de M. Puyo ; ils ont été nos précurseurs à Nataga. A notre tour, nous avons quitté Cali le 1^{er} février, et nous sommes arrivés à Nataga le 12.

Vous connaissez, par une lettre de M. le visiteur, et notre installation, et les clauses du traité passé avec S. G. Mgr l'évêque de Garzon. Les commencements de la petite maison sont bien modestes, je dirai même bien pauvres ; mais ceci n'est pas fait pour nous effrayer. M. le visiteur nous disait, en nous communiquant l'acte de la fondation, que cette maison était bien l'œuvre de la Providence, et c'est sur la Providence que nous comptons pour atteindre le but qui nous est proposé, c'est-à-dire la construction d'une maison assez vaste pour pouvoir contenir sept ou huit missionnaires, et aussi les prêtres et les laïques qui viendront faire leur retraite à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Merci.

Pour le moment, nous habitons la maison qui était réservée au curé ; nous avons fait de notre mieux pour l'installer suivant les usages de la communauté, mais l'installation n'est que provisoire ; car les ouvriers préparent déjà les matériaux destinés à la nouvelle maison, et nous espérons que, Dieu aidant, en juin ces travaux seront bien avancés.

Nataga est un petit bourg situé sur le versant sud-est de la Cordillère centrale, à 1 200 ou 1 500 mètres d'altitude ; sur le 78^e degré de longitude ouest et un peu au-dessous du 3^e degré de latitude nord. A 200 mètres de l'église coule le rio Negro, qui nous sépare du département du Cauca. Comme situation, on ne pouvait pas mieux choisir ; le climat est excellent, et nous avons comme température moyenne la température du mois de mai en France.

La maison est destinée à donner des missions dans le diocèse de Garzon, et, si les missionnaires sont en nombre suffisant, nous irons aussi dans le nouveau diocèse d'Ibague. Mgr l'évêque de Garzon nous a confié l'administration de la paroisse de Nataga ; nous avons en outre à desservir le petit pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Merci. Le sanctuaire, qui est en même temps l'église de la paroisse, renferme une statue miraculeuse de la sainte Vierge, sous le vocable de *Nuestra Senora de los Mercedes*. Le sanctuaire est en grande vénération dans cette partie de la Colombie ; malgré l'absence de prêtres, les pèlerins venaient chaque jour en grand nombre, et quelques-uns de très loin ; désormais, ils auront plus de facilités pour accomplir leurs devoirs religieux.

Impossible de vous dire, Monsieur et très honoré Père, la joie des Nataganéens de voir les missionnaires parmi eux, après une attente de quatorze ans. Ils ne savent que faire pour nous être agréables. La terrible guerre qui a duré cinq ans et qui est finie depuis six mois à peine, les a laissés dans la misère ; ils sont quand même pleins de bonne volonté. Si notre voyage, pour venir jusqu'à eux, a été pénible, leur accueil bienveillant nous a largement dédommagés de nos fatigues.

Plus d'une fois, durant ce voyage, nous avons vu se vérifier la parole du divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ; nous avons traversé des populations qui n'ont la messe que tous les deux ou trois ans, et il leur faut au moins deux jours de voyage pour aller jusqu'à leur paroisse. Vous voyez que le travail ne manquera pas aux missionnaires de Nataga ; Mgr de Garzon voudrait déjà nous voir commencer nos travaux ; mais, malheureusement, il ne peut pas accomplir en notre faveur le miracle de la Pentecôte et nous procurer le don des langues : il nous faut encore étudier l'espagnol. La maison de Nataga est appelée à faire un bien immense dans ces contrées de la

Colombie, si négligées jusqu'à ce jour au point de vue religieux.

Demandez à Dieu que vos enfants soient de dignes ouvriers dans cette moisson si abondante. MM. Puyo et Tramecourt me chargent d'être leur interprète auprès de vous, et de vous offrir leur filial dévouement.

Bénissez, mon Père, votre petite famille de Nataga, et veuillez toujours me croire, etc.

Emile LARQUÈRE.

P.-S. — Nous n'avons pas de bureau de poste à Nataga, et nous sommes, par conséquent, obligés de faire adresser la correspondance au bureau le plus proche qui est Paicol. Voici notre adresse :

M. N..., Paicol (Tolima-Sud), *via* Bogota.

PÉROU

JAUJA

Une jeune sœur de Saint-Vincent-de-Paul, qui a fait partie de la maison de Saint-Sernin de Toulouse jusqu'au moment de son expulsion, écrit de Lima à M. le directeur de *la Semaine religieuse de Toulouse*, cette intéressante lettre, datée du 13 janvier dernier (*la Semaine religieuse de Paris* du 17 mars 1904) :

Nous arrivions le 19 novembre à Lima, qui est un petit Paris, d'après ce que disent les Péruviens. Il est vrai que les Européens qui sont ici tâchent d'y introduire les mœurs et coutumes françaises, mais je trouve qu'ils sont loin d'avoir réussi. Du reste, un quart du Pérou n'est pas encore civilisé ; ces parages, entourés de hautes montagnes ou d'immenses forêts qui empêchent les communications, sont habités par des Indios ou anthropophages d'origine, et qui parlent un idiome étrange nommé *quechua*. Cependant, le catholicisme fait chaque jour de grands progrès ;

mais pour instruire et soigner les pauvres, les sœurs manquent; les Françaises sont demandées et on les reçoit partout avec joie. En voici un exemple :

A la fin de décembre, quatre sœurs sont allées dans l'intérieur pour commencer un hôpital à Jauja (prononcez Caouca); le voyage se fit en grande partie à cheval. Ma sœur visitatrice et une supérieure accompagnaient les quatre fondatrices; les bagages suivaient, portés par des mulets. La petite caravane, après plusieurs chutes de cheval au bord des précipices, avait encore 1 lieue de chemin à faire lorsqu'une soixantaine de cavaliers arrivent en souhaitant la bienvenue aux « Madres ». A l'entrée de la ville, la population entière se pressait autour des chevaux effrayés pour jeter des fleurs aux sœurs tant désirées, toutes les rues également en étaient jonchées; puis, arcs de triomphe, cloches, fanfare, cris de joie, compliments, rien ne manquait.

Les pauvres Filles de la Charité, ne se doutant pas de l'accueil triomphal qui les attendait, sont entrées dans Jauja en costume de voyage : robe d'amazone, bonnet et large chapeau de paille, le tout couvert de poussière. C'est ainsi qu'elles reçurent très humblement tous les témoignages de vénération des administrateurs et des habitants, et qu'elles prirent possession de l'hôpital.

Quant à moi, je suis placée à la maison centrale, sous la protection de sainte Rose de Lima, la grande patronne des Amériques. Mon office est d'étudier l'espagnol, afin de pouvoir faire la classe à la rentrée prochaine, le 1^{er} mars; mais les leçons d'équitation entrent plus vite que le castillan. Cependant je m'applique, car je dois passer un examen, un concours, avec M. le supérieur du séminaire de Cahors, récemment arrivé à Lima.

Il me tarde de pouvoir me rendre utile, car les enfants ne manquent pas : pour trois sœurs, il y a sept cents élèves à qui l'on donne, avec l'instruction, la nourriture

et une grande partie des vêtements. La pauvreté est bien grande ; aussi pour soulager tant de misères, il faudrait renouveler les mines d'or du Pérou.

RENSEIGNEMENTS ET RÉPONSES

28. INDULGENCE DE 100 JOURS *toties quoties* POUR LA PRIÈRE : *O Marie conçue sans péché*, etc. — Une indulgence de cent jours est accordée aux fidèles chaque fois qu'ils réciteront, en quelque langue que ce soit, la prière gravée autour de la médaille miraculeuse : O MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS A VOUS ; à la condition qu'ils aient reçu d'un prêtre ayant des pouvoirs à cette fin, cette médaille bénite selon le rite prescrit. Cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire (6 juin 1904).

NOTA. Pour obtenir la faculté de bénir selon la formule spéciale et d'imposer la médaille miraculeuse, s'adresser à M. le Supérieur général de la Congrégation de la Mission (Lazaristes), rue de Sèvres, 95, Paris. — *Gratis*.

Voici le texte de cette concession :

Pius PP. X. — *Ad perpetuam rei memoriam*. Oblatis Nobis precibus a dilecto filio Augustino Veneziani, altero a Procuratore generali Congregationis Missionis, benigne annuere volentes, auspiciatissima potissimum occasione solemnisi Immaculatæ Conceptionis Jubilæi, de omnipotentis Dei misericordia ac B.B. Petri et Paul Apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis fidelibus ex utroque sexu ubique terrarum existentibus, qui gerant numisma miraculorum nuncupatum, dummodo illud rite prius benedictum a persona receperint debita facultate prædita, quoties quocumque idiomate, dummodo versio sit fidelis, jaculatoriam precem ipso in numismate inscriptam « O Maria sine labe concepta, pro nobis ad te recurrentibus ora » contrito saltem corde recitent, toties de poenaliis dierum numero in forma Ecclesiæ consueta centum expungimus. Sed largimur fidelibus iisdem, liceat, si malint partiali eadem indulgentia vita functorum labes poenasque expiare. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Præsentibus perpetue valituris. Præcipimus vero ut præsentium litterarum authenticum exemplar de more exhibeatur Secretariæ Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ, secus nullæ sint : utque earundem transumptis seu exemplis etiam impressis manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo præmunitis personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ eadem prorsus adhibeatur fides quæ adhiberetur ipsis præsentibus,

si forent exhibitæ vel ostensæ. — Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die VI Junii MCMIV,

Pontificatus Nostri anno Primo.

Pro Dno Card. MACCHI
N. MARINI.

Præsentium litterarum authenticum exemplar exhibitum fuit huic Secretariæ S. Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præposita. In quorum fidem, etc. Datum Romæ ex Secretaria pta, die 7 junii 1904. Josephus M. Cocelli, substitutus.

29. EXPOSITION MARIALE A ROME. — A l'occasion du cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, une exposition d'objets religieux se rapportant au culte de la sainte Vierge aura lieu à Rome. Nous en reproduisons le programme :

1. Comme complément et illustration du Congrès marial mondial qui sera tenu à Rome à l'occasion du cinquantième anniversaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, aura lieu au Palais apostolique de Latran, depuis septembre 1904, une Exposition mariale internationale.

2. Cette Exposition devant servir au Congrès marial, son programme se modèle sur le programme du Congrès et se divise, comme celui-ci, en trois divisions générales qu'on a jugé opportun de réduire aux limites suivantes :

I^{re} Division : *Le Culte de Marie* et ses manifestations dans l'iconographie et dans la numismatique.

II^{re} Division : *La Presse mariale*.

III^{re} Division : *Les Instituts religieux et les Associations mariales*.

3. L'Exposition est préparée et dirigée par un Comité local résidant à Rome qui constituera la Section-V^e de la Commission exécutive du Cinquantième. Ce Comité romain aura pour coadjuteurs les divers Comités nationaux et les correspondants de la Commission résidants dans les différents pays et diocèses.

4. L'Exposition n'aura pas un but industriel et n'admettra que des objets ayant un caractère artistique ou historique ou antique. Cette admission sera soumise au jugement d'un jury compétent nommé par le Comité local avec l'approbation de la Commission cardinale. On fera connaître au plus tôt les critères ou règles qui serviront de base aux appréciations de ce jury.

5. Ceux qui veulent envoyer des objets en vue de l'Exposition devront, au plus tard le 1^{er} mai 1904, demander au Comité romain ou aux Comités nationaux ou diocésains, ou aux correspondants de la Commission exécutive un *Bulletin d'admission* où l'on devra in-

diquer : a) les nom, prénom et domicile de l'exposant ; b) la description de l'objet ; c) les dimensions de cet objet ; d) l'auteur ; e) la valeur attribuée ; f) les nom, prénom et domicile d'une personne désignée par l'exposant pour le représenter à Rome, soit pour remettre, soit pour retirer l'objet.

6. Tous les frais regardant, à quelque titre que ce soit, l'envoi des objets sont à la charge de l'exposant, jusqu'à ce qu'ils soient définitivement consignés dans les locaux de l'Exposition.

7. A la fin de l'Exposition, le représentant de l'exposant devra, aux jour et heure fixés, retirer l'objet exposé après avoir préalablement laissé un reçu. Le Comité décline toute responsabilité à partir de ce moment. Les frais d'expédition sont de nouveau à la charge de l'exposant.

8. L'exposant qui n'aurait pas de représentant à Rome pourra obtenir la faculté de se faire représenter par le *Comité local romain*. Dans ce cas, l'exposant devra envoyer la somme nécessaire à la réexpédition de l'objet, comme aussi aux frais d'emballage et d'assurance, car le Comité n'assume aucune responsabilité après cette consigne.

9. Les objets non retirés un mois après la clôture de l'Exposition seront considérés comme laissés à la disposition du Saint-Siège.

10. Les exposants qui en envoyant l'objet à exposer auraient l'intention de le laisser ensuite à la disposition du Saint-Siège, doivent l'indiquer dans le *Bulletin d'admission*. Ils recevront en retour un *Diplôme* proportionné à l'importance du don.

11. Le placement des objets sera fait aux frais du Comité local.

12. Tous les objets devront être consignés à Rome, au plus tard le 15 août 1904.

13. Tous les exposants recevront une *attestation* du concours prêté à l'Exposition, il sera délivré des *récompenses*, fixées par le jury. Ces récompenses seront ; des diplômes 1° d'honneur ; 2° de médaille d'or ; 3° de médaille d'argent ; 4° d'encouragement.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

14. M. Lozano (Thomas), prêtre, décédé à Limpias (Espagne), le 28 février 1904 ; 44 ans d'âge, 25 de vocation.

15. M. de Souza (Joachim), prêtre, décédé à Funchal (île de Madère), le 13 mars 1904 ; 26, 9.

16. M. Rossi (Pierre), prêtre, décédé à Gênes (Italie), le 22 mars 1904 ; 80, 53.

17. Frère Senape (Vincent), coadjuteur, décédé à Naples, Vergini, le 27 mars 1904; 76, 52.

18. M. Destino (Antoine), prêtre, décédé à Constantinople, le 14 avril 1904; 63, 48.

19. M. Belsak (François), prêtre, décédé à Laibach (Autriche), le 16 avril 1904; 32, 12.

20. M. Nachtigall (Ferdinand), prêtre, décédé à Graz (Autriche), le 17 avril 1904; 73, 46.

21. Frère Barata (Manuel), coadjuteur, décédé en Portugal, le 23 avril 1904; 64, 20.

22. M. de Fazio (Paul), prêtre, décédé à Florence (Italie), le 18 mars 1904; 80, 63.

23. M. Foing (Gustave), prêtre, décédé à Paris, le 4 mai 1904; 68, 47.

24. M. Sabatié (Gabriel), prêtre, décédé à Paris, le 9 mai 1904; 77, 27.

25. Frère Lizuain (Grégoire), coadjuteur, décédé à Andujar (Espagne), en mai 1904; 67, 22.

26. Frère Senosiain (Grégoire), clerc, décédé à Madrid, le 17 mai 1904; 24, 9.

27. Frère Dagnino (Nicolas), coadjuteur, décédé à Turin (Italie), le 19 mai 1904; 71, 43.

28. M. Siemaszko (Casimir), prêtre, décédé à Cracovie (Autriche), le 20 mai 1904; 57, 34.

29. M. Legowski (Jean), prêtre, décédé à Cracovie (Autriche), le 26 mai 1904; 24, 5.

30. Frère Fourt (François), coadjuteur, décédé à Diamantina (Brésil), en mai 1904; 74, 51.

31. M. Clauzet (Jean-Baptiste), prêtre, décédé à La Teppe (France), le 7 juin 1904; 80, 59.

32. Frère Lorazo (Jean), coadjuteur, décédé à Diamantina (Brésil), en juin 1904; 73, 53.

33. M. Gruson (Charles), prêtre, décédé en Abyssinie, le 8 juin 1904; 26, 7.

NOS CHÈRES SŒURS

- Marie Lhotelier, décédée à l'asile Saint-Méen à Rennes ; 30 ans d'âge, 7 de vocation.
- Jeanne Lukaszewiez, Maison Saint-Casimir à Paris ; 75, 43.
- Marie Kauht, Orphelinat de Laibach, Autriche ; 49, 18.
- Julienne Bigot, Orphelinat de Péronne, France ; 71, 48.
- Hortense Hontave, Maison centrale d'Ans, Belgique ; 61, 36.
- Pelagia Kaliabis, Hôpital Saint-Jean de Budapest ; 37, 18.
- Maria Dach, Hôpital général de Madrid ; 73, 49.
- Maria Estebaranz, Ecole catholique de Barcelone ; 26, 4.
- Dorothea Maeso, Collège Santa-Cruz à Carabanchel, Espagne ; 49, 25.
- Josefa Begué, Maison San Die à Valdemore, Espagne ; 71, 51.
- Juana Elduayen, Maison centrale de Madrid ; 39, 16.
- Marie Bascourret, Hospice civil de Libourne, France ; 30, 8.
- Marie Albert, Hôpital général de Béziers, France ; 90, 72.
- Catherine Taillades, Maison de Charité de Rieux-Minervois, France ; 69, 44.
- Marie Scröder, Hôpital d'Hoffraix, Prusse rhénane ; 29, 5.
- Marguerite Goujon, Maison St-Vincent à l'Hay, France ; 69, 46.
- Maria Solorzano, Maison de Charité de Lujan, République argentine ; 49, 29.
- Clarisse Recordon, Maison de Charité du Vigan, France ; 31, 2.
- Joséphine Chaize, Maison Saint-Jean à Lyon ; 43, 24.
- Marguerite Gagliano, Maison centrale de Sienne, Italie ; 79, 57.
- Maria Orzalesi, Maison centrale de Sienne, Italie ; 70, 43.
- Anne Conway, Orphelinat de Natchez, Etats-Unis ; 72, 49.
- Marie Châtelain, Maison principale à Paris ; 48, 26.
- Anna Salahub, Hôpital de Rozdol, Pologne ; 26, 4.
- Maria Otermin, Hôpital général de Madrid ; 24, 4.
- Bruma Irisarri, Maison centrale de Madrid ; 79, 60.
- Pabla Vilalta, Hôpital de Segovia, Espagne ; 55, 26.
- Pétronille Calendrier, Hospice de la Grand'Combe, France ; 72, 53.
- Albertine Fagart, Santa Casa de Rio, Brésil ; 60, 34.
- Marie Almeida, Santa Casa de Rio, Brésil ; 34, 9.
- Odile Gratoska, Hospice de Biskupitz, Pologne ; 58, 33.
- Isabelle Ducci, Maison de l'Enfant-Jésus de Ning-Po, Chine ; 58, 34.

- Henriette Coullomb, Maison de Charité de La Capelle-Marival, France ; 74, 51.
- Praxedes Mora, Hôpital de Peralta, Espagne ; 26, 9.
- Maria Suarez, Asile Saint-Eugène de Valencia, Espagne ; 31, 9.
- Vicenta Baüeres, Ecole de Gijon, Espagne ; 49, 25.
- Victoria Gracia, Maison San-Diego de Valdemore, Espagne ; 70, 51.
- Françoise Dillon, Maison centrale d'Emmitsburg ; 37, 14.
- Anne Rublick, Hôpital de Nagy-Kanizsa, Autriche ; 66, 43.
- Julienne Jonczyk, Hôpital de Rann, Autriche ; 35, 13.
- Marie Valade, Hôtel-Dieu de Ham, France ; 79, 57.
- Claude Détaing, Hospice de la Santé de Rio, Brésil ; 69, 45.
- Marie Barbier, Hôpital de Talca, Chili ; 52, 31.
- Joséphine Claret, Hôpital St-Vincent de Santiago, Chili ; 37, 8.
- Thérèse Zelaya, Hôpital de San Miguel, Amérique centrale ; 55, 33.
- Marie Germaix, Maison de Charité de Collonges, France ; 64, 41.
- Rosa Guaxh, Collège de l'Immaculée-Conception à Manille, îles Philippines ; 44, 23.
- Juana Aranguren, École du Nom-de-Jésus à Madrid ; 37, 12.
- Ramona Iriarte Hôpital général de Valencia, Espagne ; 31, 6.
- Josefa Argaya, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ; 54, 28.
- Eusebia Alcorta, Asile Notre-Dame-de-la-Merci à Madrid ; 34, 7.
- Marie Godry, Hospice d'Hazebrouck, France ; 77, 49.
- Henriette Body, Maison de la Providence d'Hodimont, Belgique ; 70, 50.
- Marie Aviragnet, Maison de Charité de Château-l'Evêque, France ; 83, 60.
- Marie Glauninger, Hôpital général de Graz ; 28, 7.
- Jeanne Helleu, Hôpital de Trujilio, Pérou ; 69, 43.
- Anne Dron, Hospice de Vizille, France ; 66, 40.
- Françoise Prelesnik, Hôpital Wilhelmine à Vienne, Autriche ; 26, 3.
- Marie Danglard, Maison Saint-Vincent à l'Hay, France ; 70, 46.
- Félicie Fayon, Hôpital du Val-de-Grâce à Paris ; 57, 35.
- Maria Thieffry, Hôpital de Mustapha, Algérie ; 44, 18.
- Marie Piérillas, Maison de Charité de Fontenay-le-Comte, France ; 65, 43.
- Pierrette Badot, Hospice des vieillards à Bayonne, France ; 40, 15.
- Marie Brouiller, Maison principale de Paris ; 40, 18.
- Caroline Camus, Maison de Charité de Sartrouville, France ; 73, 52.

- Gabrielle Achard, Hospice de Mézin, France ; 66, 45.
Jeanne Cherbonnier, Orphelinat de Ménilmontant à Paris ; 78, 48.
Maria Hogan, Asile des Enfants trouvés à San Francisco, Etats-Unis ; 62, 37.
Marie Lavergne, Maison de Charité de Château-l'Evêque ; 40, 15.
Thérèse Vidal, Asile Lebaudy à Paris ; 67, 44.
Clémence Blondeau, Maison de Charité, Gigny, France ; 70, 48.
Charlotte Bastide, Hôpital de Mazères, France ; 57, 36.
Julienne Zangl, Prison de Marianostrá, Autriche ; 46, 17.
Thérèse Paoleschi, Asile des Aliénés à Sienne ; 64, 47.
Maria Martin, Hôpital général de Valladolid, Espagne ; 26, 5.
Elisa Siso, Hôpital de Santiago de Galicie, Espagne ; 29, 4.
Marie Meysonnasse, Maison de Charité de Saint-Michel, Algérie ; 58, 35.
Elisabeth Polegek, Hospice de Budapest, Hongrie ; 26, 5.
Marie Labarre, Hôpital d'Avellino, Italie ; 83, 57.
Irma Tournay, Maison de Charité de Riom, France ; 65, 43.
Marie Krolikowska, Maison de Charité Saint-Joseph à Posen, Autriche ; 64, 40.
Benoite Bosson, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Malaga ; 67, 47.
Marie de la Perche, Léproserie de Farafangana, Madagascar ; 57, 32.
Marie Court, Hôpital d'Antigua, Guatémala, Amérique centrale ; 45, 22.
Victorine Sirvent, Maison de Charité de St-Flour, France ; 32, 7.
Anne Ripper, Orphelinat de Brünn, Autriche ; 80, 60.
Adeline Canipel, Maison de Charité Saint-Roch à Paris ; 68, 49.
Marie Espanet, Maison de Charité St-Lazare à Marseille ; 63, 41.
Berthe Leroy, Hôpital de St-Germain-en-Laye, France ; 57, 35.
Marie Fleuriet, Hôpital de Nemours, France ; 74, 54.
Jeanne Grandet, Hôpital de Bitonto, Italie ; 79, 63.
Elisabeth Kovacs, Orphelinat de Nagy-Fetémy, Autriche ; 29, 11.
Gabina de Aguire, Maison de San Diego de Valdemore, Espagne ; 55, 35.
Francisca Altuna, Hôpital de Notre-Dame del Carmen à Madrid ; 43, 19.
Catherine Lassale, Maison de la Providence à Santorin, Grèce ; 74, 24.
Claudine Genty, Orphelinat de Campomorone, Italie ; 83, 62.
Eugénie Roché, Maison Saint-Vincent à l'Hay, France ; 79, 56.
Marie Gabillet, Hôpital Saint-Michel de Pékin, Chine ; 32, 8.

- Rosa Dantas, Hospice de Notre-Dame de Rio, Brésil ; 27, 3.
Catherine Russell, Hôpital de Los Angeles, Etats-Unis ; 41, 19.
Marie Clément, Hôpital de San Angelo de Lombardie, Espagne ;
79, 56.
Candida Guedez, Hôpital de Ubeda, Espagne ; 33, 7.
Francisca Ipiná, Maison San Diego de Valdemore, Espagne ;
73, 49.
Maria Lombardi, Hôpital de Saint-Jean d'El Rey, Brésil ; 36, 19.
Franceline Renda, Orphelinat de Chambéry, France ; 52, 26.
Caroline Kante, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 23, 2.
Palmyre Lunati, Maison centrale de Turin ; 37, 17.
Françoise Perko, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 28, 5.
Dolores Dalman, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ;
35, 16.
Hélène Noskowska, Hôpital de l'Enfant-Jésus à Varsovie, Polo-
gne ; 77, 53.
Henriette Gondard, Maison de Charité de Lacaune, France ; 26, 5.
Elisabeth Innerhofer, Maison centrale de Salzburg, Autriche ;
30, 3.
Anne Leitner, Maison centrale de Salzburg, Autriche ; 73, 49.
Marie Biechl, Maison centrale de Salzburg, Autriche ; 57, 19.
Marie Klee, Ecole de Schwoich, Autriche ; 25, 3.
Marguerite Carré, Maison de la Cité de Carcassonne, France ;
71, 46.
Marie Lalive, Hospice de Caudebec, France ; 45, 20.
Anna Leconte, Maison de l'Immaculée-Conception de Pékin ;
35, 7.
Thérèse Gruber, Maison centrale de Salzburg, Autriche ; 63, 40.
Irma Barau, Maison centrale de Naples, Italie ; 67, 50.
Constance Guéraud, Maison principale à Paris ; 56, 25.
Christine Kallabis, Asile St-Antoine de Vienne, Autriche ; 31, 3.
Marthe Ballofet, Hôpital de Trévoux, France ; 26, 3.
Marie Vedel, Hospice de Cette, France ; 34, 11.
Marie Numez, Hospice civil de Mustapha, Algérie ; 55, 37.
Julie Signier, Maison centrale de Rio-de-Janeiro ; 75, 55.
Anne Otká, Szcgzaid, Autriche ; 42, 14.
Marie Marchal, Maison principale à Paris ; 54, 36.
Joséphine Guérin, Maison de Charité de Fontenay-le-Comte ;
70, 49.
Marguerite Hewston, Maison Sainte-Elisabeth à Bullingham,
Angleterre ; 39, 13.
Angèle Conti, Hospice civil de Parme, Italie ; 27, 7.

- Philomène Fournier, Maison de Charité de Château-l'Evêque.
Anne Kosoderz, Hôpital de Cilli, Autriche ; 50, 29.
Madeleine Csambal, Hôpital de Kaschan ; 25, 5.
Amélie Pierrugues, Maison de Charité Saint-Laurent, à Paris ;
75, 55.
Marie Berthe Porcher-Labreuil, Maison principale à Paris ; 63, 42.
Céline Théry, Asile de La Teppé, France ; 36, 15.
Angela Sfregola, Maison centrale de Naples ; 24, 4.
Marie, Clinique de Budapest, Hongrie ; 23, 6.
Luisa Garay, Maison des Aliénés de Leganes, Espagne ; 51, 28.
Irène Mendizabal, Maison de San Diego de Valdemore, Espagne ;
78, 52.
Jenny Landes, Maison Eugène-Napoléon à Paris ; 71, 48.
Jeanne Chandezon, Hôpital de Castellamare, Italie ; 63, 43.
Marie Czernicka, Maison centrale de Cracovie ; 76, 50.
Bronislas Szpondrowska, Ouvroir de la Sainte-Vierge de Var-
sovie ; 61, 41.
Antoinette Vassivière, Maison de Charité de Notre-Dame à
Châlons-sur-Marne, France ; 64, 42.
Catherine Gschossmann, Maison centrale de Salzburg, Autriche ;
37, 10.
Anna Hain, Maison centrale de Salzburg, Autriche ; 25, 4.
Barbe Reisenhofer, École de Vienne, Autriche ; 34, 14.
Maria Orpinell, Asile des Vieillards de Barcelone, Espagne ;
35, 11.
Enriqueta Santisteban, Hospice de Malaga ; 36, 5.
Catalina Sangüesa, Hôpital général de Valladolid ; 19, 1.
Maria Vilà, Hôpital de Vich, Espagne ; 31, 9.
Aquilina Vega, Collège Santa Isabel de Manille, îles Philip-
pines ; 67, 43.
Lucia Sartini, Asile de Cingoli, Italie ; 42, 21.
Anne Bernard, Hôpital de Bourbon-l'Archambault, France ;
70, 48.
Marie Didelot, Hospice de Bapaume, France ; 76, 57.
Maria Kelly, Hôpital Sainte-Marie à Détroit, États-Unis ;
75, 50.
Maria Herrera, Hospice civil de Guayaquil, Equateur, 41, 23.
Michelle Vincent, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Malaga ; 69, 46.
Damiana Pachon, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espa-
gne ; 42, 23.
Quintana Imaz, Maison de Charité de Santander, Espagne ;
66, 37.

- Charlotte Arnal, Maison Sainte-Marie à Smyrne ; 70, 47.
Anne Hürth, Maison Saint-Vincent à Constantinople ; 61, 42.
Louise Puntis, Maison de Charité Saint-Paul à Paris ; 73, 51.
Emilia de Soto, Hospice Saint-Vincent de Jérusalem ; 38, 6.
Charlotte d'Ambelle, Hospice de Muret, France ; 38, 17.
Marie Persac, Maison de Charité de Saint-Alban, France ; 85, 58.
Louise Bouttier, Maison Saint-Vincent de Pékin, Chine ; 36, 13.
Françoise Zdesar, Hospice des Incurables à Laibach, Autriche ;
28, 6.
Leona Insauti, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ;
30, 6.
Evarista Imaz, Maison centrale de Madrid ; 24, 4.
Marie Bisacchi, Asile de Robecco, Italie ; 40, 20.
Marie Mc Gill, Maison des Aliénées à Dublin ; 67, 40.
Marie Berrard, Maison de Charité de Brugnères, France ; 57, 34.
Louise Jammet, Maison de Charité de Clichy ; 65, 45.
Marie Berne, Maison de Charité de Montolieu ; 76, 53.
Catherine Schroeder, Hôpital Saint-Paul de Dallas, États-Unis ;
31, 13.
Jeanne Rostagne, Maison Saint-Joseph de Grugliasco, Italie ;
70, 51.
Augustine Avila, Maison de la Sainte-Famille à Panama ;
88, 58.
Emma Cipriani, Maison de la Santé à Imola, Italie ; 52, 16.
Marthe Wiecka, Hôpital de Swiatyn, Pologne ; 30, 12.

NOS BIENFAITEURS

Le 20 mars 1904, la sœur **BOURGER**, visitatrice de la province de Lorraine, écrivait de Metz à la très honorée **MÈRE KIEFFER**.

« Ma très honorée Mère,

« Je viens compléter par quelques détails la triste nouvelle que je n'ai eu que le temps de vous annoncer ce matin.

« Le digne M. du Coëtlosquet a été enlevé par la mort

presque subitement. Il souffrait depuis quelques jours; hier, étant debout, il s'est trouvé mal. M. le curé appelé et accouru en grande hâte, n'a pu que prononcer les paroles de l'absolution; il achevait à peine que le pauvre agonisant rendait le dernier soupir.

« Il est sur un lit de parade, sans la moindre altération. Les obsèques se feront mardi à Rambervillers, mais on croit



M. LE VICOMTE MAURICE DU COSTLOSQUET
Décédé le 19 mars 1904.

que le corps sera transporté à Marcy-lès-Metz, dans la chapelle du château.

« Toutes les communautés de Metz ont reçu, comme nous, une dépêche pour demander des prières. C'est pour moi une consolation de penser que tant de pieux suffrages joints à ses innombrables bonnes œuvres, lui feront vite franchir le seuil du paradis.

« Ses œuvres admirables faites dans le secret, les humbles sentiments qu'il avait de lui-même, son désir de passer inaperçu, inconnu, ne peuvent manquer de lui ouvrir le ciel. Il serait impossible de décrire toutes les industries et toutes les délicatesses de sa charité, et j'ai peine à croire qu'il y ait sur la terre un cœur comme le sien.

« Dès la réception de la triste dépêche, vendredi dans la soirée, j'ai adressé à Mme et à Mlle du Coëtlosquet quelques lignes de condoléances au nom de toutes nos maisons de Metz et de la Lorraine, dont le vénéré défunt était l'insigne bienfaiteur. Dans chacune on dira une messe et à Belle-tanche on célébrera un service pour le repos de son âme. »

La Croix de Lorraine après avoir rappelé une série de pertes récentes faites par les pauvres et les œuvres de bienfaisance du pays messin, ajoutait dans son numéro du 3 avril dernier : « Voici qu'après Mme la baronne de Gargan et les autres, entre dans la mort à soixante-sept ans, le plus insigne des bienfaiteurs de la Lorraine, M. le vicomte Maurice du Coëtlosquet. Un grand nom, une fortune immense, un bon cœur, une tournure d'esprit originale, une grande indépendance de caractère et d'allures lui avaient constitué une physionomie à part.

« Nous ne détaillerons pas les œuvres qu'il a créées ou soutenues, nous n'essayerons pas de raconter ce qu'il a fait pour un nombre incalculable de familles, de commerçants en détresse, d'ouvriers et de nécessiteux ; il affectionnait particulièrement les pauvres honteux, parce qu'il les savait plus disposés que les autres à garder les secrets de la charité. Nul n'a pratiqué plus que lui la maxime évangélique : « Que votre main droite ignore ce que fait votre main gauche. »

« Il avait pour Metz et le pays messin, un amour de fils, un vrai culte et c'est avec passion qu'il s'intéressait à son histoire, à ses monuments, à ses habitants... »

De ce sentiment patriotique était née dans ce noble cœur une profonde reconnaissance pour saint Vincent de Paul. Il ne parlait qu'avec émotion de ce qu'avait fait l'Apôtre de la charité pour le soulagement de la Lorraine dévastée par la guerre ; il avait fait reproduire à un grand nombre d'exemplaires une lettre adressée à « M. Vincent » par « les Maîtres Echevins et Treize de la Ville et Pays Messin », lettre découverte par lui dans les archives de sa chère cité. Et pour acquitter la dette de la Lorraine envers saint Vincent de Paul, il comblait ses filles et ses œuvres de bienfaits, se prétendant toujours un débiteur insolvable et ne mettant qu'une condition à ses libéralités, c'est qu'on n'en parlerait pas.

Quand des épreuves semblables à celles qui avaient jadis affligé les communautés lorraines, vinrent frapper en ces derniers temps les congrégations françaises, M. du Coëtlosquet s'émut tout particulièrement à la pensée des nombreuses Filles de la Charité que la fermeture des maisons où elles s'étaient dévouées jusqu'à un âge avancé, priverait de l'asile sur lequel elles avaient le droit de compter pour leurs derniers jours. Ayant appris que les religieuses de la Sainte-Famille de Belgique venaient de mettre en vente à Louvain un immeuble précédemment affecté à un pensionnat qu'elles transféraient aux portes de Bruxelles, il rêva d'en faire une Maison de retraite pour les Filles de Saint-Vincent obligées de quitter la France. Un soir, à la fin d'une visite qu'il faisait à Paris, à la très honorée Mère Kieffer, il posa sur sa table une enveloppe en balbutiant, en s'excusant de *faire la mouche du coche* : dès lors on pouvait songer à acquérir la maison de Louvain.

Déjà quelques sœurs expulsées ont pris possession de ce asile où tout semble avoir été disposé par la divine Providence pour la destination que lui a donnée la généreuse initiative de M. du Coëtlosquet. Si la persécution continue à multiplier les victimes en France, la maison de Louvain sera hospitalière à plusieurs, comme la maison de la véné-

nable Louise de Marillac le fut autrefois à Paris aux pauvres réfugiées de Lorraine. Ainsi elle sera un monument de la reconnaissance d'un grand cœur pour saint Vincent de Paul et de celle que les Filles de la Charité doivent et conserveront à jamais à M. le vicomte du Coëtlosquet.

* * *

Voici la lettre adressée à saint Vincent de Paul par les échevins de Metz en 1640, retrouvée et publiée par M. du Coëtlosquet :

« Saint Vincent, dit son biographe (Collet, 1748, t. I, p. 292), dépêcha en toute diligence quelques-uns de ses prêtres à Metz, pour conserver la vie des uns, l'honneur des autres, et tâcher de les sauver tous. Les choses changèrent bientôt de face, et Metz *commença à respirer un peu*. Les MAITRES-ECHEVINS et les TREIZE DE LA VILLE furent touchés d'un secours qui venait si à propos ; mais comme ils trouvaient dans son étendue même des raisons d'appréhender qu'il ne continuât pas, ils en écrivirent à Vincent au mois d'octobre de l'année 1640. Leur lettre, comme toutes celles que reçut alors le saint prêtre, est moins un remerciement pour le passé, qu'une sollicitation pour l'avenir. Quoiqu'écrite il y a un siècle, elle mérite de trouver place ici. Nous la rapportons donc sans y rien changer :

« Monsieur, vous nous avez si étroitement obligés en subvenant, comme vous avez fait, à l'indigence et à la nécessité extrême de nos pauvres, mendiants, honteux et malades, et particulièrement des pauvres monastères des religieuses de cette ville, que nous serions des ingrats, si nous demeurions plus longtemps, sans vous témoigner le ressentiment que nous en avons, pouvant vous assurer que les aumônes que vous avez envoyées par deçà ne pouvaient être mieux départies, ni employées qu'envers nos pauvres, qui sont ici en grand nombre, et notamment à l'égard des reli-

gieuses, qui sont destituées de tout secours humain; les unes ne jouissant pas de leurs petits revenus depuis la guerre et les autres ne recevant plus rien des personnes accommodées de cette ville, qui leur faisaient l'aumône, parce que les moyens leur en sont ôtés. Ce qui nous oblige de vous supplier, comme nous faisons très humblement, Monsieur, de vouloir continuer tant envers les dits pauvres, qu'envers les monastères de cette ville, les mêmes subventions que vous avez faites jusqu'ici.

« C'est un sujet de grand mérite pour ceux qui font une si bonne œuvre, et pour vous, Monsieur, qui en avez la conduite, que vous administrez avec tant de prudence et d'adresse, en quoi vous acquerrez un grand loyer au Ciel. »

Les maîtres-échevins étaient, en 1632, Philippe Prailon ; en 1640, Adrien Bonnefoy ; en 1641, Henry de Gourday.

VARIETES

UNE DÉDICACE DE LIVRE A SAINT VINCENT DE PAUL

Quiconque a feuilleté un peu en détail la correspondance de saint Vincent de Paul, a remarqué la lettre où le saint exprime sa confusion, et on pourrait dire sa véritable désolation de ce qu'un ecclésiastique, éditant un livre, lui en a fait la dédicace : « Mais que dites-vous, Monsieur, écrit Vincent, que vous m'avez dédié un livre ? Si vous aviez su que je suis le fils d'un pauvre laboureur, etc... Au nom de Notre-Seigneur, Monsieur, si cette œuvre est encore en état d'être dédiée à quelqu'autre, ne me surchargez pas de cette obligation... » (Lettre du 23 novembre 1646.)

Récemment nous avons trouvé le texte de cette dédicace et nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs. Cette pièce est de M. Michel Alix, curé de la paroisse de Saint-Ouen-l'Aumône, alors du diocèse de Paris, aujourd'hui de celui

de Versailles. M. Alix était un des prêtres les plus estimé de ce temps ; saint Vincent le détourna un jour de donner sa démission de curé, il le félicitait une autre fois d'avoir envoyé ses deux vicaires faire leur retraite à Saint-Lazare, où ils se trouvaient à ce moment-là. Un jour, il le convoquait pour organiser une réunion d'ecclésiastiques, peut-être les « Conférences des mardis » (Lettres de saint Vincent, 1^{er} mars, 11 juin, 16 septembre 1633).

L'ouvrage en tête duquel est placée cette dédicace est l'*Hortus Pastorum* de Jacques Marchant, doyen et curé de la principauté de Liège († 1648). Le livre avait eu, et très légitimement, un grand succès ; M. Alix le réédita et l'accrut d'autres traités du même auteur, « nouveaux parterres, comme il disait, qu'il a compris dans la nouvelle enceinte de ce jardin ». Le livre a été réédité encore au dix-neuvième siècle ; il est rempli de détails ingénieux et édifiants très aptes à être utilisés. Nous le recommandons pour l'avoir abondamment et fréquemment mis à contribution nous-même. — A. M.

Voici la traduction de la dédicace à saint Vincent de Paul, nous en donnons le texte ensuite. L'édition que nous avons sous les yeux est celle de Paris, in-folio, 1651.

Au très révérend M. M. VINCENT DE PAUL, supérieur général de la Congrégation de la Mission.

« Dès que de cet excellent « Jardin » les fleurs eurent donné leur parfum, on y accourut aussitôt avec un admirable empressement, et chacun témoigna le plaisir qu'il y trouvait. Ces sentiments s'étaient manifestés déjà à l'occasion des livres publiés successivement par le même auteur. homme plein de sagesse et d'érudition. Par l'avidité de quelques-uns ces divers livres, sans qu'on regardât s'il y avait entre eux connexion ont été réunis au JARDIN DE PASTEUR. C'était à côté de celui-ci, comme des jardins plus petits, et quiconque voulait les visiter et en jouir devait en

franchir successivement les murs. J'ai renversé ces murs, et des divers jardins j'ai fait un jardin unique : les parties sont distinctes, mais les parterres se touchent : l'ensemble est dans un ordre et selon une méthode que chacun peut constater, et ainsi en entrant chacun peut aussitôt apercevoir ce dont il a besoin.

« Quant au patron et au gardien de ce jardin, je n'ai pas eu à chercher longtemps qui ce serait. A l'instant vous vous êtes offert à ma pensée comme le plus digne de ce patronage et de cette garde. C'est d'abord à ce titre que cet ouvrage convient parfaitement à ceux qui se livrent aux missions, aussi bien qu'aux pasteurs eux-mêmes ; en effet comme ces derniers, qui veillent sur leur troupeau, tirent sans peine de cet ouvrage ce que le Christ a ordonné de fournir à ces brebis, des pâturages aux bien portantes et des remèdes aux malades : de même aussi les premiers, qui travaillent avec tant de zèle au salut des âmes partout où ils sont appelés, peuvent y recueillir tout ce qui leur est nécessaire. Que peut-on, en effet, désirer qui ne soit point ici ? L'on y trouve un riche enseignement sur les principaux et plus nécessaires articles de la foi, sur les sacrements, sur les vertus et les vices, sur les devoirs de la perfection et cléricale et pastorale : à quoi sont venus s'ajouter, comme corollaire, un recueil de solutions de questions pastorales et une méthode pratique pour le catéchisme.

« Mais la raison principale de mettre ce jardin sous la protection de votre nom, c'est que par nature et par inclination vous êtes tellement porté à la bonté, et par habitude tellement prêt à remplir les devoirs de la charité, que si quelques pasteurs plient sous le fardeau de leur office, aussitôt vous vous empressez de voler à leur secours, et vous les empêchez de succomber en partageant la charge, ou en faisant le travail à leur place. Ou si quelques esprits, dans les ténèbres de ce siècle vieillissant, chancellent faute de lumière, vous leur présentez, avec joie et de grand cœur,

le flambeau de la direction et de la sagesse. Qu'un autre loue la piété, la religion, la prudence, la sincérité, la sollicitude et l'activité que vous déployez infatigablement dans l'Église, pour moi, je ne puis taire cette charité dont l'ardeur vous dévore, et qui vous fait rechercher les brebis errantes ou perdues qui ne sont pas les vôtres : les ayant trouvées et guéries, vous ne les gardez point pour vous, mais vous les ramenez, ou plutôt vous les rapportez sur vos épaules à leurs pasteurs, et ainsi vous vous montrez admirable par cette nouvelle manière de paître et de guérir. Cet ouvrage, qui vous revenait à tous ces titres si considérables, je vous l'avais déjà dédié dans ma pensée et dans mon affection ; mais je vous en renouvelle la dédicace et l'hommage, persuadé qu'il m'en arrivera bonheur et succès du moment que vous l'accueillerez avec cette bienveillance dont vous avez coutume d'user à mon égard, que vous l'appuierez de votre faveur, et que vous l'honorerez d'un jugement et d'un témoignage approbateurs. Donné à Saint-Ouen, le dix des calendes de novembre, en l'an du Seigneur mil six cent quarante-six.

« Votre tout dévoué, MICHEL ALIX, curé de l'église de Saint-Ouen-l'Aumône, du diocèse de Paris. »

*Admodum reverendo DD. VINCENTIO DE PAULO, Congregationis
Missionis Superiori generali, s. pp.*

Ubi primum præstantissimi istius Horti flores odorem sum effundere, mira subito alacritate undique exquisitus, et exceptus est : sicut et cætera ejusdem Autoris opera (Gravissimi nempe, et eruditissimi viri) quæ successive in lucem edita sunt. Ea tamen nescio qua quorundam aviditate, nec ullius connexionis habita ratione, sed cumulativè huic Horto adjecta sunt. Velut si ad Hortum amplissimum plures alios Hortulos suis muris distinctos ac disjunctos accumulés, quos quicumque videndi, ac fruendi cupidus, prius singulatim debeat transilire. Hos ego muros everti, sicque tot Hortulos in unum collegi : ac in regiones distinctas apertasque areolas redegei : totumve opus ordini debito, rectæque methodo restitui ; adeo ut quod cuique maxime opus est propemodum occurrat ingredienti.

Hujus vero Horti tutor et custos, quis futurus esset diu mihi non fuit inquirendum. Tu confestim occuristi hac tutela et custodia

dignissimus : non modo ex titulo quod et missiones agentibus, simul ac ipsis Pastoribus opus hoc pariter aptissime conveniat : sicut enim hi regi invigilantes ex ipso facile depromunt, quæ Christus Oviculis suis pabula sanis remedia languentibus subministranda præcepit, ita etiam isti adeo studiose, ubicumque vocati saluti animarum incumbentes, quæcumque eis necessaria sunt ex eo valeant excerpere. Etenim quid desideres quod desit? non enim hic de præcipuis, et maxime necessariis fidei capitibus, de Sacramentis, de Virtutibus, atque Vitiis, de Officiis, tum Clericalis, tum Pastoralis Justitiæ doctrina desideratur luculenta ; quæ accessit additamentum Pastoralium Resolutionum, et Praxis catechistica, velut Corollarium. Verum, idcirco hic Hortus tuo nomini committendus, quia natura et voluntate sic factus sis ad bonitatem, exercitatione sic paratus ad charitatis munia, ut si qui Pastores officia sui mole laborent statim advoles promptus auxiliator : et humero subjecto, succedaneave opera succumbere non sinas. Aut si qui mente in his sæculi senescentis tenebris minus illustrata vacillent, facem directionis et sapientiæ lætus lubensque iis præstendas. Alius pietatem, religionem, prudentiam, sinceritatem, curam, laborem quem in Ecclesia præstas indefesse, laudet, ego charitatem silere non possum, cujus fervore incensus, oviculas non tuas, si quæ exerrant, aut perditæ sinu requiris : inventas et sanatas non tibi retines, sed reduces : imo humeris tuis ad suos Pastores reportas : sicque appares hoc novo genere pascendi sanandique admirabilis. His tot tantisque titulis debitum opus hoc, etsi cogitatione mea, studioque jam ante dicatum, nunc iterum dico atque addico. Ratus bene mihi, atque feliciter procedere ubi benevolentia qua me soles complecti susceperis, studio foveris, iudicio testimonioque tuo comprobaris. Datum sancti Audoëni, decimo Calend. Novemb. Anno Domini millesimo sexcentesimo quadragésimo sexto.

Tibi Addictissimus, Mich. Alix, Past. Eccl. S. Aud. de Eleemosyna Diocesis Parisiensis.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

241. *Liste des ouvrages en langue syriaque et en langue néo-araméenne* publiés par P. Bedjan, prêtre de la Congrégation de la Mission (Lazaristes). Drugulin, Leipzig, 1904. 8 pages in-8.

Nous avons à plusieurs reprises mentionné dans nos *Annales* les ouvrages publiés par M. Paul Bedjan. Lui-même vient d'en donner une liste qui, à elle seule, montre toute l'importance des publications du savant missionnaire. Il n'est aucune branche de la science ecclésiastique à laquelle il n'ait apporté son tribut, et les Églises d'Orient, notamment celle de la Perse, lui doivent une incontestable reconnaissance.

Nous classons dans l'ordre adopté habituellement les numéros de la liste bibliographique donnée par M. Bedjan.

I. ECRITURE SAINTÉ ET LITURGIE : *Breviarium Chaldaicum* (editio prima et unica). 3 vol. gr. in-8 de XII-1042, XII-1015, XII-947 pages.

Liber psalmsorum, horarum diurnarum, Ordinis officii divini, et Homiliarum rogationum, ad usum scholarum. 1885, grand in-8, 336 pages.

CONCILES : *Compendium Conciliorum Œcumenicorum undecim.* 1888, in-8, 242 pages.

THÉOLOGIE : *S. Martyrii, qui et Saldona quæ supersunt opera omnia.* 1902, in-8, XXI-874 pages.

Homiliæ (67) S. Isaaci syri antiocheni. 1903, in-8, XXII-885 pages.

Homiliæ mar Jacobi Sarugensis. 1904, in-8 (sous presse).

Ethicon, seu Moralia Gregorii Barhebræi. 1898, in-8, VII-517 pages.

DROIT CANONIQUE : *Nomocanon (seu jus ecclesiasticum et civile) Gregorii Barhebræi.* 1898, in-8, XIII-551 pages.

ASCÉTISME, LIVRES DE PIÉTÉ : *De Imitatione Christi, nunc primum ex latino in Chaldaicum, idiomatis Urmia Persidis, translata.* 1885, in-12, 254 pages.

Liber Columbæ, seu Directorium Monachorum Gregorii Barhebræi. 1898, in-8, II-88 pages.

Manuel de Piété, ou livre de prières, de méditations et des offices. Seconde édition, revue, corrigée, considérablement augmentée, particulièrement par cinq instructions sur la Vraie Eglise. 1893, in-12, 685 pages.

Mois de Marie. 1904, in-18, XV-386 pages.

Doctrina Christiana, lingua chaldaica idiomatis Urmiae Persidis. 1886, in-18, 147 pages.

HISTOIRE : *Histoire ecclésiastique d'Exsébe de Césarée*. Version syriaque (d'après un manuscrit de l'an 462). :1897, petit in-8, viii-598 pages.

Histoire sainte. 1888, in-12, 377 pages.

Gregorii Barhebraei Chronicon syriacum. 1890, grand in-8, viii-606 pages.

Acta Martyrum et Sanctorum. Tom. I, II, III, IV, V, VI. 1890-1896, in-8, 500, 600, 700 pages.

Acta Martyrum et Sanctorum. Tomus septimus (seu *Paradisus Patrum*). 1897, in-8, xi-1019 pages.

Liber superiorum seu historia monastica, auctore *Thoma Margensi*; et *Historia fundatorum monasteriorum in regno persarum et arabum*, et plura alia. 1901, in-8, xv-711 pages.

Histoire de Mar-yabalaha, Patriarche, et de Raban Sauma. 1888, petit in-8, xii-187 pages.

Histoire de Mar-yabalaha... revue et corrigée. 1895, petit in-8, xv-205 pages.

Histoire de Mar-yabalaha, de trois autres patriarches, d'un prêtre et de deux laïques nestoriens. 1895, petit in-8, xvi-574 pages.

LITTÉRATURE : *Histoire de Joseph par saint Ephrem*, poème inédit en douze livres. 1887, petit in-8, iv-265 pages.

Histoire complète de Joseph, par saint Ephrem, Poème en douze livres. 1891, petit in-8, xi-369 pages.

Syllabaire chaldéen, idiome d'Ourmiah. 1886, in-12, 70 pages.

242. *Vida de la venerable Luisa de Marillac, escrita en frances por el ilmo. Sr. D. Luis Baurard, traducida al castellano por un sacerdote de la Congregacion de la Mission*. Madrid, 1904. Un vol. in-8, de xvi-623 pages.

La remarquable *Vie de Louise de Marillac*, fondatrice, avec saint Vincent de Paul, de la Société des Filles de la Charité, a été écrite en français avec un grand talent littéraire et avec une grande exactitude historique par Mgr Bauard. C'est ce beau travail qui vient d'être traduit par M. Maurice Horcajada en langue espagnole, l'auteur en ayant accordé, avec une bienveillance parfaite, l'autorisation.

Nous reviendrons sur cette publication que nous nous contentons de signaler aujourd'hui. On peut se procurer le livre en s'adressant à M. le Directeur des *Annales de la Mission*, à Madrid, barrio de Chamberi (Paules), apartado 36.

243. *Meditaciones para todas los dias del ano, para uso*

de la Congregacion de la Mision. Madrid, imprimerie de la maison centrale de la Congrégation de la Mission, 1901. Quatre vol. in-8 de 700, 915, 811 et 910 pages.

C'est la traduction en espagnol du *Cours de Méditation* pour l'usage de la Congrégation de la Mission, publié en français il y a quelques années. On a pris comme type des divisions la distribution habituelle du bréviaire. Chaque volume correspond à l'une des saisons liturgiques : partie d'hiver, à dater du 1^{er} dimanche de l'Avent, etc.

244. *Espejo del hermano coadjutor de la Congregacion de la Mision.* Madrid, imprimerie de la maison centrale de la Congrégation de la Mission, 1903. Un vol. in-12 de vii-509 pages.

Ce livre est la traduction du *Miroir du frère coadjuteur de la Congrégation de la Mission* publié en 1875 et qui a pour auteur M. Antoine Fiat, alors chargé spécialement de la direction des frères coadjuteurs et devenu depuis supérieur général de la Congrégation de la Mission. C'est un véritable service que la maison de Madrid rend en mettant ainsi ce livre à la portée de tous nos établissements où se parle l'espagnol.

245. *Anales de las Hijas de Maria* (Annales des Enfants de Marie). In-12.

Cette intéressante publication paraît tous les trois mois en livraison de 90 pages. Prix de l'abonnement, en Espagne, 4 francs ; hors de l'Espagne, 5 francs par an. S'adresser à M. le Directeur des *Annales de la Mission*, à Madrid, barrio de Chamberi (Paules), apartado 36.

246. La revue publiée à Dublin sous ce titre *The irish ecclesiastica record* donne, dans ses numéros d'avril et de mai 1904, deux études fort intéressantes.

La première est de M. Patrice Boyle, C. M., à l'occasion du deuxième Centenaire de la mort de Bossuet, le grand évêque de Meaux. La France savante célébrera cet anniversaire, et un comité dont font partie, avec des évêques, plusieurs membres de l'Académie, a préparé l'érection d'un monument en marbre dans la cathédrale de Meaux ; les visiteurs de l'Exposition universelle de Paris en 1900 ont pu admirer cette œuvre remarquable.

S'occupant du côté purement oratoire des œuvres de Bossuet, M. Boyle retrace l'histoire de ces écrits, la date de leur publication, les diverses éditions, etc. Il recherche quelle place occupe Bossuet dans l'histoire de la prédication chrétienne, et on lit avec curiosité et intérêt les éloges qui, de divers côtés, sont venus au grand évêque : enfin, il nous instruit, en nous montrant, par les propres paroles de

Bossuet souvent, comment Bossuet est devenu le grand orateur chrétien, qu'il vient, dans cette très remarquable étude, de nous faire connaître et admirer. Le grand évêque de Meaux est connu partout par sa réputation ; nous sommes bien aise que M. Boyle ait tracé pour les catholiques de langue anglaise ce beau portrait de l'illustre orateur chrétien.

Une seconde étude que nous avons remarquée dans la même revue irlandaise (mai 1904) est celle de M. J. Dowling, C. M., sur ce qu'il appelle l'éducation technique (*technical education*) ; c'est ce qu'on appelle ailleurs l'enseignement professionnel. On sait le mouvement qui s'accroît dans l'organisation économique de chaque nation ; M. Dowling affirme que c'est une chose importante pour tout homme qui s'intéresse au bien de son pays — et nulle part (en Irlande encore moins qu'ailleurs) le clergé ne peut s'en désintéresser — de suivre cette évolution, de la seconder et de contribuer, si on le peut à la bien diriger. Examinant ce qui a été fait pour la formation technique ou l'éducation professionnelle des classes ouvrières dans les divers pays, Allemagne, France, Suisse, etc., soit au point de vue de l'agriculture, soit au point de vue de l'industrie, l'auteur recherche ce que dans son propre pays on peut recueillir de cette expérience pour en faire profiter l'Irlande ; quels progrès on peut faire faire à cet enseignement, si nécessaire aujourd'hui et si apprécié. — Nous savons qu'en s'appliquant à ces études et, on peut le dire, à cet apostolat, pour le bien des classes ouvrières, M. Dowling répond au désir formel de plusieurs des évêques d'Irlande.

247. UNE CONFÉRENCE SUR SAINT VINCENT DE PAUL, par M. l'abbé Calvet, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. — Nous lisons dans le journal *l'Express du Midi*, du 19 février 1904 :

« M. l'abbé Calvet a consacré une conférence pleine d'originalité, d'esprit, de justesse à saint Vincent de Paul, à son influence sur le sentiment religieux et sur la prédication chrétienne.

« Lorsque le grand saint commença son apostolat, la France, troublée par la Réforme et par les guerres civiles, voyait éclore un mysticisme exalté ; la piété française prenait une forme espagnole. La préciosité envahit les élans religieux et les subtilise étrangement.

« Le petit père des Landes, qui, par mille avatars divers, était arrivé à connaître merveilleusement la société de son temps, sut rendre le sentiment religieux plus simple, plus pratique, et, comme on le dit aujourd'hui, plus social. Et jamais un courant de fraternité n'a réuni toutes les classes plus profondément que le jour où le suffrage universel des consciences nomma « monsieur Vincent » directeur de l'Assistance publique privée !

« Il a retardé l'éclosion du quietisme ; il a contribué à la gloire du grand siècle en équilibrant les forces de la nation, en jetant dans le

peuple de France ces germes de christianisme qui ont résisté à tant de furieux assauts.

« Il fut aussi le réformateur de la prédication qui, avec la tragédie et le poème épique, allait s'éloigner de la foule. Il remit en honneur, par mille méthodes, le sermon simple, l'homélie des Pères de l'Église, le prône du curé de campagne.

« Et, cette influence générale, M. l'abbé Calvet en trouve la preuve chez Bossuet, que saint Vincent de Paul, d'après lui, détacha de la spéculation, ramena à la simplicité, arma contre le quietisme, enflamma de l'amour des pauvres.

« La place nous manque pour donner une analyse complète de la curieuse thèse de M. l'abbé Calvet. Elle méritait d'être entendue et appréciée dans tous ses détails.

« Disons bien qu'il a réussi, et avec quelle fine maîtrise, à mettre saint Vincent de Paul à sa vraie place, et à le montrer bien tel qu'il est, grand éducateur et grand réformateur, au lieu du bonhomme bienfaisant, un peu naïf et un peu fruste, avec des bambins dans son manteau, que le chromo et le mélodrame ont ridiculement imaginé. »

248. *Il Cerimoniale completo* (Le Cérémonial complet pour les églises paroissiales, collégiales et cathédrales), par Pierre-Marie de Amicis, prêtre de la Mission. Rome, 1903. Trois volumes grand in-8.

Ce *Cérémonial* publié depuis la récente édition des décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, a pu alléguer des décisions nouvelles et importantes. Il est en italien. Les volumes sont bien imprimés.

L'ouvrage, en somme, est bon. Cependant les références, quoique fréquentes déjà, en un sens, ne sont pas toujours aussi abondantes qu'il serait nécessaire dans un livre où l'on affirme perpétuellement des règles au lecteur. Quelqu'un remarquera peut-être les descriptions un peu fantaisistes et certainement arbitraires tracées sous ce titre « Règles à observer » (?) pour certaines cérémonies, comme les processions de première communion avec dialogues du curé et des enfants, ou les réceptions d'Enfant de Marie (t. II, p. 421, 429) sur lesquelles il n'y a aucun texte législatif à alléguer. Était-ce bien le lieu pour l'auteur du *Cérémonial* de glisser ainsi au milieu de son ouvrage un schéma de fonctions « extraliturghiques », comme il est bien obligé de les appeler lui-même ? S'il veut dire ces choses, qu'il distingue deux parties dans son livre : 1° le *Cérémonial* où seront les règles et leurs références, et 2° un *Directoire* où il pourra décrire telles qu'il les conçoit certaines cérémonies non liturgiques. Ces dernières indications peuvent être utiles à plusieurs, mais il ne faut pas dans un « Cérémonial » les appeler des « règles ».

L'expérience montre qu'on peut donner les références que nous réclamons, sans surcharger beaucoup le volume : le *Cérémonial* selon

le rit romain publié en France par Levavasseur (Paris, Lecoffre) en est un exemple. Disons-le d'une façon générale : cette méthode est un peu assujettissante pour ceux qui écrivent sur les cérémonies, mais elle les modère dans leurs affirmations ; elle rassure aussi le lecteur. C'est l'unique manière de donner une véritable valeur aux livres sur cet objet en les présentant au public.

249. Au *Répertoire bibliographique* que nous avons récemment établi, nous aurons de temps à autre l'occasion de faire quelque addition. En voici une qu'on nous a signalée (pour la page 63), d'après l'*Inventaire sommaire et tableau méthodique des fonds conservés aux Archives nationales*, page 534 :

- « Sœurs de Charité (faubourg Saint-Denis) :
- « Lettres patentes, bulles, correspondance. L, 1054. S, 6180. M, 57.
- « Statuts et instructions. LL, 1663, 1665-1666.
- « Règlement des sœurs-infirmières. LL, 1662.
- « Contrats, baux, legs, mémoires. S, 6157-6160.
- « Sœurs des paroisses de Sainte-Marguerite et de Saint-André-des-Arts. S, 6155, 6156.
- « Séminaire d'Eu : vêtements. LL, 1664.
- « Maisons de provinces, listes des couvents. L, 1054. S, 6161-6180. M, 57.
- « Comptabilité, voyages des sœurs. S, 6160-6180. H, 3720-3733. »

250. *La grande Giornata della Vergine Maria e l'Umànita. Nuovissimo mese di Maria. Giovanni Tonello, p. d. M.* (Le Grand Jour de la Vierge Marie et l'Humanité. Mois de Marie, par Jean Tonello, C. M.). Mondovi. Deux vol. in-18.

L'approbation de l'autorité ecclésiastique placée en tête du volume déclare que cet ouvrage sera utile aux prédicateurs et aux pieux lecteurs.

Le Gérant : C. SCHMEYER.

LE VÉNÉRABLE
JUSTIN DE JACOBIS



LE VÉNÉRABLE M^r JUSTIN DE JACOBIS

DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

VICAIRE APOSTOLIQUE D'ABYSSINIE

(1800-1860)

DÉCRET

D'INTRODUCTION DE LA CAUSE DE BÉATIFICATION
ET DE CANONISATION

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

JUSTIN DE JACOBIS

ÉVÊQUE DE NILOPOLIS ET VICAIRE APOSTOLIQUE D'ABYSSINIE
DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL.

CAUSE D'ABYSSINIE

(TRADUCTION)

Au précepte qu'il donna à ses disciples de s'aimer les uns les autres comme il les avait aimés, Notre-Seigneur Jésus-Christ ajouta cet autre commandement par lequel, envoyant lui-même ses apôtres comme il avait été envoyé par son Père, il leur ordonna d'aller dans le monde entier, d'enseigner les nations et de les baptiser, leur promettant avec son perpétuel secours, la vertu d'un autre Paraclet, l'Esprit-Saint.

I. DECRETUM. — ABYSSINEN. BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS
VEN. SERVI DEI JUSTINI DE JACOBIS, EPISCOPI NILOPOLITANI ET
VICARII APOSTOLICI ABYSSINENSIS E CONGREGATIONE MISSIONIS S.
VINCENTII A PAULO.

Præcepto quod Dominus Noster Jesus Christus dedit discipulis suis, ut sese invicem diligerent sicut ipse dilexerat eos, aliud novissimum adjecit mandatum quo sicut missus a Patre et ipse discipulos mittens, in universum mundum eos abire, gentesque docere et baptizare jussit, promissa cum suo perenni auxilio alterius Paracliti seu Spiritus Sancti virtute. Quo munere sancte

Depuis le commencement de l'Église jusqu'à nos jours, les Apôtres et les hommes apostoliques se sont saintement acquittés de cette fonction et ont témoigné constamment, par la propagation de la foi et l'extension de l'Église, que la mission qu'ils tenaient de Jésus-Christ était vraiment divine. Parmi eux doit être rangé Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, évêque de Nilopolis et vicaire apostolique d'Abyssinie, qui, suivant les traces des autres hommes apostoliques, brilla d'un tel éclat de vertu et de sainteté, qu'il mérita d'être honoré par l'illustre témoignage du cardinal de Massaia d'heureuse mémoire, alors vicaire apostolique des Gallas. Celui-ci l'avait sacré évêque et le proposa comme modèle et comme maître à ses missionnaires.

Le serviteur de Dieu reçut le jour de parents pieux et honnêtes le 9 octobre 1800, à San-Fele, diocèse de Muro, province de Lucanie ; il fut purifié par l'eau sainte du baptême et reçut le nom de Justin. Doué d'un naturel ardent et porté à la vertu, il s'approcha à neuf ans de la sainte communion, fit de grands pro-

perfuncti Apostoli virique Apostolici a primordiis Ecclesiæ usque in præsens divinam Jesu Christi missionem in Fidei ipsiusque Ecclesiæ propagatione jugiter ostenderunt. Ex his recensendus est JUSTINUS DE JACOBIS e Congregatione Missionis, Episcopus Nilopolitanus et Vicarius Apostolicus Abyssinensis qui ceteros Apostolicos viros æmulatus sanctitatis et virtutis fama ita præfulsit, ut dignus sit habitus, illustri condecorari testimonio cl. me. Cardinalis Massaia tunc temporis Vicarii apud Gallas, a quo et Episcopus consecratus et veluti exemplar et magister missionariis propositus fuit. Dei famulus in oppido S. Fele, Muranæ dioceseos, ex Lucania provincia, ex piis honestisque parentibus in lucem editus die 9 octobris anno 1800, sacro lustratus est lavacro, indito nomine JUSTINO. Fervidam sortitus indolem et ad virtutem proclivem, novennis ad sacram synaxim

grès dans la science et la piété, et, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'appliqua de toute son âme à embrasser un état de vie plus parfait. Docile à l'appel divin, il entra dans la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, et fut admis à prononcer les vœux après avoir achevé son séminaire à Naples, puis élevé par degrés au sacerdoce, il s'appliqua avec empressement à procurer le salut des âmes. Envoyé d'abord à Oria, puis à Monopoli, où il édifia ses confrères, mis à la tête de la maison de Lecce, directeur du séminaire interne à Naples et supérieur de la maison dite *dei Vergini*, il s'acquitta de toutes ces fonctions d'une manière remarquable. Austère pour lui-même, affable pour les autres, uni à Dieu par l'oraison il s'acquit la réputation de prédicateur et de confesseur émérite.

Comme il désirait surtout aller en mission, il accepta de grand cœur la charge de préfet apostolique qu'on lui confia en Abyssinie. A Adoua, capitale du Tigré, où il établit comme un centre de mission, il passa

accessit, novisque auctus scientiæ pietatisque incrementis, quum decimum octavum ætatis annum attigisset, ad perfectiorem vitæ statum amplectendum toto animo incubuit. Divinam vocationem secutus Congregationem Missionis S. Vincentii a Paulo ingressus est. Neapoli tyrocinio expleto atque probato vota simplicia nuncupavit. Ad sacerdotium per gradus promotus animarum saluti procurandæ sedulam operam dedit. Uriam primum, Monopolim deinde missus consocios ædificavit. Lyciensi Congregationis domui præpositus, in Neapolitana civitate tyronum magister et domus *dei Vergini* nuncupatæ superior, hisce muneribus egregie perfunctus est. Sibi austerus, ceteris comis, Deo in oratione junctus, concionatoris insimul et confessarii optimi laudem promeruit. Quod illi maxime in votis erat ad missiones pergere, id libentissime assequutus est cum Apostolici Præfecti munus in Abyssinia ipsi delatum fuit. Aduæ, Tigré capitis, veluti centro missionis constituto, quatuor fere menses, impendit, quasi

environ quatre mois dans une sorte de retraite préparatoire, implorant le secours du ciel, soit pour apprendre les divers idiomes, soit pour se concilier la bienveillance des princes de ces régions, des grands et du roi Oubié lui-même.

Il prit ensuite le chemin de Rome pour gagner d'autres compagnons. Il portait des lettres très favorables du roi Oubié, qui avait confié au serviteur de Dieu une mission pour Le Caire. Prostrné aux pieds du Souverain Pontife il lui remit ces lettres en lui présentant des Ethiopiens qu'il avait amenés avec lui. Après avoir achevé ses voyages de Rome et de Jérusalem, il revint en Abyssinie et supporta avec un courage, à la fois ferme et doux, les fatigues d'une rude mission, les privations, les dangers de toute sorte, les tracasseries et les persécutions de ses adversaires. Aidé du secours de Dieu et appuyé sur l'autorité du roi, il construisit un grand nombre d'églises, et, à la prière des habitants, il en réconcilia plusieurs autres souillées par l'hérésie et les rendit au culte catholique ; il s'efforça en même temps d'élever des séminaires et des collèges pour l'éducation des enfants et des clercs. Cependant, de

in recessu præparatorio cœlestibus imploratis auxiliis sive ad idiomata varia addiscenda sive ad illarum regionum Principum, Procerum ipsiusque Regis Oubié benevolentiam sibi captandam. Deinceps romanum iter agressus, ut alios conquireret socios, obsequentissimas literas ejusdem Regis Oubié qui Servo Dei missionem ad Cairum commiserat, Summo Pontifici exhibuit, ad cujus pedes provolutusetiam Æthiopes perduxit atque obtulit. Romana una cum Hierosolimitana peregrinatione peracta, in Abyssiniam reversus arduæ missionis labores, angustias, pericula atque adversariorum insidias et insectationes forti mitique animo expertus est. Deo opitulante, atque Regis auctoritate suffultus plures ecclesias extruit, alias hæretica labe contaminatas, rogantibus incolis, reconciliat et ad catholicum cultum restituit et

peur que les prêtres et les pasteurs ne vissent à manquer dans la suite au troupeau toujours croissant, le Pontife romain revêtit de la dignité épiscopale le serviteur de Dieu Justin qui résista d'abord par humilité mais finit par obéir à la volonté divine manifestée par les ordres apostoliques. D'abord évêque de Nilopolis et peu après, en l'année 1847, nommé vicaire apostolique d'Abyssinie, placé dans la maison de Dieu comme sur un chandelier, il brilla tellement qu'il dissipa les ténèbres de l'erreur et ramena un grand nombre d'âmes à la lumière de la vérité.

Pendant ce temps la colère et l'envie des hérétiques s'élevèrent contre les missionnaires catholiques et surtout contre Justin qu'ils ne cessèrent de poursuivre d'injures, de calomnies et de menaces.

A l'instigation de l'évêque hérétique et sur l'ordre de Théodoros, qui était revenu vainqueur dans une guerre contre le roi Oubié, il fut chargé de fers et jeté en prison avec ses disciples. Pendant cinq mois Justin dut souffrir de nombreux et atroces tourments dans la ville de Gondar ; le désir de consommer son martyre

convertit, simulque satagit ut seminaria et collegia pueris clericisque instituendis erigantur. Interea ne crescenti gregi sacerdotes et pastores in posterum deficerent, Romanus Pontifex JUSTINUM, ex animi demissione reluctantem sed divinæ voluntati mandatisque apostolicis obtemperantem, Episcopali dignitate auget. Episcopus Nilopolitanus et paulo post anno 1847 Vicarius Apostolicus Abyssinensis renunciatus, veluti supra candelabrum positus in domo Dei, ita refulsit ut dissipatis errorum tenebris quamplurimos ad veritatis lucem reduxerit. Nihilominus exinde ortæ iræ atque individivæ hæreticorum erga missionarios catholicos ac præcipue in JUSTINUM quem probris, calumniis atque minis ipsi appetere non destiterunt. Instigante Episcopo hæretico atque jubente Theodoro qui ex bello adversus regem Oubié victor redierat, in vincula et in carcerem una cum discipulis

ne lui manqua pas, tandis que le courage manqua au tyran pour porter la sentence capitale. En effet celui-ci, craignant de s'attirer la haine du peuple par sa cruauté envers le serviteur de Dieu, que tous regardaient comme un homme juste et saint, adoucit son injuste sentence et porta seulement contre lui la peine de l'exil.

Délivré de ses chaînes et sorti de prison, Justin regagna l'Abyssinie et s'arrêta dans la ville de Halai. Là, comme un voyageur fatigué de sa course et de ses travaux, il prit un peu de repos, après vingt et un ans d'apostolat remplis de bonnes œuvres et chargés de fruits pour lui-même et pour sa mission. Le jour approchait cependant où cet homme, orné de tant et de si grands mérites, et digne de la récompense céleste devait entrer dans le repos éternel et dans la sainte cité de Dieu.

Le serviteur de Dieu fut atteint de la fièvre, et pensant qu'un air plus salubre serait favorable à sa santé, il prit la résolution d'aller en un autre endroit. Mais,

conjectus est. Multa atque atrocia in illo loco *Gondar* nuncupato per quinque menses pati debuit *JUSTINUS*; neque ei defuit consummati martyrii voluntas prouti defecit tyranno animus capitalem sententiam ferendi. Hic enim timens excitare in se odium populi ob sævitiam in *Servum Dei*, omnium opinione, justum et sanctum, iniquam sententiam temperavit, illata tantum in eum exilii pœna. Catenis solutus atque e carcere emissus *Abyssiniam* repetiit et in oppido *Halay* moratus est *JUSTINUS*. Illuc veluti peregrinus itinere laboribusque defatigatus post unum et viginti apostolatus annos sanctis operibus plenos sibi suæque missioni valde fructuosos, aliquantulum requiescere cœpit. Dies tamen appropinquabat quæ virum tot tantisque meritis cumulatam et cœlesti præmio dignum in perpetuam requiem sanctamque *Dei civitatem* introducere debebat. In febrim incidit, *Christi famulus* putansque salubriori aere suæ valetudini prospici-

(17)

CARTE
D'ABYSSINIE

ABYSSINIE

L'Ethiopie, nom plus générique (*Æthiopia* des anciens ou pays des « noirs »), comprend l'Abyssinie et le Kaffa. La superficie est de 440 000 kilomètres carrés, un peu moindre de celle de la France qui est de 537 000 kilomètres carrés. Sa population est de 3 500 000 habitants (Schrader). Politiquement, il faut y joindre le Harrar dont Ménélik s'est emparé en 1887.

C'est un énorme plateau granitique qui se dresse entre le Nil et la mer Rouge, coupé de vallées profondes. Au nord et à l'est les Italiens ont acquis la colonie de l'Erythrée (villes principales Amhara, Massouah, Kéren), au sud les Danakyls et les Somalis forment la frontière flottante de l'Abyssinie.

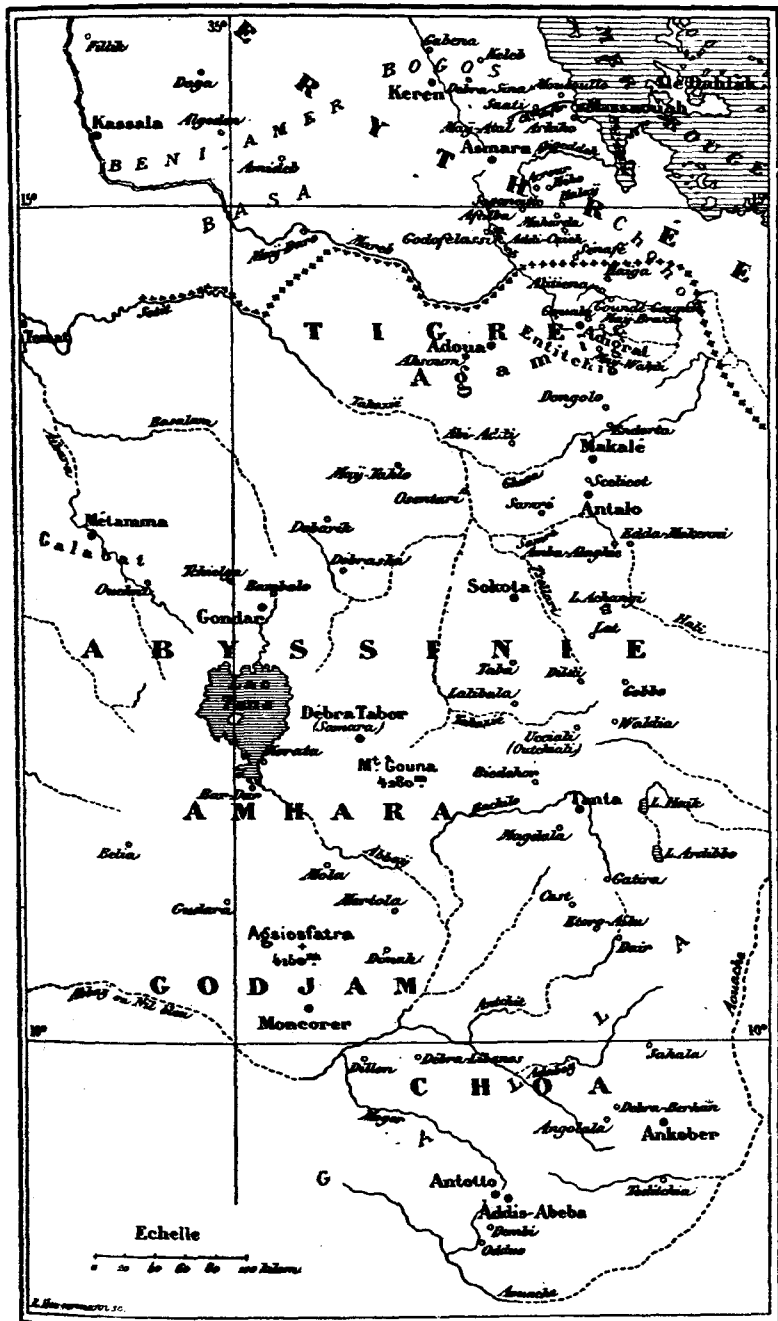
HISTOIRE. — C'est le régime féodal qui a longtemps prévalu en Abyssinie et qui encore aujourd'hui subsiste dans une certaine mesure. Après Théodoros et Johannes, Ménélik roi du Choa s'est fait couronner empereur (1889). Des chefs subordonnés ou raz gouvernent les provinces dont les principales sont le Tigré, l'Amhara, le Godjam, le Choa. — La capitale est Addis Abéba ; villes principales : Ankober (7 000 habitants), Gondar (4 000 habitants), Adoua où se livra la bataille célèbre de 1896 entre Ménélik et le général italien Baratiéri (3 000 habitants).

Au point de vue religieux les Abyssins appartiennent en très grande partie au christianisme, mais ils professent l'hérésie des monophysites. Leur évêque ou abouna est nommé par le patriarche hérétique du Caire. Le clergé et les moines hérétiques sont très nombreux et très influents.

On comptait 30 000 catholiques dans le vicariat apostolique d'Abyssinie avant l'érection de la Préfecture apostolique de l'Erythrée (1894).

La monnaie usitée encore aujourd'hui est le thaler de Marie-Thérèse, valeur réelle (1904) : 2 fr. 40. Pour monnaie courante on a des tablettes de sel gemme valant 15 à 20 centimes. Les lacs salifères d'Abyssinie sont très importants.

ETABLISSEMENTS. — Les Prêtres de la Mission ont eu divers établissements depuis 1839 en Abyssinie : Massouah, Kéren, Kartoum, Axoum, Acroum, Saganeïti, Gondar, etc. ; aujourd'hui Alitiéna et Gouala. — Les Filles de la Charité eurent des établissements à Massaouah et à Kéren.



CARTE D'ABYSSINIE (1904)

à peine se fut-il mis en route que la maladie s'aggrava et le força de s'arrêter. Pressentant la fin de sa carrière, il donna à ses disciples ses derniers avis, reçut religieusement les derniers sacrements de l'Église, et s'endormit pieusement dans le Seigneur le 31 juillet 1860, à l'âge de soixante ans. Le corps de Justin de Jacobis, que tous, catholiques, hérétiques ou mahométans, prétendaient conserver, fut transporté au bourg d'Ebo et exposé dans l'église, où, après, on lui fit des funérailles solennelles. Son tombeau fut bientôt visité par une foule de pèlerins et d'étrangers qui vinrent implorer le secours divin par l'intercession du serviteur de Dieu. Ainsi la renommée de sainteté, qu'il avait déjà acquise de son vivant, devenait après sa mort, de jour en jour plus éclatante.

Après qu'on eut achevé à son sujet les informations ordinaires, on envoya à la Sacrée Congrégation des Rites les pièces du procès, venant de Naples, de Lecce et d'Abyssinie. Puis quand la revision des écrits fut

cere, consilium in it alias regiones adire, sed vix cepto itinere, morbo ingravescente, sistere cogitur. Suae peregrinationis persequentis finem novissima discipulis suis dedit salutis monita, extremisque ecclesiae sacramentis religiose susceptis, pie obdormivit in Domino die 31 julii anno 1860, ætatis suæ sexagesimo. JUSTINI DE JACOBIS corpus quod omnes sive catholici sivi hæretici sive mahometani custodire gestiebant, ad pagum Ebo elatum atque in Ecclesia repositum, solemni funere peracto, honorifice sepelitur, confluentibus ad tumulum turmatim advenis et peregrinis divinam opem per intercessionem Servi Dei imploraturis. Interim sanctimoniam fama quam Servus Dei adhuc vivens adeptus fuerat, post obitum in dies magis magisque clara causam dedit, ut super ea Ordinariis Inquisitionibus Informativis institutis, Processuales tabulæ Neapolitanæ, Lycienses et Abyssinenses ad S. Rituum Congregationem transmitterentur. Quum vero, peracta revisione scriptorum atque obtenta dispensatione ab interventu et voto Consultorum nihil obstaret quominus ad

terminée et qu'on eut obtenu la dispense au sujet de l'intervention et de l'approbation des consultants, rien n'empêchait plus de continuer le procès. Alors sur les instances de M. Augustin Veneziani, postulateur général de la Congrégation de la Mission, et vu les demandes de quelques éminents cardinaux de l'Église romaine, de plusieurs évêques et autres personnages remarquables par leur situation ecclésiastique ou civile, l'éminent cardinal Dominique Ferrata, ponent ou rapporteur de cette cause, dans la réunion ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites tenue au Vatican au jour indiqué ci-dessous, proposa le doute suivant : *Faut-il signer la commission pour l'introduction de la cause dans le cas et pour le but dont il s'agit ?* Les Eminentissimes et Révérendissimes prélats préposés à la défense des Sacrés Rites, ayant entendu la relation du cardinal ponent et la lecture du rapport du R. P. Alexandre Verde, promoteur de la foi, tout bien considéré, ont convenu de répondre : *Affirmativement* : c'est-à-dire que la commission doit être

ulteriora procedi posset, instante Rmo Dno Augustino Veneziani Congregationis missionis Postulatore generali, attentisque litteris postulatoriis quorundam Emorum S. R. E. Cardinalium, plurium sacrorum Antistitum aliorumque virorum sive ecclesiastica sive civili dignitate præstantium, Emus et Rmus Dnus Cardinalis Dominicus Ferrata hujus Causæ Ponens seu Relator in Ordinario Sacrorum Rituum Congregationis Cœtu subsignata die ad Vaticanum habito, sequens dubium discutiendum proposuit: *An sit signanda Commissio Introductionis Causæ in casu et ad effectum de quo agitur ?* Et Emi ac Rmi Patres Sacris tuendis Ritibus præpositi, post relationem ipsius Cardinalis Ponentis, audito voce et scripto R. P. C. Alexandro Verde Sanctæ Fidei Promotore, omnibusque accurate perpensis resrati sunt: *cribere Affirmative seu signandam esse Commissionem, si Sanctissimo placuerit.* Die 12 julii 1904.

signée, s'il plaît au Saint-Père. — Le 12 juillet 1904.

Relation fut faite ensuite à Notre Saint-Père Pie X, par l'Éminentissime et Révérendissime cardinal Louis Tripepi, Pro-Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Sa Sainteté approuva et confirma le rescrit de cette même Congrégation. Elle daigna signer de sa propre main la commission pour l'introduction de la cause du Vénérable serviteur de Dieu, Justin de Jacobis, évêque de Nilopolis et vicaire apostolique d'Abyssinie, de la Congrégation de la mission de Saint-Vincent-de-Paul, le 13 des mêmes mois et année.

SÉRAPHIN, card. CRETONI,
Préfet de la S. C. des Rites.

† DIOMEDE PANICI, arch. de Laodicée,
Secrétaire de la S. C. des Rites.

Le premier pas est ainsi fait pour arriver ensuite à la béatification de Mgr de Jacobis ; dès maintenant il a droit au titre de vénérable. C'est en particulier à ses compatriotes d'Italie, et aux fidèles du pays qu'il évangélisa,

Facta post modum de his Sanctissimo Domino Nostro PIO Papæ X per Emum et Rmum Dnum Cardinalem Aloisium Tripepi Sacræ Rituum Congregationi Pro-Præfectum relatione, Sanctitas Sua Rescriptum Sacræ ejusdem Congregationis ratum habuit et confirmavit, propriaque manu signare dignata est Commissionem Introductionis Causæ prædicti Ven. Servi Dei JUSTINI DE JACOBIS Episcopi Nicopolitani et Vicarii Apostolici Abyssinensis, e Congregatione Missionis S. Vincentii a Paulo, die 13, eisdem mense et anno.

SERAPHINUS Card. CRETONI,
S. R. C. Præfectus.

L. † S.

† DIOMEDES PANICI, Archiep. Laodicen.,
S. R. C. Secretarius.

l'Abyssinie, de hâter par leurs prières et d'obtenir par leur foi les miracles qui seront nécessaires pour faire placer le serviteur de Dieu sur les autels.

AUTRICHE

VIENNE

OVATION DE LA VILLE DE VIENNE A MARIE IMMACULÉE

*Lettre de la sœur N..., Fille de la Charité,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Un spectacle ravissant pour le ciel et la terre a été offert par la ville de Vienne le 20 juin 1904, dans l'ovation faite par ses habitants à Marie immaculée, pour fêter le cinquantième anniversaire de la définition de l'Immaculée Conception. Tous les témoins en conserveront au fond de leur cœur un pieux souvenir. Le récit suivant ne pourra donner qu'une faible idée de la magnificence de cette solennité.

Les préparatifs avaient été grandioses. Dès la veille, samedi soir, toute la ville fut décorée avec un grand soin. Une averse et un formidable orage survenus la nuit avaient tenu en suspens les habitants de la ville et leur avaient fait craindre que la solennité ne pût avoir lieu en plein air ; mais le temps devint propice et le soleil brillait avec tout son éclat lorsque la procession se mit en marche ; il ne se cacha derrière les nuages qu'au moment où la fête commençait.

De toutes les parties de la ville le peuple croyant devait se diriger processionnellement à la place *am Hof* où se trouve la statue de la sainte Vierge, élevée sur un magnifique piédestal, devant laquelle allait être prononcé l'acte solennel de consécration à Marie immaculée.

Une de ces processions partie de l'église Saint-Séverin confiée aux prêtres de la Mission, se dirigea vers Saint-Etienne, la cathédrale. Vers une heure une grande foule y était rassemblée. Au point de départ elle comprenait : la Confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, et environ cent soixante-dix de nos Enfants de Marie avec leur ruban bleu et leur bannière ; elles se faisaient un point d'honneur de la porter à tour de rôle malgré le long chemin qu'elles avaient à faire. Nos sœurs aussi, les Filles de la Charité, y étaient représentées par soixante dix d'entre elles environ.

Avant le départ de la procession eut lieu la bénédiction du saint Sacrement. MM. les missionnaires et le clergé de la paroisse en surplis étaient en tête. Les cloches sonnaient à toutes volées, les plus riches décorations ornaient le parcours. Toute la foule avançait en récitant pieusement le rosaire. Rien ne mettait obstacle à la marche car les agents de police veillaient à l'ordre et la voie était interdite aux voitures, aussi voyait-on une longue file de véhicules, attendant pour circuler dans la ville que la procession fût passée. En approchant du but de notre pèlerinage les prières redoublaient, et, à haute voix avec nos Enfants de Marie la foule disait : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Comme nous arrivions de bonne heure, vers les deux heures, on nous désigna un endroit très bien exposé. La place *am Hof* était splendide ; la colonne de Marie y brillait de toute sa beauté ; les lis figuraient surtout au milieu de ces décorations et les différentes bannières voltigeaient sous le souffle du vent qui se levait. Au pied de cette colonne on avait érigé un autel magnifiquement orné. En face sur une terrasse était érigé un pavillon pour S. M. l'empereur et les membres de la famille impériale ; et nous étions heureuses de les apercevoir. La vaste place avait été cernée à temps, pour que les processions pussent se dérouler sans difficulté ; l'ordre le plus parfait y régnait. Chaque

députation à son arrivée chantait le cantique connu de tous : « Douce Reine, souvenez-vous », etc. Ainsi retentissaient dans toute la ville les gloires de Marie par le chant du peuple croyant.

De l'église Saint-Etienne, la cathédrale de Vienne, arriva tout d'abord la Confrérie des hommes de métier, celle des patrons, tous récitant à haute voix le rosaire; ensuite les chantres de Saint-Etienne, les étudiants du Pazmaneum, les séminaristes, les religieux, le clergé, les chanoines, Mgr l'évêque et ses assistants. Les différentes confréries des étudiants de l'Université faisaient escorte des deux côtés aux chanoines et à Mgr l'évêque, et les magistrats de la ville avec leur maire, M. Lueger, et M. Neumayer faisaient aussi partie du cortège.

La grande place contient alors plus de trente mille personnes, c'était un merveilleux spectacle que cette foule immense pieusement réunie et les regards fixés sur la statue de la Sainte Vierge.

Toutes les fenêtres donnant sur la place étaient occupées : S. M. le roi de Danemark avec sa suite se trouvait à la nonciature et prenait ainsi part à la fête. Plusieurs évêques et prélats s'étaient donné rendez-vous pour recevoir S. M. l'empereur. La joie régnait partout; à l'arrivée d'un groupe qui approchait en chantant les gloires de Marie toute la foule commençait à mêler sa voix à celle des arrivants et le chœur grossissait toujours; le programme de la fête fut alors pour ainsi dire anticipé.

Vers trois heures les membres de la famille impériale arrivèrent acclamés par la foule, et se rendirent sur l'estrade d'honneur. Mais lorsque S. M. l'empereur arriva en voiture découverte, le peuple ne pouvait presque plus se contenir, tant était grande sa joie; l'empereur lui-même était tout ému, lorsqu'il vint vers l'église. L'hymne national fut chanté avec enthousiasme. S. Em. le cardinal Gruscha lui présenta l'eau bénite et conduite par un cha-

noine, Sa Majesté se dirigea vers la « Loggia », tandis que S. Em. le cardinal avec sa suite s'approchait de l'autel érigé près de la colonne.

C'est alors que commença la cérémonie, devant cette statue près de laquelle il y a trois cent cinquante ans un des ancêtres de notre empereur se prosterna et proclama la croyance à l'Immaculée Conception, croyance que depuis des siècles l'Autriche a professée hautement.

Le chœur de chant et la musique militaire entonnèrent le beau cantique à la sainte Vierge, et tous ces milliers de chrétiens assemblés unirent leur voix à ce concert. S. M. l'empereur debout, vivement émue, admirait ce spectacle unique.

Après ce chant l'empereur avec tout le peuple s'agenouilla et en deux chœurs on invoqua la Mère de Dieu par les litanies de la sainte Vierge. Le profond silence et la dévotion redoublèrent lorsque les chantres eurent entonné un magnifique *Salve Regina*. Ensuite eut lieu dans les termes ci-après la consécration à la Sainte Vierge, la patronne de l'Autriche :

« Très sainte Vierge et Mère de Dieu, nous votre peuple, nous souvenant de la consécration par laquelle l'empereur Ferdinand III, dans cette église, près de cette même colonne de votre Immaculée Conception, en son nom et au nom de ses successeurs, vous a choisie et a fait vœu, de vous regarder comme la souveraine spéciale et la patronne de l'Autriche, promettant de célébrer solennellement la fête de votre Immaculée Conception, renouvelons aujourd'hui en présence du ciel et de toute notre patrie, spécialement de la ville de Vienne, cet acte solennel de notre consécration, de notre dévouement à votre Cœur immaculé, rempli de grâces et de bonté maternelle. Protégez notre empereur François-Joseph, tous les peuples, tous les pays qui lui sont confiés, tout particulièrement cette ville. Protégez nos familles ! Soyez et restez la sauvegarde de notre sainte foi

catholique, soyez la défense de l'innocence, le refuge des pécheurs, le salut des malades. Nous vous confions toute notre vie, nos travaux, nos peines, particulièrement l'heure de notre mort. Daignez accepter notre consécration, faites que nous vivions dignement et montrez-nous, alors que notre cœur cessera de battre, Jésus le fruit de vos entrailles. »

L'émotion de tout le peuple après cette consécration ne peut se décrire ; les témoins seuls de cette solennité peuvent s'en faire une juste idée. Cette émotion fut particulièrement profonde, lorsque le *Confiteor* ayant été récité par tout le clergé, S. Em. le cardinal Gruscha donna la bénédiction apostolique et annonça une indulgence plénière.

Alors avec enthousiasme on chanta le *Te Deum*. Au *Te ergo quæsumus* toute l'assistance se prosterna.

La cérémonie terminée tout le peuple se tourna vers son empereur et entonna l'hymne national, ne cessant de manifester sa joie et son dévouement par ses acclamations. Sa Majesté, les membres de la famille impériale, les ministres étaient vivement émus ; on ne regretta qu'une chose c'est que toute la nation ne fût pas témoin de ce pacte entre Dieu, la Reine du ciel et notre patrie.

L'empereur exprima à S. Em. le cardinal son contentement d'avoir pu assister à cette fête ; à différentes reprises, on l'a entendu s'écrier : « Comme c'est beau et vraiment religieux ! »

Trop rapidement cette fête s'est passée. La procession de nos prêtres de la Mission n'est rentrée que vers les cinq heures dans leur église de Saint-Séverin et là, la fête s'est terminée par le chant des litanies du Sacré Cœur et la bénédiction du saint Sacrement.

Bien plus tard encore dans la nuit, on apercevait une foule immense ne se lassant pas de prier notre Mère du ciel au pied de son trône terrestre.

VIENNE, MAISON DES INCURABLES

Extrait du *Journal Vaterland*, du 2 juillet 1904 :

La fête de la Visitation de la très sainte Vierge a apporté une grande consolation aux pauvres incurables de la maison de charité et à leurs admirables infirmières. Le nouveau nonce apostolique, S. E. Mgr l'archevêque Granito di Belmonte a daigné visiter ce pieux établissement où la charité chrétienne a ouvert un asile à toutes les misères. Accompagné de son auditeur, Mgr Nicotra, et du supérieur ecclésiastique de l'établissement, Mgr le prélat Zschokke, Son Excellence a été reçue à la porte d'entrée par la révérende sœur supérieure, Thérèse Küpper, des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, à la tête de sa nombreuse communauté, par le R. P. Pellerin, provincial des Trinitaires, par le R. Supérieur de MM. les Lazaristes de la maison de Währing, et par le R. professeur Ecker. Se trouvaient aussi présents le conseiller d'État Niederhofer avec M. les membres du conseil d'administration, MM. Zehetner, directeur de l'archiconfrérie de la Très Sainte-Trinité, et M. le docteur Publig, un des médecins de l'établissement.

Après les présentations d'usage Monseigneur fit son entrée à la chapelle où il fit une visite au très saint Sacrement. S. E. le nonce parcourut ensuite toutes les salles sous la conduite de Mgr le prélat D. Zschokke, qui fit comprendre aux malades que c'était le représentant du Saint-Père qui était venu leur apporter ses consolations et sa précieuse bénédiction, et qu'il avait ainsi un droit tout particulier à leurs prières. Sur la petite table placée entre chaque lit, une statue de la très sainte Vierge ou de quelque autre saint se trouvait entourée de lumières et de fleurs. Monseigneur se montra ravi de l'ordre et de la propreté qui brillaient partout, et il s'avancait le visage souriant, encourageant de sa main bénissante. De temps en temps, Son Excel-

lence s'arrêtait auprès des plus souffrants et traçait le signe de la croix sur le front des plus petits. Grande était la joie de part et d'autre lorsque Monseigneur-pouvait s'entretenir avec les malades soit en français, soit en italien. Un israélite était tout heureux de voir que la bonté du noble visiteur s'étendait à tout le monde malgré la différence de religion.

Son Excellence parcourut avec une bonté exquise toutes les salles et les chambres du premier et du second étage jusqu'aux sous-sols où se trouvent aménagés les cuisines, la buanderie, le séchoir et les chambres de repassage, manifestant partout sa haute satisfaction, et eut pour tous des paroles d'une extrême bienveillance.

Après avoir ainsi visité la maison dans ses moindres détails, Mgr le nonce se rendit dans la salle de communauté, où il adressa un petit discours en français à toutes les sœurs réunies, faisant remarquer au début de son allocution que, se trouvant dans l'impossibilité de s'exprimer en allemand, il avait recours à la langue que parlait saint Vincent de Paul. Il fit alors part de son admiration pour un établissement où règne, à côté d'un ordre remarquable, la plus grande sérénité sur les fronts des malades. Le dévouement sans bornes des Sœurs de Charité avait produit cet effet surprenant et consolant tout à la fois.

Dans un langage tout cicéronien Mgr Zschokke se fit au nom du conseil d'administration, de la communauté et des malades, l'interprète de la profonde reconnaissance pour la visite de Mgr le nonce qui avait apporté un nouveau courage à tous les cœurs. Il assura Son Excellence que les prières des malades ne cesseraient de monter vers le ciel afin que l'Eglise et l'Etat puissent recueillir les plus abondantes bénédictions de l'exercice de sa haute charge.

Mgr le nonce et son auditeur, Mgr Nicotra, après avoir inscrit leurs noms sur l'album d'honneur, s'entretenirent

quelques instants encore avec les membres du conseil d'administration, ne se lassant pas d'exprimer toute la joie que leur avait causée leur visite. Son Excellence adressa, en allemand cette fois, un dernier remerciement à la communauté et à ceux qui l'avaient accompagné dans l'établissement et leur donna la bénédiction apostolique. Gracieuse coïncidence : cette visite du représentant du Saint-Père aux pauvres incurables avait lieu le jour même où l'Eglise rappelle le délicieux mystère de la charitable visite de la très sainte Vierge à sainte Elisabeth.

Voici l'allocution de S. E. Mgr le prince Granito de Belmonte, nonce apostolique d'Autriche, aux Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul de la maison des incurables de Vienne après la visite de l'hôpital :

« Mes chères sœurs,

« Ne pouvant m'expliquer en allemand j'ai recours au beau langage dont se servait votre Père, saint Vincent de Paul, qui est aussi celui de votre maison-mère de la rue du Bac que j'ai eu souvent l'occasion de visiter, pour vous dire, mes chères sœurs, combien j'ai été charmé, édifié et ému en parcourant cette maison bénie qui porte à juste titre le beau nom de Maison de la charité. Merci du bienveillant accueil que vous avez voulu me réserver. Merci aussi de tout cœur du touchant spectacle qu'il m'a été donné d'admirer en traversant ces salles si nombreuses où toutes les infirmités semblent s'être donné rendez-vous sous l'égide de la charité.

« Ce qui surtout m'a frappé c'a été de voir, à côté de l'ordre et la propreté exquise qui semblent être l'apanage de toutes vos maisons, cette paix et cette joie inaltérables qui brillaient sur toutes les physionomies. Comment ne pas admirer ces généreux malades qui depuis vingt-cinq ans et même plus supportent aimablement leur triste sort ! Et

pourtant qu'il est dur de devoir se dire : tu ne toucheras plus le sol de tes pieds ; tes mains seront à jamais paralysées ! Je vous avoue, mes chères sœurs, qu'en voyant tout à l'heure cette générosité dans le sacrifice, je me disais : « Plût à Dieu que je puisse au soir de ma vie supporter avec une telle patience mes dernières souffrances ! » Je souhaite cette même grâce à tous ceux qui m'entourent.

« Mes chères sœurs, ce sont là des fruits très précieux de votre abnégation et de votre admirable dévouement. Agissant comme vous le faites selon l'esprit de saint Vincent de Paul, le Seigneur ne pouvait manquer de bénir votre entreprise.

« Comme vous avez daigné me réserver un bienveillant accueil surtout à cause de ma qualité de représentant de S. S. Pie X, je me permets de vous accorder quelques faveurs, comme souvenir de mon passage dans votre sainte maison. Il va sans dire que lorsqu'il s'agit des sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, il ne peut être question de trésors temporels. Tout à l'heure, sans doute, je déposerai ma modeste offrande entre les mains de la très chère sœur supérieure pour procurer quelques douceurs à vos chers malades ; mais je sais que les chères sœurs accueilleront un bienfait spirituel avec une satisfaction beaucoup plus grande. Connaissant donc vos habitudes, car je sais que le Révérendissime Père Supérieur général, M. Fiat, que j'ai eu le plaisir de voir très souvent, vous a tracé la liste des communions de l'année, je me permets d'y ajouter une neuvaine de communions de faveur pour les trois maisons qui s'occupent de cette œuvre fondée pour le soulagement des incurables. Enfin, grâce au privilège dont je jouis comme nonce apostolique de Vienne, je vais de grand cœur vous donner la bénédiction apostolique. »

GRANDE-BRETAGNE

LES MISSIONS EN ECOSSE

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

La première mission que l'histoire rapporte au pays qui est maintenant l'Écosse, fut celle de Saint-Ninian, lequel fut, paraît-il, le fils d'un chef breton. Il fut formé à l'école de Saint-Martin de Tours et ensuite à Rome, d'où il partit, dûment délégué, pour sa grande et périlleuse mission. Il arriva au commencement du cinquième siècle, et choisit pour centre réel de sa mission sans que ce fut le centre géographique, un endroit appelé Withern, sur un promontoire situé au sud-ouest. Son travail commencé alors, ne finit qu'avec sa vie, en 412. Ce qui n'en fut pas le moindre fruit ce fut la conversion de toute la contrée septentrionale jusqu'aux monts Grampian. Ses convertis furent appelés *Picts* (du sud), à cause de l'habitude qu'ils avaient eue étant à l'état de sauvages, de se peindre le corps. On montre à Withern des vestiges de ses labeurs; sa maison où son monastère est encore connu sous le nom de *Candida Casa* ou maison blanche, ainsi appelée à cause de la couleur de la pierre du pays.

LA SECONDE MISSION

Quant au reste du pays, cette partie si pleine d'intérêt, avec ses montagnes, ses lacs et ses nombreuses îles, au nord et au nord-ouest, alors aucun message de Rédemption ne leur est encore parvenu, ces peuples sont tous idolâtres. Après la mort de saint Ninian, un siècle et demi doit encore s'écouler avant le jour de leur salut. Cela nous amène jusque vers la fin du sixième siècle. Le temps est venu, et

l'homme nécessaire aussi. Cet homme choisi par Dieu est un saint, le grand saint Colomba ou Columkille; son nom veut dire « la colombe de l'église », on l'a ainsi appelé à cause de ses fréquentes visites à l'église. Il avait déjà fait l'œuvre d'un saint en Irlande, son pays natal, mais voilà que s'ouvre à son zèle l'Écosse idolâtre en grande partie, et dénuée de tout secours au point de vue spirituel. Bien qu'il aimât son pays de naissance d'un amour qui approchait de la passion, et que plusieurs de ses parents fussent des princes du pays, il se sent prêt à rompre ces liens pour répondre à l'appel de Dieu. Nous pouvons omettre comme indigne de créance l'histoire de son envoi, selon laquelle il fut envoyé dans cette mission, comme une pénitence à cause de sa coopération supposée dans une guerre désastreuse (voir D^r Lanigan's, *Ec. Hist.*). Montalembert dans son livre, *les Moines d'Occident*, rapporte cette histoire à cause de son intérêt; mais, avec le docteur Lanigan, nous n'avons pas besoin de faits fabuleux pour expliquer le voyage plein de dangers entrepris par le saint: le zèle brûlant de Columba explique sa conduite.

En compagnie de douze moines, il s'embarqua sur son bateau et, conduit d'une manière providentielle et sans accident, il aborda dans l'île appelée depuis Iona, et aussi Ile sainte. Elle devint le centre de ses travaux apostoliques; il y bâtit un monastère et une chapelle, et donna un commencement de vie à sa communauté, qui, nous n'en pouvons douter, fit descendre d'abondantes bénédictions sur sa mission. Dans ce travail et d'autres occupations préliminaires une période d'environ deux ans s'était écoulée. Munis des armes spirituelles, lui et ses compagnons avancent *in nomine Domini*. Brude, le puissant roi des Picts du nord, s'opposa d'abord à sa mission; mais par un grand miracle il fut gagné à l'Église et baptisé par Columba. Les îles Orcades et Hébrides furent visitées et converties, ainsi que le pays principal, mais cela ne se fit pas sans une

rude opposition de la part des druides. S'il fallut des miracles, il y en eut de nombreux. Donnons-en un exemple. Dans une famille récemment convertie, un enfant était mort; le druide s'en fit un argument contre le saint. Mais le triomphe du druide ne fut pas de longue durée, car, par la prière du saint, l'enfant fut rendu à la vie.

La mission de notre saint ne fut pas restreinte à la région du nord. Lui ou les membres de sa communauté se rendirent vers le sud, même jusqu'aux frontières de l'Angleterre, où le travail de saint Ninian eut besoin, en plusieurs endroits, d'être recommencé. Dans l'Argylshire et les territoires environnants, il fallait plus qu'une visite passagère et le travail se trouva payé abondamment. Pendant le dernier siècle, les Écossais (Irlandais) avaient fait plusieurs descentes dans ces parties de la Calédonie, et, à la longue, ils réussirent à y établir une colonie de leurs compatriotes dont le nombre s'accrut encore, comme nous le verrons; peu de siècles après, le pays leur appartenait tout entier.

Ces aventuriers n'étant pas venus dans des vues d'apostolat, mais dans un but de conquête. Nous ignorons s'ils répandirent la foi apportée avec eux de l'Irlande, et dans quelle mesure. Il est à présumer qu'ils profitèrent largement du séjour des missionnaires de l'île de Iona avec eux.

Vint le moment où toute la contrée était convertie, au moins pour la plus grande partie et où Columba n'avait plus qu'à consolider son travail. Cela il l'accomplit facilement, et il devint le chef de l'Église en Écosse; il en fut de même de ses successeurs pendant deux cents ans.

Comme principaux moyens de perpétuer son travail et de compléter la conversion de la contrée, il fonda des monastères, et les organisa, non seulement en Écosse, mais en Irlande. Il visita ces derniers autant que le court espace de temps d'une visite en Irlande le lui permit; et de retour, il se retira dans sa chère île de Iona. Là, il mit fin à ces missions qui avaient exigé un si rude et si persévérant

labeur, parsemé de miracles, pendant trente-quatre ans. Montant sur une éminence tout près du monastère, il le bénit, et avec lui toute la contrée et, le jour suivant, il mourut et alla recevoir sa récompense. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que cette sainte île, malgré sa nudité et sa désolation, et bien que ses bâtiments soient en ruines, soit, après une durée de quatorze cents ans, visitée annuellement par les fidèles fervents qui ont la facilité de le faire.

Nous sommes à l'aurore du septième siècle. Le grand missionnaire irlandais est mort, mais son œuvre se continue. Ses moines sont puissamment aidés par les prières, les austérités et les labeurs de plus d'un saint irlandais. Il en était ainsi du temps de Columba; il en sera ainsi bien plus encore dans les siècles qui suivront. On vit surgir alors des anachorètes et d'autres hommes qui se livraient à la prédication et aux autres travaux de mission. Le docteur Forbes, Écossais et écrivain protestant, dit au sujet de ces derniers : « Le même esprit de religion qui peupla les déserts de l'Égypte des disciples de saint Antoine et de saint Paul, remplit les îlots battus par la tempête, dans l'océan Atlantique et dans la mer du Nord, de solitaires qui, au milieu des mugissements des flots et du cri des oiseaux de mer, chantaient les louanges de Dieu, et pratiquaient des austérités que notre âge pourrait difficilement reproduire. Ils réalisaient cette expression légendaire : *Quærere eremum in Oceano*, sur l'Océan ils cherchaient le désert. Les ruines de ces ermitages et de ces oratoires se rencontrent d'un bout à l'autre de la grande rangée d'îles qui forment les Hébrides. »

Le docteur Moran, maintenant cardinal, nous a laissé, dans son livre *les Saints irlandais en Grande-Bretagne*, une longue liste de ces saints. Les uns, anachorètes, les autres, missionnaires, pendant six cents ans sanctifièrent le pays par leurs prédications et leurs prières. Depuis saint Cœmghen au sixième siècle, jusqu'à saint Malachie au douzième, une fraternelle union subsiste entre les deux na-

tions celtiques. C'était tout à l'avantage de l'Écosse, ainsi que l'admettent aujourd'hui les meilleurs historiens protestants.

Les religieuses de l'Irlande ne furent pas sans être représentées dans cette grande œuvre en Écosse. Les noms de sainte Brigitte et de sainte Beeves sont bien et favorablement connus des historiens Écossais à cause des fondations faites par elles, et à cause du grand éclat de leur sainteté. Du moins ce fut surtout des monastères d'Irlande, si nombreux et si florissants, qu'arrivèrent les missionnaires pour faire de l'Écosse, une terre de saints, comme l'était leur pays natal.

Nous sommes maintenant à peu près au neuvième siècle, et les calamités qui désolaient l'Europe occidentale à une date antérieure, sont tombées maintenant sur l'Écosse en même temps que sur l'Angleterre et l'Irlande. Je fais allusion aux ravages des Normands et des barbares païens. Il y avait là les Danois et les Scandinaves qui avaient pour principal objet le ravage et la destruction, et étaient en même temps ennemis de la foi chrétienne. Pendant deux siècles ces florissantes églises souffrirent entre leurs mains. Les ministres de la religion massacrés pendant l'accomplissement de leurs fonctions sacrées ; les églises et les monastères pillés et ruinés, et de fervents chrétiens conduits en esclavage, ne sont que quelques-uns des tristes effets des invasions répétées des Barbares.

Mais, admirable conduite de la Providence et de la bonté de Dieu ! les pirates, gens sans loi et sans mœurs virent la constance des chrétiens et leurs autres vertus, étrange contraste avec leur propre vie si misérable ; ils furent par là attirés à l'Église qui enseigne de si admirables leçons. Les travaux de conversion commencèrent par les chefs qui retournant dans leur pays du nord se procurèrent des missionnaires pour leurs peuples. Mais, en Écosse, l'église était en état de complète désorganisation ; les pierres du

sanctuaire gisaient éparses çà et là, et il y avait un grand besoin de reconstruction.

Ce travail fut vigoureusement repris, entr'autres par le bon roi Malcolm II, et par son épouse la reine sainte Marguerite. Commencé au onzième siècle, il fut continué par leur digne fils David I^{er} jusqu'au milieu du douzième siècle. Dans ce siècle-là de nouveaux troubles survinrent à cause des querelles de juridiction entre les archevêques.

Cette question fut portée à Rome et réglée ; alors le calme suivit jusque vers la fin du treizième siècle, où commencèrent les guerres avec l'Angleterre qui ne finirent que deux cents ans après.

La guerre même heureuse n'est pas une condition favorable au progrès de la religion. Dans de telles conditions l'Écosse avait besoin d'une grande réforme. Les bénéfices étaient vendus ou accordés à des sujets indignes par les nobles qui se constituaient les supérieurs des maisons religieuses, mais sans jamais remplir les fonctions de leur charge, dans laquelle ils se faisaient remplacer par des hommes qui ne valaient guère mieux qu'eux-mêmes. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans quelques monastères le relâchement et les scandales qui en étaient la suite, et de voir les fidèles chercher le pain de la parole divine sans trouver quelqu'un qui pût le leur rompre, à moins de le recevoir de mains manifestement indignes.

C'était un temps bien favorable à la propagation de l'hérésie ; elle venait justement de se lever dans Genève. Le reste est dans l'histoire ; et je n'ai à parler que des missions d'Écosse. Je puis sûrement dire que si Calvin ne vint pas en personne visiter l'Écosse, il y fut équivalement représenté par Jean Knox.

Celui-ci, Écossais, prêtre et imprégné de l'hérésie de Calvin à Genève, revint dans son pays natal où il prêcha avec la violence d'un iconoclaste, car il l'était vraiment. Son but, qu'il ne déguisait pas, était de détruire la religion catholi-

qué. Dans ses discours l'on entendait sans cesse revenir les expressions les plus grossières ; après cela les émeutes éclataient et se développaient partout, comme à Saint-André et à Perth.

Les images et les autels des églises furent brisées, les monastères pillés et dévastés. Knox fut surtout aidé par la majorité des seigneurs écossais qui désiraient vivement les dépouilles des églises dont leurs frères d'Angleterre avaient fait leur profit. Il en résulta une lutte avec les catholiques dans laquelle ces derniers furent les victimes. Le parlement en l'absence de la jeune reine, Marie, et contre sa volonté formelle, ordonna que désormais personne ne pourrait ni dire la messe, ni l'entendre, ni y assister sous peine de confiscation de tous les biens et de punitions corporelles selon le bon plaisir des magistrats. Ensuite on ajouta une nouvelle sanction à cette législation. Le crime de dire la messe était puni par la mort. C'était assez, pourrait-on dire : il ne restait plus le moyen d'ajouter d'autres peines.

Vers cette époque le roi d'Écosse devint roi d'Angleterre sous le nom de Jacques I^{er} ; mais ce changement n'apporta presque aucun soulagement aux catholiques persécutés.

L'épiscopat même protestant fut à peine toléré. Alors fut introduit le surnom de « papisme ». Plus tard le royaume fit place à une république avec Olivier Cromwel pour protecteur. Comment ce changement atteignit l'Église d'Écosse, nous l'apprenons d'un édit envoyé par le même protecteur aux juges et aux magistrats de tout le pays : « Il nous a été mandé, disait-il, que beaucoup de personnes surtout dans le sud sont passées au papisme. Désirant réprimer ce mouvement, nous commandons aux juges de faire d'actives recherches, surtout au sujet des prêtres, de les emprisonner et de les punir selon la loi. »

MISSIONS DES LAZARISTES

Après un siècle environ d'une telle législation il est facile de se faire une idée du lamentable état des catholiques en Ecosse. Il y avait donc là un beau champ de travail pour les missionnaires. La part qu'y ont prise les Révérends Pères Jésuites est digne de mémoire, car plusieurs d'entre eux y gagnèrent la couronne du martyr. Les Annales des autres Ordres ont sans doute parlé des labeurs de leurs sujets. Nous nous intéresserons, nous, aux prêtres de la Mission. Saint Vincent de Paul dont la main, selon les paroles de son hymne, était « sur la terre comme la Providence divine » et dont les enfants ont fait tant de merveilles en Irlande dans un cas semblable, avait les yeux tournés aussi vers la malheureuse Ecosse. Je voudrais suppléer à ce que nous apprend sa biographie et je pourrai le faire grâce aux notes écrites avec soin par M. Mac Namara, prêtre de la Mission, du collège des Irlandais, à Paris.

Dans la communauté de Paris, vers le milieu du dix-septième siècle il y avait quelques prêtres de la Mission, Irlandais et Ecossais ; ils parlaient la langue celtique et les dialectes de cette langue. De la sorte il fut naturel de choisir des missionnaires parmi eux. Deux seulement furent envoyés d'abord, d'autres devaient suivre si le rapport des premiers envoyés était favorable. C'était une mission pleine de difficultés et de dangers, moins pénible pourtant que celle d'Irlande qui fut couronnée par un succès extraordinaire, moins pénible que celle de Madagascar qui fut féconde, au prix, il est vrai, de beaucoup de vies de missionnaires qui étaient si précieuses. Les missionnaires avaient la même perspective devant eux, ils tenaient pour ainsi dire leur vie dans leurs mains, mais nous devons supposer qu'ils étaient encouragés par l'espoir du martyr. MM. Germain Duiguin et François White, c'était le

nom des missionnaires, se mirent en chemin non par la voie ordinaire mais par la Hollande. Cela leur réussit, ainsi que le déguisement en marchand qu'ils avaient pris, afin d'éviter d'être découverts, car les hérétiques recherchaient les prêtres comme leur plus riche proie. A peine descendus en Ecosse ils eurent à noter deux événements, l'un consolant, l'autre en apparence tout opposé. Le premier fut la rencontre d'un noble catholique, Glengarry, habitant le pays. Il les prit sous sa protection et continua toujours à leur rendre de signalés services. L'autre, fut leur découverte par un prêtre apostat lequel publia de tous côtés leur présence dans le pays et l'objet de leur mission. Mais la Providence intervint : le dénonciateur fut saisi par une maladie qui lui causa des douleurs excessives par tout le corps et le priva presque de la vue et de l'ouïe. Dans cet état il reconnut la main de Dieu, pleura son apostasie et promit réparation. Ayant recouvré ses sens aussi soudainement qu'il les avait perdus, il chercha à recevoir l'absolution et à se réconcilier avec l'Église. Il ne put réparer cependant tout le mal fait par sa conduite antérieure.

Les missions avaient été rendues impossibles dans les villes et les campagnes du sud; aussi les missionnaires tournèrent-ils leur attention vers les montagnes et les nombreuses îles du Nord et de l'Ouest. Ils trouvèrent expédient de se diviser : ainsi ils se privaient du mutuel secours, ce que dans d'autres circonstances ils n'auraient pas fait. M. Duiguin choisit les Hébrides ou les îles de l'Ouest qui étaient nombreuses, et M. White prit le Mainland (Highlands).

Commençons par suivre le premier. Regardez sur la carte ces îles de l'Ouest qui ne sont éloignées de la côte que vers le Nord, les unes séparées, les autres en groupe, c'est le théâtre des travaux de notre bon missionnaire pendant plus de six ans. Un petit bateau avec un rameur, un

serviteur pour répondre à la messe, pour soigner les ornements et les autres objets, voilà tout son équipement. Nous savons que le poisson abonde dans ces mers du Nord, et nous pouvons supposer que le bateau avait un filet ; dans un autre sens, le sens de l'Évangile, le filet du missionnaire fut jeté souvent et il prit des hommes en abondance. Il fit une première et importante conquête dans la personne de M. de Clanronald, un propriétaire de l'île de Wist. Ensuite, entraînés par son exemple un grand nombre de ses vassaux suivirent son exemple, avec leur famille.

Après avoir travaillé là quelque temps, le missionnaire passa aux îles d'Égga et de Canna. Mais écoutons les paroles du bon prêtre lui-même ; dans une lettre longtemps attendue et reçue avec une grande joie par saint Vincent. Il disait : « Dieu a bien voulu dans ce pays convertir huit à neuf cents personnes ; elles étaient si peu instruites des choses qui concernent notre religion qu'il n'y en avait pas quinze qui sussent aucun des mystères de la foi chrétienne. J'espère que le reste de la population donnera bientôt gloire à Dieu. J'ai trente ou quarante personnes âgées de soixante-dix, quatre-vingts et cent ans qui n'avaient pas reçu le sacrement du baptême ; je les ai instruites et baptisées. Elles sont mortes peu de temps après et, sans doute, elles prient maintenant Dieu pour ceux qui leur ont procuré un si grand bien. Une grande partie des habitants vivaient en concubinage, mais grâce à Dieu, nous y avons remédié, mariant ceux qui le voulaient et séparant ceux qui ne le voulaient pas. Nous n'avons rien pris de ce pauvre peuple pour les services que nous lui avons donnés ». Alors suivent quelques détails au sujet des deux serviteurs du missionnaire, dont l'un servait de catéchiste, et au sujet de leur maigre nourriture : « Ordinairement nous ne faisons qu'un repas par jour, il consiste en pain d'orge et d'avoine avec du fromage ou du

beurre salé... Parfois nous sommes des jours entiers sans manger quand nous traversons les montagnes et les pays inhabités. » Il recommande d'envoyer des ouvriers dans cette vigne : « qui sachent parler la langue, dit-il, et encore plus souffrir la faim, la soif et coucher sur la terre. »

Dans une seconde lettre M. Duiguin dit à son supérieur combien Dieu a béni ses travaux auprès de ces insulaires. Dans la seule île de Wist, « il y a près de mille ou douze cents âmes ramenées au bercail de l'Église » ; il parle de cinq îles dont la population est de six à sept mille âmes, « tous convertis ou résolus de se laisser instruire ». Dans une autre île nommée Barra, « il trouva un peuple si pieux et si désireux d'être instruit qu'il en fut ravi. » Il lui suffisait d'enseigner à un enfant dans chaque village le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* et en deux jours, grands et petits les connaissaient. Il reçut à l'église presque tous les membres de la famille qui était maîtresse de l'île ; il reçut aussi le fils d'un ministre, dont la réception devait être considérée comme très importante à cause de l'exemple donné. Il pouvait donc bien dire que la moisson était mûre, et que ce travail était sa nourriture et son breuvage, beaucoup meilleurs que la nourriture qui périt et que toutes les aises et les plaisirs du monde.

Nous pouvons, je pense, trouver le secret de ces grands succès. A l'humilité et au zèle du missionnaire, et à sa confiance en Dieu nous pouvons ajouter ces raisons : 1° le peuple que M. Duiguin évangélisait, était pauvre et très pauvre et Dieu aime à distribuer aux pauvres ses meilleures faveurs ; 2° ce peuple revenait de l'hérésie ; or quelques ministres continuaient bien à travailler auprès d'eux, mais c'était avec très peu d'énergie : leur manière de vivre était loin d'être austère et ainsi le pauvre peuple était entraîné à revenir aux anciennes traditions catholiques ; 3° enfin une circonstance aida le missionnaire, — j'en parle d'après son autorité, et on y voit manifestement la main de Dieu. —

Les mauvaises dispositions de cinq personnes qui se présentèrent à la table sainte, furent publiquement reconnues. Ayant avancé la langue pour recevoir l'hostie, elles ne purent la retirer jusqu'à ce qu'on eût enlevé le saint Sacrement. Reconnaissant leur sacrilège elles se confessèrent de nouveau, revinrent à de meilleures dispositions, et reçurent le pain de vie. C'était vraiment une preuve éclatante que les missionnaires étaient envoyés par Dieu et un avertissement de ne pas donner les choses saintes aux chiens. Le même missionnaire ajoute que beaucoup de choses étonnantes ont été opérées par la vertu de l'eau bénite, et qu'après le baptême, quelques personnes qui avaient été troublées par des fantômes et de mauvais esprits en avaient été délivrées.

Encouragé par ces succès et se confiant en la protection de la Providence que tant de fois il avait expérimentée, il se fortifia pour d'autres périls et d'autres conquêtes. Écrivant à un confrère; M. Duiguin disait : « Je me prépare à partir pour Pabba (une des îles qui offraient le plus de difficultés); c'est un endroit étrange et terrible; mais l'espérance de ramener au bercail de nombreuses brebis égarées et notre confiance en Notre-Seigneur nous ont fait mépriser les dangers et la mort elle-même. D'ailleurs comme l'hérésie n'a pas infecté ces insulaires, il y a sujet d'espérer, que lorsqu'ils auront été instruits des vérités de notre sainte religion, ils pourront avec la grâce de Dieu s'y maintenir et y persévérer. Ainsi nous allons, protégés par Dieu. » A ce sujet M. Mac Namara, que nous suivons, remarque ceci : « Ce projet était en petit, pour notre missionnaire ce que la conquête de la Chine était pour l'apôtre des Indes. » Mais Dieu en avait décidé autrement. Notre apôtre ayant obtenu la faculté de passer en cette île et tout arrangé pour y arriver en cinq jours, tomba malade. La nourriture mauvaise et insuffisante, ses voyages continuels, joints aux travaux de son ministère, l'avaient tout-à-fait épuisé, et il partit

pour recevoir la récompense de ses travaux. Le 17 mai 1657, étant en vue de Pabba, il mourut et fut enterré dans l'île de Wist. Combien saint Vincent fut touché par cette nouvelle et combien les pauvres insulaires pleurèrent la perte de leur père, nous le savons par les paroles prononcées en cette occasion par le saint lui-même.

Dans le même temps, M. White poursuivait ses travaux dans le Mainland et dans les îles du Nord appelées les Orcades. Dans cette mission, si les privations n'étaient pas aussi grandes, les dangers étaient plus nombreux à cause des hérétiques. Le missionnaire visitait les villes et les villages, instruisant, confessant, et confirmant dans la foi les pauvres catholiques et recevant dans l'Église un grand nombre d'hérétiques. Sa mission fut singulièrement bénie de Dieu, et, on peut le croire, d'une manière miraculeuse dans plusieurs cas. En voici un exemple qu'on lit dans les conférences de saint Vincent. Dans une de ses allocutions à sa communauté, il en parle, mais en passant et avec discrétion, car il ne pouvait s'arrêter à cette pensée que des membres de sa communauté pussent devenir les instruments d'œuvres miraculeuses. Le temps n'était pas favorable à la pêche qui était l'unique ressource de ceux qui habitent ces côtes. Alors plein de confiance dans la sainteté de M. White, le peuple le supplia de faire des prières et de jeter de l'eau bénite sur la mer, espérant être délivré de cette calamité. Le missionnaire le fit, et la confiance universelle fut récompensée. Le calme suivit et la pêche fut très abondante.

Cette action et d'autres firent impression sur le peuple tant catholique qu'hérétique et de nombreuses conversions en furent la conséquence. Les ministres en furent alarmés et prirent des mesures très sévères contre les catholiques. En ce temps-là, le protecteur Cromwell était justement à la tête du gouvernement, en Angleterre, Irlande et Ecosse, il renouvela l'édit déjà porté, ordonnant une stricte recherche des « prêtres papistes » pour être jugés et condamnés à

mort. Un agent fut envoyé exprès pour faire des perquisitions dans toutes les demeures de la contrée, on visita surtout le château du marquis d'Huntley (Gordon). Trois prêtres y furent trouvés, un jésuite, un séculier et M. White. Ils furent arrêtés et conduits à Aberdeen pour y être jugés.

Tournons surtout nos yeux sur le prêtre de la Mission. Il fut mis en prison et la nouvelle en parvint à saint Vincent de Paul. A cause de l'édit, sa condamnation était certaine. Le saint fondateur lui écrivit et fit une conférence à sa communauté à ce sujet. Dans cette conférence, nous trouvons parmi tant de preuves qu'il nous en a laissées, une marque de son admirable naturel, aussi bien que de sa grande vertu. Saint Vincent était en suspens : il aurait voulu que son fils bien-aimé en Jésus-Christ fût délivré de ses ennemis et qu'il pût venir réjouir de sa présence la communauté; et d'un autre côté il ne voulait pas le priver de la couronne du martyr qu'il désirait tant. Voilà ses sentiments, ou plutôt un sentiment sanctifié par l'autre. Les saints ne détruisent pas leurs sentiments et leurs affections naturels, mais ils les consacrent et les dirigent vers un but plus élevé. Mais M. Whyte devait être martyr par le désir seulement, car pour mériter la peine de mort, il devait être convaincu d'avoir exercé une fonction de son ministère. Il se présenta contre lui un faux témoin, dont le témoignage ne put pas se maintenir, et le prisonnier fut rendu à la liberté après un sévère emprisonnement de cinq ou six mois. Ce ne fut pas cependant sans cette injonction des plus sévères :
Que si on le trouvait prêchant, enseignant ou baptisant une seule fois, il serait pendu sans autre forme de jugement. »

Durant son emprisonnement, le travail de la mission, fut poursuivi vigoureusement par les travailleurs envoyés par saint Vincent dans la vigne du Seigneur si féconde en fruits et si pleine de dangers. Il ne paraît pas qu'ils aient fait les vœux usités dans la Congrégation (les autorités

sont divisées sur ce point). J'ai le nom d'un seul de ces missionnaires, M. Lumsden, Ecossais qui travaillait sous la conduite de saint Vincent et correspondait avec lui. « Une moisson blanchissante, disait-il, est prête à tomber sous la faucille. Les gens d'un rang élevé veulent recevoir les instructions des missionnaires dans les basses terres ; et, probablement du moins, abjurer leurs erreurs ; chaque jour nous amène quelque nouvelle recrue dans l'Eglise, tandis que la partie catholique du peuple venait se confirmer dans la foi. » Mais, hélas, l'édit de Cromwell était terrible. Les missionnaires durent se cacher eux-mêmes, et accomplir leurs fonctions principalement pendant la nuit.

Mais que devint après sa délivrance le P. White ? Crut-il devoir se soumettre à l'injonction qu'on lui avait faite, et se retirer de ses fonctions, sous l'impression des menaces et par la crainte d'une mort immédiate ? Je ne le crois pas. Comme les premiers apôtres, il se dit, et cela en pratique, qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, ennemis de Dieu. Suivant l'instruction donnée à ces mêmes apôtres, lorsqu'un lieu n'était pas propre à leur ministère, de se rendre près d'autres peuples, il gagna les montagnes et travailla comme auparavant. Après environ huit ans passés dans ce travail de mission, il le quitta pour aller à Paris en rendre compte à ses supérieurs ; probablement aussi qu'il manquait de ressources. Nous l'apprenons par une lettre du docteur Kyle, vicaire apostolique dans le nord de l'Ecosse (1860), qui, à la demande de M. Kavanagh C. M., premier supérieur de notre maison de Lanark fit de laborieuses recherches par rapport aux documents et traditions relatifs à la mission. Il dit qu'après une absence de deux ans, M. White retourna en 1662 ; une seconde fois il se retira en 1665 pour une période d'environ trois ans. Revenu en 1668, il continua à remplir ses laborieuses fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1679. Il passa

un mois dans les basses terres à cause de sa mauvaise santé. « Je n'ai jamais pu apprendre, écrit M. Dunbar à M. Barclay, préfet du collège écossais à Paris, à quelle époque, dans quelle partie des hautes terres (*Highland's*) est mort le P. White, et où il a été enterré. » Et, continue Mgr Kyle, « je suis convaincu en quelque sorte que les deux missionnaires nommés (MM. Duiguin et White) étaient les seuls membres de la Congrégation de la Mission qui ont travaillé en Ecosse avant que vous-même ne vinssiez ici. Il y avait aussi avec eux, un missionnaire écossais, M. Thomas Lumsden, qui, quelquefois correspondait avec M. Vincent, et comme j'ai lieu de le croire, fut aidé par saint Vincent à accomplir son voyage en Ecosse, et pendant quelque temps du moins y séjourna. Mais je suis certain, qu'il ne fut jamais affilié à la Congrégation. Il fit ses études au collège écossais de Rome, prononça les serments ou les vœux usités pour être soumis à la Propagande, fut préfet du collège écossais à Paris, où peut-être il mourut ¹.

« Voilà l'unique réponse que je puisse faire à vos questions. Les peines et les travaux de ces admirables apôtres, le zèle et la ferveur qui assurèrent l'existence et le fruit de leurs travaux sont en quelque sorte écrits dans leur vie même. Cependant nous pouvons beaucoup regretter que le temps qui suivit la persécution ait perdu les détails de leurs travaux. Jusqu'ici les souvenirs ont conservé bien qu'imparfaitement, le résultat de leurs efforts (1860). Dans ces districts et ces îles, dont les noms étaient donnés dans la *Vie de saint Vincent*, dans ces régions que les missionnaires ont

1. Voir le *Registre des prêtres et clercs reçus dans la Congrégation de la Mission* de 1625 à 1764 (*Archives nationales*, MM, 519) :

Germain DUGUIN (Duggan), prêtre, âgé de vingt-cinq ans, natif d'Irlande, reçu à Paris le 26 août 1645.

François LEBLANC (White), âgé de vingt-cinq ans, natif de Limerick, en Irlande, reçu à Paris le 14 octobre 1645. A fait les vœux le 15 octobre 1647, et a été ordonné prêtre en 1651.

Thomas LUMSDEN, prêtre, âgé de vingt à trente ans, natif du royaume d'Ecosse, diocèse d'Aberdeen, reçu à Paris, le 31 octobre 1645.

trouvées à peu près païennes, la masse du peuple amené par eux, à la connaissance de la foi, garde encore la foi et la religion en dépit des persécutions et des séductions. Puissent les prières de saint Vincent dont on ne peut pas ici méconnaître les effets, sans être aveugle, obtenir une pareille bénédiction aux travaux de ses enfants d'aujourd'hui. — Jas. Kyle. »

Que ces deux bons missionnaires fussent Irlandais, cela est certain, mais de quelle partie de l'Irlande étaient-ils, et où ont-ils été élevés? Mgr Kyle, malgré ses recherches et ses efforts si gracieux pour nous, n'a pu le découvrir.

En 1677, une demande fut faite, pour avoir des ouvriers pour la même mission d'Écosse. Mais le supérieur général de la Congrégation de la Mission, M. Jolly, quoique désirant de tout cœur accéder à cette demande, ne le put pas, « n'ayant pas à cette date des hommes prêts à une pareille mission », répondit-il, ni instruits de la langue celtique.

C'était une mission apostolique dans toute son acception : apostolique dans ses difficultés et ses dangers, apostolique dans les fruits abondants qu'elle produisait, et apostolique dans la durée de ses effets. Nous ne parlons ici que des hautes terres et des îles; pour ce qui regarde les basses terres qui renfermaient la plus grande partie de la population, le résultat n'était pas si durable. Les difficultés étaient trop grandes pour leurs forces; l'esprit de Knox et de Calvin avait faussé l'esprit du peuple pour plusieurs générations; et la persécution continuait à poursuivre les convertis. Un détail de cette persécution a dû être particulièrement et souverainement funeste; c'est celui-ci : par une inspiration diabolique, on visait la source même du catholicisme dans cette terre, en enlevant les enfants des mains de leurs parents. Les ministres et les catéchistes protestants étaient nourris aux frais des familles catholiques et les parents devaient supporter des maîtres calvinistes pour l'instruction de leurs enfants, dans leur propre maison

et sous leurs propres yeux. Quelques-unes de ces exactions furent en vigueur jusqu'au siècle dernier, et ainsi l'Église dans les basses terres était bien près de disparaître.

Mais alors que tout ceci se dit par manière d'excuse, il faut avouer qu'il est à regretter que le clergé et le peuple n'aient pas eu plus de vigueur. Ils n'avaient qu'à regarder à travers un étroit bras de mer, vers l'Irlande, où l'on renonçait aux maisons et aux terres, à ce qui est nécessaire pour vivre plutôt que de perdre la foi. Hélas! pauvre Écosse! Plus de deux cents ans se sont passés, et les descendants de ces hommes et de ces femmes qui, aux prédications de Knox dans la chaire de Saint-André et à celles de Perth, brisèrent les emblèmes du christianisme et renversèrent les églises, sont aussi profondément plongés dans l'hérésie que leurs pères. Le mouvement même d'Oxford qui a ramené à l'Église en Angleterre tant de personnes, n'a pu les ébranler. Ils étaient riches sans nul doute, ils regardaient, paraît-il, leur prospérité temporelle comme une marque de la vérité de leur Église; mais ils n'étaient pas heureux. Cela parut sur le visage de plus d'un d'entre eux particulièrement lorsqu'ils furent à côté des catholiques qui ne possédaient aucun des biens de cette terre, mais se contentaient de cette humble situation.

Plusieurs familles de la haute classe, et d'une plus grande éducation, avaient été à la fin du dernier siècle, ramenées à l'Église; mais dans le Kirk il n'y eut pas plus de deux ou trois familles, j'excepte aussi les convertis à l'occasion d'un mariage, convertis peu estimés du missionnaire qui aimerait mieux ne pas les compter parmi les siens. Ce sont des conversions douteuses. Quel est en pratique l'état de l'Église catholique dans les hautes terres de l'Écosse à présent? La réponse se trouvera dans ce que nous allons en dire.

J. CARPENTER, C. M.

(A suivre.)

ESPAGNE

MADRID

INAUGURATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

La consécration solennelle de la nouvelle église bâtie, rue Garcia-Paredes, dans le quartier de Chambéri, à Madrid, par les prêtres de la Mission, auprès de leur maison provinciale, laissera un grand souvenir.

Cet heureux événement coïncidait avec le deuxième centenaire de l'établissement de la Congrégation de la Mission dans la catholique Espagne. La nouvelle église est une preuve du zèle qui anime l'Institut de la Mission en faveur du peuple ; un anneau de plus dans la chaîne admirable de bonnes œuvres qui s'y pratiquent depuis deux siècles, et un monument de plus de la filiale dévotion à saint Vincent.

Bénédictio du terrain et pose de la première pierre.

Le terrain où s'élève la nouvelle église se trouve à droite de la maison provinciale des missionnaires. Elle forme l'angle de la rue Garcia Paredes et de la rue Chamartin de la Rosa. Une fois déterminé, l'emplacement fut solennellement béni le 29 avril 1900, fête de la Translation des reliques de saint Vincent. Après le chant des vêpres, la communauté se dirigea vers l'endroit choisi, et, après les cérémonies prescrites, il fut béni par M. Hellade Arnaiz, visiteur de la Congrégation en Espagne. De retour à la chapelle on chanta le *Te Deum*.

Quand les fondations eurent été creusées, on fit le 29 mars de l'année suivante la cérémonie de la pose de la première pierre, présidée par l'archevêque-évêque de Madrid-Alcala, Mgr Joseph Marie de Cos. Étaient présents à cette cérémonie toute la communauté des Missionnaires,

un grand nombre des supérieures des Filles de la Charité, l'architecte de l'œuvre et un grand nombre de personnes du dehors.

Description générale de l'église.

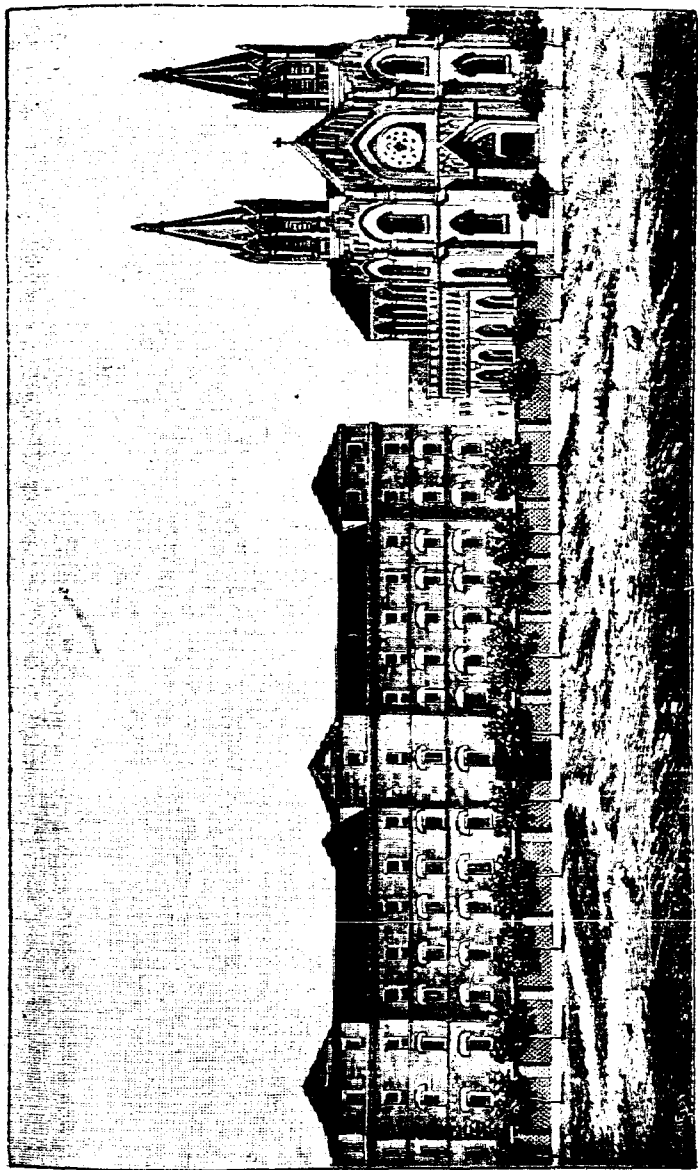
C'est sous le patronage de saint Vincent de Paul qu'a été construite dans la capitale de l'Espagne la nouvelle église. Elle est située dans la 15^e *manzana* (carré de maisons). Elle a son entrée principale dans la rue de Garcia Paredes (Chamberi), qui va de la rue Santa Engracia jusqu'au boulevard de la Fuente Castellana.

L'église a 40 mètres de long ; la façade principale en a 24 de large ; l'ensemble occupe une superficie de 900 mètres carrés ou 10 600 pieds, sans compter les accessoires destinés à la sacristie, aux corridors de communication et au service de la maison des Pères à laquelle l'église est attenante.

Elle se compose de trois nefs. La nef centrale est de plus grandes dimensions que les autres. La séparation des nefs est faite par douze piliers ; nombre fréquemment employé dans le symbolisme chrétien. L'ensemble se trouve disposé de façon que les basses nefs fassent le tour de la grande. Le plan est tracé selon les règles de l'école espagnole dont le chef-d'œuvre est la cathédrale de Tolède.

Pour utiliser tout l'espace on a placé les stalles (au nombre de trois cents, pour les besoins de la communauté) autour du maître-autel. Au bas de l'église il y a une tribune pour l'orgue et la schola ; et au-dessus des basses nefs il y a, faisant le tour, une ample terrasse, comme on en trouve dans les basiliques ; elle communique avec l'église.

On a employé le style gothique pour l'ensemble ; mais autant qu'on l'a pu on a donné au nouveau bâtiment un cachet tout à fait espagnol.



MADRID. — Maison provinciale des prêtres de la Mission à Madrid et leur église dédiée à saint Vincent de Paul (1904).

Description de l'intérieur de l'église.

On a installé à l'intérieur de petits autels de différents modèles, qui font pendant les uns aux les autres. Ils sont formés par des tables en marbre, avec rétables en métal et peintures, selon l'ordre suivant :

Côté de l'évangile.

1° Autel de la Médaille miraculeuse, sculpture de M. S. Yerro ; 2° *le Crucifiement*, peinture de M. G. Melendez ; 3° *Saint François de Sales*, sculpture de M. T. Porès ; 4° *le Bienheureux François Clet*, peinture par M. E. N. Penasco.

Côté de l'épître.

1° Autel de saint Joseph ; sculpture, par M. S. Yerro ; 2° *l'Agonie de Notre-Seigneur*, peinture du frère Jevenes, de la Congrégation de la Mission ; 3° *Saint Antoine*, abbé, sculpture de M. T. Porès ; 4° *le Bienheureux J.-G. Perboyre*, peinture du frère Yvenes, de la Congrégation de la Mission.

Le maître-autel est tout en pierre de Monovar et en marbre de couleur ; il se compose d'une table divisée par de petites colonnes qui servent de bases à des arceaux appuyés placés sur un fond en marbre rouge. Le tabernacle est aussi en marbre de couleur ; et, au fond, il y a un retable formé par six piliers ornés ; sous un baldaquin en métal apparaît enfin la statue de saint Vincent de Paul.

Le chœur se ferme par une balustrade en métal doré ; et à côté de l'évangile adossée au premier pilier on a placé la chaire.

La statue de saint Vincent de Paul.

La statue de saint Vincent a des souvenirs glorieux ; pour la congrégation, c'est un monument historique.

A peine avait été fondée la maison de Madrid par ordre

du roi Ferdinand VII, en 1828, que l'année suivante, allèrent à Paris pour la célébration de l'Assemblée, les députés qui représentaient la province d'Espagne. Retournant à Madrid, ils apportèrent avec eux la tête de la statue; le corps fut fait à Madrid, et le travail fut terminé en 1829 ou 1830. Quand la statue fut finie on l'exposa dans la première maison qu'avait alors la Congrégation, c'était dans la rue del Barquillo, pour recevoir l'hommage de respect et d'amour des enfants de saint Vincent. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'aux funestes événements de l'année 1835, de triste souvenir pour l'histoire espagnole; ces événements obligèrent les membres de la Congrégation à prendre la route de l'exil.

Qu'arriva-t-il alors pour la statue? On la transporta au monastère royal des Visitandines de Madrid, aujourd'hui Tribunal suprême du royaume. Là elle fut conservée jusqu'à ce que la Providence permit aux missionnaires de reprendre chez eux la statue de leur fondateur, après l'exil.

Grâce à l'influence d'une Fille de la Charité, qu'aimait beaucoup la reine Isabelle II, et qui était parente d'un des plus fameux généraux espagnols d'alors, le héros de la guerre d'Afrique, on recouvra la statue à la restauration de 1852; elle fut placée au maître-autel pour recevoir de nouveau le témoignage d'amour des enfants de Saint-Vincent qui vécurent dans la maison de *Leganitos*, aujourd'hui maison des Adoratrices. Là elle resta jusqu'en 1868, rappelant saint Vincent et ses exemples pendant quatorze ans, c'est-à-dire jusqu'à la révolution de 1868 qui éclata comme un furieux coup de vent, et obligea tous les missionnaires de sortir de l'Espagne.

Cette révolution qui commença au mois de septembre 1868, s'attaqua à tout ce qui concernait les ordres religieux. La statue de saint Vincent était en danger. Pour la sauver on la fit passer au noviciat des Filles de la Charité, qui la cachèrent en la déposant au séchoir de la maison, jusqu'à

ce que fut passé l'orage, et que fussent revenues la paix et la tranquillité.

La Congrégation ayant été rétablie, elle s'établit à la maison de la rue de *los Cipreses*, aujourd'hui de *Garcia Parades*. Une nouvelle époque commençait; dans le but d'obtenir des temps favorables, on se proposa alors de reprendre la statue de saint Vincent, de la replacer à la maison de la Mission afin de vivre pour la troisième fois à l'ombre de cette image. Il existe encore quelques frères qui eurent le bonheur d'assister à cette translation.

Aujourd'hui, dans la nouvelle église, saint Vincent devait avoir une place d'honneur; on a mis son image au maître-autel et on lui a consacré le nouveau temple. Fasse Dieu que cette statue de saint Vincent de Paul reste longtemps au lieu de ses enfants comme un encouragement à ceux qui sont appelés par Dieu à suivre les traces de cet excellent, vertueux et charitable père.

C'est le 23 juin 1904 que la nouvelle église a été consacrée par S. E. le nonce apostolique à Madrid, Mgr Rinaldini. Un triduum solennel a été célébré dans le nouveau temple les 24, 25 et 26 juin; l'office pontifical a été célébré chaque jour: le premier jour par Mgr Victoriano Guisasola, évêque du diocèse; le deuxième jour par Mgr Emmanuel Santander, évêque démissionnaire de La Havane; le troisième jour par Mgr Rinaldini, nonce apostolique. Chaque jour ont eu lieu des prédications à l'office pontifical du matin, et à l'office du soir.

TURQUIE D'EUROPE

*Lettre de la sœur PASCAUD, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Maison Saint-Joseph de Koukouche, 14 août 1904.

Votre bonne lettre est venue me rejoindre à la retraite. Rentrée hier, il me tarde de venir vous dire ma reconnaissance pour la somme que vous avez bien voulu me donner pour nos pauvres Bulgares. Vous êtes donc, ma très honorée Mère, du petit nombre de ceux qui aiment ce malheureux peuple. On dit qu'ils ne sont pas francs, qu'ils sont ingrats. Je ne veux pas vous tromper, et vous dire qu'ils sont la droiture et la reconnaissance incarnées ; mais il y a tant de circonstances atténuantes ! Nés sous le bâton du Turc, séparés de l'Eglise par les Grecs, qui les entraînaient dans le schisme au moment même où ils les convertissaient, restés sans instruction religieuse solide, est-il bien étonnant qu'ils ne soient pas de très bons chrétiens ? Peut-on leur en vouloir ? Je me demande pourquoi je suis à la place que j'ai, au lieu d'être à la place des malheureux que je soigne. Leur défiance a-t-elle rien d'étonnant ? ils ont été trompés tant de fois !

A Théodoraki, par exemple, où nous étions il y a environ trois semaines, un ministre protestant est allé s'installer ; là, il évangélise et soigne. Qui peut montrer à ces pauvres gens que notre but est plus noble que le sien ? Le frère d'un pape nous disait, dans le même voyage : « Je comprends que c'est pour sauver vos âmes que vous avez quitté votre pays. » Nous avons répondu « oui, et les vôtres aussi. » Il a repris : « Oui pour les vôtres » ; et d'un air un peu incrédule, « mais... pour les nôtres?... »

Ignorants au suprême degré et travaillés par la politique est-il étonnant que ces pauvres gens ne sachent à qui se fier ?

Voilà un échantillon de cette ignorance et de leur superstition. Dans un village moins important, une brave femme nous montrant son enfant nous dit : Il a été si malade, que lorsque les autres mères l'ont vu, elles ont toutes pris dans leur main, l'oreille de leur enfant. Ceci a été dit devant le pope, qui n'a pas protesté plus que les quinze ou vingt bonnes femmes qui nous entouraient. Pasteur et troupeau, croyaient autant que leur *Credo*, que toucher l'oreille de leur enfant l'empêchait d'attraper les convulsions du premier.

Ils sont aussi si misérables ! En lisant dernièrement, la recommandation aux sœurs de visiter les pauvres et, s'il y lieu, de faire leur lit ; je me disais : heureuses celles qui en ont à faire ! En Macédoine le mourant comme le bien portant, n'a d'autre lit que la terre nue, recouverte d'une natte et d'une couverture. Henri IV régnant en ces parages aurait songé, je pense, à souhaiter au paysan, la paille avant la poule au pot. Ce n'est pas que la nourriture soit plus reconfortante que le coucher. Du pain de son et de paille avec un poireau, une tomate ou un oignon cru, voilà un repas dont nos pauvres gens sont satisfaits.

Avec vous, ma très honorée Mère, je continuerai à aimer les Bulgares, à leur faire du bien de votre part. S'il y a du mal, il y a aussi du bon chez eux. A coup sûr il n'y a pas que des ingrats. On fait dans notre chère mission toutes les œuvres que l'on fait en Chine, on y baptise aussi. Nous l'avons fait dernièrement en revenant à cheval du village. Les natures sur lesquelles s'exercent nos œuvres valent bien celles du Céleste-Empire. Si une ressemblance avec ces derniers, pouvait donner de la sympathie pour notre chère mission, je puis ajouter que le Bulgare d'après des historiens sérieux, descend de la race tartare mêlée à la race

slave. Cette dernière n'a pu produire que l'effet d'une bonne greffe sur la souche primitive.

Sœur Marie-Joseph PASCAUD.

CONSTANTINOPLE

LA MORT DE MGR BONNETTI

A cause du rôle important de Mgr Bonetti qui appartenait depuis quarante-six ans à la congrégation des Lazaristes et qui après avoir été fait évêque, exerçait depuis dix-sept ans les hautes fonctions de délégué apostolique à Constantinople, nous recueillerons ici quelques détails sur la mort du regretté prélat.

Nous les emprunterons au journal de Constantinople *le Stamboul*, numéros du 20 et du 22 août 1964.

Hier soir, 19 août Mgr Bonetti a rendu sa belle âme à Dieu. Sa vie fut pleine d'œuvres encore plus que de jours.

Venu à Constantinople dans des circonstances difficiles, il sut y mériter une personnelle considération qui lui permit d'avoir ici un grand rôle. Jamais la délégation apostolique n'avait exercé à Constantinople autant de prestige, autant d'influence qu'avec Mgr Bonetti. C'est que le prélat tirait sa principale force et son autorité de sa valeur morale, de son caractère et de sa proverbiale loyauté.

Mgr Bonetti était né en mai 1831, à Muniardo, bourg du diocèse de Mondovì (Piémont). De ce pays montagneux, à la race forte, il avait gardé toute sa vie, le caractère, la vigueur et la fierté. Il était l'aîné d'une famille de dix-sept enfants. Il fit ses études d'enseignement secondaire au lycée Beccaria, à Mondovì. A vingt ans, il entra dans l'armée et choisit le corps des bersaglieri. Il avait un goût particulier pour la carrière militaire, à laquelle un grand nombre des siens avaient appartenu.

Un de ses oncles était alors colonel. Un de ses neveux

devait se distinguer plus tard, au combat de Dogali, où il mourut en faisant son devoir.

A l'âge de vingt-cinq ans, le futur prélat quitta l'armée pour entrer au collège des Missions étrangères, près de



Mgr Auguste BONETTI, de la Congrégation de la Mission, archevêque, délégué apostolique à Constantinople (1831-1904).

Gênes, et bientôt à la maison des Prêtres de la Mission ou Lazaristes, à Paris. Il n'oublia jamais les années qu'il avait passées sous les drapeaux et il a gardé toute sa vie, dans sa voix et dans son geste, quelque chose de militaire qui était l'un des traits de sa physionomie. C'est en l'église Saint-Sulpice, à Paris, qu'il fut ordonné prêtre, en 1858. Il avait vingt-sept ans.

L'an d'après, en 1859, il fut envoyé en Orient où il devait passer toute sa vie.

Il vécut vingt-huit ans à Salonique et dix-sept ans à Constantinople.

A Salonique (1859-1887) il fut d'abord vicaire (1859-1860), puis curé et supérieur de la Mission, enfin évêque. De ces vingt-huit années d'apostolat, la population de Salonique se souvient encore. Relevons parmi les œuvres qui témoignent des succès de cet apostolat, sa part dans la fondation du séminaire catholique bulgare, qui devait grossir le mouvement des Bulgares vers le catholicisme, et dans la construction du bel établissement occupé aujourd'hui par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

En 1885, le Saint-Siège l'avait élevé au siège épiscopal de Cardica. S. E. Mgr Rotelli, alors délégué apostolique de Constantinople, ayant été nommé nonce à Paris, appuya la candidature de Mgr Bonetti pour le remplacer ici. Il avait eu l'occasion d'apprécier la haute valeur du chef de la mission de Salonique. Il ne doutait pas que celui-ci ne fit preuve à Constantinople des rares mérites qu'il avait montrés ailleurs.

S. S. Léon XIII ne demandait pas mieux que d'entrer dans ces vues. Car, lui aussi, appréciait le prélat.

Mgr Bonetti fut donc envoyé à Constantinople, comme délégué apostolique.

Comme il avait appris les langues du pays, il pouvait lui-même traiter les affaires, sans intermédiaire, ce qui est toujours un avantage. Les autorités turques l'avaient toujours considéré comme un ami loyal, sincère, avec lequel on traite sûrement. Il avait entretenu les relations les plus cordiales avec les consuls de France, avant de se trouver ici en rapport avec nos ambassadeurs qui tous ont professé pour lui les mêmes sentiments d'estime, de confiance et de respectueuse affection.

C'était la première fois que le Saint-Siège choisissait pour mandataire à Constantinople un prélat versé déjà dans les affaires orientales et connaissant le pays. L'essai a été particulièrement heureux.

Mgr Bonetti, parti de Salonique sur une dépêche du

Vatican, fut reçu en audience privée par le pape, qui, dans le consistoire du 26 mai, le transféra du titre épiscopal de Cardica à l'église titulaire archiépiscopale de Palmyre.

Le nouveau délégué arriva ici le vendredi, 24 juin.

Il fut reçu, à bord du navire qui l'amenait, par le secrétaire de l'ambassade de France, qui le salua au nom de S. E. le comte de Montebello, ambassadeur. Mgr Testa, vicaire général, était à la tête du nombreux clergé venu au devant du nouveau délégué. Le cortège se rendit aussitôt à l'église du Saint-Esprit où un *Te Deum* fut chanté. Ensuite Sa Grandeur s'installa au vicariat patriarcal.

Le lendemain, samedi, 25 juin, il rendit visite à S. A. Kiamil-pacha, grand vizir, à S. E. Munir-pacha, ministre de l'intérieur, à S. E. Saïd-pacha, ministre des affaires étrangères, et à S. E. Artin-pacha Dadian, mustéchar de ce département.

Partout, il rencontra le même accueil empressé. Les autorités ottomanes connaissaient le caractère du nouveau délégué. Elles lui témoignèrent dès le début, des sentiments qui ne devaient jamais se démentir.

* * *

C'est le 19 août qu'est décédé Mgr Bonetti.

Jamais peut-être, il n'y aura eu autour d'un cercueil plus d'unanimité sincère dans les regrets. Mgr Bonetti était, certainement obéi ; et il était homme à imposer à tous la règle supérieure de l'obéissance. Il était resté soldat sous ce rapport. Mais il était quand même, il était avant tout aimé, plus encore qu'obéi. Il était absolument sympathique.

Les trois ambassadeurs de France qu'il connut ici étaient tous devenus ses amis intimes. Nul n'ignore les relations étroites qui l'unissaient à S. E. M. Constans. Entre le prélat et S. E. M. Paul Cambon une correspondance suivie

continuaient les rapports cimentés ici en six années d'affec-
tueuse collaboration.

Du reste, tous ceux qui avaient approché le prélat avaient également apprécié la sûreté de son caractère et subi le charme de son commerce. Tout cela va manquer à l'Église catholique. De tels hommes se remplacent difficilement.

Après sa mort, le grand salon de la Délégation fut transformé en chapelle ardente. C'est là qu'il devait rester jusqu'à ce matin. C'est là qu'ont défilé sans interruption de longues files de visiteurs attristés. Orthodoxes et musulmans, sont venus mêler leurs larmes à celles des catholiques, autour de ce cercueil. Ils ont pleuré ce prêtre si tolérant qui avait été également bon et accueillant à tous, et en qui les malheureux, de n'importe quelle religion, trouvaient toujours un secours et un appui.

Des cierges brûlaient autour du catafalque. Des fleurs de son jardin, qu'il aimait, d'autres fleurs venues de toutes parts, notamment d'admirables roses envoyées par Mme Sélim Méthamé constituent le seul ornement de cette chapelle.

A droite de la porte, un autel où des messes ont été dites presque sans interruption, depuis la mort jusqu'aux funérailles.

A la place des rideaux, de longues draperies noires. Les armoiries du prélat étaient au-dessus de la tête du défunt. A travers le voile blanc qui lui protégeait le visage, on apercevait ses beaux traits, sur lesquels la mort avait mis sa dernière majesté. Il était impossible de n'être point saisi par cette mise en scène à la fois simple et imposante.

* * *

Les obsèques ont été présidées, par Mgr Ménini, délégué apostolique de Bulgarie, venu pour assister à cette religieuse cérémonie.

En tête du cortège se trouvait Mgr Borgomanero, vicaire

général de la Délégation, ayant à ses côtés les deux supérieurs des Lazaristes, M. Romon et M. Chefdhôtel, représentant la famille religieuse du prélat. Puis marchaient les quinze évêques arméniens encore présents à Constantinople, depuis l'élection patriarcale, et NN. SS. les vicaires des rites orientaux, suivis des supérieurs des communautés, des curés des paroisses de la ville et de la banlieue, de nombreuses délégations des diverses institutions catholiques, notamment des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

La cathédrale avait reçu la même décoration que pour la cérémonie funèbre, en l'honneur de S. S. Léon XIII. Grandes draperies noires enveloppant les murs et les piliers, depuis la voûte jusqu'en bas. A la porte d'entrée les armes du défunt, voilées de crêpe. Au-dessus, le drapeau français également cravaté de noir. Ajoutons que le drapeau français a été arboré et mis en berne depuis la mort du prélat jusqu'à la fin des funérailles, sur toutes les écoles dirigées par des communautés religieuses.

Dans le chœur, le nouveau patriarche arménien, S. B. Mgr Sabaghian, et tous les prélats.

Dans la nef, des places avaient été marquées et retenues spécialement comme toujours pour le corps diplomatique. A droite, suivant l'usage, le fauteuil d'honneur était occupé par M. E. Bapst, chargé d'affaires de France, qui était venu en grand uniforme, suivi des autres fonctionnaires de l'ambassade, tous aussi en grand uniforme. M. Cillière, consul-général, était là avec M. Dubreuil, consul-chancelier, M. Dreuilh, élève-chancelier, et les autres fonctionnaires du consulat général, également en uniforme.

MM. le capitaine de frégate Julien Viaud et le lieutenant de vaisseau Jacquemond, commandants du *Vautour* et de la *Mouette* (retrée hier de sa croisière), avec les officiers des deux stationnaires, étaient aussi venus en uniforme, ainsi que le général Lecocq-pacha. Un double détachement de marins rendait les honneurs.

A gauche de la nef avaient pris rang MM. les ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires ou représentants des autres missions, qui tous avaient adressé dès la nouvelle du décès, des témoignages émus de condoléances et de respectueuses sympathies. Les premiers télégrammes arrivés avaient été ceux du baron de Calice, de sir O'Conor et de lady O'Conor, qui avait adressé une lettre émue ; puis étaient venues les dépêches de LL. EE. le marquis Imperiali ; M. Zinoviev, le marquis de Camposagrado, le comte de Dudzele, le chargé d'affaires d'Allemagne, M. Gryparis, M. Natchevitch, etc.

Le cardinal Merry del Val a répondu, par un télégramme exprimant que le Saint-Père avait éprouvé une profonde peine en apprenant la mort de Mgr Bonetti.

S. Alt. le grand vizir, et un grand nombre de hauts dignitaires ottomans, avaient également adressé leurs condoléances, ainsi que le patriarche arménien-catholique, venu en personne, le patriarche arménien grégorien, qui avait envoyé son vicaire, l'exarque bulgare qui avait envoyé un représentant. Toutes ces autorités étaient représentées aux funérailles.

Il nous faut nommer S. E. Sélim-pacha, ministre de l'agriculture, représentant S. M. I. le Sultan, et S. E. Naoumpacha, mustéchar des affaires étrangères représentant le gouvernement impérial.

Le corps de Mgr Bonetti est déposé dans un caveau de la cathédrale du Saint-Esprit.

Nous terminerons en constatant que dans la presse de Constantinople, jamais peut-être il n'y eut ici pareille unanimité dans l'éloge. On estimera comme nous que cette unanimité est d'autant plus significative qu'il s'agit d'un homme d'église et que la plupart des éloges lui viennent de croyants appartenant à des religions différentes. C'est par l'élévation

de son caractère, par son esprit de large bienveillance envers tous, que Mgr Bonetti s'était concilié l'estime et la sympathie de tout le monde.

I. *Presse turque (musulmane)*. — Tous nos confrères de la presse turque et de la presse arménienne, ont annoncé avec regret la mort du vénérable prélat, Mgr Bonetti, qui était, disent-ils, un homme loyal et juste. C'est ainsi que parlent l'*Ikdam*, le *Sabah* et le *Hakikat*.

II. *Presse arménienne*. — Le *Medjmou a i Ahbar*, organe officiel du patriarcat arménien catholique, annonçait en ces termes la mort de Mgr Bonetti :

« S. E. Mgr Bonetti qui occupait depuis de longues années, les hautes fonctions de vicaire apostolique et délégué du Saint-Siège à Constantinople, est mort cette nuit.

« Feu Mgr Bonetti était un vénérable prélat très avisé, doué d'une très grande intelligence, et un véritable homme de bien. Aussis sa mort constitue-t-elle une perte irréparable. »

III. *Presse grecque (orthodoxe ou séparée)*. — La presse grecque orthodoxe n'est pas moins unanime dans l'éloge que la presse turque et la presse arménienne. Il n'en pouvait être autrement, car les rapports n'avaient jamais été meilleurs que du temps de S. E. Mgr Bonetti, entre les deux grandes Eglises chrétiennes.

« Nous apprenons avec regret, dit le *Tachydromos*, organe officiel du patriarcat, la mort de S. E. Mgr Bonetti

« La mort de l'éminent prélat, qui jouissait d'une profonde estime dans le monde ecclésiastique et au dehors, produira partout une profonde impression ; elle constitue une perte sensible pour le clergé catholique. »

Ajoutons que notre confrère le *Moniteur oriental*, qui a la même direction que le *Tachydromos*, dit de son côté : « Avec Mgr Bonetti, l'ordre des Lazaristes perd un des membres qui lui faisaient le plus d'honneur et l'Eglise catholique un des prélats les plus justement révéérés pour la grandeur du caractère et l'élévation des vertus. »

ZEITENLIK

*Lettre de la sœur BOUTLEUX, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Zeitenlik près Salonique, maison Saint-Vincent de Macédoine.

10 juin 1904.

Ma très honorée Mère,

Il y a huit mois je quittais la France pour venir servir les pauvres de la Macédoine.

J'ai trouvé à Zeitenlik des œuvres bien chères au cœur de notre bienheureux père : celles des orphelins et des enfants trouvés. Hélas ! nous sommes dans l'absolue nécessité de construire une crèche pour ces petits êtres que la misère amène à notre porte.

Mais où trouver des ressources pour cela ? Veuillez me permettre, ma très honorée Mère, d'implorer la pitié de celles de nos sœurs qui s'intéressent aux Missions, de les prier de nous aider à conserver une œuvre bien nécessaire et qui, jusqu'à ce jour, a coûté tant de labeurs et de privations.

Nous les assurons à l'avance des prières de leurs protégés.

Voire très humble et obéissante fille,

Sœur BOUTLEUX.

CHINE

A PÉKIN

Les Missions catholiques ont publié sur l'école française de Pékin quelques détails où sont énumérées les diverses œuvres religieuses de ce moment-là (25 septembre 1903). Nous en donnons les lignes principales :

Il y a douze ans que les Lazaristes invitèrent les Petits-Frères de Marie à venir à Pékin donner leur petit coup de pioche dans le champ du père de famille.

A 300 mètres environ, à l'est de la cathédrale, s'élève un bâtiment qui frappe le regard du voyageur dès qu'il franchit le seuil de la porte *Si-an-men* (porte de la paix de l'Ouest) pour pénétrer dans la ville impériale. C'est l'école française des Frères Maristes de Saint-Genis-Laval.

Fondée en 1889 par les Lazaristes, l'école française fut confiée par eux aux Frères Maristes et elle se développa progressivement jusqu'au jour où elle fut enveloppée dans les ruines amoncelées par les Boxers le 14 juin 1900. Elle avait grandi à l'ombre de l'antique cathédrale du Nan-Tang, elle méritait de partager son sort.

L'école a été à la peine et à la mort. Quatre Pères Maristes et quinze élèves chrétiens de l'école sont tombés sous les couteaux des Boxers sanguinaires.

Déjà, des œuvres prospères couvrent les ruines encore fumantes et distribuent aujourd'hui les bienfaits de la charité aux incendiaires et aux égorgeurs d'hier.

Tels sont, au centre même de la capitale, l'hôpital international, doublé d'un dispensaire pour les Chinois ; l'hôpital indigène où des centaines de malades reçoivent chaque jour, gratuitement, les soins maternels des Sœurs

de Charité : l'Orphelinat, où les Sœurs chinoises de Saint-Joseph enseignent aux nombreuses petites filles abandonnées recueillies par elles, qu'elles ont une âme comme le reste des humains, et ont droit par conséquent à l'existence et à leur place dans la société ; enfin l'école française qui, bien qu'elle s'adresse à une autre catégorie d'individus, n'en poursuit pas moins un but tout à la fois religieux, humanitaire et civilisateur.

C'est en 1902 que cette école a été reconstruite, à quelque 100 mètres du palais impérial.

La maison peut abriter trois cents élèves dont une centaine de pensionnaires, deux cent quarante-trois élèves, dont cent douze païens, ont fréquenté l'école durant cette année scolaire.

Jusqu'ici, pour montrer aux païens la neutralité de l'école au point de vue religieux, aucune instruction religieuse n'a été faite aux élèves païens.

Mais alors, nous dira-t-on, quels résultats espère-t-on obtenir au point de vue religieux ? De résultats immédiats, il ne faut guère en attendre, mais, pour être plus longs à venir, ils n'en sont pas moins certains.

D'abord, sans assister à aucune instruction religieuse, tous les élèves qui auront passé deux ou trois ans à l'école connaîtront parfaitement les principaux mystères et les vérités essentielles de notre sainte religion. Ils trouvent tout cela dans les livres français qu'on leur met entre les mains. Or, les professeurs ne manquent pas d'expliquer les passages les plus importants au point de vue religieux.

D'ailleurs, l'élève païen n'emporterait-il de l'école aucune notion religieuse, il y laisserait au moins les préjugés absurdes qu'il nourrissait auparavant contre les Européens en général et contre les missionnaires et les chrétiens en particulier.

KIA-SHING

C'est le 25 janvier 1904 qu'a été béni et inauguré le séminaire Saint-Vincent-de-Paul à Kia-Shing.

Nous signalons avec bonheur les développements de ce séminaire européen transféré des îles Tchousan, sa résidence provisoire à Kia-shing, lieu de sa résidence définitive; on peut s'y rendre facilement de Shang-haï. Des jeunes gens venus de nos séminaires de France y apportent leurs connaissances déjà étendues, et continuent à se préparer à l'apostolat dans le milieu où ils vont avoir à le pratiquer. Cette préparation à l'apostolat devient de plus en plus importante.

En Chine, les écoles se mettent à suivre les méthodes européennes, comme l'écrivait récemment un vicaire apostolique, Mgr Coqset : « On avance, on recule un peu ensuite, mais on avance de nouveau encore, et on y arrivera. » Avec les méthodes, ce sont les doctrines de l'Europe, ses erreurs religieuses, son scepticisme auquel le Chinois est déjà enclin qu'il faut s'attendre bientôt à rencontrer et qu'il faut être prêt à réfuter.

Qu'on en juge par ce qui est déjà arrivé au Japon dont les universités sont remplies de professeurs venus des universités de Paris et surtout de Berlin. Ailleurs on est encore peut-être au temps où le missionnaire avait de quoi orner ses récits de courses en forêts, de pirogues chavirées, de nuits à la belle étoile, etc. Il n'en est plus de la sorte en plusieurs contrées. L'apostolat se transforme.

« Ce qu'il faut au Japon, écrivait-on récemment, ce sont plutôt des apologistes. Par l'enseignement public, tous les systèmes des deux mondes sont popularisés en même temps. Tokio sous ce rapport rappelle absolument Alexandrie et ses écoles. Il lui faut des Origène. »

Cette étonnante parole, vraie au Japon, est en voie de devenir vraie aussi en Chine. Elle méritait d'être entendue¹.

PERSE

*Lettre de M. J. GALAUP, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Djoulfâ-Ispahan, le 28 juin 1904.

Nous voici donc arrivés sains et saufs à Djoulfâ, dans ce pays que M. Boré, votre illustre prédécesseur a arrosé de ses sueurs. Ce sont les fils et les petits-fils de ceux qu'il a instruits que vous m'avez appelé à former. J'ai grandement lieu de vous remercier de la part du champ du père de famille que vous m'avez donnée à cultiver. J'espère que du haut du ciel, où il est sans nul doute, le P. Boré me communiquera un peu de cette facilité qu'il avait pour apprendre les langues et qu'ainsi je serai plus tôt en état de me rendre utile.

Notre voyage a été aussi heureux qu'on pouvait le désirer.

C'est le 16 mai à neuf heures du soir que nous quittons Marseille, les sept Filles de la Charité destinées à la mission de Perse, et moi. Le ciel était serein, la mer tranquille. Ce beau temps nous a accompagnés jusqu'en Russie, ce qui m'a valu le bonheur de célébrer la sainte messe durant la traversée.

M. Delacroix, consul de France à Batoum, avait été prévenu par dépêche de notre arrivée ; il est venu lui-même à bord pour nous saluer, et il ne nous a quittés qu'après nous avoir vus installés à l'hôtel de France. Sa présence nous a

¹ Voyez le récent ouvrage de M. Ligneul, supérieur du séminaire de Tokio, publié à Paris, Poussielgue, éditeur ; et l'article : *Procédés modernes d'évangélisation dans le Japon contemporain*, par M. Verret, *Revue du Clergé français*, 15 juin 1904.

été d'un puissant secours pour passer facilement et rapidement à la douane russe dont les rigueurs sont connues.

Quoique notre séjour à Batoum ait été court, nous avons pu rendre visite à M. le consul et le remercier de tout ce qu'il avait fait pour nous.

A Tiflis la petite communauté s'est divisée, et tandis que deux sœurs prenaient la route de Tauris, les cinq autres avec votre serviteur continuaient leur chemin vers Bakou.

La mer Caspienne dont la mauvaise réputation n'est plus à faire, et qui la veille encore de notre embarquement était toute courroucée, est devenue d'un calme presque inconnu. On eût dit que les éléments eux-mêmes s'apaisaient au passage des messagers de l'Évangile et de la charité chrétienne.

Enfin, le 31 mai, quinze jours seulement après avoir quitté la France, nous débarquions à Enzeli; nous étions en Perse, dans notre nouvelle patrie.

En débarquant on nous dit, sans doute pour nous éviter des illusions, que nous ne faisons que de commencer notre voyage! Voilà quinze jours que nous voyagions et c'était presque comme si nous n'avions rien fait? Était-ce possible? N'exagérât-on pas les difficultés de la route? Hélas! non! La suite nous l'a bien montré.

Partis de Recht le vendredi 3 juin à deux heures du soir, nous arrivions à Téhéran le 7 à huit heures du matin.

Ce n'était pas sans peine! cinquante-deux heures de voiture à travers les montagnes et par des routes bordées de précipices et en plus mauvais état que bon nombre de nos chemins vicinaux de France, c'est plus qu'il n'en faut pour fatiguer! Heureusement qu'on ne se rend bien compte des dangers de la route qu'une fois arrivé à destination!

Après trois jours de repos chez nos confrères ou chez les sœurs de Téhéran on se remettait en route pour Ispahan, par des chemins encore plus primitifs. Le pays, il est vrai, est moins accidenté et moins pittoresque que de Recht à Téhéran, mais jamais la pioche d'un cantonnier n'a remué

le sol foulé par nos chevaux ni comblé une ornière. D'ailleurs de Téhéran à Ispahan, ce n'est qu'un désert. C'est à peine si après trois ou quatre heures de voiture on rencontre un peu de végétation à la station où on charge les chevaux. Ici, ce qui manque, c'est l'eau. Le désert que nous avons traversé pendant quatre jours ferait bientôt place à une luxuriante végétation s'il était sillonné par quelques cours d'eau.

Enfin après bien des fatigues et des souffrances occasionnées tour à tour par le froid et la chaleur, par la poussière, la soif, l'absence de guide une partie de la route, et par bien d'autres choses encore, nous arrivions le 14 à Ispahan. Il ne manquerait pour compléter le tableau de nos aventures qu'une voiture brisée. Mais, je crois bien que nous avons eu pire, et l'épée de Damoclès est restée suspendue au-dessus de nos têtes tout le long du chemin. Pour mon compte je ne quittais une voiture que pour en prendre une autre plus délabrée. La diligence qui a fait la moitié du trajet de Téhéran à Ispahan était en si mauvais état que les cochers, dans plusieurs stations, refusaient de nous conduire. Mais la Providence nous a continué jusqu'au bout sa protection, et aucun accident n'est arrivé.

Nous avions espéré un moment être le 13 juin à Djoulfa, mais quelques retards étant survenus, ce n'est que le lendemain à huit heures du matin que nous faisons notre entrée dans Ispahan.

Je ne vous décrirai pas la réception qu'on a faite à vos filles ! Elles vous raconteront cela mieux que je ne saurais le faire. La population est bien disposée à leur égard, et il faut croire que les soins qu'elles prodigueront aux corps auront rapidement une salutaire influence sur les âmes.

Tout serait donc maintenant pour le mieux si la santé de M. le Supérieur ne nous inspirait quelques craintes. M. Demuth a dû beaucoup travailler durant l'année qui vient de s'écouler. Il a eu beaucoup de peines et de soucis, sans

avoir près de lui quelqu'un avec qui il put s'en entretenir. Il a senti venir la maladie, et malgré cela il est resté fidèle à son poste. Le bien et l'honneur de l'Église catholique et romaine dans ce pays le réclamaient impérieusement. Il peut donc dire avec saint Paul : *Bonum certamen certavi*. Mais nous avons confiance que ce combat n'entraînera pas pour lui le *cursum consummavi* qu'ajoute l'apôtre ! Les soins empressés des sœurs lui rendront une santé si précieuse pour notre mission naissante.

J. GALAUP.

SYRIE

JÉRUSALEM

De Jérusalem, M. Bourzeix, supérieur, donne sur sa nouvelle maison quelques détails à M. Morlhon ; ils intéresseront nos lecteurs.

Jérusalem (Palestine), le 14 août 1904.

Vous souvient-il, qu'à votre passage à Jérusalem, en février dernier, nous étions en pourparlers pour l'achat d'une maison. C'est chose faite depuis le 25 avril 1904, la divine Providence nous avait admirablement servis dans cette affaire.

La maison est à cinq minutes de l'hospice de Saint-Vincent dont nous sommes les aumôniers, et à un quart d'heure du Saint-Sépulcre et des autres sanctuaires vénérés dans la Ville sainte.

Le rez-de-chaussée et l'étage supérieur dont elle se compose, ont chacun une douzaine de chambres de dimension fort respectable et toutes bien voûtées. Au-dessus et au-dessous, des terrasses, des citernes et des caves fort bien conditionnées. La distribution de ces pièces était facile : à droite de l'entrée principale, nous avons fait de deux cham-

bres une belle petite chapelle qui peut contenir une cinquantaine de personnes ; à gauche, le divan oriental ou parloir. La sacristie, la lingerie, la cuisine et le réfectoire ont trouvé tout autour leur place naturelle. Il nous reste au premier, des chambres pour les confrères de la maison et pour les pèlerins.

Un jardin, planté de figuiers, d'oliviers, s'étend depuis la façade principale jusqu'à la route ; par derrière est une basse-cour également plantée d'arbres. Le tout a une superficie de 3 500 mètres carrés.

Comme notre ancien Saint-Lazare, notre nouvelle maison était, il y a trente ans, une léproserie ; depuis lors, c'était un hôtel : double motif de la blanchir de la cave au grenier, ce que nous avons fait tout d'abord. Il fallait ensuite nous entourer de hautes murailles pour éviter des visites de jour et de nuit peu intéressantes. En six semaines ce gros travail était terminé ! L'intérieur fut bientôt aménagé et pourvu d'un petit mobilier, grâce au concours de nos chères sœurs de l'hospice, et le 13 juin nous venions nous y installer définitivement .

* * *

A Jérusalem, les communautés religieuses d'hommes et de femmes sont nombreuses et elles célèbrent toutes leur fête patronale avec une grande solennité. On s'invite réciproquement et personne ne manque à la cérémonie. A l'étranger, une réunion qui fait vibrer les cœurs à l'unisson des mêmes sentiments religieux et patriotiques a bien sa raison d'être, et je n'ai pas voulu m'y dérober.

Un mois d'intervalle, c'était peu pour préparer une telle solennité. Dieu aidant et chacun y mettant sa bonne volonté tout était prêt pour la fête de notre bienheureux père, saint Vincent. Ce jour-là, le 19 juillet, à sept heures et demie, l'abond de notre résidence présentait une animation

inaccoutumée. Tous nos invités arrivaient à pied ou en voitures, et bientôt la chapelle était remplie.

Mgr Picarda, coadjuteur de Sa Béatitude Mgr le Patriarche absent de Jérusalem, est aux pieds de l'autel sur un prie-Dieu. A gauche du sanctuaire, Mgr Mourad, évêque grec catholique. A droite, le consul général de France M. Bapp, avec plusieurs dignitaires du consulat. Venaient ensuite les supérieurs et les représentants de tous les ordres religieux : Franciscains, Dominicains, etc., nos confrères allemands, les Frères de la Doctrine chrétienne étaient tous représentés. Les communautés de femmes, les Carmélites, les Clarisses, l'Apparition, les sœurs indigènes du Saint-Rosaire, les Bénédictines, etc., ainsi que les Filles de la Charité avaient aussi envoyé une délégation.

Monseigneur, revêtu de ses ornements, bénit la chapelle et commence la messe, pendant que le chœur des orphelines dirigé par M. Dellerba, entonne dans le vestibule un cantique à saint Vincent.

A l'évangile, M. le chanoine Legrand, si dévoué à saint Vincent de Paul et à sa double famille en Palestine, nous donne une admirable allocution de circonstance que tout le monde écoute avec la plus religieuse attention.

Suivit alors le salut du saint Sacrement, puis chacun vint pieusement vénérer les reliques de saint Vincent. La cérémonie religieuse était terminée.

Alors les prêtres et les laïcs invités sont priés de prendre part à un petit déjeuner, suivant l'usage. On monte dans la salle qui est au-dessus de la chapelle et dans laquelle est dressée la table.

M. le consul est en face de votre serviteur, et les deux évêques sont à ma droite et à ma gauche. Monseigneur bénit la table et chacun fit honneur aux gâteaux, aux fruits et autres douceurs dont elle était garnie. Vers la fin, j'adresse un mot de remerciement à notre sympathique consul et à nos honorables invités. Les applaudissements qui accom-

paguent mes paroles montrent la cordialité avec laquelle ont été accueillis les nouveaux venus à Jérusalem, les enfants de saint Vincent de Paul.

Si nos supérieurs le jugeaient à propos, ils pourraient envoyer quelques jeunes missionnaires passer ici un ou deux ans pour étudier sur place les questions bibliques si fort recommandées de nos jours. Les jeunes gens destinés à l'enseignement ecclésiastique rapporteraient de leurs études en Terre sainte la clef de solution d'une foule de difficultés relatives à nos saints Livres et une autorité incontestable pour l'enseignement de la sainte Écriture. Les Pères Dominicains ont à cet effet des cours publics très intéressants.

Il nous serait bien utile pour les œuvres d'avoir quelques missionnaires possédant parfaitement l'arabe.

Actuellement, nous exerçons notre ministère auprès des Filles de la Charité et de leurs pauvres de Jérusalem, de Bethléem, de Caïffa et de Nazareth. Celles de Jérusalem construisent en ce moment la chapelle dont la Mère Simonne, au doux souvenir, parvint, de son lit de mort, bénir la première pierre. Mais les ressources arrivent assez lentement. Si vous pouviez intéresser quelques âmes généreuses à cette œuvre de grande nécessité, vous feriez un bel acte de charité.

M. V. Thomas et le frère Azard vous envoient leurs respectueux souvenirs.

F. BOURZEIX.

ABYSSINIE

Nous espérons, disent *les Missions catholiques* (du 19 août 1904) que l'orage de la persécution épargnerait l'Abysinie proprement dite et que les Lazaristes pourraient con-

tinuer en paix leur apostolat. Dieu a jugé bon d'éprouver encore cette Église déjà si éprouvée il y a quelques années et c'est la douleur dans l'âme que nous la recommandons aux prières et à la charité de nos lecteurs.

*Lettre de M. Edouard GRUSON, lazariste,
supérieur de la mission d'Abyssinie.*

Les lecteurs des *Missions catholiques* apprendront avec une émotion douloureuse que la persécution est devenue générale dans toute l'Abyssinie.

Jusqu'à ces derniers jours, notre esprit flottait entre la crainte et l'espérance. Grâce à la distance considérable qui nous sépare de la capitale, grâce aussi à la bienveillance du préfet de l'Agamié, nous aimions à croire que notre mission passerait inaperçue.

Hélas! nous aussi, il nous faut à notre tour subir la persécution... Il y a toute apparence que nous serons obligés de la subir jusqu'au bout.

Après avoir exercé d'affreux ravages dans le sud, l'orage dévastateur est sur le point d'emporter aussi toutes nos œuvres.

Et ce qui met le comble à notre tristesse, c'est que l'épreuve actuelle ne paraît pas devoir être passagère comme en 1901.

Aujourd'hui ce n'est plus le dedjatch Hagos qui de son propre chef nous assiège et nous contraint à partir par le moyen radical de la famine. L'arrêt de notre expulsion a été prononcé par Ménélik II lui-même.

Voici la traduction de la lettre impériale au gouverneur de cette province :

Le lion de la tribu de Juda a vaincu, Ménélik II, par la grâce de Dieu, roi des rois d'Éthiopie.

Que cette missive parvienne au Choum Agamié Desta.

Comment vas-tu? Moi, Dieu merci, je me porte bien.

Notre père Abouna Pietros est envoyé par moi. En conséquence c'est lui seul qui est chargé d'enseigner la religion dans le Tigré. Quant à toi, je te charge d'expulser les hommes d'Abba Johannès qui sont dans ta province. C'est ma volonté !

Écrit à Adis Abéba notre ville le 19^e, jour de novembre 1896 (c'est-à-dire le 27 novembre 1903 de notre calendrier latin).

Il est à remarquer que par cette expression : « les hommes d'Abba Johannès » (M. Coulbeaux mon vénéré prédécesseur), le négus ne vise pas seulement les missionnaires lazaristes, mais encore nos prêtres indigènes et tous nos catholiques. C'est l'interprétation que nous en donnent les lettrés du pays.

L'apostasie ou l'exil, telle est donc l'alternative dans laquelle sont placés nos malheureux fidèles.

Nous sommes d'autant plus stupéfiés de ce coup de foudre que nous avons conscience de n'avoir prêté le flanc à aucune accusation.

Laissez-moi recommander à votre charité nos élèves, et nos pauvres Irobs. Nous voudrions tant, au jour terrible de la séparation, leur laisser quelques secours!...

Aussitôt passée la saison des pluies, il nous sera impossible d'éluder les ordres de l'empereur.

Nous attendons avec anxiété le résultat des démarches de M. le ministre de France à Adis-Abéba.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR-SUD

*Lettre de la sœur JOURDAIN, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Madagascar, léproserie de Farafangana, le 27 mai 1904.

Comment vous remercier ma très honorée Mère, de votre si bonne lettre? J'en ai été profondément émue. Est-il pos-

sible, me suis-je dit, que notre Mère qui a tant à faire, et qui a des peines et des soucis sans nombre, puisse encore trouver le temps de nous écrire. En lisant votre lettre, ma Mère, remplie d'attention, d'encouragements et de bonté si maternelle, j'ai apprécié une fois de plus la grâce d'être dans la chère communauté. Merci mille fois car elle m'a fait le plus grand bien.

Je saisis l'occasion, ma Mère, de vous témoigner ma reconnaissance d'avoir bien voulu m'envoyer à Farafangana. Vous dire combien j'y suis heureuse et contente, est chose impossible; après le bon Dieu, c'est donc à vous, ma Mère, que je dois tant de bonheur, jamais je n'avais osé espérer d'être heureuse à ce point. En demandant l'étranger j'étais toujours craintive à la pensée de sortir de la maison où le bon Dieu m'avait mise; mais maintenant je jouis. Je sens une douce paix intérieure : faire la classe le matin aux enfants sauvages (externes) et l'après-midi soigner nos chers lépreux, voilà tout mon bonheur; ces deux œuvres, je les aime et ne saurais dire quelle est celle que je préfère.

En allant par les villages, accompagnée des petits lépreux qui m'aident à porter le nécessaire pour les pansements, je ne saurais vous dire ce que j'éprouve, je me dis parfois en moi-même, que je pourrais bien vous dire, ma Mère, ce qu'une des premières filles de la Charité disait à saint Vincent : « Qu'elle craignait d'avoir trouvé trop de plaisir à servir les pauvres. » Je conserve dans mon cœur le souvenir de vos bontés durant les dix jours passés à la maison-mère avant mon départ.

Malgré le mauvais climat, ma santé grâce à Dieu a été très bonne jusqu'à maintenant; c'est aussi grâce à ma bonne Supérieure sœur (Vollaro), qui nous entoure des soins les plus maternels, et les plus dévoués, ce qui contribue largement à mon bonheur. Ensemble, nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme. Je vous demande pardon, ma Mère, d'abuser ainsi de votre temps, mais c'était un besoin pour

moi de vous témoigner mon affection filiale et ma reconnaissance. J'aurais beaucoup aimé vous raconter quelques petits traits de nos malades, mais j'ai peur d'abuser. Il faut cependant, ma Mère, que je vous en raconte un : En catéchisant un pauvre lépreux qui allait mourir, je lui demande s'il désire toujours recevoir le baptême. « Oui », me dit-il. Je lui répondis : « Quand le Père viendra, direz-vous encore oui? » Il me regarda d'abord. Et puis, il s'adressa au petit qui était avec moi, et alors il me dit : « Ma sœur, vous pouvez me baptiser. » Je ne dois pas vous dire, ma Mère, quelle consolation nous éprouvons, quand nous pouvons baptiser un de ces malheureux, votre cœur le comprend!...

Je termine ces lignes ma Mère, en vous redisant : « Merci de tout, et pour toutes vos filles... »

SŒUR JOURDAIN.

Lettre de Mgr CROUZET, vicaire apostolique, à la sœur N..., Fi'le de la Charité, à la maison-mère, rue du Bac, 140, à Paris.

Ma chère sœur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous à jamais !

... Maintenant, je vais vous parler d'une petite fête intime qui nous a apporté joie et consolation.

Pendant sept ans, ma chère sœur, sept ans, c'est-à-dire, pendant sept fois trois cent soixante-cinq jours, sans compter le 29 février, nous avons rêvé d'une église à Fort-Dauphin. Oh ! nous ne demandions ni marbre ni porphyre ; notre imagination n'enfantait ni cathédrale au dôme majestueux, ni tourelles aux flèches élancées, ni ogives, ni festons, ni astragales. Le roman au grand caractère ne se livrait à aucune discussion avec la Renaissance plus fleurie, ni le gothique avec le rococo, nous étions plus calmes et cela se conçoit.

Nous apercevions dans un fantastique lointain, une de ces modestes églises de campagne, dans laquelle seraient si bien nos catholiques. Vrai ! nous en avions assez de voir le bon Dieu si modestement, si étroitement logé chez nous. Nous étions tout confus, les jours d'affluence, de voir la population, aux trois quarts, entendre la messe par les portes ou les fenêtres entr'ouvertes, et, les dimanches ordinaires, par de suffocantes chaleurs, de contempler nos fidèles entassés comme sardines dans une boîte. Ah ! nous étions habiles à cacher nos misères ! et les fleurs naturelles, et les branches des palmiers donnaient à notre grand hangar l'aspect d'une serre de jardin des plantes. Malgré tout, ce n'était pas ça !

Et les réflexions des grands personnages et même des petits, et les allusions des visiteurs de marque et de ceux qui n'étaient pas de marque !! « Ah ! c'est ça votre église ? — Ça ! (il faut le prononcer avec l'intonation voulue) mais... oui... c'est notre église... — Vrai ? pas fameuse !... Et vous ne pensez pas en construire une plus belle ? — Mais... si... nous y pensons. — Ah ! et vous la commencerez bientôt ? — Mais... oui..., nous la commencerons bientôt. — Vous ferez quelque chose de grand n'est-ce pas ?... — Mais... oui... grand. — Et dans quel style ? » Le dialogue devenait aigu à ce moment. Alors un de nous, le plus distrait, s'écriait : « Voilà la baleine ! » Tout le monde fixait les yeux sur la mer, et nous en avions jusqu'à la fois prochaine. Comme c'était gai !

Vous me direz peut-être : « Tout cela est bon ; il y avait mieux. Vous n'aviez qu'à vous mettre à l'œuvre. Commencer, continuer et finir. » Oui, c'est ainsi à Paris mais pas chez nous, pour bien des raisons dont une seule vous convaincrerait.

Un jour cependant nous causions avec M. Chaumeil et nous disions : « Allons, c'est bien. Farafangana possède une belle église ; celle d'Ambohipeno ne laisse rien à dési-

rer; à Ampasimena M. Cotta termine la sienne; Ranomafana est encore le mieux doté, un splendide vaisseau en briques. Et Tulear, donc? un monument gréco-romain... Hé bien! mais, si nous pensions à Fort-Dauphin? Il serait bon de ne pas attendre encore sept ans... Et... ce disant nos regards mélancoliques et anxieux se promenaient de la colline, emplacement désigné, au bureau du procureur sur lequel trône majestueusement une caisse à l'extérieur de bonne apparence, mais qui à l'intérieur est plutôt anémique. Automatiquement l'index de M. Chaumeil se dirigeait vers cet objet... de luxe, et sa physionomie clamait: « Elle est vide! — Tant pis! nous ne sommes pas riches, nous ne le serons jamais davantage, à la grâce de Dieu et marchons. » Ainsi fut prise la résolution. Il y a un peu plus d'un an. Faut-il vous raconter l'exécution en détail?

Partons d'un principe déterminé, ou même si vous le désirez, de plusieurs principes, puisque, dit-on, cela n'a plus d'importance. Vous ne trouverez à Fort-Dauphin, ni ingénieur, ni architecte, ni entrepreneur, ni maçon, ni rien qui y ressemble. Il faut donc être tout cela à la fois: vous ne trouvez pas davantage les matériaux sur place, nous ne parlons ni de pierres, ni de chaux, ni de briques, ni de ciment. Mais il y a des forêts. L'église sortira donc de la forêt, il faut aller l'y chercher. Trois ou quatre longs mois durant, le bon frère Renaudin, un vieux d'Abyssinie, partira tous les matins, son déjeuner dans un bissac, et accompagné d'une douzaine de Malgaches et de trois charpentiers (?) *idem*, il ira attaquer les arbres les plus gros et les plus élevés, les plus durs et les plus sains; il les abattra, les fera scier en poutrelles et transporter à force de bras jusqu'à la mission: distance, 6 kilomètres à parcourir. Ce chantier mis en activité, M. Chaumeil, muni d'une boîte à compas tout neufs, d'une règle, de tous les accessoires *idem*, calcule, combine, trace les grandes lignes

recommence, se fond, se morfond, se lasse sans se décourager et par un radieux matin exhibe un plan superbe, plan d'ensemble, plan de détails, coupe droite, coupe oblique, façade, bas côtés, plafond et plancher, tout y est et fort à sa place. Vous vous demanderez peut-être ce que je fais là dedans ! Je joue les grands rôles muets : je regarde, me réjouis et ne pouvant comme David, danser devant l'arche, je me contente de bénir le bon Dieu.

Le temps marche, le travail avance. L'emplacement a été nivelé et le dimanche, 29 mars, nous procédons à la bénédiction de la première pierre. Oui, la première pierre, car nous avons dû construire des soubassements pour supporter l'édifice. N'oubliez pas que nous sommes encore en 1903. Je ne vous décris pas cette cérémonie, elle fut modeste dans sa solennité et les bénédictions du ciel furent symbolisées par une ondée bienfaisante tombée des nuages. On éprouvait encore plus de joie qu'on n'en manifestait... Il n'est pas de fête sans lendemain, dit le proverbe des nations. Le lendemain donc, après plusieurs faux départs occasionnés par les pluies, les ouragans, les inondations et même les cyclones je me mettais en route, escorté de vingt Malgaches vigoureux et accompagné de M. Chaumeil qui me conduisait à ma première étape. C'était le grand voyage, vous savez, le fameux voyage dont vous attendez toujours avec une patience que je n'hésite pas à qualifier prudente, le compte rendu détaillé. Il arrivera certainement à une date indéterminée. Il ne vous captiverait peut-être pas tant que cela. D'abord une traversée de Madagascar par terre n'a duré que dix-huit jours, ce n'est pas énorme. J'ai parcouru les contrées qui passent pour les plus sauvages de l'île, ça se rencontre ailleurs. J'ai erré dans les plaines désertes, franchi des fleuves en pirogue, des torrents porté par mes hommes, des rivières à cheval sur des branches d'arbres ; à qui cela n'est-il pas arrivé ? J'ai été dévoré par des moustiques, enfin, sain et sauf, j'ai atteint le but après un séjour

de six semaines au milieu de mes confrères. Je me suis embarqué sur le *Persépolis* des Messageries maritimes. Il m'a porté à Majunga. Je me suis réembarqué sur le *Djemnah*. Il m'a porté à Tamatave. Je me suis re-réembarqué sur le *Pernambuco* des Chargeurs réunis. Ah ! celui-là, par exemple, n'a pas été banal. Il a manqué me porter directement, et sans transbordement, dans mon éternité que je suppose devoir être, après quelques discussions avec saint Pierre, pas trop malheureuse.

Malgré mon désir, que vous estimerez sans doute légitime de constater *de visu*, tout ce que les lettres me racontaient de beau sur l'état des travaux, j'avais décidé de m'arrêter à Farafangana ; le mauvais temps qui régnait à ce moment s'opposa à l'arrêt de notre vapeur. Le commandant fit poursuivre jusqu'à Fort-Dauphin où nous devions être le jeudi 2, si je ne me trompe.

Le soleil paraissait à peine que, perché sur la dunette, armé d'une longue-vue, j'explorais l'horizon... Furieuses, insensées, écumantes les vagues se brisaient contre les flancs du navire qui gémissait en craquements sinistres, déferlaient sur le pont, dévalaient dans les cabines, le vent imprimait aux mâts des secousses brusques, sifflait à travers les cordages, tandis que notre nef agitée comme un fiévreux se couchait tantôt sur un flanc tantôt sur l'autre, ou, passant d'un roulis exagéré à un tangage furieux, se cabrait sur l'arrière ou plongeait de l'avant. Le spectacle eût été beau vu de terre !

Obéissant à un coup de barre, le navire doubla le cap Itapère, et se plaça docilement face à Fort-Dauphin. Et alors, tamisée par la brume, une forêt en miniature, d'arbres sans feuilles, dessinait sur le fond de l'horizon, ses pointes, ses cîmes, ses angles, ses courbes ; c'était la charpente de l'église, ce n'était plus ni rêve, ni fantôme, c'était la réalité. Mais, hélas ! cette réalité se manifestait aussi d'une autre façon, également tangible celle-là, et pas le moins du

monde rassurante. Comme disent les marins, le vent fraîchissait toujours; la mer montait et creusait des abîmes au fond desquels vertigineusement se précipitait le *Per-nambuco*, et, conséquence inévitable, dégringolade funambulesque des passagers, caisses, vaisselle, poules, coqs et moutons.

Trois jours, ma chère sœur, trois jours et deux nuits nous fûmes soumis à ce régime hygiénique aux personnes bilieuses. Je vous fais grâce de toute description. Je laisse à votre imagination le soin d'y suppléer. Et toujours cette forêt de poutres et de tourelles me frappait le regard. Elle m'éblouissait et la nuit je la voyais encore et je tentais les plus grands efforts pour escalader cette charpente, et j'étais lancé dans le vide et je me réveillais au bas de ma couchette, la tête dans une malle sur laquelle j'avais roulé.

Enfin le samedi, samedi entendez-vous ? la sainte Vierge eut pitié de nous. Un énorme chaland ponté, monté par de vigoureux matins vint nous chercher en pleine mer; et... nous voilà à terre. Oui, à terre..., mais j'étais tellement brisé, tellement ahuri que d'abord de mes yeux grands ouverts je ne voyais personne. Ce ne fut, d'ailleurs, pas long. Le calme se fit, et, après une visite au saint Sacrement je ne me lassais pas, tout à mon aise, d'admirer le chef-d'œuvre. Il n'était qu'ébauché.

Au frère Renaudin et à son équipe de charpentiers succède le frère Kœffer, ébéniste, menuisier, bijoutier en toutes sortes de bois, suivi de ses quinze jeunes gens, élèves de l'école professionnelle. Et toujours est là M. Chaumeil, armé des instruments de précision vulgairement dénommés mètre, niveau, fil à plomb, équerre. Pas une planche n'est clouée, pas une pointe n'est enfoncée qu'il ne se soit rendu compte des dimensions et des distances. Rien n'est livré au hasard ou à la fantaisie. Régularité, grâce, précision, voilà la devise dont on ne s'écartera jamais.

Les semaines, passant toujours trop vite, succédaient aux

semaines ; chacune apportant à l'œuvre une somme nouvelle de travail et de perfection. « Ne dirait-on pas qu'il s'agit de la construction d'un nouveau temple de Jérusalem ? » direz-vous peut-être. Moquez-vous ; pour nous c'était autant, sinon davantage.

Je vous entends ; vous allez me dire : « Mais, c'est un paradis que votre Fort-Dauphin ; mais, vous n'avez qu'à vouloir pour pouvoir. Cela va tout seul, marche, court, roule comme une automobile sur une pelouse durcie. » Attendez un peu ; et pendant que nos artistes scient, polissent, sculptent, dentellent le bois ou le bossuent, faisons une petite excursion dans un autre ordre d'idées et de faits. On ne donne pas tant de coups de marteaux sans attraper des cloches, on n'enfoncé pas tant de clous sans se piquer, et, si le bon Dieu nous a évité les accidents extérieurs, il nous a ménagé quelques épreuves aiguës, quelques luttes pénibles. On n'évite pas l'inévitable. L'obstacle, en certains cas, est une faveur, un privilège d'en haut. Oh ! ne craignez rien. Je ne veux pas rééditer les lamentations de Jérémie pour votre usage personnel. Chaque chose a son temps, chaque événement a sa place.

Le Malin devait faire le malin. Ici, il faudrait encore revenir en arrière, écrire quelques lignes d'histoire, rappeler, pour l'intelligence des faits, des incidents antérieurs. Il s'agissait de la question de propriété. Il nous fallut écrire ; on pria ; M. Chaumeil fit le voyage de Tananarive. Enfin, une nouvelle décision officielle fut prise, confirmée encore par un décret acceptable et nos transes prirent fin.

Nous nous arrêtons alors à une résolution ferme : l'église sera terminée et inaugurée pour le saint jour de Pâques. Ça y est, et on s'y remet bon cœur et bon train. Hé bien ! non... ça n'y est pas du tout... Je reçois de Farafangana des nouvelles désastreuses ; une sœur était très malade, deux sœurs mourantes, une sœur morte... Voilà M. Chaumeil obligé de repartir et d'accompagner la sœur qui va porter

aide et secours à ses compagnes de la léproserie. Nouvelle complication : le navire qui devait les déposer à Farafangana ne peut stationner, les chalands ne peuvent franchir la barre et nos deux voyageurs s'en vont mélancoliquement débarquer à Mananjary. Voilà une autre histoire. Ils forment une équipe, doivent se procurer tout un attirail de voyage, lits, cuisine, nourriture, filanzana et se mettent en route le jour de Pâques à midi pour arriver à la mission le vendredi suivant. C'est ainsi que cela se passe à Madagascar. Vous vous dirigez sur un point : on vous conduit à 150 kilomètres nord ou sud, et vous vous débrouillez. Laissons nos voyageurs se reposer et en attendant le retour de M. Chaumeil disons deux mots de l'église de Fort-Dauphin. Pas de description, n'est-ce pas? Je n'y entends rien, et vous avez une collection de vues plus suggestives que mes pauvres tentatives littéraires.

Admirablement située au sommet d'une petite colline, elle sépare l'établissement des missionnaires de celui des sœurs, domine la ville et tous ses environs. La façade regarde la mer, les deux tours qui l'encadrent la font majestueuse et symbolique, ce sont les deux bras immenses portant au loin la bénédiction de Dieu, retenant le regard de ceux qui partent, occupant jusqu'à perte de vue, leur pensée; accueillant dans un geste large de charité les nouveaux venus. La porte principale, artistement ouvragée, surmontée d'un fronton qui lui-même sert de base à la croix invite d'un geste noble les croyants et les tièdes, s'ouvre pour tous et montre dans toute sa splendeur la belle demeure où réside Notre-Seigneur. La nef principale, haute, gracieuse, spiritualisée par les délicates colonnes qui supportent la voûte invite à la prière; les bas-côtés plus modestes offrent un asile recueilli aux enfants de nos écoles, brebis que le divin Maître a choisies, qu'il a fait siennes, qu'il a animées de sa grâce et de sa vie. De superbes vitraux, en mousseline imprimée, répandent une clarté mystérieuse qui, à elle seule,

est un reflet de la cité céleste. La sainte table est un poème mystique. Taillée dans un arbre d'un bois précieux et odorant, dur comme le fer, imputrescible, inattaquable, brillant, et coloré; ouvragé avec un soin jaloux, perforé, embelli, appuyé de colonnettes artistiques, bien faite pour le banquet sacré dans lequel, avec sa grâce et sa beauté, Notre-Seigneur se donne tout entier; énergie de notre âme, force de notre cœur, gage de notre espérance. Et l'autel! simple et majestueux, et le tabernacle plus riche! où réside le Dieu d'amour, nous invitent au respect et à la confiance.

Tout en haut, la croix à la main, la belle statue de saint Vincent, don de la très honorée Mère générale. Car, j'avais oublié de vous le dire, notre église est dédiée à saint Vincent de Paul. N'est-ce point justice? Il a tant aimé Madagascar ce bon saint Vincent! Il l'aime encore.

A droite et à gauche deux petites chapelles, deux modestes autels provisoires sont dédiés à la sainte Vierge et à saint Joseph. Là, sont nos deux bonnes statues anciennes, qui firent le voyage avec nous et que nous tenons à conserver. Elles ont été les témoins de nos débuts, de nos tâtonnements, de nos angoisses, de nos déboires, de nos progrès. Elles nous sont plus que belles, elles nous sont chères.

Et quand je vous aurai montré la tribune, quand vous aurez entendu les mélodies de nos voix d'enfants, il ne vous restera plus qu'à nous porter envie.

M. Chaumeil est revenu de son voyage. La cérémonie, d'abord fixée au dimanche de Pâques, ensuite à la fête de la Translation des reliques de saint Vincent, auralieu décidément le dimanche 24 avril, encore une fête de famille. Par exemple il faudray aller de tout son courage si on veut être prêt. Je suis tranquille. Les cœurs y sont; ies mains ne feront pas défaut.

Vous connaissez, vaguement sans doute, notre ruche d'habiles ouvrières, je veux parler de notre internat de jeunes filles. S'il vous était donné, un beau matin, de faire

une apparition dans le magnifique préau qui leur sert de cour de récréation, vous apercevriez des dessins bizarres tracés à même le sol : Carrés, rectangles, losanges, trapèzes, circonférences. C'est sérieux : ces figures géométriques représentent un côté important de la question sociale, c'est la « division du travail » : toutes, mêmes les plus petites, armées de balais, s'acquittent de leur tâche, sans empiéter chez la voisine. Quelque chose de semblable fut décidé et exécuté pendant la grande semaine. Le frère Hoeffler et ses menuisiers (ils y seraient encore si on les eût laissés faire), passaient ou repassaient les boiseries à la cire ou au vernis. Rien ne brillait assez. Mais ils représentaient le nombre et la force, à eux donc le déménagement, les transports lourds, la mise en place des grosses pièces, l'arrangement des bancs, et... le dernier coup de l'artiste jamais content de son œuvre. La sœur Bertrou, ses compagnes, les plus grandes parmi leurs élèves, pliaient, plissaient, repassaient, coussaient, épinglaient, se livraient à des excès d'imagination pour trouver des ornements nouvelles. M. Praneuf, — je vous le présente, — notre directeur de fanfare et habile maître de chapelle, surmenait ses musiciens, chanteurs et chanteuses ; des flots d'harmonie s'échappant de toutes les croisées, de toutes les charmilles inondaient Fort-Dauphin. Les Fort-Dauphinois eux-mêmes se préoccupaient et tous les soirs une députation venant aux informations s'assurait que la cérémonie restait bien fixée au dimanche suivant... : « Ze veux que mon enfant-z-y soit, avec son zoliz-habit » ; disait un notable. M. Vervault, M. Dinkha, M. Piétros préparaient les cérémonies, exerçaient les enfants de chœur, stylaient les porte-croix, flambeaux, etc. Le frère Renaudin était expédié sur toutes les échelles pour rectifier la pose des épingles ; M. Chaumeil restait en permanence sur le champ de manœuvre ; et moi, comme toujours, je jugeais les effets. Enfin ! sans secousses et sans bruit parait le soleil du 24 avril. Dès la première heure nos élèves ras-

semblés sont à leur poste. Les clairons, de leurs notes stridentes, font vibrer l'air, les tambours battent aux champs et notre bataillon scolaire, aligné comme pour une parade, s'ébranle, la musique en avant précédée du porte-bannière. D'un pas alerte et cadencé nos bonshommes grimpent le coteau, et, sans que l'alignement soit troublé, prennent place près de la porte de l'église. Moins solennelles, plus gracieuses, nos jeunes filles forment une couronne du côté opposé tandis que la population pressée ferme le cercle. Rien d'officiel ; personne ne manque, et les autorités militaires et civiles y sont en bonne place.

M. Praneuf lève son bâton de chef d'orchestre, et avec un ensemble, une précision mathématique, nos instrumentistes inexpérimentés, sans doute, mais fort bien préparés, attaquent une marche religieuse de grand caractère.

La cérémonie commence. Autour de l'édifice la procession se déroule, lente, solennelle : on voit s'avancer la bannière de la sainte Vierge, celle de saint Vincent, la croix, une théorie d'enfants de chœur, le clergé qui psalmodie le *Miserere*, l'officiant qui bénit les fondements et les murailles. Et, pendant que se termine cette bénédiction, les cuivres adoucissent leur sonorité, les dernières mesures expirent dans un *diminuendo* expressif, murmure d'harmonie.

Alors les portes s'ouvrent, au chant des grandes litanies. Les fidèles se pressent. Avec le même recueillement, avec le même calme pieux, s'accomplissent les dernières prescriptions liturgiques.

La grand'messe est chantée avec une pompe inaccoutumée dans nos régions ; que n'avons-nous pu faire plus beau encore ?

M. Joseph Praneuf, qui est en France, lui, ne se doute peut-être pas que pour une large part, il a contribué aux jouissances que ce jour nous a procurées. A la demande de son frère, il a eu la charité de composer, pour cette fête,

une messe à trois voix, du plus merveilleux effet. Il eût été ravi, comme nous le fûmes nous-mêmes, d'entendre nos enfants l'exécuter avec une perfection pareille, y mettre une telle expression, en rendre les nuances et les délicatesses avec intelligence et cœur. Nous lui adressons d'ici nos sincères remerciements.

Le silence se fit. Lentement s'écoula la foule, comme avec regret ; les derniers fidèles quittaient le sanctuaire, disant encore une prière, donnant un regard d'amour à Notre-Seigneur.

Et alors, je me sentis pressé de faire un pèlerinage, je rendis visite à notre vieille église, à notre grande case malgache, qui pendant huit ans avait servi d'asile au bon Dieu. Comme elle me parut triste, délabrée, morne, nue ! Et pourtant, c'est là que pour la première fois nous offrîmes le saint sacrifice le lendemain de notre arrivée, 8 avril 1896 ; c'est là que nous avons offert au divin Maître tant d'âmes régénérées dans les eaux du baptême, elle fut la salle du banquet sacré, dans ses murs nous avons dit le suprême au revoir à nos chers défunts, nous y avons prié, nous y avons été encouragés et consolés ; et, considérant ses vieilles poutres noires, ses flancs déchirés, ses fenêtres pendantes, son toit misérable, son sol, raboteux, à tout j'attachais un souvenir et malgré moi se présentaient à mon esprit les vers du poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer !

Je suis, ma chère sœur, en union de vos prières, votre religieusement dévoué.

† J. CROUZET, C. M.

SALVADOR

*Lettre de M. Charles HÉTUIN, prêtre de la Mission,
à M. Antoine FIAT, Supérieur général, à Paris.*

San-Jacinto, 15 juin 1904:

Dans ce vaste diocèse (de San-Salvador) de plus d'un million d'âmes, les missions fournissent un champ fertile au zèle des fils de saint Vincent de Paul. Cette année, comme la précédente, Dieu a voulu que la moisson fût très abondante. Dans le cours de la dernière campagne, du 20 octobre 1903, au 16 mai 1904, treize mille huit cent quinze personnes se sont confessées, dont cinq mille neuf cent dix hommes. Nous enregistrons : neuf cent quarante-sept premières communions d'enfants. Celles des jeunes gens ne figurent pas, car il n'est guère possible de les compter, sept cents mariages ont été légitimés. — Les conversions sont nombreuses, non moins qu'inattendues, humainement parlant. A part un petit noyau d'âmes pieuses dans chaque paroisse, le reste se compose de chrétiens qui, certes, ont la foi, mais ne pratiquent pas, ou croient tout naturel d'unir Bélial avec Jésus-Christ.

L'affluence aux exercices de la mission, surtout au sermon du soir, prêché en pleine place, sur le portail de l'église ; les attentions délicates des curés ; la protection efficace des autorités civiles ; la bonne volonté des peuples nous ont dédommagé amplement des longs chemins parcourus, et de la chaleur plus intense dans ces contrées.

Que d'ignorance, pourtant ! Il semble que, sous ce rapport, les gens d'ici peuvent donner la main à ceux de Chine. De là notre séjour prolongé dans chaque paroisse : vingt-six jours à Olocuilta ; vingt-huit à Técoluca, trente-huit à Saint-Michel, quinze au volcan de Saint-Michel, trente au port de la Union, trente-trois à San-Alejo (Saint-Alexis).

Sous la conduite du bon M. Vaysse, MM. Conte, Thureaud et votre serviteur, prirent part aux quatre premières missions. Trois missionnaires restèrent pour les deux dernières, parce que M. Thureaud avait été appelé au séminaire pour y rendre quelques services. Dieu sait avec quel bonheur chacun a donné son concours pour remplir cette tâche si laborieuse et consolante.

Les prisonniers de San-Salvador ont eu leur retraite au commencement de ce mois. Sur trois cent vingt-cinq, cent soixante ont accompli leur devoir. Les pauvres, assistés par les Dames de la charité, viennent également de sortir de leurs exercices spirituels. Samedi 18 juin, M. Vaysse partira pour Léon de Nicaragua, afin de rendre le même service aux Filles de la Charité. C'est vous dire qu'une fois une besogne terminée, une autre recommence.

Charles HÉRIVIN.

COLOMBIE

NATAGA

Lettre de M. TRAMECOURT, prêtre de la Mission.

Nataga, par Paicol (Colombie), 24 avril 1904.

Je suis passé par Cali, M. Prades y est très heureux, très estimé comme professeur. Mais il a été plusieurs mois éprouvé par la fièvre, et j'ajoute que je partage son sort.

Pour l'installation à Nataga, et pour la construction de la maison, nous ne sommes venus que trois : M. Marc Puyo, fondateur et procureur de la maison ; M. Larquère qui en est le supérieur, et votre serviteur, qui, paraît-il, est son assistant. M. Durou remplace jusqu'en juillet, à Popayan, M. Puyo ; il est très bien portant, et très heureux.

Ici, en attendant la nouvelle maison dont les préparatifs

de construction se font, nous logeons dans la maison qu'habitait le curé chargé de la paroisse, quand il y venait.

Car Nataga est paroisse : nous la desservons donc. Il y a trois à quatre cents habitants, bons chrétiens pour le plus grand nombre, hommes et femmes, très sympathiques, assistant bien aux offices ; nous avons chaque jour cinquante à soixante personnes (hommes et femmes) à la sainte messe ; le soir, à la récitation quotidienne du chapelet et autres prières à l'église, il y a de quatre-vingts à cent cinquante personnes.

De plus, Nataga est aussi un centre de pèlerinage très ancien et très fréquenté à Notre-Dame-de-la-Merci, avec une statue miraculeuse, de sorte qu'il m'est facile de me rappeler Saint-Walfroy que j'ai habité en France, et sa montagne. Nataga cependant est plus élevé : il est situé sur le flanc d'un des monts de la Cordillère centrale des Andes à une altitude de 1 200 à 1 500 mètres ; cette altitude lui donne un climat plus tempéré que le reste du pays, climat cependant humide et peu favorable aux étrangers, à la saison des pluies, parfois assez prolongée. Nous sommes ici tout environnés de montagnes, plus ou moins élevées (de 1 000 à 4 000 mètres) s'entre-croisant les unes les autres, avec des vallées, des rivières et des torrents, entre deux. En face, du côté du midi surtout, s'étend une longue et magnifique vallée, avec les rivières du rio Negro et de La Plata, et, à distance, la ville de La Plata ; le paysage est varié, pittoresque, grandiose même, avec ses sommets de montagnes et le soleil qui les dore de ses rayons ou les nuages qui les couvrent de leurs manteaux aux couleurs diversement nuancées. Bref si vous voulez saluer Nataga, prenez la carte et vous le trouverez au 75° de longitude ouest et au 2° 40' de latitude nord : ce qui nous donne cinq heures environ de retard sur la France, avec les jours presque toujours égaux aux nuits, de six heures à six heures.

Mais peut-être, ajoutez-vous, comment se passent les pèlerinages en Colombie ? D'abord jusqu'à maintenant, comme

grande fête, il n'y avait ici que celle du 24 septembre, où il y a foule considérable, c'est-à-dire plusieurs milliers de personnes, car il n'y avait pas de chapelain résidant. Cependant les pèlerins viennent en certain nombre chaque jour ; mais nous pensons organiser quelques neuvaines annuelles. Pour le moment, nous pouvons évaluer à dix, vingt ou vingt-cinq, le nombre de pèlerins qui viennent quotidiennement. Un jour de Pâques, il y en a deux à trois cents.

Comment font-ils leur pèlerinage ? Il faut d'abord se demander comment ils y arrivent. C'est au prix de bien grandes difficultés de communication ou de locomotion, si vous voulez, difficultés parfois de trouver des vivres en route. Il faut aller par des chemins presque impraticables, dangereux parce qu'ils sont rocailleux, abrupts, à pic, boueux, tantôt sur les sommets ou les flancs des montagnes, tantôt dans les vallées à travers les torrents à traverser ; on ne peut en France, s'en faire une idée : c'est donc à dos de cheval ou de mulet que l'on chemine (on ne connaît ici que sur papier les autos, vélos, voitures même). Ceux qui n'ont pas de monture, voyagent à pied, et encore pieds nus, parce que c'est la coutume des pays chauds, et de plus parce que c'est en pareils chemins, la *seule chaussure* possible et pratique.

Eh bien ! c'est en voyageant en semblables chemins, par monts et par vaux, un, deux, trois et quatre jours même, que les pèlerins viennent à Nataga ; aussi y séjournent-ils au moins un jour plein, et parfois deux ou trois jours. Ils y assistent aux offices, récitent par groupes, à haute voix le chapelet dans l'église, se confessent et communient. Toutes leurs dévotions faites, fortifiés par la grâce des sacrements, et bénis par Marie, ils retournent avec la perspective du même chemin à parcourir. Ainsi font les blancs (de race espagnole), ainsi font les Indiens qui habitent isolés dans les montagnes (notre paroisse et les loca-

lités voisines en comptent aussi un certain nombre).

Je ne veux pas dire que tout est perfection dans leur vie, ils sont si déshérités, pour la plupart, au point de vue religieux, ils ont si rarement, sauf dans les villes et bourgades, les saints offices ! Les prêtres en effet sont très peu nombreux. En venant à Nataga, nous avons dit la sainte messe dans une église où il n'y avait pas eu de messe depuis plus de dix mois. Il y a donc bien des lacunes dans la conduite de ces pauvres gens, quoique le fond chez eux soit très chrétien. Mais ce qu'il y a à noter, c'est qu'on ne sait pas ce que c'est que le respect humain. On s'étonnerait ici qu'un *homme* n'osât pas aller à l'église, se confesser au grand jour, communier, s'arrêter immédiatement et se découvrir, partout où il se trouve, dès que sonne l'angélus.

Espérons que, Dieu aidant et avec le secours des prières de tous nos amis, nous ferons un peu de bien à ces âmes ignorantes et bien abandonnées jusqu'ici, mais pleines de bonne volonté.

L. TRAMECOURT.

RENSEIGNEMENTS ET RÉPONSES

30. LA FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL.
— L'*Ordo* était déjà imprimé lorsque la fête du Patronage de saint Vincent de Paul fut instituée par Rome. Voici les quelques modifications que la nouvelle fête amène pour 1904.

ANNO 1904

Die 3 Dec. Sabb. In 2^{is} Vesp. S. Francisci *Xav.* fit comm.
S. Petri Chrysologi, E. C. D. (*Simplific.*) post commem.
Dom.

Die 4 Dec. Dom. II Adv. — In Laud., Mis. et 2^{is} Vesp. fit
commem. S. Petri Chrysologi. — In Mis. omit. Or. B.
M. *Deus qui.*

Die 19 Dec. Fer. 2. In 2 Vesp. dele Dox. et V. B. M.

Die 20 Dec. Fer. 3 vigil. (*de qua nil in Offic.*) Alb. PATRO-
CINII S. VINCENTII a Paulo, Conf. *dupl. maj.* (S.) commem.
Fer. in Laud. et Mis. 3 or. Vig. Cr. Ev. Vig. in fine. —
Vesp. de seq. commem. præc. et Fer. (*O clavis.*) Dox.
et V. B. M.

Die 22 Fer. 5. Alb. MANIFESTATIONIS IMMACULATÆ MARIE
VIRGINIS a sacro Numismate, *dupl.* 2 cl. (S. 27 Nov.)
Off. pr. commem. in Laud. et Mis. pr. Cr. Præf. B. M.
Et te in Concept. Imm. — Vesp. de eodem festo (sine
com. seq.) commem. Fer. (*O Rex.*)

Die 23 Fer. 6. Alb. Expectatio Partus B. M. V. *dupl. maj.*
(S. E. 18 huj.) commem. Fer. in Laud. et Mis. pr. Cr.
Præf. B. M. *Et te in Expect.* In Vesp. commem. Fer. (*O
Emmanuel.*)

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

34. Frère Martinez (Tiburce), coadjuteur, décédé à Mexico (Mexique), le 2 juin 1904; 73 ans d'âge et 48 de vocation.
35. M. Longo (Nicolas), prêtre, décédé à Lecce (Italie), le 23 juin 1904; 77, 57.
36. M. Hercouet (Henri), prêtre, décédé à Tchengtingfou (Chine), le 3 juillet 1904; 50, 31.
37. M. Albera (Louis), prêtre, décédé à Scarnafigi (Italie), le 4 juillet 1904; 65, 49.
38. M. Mattos (Joachim), prêtre, décédé à Felgueiras (Portugal), le 7 juillet 1904; 78, 46.
39. M. Castelly (Pierre), prêtre, décédé à La Teppe (France), le 11 juillet 1904; 81, 40.
40. Frère Nogal (Martinien), clerc, décédé à Madrid (Espagne), en août 1904; 22, 4.
41. M. Lescure (Justin), prêtre, décédé en Chine en août 1904; 58, 35.
42. M. Kouo (Mathieu), prêtre, décédé en Chine en août 1904; 39, 5.
43. M. Vacca (Vincent), prêtre, décédé à Vichy, le 19 août 1904; 44, 22.
44. Mgr Bonetti (Auguste), archevêque, délégué apostolique, décédé à Constantinople, le 19 août 1904; 73, 46.
45. M. Sourisseau (Edouard), prêtre, décédé au Berceau de saint Vincent de Paul, le 25 août 1904; 29, 11.
46. M. Collot (Martial), prêtre, décédé à Nice (France), le 26 août 1904; 55, 35.
47. M. Kamenski (François), prêtre, décédé à Cracovie (Autriche), le 28 août 1904; 69, 46.
48. Frère Aussaguel (Tobie), coadjuteur, décédé à Dax (France), le 1^{er} septembre 1904; 39, 11.

49. M. Murena (Jacques), prêtre, décédé à Ferrare (Italie), en 1904; 74, 43.

50. M. Geoffroy (Louis), prêtre, décédé à la maison-mère, à Paris, le 6 septembre 1904; 54, 32.

NOS CHÈRES SŒURS

Catherine Krenn, décédée à la prison de Lankowitz, Autriche; 75 ans d'âge, 50 de vocation.

Emilie Dobszay, Maison centrale de Graz; 72, 30.

Jeanne Martin, Miséricorde de Nîmes, France; 30, 11.

Alphonsa Madrid, Maison du Sanatorium, à Madrid; 23, 11.

Barbe Witkowska, Maison centrale de Varsovie; 86, 66.

Jeanne Diego, Maison centrale de Madrid; 53, 31.

Johanna Crowley, Hôpital Sainte-Agnès de Baltimore, Etats-Unis; 33, 6.

Elisabeth Schaberl, Hospice d'Alt-Ofen, Autriche; 30, 8.

Mathilde Ruch, Hôpital de Laibach, Autriche; 23, 4.

Marie Plet, Hospice de Lagny, France; 71, 48.

Berthe de Belloy, Maison de Charité de Gamaches, France; 74, 49.

Marie Boutrais, Hôpital de Talon, Chili; 69, 51.

Marie Lespréta, Orphelinat de Santa Quitéria, Portugal; 47, 22.

Julie Bajard, Maison de Charité de Montolieu, France; 33, 14.

Jeanne Olivier, Maison de Charité à Saint-Etienne de Limoges, France; 53, 29.

Maria Gonzalez, Hospice de femmes à Jaen, Espagne; 78, 48.

Demetria Ochoa, Hôpital St-Lazare à Séville, Espagne; 44, 24.

Antonia Dauden, Maison San Diego de Valdemore, Espagne; 19, 8.

Simona Maza, Maison St-Nicolas de Valdemore, Espagne; 41, 23.

Petra Tobar, Ecole de Muruzabal, Espagne; 31, 9.

Maria Madrid, Sanatorium de Madrid, Espagne; 29, 6.

Maria Clair, Maison de Charité Saint-Pierre à Clermont, France; 43, 10.

Jeanne Piary, Maison Saint-Vincent de Lyon; 64, 42.

Caroline Pascucci, Hôpital militaire de Florence; 25, 3.

Marie Naudin, Maison des Incurables à Neuilly, France; 66, 44.

Mamecla Vilades, Hôpital de Vivero, Espagne; 70, 34.

Anne Hahn, Maison centrale de Graz; 82, 43.

Marie Cerda, Maison de Charité de Palerme; 64, 48.

- Jeanne Filliot, Hôpital de Cuenca, Equateur ; 40, 13.
Maria Giraldo, Maison centrale de Quito, Equateur ; 34, 11.
Elisa Dettori, Maison centrale de Turin ; 29, 4.
Aloyse Villa, Maison centrale de Turin ; 22, 3.
Marie Searson, Hôpital de Troy, Etats-Unis ; 71, 42.
Henriette Darnaud, Hospice de la Grave à Toulouse, France ;
28, 5.
Léonie Fréon, Maison de Charité de Clichy, France ; 54, 31.
Honorine Planches, Maison de la Salute à Naples ; 58, 38.
Florenca Salmon, Hôpital général de Guayaquil, Equateur ;
61, 43.
Anna Solis, Hôpital général de Guayaquil, Equateur ; 41, 13.
Marie Monnoyeur, au collège Notre-Dame de Diamantina,
Brésil ; 70, 51.
Anne Durkin, Hôpital d'El Paso, Etats-Unis ; 48, 20.
Jeanne Bruyères, Maison de Charité de Clichy, France ; 67, 47.
Marguerite Mottino, Maison de Frassineto, Italie ; 41, 16.
Ottavia Frullini, Maison centrale de Sienne ; 65, 42.
Fanny Cerrutti, Casa Pia de Livourne, Italie ; 50, 24.
Jeanne Stawinska, Hôpital de Dombrowa, Pologne ; 29, 9.
Marie Nuel, Hôpital général de Castres, France ; 63, 48.
Mercedès Ascensio Hôpital de l'Enfant-Jésus à Madrid ; 63, 40.
Florentine Vanniers, Hospice de Sainte-Reine, France ; 71, 53.
Jeanne Didion, Ecole de Frévent, France ; 68, 50.
Radegonde de Merlis, Maison de Charité Notre-Dame au Havre,
France ; 68, 41.
Marie Archiniard, Maison de Charité Saint-Pierre à Troyes,
France ; 69, 51.
Balbina Costa, Ecole catholique de Madrid ; 22, 1.
Maria Idoate, Hôpital de San-Sebastien, Espagne ; 34, 4.
Vicenta Jimeno, Ecole de Cenicero, Espagne ; 69, 49.
Madeleine Bardoux, Maison de Charité de Stains, France ;
74, 54.
Françoise Pignolat, Maison de Charité de Collonges, France ;
56, 32.
Marie O'Connell, Asile des Enfants-Trouvés de Chicago, Etats-
Unis ; 39, 15.
Madeleine Fousson, Hôpital d'Orange, France ; 53, 31.
Maria St-Germain, Maison de Charité de Sanary, France ; 24, 3.
Marie Tissié, Maison de Charité de la Capelle-Marival, France ;
51, 30.
Marie Gallet, Maison Saint-Vincent de L'Hay, France ; 61, 35.

- Marie Maréchal, Maison de Charité Saint-Vivien à Rouen, France ; 83, 61.
- Marie Eerrère, Maison de Charité de Château-l'Evêque, France ; 82, 62.
- Isola Marinai, Maison centrale de Sienne ; 58, 30.
- Giovanna Fallani, Maison centrale de Sienne ; 61, 42.
- Albertine Weiss, Maison de Charité Saint-Vincent à L'Hay, France ; 28, 3.
- Josef Vaiero, Hôpital de Cuevas, Espagne ; 37, 18.
- Marie Korneck, Hôpital de Gyöngyöcs, Autriche ; 27, 8.
- Jeanne Gorjane, Hôpital général de Laibach, Autriche ; 35, 10.
- Joséphine Smith, Hôpital St-Paul de Dallas, Etats-Unis ; 37, 13.
- Félicité Vivien, Maison de Charité de Clichy, France ; 56, 20.
- Céline Cuvilier, Maison de Charité de Clichy, France, 69, 44.
- Claire Brare, Maison principale de Paris ; 38, 17.
- Marie Bony, Maison de Charité d'Yvré-l'Evêque, France ; 73, 50.
- Marie Portier, Asile d'Athée, France ; 72, 36.
- Marie Mériquet, Orphelinat de Tourcoing, France ; 63, 41.
- Pierrette Ruard, Hospice de Pithiviers, France ; 66, 41.
- Marie Hau Guillem, Maison St-Vincent à L'Hay, France ; 24, 5.
- Claudine Martin, Maison de Charité de Clichy, France ; 75, 47.
- Marguerite Kneipt, Hospice de Questembert, France ; 42, 22.
- Marianne Scollo, Maison centrale de Naples ; 24, 3.
- Françoise Laliron, Maison de Charité de Montolieu, France ; 26, 6.
- Jeanne Montfort, Maison Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris ; 56, 32.
- Marie Fergue, Hôtel-Dieu de Toulouse, France ; 70, 45.
- Joaquina Grana, Sanatorium de Madrid ; 46, 24.
- Fermina Gil, Sanatorium de Madrid ; 55, 26.
- Filomena Bataller, Sanatorium de Madrid ; 48, 25.
- Lorenza Robles, Hôpital de Carrion de Los Condes, Espagne ; 53, 24.
- Petra Martinez, San Fernando de Séville, Espagne ; 43, 9.
- Maria Butron, Hôpital de San Juan de Dios à Burgos, Espagne ; 67, 41.
- Caroline Etbach, Maison centrale de Cologne-Nippes, Allemagne ; 37, 8.
- Marie Turquin, Maison de Charité de Montolieu, France ; 71, 41.
- Julienne Leitinger, Hôpital de Laibach, Autriche ; 30, 7.
- Maria Schwar, Maison centrale de Graz ; 67, 46.

- Victoire Dumetz, Maison Saint-Vincent de Bourmabat, Turquie d'Asie; 83, 63.
- Catherine Maher, Maternité de Philadelphie, Etats-Unis; 72, 50.
- Rose Holpp, Orphelinat de Los Angeles, Etats-Unis; 29, 7.
- Julie Schubert, Maison centrale de Culn, Pologne; 71, 53.
- Jeanne Catros, Maison de Charité de Brousse, Turquie d'Asie; 59, 30.
- Albina Discepoli, Asile des Aliénés de Florence; 35, 15.
- Marie Cassoulet, Maison centrale de Sienne; 83, 58.
- Thérèse Crosa, Conservatoire de la Providence de Cagliari, Italie; 41, 23.
- Salomé Mateo, Bienfaisance de Begonsa, Espagne; 70, 47.
- Carmelle Aran, Asile de La Barcelonesa, Espagne; 66, 40.
- Marie Parrutte, Maison de Charité de Mentolieu, France; 66, 38.
- Barbe Krieger, Prison de Wal-Meseritsch, Autriche; 66, 45.
- Euphrasie Outtier, Hospice d'Hazebrouck, France; 33, 9.
- Brigitte Chanel, Hôpital de Mustapha, Algérie.
- Joséphine Meiserberg, Maison centrale de Cologne-Nippes; 26, 3.
- Marie Gremsl, Hôpital général de Laibach, Autriche; 42, 14.
- Thérèse Léopold, Asile St-Antoine de Vienne, Autriche; 28, 5.
- Rosalie Tandler, Orphelinat de Vienne, Autriche; 36, 5.
- Beatriz Filamer, Ecole de Medina Sidonia, Espagne; 68, 38.
- Rita Torrens, Hôpital général de Valencia, Espagne; 80, 54.
- Escolastica Ariz, Asile de San Sébastien, Espagne; 28, 10.
- Florentine Sévin, Maison de Charité de Rive-de-Gier; 72, 54.
- Marie Borletti, Maison St-Joachim à Rome; 35, 13.
- Louise Fillner, Prison de Marianostra, Autriche; 33, 13.
- Marie Le Gui de la Villette, Hôpital de Pau, France; 66, 42.
- Gertrude Schumacher, Hôp. mil. de Guayaquil, Equateur; 65, 38.
- Yvonne La Motte, Hôpital Saint-Joseph de Paris; 27, 1.
- Marie Kuhn, Ecole de Boskowitz, Autriche; 68, 48.
- Marie Renard, Miséricorde de Lille, France; 61, 35.
- Camille Marduel, Maison de l'Œuvre des Dames, à Lyon; 34, 8.
- Thérèse Forni, Maison centrale de Turin; 42, 20.
- Egiree Fauché, Maison de Charité de Champigny, France; 33, 7.
- Nicasia Echeverria, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne; 35, 10.
- Ramona Romen, Hôpital des femmes incurables de Madrid; 64, 41.
- Henriette Trintignan, Hôpital Condé à Chantilly, France; 73, 45.
- Marie Roy, Maison Notre-Dame de Panama; 65, 42.

- Francisca Clément, Hôpital central de Séville, Espagne ; 68, 42.
Maria Aguas, Col. de l'Immaculée-Conception de la Havane ;
73, 53.
Filomena Berenguer, Hosp. des hommes à Jaen, Espagne ; 40, 20.
Antonia Roca, Bienfaisance d'Alicante, Espagne ; 70, 43.
Vittoria Ricci, Maison centrale de Sienna ; 44, 23.
Georgina Hodson, Hôpital de Milwaukee, Etats-Unis ; 44, 14.
Jeanne Chaix, Hôpital Saint-Roch de Nice, France ; 37, 15.
Anne Daniellot, Maison de Charité Saint-Jean à Troyes, France ;
67, 39.
Sabina Carelli, Orphelinat de Noto, Italie ; 63, 35.
Catherine Françon, Maison de Charité de Charenton, France ;
79, 49.
Clémence Bracq, Maison de Charité de Chartres, France ; 57, 30.
Marie Frélat, Crèche de Bône, Algérie ; 53, 28.
Hannah Peters, Orphelinat de Germantown, Etats-Unis ; 64, 47.
Marguerite Rigoulot, Maison de Bienfaisance de Marseille ; 26, 6.
Catherine Mangeot, Miséricorde de Nancy, France ; 75, 49.
Marie Blome, Hospice des Incurables de Vienne, Autriche ; 40, 3.
Jeanne Jacquet, Maison de Charité de Château-l'Evêque, France ;
57, 30.
-

NOS BIENFAITEURS

Nous voudrions recueillir sous ce titre les souvenirs des personnes à qui la famille de Saint-Vincent-de-Paul doit une particulière reconnaissance.

Revenant à quelques années en arrière c'est un devoir de citer en particulier M. VICTOR BRENGUIER. Il suivait avec



M. VICTOR BRENGUIER
décédé le 1^{er} septembre 1894.

intérêt tout ce qui concernait la Congrégation de la Mission, et la maison de Toulouse lui fut particulièrement redevable.

M. Victor Brenguier, ancien banquier, célibataire, excellent catholique et grand ami de la Congrégation de la Mission, habitait à Narbonne. Il aimait venir presque chaque année faire quelques jours de retraite spirituelle à notre maison-mère à Paris. Il est décédé pieusement à Narbonne le 1^{er} septembre 1894. — Nous donnerons plus tard une notice plus détaillée sur le vénéré M. Brenguier.

VARIÉTÉS

POLOGNE ; SOUVENIRS

Voilà la traduction d'un article publié à Varsovie dans l'*Encyclopédie catholique*, sur la communauté des Filles de la Charité en Pologne. J. DIMM.

Les sœurs de la Charité, appelé ici Sœurs de la Miséricorde ou Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, s'établirent chez nous déjà du vivant de saint Vincent-de-Paul. A la Pologne était réservé le privilège, après la France, de recevoir la double famille des missionnaires et des sœurs, encore pendant la vie de leur illustre fondateur, et de les voir fonder des colonies, comme autant de pépinières pour les autres maisons du pays. Saint Vincent aimait ce pays, d'un amour de prédilection; aussi ne se contentait-il pas d'envoyer à Varsovie les meilleurs missionnaires et les plus vaillantes sœurs, mais encore il leur recommandait de vive voix et par écrit d'implorer par la prière et la mortification, la protection de la sainte Vierge sur ce pays qui l'appelait sa souveraine.

A Marie-Louise, épouse du roi Wladislas IV et ensuite de Jean Casimir, revient la principale gloire de l'appel des sœurs de la Charité en Pologne. Cette reine n'étant encore que princesse de Mantoue, avait eu l'occasion de connaître personnellement saint Vincent de Paul, ainsi que la Mère Le Gras, supérieure de la nouvelle Congrégation. Aussi ne semblait-elle qu'attendre son mariage avec le roi Jean Casimir (31 mai 1649), pour prier aussitôt les supérieurs des sœurs de la Charité de Paris, de vouloir bien envoyer une colonie de sœurs en Pologne. On fit droit à la requête royale et trois sœurs furent envoyées sous la conduite de Marguerite Moreau. La petite troupe trouva le roi et la reine à Lowicz où Leurs Altesses Royales s'étaient retirées, à cause de la peste qui sévissait dans la région. Les sœurs de la

Charité venaient donc de toucher le sol de la Pologne, c'était à la fin de 1651, en même temps que le fléau redoublait de fureur dans la capitale, où il faisait des milliers de victimes. Les Missionnaires qui étaient déjà depuis un an dans le pays volèrent aussitôt au secours des malheureux et les trois sœurs désiraient ardemment imiter leur zèle; mais la reine voulait absolument en retenir une auprès d'elle. « Ah! Majesté, lui dit alors la supérieure, nous ne sommes que trois pour servir les pauvres, tandis que vous avez une infinité de personnes plus aptes que nous pour vous servir. Ce que nous faisons ailleurs, veuillez nous permettre de le faire ici, car nous sommes vouées au service des malheureux. » La reine n'insista pas et les trois sœurs partirent en hâte pour Cracovie, afin d'y porter secours aux malades atteints de la contagion et abandonnés de tous. Elles les recherchaient jusque dans leurs bouges infects et les rues les plus écartées de la ville; elles les logeaient où elles pouvaient et leur prodiguaient les soins les plus empressés.

La guerre et la peste parurent conspirer pendant des années pour ruiner le pays. L'épidémie s'étant transportée à Varsovie, les sœurs l'y suivirent, et s'établirent près de l'église de Sainte-Croix où elles unirent au soin qu'elles donnaient aux malades, l'éducation et l'instruction des orphelins. Mais l'armée suédoise ne tarda pas à s'emparer de la ville et les sœurs furent contraintes de se réfugier en Silésie avec la reine leur protectrice. A leur retour à Varsovie, Marie-Louise les logea dans un des pavillons du palais Casimir où elles continuèrent à se vouer aux obligations de leur état.

Le petit groupe du commencement fut peu à peu renforcé par de nouvelles colonies venues de France et cela non sans nécessité, car de nombreuses sœurs succombèrent pendant les épidémies de 1654, 1660, 1661. Après les guerres de Suède, en 1659, Marie-Louise acheta une ferme nommée Kaleczynski (près de Solec sur la Vistule), d'Agnes Skapska

et d'autres copropriétaires ayant nom Glinki. Elle y fit bâtir une maison en bois pour les sœurs et une chapelle sous le vocable de saint Casimir. Dans la suite, elle fit encore l'acquisition de quelques terres à Pechera à 1 mille de Piaschna et de celles de Proszow, Bogatek, Grochow et Wolka, avec une partie de Jazgarzewo. Elle donna encore 30 000 ducats d'or polonais pour l'achat de la ferme de Lbiska, et elle assigna le tout comme fonds perpétuel aux sœurs de la Charité pour qu'elles prissent soin des malades. Elles devaient elles-mêmes les rechercher dans les faubourgs, leur fournir les remèdes et de quoi vivre, les soigner; élever encore et former les orphelins et les jeunes filles pauvres. Elle fit de plus bâtir à côté de la chapelle une maison spéciale pour les malades indigents et les pauvres vagabonds. Il y eut aussi une pharmacie pour pourvoir aux nécessités des malades, et des ateliers pour occuper les pauvres.

Dans le but d'augmenter le nombre des sœurs la reine s'occupa avec un soin maternel de l'ouverture d'un établissement ou noviciat pour les postulantes. A la tête de la petite famille était une sœur visitatrice. Saint Vincent voulut, en envoyant les sœurs de la Charité en Pologne, qu'elles fussent sous la direction du Père visiteur des Prêtres de la Mission comme elles l'étaient en France. Ce visiteur était alors M. Guillaume Desdames. A peine installées, les sœurs eurent à diriger l'ancien hôpital du Saint-Esprit à Varsovie, ainsi que les hôpitaux de Saint-Roch et de l'Enfant-Jésus nouvellement fondés. Aux termes du contrat conclu entre le visiteur et les fondateurs de ces hôpitaux, ceux-ci en conservaient les fonds et les sœurs en prenaient la surveillance et l'administration. Elles auraient en retour droit au logement, à la nourriture, au vêtement et à l'assistance dans leurs maladies. L'Assemblée du royaume, approuva au nom du roi, en 1662, la fondation de l'institut de Saint-Casimir par le décret suivant :

Fondation de l'hôpital pour les pauvres orphelins par la très illustre reine S. M. Marie-Louise. S. M. la reine, notre épouse, désirant non moins par un effet de sa piété innée que par une affection toute particulière pour son peuple augmenter la gloire de Dieu et par là attirer sur son royaume avec les bénédictions célestes le bonheur et la prospérité, a fondé avec une magnificence royale l'hôpital pour les pauvres orphelins des deux sexes près Varsovie dans le faubourg de Cracovie, lui assignant Pechera et Kunow situés sur les terres de Czersk, achetés de ses deniers et qui lui sont soumis *jure terrestri* ; et Nous avec l'assentiment de tous les États, approuvons à perpétuité cette fondation, assignons pareillement pour toujours les terres ci-devant nommées avec toutes leurs dépendances audit hôpital et lui incorporons à tout jamais ces biens que par les présentes nous déclarons jouir des mêmes droits et immunités que tous les fiefs du royaume, *salvis oneribus Rei publicæ*.

Longtemps on n'augmenta en rien ces fonds, ce qui fut cause qu'on ne put avoir dans les commencements qu'une quinzaine d'orphelins. Plus tard cependant les sœurs travaillèrent elles-mêmes au développement de cet institut de bienfaisance ; elles firent, avec leurs économies, l'acquisition d'une terre et ouvrirent dans les environs une maison appelée Tamka Kaleczyna ; elle dura jusqu'en 1795. Des legs privés secondèrent plus efficacement encore les efforts tentés par les sœurs. Les bienfaiteurs sont : le cardinal archevêque de Gnesen Michel Radziejowski (6 000 ducats) ; Nicolas Swiecicki, évêque de Posen ; Barthélemy Tarlo, d'abord visiteur des Prêtres de la Mission et ensuite évêque de Posen.

En 1699 les sœurs ouvrirent un établissement d'enseignement pour les jeunes filles. On y recevait les jeunes filles nobles à raison de 20 à 30 ducats pour la nourriture, le logement et l'enseignement. Comme pourtant beaucoup de familles ne pouvaient pas payer cette somme on y reçut gratuitement les jeunes filles indigentes. Ce fut la raison pour laquelle l'établissement alla toujours en baissant, jusqu'à ce qu'on dût le fermer en 1824. Probable-

ment aussi que le ministre de l'instruction d'alors y fut pour une large part.

En 1840, Joseph Krzyzanowski, émérite, assigna 6 000 ducats comme dot aux orphelines les plus méritantes de l'institut Saint-Casimir. L'année 1842 vit se fonder les conseils de secours des instituts de bienfaisance. La gestion des biens-fonds passa dès lors entre leurs mains et les sœurs n'eurent plus à s'occuper que de la direction du service intérieur, de l'instruction et de la formation des orphelines. Les sœurs restaient de même sous l'autorité de la visitatrice qui continuait à être juge de l'admission des postulantes, à les former, à les envoyer aux hôpitaux, à nommer aux divers emplois. Avant 1842 elle administrait aussi les fonds et vérifiait des comptes, ce dont maintenant s'occupe le conseil.

La première maison des sœurs dans la province de Varsovie est l'institut de Saint-Casimir à Varsovie, rue Tanska, fondé par la reine Marie-Louise. C'est là que résident la sœur visitatrice et la sœur directrice. Là se trouvent aussi un postulat et un établissement pour les orphelines.

Voici, d'après un mémoire conservé dans les archives de cette résidence, la liste des sœurs supérieures de cette communauté : La première fut la sœur Marguerite Moreau, morte en 1660 ; elle repose au cimetière de Sainte-Croix. La deuxième, Barbe Bailly, jusqu'en 1667, année de son retour à Paris ; la troisième, Françoise Duelle, jusqu'à 1680 ; la quatrième, Marie Bullard, jusqu'en 1684 ; la cinquième, Marie de Bay, visitatrice de retour en 1700 de Paris, où elle alla après 1684 ; elle fut d'abord quelque temps simple sœur et plus tard en 1712, elle revêtit de nouveau la charge de visitatrice, qu'elle garda jusqu'en 1718 où elle fut nommée supérieure de la maison de Chelmo ; c'est là qu'elle mourut en 1727. La sixième fut sœur Madeleine Maurice qui dirigea cette maison jusqu'en 1730 ; la septième, Barbe Gérard, jusqu'en 1750 ; morte à Varsovie, elle repose de

même à Sainte-Croix. La huitième, Angèle Hesnard, qui fut visitatrice jusqu'en 1759 ; elle partit ensuite pour Paris, où, en 1766, elle fut nommée supérieure générale ; la neuvième, Marie-Rose Cordes, jusqu'en 1761 ; la dixième, Madeleine-Nicolle Lesurier jusqu'en 1777 ; la onzième, Henriette Thierry jusqu'en 1804 ; la douzième, Ernestine de Hund, jusqu'en 1812 ; déchargée plus tard de sa fonction de visitatrice, elle mourut en 1826. La treizième, Marie Borzuchowska, première supérieure polonaise, fut visitatrice de 1812 à 1827 ; elle mourut à Posen, lors de sa visite à ses sœurs de l'hôpital ; la quatorzième, Thècle Zukowska, jusqu'en 1859 ; sortie de fonction, elle mourut en 1861. La quinzième fut Jeanne Schwartz jusqu'en 1894 ; morte à Saint-Casimir, elle est la première visitatrice entermée au cimetière de Powaski. La seizième, Augusta Sikorka, prit la charge de visitatrice en 1894.

Voici une mention des établissements :

1° Dans les premières années qui suivirent l'arrivée en Pologne des sœurs de la Charité elles desservaient également l'hôpital de Sainte-Croix, fondé par Anne Wolf de Varsovie et mis sous la direction des Prêtres de la Mission.

2° En 1684, le chapitre de la Collégiale de Varsovie remit aux soins des sœurs l'hôpital du Saint-Esprit rue Piwna. Sa fondatrice fut, en 1441, Anne, princesse de Masovie, épouse de Wladislas, fils de Ziemowit et d'Alexandra Olgerdowna, qui avait reçu en dot les terres de Mienie. La sœur de Bay fut la première supérieure de cet hôpital. En 1861 on le transféra dans la nouvelle maison, rue Elektoralna.

3° En 1707 la confrérie de Saint-Roch fonda un hôpital sous le vocable de Saint-Roch, patron des personnes atteintes de maladie contagieuse, et le confia à la direction des sœurs. En 1711, il fut transféré à l'endroit où il est encore aujourd'hui.

4° L'hôpital de l'Enfant-Jésus à Varsovie, fut fondé par

Pierre Baudouin, prêtre de la Mission ; en l'année 1732, il acheta avec le produit d'une quête une maison dans le faubourg Cracovie pour les petits enfants abandonnés dont il confia le soin aux sœurs de la Charité. Ayant, dans la suite, recueilli des fonds plus considérables, il commença en 1754 la construction d'un hôpital, place Warecki, où l'on mit jusqu'en 1900 des malades et les enfants abandonnés et jusqu'en 1861 les femmes aliénées. Aujourd'hui cet hôpital se trouve transféré à la place Sainte-Croix, non loin de la gare appelée gare de Vienne.

5. L'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu pour les aliénés fondé à Varsovie en 1655 et transféré en 1728 à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui fut après sa fondation, dirigé par les religieuses de Saint-Jean-de-Dieu et après leur suppression, en 1864, confié à des laïcs. En 1892 on aménagea dans cet hôpital un local séparé pour les femmes aliénées dont la surveillance fut confiée aux sœurs de la Charité.

6. Comme dans l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, il y avait aussi dans celui de l'Enfant-Jésus une partie réservée aux femmes dont nous venons de parler ; mais lorsque ces deux sections furent insuffisantes, le conseil d'assistance de Varsovie avec des fonds provenant d'œuvres de bienfaisance, fit élever pour elles un grand hôpital à Tworki non loin de la gare de Proszki sur la ligne de Varsovie à Vienne. On y transféra en 1891 toutes celles de l'hôpital de l'Enfant-Jésus de même que les sœurs qui s'occupaient d'elles.

7. En 1822, la Société de bienfaisance de Varsovie obtint de Michel Symonowicz, visiteur des Prêtres de la Mission, que quatre sœurs de la Charité se chargeassent des pauvres de la ville. Elles arrivèrent l'année suivante et prirent possession de l'ancien couvent des Carmélites. Avec le travail des sœurs s'augmenta bientôt leur nombre, qui monta d'abord à dix et aujourd'hui il va à quinze.

8. La même société appela en 1871 les sœurs à s'occu-

per encore des petits garçons de la ville dans l'ancien couvent des Dominicains.

9. En 1881, elle approuva de plus le projet des sœurs d'ouvrir les dimanches et jours de fêtes, aux personnes du sexe plus âgées, travaillant dans les fabriques et les ateliers, ce même couvent, comme un refuge où elles pussent passer comme il convient ces jours dans l'étude de la religion et des devoirs de leur état. Plus tard on y aménagea des locaux destinés aux jeunes filles indigentes qui au sortir des asiles avaient encore besoin de formation pour se suffire à elle-mêmes.

10. En 1882, plusieurs dames charitables ouvrirent pour elles un atelier de couture et confièrent la direction aux sœurs. En 1889 cet atelier fut transféré dans une maison bâtie exprès et avec des offrandes volontaires. Cette maison se trouve rue Stara et porte le vocable d'établissement de Sainte-Marie. La construction fut dirigée par feu M. l'abbé Wierzbicki, recteur de l'ancienne église des Dominicains. Le nombre des pensionnaires tant internes qu'externes est de cent.

11. En 1895 on fit l'acquisition de la métairie appelée Ignacy dans le district de Nowoma, où de jeunes filles sous la conduite des sœurs de la Charité s'exercent aux travaux des champs et se forment aux soins du ménage. Cet établissement doit son existence aux sacrifices de sœur Bronislawa Szpadrowska; son bienfaiteur principal est Mgr Jungowski, prélat de la cathédrale de Varsovie.

12. Un Institut d'ophtalmie fondé à Varsovie par Mgr Lubomirski, en 1827, fut confié également aux sœurs. En 1870, de la rue Marszałkowska il fut transféré à la nouvelle maison de la rue Smolna et est aujourd'hui encore administrée par les sœurs.

13. L'établissement Saint-Vincent-de-Paul, rue Ordynaka, doit sa fondation en 1883 aux efforts et à la générosité de la comtesse Pauline-Louise Gorska Krasinka. Les sœurs

qui y sont préposées s'occupent des orphelines et soignent les malades pauvres.

14. En 1868, trois sœurs furent appelées à l'hôpital du nom Na Pradze, alors provisoirement organisé, pour y soigner des malades. Depuis 1870, elles y sont définitivement fixées, et aujourd'hui le nombre des malades ayant augmenté, celui des sœurs est monté à vingt.

15. L'hôpital pour les enfants à Varsovie, fondé presque exclusivement aux frais de feu la comtesse Alexandra Potocka qui obtint par héritage les terres de Vilanowa, se trouvait d'abord rue Solna ; en 1869 on acheta, rue Alexandria, une maison sur l'emplacement de laquelle on bâtit le nouvel hôpital, où, en 1871, on transféra les malades et les sœurs qui les soignent.

16. L'hôpital appelé Zapasowy (des provisions) fut fondé par le conseil municipal par delà la barrière appelée Wolska en 1885. Chaque année on y appelait quelques sœurs de charité pour soigner les personnes atteintes de maladies contagieuses ; aussitôt que les malades venaient momentanément à manquer, les sœurs retournaient à Saint-Casimir. En 1892 on y organisa un service régulier et stable qu'on confia aux sœurs ; en 1895, on ouvrit une chapelle et l'on nomma un chapelain pareillement à permanence.

17. L'établissement Saint-Stanislas de Kostka à Varsovie, rue Dzielna, fut fondé d'abord dans le but de soulager les vieillards et les estropiés qui ne trouvaient nulle part asile et protection. En 1895, la société de bienfaisance loua à cet effet une maison qu'elle donna à diriger aux sœurs et en 1897, elle en acheta une seconde où émigrèrent vieillards, estropiés et sœurs.

18. A Varsovie, rue Solec, fut fondé encore sous le patronage de ladite société, un asile sous le vocable de Saint-François-de-Sales pour les enfants et les vieillards, et dont les sœurs durent de même prendre la direction.

19. Les sœurs dirigent encore à Varsovie, rue Wolska,

l'établissement dit des Acquêts ou des salaires (Zarobkowy), legs d'un certain Straszec.

20. La clinique du docteur Solman, rue Szucha.

21. Une autre clinique, rue Obozna.

22. A Mien, l'hôpital Saint-Joseph affilié à celui du Saint-Esprit à Varsovie ; fondé en 1796 dans le but de sauver les fonds menacés par le fisc autrichien ; il est aujourd'hui l'hôpital du district de Nowoma et les sœurs le desservent.

23. A Biala Podlaska, Charles-Stanislas, prince Radziwill, chancelier de Lithuanie, fils du prince Michel, général de camp en Lithuanie, et de Catherine Sobieska, sœur du roi Jean III, fonda un hôpital et un établissement d'éducation pour les orphelines en 1716 ; on mit encore à leur tête les sœurs de la Charité qui y restèrent jusqu'en 1885.

24. A Lublin, un hôpital dut, en 1730, sa fondation à Hedwige Niemyska qui en donna la direction aux sœurs. Jusqu'en 1736 cet hôpital était dans une maison privée, rue Zlota. Dans la suite on le transféra à Saint-Lazare, en 1826, au couvent des Carmélites. On l'appela l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Également à Lublin, en 1874, on confia aux sœurs l'hôpital des aliénés ; mais au bout de vingt ans le gouvernement les congédia.

25. A Pultusk, André Zaluski, évêque de Plock, fonda en 1727 un hôpital. Il en donna la direction aux sœurs qui venaient renforcer les rangs de la communauté de Saint-Casimir, mais qui formèrent une communauté à part avec la sœur Thérèse Uminska pour supérieure, jusqu'en 1776, où elles s'unirent à celle de Saint-Casimir. Aujourd'hui encore elles tiennent cet hôpital.

26. A Sandomierz, Zegota, châtelain de Cracovie, fonda en 1222 et dota l'hôpital du Saint-Esprit pour les malades, les estropiés et les enfants abandonnés ; il le confia aux chanoines réguliers de Saint-Augustin de Saxe, appelés chez nous du Saint-Esprit. Lorsque en 1784, leur ordre fut

dissout, l'hôpital resta dans l'abandon ; le premier évêque de Sandomierz, Prosper Buzynsky, appela en 1819 les sœurs et parvint à sauver les fonds.

27. A Plock, un hôpital fut fondé par Alexandra, temme de Ziemowit, prince de Mazowie qui, en 1405, y affecta comme fonds une propriété de 180 acres ; elle y ajouta encore en 1426, 90 acres (mesure de Chelмно). Le chapitre de la cathédrale en eut l'intendance. En 1729 la ville s'appropriä injustement la gestion des fonds de l'hôpital et les réduisit à rien. Cet état de choses dura jusqu'au prince-évêque Poniatowski, grâce à l'initiative duquel l'abus cessa, et les sœurs se chargèrent de l'hôpital (8 septembre 1784). Comme fonds, il affecta à cet hôpital l'ancien collège des Jésuites que résigna la commission d'éducation, d'anciens fonds provenant des princes de Masovic, la propriété dite Wilcza gora, 10 000 ducats et l'île Kepa formée par la Vistule. Mgr Szembek acheva l'érection de l'hôpital (21 avril 1788), en donnant aux sœurs l'entière direction, sous le patronage de deux pourvoyeurs (un du chapitre). En 1787, il augmenta les fonds. Le chanoine Zorawski donna 20 000 ducats, et Gadomski, suffragant de Plock, 102 000, etc. Les sœurs devaient y être six pour le moins, et tenir, outre l'hôpital, une école pour les jeunes filles. A la suite de plusieurs procès, les sœurs quittèrent la ville qui s'appropriä les fonds. En 1836, l'hôpital et le collège furent transférés dans une maison de la rue Warszawska (il y avait là, dans le temps, une loge de francs-maçons). Présentement les biens-fonds des sœurs sont entre les mains de la municipalité qui entretient quatre sœurs et leur paye à chacune 120 florins ; une cinquième est payée par M. Klimkiewicz de Goslic.

28. A Zamosc, après le premier partage de Pologne, l'empereur Joseph II changea le couvent des Pères Franciscains en hôpital, et les sœurs en prirent la direction. Lorsque, en 1812, Zamosc fut changée en place forte, on transporta

l'hôpital à Szczebrzeszyna où les sœurs continuèrent leur service jusqu'en 1883.

29. A Bialystok, un hôpital fut fondé en 1769 par Jean-Clément Branicki, castellan de Cracovie, et confié aux sœurs. En 1820, la sœur visitatrice Bozuchowska, avisa la municipalité que la maison de Bialystok appartiendrait à la province de Varsovie, en suite de quoi le comité de bienfaisance demande en 1861 encore cinq sœurs à la communauté de Saint-Casimir, ce qui faisait sept en tout. Elles desservirent l'hôpital de Bialystok jusqu'en 1860, où le gouvernement les congédia.

30. A Kurozweki, la comtesse Soltyk fonda, en 1844, un hôpital et y appela les sœurs. En 1859, un bourgeois de cette ville, nommé Rudnicki y affecta la propriété dite Kobylany; les sœurs qui s'y sont rendues, s'occupent de jardinage et soignent les malades des villages environnants.

31. En 1856 le conseil d'assistance de Lowicz y appela les sœurs à l'hôpital de Saint-Thadée; en 1859 il leur confia de plus un asile qu'il venait d'y construire. Des fonds furent donnés par Orlikowski, prêtre de la Mission, préfet des écoles à Lowicz.

32. A Milanowa, district de Radzyn, un hôpital fut érigé en 1762 par les soins de la comtesse Caboga qui avait hérité ces terres, et elle y fit venir les sœurs qui y restèrent jusqu'en 1889.

33. Elles vinrent en 1849 appelées par le conseil d'assistance à Radzyn, à l'hôpital de Sainte-Cunégonde et elles y soignèrent les malades jusqu'en 1885, où le gouvernement les renvoya.

34. Elles arrivèrent en 1862 à l'hospice de Saint-Alexandre à Kielce; on les y conduisit en procession après une messe célébrée par Mgr Majerczak, mort depuis.

35. En 1417, Martin de Kalinowa, castellan de Sieradz, fit bâtir dans cette ville une église et un hôpital. Comme fonds il lui affecta sa propriété de Grabowo et en donna la

direction aux Chevaliers du glaive. Abandonnée par eux, l'église tombée en ruines fut changée en cimetière et l'hôpital rebâti prit le nom de Saint-Joseph; il fut désormais dirigé par les sœurs venues en 1884. Elles reçurent des fonds de M. l'abbé Zielinski curé et doyen de Sieradz, mort en 1865.

36. A Kalicz, les sœurs prirent en 1865 la direction de l'hôpital de la Sainte-Trinité, doté par la comtesse Bielinska. En 1883 on ouvrit dans la même ville un asile pour les vieillards et un atelier de couture qu'on confia aussi aux sœurs.

37. L'hôpital de Saint-Antoine à Wloclawek fut érigé par les soins du chanoine Fijalkowski, plus tard archevêque de Varsovie, mort en 1861. Ce n'est qu'en 1877 que grâce aux Chodinski, les sœurs y vinrent prendre la direction de l'hôpital et prodiguer leurs soins aux malades. Plusieurs insignes bienfaiteurs leur avaient d'avance fait des legs importants; tel, François Ploszynski, prêtre de la Mission, régent du séminaire; Adalbert Kochawicz, curé de Broniew et Louis Bromirski, curé de Lubraniec.

38. A Szczuczyn en Masovie, Séverin Szczuka, évêque de Joppé, archidiacre et administrateur du diocèse de Chelmo, donna à la sœur Thérèse Uminska une maison où les sœurs devaient faire la classe aux enfants et soigner les malades. Les sœurs de Saint-Casimir prirent la direction de la maison en 1773, mais durent l'abandonner en 1803, à raison du manque absolu de fonds (elles les perdirent pendant la guerre). Adam Szczuka en prit ensuite la direction. En 1871, toutefois les sœurs la reprirent à nouveau sur la demande du conseil du district.

39. A Wilanowa près Varsovie, les sœurs dirigeaient l'hôpital de Saint-Alexandre fondé par la comtesse Augusta Potocka. En 1864 l'hôpital, par arrêté municipal, cessa d'exister et les sœurs revinrent à Saint-Casimir.

40. A Groic, les sœurs vinrent en 1863 pour soigner les

blessés ; plus tard elles y eurent la direction régulière d'un hôpital qu'elles durent pourtant abandonner bientôt, faute de fonds suffisants en 1867.

41. A Wyrozembach, elles dirigèrent jusqu'en 1887 l'hôpital de Saint-Thadée, fondé par Dovia Dornatowicz.

42. De même, à Hrubieszowa, elles eurent, jusqu'en 1877, la direction de l'hôpital de Sainte-Hedwige, fruit d'offrandes spontanées, et bâti en 1858.

43. A Ciechanowa, elles eurent l'hôpital et l'école de jeunes filles fondés en 1789 par la comtesse Ossolinska qui y appela les sœurs. Chassées en 1864, quatre d'entre elles passèrent à Groden au monastère des religieuses de Sainte-Brigitte, et deux obtinrent de retourner à Saint-Casimir à Varsovie.

44. A Dabrowa, elles dirigent l'hôpital que construisit et leur confia une société française d'exploitation houillère.

45. De même, à Sosnowice, elles tiennent un hôpital où une société d'exploitation houillère les a également appelées pour soigner les malades en 1897.

46. A Piotrkow on leur a confié l'hôpital de la Sainte-Trinité en 1897.

47. A Radom, elles dirigent depuis 1897 l'hôpital du quartier de Saint-Casimir, et, de plus, depuis 1898 un asile pour les vieillards et un refuge pour les enfants.

48. Depuis 1898, les sœurs dirigent de même à Wielen un hôpital.

49. Depuis 1899, un autre à Loniza.

50. Depuis 1900, un troisième à Kutna.

Les anciennes maisons des sœurs de la Charité en Lithuanie dépendaient toutes de la maison principale de Saint-Casimir à Varsovie. Après le dernier partage de la Pologne, on fonda une nouvelle province qui fut dissoute bientôt après, en 1842. Les sœurs restèrent cependant encore jusqu'en 1864, dans certains hôpitaux.

1° Mgr Bogustaw Gosicwski, évêque de Smolensk, fonda

un hôpital à Wilna, rue Subocz, dont il confia la direction aux sœurs. Il y affecta sa propre maison avec 100 000 ducats.

A cause de la difficulté des communications, on fonda, du temps du duché de Varsovie, la province de Lithuanie, ainsi qu'un établissement pour les postulantes dans la maison de Wilna qui devint de plus en plus importante. Les sœurs y restèrent encore après leur dispersion jusqu'en 1867.

2° On fonda de même à Wilna l'hôpital de l'Enfant-Jésus en 1791 par les soins de Mgr Massalski, évêque de cette ville, et aussi grâce aux libéralités de la princesse Hedwige Oginska, femme du gouverneur de Trock, laquelle encore en 1786, fit en faveur du même hôpital un legs et imposa au supérieur des missionnaires, André Pohl, l'obligation de diriger l'hôpital et de le confier aux sœurs de la Charité; mais en 1864 elles en furent expulsées.

3° Après cela on fonda à Wilna avec les fonds fournis par la charité des fidèles l'hôpital des apôtres Saint-Philippe et Saint-Jacques, lequel fut confié aux sœurs en 1807; elles y restèrent jusqu'en 1864. On mit aussi les sœurs à la tête d'une œuvre de bienfaisance en 1840.

4° En 1732, Jean de Campo Scipio fonda un hôpital à Szczuczyna, en Lithuanie, avec une école pour les jeunes filles, et en donna la direction à la sœur Thérèse Uminska, supérieure des sœurs dépendant de la maison de Varsovie. En 1742 ces sœurs s'unirent avec celles de Saint-Casimir et le supérieur général résidant à Paris, d'accord avec le visiteur de la province de Varsovie, le P. Sliwicki ratifia cette fusion. Les sœurs restèrent là jusqu'en 1867.

5° Mgr Joseph Zaluski, évêque de Kijow, fonda un hôpital avec une école pour les enfants en 1760 à Zytomirz, et confia l'un et l'autre établissements aux sœurs de la Charité. Elles y restèrent encore jusqu'en 1865 après leur dispersion.

6° Jean Zamojski, possesseur d'un majorat et gouverneur de la Podolie, fonda à Grodek en 1766 un hôpital et une école pour les jeunes filles dont il confia la direction aux Filles de la Charité. Elles y restèrent jusqu'en 1865.

7° En 1759, Jean Hilzen, gouverneur de Witebsk, fonda à Gswiej un hôpital qu'il confia aussi aux sœurs qui y demeurèrent jusqu'en 1864 où on les transféra à Wilna.

8° A Luck en Wolinie, Josephine Polanowska, femme du staroste d'Ostrogsk, fonda un hôpital en 1792 et une maison pour les orphelines. Elle désirait elle-même entrer dans la congrégation des sœurs de la Charité, mais le désordre du pays l'en empêcha. Elle s'établit en conséquence à Luck, elle dirigea l'hôpital pendant quarante ans. Après sa mort Mgr Kacper Kasimir, métropolitain de Mohilew, introduisit les sœurs de la Charité dans sa ville métropolitaine et le chapitre de la cathédrale offrit une maison pour leur servir de demeure. Avec les fonds laissés par Mme Polanowska et la princesse Lubomirska on acheta la ferme Dorostaje, et un nommé Traskowski fit don d'une seconde ferme destinée à l'entretien de l'établissement.

9° En 1789, Augusta, de la famille des princes Oginski et comtesse Plater, fonda un hôpital à Kraslaw et le confia aux sœurs qui y restèrent jusqu'en 1864.

10° En 1824, les sœurs de la Charité reçurent à Kowna un hôpital de M. l'abbé Rochitach et le desservirent jusqu'en 1865.

11° A Teplik en Ukraine, on mit sous la direction des sœurs un hôpital bâti dans la propriété des comtes Potocki. Les sœurs y restèrent jusqu'en 1865.

12° A Minsk, dans le gouvernement, les sœurs prirent en mains la direction d'un hôpital et l'administrèrent jusqu'en 1867.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

251. *L'obéissance d'après saint Vincent de Paul*, par J. M. A., missionnaire apostolique (J. Angeli). Abbeville, Paillart, 1904. Un vol. in-32.

Sur l'obéissance religieuse il y a d'anciens traités qui ont un grand mérite, en est-il un qui, au point de vue de la langue, ou de la manière de présenter les choses, n'ait besoin d'être retouché ? Pour cette retouche, il faudrait un esprit très juste, une grande discrétion et aussi le goût littéraire qui prévient plusieurs des difficultés auxquelles pourrait se heurter le lecteur.

Dans un petit opuscule M. Angeli a réuni des paroles de saint Vincent de Paul sur ce sujet. Saint Vincent de Paul était un homme d'une grande foi et d'un rare bon sens : ses paroles sur ce sujet délicat étaient à recueillir ; plusieurs seront précieuses à citer quand on écrira un traité de forme un peu moderne sur l'obéissance.

252. Sous ce titre *Origine, historique et caractère de la dévotion à sainte Philomène*, le curé de Kouba, près Alger, M. Miéville a publié un sermon prêché en présence de S. G. Mgr Oury, archevêque d'Alger, et du grand séminaire à l'occasion du centenaire de l'invention du corps de sainte Philomène, le 25 mai 1902, dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul de Kouba, par le curé de cette paroisse (Alger, imprimerie Saint-Augustin, 1904. In-12). — On y trouve d'intéressants détails sur la paroisse de Kouba ; en voici quelques lignes :

« En même temps, qu'il établissait à Kouba le grand séminaire, M. Joseph Girard était chargé de la paroisse par Mgr Pavy, alors évêque d'Alger.

« Le village, existait depuis 1832. Il était resté neuf ans sans prêtre ; un des aumôniers de l'armée était seulement jusque-là venu le dimanche célébrer la sainte messe à peu près régulièrement ; le 7 avril 1841 Mgr Dupuch célébra à Kouba-Vieux, dans l'école, le saint sacrifice. C'était le Mercredi saint. L'année suivante le curé de Dely-Ibrahim y fondait une paroisse. La population se composait d'Alsaciens fort indifférents ou protestants, dont il ne reste plus de trace. Notre vieux cantonnier, Jacob, en est, je crois, la seule relique. L'église était à peu près toujours vide, même le dimanche.

« En 1851, M. Girard loua, à deux pas d'ici, un local dans le nouveau village qui commençait à se former autour du deuxième camp devenu le grand séminaire. Ce local provisoire servit pendant quarante et un ans. M. Girard y établit, dès le début, la dévotion

à sainte Philomène et cessa dès lors les pieux pèlerinages qu'il avait faits jusque-là à l'église de Birkadem. Le séminaire voulut, pour en conserver le souvenir, faire tous les ans dans cette église un pèlerinage à la clôture de la retraite de la rentrée d'octobre.

« La vie chrétienne sembla bientôt reflleurir dans ces lieux désolés. La parole des missionnaires se faisait entendre à la paroisse régulièrement tous les dimanches, les jours de fête et aux retraites annuelles : l'attrait des cérémonies ordinaires, l'éclat de certaines solennités, sagement distribuées dans le cours de l'année, l'entrain des chants sacrés exécutés par toute l'assemblée des fidèles attiraient les plus indifférents ; la dévotion à la sainte Vierge pénétra dans les familles par l'institution de la Confrérie du Rosaire et de l'Association des Enfants de Marie. Peu à peu les sacrements furent fréquentés régulièrement, surtout par les bons Mahonais qui retrouvaient avec bonheur les habitudes de leur jeunesse et de leur île si catholique... Le but du bon Père était atteint, car il avait formé, sinon une paroisse modèle, comme la flatterie se plaisait quelquefois à le dire, au moins une image assez fidèle de ces populations sérieusement chrétiennes qui consolent la religion dans nos meilleurs diocèses de France. »

253. Ceux qui ont feuilleté le texte de nos synodes provinciaux ont pu remarquer les « acclamations » ou souhaits, rédigées en langue ecclésiastique, nous pourrions dire en langue liturgique, par lesquelles se terminent ordinairement les séances solennelles de ces assemblées. Cette tradition est ancienne en nos solennités. Dans *la Revue du chant grégorien* (juin 1904), M. Guichard, C. M., sous le nom de Joseph Delasilve, a publié une *Acclamation liturgique chantée au quinzième siècle à la cathédrale de Troyes*. Le texte en avait été donné par M. le chanoine Lalore dans une étude intitulée : *les Acclamations à la messe pontificale dans l'ancienne liturgie troyenne*. M. Guichard en a publié la notation d'après un manuscrit, croyons-nous, de la bibliothèque de la ville de Troyes. Il a accompagné cette publication de réflexions pleines d'intérêt sur ces anciennes acclamations.

254. *Panaghia Capouli*, c'est le nom d'une chapelle, près d'Ephèse, et c'est le titre sous lequel a paru un ouvrage (Oudin, 1896) que nous avons mentionné précédemment, et selon lequel on aurait trouvé en cet endroit, les restes d'une ancienne maison de la sainte Vierge et, pensait-on, son tombeau. Nous avons annoncé l'ouvrage quand il parut : nous ne l'avons pas discuté et nous ne le discutons pas. Dans le même sens fut publié par M. l'abbé Gouyet, prêtre de Paris, un ouvrage intitulé *Découverte dans la montagne d'Ephèse de la maison où la très sainte Vierge est morte*. (Paris, 1898.) L'auteur, décédé depuis quelque temps, nous avait entretenu de ses vues et de son ouvrage : « son siège était fait », et il nous a déclaré à peu près explicitement qu'il n'entendait pas qu'on lui présentât d'objection :

nous n'avions qu'à nous incliner avec la déférence due à son âge vénérable.

Mais il fallait pourtant s'attendre à quelque contradiction, car à Jérusalem on a des prétentions semblables. Le P. Barnabé dans son livre *le Tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem* (Jérusalem, imprimerie des Franciscains) revendique pour la Cité sainte l'honneur que veut s'arroger Ephèse. De là examen et... refutation des assertions relatives à la valeur de la maison ou chapelle de Panaghia Capouli près d'Ephèse.

La *Revue du Clergé français* du 1^{er} juillet 1904, résume les deux opinions. L'auteur ne croit pas soutenable l'opinion des partisans de Panaghia Capouli ; et — nous ne savons si cela les consolera beaucoup — il ne juge pas acceptables, non plus, les preuves alléguées par leurs contradicteurs, les partisans de Jérusalem, lesquels placent le tombeau de la sainte Vierge à Gethsémani, au pied du mont des Oliviers.

D'un côté on allègue les visions de Catherine Emmerich, de l'autre celles de Marie d'Agréda : les voyantes, en effet, ne sont pas d'accord. Comme nous ne voulons pas nous exposer à mécontenter les partisans de Catherine Emmerich, ni courir le risque de froisser les tenants de Marie d'Agréda, nous devons nous abstenir de discuter cet argument.

Il s'agit dans le cas présent d'un fait historique : qu'on nous donne des preuves historiques, et que les partisans des deux opinions s'appliquent à montrer que ces preuves sont valables : c'est là la vraie et l'unique méthode à employer.

255. On nous a communiqué une liste que nous publions *ne pereat* ; elle contient plusieurs indications bibliographiques que nous n'avons rencontrées nulle part ailleurs :

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES LAZARISTES DE LA PROVINCE DE
CONSTANTINOPLE, OU IMPRIMÉS A LEUR IMPRIMERIE
DE SAINT-BENOIT à Constantinople

Cette imprimerie a existé jusqu'en 1867 ; elle était installée sous l'église de Saint-Benoît.

1. *Eléments de langue turque* par M. Viguier, C. M., suivis d'un essai de vocabulaire français-turc, imprimé à l'ambassade de France (première imprimerie ayant existé à Constantinople) sous les auspices de M. de Choiseul-Gauffin. Mars 1790, gros volume in-4, 462 p.

2. *Histoire et phénomènes du volcan et des îles britanniques de Santorin* ; suivi d'un coup d'œil sur l'état moral et religieux de la Grèce moderne. Composé en 1837 par Pègues, C. M., Supérieur de Santorin. Avec une carte. Imprimerie royale, Paris, 1842. Fort volume in-8 de vii-667 p.

3. *Anapausis tis Cardhias eis to aghion thelima tou Theou* (De la conformité à la volonté de Dieu) composé d'après le traité du P. Rodriguez, par le P. Thomas Stanislas Vélasi, de la Compagnie de Jésus, 2^e édition, en caractères chiotes (c'est à dire en grec représenté par des caractères romains). Imprimerie de Saint-Benoît de Constantinople, 1843. Un volume in-12 de vii-206 p.

4. *Catecismo, ossia esposizione della doctrina cristiana* (Grand catéchisme en italien) publié par Mgr Hillereau, vic. apostolique. Imprimerie de Saint-Benoît, 1844. Un volume in-16, de xxxviii-281 p. Il est précédé du petit catéchisme.

5. *Exposé de la véritable doctrine orthodoxe*, par Mgr Hillereau. Imprimerie Saint-Benoît, 1851. Un vol. in-16, de vi-236 p. (Cet ouvrage, devenu rare, traite en abrégé toutes les questions qui se rattachent à l'union des Eglises et aux moyens de la faciliter.)

6. *Meletes dhia olais tais imerais tou chronou dhia tin Neotita* (Méditation pour tous les jours de l'année à l'usage de la jeunesse.) Grec en caractères chiotes.

7. *Gymnastis pros ton Jisoun Christon agapis* (Pratique de l'amour de J.-C.) d'après saint Alphonse de Liguori, traduit du français en grec par M. J. Alby, de Santorin. Imprimerie de Saint-Benoît, 1845. In-12 de 303 p.

8. *Abrégé de Grammaire turque à l'usage des élèves du collège royal de Bébéck*, par M. Sinan, prêtre de la Mission ; avec caractères turcs en rouge. 1^{re} édition, xiii-135 p. Imprimerie de Saint-Benoît, 1846. Un volume in-12.

9. *Alphabet turc, suivi d'une méthode de Lecture* par M. Sinan, prêtre de la Mission, 2^e édition, 25 p. Imprimerie Saint-Benoît, 1850.

10. *Abrégé de Grammaire turque*, par M. Sinan, 2^e édition avec lettres turques en caractères rouges, vii-125 p. Imprimerie de Saint-Benoît, 1854, un vol. in-12.

11. *Dictionnaire français et grec vulgaire*, par M. Daviers, prêtre de la Mission ; 2^e édition, vii-625 p. Imprimerie de Saint-Benoît, 1847. Un fort volume in-8. Il y a eu plusieurs éditions. Cet ouvrage est peut-être le meilleur dictionnaire encore maintenant pour les étrangers qui veulent apprendre le grec moderne ; il contient le grec relevé, le grec courant, le grec populaire.

12. *Le Protestantisme et le Schisme grec* ; traduction de la lettre de M. le comte de Maistre : texte français et grec moderne en regard. Imprimerie de Saint-Benoît. Brochure in-8 de 62 p.

13. *Vie de Photius, Père du schisme grec*. Texte français et grec moderne en regard ; une brochure in-8 de 63 p. Imprimerie de Saint-Benoît, sans nom d'auteur, sans date, mais avec la numérotation 194.304. L'auteur est M. Eugène Boré ; M. Elluin l'a rééditée.

14. *Le consommateur du Schisme grec, ou Vie de Michel Cérulaire*. Texte français et grec moderne en regard. Imprimerie de Saint-Benoît. Une brochure in-8 de 210 p. L'auteur est M. Boré.

15. *Id.* Texte grec seulement. Imprimerie Saint-Benoît. Brochure in-8 de 104 p.

16. *De l'Empire ottoman pour l'année 1850* ; avec une statistique politique et religieuse du gouvernement, de la population, etc. Imprimerie de Saint-Benoît. Brochure petit in-8 de 112 p. A paru par les soins de M. Boré et renferme des données tout à fait précieuses sur une quinzaine de peuples qui habitent la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie.

17. *Couronnes de neuvaines saintes* pour se préparer dévotement aux solennités et fêtes de la sainte Vierge, avec une image de la Médaille miraculeuse au frontispice. Imprimerie de Saint-Benoît, 1850. Brochure petit in-18 de 72 p.

18. *Grammaire de la langue grecque moderne*, à l'usage des établissements du Levant par M. Fougeray, prêtre de la Mission. Smyrne, Damiano, 1851. Un vol. in-8 de 176 p. — A été très employée.

19. *Grammaire de la langue grecque moderne*, 2^e édition de l'ouvrage précédent ; corrigée et augmentée par M. Ach. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Damiano, 1868. Un vol. in-8 de 11-238 p.

20. *Manuel de politesse en bulgare* (caractères slaves) traduit par Cristo Vakiloff, élève du collège de Bébeck, publié par les soins de Dimitri Dobrowitch et Georges Vasileff. Constantinople; Galata ; imprimerie Tsantkoff et Miskoff (Imprimerie de Saint-Benoît). Brochure in-8 de vii-38 p. Ce livre ainsi que les suivants dans la même langue ont été publiés sous la direction et l'influence de M. Faveyrial, prêtre de la Mission, 1858.

21-22. *Dialogues français bulgares*, par M. J. Naidenoff, aux frais de G. Rechaeff ; brochure de v-78 pag. suivie d'un alphabet français en Bulgare et d'une méthode pour lire le français de 34 p. Constantinople, Galata. Imprimerie Tzantkoff et Miaffok, 1859.

23. *A Grammar of the Bulgarian language* (Grammaire bulgare, avec exercices et vocabulaire anglais-bulgare), en anglais, par Tzantkoff, professeur de bulgare au collège de Bébeck. Galata, imprimerie Tzantkoff, 1859. Un vol. in-8 de 247 p.

24. *Petite grammaire bulgare méthodique*, en bulgare, par Mistrovich. Galata, imprimerie Tzantkoff. Brochure in-8 de III-68 p.
25. *La Bulgarie*; journal des intérêts bulgares (en bulgare). Rédacteur, administrateur Tzantkoff, in-folio. Trois années, jusqu'au 24 mai 1861, date de sa suppression. Imprimeur Tzantkoff à Galata imprimerie de Saint-Benoît.
26. *Grand catéchisme raisonné à l'usage des Bulgares-Unis* (en bulgare) par M. Faveyrial avec approbation de Mgr Brunoni. Imprimerie de Saint-Benoît, 1862. In-8 de VIII-244 p. — On s'en sert encore (1900).
27. *Episkepses pro to aghiotaton mysterion tis Escharistias* (Visites au Saint-Sacrement) en grec, caractères chiotes, par M. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Deveroni et Sougiolli, 1864. In-16 de XXII-280 p.
28. *Eschologhion* (Euclologe). Livre de prières, en grec moderne par M. Elluin, prêtre de la Mission. Paris, Adrien Leclerc, 1864. Joli volume in-8 de 361 p.
29. *Nouvelle grammaire française*, traduite en grec par M. Murat, prêtre de la Mission, à l'usage des élèves du collège de Bébeck. Constantinople, 1864. In-8, texte français et grec en regard de 70 p.
30. *Lexique français-turc de six cents mots* à l'usage des écoles, par M. Murat, prêtre de la Mission, extrait d'un manuscrit de dix mille mots fait par M. J.-B. Bonnet, prêtre de la Mission. Constantinople, imprimerie Cayol, 1865. In-8 de 65 p.
31. *Abrégé du Nouveau Testament, ou Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, suivie d'un petit catéchisme, de prières, de dialogues et de traits d'histoire; texte français et grec en regard par M. Elluin, prêtre de la Mission. Paris, Adrien Leclère. Un vol. petit in-8 de 187 p.
32. *Alphabets français et grec*, avec tout ce qui peut enseigner à écrire et à lire correctement le français et surtout le grec par M. Elluin, prêtre de la Mission. Paris, Adrien Leclerc, 1866. In-18 de 72 p.
33. *Petit catéchisme ou abrégé de la doctrine chrétienne*, en bulgare avec caractères slaves. Vienne, Imprimerie impériale, 1867. 1 vol. in-12 de 81 p. (La première édition a dû être imprimée à Saint-Benoît.)
34. *O Min tis Panaghias* (Mois de Marie) en grec moderne avec caractères chiotes par M. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Damiano, 1869. In-12 de 1600 p.
35. *Dromos tou stavrou* (Chemin de la Croix), par M. Elluin, prêtre de la Mission, en grec : — caractères chiotes et caractères grecs; suivi

d'un chemin de la Croix en italien et d'un en français. Damiano, Smyrne, 1870. In-32 de 232 p.

36. *Manuel de la langue grecque* par M. Alby, ancien élève des Lazaristes de Santorin, publié sous les auspices de M. Gauzente, prêtre de la Mission, Supérieur de Santorin. Hermopolis (Syra), Rinieri Pristitzi, imprimeur. In-8 de 116 p.

37. *Σα Εὐαγγέλια* (Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année), 1^{re} partie, en grec ancien par M. Elluin, prêtre de la Mission. 1 vol. in-16 de 162 p. Smyrne, Tatikian, 1871.

38. *Ο' ἅγιος των ἁγίων* (Vie des Saints, pour tous les jours de l'année, avec les principales fêtes) par M. Elluin, prêtre de la Mission, en grec moderne. 5 vol. in-16. Smyrne, 1874-1880.

42. *Petit catéchisme* ou abrégé de la doctrine chrétienne, par M. Poulin et Murat, C. M., publié avec l'approbation de Mgr Grasselli. Constantinople, typographie centrale, 1875. In-16 de 83 p. Ce catéchisme a été en usage dans le diocèse de Constantinople jusqu'en 1885 ; il a eu trois éditions.

43. *Filothea i Eisagoghi eis tin eulabi zoïn* (Pholothée ou introduction à la vie dévote) de saint François de Sales, en grec avec caractères chiotes par M. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Vidori frères, 1776. In-16 de 164 p.

44. *Mimisis tou Jisou Christou* (Imitation de Jésus-Christ) en grec moderne, avec caractères chiotes, par M. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Vidori frères, 1877. In-16 de 562 p.

45. *Neos Min tis Marias* (Nouveau mois de Marie) en grec moderne, caractères chiotes, suivis d'exemples en français ; de M. Debussi, traduit par M. Elluin. Smyrne, Vidori frères, 1877. In-16 de 496 p.

46. *Abrégé de l'Histoire sainte* suivi de dialogues et d'un vocabulaire. Texte grec-français interlinéaire par M. Elluin, prêtre de la Mission. Smyrne, Vidori frères, 1881. 1 vol. petit in-16 de 248 p.

47. *Κατηχησις* (Catéchisme) ou abrégé de la doctrine chrétienne, traduction en grec, moderne du numéro 42. Publié par les soins de M. Gauzente. On le suit encore à Santorin (1900), en bonne langue grecque. Hermopolis (Syra), 1882. In-16 de 176 p.

48. *Medjμου a-i ed'iyi* (Recueil de prières à l'usage des élèves des écoles d'Orient) en turc avec caractères français, par M. Sinan, prêtre de la Mission. Imprimé à Paris par M. Sinan lui-même, avec sa petite machine à imprimer, 1883. In-32 de 88 pages.

49. *Medjμου a-i ed'iyé* (Recueil de prières, etc.) en turc avec caractères

tères français, par M. Sinan, prêtre de la Mission. Imprimé à Paris par M. Sinan, encore avec sa petite machine à imprimer, 1883. In-32 de 224 p. Ce livre diffère du précédent à partir de la page 68 et contient toutes les épîtres et tous les évangiles de l'année.

50. *Indjil-i Moucadès* (L'Évangile selon saint Matthieu), avec caractères français, par M. Sinan, prêtre de la Mission. Paris, même imprimerie, 1885. Traduit sur un exemplaire du Vatican. In-32 de 175 p.

51. *Manuel de conversations* en français et en turc, suivi de deux vocabulaires français-turc et turc-français. Nouvelle édition revue et corrigée par M. Sinan, prêtre de la Mission. Paris, même imprimerie, 1883. In-32.

51. *Sermon des Quarante-Heures*, prêché à Saint-Benoit, le 2 mars 1851 ; en langue et caractères arméniens par M. Sinan, prêtre de la Mission. Constantinople, même imprimerie.

52. *Moyen facile pour savoir l'heure actuelle*, soit à la turque soit à la franque, par M. Sinan, prêtre de la Mission, 1 feuille. Constantinople, même imprimerie.

53. *Catéchisme français-turc*, texte français et texte turc en caractères arméniens en regard, par M. Dinkha, prêtre de la Mission. Constantinople, chez les Sœurs de la Charité à Pera, Taxim, 1874. In-16 de 275 p.

54. *Catéchisme turc*, en caractères arméniens seulement par M. Dinkha, prêtre de la Mission. Un vol. in-16.

55. Περὶ τῆς τοῦ χριστοῦ Μίμωσως (Imitation de Jésus-Christ) en grec moderne avec caractères grecs par M. Alby, publiée par les soins de M. Gauzente, prêtre de la Mission, à Santorin. Hermopolis (Syra), Frery frères, 1884. In-16 de 460 p.

56. *I Imera tou christianou* (Journée du chrétien) en grec avec caractères chiotes par M. Elluin, prêtre de la Mission. Vidori frères, 1885. In-16 de 476 p. Smyrne.

57. Προσευχηραριον (livre de prières) par M. Elluin, prêtre de la Mission, en grec avec parties liturgiques en latin. Smyrne, Dictnes, 1888. In-16 de 476 p.

58. *Méthode simple et facile pour apprendre rapidement le grec moderne*, par M. Nicolas Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Minasse, 1898. In-18 de 171 p. Est très répandu.

59. *Petit lexique turc-français*, par M. Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Minasse, 1891. In-32 de 159 p.

60. *Méthode pour apprendre facilement et rapidement la langue turque* (caractères latins) par M. Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Minasse, 1891, 2^e édit. In-18 de 194 p.

61. *Νέα Μέθοδος γαλλο-Ελληνική* (nouvelle méthode pour apprendre le français) par M. Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Minasse, 1891. In-18 jésus de 143 p.

62. *Lexique français-turc*, par M. Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Minasse, 1892. Un vol. in-32 de 244 p.

63. *Méthode pour apprendre facilement et rapidement la langue turque* (caractères latins), par M. Murat, prêtre de la Mission, 2^e édition revue, corrigée et augmentée de plus de quatorze cents mots choisis parmi les plus usités et rangés par ordre logique. Constantinople, Minasse, 1894. In-18.

64. *Méthode pour apprendre facilement à lire, écrire et parler la langue turque* (caractères turcs et latins), par M. Murat, prêtre de la Mission. Constantinople, Mahmoud-Bey, 1895. In-18 de 96 p.

65. *Guide du professeur pour le collège Saint-Benoît*, par M. Plançon, prêtre de la Mission. Constantinople, Zellich fils, 1893. In-18 de 134 p.

66. *Guide du professeur pour le collège de la Propagande de Smyrne*. Smyrne, sans date. In-32 de 147 p.

(6)

CARTE
DE FRANCE

XVIII^e SIÈCLE

FRANCE

HISTOIRE. — La France répond à peu près à l'ancienne Gaule (*Gallia*) des romains. La population se forma d'un mélange de Gaulois, de Romains et de Grecs surtout dans le midi, et plus tard de Francs (*Franci*), d'Alains, de Burgondes. La France jouit d'un climat tempéré qui lui permet de se suffire pour presque toutes les productions nécessaires à la vie. Le gouvernement eut la forme monarchique jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ; il a aujourd'hui la forme républicaine. La capitale est Paris dont la beauté et les agréments au point de vue de la civilisation moderne sont universellement appréciés. Villes principales : Lyon, Marseille, Bordeaux ; Le Havre et Nantes pour la navigation. — Superficie : 536 891 kilomètres carrés ; population : 38 961 945 habitants (1901).

Monnaies : l'unité est le *franc* ; mesures, le *mètre*. Pour les poids et les mesures, système décimal très apprécié pour sa simplicité et pour la facilité des calculs.

DIVISIONS. — L'ancienne France était au point de vue des coutumes et des mœurs partagée en provinces dont notre carte indique les principales. Administrativement, des Gouvernements comprenaient une ou plusieurs provinces selon l'étendue de celles-ci ; au point de vue fiscal la France était partagée en Généralités présidées par des intendants généraux.

Depuis 1790 elle est divisée en départements ; on en compte actuellement 87 ; ils tirent, presque tous, leurs noms des fleuves ou des montagnes qu'ils traversent.

Au point de vue religieux, il y a la liberté des cultes ; la grande majorité de la population appartient au culte catholique. Au dix-huitième siècle, le nombre des diocèses allait à cent trente-cinq, dont dix-huit archevêchés et cent dix-sept évêchés, y compris la Corse. Il y a aujourd'hui quatre-vingt quatre sièges, dont 17 archevêchés et 67 évêchés. Il faut ajouter pour l'Algérie et les colonies six sièges dont un archevêché.

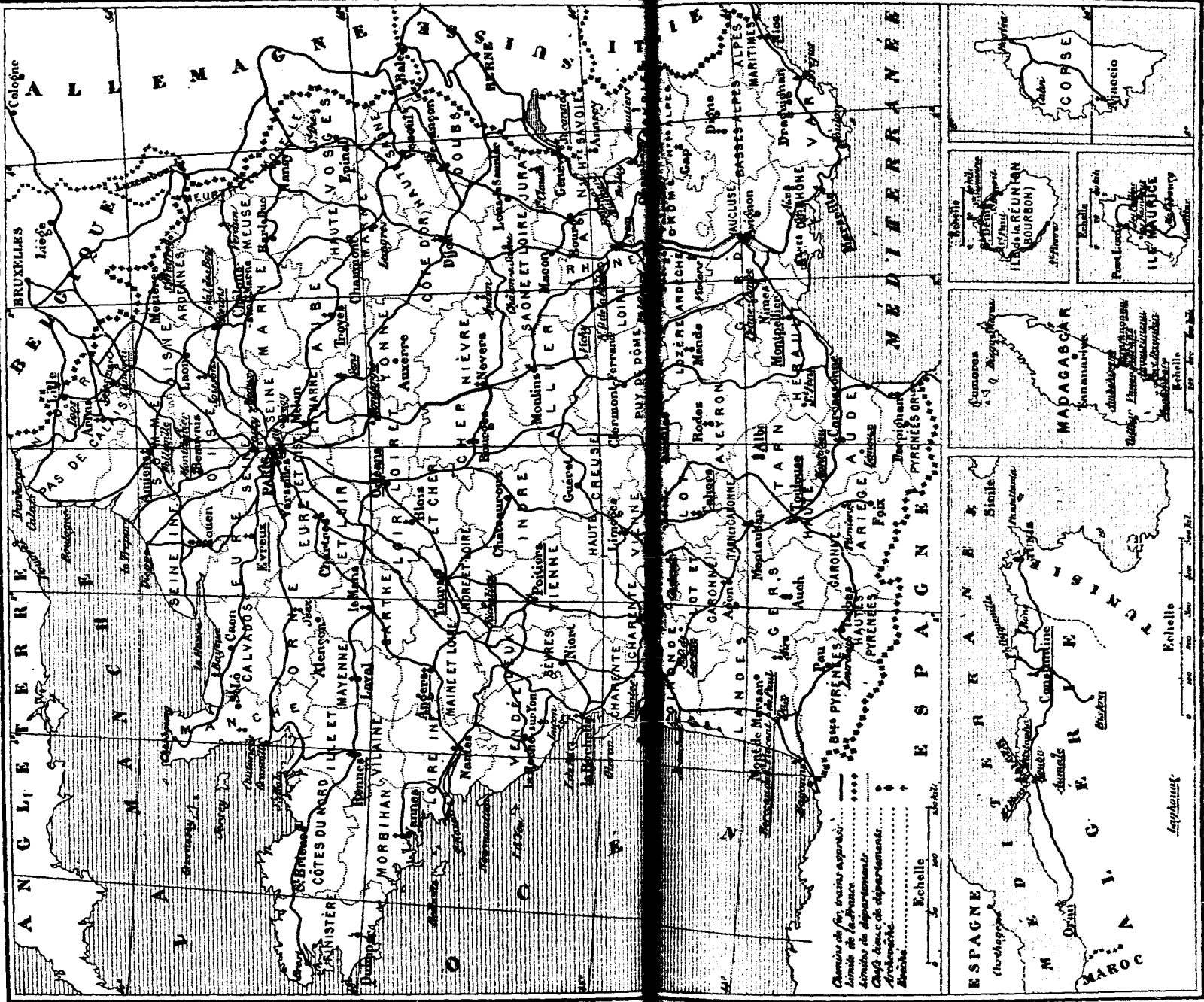
ÉTABLISSEMENTS. — Les maisons de Congrégation de la Mission existant ou ayant existé sont soulignées sur nos cartes.

POUR LES ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ, voyez les *Annales des Dames de la Charité*.

(7)

CARTE
DE FRANCE

XIX^e SIÈCLE



CARTE DE FRANCE (fin du XIX^e siècle)

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME LXIX (1904)

L'année 1903 (Extrait de la circulaire de M. le Supérieur général)	10
La fête liturgique du Patronage de saint Vincent de Paul (S. R. C., 1 ^{er} septembre 1903)	5
Le Patronage de saint Vincent de Paul; discours de M. A. Milon	269
Indults. Faculté de célébrer la messe sur mer, 1904, pour cinq ans.	145
Indulgence pour l'invocation: <i>O Marie</i> , etc.	368
Nos Cartes géographiques.	145
Le nouveau président des Conférences de Saint-Vincent de Paul, M. Paul Caion.	294
<i>Les Missions catholiques</i> de Lyon; statistique des missionnaires décédés.	295
Décret d'introduction de la cause de béatification et canonisation du vénérable serviteur de Dieu, Mgr Justin de Jacobis, C. M. (12 juill. 1904)	395

EUROPE

FRANCE

Souvenirs; les missions et les grands séminaires (suite); Amiens, 17; Evreux, 19; La Rochelle, 20; Lyon, 22; Sens, 23, Tours, 25. Montpellier, Maison de la Miséricorde; mort de la sœur Baron, supérieure. Lettre de Mgr l'évêque de Montpellier.	149
--	-----

ALLEMAGNE

Origines et développements de la province de Cologne des Filles de la Charité (suite). Nippès (1871), 153; Cologne, Sainte-Ursule (1881), 155; Zulpich (1883); Commern (1883), 158; Butgenbach (1887), 159; Cologne, Sainte-Marie au Capitole (1887), M. Schreiber.	162
Etat de la province des Filles de la Charité (1904).	296
Etablissements de Filles de la Charité, à Bertrich, à Godesberg, à Kullstedt, et à Darmstadt (1904).	296

AUTRICHE - HONGRIE

Budapest. Etablissement de la Congrégation de la Mission (1903). M. Binner	30
--	----

Notice sur Budapest.	35
Vienne. Solennité pour le cinquantième anniversaire de la définition de l'Immaculée Conception	404
Visite du nonce apostolique à la maison des Incurables	409

BELGIQUE

Aps. Une fête d'Enfants de Marie. M. <i>Gleizes</i>	300
---	-----

DANEMARCK

Elseneur. Maison Sainte-Marie. Installation. Sœur <i>Laennec</i>	303
— Quelques renseignements.	318

ESPAGNE

N. S. de los Milagros (N.-D.-des-Miracles) ; Neuvaine et fêtes au pèlerinage. M. <i>Faustin Arnao</i>	163
Madrid. Consécration et inauguration de l'église Saint-Vincent-de-Paul, des prêtres de la Mission.	438

GRANDE-BRETAGNE

Irlande. Une mission au cap Malin. M. <i>O'Callaghan</i>	26
Ecosse. Souvenirs historiques (xviii ^e -xix ^e siècles). M. <i>Carpenter</i>	413

HOLLANDE

Panningen (Limbourg). Etablissement du séminaire Saint-Joseph de la Congrégation de la Mission. M. <i>Hubert Meuffels</i>	36
Wernhoutsburg. Notice sur le séminaire Saint-Vincent-de-Paul. M. <i>Joseph Havet</i>	312

ITALIE

Le 50 ^e anniversaire de la définition de l'Immaculée Conception.	40
Séminaires : Lettre de S. S. Pie X à M. le Supérieur général.	318
Rome. Une audience du Souverain Pontife. Sœur <i>Lequette</i>	320

POLOGNE

Cracovie, Kleparz. Vingt-cinquième anniversaire de l'Ecole apostolique. Renseignements généraux sur la province. M. <i>J. Dihm</i>	170
Quelques établissements : Kaczyka, Bialy-Kamien, Thomas-Cœlho (Brésil), Tarnow, New-Haven (Etats-Unis). M. <i>Levandowski</i> , M. <i>Dylla</i>	323, 324
Souvenirs historiques.	486

TURQUIE D'EUROPE

Constantinople. La mort de Mgr Bonetti, C. M., délégué apost.	439
---	-----

Les Filles de la Charité à Monastir (<i>Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient</i> , 40). Sœur <i>Viollet</i>	179
Castoria. Les ambulances. M. <i>Goidin</i>	177
Koukouche. Demande de secours. Sœur <i>Pascaud</i>	437
Zeitenlik : les œuvres. M. <i>Cazot</i>	181, 326
— Demande de secours. Sœur <i>Boutleux</i>	447

ASIE

TURQUIE D'ASIE

Antoura. Fête du vingt-cinquième anniversaire du supérieurat de M. <i>Saliège</i>	339
Jérusalem. Pose de la première pierre de la chapelle à l'hospice Saint-Vincent-de-Paul. Sœur <i>Sion</i>	64
— Mort de la sœur Sion, Fille de la Charité, supérieure de l'hospice Saint-Vincent-de-Paul	68
— Détails d'installation de la maison de mission Saint-Vincent-de-Paul (1904). M. <i>Bourzeix</i>	454

PERSE

Djouffa-Ispahan. Installation et projets d'avenir. M. <i>Demuth</i>	205
— Arrivée d'un missionnaire et de Filles de la Charité. M. <i>Galaup</i>	451
Ourmiah. La propagande protestante en Perse. Les catholiques de Mavana et les Kurdes. M. <i>Decroo</i>	208
Khosrova. De Perse en France ; sympathies des Russes pour une Fille de la Charité. M. <i>Boucays</i>	338

CHINE

Tableau général de l'état des missions des Lazaristes et des résultats obtenus pendant l'exercice 1902-1903	50-52
Tableau spécial de l'Œuvre de la Sainte-Enfance	52
Le résumé des œuvres dans les vicariats apostoliques des Lazaristes en Chine	185

PÉKIN ET TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

Pékin. Les œuvres depuis la guerre de 1900. M. <i>Boscat</i>	49
— Nombreuses conversions. Mgr <i>Favier</i>	333
— L'École française et les autres œuvres de la Mission	448
Souvenir de M. Pierre Nié, lazariste chinois, et de M. Claudius Chavanne, lazariste français, victimes de la guerre des Boxers, en 1903	190, 193

TCHÉ-LY ORIENTAL

Young-pin-fou. La situation du nouveau vicariat. Mgr *Geurts* . . . 194

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Renseignements généraux sur le vicariat. M. *Bray* 197

Nan-kang. Séminaire de Kiukiang ; écoles de Nan-tchang. Mgr *Ferrant* 198

— Voyage dans le vicariat. Mgr *Ferrant* 333

KIANG-SI ORIENTAL

Nouvelles du vicariat. Mgr *Vic* 335

KIANG-SI MÉRIDIONAL

Nan-Kang. Le personnel et les œuvres. M. *Canduglia* 200

Kihan ou Ki-ngan. Quelques nouvelles du vicariat. M. *Pères* . . . 202

TCHÉ-KIANG

Séminaire de Kia-shing. Inauguration (1904). M. *Boscat* . 337, 450

M. André Tsu, lazariste chinois, massacré à Ning-hai, le 3 octobre 1903. Mgr *Reynaud* 186

AFRIQUE

ABYSSINIE

La cause de béatification de Mgr de Jacobis ; décret d'introduction de la cause (12 juillet 1904). 394

Gouala-Alitiéna. De France en Abyssinie. Récit de voyage. M. *Sournac* 215

— Annonce de persécution. M. *Edouard Gruson* 457

MADAGASCAR (VICARIAT SUD)

Vangaindrano. Etablissement de ce nouveau poste ; école, M. *Ch. Lasne* 221

Farafangana. Le bonheur de servir les lépreux. Sœur *Jourdain* . 459

Fort-Dauphin. Construction et inauguration de l'église de Fort-Dauphin. Mgr *Crouzet* 461

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

Saint-Louis. Notice sur le séminaire. M. *Charles Souvay* . . . 345

MEXIQUE

Mexico. Les œuvres. M. *Ildefonse Moral*. 357

SALVADOR

San Salvador. Relations de missions. M. *Ch. Hétuin*. 473

ANTILLES

Ile de Cuba. Nouvelle organisation administrative au point de vue religieux. 224

COSTA-RICA

Sipurio. Travaux de missions. M. *Aug. Blessing*. 224

PANAMA

Panama. Evangélisation sur la ligne du canal. M. *Laridan*. . . 359
— Renseignements sur la séparation d'avec la Colombie. 360

COLOMBIE

Nataga (Tolima). Installation d'un établissement : pèlerinage, paroisse, missions. M. *Larquère*, 362 ; M. *Tranecourt*. 474

BRÉSIL

Brésil ; Thomas-Cœlho, Mission polonaise. 71

ÉQUATEUR

Récit de voyage. De Bordeaux à l'Équateur. M. *Drouet* . . . 72, 227

PÉROU

Récit de voyage. De Bordeaux au Pérou. M. *Emile Neveu*. . . 88
Jauja. Un nouvel établissement de Sœurs. 365

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Récit de voyage. De Marseille à Buenos-Ayres. M. *Joseph Causanel* 93

RENSEIGNEMENTS ET RÉPONSES : 24. Indulgence de la Portioncule, 102.
— 25. Les confessions, 102. — 26. — L'office du Patronage de saint Vincent, 104. — 27. Les ordinations, le Nocturne à réciter, 104. — 28. Indulgence de cent jours accordée à l'invocation : « O Marie conçue sans péché, etc. » (6 juin 1904), 368. — 29. Exposition mariale à Rome, 369. — 30. Modifications à l'*Ordo* pour la nouvelle fête du Patronage de saint Vincent. 478
Nos DÉFUNTS. 104, 246, 370, 479
Bienfaiteurs : Mme la baronne de Gargan, 252. — M. le vicomte Maurice du Coëtlosquet, 377. — M. Victor Brenguier 485

LISTE DES NOTICES DES SŒURS, 1902-1903	111
GRACES attribuées à la médaille miraculeuse.	113, 254
— à saint Vincent de Paul.	255
— à l'eau de saint Vincent de Paul.	256
VARIÉTÉS. Lettre de Mme Necker et Mme de la Fayette sur les Filles de la Charité (1791).	114
— La charité de saint Vincent de Paul ; adaptation aux besoins de l'époque présente. <i>Le Romain</i> (chanoine Pottier)	257
— Une dédicace de livre à saint Vincent de Paul.	382
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : 221. Sixième lettre d'un bibliothécaire, 118. — 222. <i>En haut</i> . Lettres de la sœur Blanche de Saint-Martial, Fille de la Charité, 144. — 223. <i>L'union du prieuré de Saint- Lazare-lès-Paris à la Congrégation des Prêtres de la Mission</i> , par L. Brétaudeau, C. M., 262. — 224. <i>Vademecum pour les curés des Indiens Quichos</i> (en quichoa), par J. Grimm, C. M., 262. — 225. <i>Monthly Magazine</i> , bulletin paroissial mensuel, German- town, par les Prêtres de la Mission, 262. — 226. <i>Pequeno Can- cioneiro</i> , cantiques pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance, par B. Barros-Gomês, C. M., 263. — 227. <i>Oração funebre de S. S. Leão XIII</i> (en portugais), par Pereira da Silva, C. M., 263. — 228. <i>Manuel de prières pour les Missions</i> (en hongrois), par Fran- çois Schiller, C. M., 263. — 229. <i>Exercices de chinois parlé</i> , par Mgr Favier, 263. — 230. <i>Neuvaine en l'honneur du Bien- heureux J.-G. Perboyre</i> (en anglais), 264. — 231. <i>Règles et Constitutions pour les Sœurs de l'Union chrétienne</i> , par Mme de Miramion, 264. — 232. <i>Le Trésor de l'humilité, d'après saint Vin- cent de Paul</i> , par J.-M.-A., missionnaire apostolique (Angeli, C. M.), 265. — 233. <i>Petites visites à la très sainte Vierge</i> , par le même, 265. — 234. <i>Alunno del Santuario guidato nelle sacre ordinazioni</i> , trad. de Chabrand, par de Amicis, C. M., 265. — 235. <i>Il mese della Vergine Immacolata</i> , 265. — 236. <i>Vie de saint Vincent de Paul</i> , d'Abelly, trad. en flamand, 266. — 237. <i>Mois de Marie de saint Vincent de Paul</i> , par Daniel-Marie Fontaine, 266. — 238. <i>Notre- Dame-de-l'Epine</i> , son histoire, son pèlerinage, 267. — 239. <i>Notice sur la sœur Catherine Labouré, Fille de la Charité</i> , par Un prêtre de la Mission, 267. — 240. <i>Manuel du séminariste</i> (en espagnol), pour les séminaires du Brésil, par J. Simon, C. M., 268. — 241. <i>Liste des ouvrages composés par M. Paul Bedjan</i> , C. M., 387. — 242. <i>Vida de la venerable Luisa de Marillac</i> , traduite de Mgr Bau- nard en espagnol, 388. — 243. <i>Meditaciones para uso de la Con- gregacion de la Mision</i> , trad., 388. — 244. <i>Espejo del hermano coadjutor de la Congregacion de la Mision</i> , trad., 389. — 245. <i>Annales de la Hijas de Maria</i> (Annales des Enfants de Marie), trimestriel, 389. — 246. <i>Le centenaire de Bossuet</i> , par M. P. Boyle, C. M. ; <i>De l'éducation professionnelle</i> , par M. J. D. Dowling, C. M. (<i>The Irish ecclesiastical Record</i>), 389. — 247. Une conférence sur saint Vincent de Paul, par M. l'abbé Calvet, 390. — 248. <i>Il Cere-</i>	

moniale completo, par M. P.-M. de Amicis. C. M., 391. — 249. Addition au *Répertoire bibliographique*, 392. — 250. *La grande Giornata di Maria*, par Jean Toneilo, C. M., 392. — 251. *L'obéissance d'après saint Vincent de Paul*, par Jos. Angeli, C. M., 502. — 252. *A Kouba; La dévotion à sainte Philomène*, par Franç. Miéville, C. M., 502. — 253. *Une acclamation liturgique chantée au quinzième siècle à la cathédrale de Troyes*, par Jos. Guichard, C. M., 503. — 254. *Le tombeau de la sainte Vierge*, d'après la *Revue du Clergé français*, 503. — 255. Renseignements bibliographiques relatifs à l'imprimerie de Saint-Benoît à Constantinople, 504.

GRAVURES ET CARTES :

Paris. L'intérieur de la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac	2
Madrid. La maison et l'église des Prêtres de la Mission	433
Budapest (Hongrie). Chapelle et maison de la Mission	31
Panningen (Hollande). Séminaire Saint-Joseph de la Congrégation de la Mission	37
Maison de Kleparz, à Cracovie	171
Wernhoutsburg; séminaire Saint-Vincent de Paul	315
Saint-Louis (Missouri); séminaire Kenrick	355

PORTRAITS :

Saint Vincent de Paul, d'après le marbre de Bracci, à Saint-Pierre de Rome	270
— de M. André Tsu, 187; de M. Pierre Nié, 190; de M. Claudius Chavanne	192
— du Vénéérable Mgr Justin de Jacobis	394
— de Mgr Auguste Bonetti	440
— de M ^{me} la baronne de Gargan	253
— de M. le vicomte Maurice du Coëtlosquet	378
— de M. Victor Brenguier	486
Nos CARTES; petit atlas de la Mission	145
Mappemonde	268
Carte d'Allemagne, Danemarck, Pologne russe	160
— Autriche; Pologne autrichienne	32
— Belgique et Hollande	145
— Espagne et Portugal	176
— France à la fin du dix-septième siècle	511
— — — dix-neuvième siècle	512
— Grande-Bretagne	300
— Italie et Suisse (<i>à paraître</i>).	
— Turquie d'Europe et États balkaniques	326
— Turquie d'Asie; Egypte; Perse; Chine (<i>à paraître</i>).	
— Abyssinie	400
— Madagascar. Etats-Unis. Mexique (<i>à paraître</i>)	
— Amérique centrale; Antilles	224
— Brésil (<i>à paraître</i>).	

Carte de la Colombie et de l'Equateur	232
— Pérou. Bolivie et Chili	240
— République argentine ; Paraguay ; Uruguay ; Australie (à paraître).	
— Iles Philippines	248
SUPPLÉMENT : Généralat de M. Bonnet. Notices	
Généralat de M. Couty. Notices	

FIN

Le Gérant : C. SCHMETER.

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, rue des Grands-Augustins

